Digitized by Google

6
12-e
29

XIV. 10. 3.

La Mare Francis
?

DISCOVRS POLITIQVES ET MILITAIRES DV SIEVR DE LA NOVE.

BIBLIOTECA NA
ROMA
VITTORIO EMANU

Recueillis & mis en lumiere par le Sieur DE FRESNES, *& dediez au Roy tres-Chreſtien* HENRY IIII. *de ce Nom.*

Derniere Edition enrichie de deux Indices, dont le premier eſt des Sommaires & argumens ſur chaſque Diſcours. Le ſecond, des choſes plus notables contenues en tout l'œuure.

De l'Imprimerie de Iacob Stœr.

M. D. XCVI.

HENRI·IIII·ROY DE FRANCE·ET DE NAVARRE

Au Roy.

BIBLIOTECA N.A.T. ROMA VITTORIO EMANUELE

SIRE,

Il auient souuent que ce que nous pensions nous deuoir estre fort dommageable, nous tourne à grande cõmodité: ce qu'ayant experimẽté Chion (seigneur de qualité entre les Grecs de son temps) par vne siene lettre, qui se trouue encore auiourd'hui, il remercie les vents contraires qui l'auoyent retenu contre son gré à Constantinople d'où il vouloit partir pour s'en aller en Athenes, d'autãt que ce retardement lui auoit apporté ce bien que Xenophon estant arriué là auec ses troupes à son retour de Perse, il auoit cõtracté amitié auec lui: confessant auoir plus profité en la compagnie de ce braue Chef d'armee, qu'il

n'euſt fait aux eſcholes des plus fameux Philoſophes de toute la Grece. A l'exemple donc de ce grand perſonnage, ie remercieray les miſeres de ce temps, de ce que m'ayant cõtrainct de venir philoſopher en pays eſtrange elles mont apporté ceſt heur d'auoir paſſé huit ou neuf mois en la compagnie de M. de la Nouë. Car outre ce qu'il a toutes les belles parties que Chion admiroit en Xenophon, tant pour la conoiſſance des bonnes lettres que pour le maniement & experience des armes: l'exemple de ſes vertus & la douceur de ſa conuerſation m'a tant aidé à deno ter l'amertume des calamitez publiques & de mes incommoditez particulieres, qu'il ne ſera iour de ma vie que ie ne rende graces à Dieu d'vn ſi grand bien. Mais ce qui m'a rendu plus deſireux de ſon amitié, c'eſt qu'autant que ſes afflictiõs l'ont eſloigné de la France & de voſtre Maieſté, d'autant il ſemble

ble auoir augmenté l'affection qu'il ā touſiours euë à voſtre ſeruice & au biē de tout le Royaume. Car veillant & dormant il n'a autre choſe en la penſee que les moyens de remedier aux maux qui vōt deſtruiſant noſtre miſerable Patrie, & ſes deuis ordinaires n'ōt autre ſubiect que la recerche de ce qui peut aider à reſtablir l'Eſtat en ſa premiere dignité. Choſe auiourd'hui tant deploree qu'elle ſemble eſtre pluſtoſt à ſouhaiter qu'à eſperer. Iouiſſant donc de la douce priuauté dont il lui a pleu m'honorer, & me trouuant vn iour en ſon cabinet, il m'auint de mettre la main ſur vn monceau de papiers iettez peſle-meſle en vn coin, comme choſe qui n'eſtoit gardee que pour eſtre perdue: & ayant trouué qu'ils meritoyent d'eſtre recueillis plus ſoigneuſement, ie me mis à les lire auec vn extreme plaiſir. Mais il ne me le voulut permettre, diſant que ce n'eſtoyent que brouille-

ries auſquelles il auoit employé les plus ennuyeuſes heures de ſon loiſir, durant ſa longue & eſtroitte priſon: & qu'il n'y auoit rien qui meritaſt d'eſtre veu, d'autant que le continuel exercice des armes, auquel il s'eſtoit employé, ne lui auoit iamais dõné le moyen de s'amuſer à bien coucher par eſcrit, & que ces diſcours-là principalement n'ayant eu autre intẽtion que de tromper le tẽps, il n'auoit pris nulle peine à les polir ni limer, & n'auoit meſme deliberé d'y remettre plus la main, de ſorte que pour ce coup ie n'en peus obtenir autre choſe. Mais l'eſſay que i'en auois fait, m'en auoit tellement affriandé que tout ce refus & ce meſpris me confirmoit d'auantage en mon deſir, & n'ay ceſſé, iuſques à ce que par diuers moyens i'ẽ ay tiré vne piece puis vne autre, ſi bien que i'en ay aſſemblé tout ce liure. Depuis ayant conſideré de plus pres la valeur de mon butin, l'eſtimant trop precieux

cieux & de trop grand vſage pour eſtre ietté au fond d'vn coffre, i'ay fait ce que i'ay peu pour perſuader l'autheur de le donner au public. En fin voyant qu'il en faiſoit ſi peu de compte qu'il n'y auoit ordre d'auoir ſon conſentemẽt, ie me ſuis hazardé de l'étreprẽdre ſans ſon ſçeu, tant pour la louange que i'eſpere lui en deuoir reuenir, que pour l'vtilité que la France en pourra receuoir. Car ce liure eſt plein de tresbeaux aduertiſſemens aux grãds & aux petis, à ce que tous s'affectiõnẽt & employẽt toute leur force & induſtrie à redreſſer & aſſeurer ceſt Eſtat lequel on ne peut diſſimuler eſtre fort proche de ſa ruine. Il fait ouuerture des moyens de paruenir à vn bon & perdurable reſtabliſſement. Il traite de la Concorde, qui eſt le ſeul ciment qui peut reioindre les membres de ce caduque & ancien edifice tout entr'ouuert. Il diſcourt amplement de la diſcipline militaire, &

enſeigne comme on doit vſer des armes & les bien employer. Il exhorte vn chacun ſelon ſa qualité à ſuyure la pieté & honnorer la iuſtice. Il monſtre aux Princes & Seigneurs, & generalement à toute la Nobleſſe, le vray chemin pour monter à la vertu & recouurer l'antique honneur François, euitãt ce qui la peut faire choir en honte & pauureté. Bref, tout ce que les plus renommez Philoſophes & hiſtoriés ont de plus rare & de plus beau pour la cõduite & manutention d'vn grand Eſtat, & pour l'inſtruction de ceux qui font profeſſiõ d'hõneur, ſe trouuera ici couché en ſi beau langage, auec vne ſi plaiſante diuerſité de matiere, & tellement accõmodé à l'humeur de noſtre natiõ, que i'eſpere auoir part aux bõnes graces de tous ceux qui lirõt ces diſcours, pour auoir eſté cauſe qu'ils n'ayent eſté priuez du fruict & du plaiſir qu'ils en receuront : lequel ils eſtimeront encores

cores dauantage s'ils se mettent deuant les yeux l'horreur du lieu où vne chose si agreable a esté conçeuë & mise au monde. Car qui sera celuy qui se representant la miserable captiuité où estoit M. de la Nouë lors qu'il escriuoit ces memoires, sans esperance, ou au moins sans apparéce d'e pouuoir iamais sortir, accablé de maladies en son corps & d'ãgoisses en sõ ame, & auec tout cela tres estroittemẽt gardé, qui sera celui, di-ie, qui le cõsiderãt en ce piteux estat, n'admire en lui vne cõstance & grãdeur de courage, laquelle eust esté rare mesmes aux siecles les plus vertueux, d'auoir peu au milieu de tãt de souffrances & appreh̃siõs des choses les plus terribles, voire quasi au profond de l'abysme de mort, se souuenir de profiter à sa patrie: &, en vne si dure seruitude, maintenir son ame en telle liberté, qu'à l'ouir en ses discours il semble que sa prisõ n'ait eu puissance que sur ses passions, & sur

tout ce qui pouuoit troubler la trãquil lité de ſon eſprit: ou comme Platon dit que ceux qui ſont es langueurs & agonie de la mort, cõmençans à deſpouiller le corps ont les fonctions de l'ame plus excellẽtes qu'en pleine ſanté, auſſi les incommoditez de ceſte priſon ayãt matté & abatu ſon corps, lui ayent aidé à purifier ſon entendement le deſpouillant de toutes les ſollicitudes de ceſte vie, & le nourrir de belles & hautes meditations trop plus commodément qu'il n'euſt fait en pleine liberté. Et ceci verifiera ce que i'ay dit au commencemẽt, que ce que nous apprehendons le plus, & eſtimons eſtre vn grand malheur, nous tourne quelque fois á plus de biẽ qu'vne plus grande proſperité. Car autant que les afflictions nous oſtent de l'aiſe de corps, autant elles adiouſtent de force & de reſolution à noſtre ame, là où au contraire il n'y a courage ſi magnanime & vigoureux

que

que la prosperité n'amolisse & ne rabbaisse. Tesmoin Mecenas lequel, à ce que dit Seneque, eust esté vn des premiers hõmes du mõde si le trop aise ne l'eust chastré. car il vse de ce mot pour mõstrer combien la vertu est affoiblie par vne trop grande felicité. Et de faict si l'apparence ou l'opinion vulgaire ne nous esblouissoit, nous verrions que ceux lesquels Dieu chastie en ce monde auec plus de rigueur sont bien souuent ceux qu'il instruit auec plus de douceur: & que les maux qu'il leur enuoye à parler propremẽt ne sont point maux. Mais comme il y a plaisir à voir deux bons escrimeurs s'essayer l'vn cõtre l'autre & employer tout leur art & adresse à se bien assaillir & mieux defendre: ainsi Dieu prend plaisir à faire combatre ceux qu'il a ornez de plus de graces contre les plus rudes aduersitez & à exercer leur vertu par diuerses espreuues, lesquelles plus elles sont vio-

lentes & plus elles font paroiſtre combiẽ la force & l'effort de tout ce qu'on appelle mauuaiſe fortune eſt de peu d'effect contre vn cœur genereux, armé de la crainte de Dieu. Et qui a plus pratiqué ceci que vous, Sire, ou qui en pourroit donner de meilleures enſeignes? Mais pour ne m'eſtẽdre hors mes limites, ie ne parle que de noſtre autheur, l'exemple duquel ſert de preuue ſuffiſante de ce que dit Seneque, Que l'homme de bien ne peut fuir les aduerſitez, mais il les peut bien vaincre & ſurmonter. Et cõbien que quelquesfois il ſemble mal-heureux aux yeux du vulgaire ignorãt, ſi eſt-ce que au milieu de tous ſes mal-heurs il iouit touſiours d'vne parfaite felicité, laquelle luy a iuré vne amitié ſi loyale, que quoy qui lui aduiẽne, elle eſt touſiours aupres de lui, elle eſt touſiours auec lui, elle eſt touſiours dedans lui, & maintiẽt ſon ame en vne ſi belle aſ-

ſiette

ſiette qu'en quelque cõditiõ qu'elle ſe trouue elle eſt touſiours ſẽblable à ſoy-meſme, eſtant ſi haut eſleuee par deſſus tous les accidens des choſes humaines qu'elle n'é peut receuoir aucune attainte. Mais pour reuenir à ce que i'auois cõmencé de dire de l'vtilité de ce liure, ceux principalemẽt qui entreprendrõt d'eſcrire les hiſtoires de noſtre tẽps en tireront vn ſingulier profit, & apprendront comme il faut pratiquer le precepte de Tacite, lequel veut que ni la haine ni l'amitié n'ayent aucune puiſſance ſur la plume de l'hiſtorien. Car ils verront que noſtre autheur, nonobſtãt ſa longue priſon, en pluſieurs endroits fait honnorable mẽtion des Eſpagnols, & en ce qu'il touche de nos guerres ciuiles, il apporte tant de ſincerité à repreſenter naifuement la verité, qu'il remarque pluſtoſt les fautes du parti qu'il a ſuiui que des autres: & priſe ce qu'il trouue de louable en ceux contre

lesquels il a porté les armes, de pareille affection que les merites de ceux auec lesquels il a combatu: de sorte que nostre siecle se doit reputer heureux, qu'au milieu de ses plus furieuses passions & partialitez il ait peu recouurer ce modele d'obseruations sur l'histoire, du tout exemptes de ceste vniuerselle contagion de haine & de faueur. Et faut esperer que ceste exemple en resueillera plusieurs autres, lesquels voyãt combien vne voix moderee par raison est agreable au pris des crieries & inuectiues pleines d'aigreur (lesquelles comme clochettes de Choribantes ne seruent qu'a troubler le sens des plus raisis) ils s'efforceront d'engrauer plustost en leurs escrits ce que Dieu leur aura donné pour l'instructiõ de la posterité, que la vehemence des desordonnees affections dont nostre aage ne reçoit que trop de blasme & de dommage. Ie ne m'estendray dauantage

tage à particulariſer les fruicts qu'on pourra recueillir de ce liure & en public & en priué, car ils ſe font aſſez voir d'eux meſmes. Mais d'autant qu'il ſe pourra faire que l'autheur, ſelon le peu d'eſtime qu'il fait de ſes eſcrits, au lieu de ſe reſiouir de la louage qu'il en receura, ſe plaindra de moy de les auoir publiez de mõ authorité, & meſmes d'y auoir mis ſon nom, lequel il ſe contente d'auoir rendu ſi celebre par les armes, n'eſtimant peut eſtre à honneur (ſuyuant l'ancien erreur de la Nobleſſe Françoiſe) qu'on ſache combien il aime & honnore les lettres, ou haiſſant particulierement ce liure pour la ſouuenance de ſa captiuité: ie prens la hardieſſe, Sire, de ſupplier treshumblement voſtre Maieſté, de m'aduouër & m'eſtre garent de ce que i'ay preferé l'vtilité publique au deſir particulier de M. de la Noue, lequel encores qu'il ſoit treſ-mauuais priſeur de ſes œu-

iures, eſt neantmoins tant voſtre ſeruiteur qu'il ne pourra trouuer mauuais ce qu'il ſçaura vous eſtre agreable : à fin auſſi que la France receuãt ce liure: cõme de voſtre main, & ioignãt voſtre authorité au merite de l'autheur, l'aime & le croye d'autant plus: s'aſſeurant que rien ne lui peut eſtre preſenté de ſi bonne part qui ne ſoit du tout pour ſon bien, honneur & reputation. Vray eſt que les eſprits trop violens ne trouueront, peut eſtre ces diſcours à leur appetit. Car tant s'en faut qu'ils fauoriſent leurs paſſiõs, qu'ils ne tendent à autre but qu'à les en deſpouiller. Mais tous ceux qui ont pitié de voir ce pauure Eſtat décheu de ſon ancienne felicité, tous ceux qui gemiſſent de ce que la France, qui ſouloit eſtre la terreur de tout le monde, eſt auiourd'hui la fable de tout le mõde, tous ceux qui ſont las de tremper leurs eſpees au ſang de leurs freres, parens & amis, bref tous vrais

Fran-

François bons seruiteurs de leur Roy & de sa couronne, prendrõt vn singulier plaisir de voir leurs bonnes intentions aidees des saincts & prudẽs auis qu'ils trouueront en ce liure. Car l'autheur ne s'est point amusé à forger vne Idee de perfection Vtopienne, comme quelques Philosophes anciens & modernes: mais il s'est estudié à s'accommoder tellement à nostre goust & disposition, & propose ses conseils auec vne facilité & vtilité si euidente, que si nous n'y profitons, soit pour le public, ou pour nostre particulier, nous n'en deuons accuser que nostre endurcissement & nonchalance. Car celui seroit à mon iugemẽt trop degousté de toute bonne lecture qui ne reconoistra en ces discours vn esprit libre de toute passion & partialité, entierement dedié à l'honneur de Dieu, au seruice de son Roy, & au repos de sa Patrie. C'est ce qui m'a donné la hardiesse de vous

les presenter, Sire, estimant que tant pour la dignité de leur suiet, que pour les grandes obligations que vous auez sur l'autheur, ils vous appartienent à bon & iuste titre. Et n'osant outrepasser la tres-estroite defense que me fait mon insuffisance de vous offrir rien du mien, ie supplie tres-humblemẽt V.M. de les receuoir pour reconoissance du seruice que ie vous ay voué. Et prie Dieu, SIRE, Apres vous auoir garanti de tant de maux & de morts qui vous ont assiegé de toutes parts dés vostre premiere ieunesse, vous donner tres-longue & tres-heureuse vie, en bonne paix & tranquillité asseuree, à la gloire de son S. Nom, à l'honneur de V.M. & au contentement de tous bons François vos fideles & affectionnez suiets & seruiteurs.

V ostre tres-humble, tres-obeissant suiet, & tres-affectionné seruiteur

DE FRESNES.

ARGVMENTS ET SOMMAIRES de chasque Discours.

*

QVE le Royaume de France s'en va peu à peu versant, & est prochain de faire vne lour de cheute, si Dieu par sa souueraine bonté ne le sousstient: & qu'il y a encores quelques remedes pour le redresser, moyennant qu'on les vueille promptement embrasser. pag. 1.

2 Que les petites choses croissent par Concorde, & par la Discorde les grandes se ruinent. pag. 58

3 De la legereté dont plusieurs vsent à hayr, condamner & detester leurs pro-

chains, à cause du different de la Religion. pag. 95.

4. Quelles voyes & procedures sont plus propres pour en vser au redressement de l'Estat. pag. 114.

5. De la bonne nourriture & instruction qu'il est necessaire de donner aux iennes gentil-hommes François. pag. 153.

6. Que la lecture des liures d'Amadis n'est moins pernicieuse aux iennes gens, que celle des liures de Machiauel aux vieux. pag. 189.

7. Que la trop petite consideratiõ des biens que nous auons, & la trop aspre cõuoitise des biens que nous n'auons pas, va multipliant nos miseres. pag. 209.

8. Que la pauureté de la Noblesse de France n'est point tant procedee des guerres, qui ont quasi esté continuelles, depuis trente & cinq ans, que des erreurs qu'elle a commis en la dispensation de ses biens. pag. 223.

9. Que ceste grand affection ne les Fran-

François ont d'aller cercher les guerres estrangeres leur est maintenant plus nuisible que profitable. pag. 253

10 De trois fausses opinions, lesquelles font desuoyer plusieurs de la Noblesse. pag. 279

11 Assauoir s'il y a moyen de redresser & regler les Arriere-bans de France, de telle sorte qu'on puisse en tirer quelque seruice. pag. 316

12 De la multiplication des querelles particulieres, & des abus qui s'y commettent, qui ont grand besoin de reformation. pag. 346.

13 Que sa Maiesté doit entretenir pour le moins quatre Regimens d'Infanterie en temps de paix: reduits tous à deux mille cinq cens hommes, tant pour conseruer la discipline militaire, que pour estre asseuree d'auoir tousiours vn gros corps de vieux soldats. pag. 372

14 Des Legionnaires François. pag. 389

15 *Que la forme ancienne de renger la cauallerie en haye, ou en file, eſt maintenãt peu vtile, & qu'il eſt neceſſaire qu'el le prenne l'vſage des eſquadrons.* pa. 408

16 *De l'vſage des Camarades, qui ſont fort recommandees entre l'Infanterie Eſpagnolle.* pa. 421

17 *Des recompenſes ordinaires, qui ſe donnent aux ſoldats Eſpagnols, quãd ils ont commis quelque acte ſignalé: ce qui s'appelle entr'eux Auanages.* pag. 430

QVA-

QVATRE PARADOXES MILITAIRES.

Premier Paradoxe.

18 *Qu'vn esquadron de Reitres doit battre vn esquadron de lances.* pag.438

Second paradoxe.

Que deux mille cinq cens corcelets & quinze cens harquebusiers se peuuẽt retirer trois lieues Françoises en campagne raze deuant deux mille lances. pag.449

Troisieme paradoxe.

Qu'il est profitable à vn Chef de guerre d'auoir reçeu vne route. pag.467

Quatrieme paradoxe.

Que les experiences modernes ont en-

ſeigné des manieres de fortifier les places, tres-vtiles pour leur petit couſt, & non moins defenſables que celles tãt ſuperbes que les ingenieurs auoyent au parauant inuentees. pag. 477

19 *Que la continuation des meſchantes procedures des guerres de maintenant fait eſtimer iniuſte vne cauſe iuſte.* p. 487

20 *Qu'vn Roy de France eſt aſſez grand, ſans conuoiter ni pourchaſſer autre grandeur que celle qui eſt dans ſon Royaume.* pag. 502

21 *Que les alliances faites par les Princes Chreſtiens auec les Mahumetiſtes, ennemis capitaux du nom de Chriſt leur ont touſiours eſté mal-heureuſes, & qu'on ne ſe doit point allier eſtroittement auec eux.* pag. 519

22 *Que les Princes Chreſtiens eſtans bien vnis enſemble peuuent en quatre ans chaſſer les Turcs de l'Europe* pag. 544

23 *De la pierre philoſophale.* pa. 653

24 *Contre ceux qui penſent que la*

Pieté

Pieté priue l'homme de tous plaiſirs. pag. 705

25 *Que toute perſonne, ſelon ſa capacité & vocation, peut vſer de la contemplation.* pag. 754

OBSERVATIONS SVR PLVSIEVRS CHOSES ADuenues aux trois premiers troubles, auecques la vraye declaration de la pluſpart d'icelles.

Premiers Troubles.

26 *Que ceux de la Religion euſſent eſté preuenus au commencement de la premiere guerre ciuile ſans l'accidẽt de Vaſſy.* pag. 779

Aſçauoir ſi M. le Prince de Condé fit vn ſi grand erreur aux premiers troubles, cõme pluſieurs ont dit, de ne s'eſtre point

saisi de la Cour, ou de Paris. pag. 786

De trois choses qui arriuerent auant que les armees se missent en cãpagne: dõt l'vne fut plaisante, l'autre artificieuse, & la tierce lamentable. pag. 793

De la promesse que fit M. le Prince de Condé à la Royne, vn peu legerement, de sortir hors du Royaume de France: & de ce qui empescha qu'elle ne fut accomplie. pag. 801

Par quelle action la guerre commença à s'ouurir manifestement entre les deux armees. pag. 811

De la bonne discipline qui fut obseruee parmi les bandes, tant de cheual que de pied de M. le Prince de Cõdé, tant seulement l'espace de deux mois. Puis de la naissance de la Picoree. pag. 818

Pour quelles raisons l'armee de M. le Prince de Condé se dissipa apres la prise de Boisgency: & comme il tourna ceste necessité en vtilité: & du dessein de celle du Roy de Nauarre. pag. 824

Que

Que sans le secours estranger qu'amena M. d'Andelot les affaires de ceux de la Religion estoyent en tresmauuais estat, & les courages de plusieurs fort abatus, tant pour la prise de Bourges & Rouan, que pour la desfaite de M. de Duras. pag. 832

Du dessein que prit M. le Prince de Condé voyant ses forces estrangeres approcher, & comme il s'alla presenter deuant Paris, où ayant seiourné onze iours sans faire nul effect, il s'achemina vers la Normandie pag. 838

De six choses remarquables auenues à la bataille de Dreux. pag. 847

Du siege mis par M. de Guise deuant Orleans, & du voyage que fit M. l'Admiral en Normandie. pag. 858

Seconds Troubles.

Des causes de la prise des armes aux seconds troubles: & comme les desseins,

ſur quoy ceux de la Religiõ s'eſtoyent appuyez ſe trouuerent vains. pag.867

Que trois choſes que le Prince de Cõdé attenta rendirent le commẽcement de ſon entrepriſe fort ſuperbe: dõt les Catholiques furent d'abordee eſtonnez. pag.879

De ce qui auint au deſlogement de S. Denis, qui eſt plus digne d'eſtre remarqué. 884

Du voyage qui ſe fit vers la Lorraine par les deux armees à diuerſes fins. p.892

Du retour des deux armees vers Orleans & Paris, & la maniere que tenoit le Prince de Condé, pour faire viure, marcher, & loger la ſienne. pag.900

Des nouuelles forces de diuerſes Prouinces qui ſe trouuerent à Orleans: ce qui conuia M. le Prince de Condé d'entreprendre le voyage de Charires. pag.905

Troiſiémes Troubles.

De la ſeconde guerre qui fut faite à Lor-

Lonjumeau. pag. 911
De la diligente retraite de ceux de la Religion aux troiſiemes troubles: & de la belle reſolution de M. de Martigues quand il vint à Saumur. pag. 915
Que le tẽps qu'on donna à M. le Prince de Condé, apres s'eſtre retiré à la Rochelle, ſans lui ietter aucune armee ſur les bras, lui ſeruit de moyẽ de ſe preualoir d'vne grãde Prouince, ſans le ſouſtien de laquelle il n'euſt peu cõtinuer la guerre. pag. 923
Des premiers progres des deux armees lors qu'eſtans en leur fleur elles cerchoyẽt auec pareil deſir de s'entrecõbatre. p. 929.
Que les deux armees en s'entre-voulant vaincre, ne peurẽt pas ſeulement cõbatre, & comme la rigueur du temps les ſepara, ruinant quaſi l'vne & l'autre en cinq iours. pag. 943
De la mort de M. le Prince de Condé à Baſſac. pag. 955
Du memorable paſſage du Duc de Deux-põts depuis les bords du Rhin inſ-

ques en Aquitaine. pag.963
Du siegè de Poictiers. pag.972
De la bataille de Montcontour. pag. 981
Que le siege de S. Iehan d'Angely fut la resource de ceux de la Religion. pag.989
Que la ville de la Rochelle ne seruit pas moins à ceux de la Religion qu'auoit fait Orleans aux troubles passez. p.996
Des causes de la troisieme paix: la cõparaison d'icelle auec les precedentes: & si elles ont esté neccessaires. pag.1009

A MONSIEVR DE la Nouë.

Quand ie te voy au front d'vne troupe guerriere
De conduite & de main signalant ta valeur,
Ie croy que tout ton soin, & que tout ton labeur
Est voué aux esbats de Bellone la fiere.

Quand ie lis tes Discours, enseignant la maniere
De restablir la France en son antique honneur,
Ie croy que tu n'as rien si auant dans le cœur
Que des plus saincles Loix l'estude droiturière.

Qui eust creu qu'vn guerrier peust estre si sauant,
Ou qu'vn tel Escriuain peut estre si vaillant,
Accordant le Clairon auec la douce Lyre?

Ie le voy, ie le croy, dont plein d'estonnement
Suis cõtraint m'escrier, Heureux es-tu vrayemẽt!
Heureux qui peux autãt bien faire que biẽ dire!

DE ERRENES.

DISCOVRS POLLITIQVES ET Mititaires du Seigneur de la Nouë.

BIBLIOTECA NAZ ROMA VITTORIO.EMANUELE

PREMIER DISCOVRS.

Que le Royaume de France s'en va peu à peu verſant, & eſt prochain de faire vne lourde cheute ſi Dieu par ſa ſouueraine bonté ne le ſouſtient: & qu'il y a encores quelques remedes pour le redreſſer, moyennant qu'on les vueille promptement embraſſer.

CECI doit eſtre ferme & arreſté en l'eſprit de chacun, que Dieu eſt auteur des gouuernemens Politiques, les ayãt eſtablis à fin que par vn bon ordre la ſocieté humaine ſoit conſeruee & entretenue en pieté & iuſtice: & que c'eſt lui qui les maintient en ſplendeur, force & dignité, iuſqu'à tant que les hommes ayans meſpriſé les loix, & corrompu leurs mœurs, il viẽt à deſployer ſon ire ſur eux, dont s'enſuyuent les changemens & ruines des Monarchies & Republiques. Ceux-là doc

Pourquelles raiſons ce Diſcours eſt neceſſaire & requiert d'eſtre publié.

se trompent grandemẽt, qui cuident, sous l'ombre de quelque grandeur & puissance, qui aura accõpagné vn Estat, ou pour la consideration de sa longue duree, que cela le doyue rendre comme perpetuel. Car cela ne suffit point, ni ne peut engendrer prescriptiõ cõtre la iustice dut Tout puissant, qui plante les bornes aux Estats publics, lesquelles ils ne peuuent outrepasser, quand le temps de chastiment est venu: comme les histoires (qui sont la lumiere des temps, & les regiſtres des choses passees) en portent vn assez suffisant tesmoignage. Mesmes plusieurs dignes personnages, qui viuent encor & qui ont veu ceste derniere beauté & splendeur de la France, sous les Rois François premier & Henry secõd, se fascheront d'estre amenez à ce poinct, de faire mauuais iugemẽt d'icelle à cause de tant de desordres suruenus, & de confesser que les fondemens sont esbranlez. Mais ils doyuent plustost gemir que disputer, & repliquer cõtre tãt d'apparences de ruines, visibles & sensibles. Car la pluspart des racines de ce grand arbre se voyent descouuertes & demi seiches, beaucoup de brãches sont mortes, les fueilles en petite quantité, & les

fruicts

fruicts deuenus quaſi ſauuages. A laquelle indiſpoſition tant la vieilleſſe que les mauuais accidens l'ont amené. Parquoy le meilleur ſeroit qu'ils auouaſsẽt ce qui eſt, & trauaillaſſent à ce qui ſe doit faire pour conſeruer en vigueur ce qui reſte de bon. Ie ſçay bien que c'eſt vn mal plaiſant diſcours à celui qui aime & honore ſon païs & ſa nation, d'en vouloir preannõcer les cheutes, ce qui ne ſe peut faire, ſans auſſi en deſcouurir les turpitudes. Mais puis que tels perils eſtonnent deſia tant de cœurs, & que les cauſes qui nous y iettent s'aperçoyuent des yeux de tous, ne ſeroit ce pas foibleſſe d'eſprit de ſe taire en ce grand beſoin? Il eſt certain qu'il y a grãd nombre d'hommes, leſquels, par faute de bonne conoiſſance, demeurẽt demi eſperdus au milieu de tant de miſeres. Et tout ainſi que les eaux vont coulant inſenſibles cõtre bas d'vne riuiere iuſques à ce qu'elles ſoyẽt paruenuës dans l'Oceã, où elles s'enſeueliſſent: auſſi eux roulãs peu à peu dans les confuſions preſentes qui les emportent, eſtans deſtituez de droites aprehenſions, vont, ſuyuant les vns les autres, ſe precipiter en des abyſmes de ruines. C'eſt vne œuure profitable de mõſtrer le

feu estre en la maison à ceux qui ne l'apperçoyuent, & aux autres, qui le voyent & le craignent, de les piquer pour l'aller esteindre, & à quelques vns qui l'entretiennẽt parauenture sans beaucoup y penser, de les admoneſter qu'ils ne font pas bien: bref, preparer tous, à fin d'aider au Maistre pour la saluation d'icelle, & pour la conseruation de sa famille.

Des causes du changement des Estats publics.

Il y a eu des Philosophes qui ont escrit des causes, qui alterent & changẽt les Estats, & nommément Aristote en ses Politiques, qui a aussi fait mẽtion des moyẽs de les conseruer: & ont esté tellement diligens & curieux en ceste matiere, qu'ils en ont traité iusques aux plus petites causes, desquelles qui voudroit particulierement discourir, il faudroit abondance de langage. Mais pource que nous auõs plus besoin de verité que de paroles, mon auis est de l'aller puiser en la vraye philosophie, où nous la trouuerõs mieux depeinte qu'en toutes les autres doctrines. Les saincts escrits font mẽtiõ de trois pechez remarquables entre tous autres, qui le plus souuent se rencontrent & ioignent ensemble: à cause dequoy Dieu dissipe les Estats par punitions & ruines publiques: à

Trois causes de la ruine des Estats publics.

sauoir

ſauoir l'impieté, l'iniuſtice & la diſſolutiõ. Ce qu'vn treſ-docte perſõnage de ce tẽps a biẽ noté, l'opinion duquel ſi bien fõdee i'aprouue & veux ſuyure. L'impieté (dit-il) ruine les conſciences. L'iniuſtice, publique & particuliere, rẽuerſe la police, & la commune ſocieté du gẽre humain. La diſſolution trouble & gaſte les familles en diuerſes ſortes: de maniere que par le meſlãge de tous ces maux s'enſuyuẽt des cõfuſiõs horribles. Il faut que nous cõfeſſiõs (mais auec larmes & regrets) qu'elles regnent en ce pauure Royaume en tant de ſortes, que ſi nous ne ſõmes ſecourus par la bonté Diuine, nous ſommes en danger de faire vn grand naufrage bien toſt.

De l'Impieté.

Ce ne ſeroit pas choſe maintenant hors de propos de dire quelque mot des Religions: mais mon intention n'eſt pas de le faire, ains ſeulemẽt aduertir les Frãçois de conſiderer que pour les diuerſitez d'icelles, ils ne doyuent pas s'eſtimer cõme Turcs les vns les autres. Car puis que chacun confeſſe qu'il adore vn meſme Dieu, auouë pour Sauueur vn meſme Ieſus Chriſt, & que les eſcritures & fondemens ſont ſemblables, il doit y auoir telle fraternité & charité entr'eux, que ceſſans

toutes haines cruautez & guerres, on viene à quelque recõciliation. Ne se doit-on pas contenter de plus de deux cens mille hommes de guerre qui sont peris par la fureur de ces diuisiõs? Y eut-il onq de plus effroyables sacrifices, que ceux-là? Ie pense que ceux qui ont quelque impressiõ de Religion en l'ame doiuent estre induits à s'addoucir, & ceux qui y ont la vengeance logee doiuẽt estre assouuis de tãt de sang qui a esté respandu.

De l'Atheisme, premiere branche de l'Impieté.

Ie parleray seulement à ceste heure de trois vices execrables, qui sont cõme dependances de l'Impieté, & qui ont infecté la Frãce. Le premier est l'Atheisme, & le second, les iuremens & blasphemes: & le dernier, vn pernicieux vsage de la Magie, & de plusieurs autres especes de deuinatiõs & sorcelleries. Toutes lesquelles choses deshonnorent & vilipendent le tressainct Nom de Dieu, & l'irriteht merueilleusement. Quant à l'Atheïsme, ce n'est pas vn vice nouueau, ains il a son origine de longue antiquité, & au regne de Dauid il auoit cours, cõme il le tesmoigne disãt,

Psal. 14. & 53.

Le fol malin en son cœur dit & croit
Que Dieu n'est point & corrõpt & renuerse
Ses mœurs, sa vie: horribles faits exerce.

Cela

Cela donne effroy à y penſer ſeulement dequoy il ſe trouue des creatures humaines, qui oſent deſauouër leur Createur, & meſmement auiourd'hui que les belles clartez de l'Eſcriture reluiſent. Mais il ne s'ẽ faut pas trop esbahir, car elle nous enſeigne qu'aux derniers tẽps il y aura foiſon de telles gens, leſquels encores qu'ils ſe facent aſſez conoiſtre, ſi ſera-il bon de les voir depeints comme ils ſont en la Sapience de Salomon, qui en parle ainſi: Les meſchans on dit en eux-meſmes, le tẽps, de noſtre vie eſt bref, & auec ennuy, & n'eſt aucun qui ſoit conu eſtre retourné des morts: car nous ſommes nais de rien: & apres ce, nous ſerõs cõme ſi nous n'euſſions point eſté. car noſtre corps ſera cendre eſteinte, & l'eſprit ſera eſpars comme le mol air, & noſtre nom ſera oublié auec le temps. Venez donc, & prenõs iouiſſance des biens qui y ſont, & vſons de la creature legerement, comme en ieuneſſe. Empliſſons-nous de vin precieux, & de parfums, & que la fleur du tẽps ne nous paſſe point. Couronnons-nous de roſes auãt qu'elles ſoyẽt fleſtries, qu'il n'y ait aucune prairie, où noſtre intemperance ne paſſe, & delaiſſons par tout les ſignes de lieſſe: *Sap. ch. 2.*

car c'eſt noſtre part, & c'eſt noſtre ſort. Certainemẽt entre toutes nos corruptiõs rien n'apparoiſt de plus prodigieux que ceux qui parlent & viuent en ceſte maniere: car celui qui a ſon ame contaminee de quelque hereſie ou ſuperſtitiõ, voire ceux qui ſuiuent les loix Payennes, encor cerchẽt-ils vn ſalut, & fleſchiſſent les genoux deuant quelque Deité qu'ils ſe ſont forgee: au contraire ceux-ci la fuyent & la meſpriſent, tant leurs ſens ſont deuenus brutaux. Ils ont beſoin qu'on ait pitié d'eux: pource qu'entre ceux qui ſe perdent, ils ſont les plus perdus.

Origine de l'Atheiſme en Frãce.

Si on demande qui a produit vne telle generation, on ne reſpondra pas mal, que ce ſont nos guerres pour la religion, qui nous ont fait oublier la Religiõ. Et ne faut point que les vns ni les autres diſent, C'eſt le parti cõtraire qui engendre les Atheïſtes: car de toutes parts ils ſe rencontrẽt. L'office des Rois eſt de les reprimer, & chaque ſocieté s'ẽ doit auſſi purger, pour ce que peu de benedictiõ s'eſpãd es lieux, où herbes ſi venimeuſes multiplient.

Des iuremẽs & blaſphemes, ſe

Quant au ſecond vice, l'irreuerence de Dieu l'engendre, & l'accouſtumãce le forme: & auient que la pluſpart de ceux qui

s'en

s'en rendent coulpables, deuienent si stupides, qu'ils cuident que ce n'est qu'vne faute tres-legere. Nos bons Rois du passé, comme sainct Louys & d'autres, ont fait des ordonnances pour le supprimer, combien que ie cuïde qu'alors il n'y eust que quelques gens debauschez qui iurassent beaucoup. Depuis ceste peste s'est introduite parmi la Noblesse, & specialemẽt entre les gẽs de guerre, qui aux voyages passez d'Italie en rapporterẽt, ce dit-on, les grãds blasphemes: mais depuis quarante ans, le desbordement est venu, qui va touſiours en augmentant, de sorte que les petis enfans de sept ou huit ans sçauẽt desia abuser du Nom de Dieu. Les païsans aussi, qui sõt les plus esloignez des Cours & des citez, où les corruptions seiournẽt, suyuans la route commune, despitent le ciel aussi bien que les soldats, lesquels entre tous emportent le pris de ceste iniquité. Somme, de quelque costé qu'õ se tourne on n'oit retẽtir que renieinẽs de Dieu. Voila comment le mauuais exemple & l'incorrection ont donné perseuerance à ce detestable vice. Les Histoires anciennes ne recitent point, qu'il y ait iamais eu siecle, où il fut si cõmun à beaucoup pres,

conde branche de l'impieté.

que nous le voyons auiourd'hui. Et qui considerera le peuple Iudaïque, il le trouuera peu souïllé d'icelui: car qui lors blasphemoit estoit lapidé. Les Payens iuroyent raremẽt, & auoyẽt les sermens en grande reuerence. Les Sarrasins, qui embrasserent la Loy de Mahómet, n'osoyent faillir en ce poinct, craignans la punition diuine: & encores maintenant les Turcs, qui leur ont succedé, s'abstiẽnent de blaspheme. Certes tous ces peuples se leuerõt quelque iour contre les Chrestiens, & nõmément contre les François: qui ayans eu plus de conoissance que ces pauures aueugles, ont fait dix fois pis qu'eux. Si quelqu'vn auoit estécõuaincu de crime de lese Maiesté, chacun crieroit qu'il est digne de punition: & celui qui aura renoncé & deschiré le nom de Dieu (qui est vn crime de lese Maiesté diuine) on ne lui dira mot en terre: toutesfois il est escrit, qu'vn tel ne sera point tenu pour innocent.

Responsе à ceux qui estiment que l'on ne doit pas tãt insister sur la punition

Vn sage mondain pourra venir en auãt, & dire, qu'encor que ceste erreur soit chastiable, si est-ce, qu'il n'est de ceux qui fõt perdre les Estats, & que si l'on pouuoit trouuer moyen de remedier aux necessitez de la France, qu'on donneroit puis apres

pres bon reiglemẽt à ceste imperfection. A mõ aduis tels sages ressemblent à ceux qui ont beaucoup de liures, & pour en auoir veu les couuertures, & leu les titres, pẽsẽt estre doctes. Aussi eux ne s'estãs iamais arrestez qu'à la superficie des choses ne considerẽt pas que les prineipales causes, qui amenent en vn pays les miseres & les desordres, sont telles offenses, directemẽt faites contre l'hõneur de Dieu: cõme au contraire, quand les Magistrats tienẽt la main à ce que la grandeur de son Nom soit à tous venerable, ont void alors florir les Estats, & auoir abondãce de biens. S'ils se monstrẽt negligens en cela, le fleau ne se departira point de leur maison : & ne leur seruira de riẽ de dire: Quãt à moy ie contiendray bien ma langue, car ils sont ordonnez non pour eux seulement, mais aussi pour l'institution & correction des autres. Nõt-ils iamais leu ce qui est escrit au troisiéme liure de Moyse? Quiconque aura maudit son Dieu portera la peine de son peché, & le blasphemateur du nõ du Seigneur mourra de mort, toute la congregation du peuple le lapidera, soit qu'il soit citoyen, ou estrãger. Ces paroles ici sont de celui qui fait brãler les fondemẽs

punitiõ des iuremẽs & blasphemes

Leuit. 24.

de la terre, enfuir la mer, & qui lance les eſpouuantables foudres ſur les plus ſuperbes citez. Qu'ils facent donc ce qui eſt en eux, & ce qu'ils peuuent, pour chaſſer ce mal, duquel ils ſe rendront coulpables en le ſupportant.

Le troiſiéme vice depẽdant de l'impieté, n'eſt pas ſi vniuerſel, ne ſi deſcouuert que le precedent, mais il eſt enuers Dieu auſſi abominable: car les illicites voyes de deuination, & les arts Magiques, apres auoir aliené les hommes de lui, les iettent en vne ineuitable perdition. Il y a de deux ſortes de pieges, dont le Diable ſe ſert en ceci. Par les ſorcelleries qui ſont groſſieres, il attire ordinairemẽt les rudes & ſimples malicieux, qui pour ſatisfaire à leurs cupiditez de vengeance, ou pour paruenir à autres fins, ſe laiſſent tellement ſeduire, qu'ils vienent à ce poinct de le reconoiſtre, & s'allier à lui. Il ſe preſẽte ſouuẽt à pluſieurs ſous diuerſes figures, comme les experiẽces, confeſſions, procez, & iugemens qu'on en a faits en ſeruent de preuue, & ceux qui en voudront douter, liſent le liure que Bodin a compoſé contr'eux, & ils verront les horribles meſchãcetez & vilenies que commettent, tant

De la Magie & deuination de pluſieurs ſortes: troiſieme branche de l'impieté.

contre

contre Dieu, que contre les hommes, ces miserables creatures, qui, apres auoir renoncé leur Createur, se vont assuiettir à celui qui en se mocquant d'eux, les traine en ruine eternelle. Le mesme autheur recite, que du temps du Roy Charles neufiéme, leur Chef fut pris, qui confessa que le nombre des sorciers en la seule France passoit trẽte mille personnes. Cela est effroyable de voir vne prostitution si volontaire à l'énemi irrecõciliable de Dieu & des hommes: mais quand la malice abõde il n'y a chose si pernicieuse, à quoy elle ne s'attache. Ceux qui sont plus spirituels & habiles, & qui ont encor en eux quelques semẽces de pieté, ont besoin d'autres artifices qui ayent belle apparence, pour les faire entrer peu à peu dãs ces sentiers de perdition: car qui leur monstreroit du commencemẽt le deshonneur qu'ils font à Dieu, parauẽture que plusieurs s'en destourneroyẽt. Mais comme les subtilitez du Diable sont merueilleuses, il les attire par beaux semblans, iusques à ce qu'ils se trouuẽt si fort enlacez qu'ils ne se peuuẽt deslier. La cause de leur malheur gist en leurs affections deprauees, qui les pousse à cercher par voyes illegitimes & dã-

nables l'accompliſſement d'icelles. L'vn voudroit ſçauoir ce qui lui doit ſucceder en vne ſiene grande entrepriſe: autres cóme ils pourront euiter certains dangers. L'auare & l'ambitieux s'enquerront par quels moyens ils obtiendront leurs ſouhaits. celui qui hait, & qui veut nuire, tous de meſme. L'vn voudroit alonger ſa vie, l'autre euiter la mort: ceſtui ci ſçauoir l'iſſuë d'vne guerre : ceſtui-là, ſi vn Eſtat ſe conſeruera, & autres choſes infinies qui tombent en l'eſprit humain. Somme, que la vanité de l'homme a fait de la vanité meſme des oracles pour ſatisfaire à ſa curieuſe peruerſité. En ceſte maniere ſont venues en auant tãt d'eſpeces de Magies, enchantemens & ſorcelleries, qu'on peut dire qu'il n'y a rien au ciel, ni en la terre, voire deſſous la terre, dequoy l'homme plongé en ceſt erreur ne ſe ſerue, penſant y trouuer quelque inſtruction ou ſoulagement, mais il eſt ordinairement fruſtré de ſon attente, parce qu'il n'y rencontre que menſonge & tromperie. Et que peut-il ſortir autre choſe des enſeignemẽs du diable, veu qu'il eſt méteur & trompeur? Or pour miux conoiſtre comme ces abus doiuent eſtre reiettez, il faut ouïr ce que

Infinies eſpeces de Magie.

Moïſe

Moïse en declare. Quand tu seras (dit-il) entré en la terre que le Seigneur tõ Dieu te donnera, garde-toy d'ensuyure les abominatiõs de ces gens-là, & en toy ne sera trouué qui face passer son fils ni sa fille par le feu, ou qui interrogue les deuins, & qui obserue les sõges, & les châts des oiseaux, & qu'il n'y ait aucun sorcier, n'enchãteur, ni homme demandant conseil aux esprits familliers, ni demãdãt la verité aux morts: car toutes ces choses sont abominatiõ au Seigneur, & à cause de telles abominatiõs le Seigneur, les dechassera de deuant ta face. Ce n'est pas ici vne Loy de quelque Iurisconsulte, ains vne defense expresse du Dieu Tout-puissant: en laquelle on peut remarquer trois choses. La premiere, que ces impietez sont inuentions de ceux qui ont delaissé Dieu: la seconde, que sur tous crimes, il deteste ceux-là: & la tierce, qu'il les chastie grieuement par punitions terribles. Qui voudra à ceste heure rechercher où ces maudites vanitez se pratiquẽt, qu'il aille és Cours, où il en verra de toutes qualitez & sexes, qui ne sont pas seulemẽt affectionnez, ains enragez apres les deuins, cõme on a esté enuers vn Nostradamus, & autres, desquels on receuoit les mente-

Arrest de Dieu cõtre icelles. Deut. 18. chap.

Où loge la Magie & sa suite.

nables l'accompliſſement d'icelles. L'vn voudroit ſçauoir ce qui lui doit ſucceder en vne ſiene grande entrepriſe: autres cõme ils pourront euiter certains dangers. L'auare & l'ambitieux s'enquerront par quels moyens ils obtiendront leurs ſouhaits. celui qui hait, & qui veut nuire, tous de meſme. L'vn voudroit alonger ſa vie, l'autre euiter la mort: ceſtui ci ſçauoir l'iſſuë d'vne guerre : ceſtui-là, ſi vn Eſtat ſe conſeruera, & autres choſes infinies qui tombent en l'eſprit humain. Somme, que la vanité de l'homme a fait de la vanité meſme des oracles pour ſatisfaire à ſa curieuſe peruerſité. En ceſte maniere ſont venues en auant tãt d'eſpeces de Magies, enchantemens & ſorcelleries, qu'on peut dire qu'il n'y a rien au ciel, ni en la terre, voire deſſous la terre, dequoy l'homme plongé en ceſt erreur ne ſe ſerue, penſant y trouuer quelque inſtruction ou ſoulagement, mais il eſt ordinairement fruſtré de ſon attente, parce qu'il n'y rencontre que menſonge & tromperie. Et que peut-il ſortir autre choſe des enſeignemẽs du diable, veu qu'il eſt mẽteur & trompeur? Or pour miux conoiſtre comme ces abus doiuent eſtre reiettez, il faut ouïr ce que Moïſe

Infinies eſpeces de Magie.

Moïse en declare. Quand tu seras (dit-il) entré en la terre que le Seigneur tõ Dieu te donnera, garde-toy d'ensuyure les abominatiõs de ces gens-là, & en toy ne sera trouué qui face passer son fils ni sa fille par le feu, ou qui interrogue les deuins, & qui obserue les sõges, & les chãts des oiseaux, & qu'il n'y ait aucun sorcier, n'enchãteur, ni homme demandant conseil aux esprits familliers, ni demãdãt la verité aux morts: car toutes ces choses sont abominatiõ au Seigneur, & à cause de telles abominatiõs le Seigneur, les dechassera de deuant ta face. Ce n'est pas ici vne Loy de quelque Iurisconsulte, ains vne defense expresse du Dieu Tout-puissant: en laquelle on peut remarquer trois choses. La premiere, que ces impietez sont inuentions de ceux qui ont delaissé Dieu: la seconde, que sur tous crimes, il deteste ceux-là: & la tierce, qu'il les chastie grieuement par punitions terribles. Qui voudra à ceste heure rechercher où ces maudites vanitez se pratiquẽt, qu'il aille és Cours, où il en verra de toutes qualitez & sexes, qui ne sont pas seulemẽt affectionnez, ains enragez apres les deuins, cõme on a esté enuers vn Nostradamus, & autres, desquels on receuoit les mente-

Arrest de Dieu cõtre icelles. Deut. 18. chap.

Où loge la Magie & sa suite.

ries pour veritez. Qu'il se promene apres par la France, & il conoistra que parmi la Noblesse, parmi les gens d'Eglise & de Iustice, il y a des disciples couuerts de ceste profession: dont vne partie (à mon opinió) ne pẽsent pas faire le mal qu'ils font, & toutesfois les moindres fautes en tels cas sont reputees vn tresgrand peché, tesmoin ce que l'Escriture saincte, pour agraüer l'enormité de quelque forfait, dit, que c'est comme vn peché de deuins. Il est certain qu'vn des plus aparẽs signes de la ruine d'vn Estat, c'est quãd telles ordures y pullulent, & qu'on les souffre. Et ceux qui sont souïllez de celle-ci & des autres sus mentiõnees s'en doyuẽt netoyer. Car il est bien mal-aisé d'estre bon citoyẽ de la France, quand pour cause si inique on se bannit volontairement de la saincte Cité de Dieu.

De l'iniustice, deuxieme cause de la ruine des Estats publics.

Maintenant il faut parler de l'Iniustice, qui est vne opression publique & particuliere des plus authorisez & puissans sur les pauures & foibles, lesquels par orgueil & auarice, & inhumanité exercent sur eux toute violence, tromperie & cruauté. Ces excez se continuent il y a la long tẽps sur le pauure peuple, qui dit tout haut, qu'il n'est

n'eſt pas ſeulemẽt tondu, mais qu'il eſt eſcorché par mille ſurcharges & nouueautez auparauãt inconues, de maniere que les deniers qu'on lui arrache ſont trẽpez dans ſes larmes & acõpagnez de douloureuſes plaintes. Neantmoins quelque connoiſſance qu'ayẽt les hõmes que Dieu eſt ſecourable en fin aux oppreſſez, & qu'il chaſtie ceux qui les oprimẽt, pour tout cela ils ne deſiſtent, ains cõtinuans leur meſme train vont chacun iour augmentant la miſere d'autrui, iuſques à ce qu'elle viẽt à tel degré, qu'eux meſmes en ont horreur. Ainſi ſommes-nous venus d'annee en annee en vn ſi calamiteux eſtat, que s'il n'y eſt ſoudainement remedié, la France s'en ira demi deſerte. Si nous regardons puis apres les gẽs de iuſtice, qui ſont ordõnez pour la rendre à chacun, on en verra pluſieurs s'aider de ceſte ſaincte vertu, pour attirer la richeſſe de ceux qui par folie, ou neceſſité, ſe vont enuelopper dans des rets tres-ſubtils de plaiderie, & ne ſçauroit-on exprimer la rapine qui ſe fait ſous telle couuerture. Il eſt grand bruit auſſi qu'il y a des Gouuerneurs de villes, & de chaſteaux, & parauẽture de quelques Prouinces, qui pour entretenir leurs põpes, &

remplir leurs cofres, vſent de droits nou ueaux au detriment du Roy & du peuple: comme ſi le but des charges eſtoit de ſe faire paroiſtre en exterieur, ou ſe gorger de richeſſe, & non pour faire reluire en telles adminiſtrations les vertus qui ſont en eux, au ſoulagement de pluſieurs & à l'honneur du maiſtre. Mais s'il y a aucun cõportement qui ſe puiſſe apeller fureur, c'eſt celui de quelques gẽs de guerre qui ſont ſi desbordez, que toute humanité eſtant perie en eux, ils ne font pas moins de rauage dans leur propre pays, que ſi c'eſtoit en celui des ennemis, où toutes choſes ſõt en proye: de ſorte que les guerres eſtrãgeres que la Frãce a euës depuis quatre vingts ans ne l'ont tant ruinee que les pilleries des ſoldats, depuis que les ciuiles ſont commẽcees. On trouuera auſſi des gentils-hõmes qui imaginent, Ie croy que les marques de la Nobleſſe ſoyent de ſe faire redouter, de battre & prẽdre d'audace ſur leurs ſuiets tout ce qui leur eſt cõmode, comme s'ils eſtoyent eſclaues. Les groſſes citez, que font elles ſinõ tirer tous les profits qu'elles peuuent, faire bruire leurs priuileges, & ietter ſur le pauure peuple champeſtre toutes les charges & les

les miseres, lequel estant encor pincé par la subtile main des financiers, c'est merueille de quoy il subsiste. Bref, si on regarde en general les actions des particuliers les vns enuers les autres, on y trouuera abondance de fraudes & violẽces: comme si l'homme n'estoit en ce mõde que pour nuire à son semblable. Ce que dessus suffira pour faire cognoistre que l'Iniustice aproche de son cõble: car on a aussi peu de souci de fouler le pauure, la vefue: & l'orphelin, comme on a peu d'aprehẽsion des menaces qui sont escrites cõtre ceux qui les font. Toutesfois il faut estimer que quand l'opression est vniuerselle & continue, qu'alors Dieu haste ses iugemẽs qui destruisent, puis qu'on ne s'est voulu amẽder par ceux qui instruisent. Le Prophete le monstre bien quand il dit, Le Seigneur entrera en iugement auec les Anciens de son peuple, & auec ses Princes: car vous auez cõsumé la vigne, & la rapine du pauure est en vos maisons. Pourquoy foulez-vous mon peuple, & froissez la face des pauures? dit le Seigneur des batailles. C'est arrest-ci deuoit estre suffisant pour seruir de reueille-matin aux oppresseurs s'ils estoyent aussi dociles que parauenture ils sont incorrigibles. *Isaie chap. 3.*

Dissolution mise pour troisieme cause de la ruine des estats publics.

Le troisieme vice mentionné ci dessus est la dissolution, sous laquelle ie cõprens les paillardises, les pompes, l'orgueil, les gourmandises & yurongneries, qui sont imperfections merueilleusement plaisantes à ceux qui prisent sur tout la prosperité mondaine. Et combien qu'au siecle où nous sommes, le naturel de beaucoup encline fort à volupté & à vanité, si peut-on dire que les mauuais exemples qui ont aparu és lieux eminens, & les impunitez, ont grandemẽt aidé à croistre le mal, lequel prend plus fortes racines, quand il est cõmis & supporté par les grãds. Or entre les vices sus alleguez, les paillardises tiennent le premier lieu: car outre ce qu'elles abrutissent le corps, & souillent l'ame, elles sont suuies ordinairement de maladies, prodigalitez, meurtres, & autres incõmoditez, qui s'attirẽt les vnes les autres. On s'y est quasi par tout tellement abandoné, qu'on ne s'efforce plus de les cacher, comme on faisoit par le passé, à cause que l'hõnesteté retenoit les personnes en quelque honte: maintenant on tasche seulemẽt de couurir la turpitude d'icelles de beaux noms, ou de ioyeuses responses, mesmes on passe encores outre en aucũs lieux

Deux sources de la dissolution.

Ses especes.

Les paillardises.

lieux remarquales: car on y eſtime ce vice vn eſguillon neceſſaire, duquel quād quel qu'vn eſt picqué, & qu'il ſait dextremēt ſe guider, & atteindre à quelque digne prix qu'il a deſiré, on l'exalte, on lui porte enuie, & dit-on qu'il a l'ame gēnile & actiue à la vertu. En ceſte maniere met-on le noir au lieu du blanc, attribuant pureté à ce qui eſt ord & ſale. La ieuneſſe, qui aiſōmēt mord en ces apaſts, eſtāt aidee par la couſtume, & point reprimee par les loix, va de plus en plus irritant ſon appetit: & puis quand le mauuais ply eſt pris, l'aage de virilité & de vielleſſe le conſeruent, pluſtoſt que l'abolir. Ce vice eſt de la nature des chancres, qui peu à peu vont rongeant la chair, auſſi quand il a cōmencé à ſaiſir quelqu'vn, il augmente tellement la ſaleté de ſes affectiōs, qu'il eſt treſdifficile apres de les repurger. Dieu pour ſemblables iniquitez a anciennement exterminé des peuples entiers de deuant ſa face, tāt pour monſtrer qu'il les a en abominatiō, que pour enſeigner les Magiſtrats de ne les laiſſer impunis. Quāt aux pōpes & ſuperfluitez, l'origine en viēt des Cours, où la vanité eſt telle, qu'il faut ſe trāsfigurer en pluſieurs façons & diuerſes couleurs, ſi

Lespompes & superfluitez de la Cour, du menu peu-

BIBLIOTECA NA... ROMA

l'on veut estre prisé. Car les choses exte-
Ple des gen rieures sont là si recõmandables, que sou
tils hõmes, uẽt on iuge la personne par l'habit, & sem
& des fem ble qu'on vueille dire qu'il y a de gran-
mes. des perfections cachees sous riches pare-
mens. Les Rois & les Princes n'ont pas si
tost changé leur ancienne simplicité ordi
naire, pour se reuestir des dorures Italien
nes, que leurs suiets ne les ayẽt incontinẽt
imitez, & mesmes aucũs les ont voulu sur
monter: & est descendu le mal si bas, que
iusques aux simples citoyẽs des villes les
pompes s'apperçoyuẽt. La Noblesse prin
cipalement s'y est apauurie si fort, qu'elle
ne peut plus s'ẽtretenir pour le seruice de
son Roy, cõme elle a fait par le passé. Les
femmes de leur costé, ne se sont pas espar
gnees en toutes ces superfluitez: car ayãs
estimé se rendre plus belles, plus louees &
honorees, par les ornemens exterieurs, el
les n'ont plus depuis esté si soigneuses de
se rendre luisantes en ceux de vertu, qui
surpassent de beaucoup les autres. A la
L'orgueil. queuë de ces vanitez-ci, marche l'orgueil
lequel combien qu'il soit né auec l'hom-
me, ne laisse pourtant de s'aguiser & se
accroistre de la fumee d'icelles, ou bien
selon l'opinion d'aucuns il les engen-
dre.

dre. Quoy qu'il en ſoit, l'vn s'accorde biẽ auecques l'autre : & de ceſte deſmeſuree preſomptiõ de ſoy meſmes, s'eſt enſuyui le meſpris d'autrui, puis les iniures, querelles, & meurtres en abondance. Vn autre branche de la diſſolutiõ, ſont les excez de table, & tenir grand equipage. à quoy pluſieurs ſe laiſſent tres-volõtairemẽt aller, penſans que pour viure plaiſammẽt, & en renõ, il faut ſuyure ceſte voye pleine d'intemperance: toutes leſquelles mauuaiſes couſtumes vienent à gaſter & corrompre les familles en particulier, & cela eſtant meſlé auec les erreurs publiques a rendu la maladie du corps vniuerſel plus incurable. Penſons-nous que Dieu vueille long tẽps ſupporter ces deprauations, qui tant luy deſplaiſent? Il n'eſt pas vray-ſemblable, pluſtoſt doit-on craindre que le iugemẽt venãt tard, il ſera plus grief. Combiẽ de Royaumes ont eſté fourragez, & donnez en proye aux nations eſtrãgeres, quãd ils ſont venus au cõble de vice? Les hiſtoires le demonſtrent, & tãt d'exemples deuroyent eſpouuanter ceux, qui ayans pouuoir de reprimer le mal (au moins en partie) le laiſſent multiplier par tout.

Les excez de table & le grand equipage.

Voila ſommairement quelques vns des

Conclusion tiree des propos precedens: à sauoir que la France est en peril imminẽt: puis que les causes de la ruine des estats publics y dominent entant de sortes.

maux plus aparẽs, qui ont infecté, & vont infectant la France, representez suyuant l'ordre proposé, & qui sont assez suffisans pour faire iuger à toutes personnes (sinõ à celles qui sont corrõpues, ou stupides) qu'elle est en peril euidẽt, veu que les fondemens de pieté & iustice, qui la doyuent soustenir, sont ainsi pourris & esbranllez. Les pechez sus mentionnez sont donc les vrayes causes, qui la preparét à prẽdre vn grand saut. Mais nous ne mãquons encores de signes & autres predictions, qui en nous menaçãt, nous aduertissent d'essayer de destourner le courroux de Dieu. Desia sõt apparues les Cometes horribles, & autres figures estranges en l'air, les tremblemens de terre, naissance des monstres & voix effroyables se sont faits sentir, voir, & ouir, lesquels prodiges nous doyuent espouuanter. Et les curieux desirent des curieuses & vaines obseruations pour les cõtẽter, ie leur en allegueray deux, que i'ay remarquees dãs les escrits de quelqu'vn.

Signes de l'ire de Dieu.

Deux obseruations propres aux curieux.

La premiere, c'est que nous sõmes dãs le regne climacterique des Rois de France, qui est le soixante & troisieme: ce qui denote quelque mutation se deuoir faire. La seconde, que toutes les places qui sont au

Palais

Palais de Paris, pour y poſer l'effigie de nos Rois, qu'aucuns penſent auoir eſté cõme fatalement ainſi cõſtruites, ſont maintenant toutes remplies.

Ie les laiſſeray philoſopher ſur ces vanitez, pour parler d'vn autre preſage plus conſiderable, dõt le prophete Daniel fait mẽtion, c'eſt de la cõmune periode qu'aucuns eſtiment qu'il aſſigne à tous Eſtats, qui leur eſt cõme vne borne, que peu outrepaſſent, pour le moins void-on arriuer au dedans de ce temps-là de merueilleux changemens, & ſe comprend en l'eſpace de cinq cens ans, ce que l'experiẽce a biẽ verifié en pluſieurs, & ſpecialement en celui du peuple ancien des Iuifs, cõme Gaſpar Peucer l'a diligẽment remarqué. Bodin auſſi en ſa Republique, a obſerué que le nõbre de CCCCXCIIII. qu'il appelle parfait, & qu'il entẽd d'annees, eſt vn terme que peu d'eſtats franchiſſent ſans ſouffrir de dangereuſes alteratiõs, ſuyuant en cela l'opinió de Platon. Maintenãt ſi nous voulons apliquer ceci à nous, & cõter depuis que ce Royaume commença a eſtre affermi & aſſeuré en la famille de HueCapet, auteur de la ſeconde mutation (ce qui auint ſous Henry premier, ſon petit fils, qui mourut l'an mil ſoixante) iuſques à la

De la periode des Eſtats publies.

Au 1. liure des Deuinat. cha. 7. li. 4. ch. 2

mort de Henry ſecond, pendant le regne duquel pluſieurs grandes corruptions en mœurs & en la police ſe conçeurent & apres s'enfanterent auec vne fertilité incroyable, on trouuera qu'il y a cinq cens ans acomplis. Or les mutations qui ſefont des vertus excellentes aux vices les plus infames ſont dãgereuſes: pource que d'autres s'en enſuyuent qui aportent des ruines ſans remede. Ce n'eſt pas à dire pour tant que ce terme ne ſoit quelquesfois de beaucoup outrepaſſé (ce qui auient par la bonté de Dieu) ainſi qu'on le void en noſtre dit Royaume, qui a perſeueré en la forme Royale plus de onze cens ans Il l'abrege auſſi bien ſouuẽt en ſon ire, à cauſe des enormes pechez des hommes. Et combien que la conoiſſance des tẽps leur ſoit vn article ſecret, laquelle Dieu s'eſt reſeruee à ſoy-meſmes: neantmoins quãd nous venons à conſiderer tant de choſes graues & legeres, concurrentes à meſme fin, cela nous doit faire penſer à ſes iugemens. Mais beaucoup plus y deuons-nous eſtre induits en ce que nous voyõs la prophetie de Moyſe aller de iour en iour s'acompliſſant ſur nous, & nonobſtant toutes nos experiences & ſouffrances, ſi ne

pouuons-

ponuons-nous encor deuenir ſages. Voici ce qu'il dit : Si tu n'obeis à la voix du Seigneur ton Dieu, en gardant & faiſant ſes cómandemens, toutes ces maledictions-ci viendront ſur toy: tu ſeras maudit en la cité, & maudit au champ. le Seigneur t'enuoyera famine & diſette, & la peſte s'attachera en toy, iuſques à ce qu'elle t'aura conſumé de deſſus la terre. Le ciel, qui eſt ſur ta teſte, ſera d'airain, & la terre, qui eſt deſſous toy, de fer: la vermine & la rouïleure gaſtera tous les arbres, & les fruits de la terre. L'eſtranger qui eſt au milieu de toy, mõtera au deſſus de toy, & ſera le plus haut, & tu deſcendras & ſeras le plus bas: il te preſtera à vſure, & tu ne lui pourras preſter. Le Seigneur te rendra abatu deuant tes ennemis, & tu ſortiras par vne voye contr'eux, & tu t'enfuiras par ſept. Vne gent de loin s'eſleuera ſur toy, de laquelle tu n'entendras point la langue: vne gent impudente de face, laquelle n'honnorera point l'ancié, & n'aura point merci de l'enfant: elle deuorera le fruit de tõ beſtail, & les fruits de ta terre, & ne te laiſſera rien de reſidu du grain, du vin, de l'huile, ne des troupeaux de tes brebis, iuſques à ce qu'elle t'aura deſtruit. Bref, tu ſeruiras à ton ennemi, que le Seigneur tien-

Sentẽce de Dieu tonchãt les poriodes & reuolutions des Eſtaès publics & particuliers.

Deut. ch. 28.

uoyera en faim, en ſoif, en nudité & indigeãce, lequel mettra vn ioug de fer ſur tõ col, iuſques à ce qu'il t'ait exterminé. Ce ſont ici partie des menaces faites contre ceux qui s'obſtinent à mal faire : dequoy nous ſentõs deſia tellemẽt les effets, qu'il ne reſte plus que les dernieres playes pour nous acheuer d'acabler. Et puis que la parole Diuine s'eſt monſtree ſi veritable en ceſte dure flagellatiõ, ayons crainte qu'elle ne le ſoit auſſi en la deſtructiõ.

Obiection contre la maxime recueillie de Moyſe.

Ie cuide qu'il y aura des courtiſans, qui ſeront peu ſatisfaits de mes propos, meſmes ſe moqueront de ce que ie veux demeſler les affaires d'Eſtat par des maximes de Theologie: & auroyent plus agreable que celles de Polybe, de Plutarque, & de Xenophõ, fuſſent miſes en auãt, à fin qu'on iugeaſt par elles des accidens des Royaumes. I'euſſe volontiers appuyé mõ dire ſur leurs opiniõs, qui ſont tresbelles : mais pour n'eſtre point abuſé, il m'a ſemblé que la voye que ie prenois eſtoit meilleure: car encor que la ſageſſe de l'hõme (qui lui eſt toutesfois dõnee d'enhaut) reluiſe aux liures prophanes, ſi eſt-ce que elle eſt fort vaine, en cõparaiſon de la Diuine, qui apparoit és ſainctes Eſcritures.

Reſponſe.

Mais

Mais afin que chacun demeure auecques plus de satisfaction, ie diray succinctemẽt quelque chose du iugemẽt qu'ont fait ces tougrãds personnages, sur la matiere dequoi nous discourons. Ils ont dit (nommement Aristote) que ce qui apporte alteration, changement, ou ruine, sur tout aux Monarchies, est, quand diuision suruient entre les freres, ou entre les grands du royaume, estans les Princes en bas aage, ou mesprisez: quand les Magistrats desrobẽt le public: quand les meschans & indignes sont esleuez aux charges, & les vertueux reiettez: quãd les Superieurs outragẽt les Inferieurs par griefues iniures: & que les tributs qu'ils mettent sur le peuple sont insuportables: quãd les Princes par actiõs deshõnestes, s'expose nt en mespris à leurs suiets: quãd la iustice est si lasche, & si deprauee, que l'impunité des vices regne: quãd on void en vn membre de l'Estat vn accroissement disproportionné: quand les dignitez & offices sont exposees en vente: quand la pauureté est si vniuerselle, q̃ non seulement les particuliers sont pauures, mais que le public l'est encor d'auãtage: quand la discipline militaire est abastardie: quand la concorde des citoyens

Maximes des Philosophes touchant les changemẽs des Estats publics.

manque, & que les mœurs ſont du tout corrompues : quand les loix ont peu de vigeur, & que les mauuais Conſeilliers ou ignorans, conſeillent le Prince: & quand les eſtrangers ont plus de faueur & autorité que les naturels. Ce ſont la partie des cauſes par eux notees, qui apportẽt diuerſes alterations aux Eſtats, & les fõt perir.

Application de ces maximes à la conſideration de l'Eſtat de Frãce.

A ceſte heure ſera-il aiſé de remarquer quelles des ſuſdites cauſes ſe rencontrent au noſtre, & par là iuger de ſon indiſpoſition. Et cõme il ne faut pas meſpriſer les iugemẽs des Philoſophes, touchãt ces chãgemẽs, encor doit on plus adherer à ceux des Eſcritures, qui en vont cercher l'origine dãs les pechez des hõmes : car Dieu les ayãt en deteſtatiõ, retire ſa faueur & protectiõ des royaumes, & alors naiſſent les cõfuſiõs. Soit donc qu'on regarde aux premieres cauſes, ou à celles qui ſont cõſequẽtes, touſiours y verra-on matiere & ſignes de ruine. Et cõment ne craindriõs-nous la noſtre, veu que les ſentences diuines & humaines la prediſent? Mais pource qu'il n'y a ſi grãde maladie en laquelle il ne reſte à vn malade quelque eſpoir de ſalut, auſſi ne deuõs nous pas deſeſperer, ains diligẽment cercher dãs les remedes ordi-

ordinaires & extraordinaires, diuins & humains, ceux qui ſont plus profitables pour noſtre reſtauration. Et c'eſt de quoy nous parlerons à la fin, apres auoir premierement monſtré qu'elles ſont les diſſipations, qui le plus ſouuent arriuent aux puiſſantes Monarchies.

Autre obiection de ceux qui eſtimẽt qu'il fauttoucher fort doucement, ou meſmes point du tout, aux playes d'vn Eſtat, nõmement de la patrie.

Il y en a aucũs, qui encor qu'ils conoiſſent qu'elles ſont grandes, ſi les font-ils touſiours treſ-petites, quand ils vienent à les apliquer à leur patrie, tant pour la charité qu'ils ont enuers elle, que pour ne vouloir eſtre annonciateurs de tant de maux. En tels afaires, comme ceſtui-ci, il ne faut point flater ſoymeſmes, ni autrui, ains dire franchement ce que les experiẽces paſſees demonſtrent. Entre pluſieurs deſolations, qui ſuruienent à vn Eſtat preparé à cheoir, les deux plus mauuaiſes ſõt, quand vne puiſſante nation, ou pluſieurs, de diuerſes mœurs & langues vient à l'vſurper & reduire en ſeruitude: alors ne faut-il point demander combien de miſeres ſouffrent les ſubiuguez. L'autre deſolatiõ eſt quãd vn Royaume ſe met ſoymeſmes en beaucoup de pieces, les plus habiles & les plus forts empoignãts chacũ leur part, qu'ils gouuernẽt en diuerſes

Deux ſources de grandes deſolations en vn Eſtat.

formes,& pour ſe cõſeruer s'appuyẽt des eſtrangers:alors ſe fait auſſi vn grand renuerſement de toutes choſes, & les calamitez y ſont de longue duree.

Diſcours ſur la premiere cauſe ou ſource de la deſolatiõ d'vn Eſtat.

De ces deux diſcourray-ie ſeulement, par ce que ce ſont celles qui nous menacent,& qui ſont les pires; & ne ſeruira de rien de repliquer que la France ne peut tõber en ces incõueniens:car puis que tãt de corruptions ſi deteſtables,& tãt de grãdes & petites partialitez ſi partiales, y ſont entrees, il faut eſtimer (ſi ſoudainement on n'y dõne ordre)que c'eſt l'ouuerture de la porte à nouueaux maiſtres. Si on obſerue bien les accidens qui ſont ſuruenus aux Eſtats,on en verra pluſieure eſtre perdus quãd les diſſenſions ciuiles les ont tellement abatus qu'ils n'ont peu ſe garẽtir des eſtrangers Le royaume de Iudee,grãd & floriſſant ſous Dauid & Salomon,s'eſtãt diuiſé ſous Roboã, il s'en enſuiuit apres q̃ les Rois de Iuda & d'Iſrael s'entrefirent guerres quaſi cõtinuelles,& s'afoiblirẽt ſi biẽ (meſmemẽt de bonnes mœurs) q̃ les Aſſyriẽs les trainerẽt en captiuité. Quelque tẽps apres q̃ l'Empire Romain ſe fuſt peu à peu diuiſé en ſoy-meſmes,ayant le ſiege eſté trãſporté en Cõſtanti-

Confirmation priſe de la conſideratiõ des ruines de pluſieurs puiſſantes Monarchies à ſcauoir la Iudaique, la Romaine, la Grecque, & la Hõgroiſe.

ſtantinople,& que les vices augmenterẽt, & la vertu des Princes defaillit: lors s'eſleuerent les nations ſeptentrionales, qui le deſchirerent en pluſieurs morceaux, & n'eſt poſſible de croire les maux que ſoufrirent ceux qui viuoyent lors. Le Royaume de Hongrie, qui a eſté ſi beau & puiſſant autrefois, comme les Princes qui y deuoyent ſucceder s'entrebatoyent à qui l'emporteroit, le Turc vint à la trauerſe, qui s'en fit ſeigneur de la plus grande partie. Et cõbien que les conqueſtes du Turc ſoyent des deſtructions extraordinaires, toutefois ſi deuons nous conſiderer en ces exẽples les punitions de Dieu, & les cauſes qui les attirent, pour eſtre par là aduertis que ſi nous ne les preuenons, il n'aura pas faute d'executeurs, qui nous viendront rauir la liberté, la vie & la terre. Et qui doute que pluſieurs nations, nos voiſines, n'eſpiẽt vne telle occaſion? La nation Eſpagnole, qui veut qu'on ploye ſous ſon ſceptre, & qui meſpriſe les Frãçois, n'eſt-elle pas aſſez puiſſante pour nous y aſſuiettir? Les Allemãs, qui nous deſdaignẽt, ſeroyent-ils reſtifs de venir à vne telle proye? Les Italiens, qui nous cõtemplent de quelle promptitude empoigneroyẽt-

Deuxieſme confirmatiõ prinſe de l'affection des peuples voiſins.

ils ce qui leur eſt commode? Les Anglois, ſe reſſouuenans de leurs anciẽnes pertes, s'en pourroyent alors reuẽcher: meſmes les Eſcoſſois & Suyſſes, qui nous deplorent parauenture nous arracheroyẽt chacun quelque petite plume. Finalemẽt les Flamens, qui nous aimoyẽt, & leſquels on cõtrainct de nous hair, de quelle allegreſſe nous ſauteroyent-ils à dos? Ie cuide que ceſtui-la eſt biẽ ſtupide, qui n'ẽ a crainte.

Obiection contre ce que deſſus. Mais quelcun dira qu'il eſt biẽ facile de faire remuer pluſieurs natiõs en diſcours, & en papier: ce qu'on ne void pourtãt aduenir en effect que treſ-raremẽt. Ie reſpõ

Reſponſe. que quãd Dieu a determiné de foudroyer ſur les pechez des hõmes, qu'il fait encor remuer plus facilement ceux, dont il lui plaiſt ſe ſeruir, pour eſtre miniſtres de ſes vengeãces. Et ſi les hiſtoires diſent vray, de quelle viſteſſe les Gots, Huns, Alans, Francons, Bourguignons & Vvandales, ſe vindrent-ils ietter ſur l'Italie, les Gaules, l'Eſpagne, & l'Afrique? Leur fureur & prõptitude fut telle, qu'en peu de tẽps ils deſolerent & ſubiuguerent toutes ces grandes prouinces: Et le meſme firent les Sarraſins deux cens ans apres en la cõqueſte de l'Eſpagne. Nauons-nous pas auſſi experimenté

perimenté en France, du temps des guerres des Anglois, que ceste seule natiõ (qui toutefois en possedoit lors par droit d'heredité biẽ vn tiers) la reduisit à si miserables termes, qu'elle en cuida estre la maistresse? Craignons donc que ce qui est ia auenu à d'autres, ne nous auiẽne, puis que nos iniquitez sont si prestes à moissonner.

Quant au desmembrement d'Estat, qui se fait par la propre nation (ou souuent au cuns estrangers sont aussi meslez) c'est vne espece de ruine non moins miserable que l'autre. L'Empire de Constantinople l'esprouua quelque temps apres que Baudouin, Conte de Flandres, s'en fut fait Empereur: car Alexis Comnẽt (ainsi que recite Cariõ) dressa lors l'Empire de Trebisonde. La Thessalie ayãt secoué le ioug des successeurs de Michel l'Ange, se rendit aux Paleologues. L'Achaie, l'Attique, le Peloponnese, l'Ætolie, la Carmanie, & l'Epire, eurent leurs gouuerneurs à part, & les changerent souuent, selõ les diuers euenemens des guerres, & des seditions: specialemẽt l'Attique, l'Achaie, & le Peloponese, furẽt par fois gouuernees par les Grecs: puis par les Siciliens, & Florentins: & d'autresfois par les Geneuois & Vene-

Discours sur la Secõde cause de la desolation d'vn Estat.

Diuerses histoires pour confirmation de ce discours.

tiens, selon que le hazard de la guerre les fauorisoit : mais la plus part d'entre eux n'y firent pas long seiour. Les Bulgaires, Rasciés, & Seruiés, eurent leurs Despotes, qui par fois estoyent amis & confederez, puis incontinent ennemis des Empereurs de Constantinople, & par continuelles courses gasterẽt la Thrace & la Macedoine. Ces cõfusions meritẽt d'estre plustost appelees brigandages, que guerres: car le fondement estoit iniuste, & les pratiques, dont les vns s'aidoyent contre les autres, estoyẽt meschantes: d'autant que l'õ cerchoit tous moyens de mettre en pieces & desmembrer l'Empire : ce qui dõna apres moyen à l'Empereur des Turcs de s'emparer de Constãtinople, & de toutes les autres Prouinces. Le mesme auteur dit ailleurs, Ie raconteray aussi les calamitez qui accablerẽt quasi l'Italie, pour punitiõ des pechez qui y regnoyẽt: qui fut durant les diuisions mortelles des Papes & des Empereurs: & que les noms de Guelphe, & Gibelin estoyent marques de l'vne & de l'autre faction : car tant de maux auindrent lors, & y eut tant de sang espandu, villes destruites, & pays ruinez, que quiconque lira les histoires, qui en parlent,

s'en

s'en esmerueillera. Plusieurs petis Tyrãs s'esleuerent lors dans la pluspart des villes, ne reconoissans personne, sinó que les vns estoyent appuyez du Pape, les autres de l'Empereur, & exerçoyent toutes sortes de crauté, & sur ennemis, & sur amis, iusques à ce que l'Italie, plustost lassee que saoulée de tãt de miseres, reprit apres vn long temps vne autre forme. Ie veux aussi alleguer vn exemple domestique, à sauoir de la diuisió de la maison de Bourgongne, contre celle d'Orleans, qui fut si aspre, qu'elle attira la guerre des Anglois: ce qui reduisit la France à vn si pauure estat, que peu s'en falut qu'elle n'allast en ruine: &, sans la faueur extraordinaire de Dieu, elle eust esté desmembree en plusieurs lopins. Cependant, l'espace de quarante ou cinquãte ans, elle fut comme en proye: chacun regardãt à se cõseruer soymesmes, ou s'accroistre, ou à ruiner son ennemi, n'y ayant plus ni force publique, ni grãdeur, ni iustice, à qui les hõmes peussent auoir recours. En somme, c'estoit vn pays abandonné à qui en pouuoit prendre quelque portiõ. Toutes ces miseres nous aduertissent que nous pourrions bien les experimẽter. Car les estrãgers pourroyẽt

Autre histoire, attouchant la France de plus pres, amplement descrite en nos Annales.

voir si beau ieu, qu'ils se ietteroyent sur nous.

Misere extremede la France, si elle vient vne fois à se desmembrer soy-mesme.

Mais il est beaucoup plus vray-semblable que nostre Estat tomberoit en l'autre desmembrement, dont ie vien de parler. Et la raison est d'autãt que le Frãçois, estant fier de sa nature, & haïssant la seruitude estrangere, il voudroit plustost s'assuiettir à soy-mesmes, & ainsi se feroit de ce grand corps plusieurs pieces, pour la seureté desquelles les vsurpateurs prendroyent des protecteurs voisins, qui plus commodément les pourroyẽt maintenir, & qui seroyent plus conformes aux opinions qu'ils auroyent embrassees. Quand ie pense de presà ceci, ie trouue que nulle condition ne pourroit estre plus miserable, desordonnee, & cõfuse, que seroit ceste-là: car elle ensueliroit du tout la iustice, les authoritez legitimes, le respect, la crainte, les bonnes mœurs, & la concorde. Au cõtraire, acroistroit l'audace, l'ambition, la desloyauté, les violences, l'impieté, les fraudes, & les seditiõs: & qui est-ce qui prẽdroit plaisir de viure parmi tels tempestes, sinon quelque esprit barbare? Or en ces alterations, i'imagine qu'vn prince se saisiroit d'vne prouince, vn seigneur

gneur s'ẽpareroit de quelques villes. Aucunes citez capitales, formeroyẽt des Aristocraties de leurs Parlemens, de quelques nobles & principaux citoyens: & autres, se mettroyẽt en Republiques. Entre la Noblesse se feroit aussi d'autres sortes de gouuernemens Oligarchiques & Monarchiques. L'vn se feroit Prince en ses chasteaux, l'autre tyran en ceux d'autrui. Vn quartier de païs se cantonneroit, l'autre se mettroit sous quelques chefs militaires, & ceux qui alors se trouueroyent en main les forts chasteaux de grosses villes, pensez s'ils voudroyent auoir part au gasteau. Toutes lesquelles diuersitez de polices, d'humeurs & de qualitez de personnes aporteroyẽt des guerres & dissensiõs mortelles, dõt la fin ne se verroit que nous & nos enfans ne fussions consumez.

De ces propos ici, quelqu'vn pourroit cõceuoir, que ie presuppose que la Royauté seroit lors comme aneantie: pource que demeurant en authorité, les cõfusiõs susdites ne pourroyent nullemẽt arriuer. Certes ie desirerois aussi peu qu'homme du monde, qu'elle fust seulement mespri see: car puis que nous auons vescu plus d'onze cens ans sous telle forme, nous la

Asauoir si la Royauté pourroit subsister, si les partialitez desmẽbroyent la France.

deuons reuerer, comme vne puiſſance legitime ordonnee de Dieu, à laquelle quiconque ne porte volõtaire obeiſſance eſt coulpable deuant lui. Et ſi nous deuõs encor croire qu'il n'y a aucune police plus propre pour gouuerner le François que celle-là. Mais pource que la matiere, dõt ie traite, me conduit des mauuaiſes cauſes aux mauuais effects, qui s'en enſuyuẽt: cela m'a fait repreſenter les choſes qui peuuent auenir, afin que nous imprimãs crainte, nous-nous efforcions de faire en ſorte qu'elles n'aduiẽnẽt pas. Cepẽdant, ſi nous perſeuerons encores quelque tẽps en nos imperfectiõs & deſordres, ne doutõs nullement que Dieu ne retire ſon bon Ange de la France, & que l'on ne voye la dignité Royale deſobeie, & peu aimee des ſuiets, & icelle deſpouillee d'amour & d'humanité enuers eux, qui ſeroit l'acompliſſement des deſolations prealleguees. Et pour ne cheoir en ces inconueniens, nous deuons ardamment le prier de nous continuer lõg temps noſtre Roy, & accroiſtre en lui la vraye Pieté, la iuſtice, la prudence & la douceur, en nous donnãt auſſi autant d'afection en ſon endroit, que les Romains en portoyent aux bons Empereurs

Traian

Traian & Titus: car si le Royaume tõboit sous enfans, à present que les loix sont sãs force, les Magistrats mesprisez, les mœurs corrompues, & les haines & ambitiõs excessiues, il seroit en grand danger.

Venons à ceste heure aux remedes, & voyons s'il y en a de suffisans, pour nous garentir de ruine. I'estime qu'ouy, moyẽnant que les sachions prẽdre à temps, car en la tourmente où nous sõmes, il ne faut pas hausser les espaules, & dire tout est perdu: ains vigoureusement s'entr'aider. Mais à quels remedes aurons-nous recours? sera-ce aux preceptes des philosophes, ou aux experiẽces faites au passé, des moyẽs qui ont serui à redresser ce Royaume esbrãlé, ou au cõseil politic des sages, qui à presẽt y sont, qui conoissent nos maladies? car c'est ce que la prudence peut enseigner. Ie diray sur ceste questiõ, qu'õ peut tirer profit de tout cela, mais qu'il est necessaire de cõmencer par plus haut. Et puis que nous voyons qu'à l'occasion de nos fautes, Dieu a rappelé sa faueur de nous, il cõuient le rapaiser, à fin qu'il nous la rẽuoye, autremẽt tous les remedes humains ne nous sauroyent profiter: car où seroit le conseil, la force & la sagesse, qui

Derniere partie de ce discours, traitãt des remedes.

Le premier & principal.

Exẽples. pourroit changer ce qu'il auroit decreté contre nous? Il y a es Escritures saincte vn remarquable exẽple de ses misericordes enuers les Niniuites, qui estoyent Payens: car s'estant son ire embrasee contr'eux, & à fin de les effrayer, ayãt fait pro
Ion. ch. 3. noncer par le prophete Ionas leur sentence de ruine, ils furent si viuemẽt touchez, que leur Roy & tout le peuple, ayãs ieusné, ploré, & prié, & s'estans conuertis d'iniquité à iustice il retira ses punitions, qui desia branloyent sur leurs testes, & les re-
Autre exemple. ceut à merci. Combien de fois le peuple Iudaique a-il senti ses admirables cõpassions, quand pour ses impietez & dissolutions ses fleaux frappoyẽt desia pour eux? lors eux & leurs Rois se retournãs à luy, par vne vraye repentance, il auoit pitié d'eux, & chãgeoit leur estat lamẽtable en prosperité. Dont il s'ensuit, que le souuerain & vnique moyen d'euiter les maux, qui nous assaillẽt & menacẽt, est d'imiter ceux que i'ay nommez. Et c'est encores vne grande consolatiõ, quand on sait que son mal n'est incurable, & qu'il y a remede pour le guarir, laquelle se doit redoubler, quand on l'apperçoit facile. Iceluy est en nous, & gist en conoissance, volõté, & exe-

& execution, dont vn chacun peut estre rendu capable par saincts persuasions, & par l'exemple des grands. Et quand on verra le Roy le premier, les Princes, & ceux qui sont esleuez, tant és charges ciuiles qu'Ecclesiastiques, faire paroistre à bó escient, & sans hypocrisie, en general, & en particulier, que c'est à Dieu, auquel faut auoir tout son recours, & auec cela mónstrer par les effects vne haine du vice, & vne amour de vertu, embrasser l'vnion politique, & fuir la discorde, indubitablement les inferieurs s'estudieront à faire de mesme.

Mais quoy, diront les Catholiques, ne faisons-nous pas tout ce que nous pouuós pour addoucir le courroux de Dieu, par solennelles processions, pelerinages, ieunes, oraisons, & offrãdes? De mesme pour rót dire ceux de la Religion, que par prieres, meditations, abstinences, chants de Pseaumes & Cantiques, ils taschẽt de l'appaiser. Certainement il faut apporter deuant Dieu autre chose que l'exterieur: car estant scrutateur des cœurs, il void la pureté, ou l'impureté qui y est. Mais escoutós le Prophete Esaie, & il nous enseignera cóme nous-nous deuons gouuerner en

Obiection sur le remede precedent.

Response.

nous faisant la mesme admonition qu'il a autrefois faite au peuple d'Israël: Voici Dieu parle par sa bouche: Mõ ame, dit-il, hait vos solẽnitez, vos festes, & sacrifices. Et quand vous estẽdrez vos mains, ie destourneray mes yeux arriere de vous: & quand vous multiplierez l'oraison, ie ne vous exauceray point: car vos mains sont pleines de sang. Lauez vous, soyez nets, ostez le mal de vos pensees, de deuãt mes yeux. Cessez de faire mal, apprenez à biẽ faire, cerchez iugement. aidez celui qui est oppressé, faites iugement pour l'orphelin, defendez la vefue, puis venez, dit le Seigneur. Quand vos pechez seroyẽt rouges cõme l'escarlatte, si seront-ils blancs cõme la neige. Par ceci il apért qu'il faut proceder sincerement enuers Dieu, & se corriger de fait, pour obtenir ses benedictions: car de le vouloir payer de mines, c'est lui desplaire & l'irriter.

Esaie chapitre 1.

Deuxieme cõsideratiõ du premier remede sus mentionné, & response à ceux qui l'appellent paradoxe.

Ie repeteray encor qu'il y en pourra auoir, qui diront que c'est mettre des paradoxes en auant, que proposer reigles de Theologie pour la restauratiõ des Estats. Ceux-là à mon auis s'abusent: car comme iustice, prudence, force, & tẽperance, sont les fortes colompes, qui soustiennent les Estats,

Estats: aussi faut-il croire que Pieté, est la base & le fondemẽt d'icelles: de sorte que si elles ne sont affermies par ceste tres-digne vertu, elles branslent: estãt necessaire de commencer l'œuure par vn tel principe. Ie pourrois à meilleure raison que ceux-la, dire que ce n'est pas vn Paradoxe, ains plustost vn prodige, de ce que maintenãt en la France il y a tant de personnes, qui mesprisent les choses qui excitẽt les hõmes à integrité de vie, & à reuerẽce enuers Dieu. Pour le moins ie suis asseuré qu'il y a vn grand nõbre de gens de biẽ, tãt d'vn costé que d'autre, lesquels desirẽt le restablissemẽt de l'ordre, & la cõseruatiõ de l'estat, qui ne reietteront mõ opinion, laissant à ceux qui ont beaucoup plus de doctrine, d'art & d'experiẽce que ie n'ay de proposer choses plus excellentes, pour seruir à vn si bon effect. Ie cõtribue seulement à c'est ouurage ce que ie puis, selon ma petite capacité: & pour la grãd crainte que i'ay, que nous ne tõbiõs es dangers qui nous menacent: ie m'efforce de les monstrer de bonne heure, pource qu'il est plus aisé de donner ordre aux maux qu'on a preueus, qu'à ceux qui auiennent inopinément.

Discours sur les autres remedes necessaires.

Or ayãt discouru du premier & plus salutaire remede, ie poursuiuray de parler des autres, qui aussi sont necessaires : dont les Philosophes ont fait mention. Aristote, qui a aussi bien iugé des polices qu'autre qui ait esté, dit en general, que si l'on connoit par quels moyẽs les Estats sont corrõpus & perdus, qu'õ conoistra aussi ceux, par lesquels ils sont conseruez attẽdu que de causes contraires viennent effects contraires, & que la corruptiõ est contraire à la conseruation. Les plus simples par ceci conoistront facilemẽt en quelle maniere on peut mettre ceste reigle en vsage, cõme pour exẽple: Si la venditiõ des offices de Iudicature a esté occasiõ que la iustice a esté vẽdue, & peruertie, il faut s'abstenir de les plus vendre, & en pouruoir gratuitement des gẽs de biẽ. Si les pompes, despenses superflues, & dons immenses ont incité les Princes pour y satisfaire, de mettre sur leurs suiets des tributs excessifs & insuportables, il conuient moderer ses affections, à fin que les concussions cessent. Et si l'impunité des vices les a fait multipier & acroistre, on les doit chastier pour les faire diminuer. Il en va de mesme de plusieurs autres choses; neantmoins Aristote,

Reformation de diuers abus, proposez comme en passant.

ſtote, pour mieux eſclarcir ceſte matiere propoſe encor autres moyens, comme; Que rien ne ſe face contre les loix & couſtumes, ſpecialement qu'on pouruoye au mal commençant, quelque petit qu'il ſoit. Que ceux qui ſont eſtablis en charge publique, ſe conduiſent modeſtement, tant enuers ceux qui n'ont aucun maniement d'afaires, qu'enuers ceux qui en ont, en ne faiſant point d'iniure aux vns, & viuant doucement auec les autres. Que ceux qui ont ſoin du ſalut de l'Eſtat, veillent touſiours & ſoyent ſur leurs gardes, en propoſant ſouuent craintes, pour rendre les citoyens plus prompts & ententifs à faire ce qui conuient pour la ſeureté publique. Prendre garde qu'il n'auiene contentiõs & debats entre les grands, & ſoyent preuenus les autres, qui ne ſont encor de la meſlee, auant qu'ils y entrent. Qu'il ſoit pourueu par les loix, que perſonne ne s'agrandiſſe outre meſure. Que les priuez accommodent leur maniere de viure à la forme de l'Eſtat, dont ils ſont ſuiets. Il y a encòr pluſieurs autres reigles qui aidẽt à c'eſt effect, qu'on pourra voir au cinquieme des Politiques de ce Philoſophe, es liures de Plutarque, & en d'autres bons

auteurs. I'ay ſeulement entaſſé ici les premieres venues.

Les remedes pour reſtaurer la France ſont aiſez.

Mais quand nos n'aurions que nos loix, & nos vieilles obſeruatiõs, elles ſont aſſez ſuffiſantes ſans emprũter d'ailleurs, moyennãt que les voluſſions pratiquer, ce que ne faiſant point, nos remedes deuiennent inutiles. Ainſi donc le plus ſingulier precepte pour la reſtauratiou de c'eſt Eſtat, eſt de le vouloir reſtaurer. Ie dis ceci, pource que depuis vingt & cinq ans, on a veu tant d'artifices en ce fait, qu'on penſe qu'õ ſe iouë, quand meſmes on en parle à bon eſcient. Il faut changer telles procedures: car la neceſſité eſtãt venuë (qui dõne loy aux grands) elle fera faire par force, ce qu'on naura voulu faire de gré. Nul n'y a ſi grand intereſt que ſa Maieſté: car eſtãt les afaires de ſon Royaume bien redreſſees, elle ſera touſiours mieux aimée de ſes ſuiets, & mieux obeie, plus puiſſãte, plus riche, & plus contẽte: auſſi eſt-ce elle qui peut d'auãtage que les loix, que la force, & les autres hõmes. Apres qu'elle aura fait election de ce qu'il faut dire & faire (ce que lui peut adminiſtrer la grace de Dieu, la ſinguliere prudẽce dont elle eſt ornee, & l'auis des plus ſages) ce ſera vn

La Cour & la ville de Paris doyuẽt commencer.

tres-

tresbõ precepte, qu'à la Cour & à Paris (q ſont les deux lumieres qui doiuent eſclairer toute la Frãce) l'ordre y ſoit premierement bien eſtabli, à fin que tous ſe reiglent ſur ces deux treſ-riches patrons. Quand la ville de Rome s'eſt maintenuë entiere, ſes inferieurs ont flori en vertu: & quand elle s'eſt corrõpuë, l'infection s'eſt eſpãduë par tout. Ie ne veux pas dire pour cela, que les deſordres prenẽt leur ſource de ceux qui commandẽt, car il en naiſt en treſgrand nombre de ceux qui obeïſſent: mais on preſume que partie des principaux tirent leur origine des principales perſonnes, & demeures.

Il y a auſsi vn autre ſouuerain precepte ſans lequel tous les autres ſeruent de peu: ceſt de trouuer vn expedient pour pourueoir aux differens de la Religion, ſans venir aux armes: car ſi la guerre ciuile n'eſt chaſſee, c'eſt folie de parler de reſtauratiõ, d'autant qu'elle fait plus de breche en ſix mois, aux païs, aux mœurs, aux loix, & aux hõmes, qu'on n'en ſauroit reparer en ſix ans. Entre ſes autres fruicts, elle a apporté ceſtui-ci, d'auoir engẽdré vn milliõ d'Epicuriẽs & Libertins. Secondemẽt elle a rẽdu la plus-part des François ſi ſauua-

Troiſieſme remede, treſ-neceſſaire.

ges, cruels, & farouches, que de brebis qu'ils eſtoyẽt ils ſe ſont conuertis en Tygres. Ces deux argumens deuroyent plus que ſuffire, pour perſuader toute perſõne, qui a ſeulement quelque eſtincelle de bõne conſcience & de charité, à deſirer que par voyes douces & paiſibles, la concorde ſoit ramenee entre nous. Car pẽdant que la diſcorde tiẽt nos eſpees deſgainees, no⁹ ne faiſons autre choſe qu'eſtablir vn nouueau regne d'impieté, d'iniuſtice, de cruauté & de brigãdage, auquel pluſieurs voleurs & meſchans s'agrãdiſſent, & ſe font riches des deſpouilles des innocens: & ſe ſaoulent de leur ſang. On pourroit dire auec verité, que ſi les François eſtoyent mis en ſix parties, qu'on verroit les cinq pour le moins gemir & demãder iournellement à Dieu, qu'il lui plaiſe donner à la France vn bon repos, & vn bon reſtabliſſement politique attendant l'Eccleſiaſtique, laquelle diſpoſition cõme vniuerſelle, rẽd la difficulté de paruenir à ce poinct beaucoup moindre. L'obiectiõ qu'on fait ordinairemẽt ſur ce poinct, c'eſt, qu'il eſt impoſſible que deux Religions puiſſent conſiſter en vn meſme Eſtat, & ſi on demãde à ceux-là pour quelle raiſon, ils diront

Reſponſe à l'obiection commune touchant l'impoſſibilité de ſouſtenir deux Religions en vn Eſtat.

sont que c'est pour la contrarieté qui est entre icelles: ce qui engẽdre des contentions perpetuelles: Mais ie leur respõdray si le vice & la vertu, les bons, & les mauuais, ne sont pas aussi entr'eux contraires, & toutesfois il ne faut pas pour y remedier, mettre vn Royaume en armes. Du temps des bons Empereurs Constantin, & Theodose, & que ces grands Euesques sainct Augustin, & sainct Ambroise reluisoyent au monde, voyoit-on pas en l'Empire Romain les Payẽs, les Iuifs & les Arrians, que les vrais Chrestiens estoyẽt cõtrains de laisser viure selon leurs disciplines & cõsciences, sans que les guerres fussent enflammees, & les persecutions violentes dressees pour telles diuersitez? Sõmes nous plus sages & puissans que ces Empereurs: & plus saincts & zelez que lesdits Euesques? Ie cuide qu'il faudroit vn bon Orateur, pour le persuader: & s'ils nous ont surpassé de si loin en perfectiõs, nous ne serõs point blasmez si nous nous gouuernons cõme ils ont fait, tant és affaires de l'Estat que de l'Eglise. Et combien que sous les enfans de Constantin, il arriua quelques seditions & oppressions à cause de la Religiõ, toutesfois il apert que

les Arrians en furent quaſi touſiours les auteurs, car rarement il eſt auenu que la vraye Egliſe ait vſé de perſecutiõ. Ce qui verifie ceſte tres-belle ſentence de ſainct Auguſtin qui dit, celui qui perſecute eſt du diable, & celui qui eſt perſecuté eſt de Dieu. On dit que le Roy François premier, quand les Suiſſes s'entrefirent guerre pour la Religion, leur conſeilla d'appaiſer tels differens, par conferences & voyes de douceur: ce qu'ils ont tresbien pratiqué depuis, & s'en ſont bien trouuez car par ce moyẽ ils ont cõſerué entr'eux la cõcorde, & par la longue paix leur païs s'eſt merueilleuſement enrichi, & ſi n'en ſont pas deuenus pires. Ceſt exemple deuroit fermer la bouche à ceux qui maintiennent que le fer & le feu doiuent decider les noſtres, & que les voyes douces y ſont infructueuſes. I'eſtime que tels conſeils ne peuuent proceder que d'vne ame tres-hypocrite, ou treſ-cruelle.

Que peuuẽt & doiuẽt le chef & les principaux mẽbres de l'Eſtat pour la reſtauration d'icelui.

Somme, ie tiẽs pour certain, que ſi leurs Maieſtez, leur Conſeil, les Princes, & la Cour de Parlement de Paris, veulent ſans feintiſe embraſſer l'œuure de la reconciliation & reſtauration generale, quelque contrarieté qui s'y rencontre, petit à petit elle

elle se parfera. Serõt-ils retenus par l'authorité des commandemens du Pape, qui par ces Nonces veut incessammẽt esmouuoir la France? Auront ils crainte des fureurs d'aucũs du Clergé, qui crient à haute voix, qu'on tue, qu'on destruise, sans misericorde nos aduersaires les Huguenots? La grandeur de l'Empire Espagnol (qu'õ a irrité mal à propos) les forcera-elle de mettre l'espee Françoise dãs les entrailles de la France? Les aprehẽsions & plaintes de ceux de la Religiõ, qui ne sont sans fondement, leur donnerõt-ils telle crainte qu'ils vienent à desister? Les sourdes pratiques, qui se font pour remuer de grãdes choses, les espouuãteront-ils? Certes tout cela ne doit point empescher qu'ils n'establissent ceste souueraine loy, qui aporte salut à la France, qui est la loy de paix & de concorde. Seulement il est besoin que le Roy s'arme de la magnanimité de son grand pere, pour efrayer ceux qui osent proposer des desseins ruineux à l'Estat, & pour dõner cœur à ceux qui ont enuie de biẽ dire & de biẽ faire. La Roine se doit aussi souuenir qu'elle peut mieux que persõne ficher le clou à la rouë tournante de diuision, ce qui couronneroit sa

vie de louanges excellétes. Que les Princes sachent qu'vne grandeur domestique acquise par vertu & selon les loix, est aussi asseuree & heureuse, qu'vne esperee par guerre est incertaine, & infortunee. Ce grand Senat, qui fait tant de compte du renom, doit croire qu'il perdra celui qu'il a acquis, s'il ne produit quelques excellés Senateurs, qui auec vn cœur net, & vne bouche libre soustienent puissamnét (cõme a fait nostre Caton de l'Hospital) l'equité publique. Mais si au contraire eux se mõstrent restifs & paresseux à se bien disposer, & à bien ouurer, ils sentiront les premiers par le mespris & desobeissance des inferieurs (qu'ils auront souffert par les guerres & corruptions, se trãsformer en Barbares) cõbien l'erreur est grand de ne trencher pas le chemin (quand on le peut faire) aux confusions, qui tendent à subuersion. Vn Roy acquiert beaucoup d'honneur, quãd il accroist son Royaume: mais encores plus en acquiert il, quand estãt diuisé & corrõpu, il le reioinct, & le netoye: car le premier se fait par la force, & l'autre par prudẽce. Tels beaux exploits leur sont reseruez, cõme dignes de leur grãdeur afin qu'ils s'y employẽt. Ainsi fit

Charles

Charles ſeptieme, auquel ce ne fut moins de gloire, d'auoir par ſageſſe reſtabli le bon ordre, & les bõnes couſtumes en ſon royaume que l'auoir recõquis, moitié par force, moitié par fortune ſur les Anglois.

Moyen de conſeruer l'Eſtat, apres qu'il ſera remis en pieds.

Or auenant q̃ la diſcorde fuſt chaſſee d'entre nous, la paix affermie, & vne bonne reformation cõmencee, ſi faudroit-il encor ſe donner garde (au moins ce me ſemble) de rẽtrer en aucune guerre eſtrãgere, ſans grande neceſſité, ou tres-belle & iuſte ocaſiõ, ains s'entretenir en repos auec ſes voiſins: car en autre temps que ceſtui-là, on ne peut replanter les bõnes mœurs, & le bon ordre. Et i'eſtime qu'en ſix annees le Royaume ſe peut demi reſtablir, & en dix du tout. Les grãds corps qui ſont robuſtes, & biẽ fondez, & qui ont encor de bonnes parties ſaines, ſe releuent auſſi miraculeuſemẽt qu'ils ſe ſe ſont rẽuerſez. Le principal eſt de biẽ cõmencer, eſtant le cõmencemẽt la moitié de l'œuure. Et ne faut douter q̃ Dieu ne rẽde tou tes choſes fauorables, quãd il verra les vo lontez bien diſpoſees d'oſter le mal, & de remettre le biẽ. Le ſentimẽt de noſtre mi ſere nous y doit aſſez eſmouuoir, comme auſſi doit faire la mauuaiſe reputation, en

Raiſons qui doyuẽt eſmouuoir à cela.

quoy nous ſommes, parmi toutes les nations de la Chreſtiēté, leſquelles nous haïſſent autant pour les vices qu'ils nous imputent, comme par le paſſé ils nous ont louez pour nos vertus. Il n'eſt plus queſtiō maintenāt de blaſmer la legereté & inſolence des Frāçois ainſi qu'on faiſoit iadis. On paſſe bien plus auant, n'y ayant riē de deſordonné & diſſolu qu'on ne leur attribue, ſoit au gouuernement politique, ou aux mœurs. Ce grād Royaume, qui a eſté par ci deuant le refuge des oppreſſez, & vne eſcole de ſcience & d'honneſteté, où les nations voiſines enuoyoyent leur ieuneſſe pour l'inſtruire, à ceſte heure eſt par elle appellé Spelonque de diſſolutiō, & craignent de s'en approcher. Ceux qui vont es pays eſtrāges peuuent eſtre bons teſmoins (s'ils le veulent cōfeſſer) des vitupares qu'on iette ſur nous: & qui pis eſt, ſouuent le vulgaire attribue, tāt aux bons, qu'aux mauuais, pareilles imperfections. I'aurois hōte d'eſcrire ce que i'en ay ouy dire, voire aux bien modeſtes, qui en parloyent plus par cōpaſſion que par reproche. Conſiderons cōbien d'autres Royaumes, pour beaucoup moins de deſordres que les noſtres, ſe ſont perdus. Et puis

que

que Dieu nous dõne encor, par ſa patience, tẽps pour nous releuer, ne laiſſons perir l'occaſion: empoignons la viſtement, de crainte q̃ noſtre ingratitude & negligence ne ſoit cauſe de nous faire oſter les remedes que nous aurons meſpriſez. Cependant ne perdons point courage: car ie cuide qu'il n'y a Eſtat en la Chreſtiẽté, où il y ait encores de meilleure matiere que dans le noſtre: mais elle eſt à preſent toute pelle meſlee, cõme ſi on brouilloit enſemble des diamans, rubis, fer, plomb, or, argẽt, marbre, breſil, perles, corail, tuiles & ardoiſes. Mais eſtant chacune choſe remiſe en ordre, & appropriee à ſon vſage, les matieres inferieures ſeruiront à compoſer de tresbeaux & excellẽs ouurages, & les ſuperieures eſtans recueillies, & à iceux appoſees, y reluiront cõmme treſriches ornemens. Dieu, qui a preſerué nos anceſtres de tant de ruines, & a donné force & conſeil à nos Rois aux grandes extremitez, vueille nous garentir des maux qui nous menacent, & accroiſtre auſſi les vertus du noſtre, lui faiſant la grace qu'il puiſſe eſtre le reſtaurateur de ſon Royaume.

*

Que les petites choſes croiſſent par Concorde, & par la diſcorde les grandes ſe ruinent.

DEVXIEME DISCOVRS.

Le dict notable du Payen Micipſa, doit reueiller ceux qui ſont ou doyuent eſtre mieux inſtruicts.

CESTE tres-belle ſentence ſi commune entre pluſieurs nations: & que l'experience a tãt de fois fait trouuer veritable, a eſté iadis alleguee par vn Roy de Numidie, nõmé Micipſa, lequel eſtant au lict de la mort, remonſtra à ſes enfans que le plus ſouuerain moyen de ſe cõſeruer entr'eux, & le Royaume qu'il leur laiſſoit, eſtoit par l'obſeruation de ceſte reigle. Il veſquit beaucoup d'annes en repos & proſperité, & ſe gouuerna treſ-ſagemẽt, faiſant voir à tous qu'il ſauoit biẽ vſer des choſes qui ſeruent à l'accroiſſement des Eſtats, & iuger de celles qui les peuuẽt diminuer. Ce qui s'enſuyuit apres ſa mort, aida bien à cõfirmer ce qu'il auoit dit durant ſa vie: car ſes enfans ayans oublié ou meſpriſé ſes enſeignemens, ne demeurerent gueres ſans entrer en picques les vns contre les autres: ce qui cauſa leur totale ruine. Or en ceſt exẽple ci il ſera bon de noter

noter quelques paroles de la remonstrãce du Roy, qui precederent sa susdite sentence, ainsi que Saluste le recite. Ie vous laisse (dit-il à ses enfans) vn Royaume biẽ ferme & asseuré, si vous estes bons, mais bien foible, si vous estes mauuais. Car les petites choses croissent par concorde, & les grandes se ruinent par discorde. Son intention estoit de monstrer que de la bõté, c'est à dire de la vertu, procedoit la cõcorde, & d'icelle la prosperité: au contraire du vice s'engendroit la haine, & de la haine le discord, puis la ruine.

Consideration de ceste sentẽce.

Ceci merite d'estre consideré: afin de n'ignorer les causes qui produisent les beaux effects, & celles qui engendrent les mauuais. Vrayement ie ne me puis tenir d'admirer la conoissance qu'ont euë ces Payens de plusieurs belles reigles, qui aident beaucoup à la vie humaine, qu'ils ont apres soigneusement mises en execution. En quoy ils ont fait paroistre la prudẽce qui estoit en eux: mais il me semble q̃ pour bien conoistre où gist la perfectiõ des vertus que nous ne deuons tant nous arrester à eux, cõme à la cercher en la sageſſe de Dieu, de laquelle toutes les autres nations barbares & prophanes ont de

temps en tẽps recueilli quelques petites pieces: ce qui a aporté clarté à leur entendement, & a donné ornement à leurs œuures. Là trouuera-on q̃ la ſouueraine cõcorde eſt celle que nous deuons auoir auecques Dieu? car celui qui ne ſe ſoucie de lui cõtrarier, mal aiſement ſe pourra-il bien accorder auec les hommes en ce que la raiſon (qui eſt la guide qu'il doit auoir) commande. Mais pource que le diſcours de ce poinct apartient pluſtoſt aux Theologiens qu'à l'homme Politique, ie m'en tairay, encore que i'eſtime que la conſideration des choſes ſuperieures profite beaucoup, pour mieux faire apercevoir les inferieures.

Que c'eſt que concorde.

Il ne ſera point (à mon auis) beſoin de beaucoup de langage, pour declarer que c'eſt que concorde, laquelle n'eſt pas cõme les arts liberaux, & les ſciences dont peu de gens ont conoiſſance: car elle eſt fort familiere, & n'y a aucũ qui n'en puiſſe faire experience. On peut dire en peu de mots que c'eſt vne louable affection, qui nous lie & ioint eſtroitemẽt auec nos ſemblables, en tous deuoirs neceſſaires & hõneſtes. Sans vn tel cõſentement, il ſeroit difficile, que non ſeulemẽt les grãdes ſocietez

cietez, mais aussi les petites, peussent longuement se maintenir, à cause des cõtrarietez comme naturelles qui se rencontrent és personnes dont elles sont compo sées, qui vienent à faire alteration, si par ceste saincte vertu elles ne sont reiglees. Si nous iettõs nostre regard sur les choses inanimees, nous verrons que la concordance des elemẽs en icelles les maintient en leur estre, & le discord les destruit. De la temperature des humeurs au corps humain s'en ensuit la santé, & de l'intemperie les maladies: mesmes les animaux qui volent par l'air, qui marchẽt sur la terre, & qui nagent dãs les eaux, sans vn instinct de concorde, que nature leur a imprimé, s'en destruiroyẽt. D'autãt plus dõc l'homme est-il obligé, lui qui est participant de raison, d'en auoir l'vsage tres-recommandé: sachant les grãdes commoditez qu'elle aporte, mesmes aux creatures qui lui sont inferieures.

Elle se trouue espãdue par tout l'vniuers.

Auant que traiter de la publique, ie veux parler vn peu de la domestique: qui est cõme vn aprentissage, & vn degré, pour paruenir à l'autre: & y a grãde presomption, que celui qui l'aura deuëment pratiquee aux choses particulieres, se plaira de la

De ses especes: & premierement de la domestique.

pratiquer en celles qui ſont generales: ce qui doit bien induire les peres de famille d'eſtre ſoigneux de la faire regner en leurs maiſons, à fin que leurs enfans, qui ſont les citoyẽs qu'ils laiſſent à leur Republique, ſoyent de bõne heure acouſtumez de reietter toutes vaines fantaſies qui diſpoſẽt leurs eſprits à la corrõpre. Mais par auẽture que le regard de leur propre vtilité, les ſolicitera encor dauãtage à la biẽ entretenir; car ſi ce ne ſont quelques vns, qui ont (comme on dit) l'ame de trauers, les autres ſentent aſſez le fruict qui en reuient. Or cõme ainſi ſoit que les familles ſoyent compoſees de differentes perſonnes, les vnes, pour commander, les autres, pour obeïr, ſi ne doit-il pourtãt auoir aucun reſpect, qui exempte les vns plus que les autres d'en vſer. Le maiſtre & la maiſtreſſe de la maiſon la doiuẽt auoir eſcrite dans leur cœur, & la faire paroiſtre par commandemẽs doux & moderez. Les enfans & ſeruiteurs, chacun ſelon ſon degré, en obeïſſant d'vne frãche & alaigre volõté, monſtrent par là qu'ils ſont touchez de la meſme affection. Les freres & ſœurs ayans à viure quelque tẽps enſemble ont beſoin auſſi de garder entr'eux vne honneſte

Sur quelles conſiderations elle eſt fondee.

De la concorde domeſtique.

neſte equalité, deferãt toutefois autãt que il eſt requis, à celui qui eſt priuilegié du droit d'aiſneſſe: car par ceſte cõcorde mutuelle les familles floriſſent. Et qui eſt la perſonne biẽ nee, qui ne ſe reſiouïſſe quãd elle voit reluire de ſi beaux exẽples? C'eſt pourquoi Dauid diſoit, au Pſalme cxxxiij.

O combien eſt plaiſant & ſouhaitable
De voir enſemble en concorde amiable
Freres vnis s'entretenir!

Ceci ſe peut auſſi adapter aux grandes ſocietez, comme aux petites aſſemblees domeſtiques, car ce qui conuient à l'vn conuient pareillement à l'autre, pour la ſimilitude qu'il y a entre le tout & ſes parties. Cependant l'ordre requiert qu'on commence à s'inſtruire par les choſes moindres. Nous deuons apprendre de là, puis que les gens de bien ont tant de contentement de voir l'vnion entretenue, ſoit en vne famille, ou en vne cité, qu'à plus forte raiſon ceux qui la mettent en pratique, en doiuent receuoir au double: pource qu'il y a plus de plaiſir en l'action, qu'à la contempler ſeulement, meſmement quand elle eſt approuuee de ſoi-meſmes, & que on la void louëe par autrui. *De la concorde ciuile.*

Apres le plaiſir ſuit le profit: car il auiẽt *Du profit*

& plaisir qu'elle apporte.

ordinairemẽt que les maisons particulieres s'augmentent, où la concorde regne, eſtãt l'augmentation la ſeconde fin où les peres de familles doiuent tẽdre: & la premiere, le bien viure. Nul ne niera que l'induſtrie & la diligence ne ſoyent les deux plus neceſſaires inſtrumẽs, pour acquerir richeſſe. Si peut-on dire qu'ils ſeroyent infructueux en quelque cõpagnie que ce ſoit, ſi en elle y auoit diſcord. Ne plus ne moins qu'en vne galere, le labeur des forçats ſeroit inutile, ſi la moitié voguoit vers proüe, & l'autre moitié vers pouppe: mais quand tous d'vn meſme branle & mouuement tirẽt vers meſme port, alors ſe parfait la nauigation. Ie n'yrai point recercher des exemples en l'antiquité, pour la preuue de ceci, pource que nous en voyõs auiourd'hui aſſez deuãt nos yeux, à ſauoir pluſieurs maiſons, tant nobles, citadines, que chãpeſtres ruinees par le diſcord, & pluſieurs enrichies par le bon accord des parẽs. Et ſur ce propos, ie ne me puis garder d'alleguer vn memorable exẽple, dõt Tite Liue fait mẽtion, lequel cõbien qu'il ſoit impratiquable en noſtre ſiecle corrõpu, ſi eſt-il beau à conſiderer. C'eſt d'vn certain Romain, qui tenoit en ſa propre maiſon

Similitude

Exemple en general.

Exẽple en particulier.

maiſon ſeize de ſes enfans, tous mariez auec leurs familles, & veſcurent long tẽps enſemble en paix & amitié treſ-grãde, & acreurẽt les biens qu'ils auoyẽt. Qui ſont des effects à la verité dignes d'auoir eſté produits par des Chreſtiens pluſtoſt que par des Payens.

Defauts en la concorde requiſe de nous.

Quand ie les cõſidere, i'ay honte, voyãt qu'à ceſte heure vn enfant ne ſauroit eſtre huit iours marié, qu'il ne vueille incontinẽt faire eſtable à part, & ſortir de la maiſon paternelle, pour aller baſtir, cõme il imagine, quelque nouuelle Monarchie ailleurs. Ce qui eſt cauſe de telles ſeparatiõs eſt qu'on ne ſçait, & qu'on ne veut viure en concorde. I'ay autresfois ouy dire à quelqu'vn auoir veu trois Gentils-hommes, qui, apres la mort de leur pere, demourerent en vne meſme maiſon, viuans en communauté de biens, qu'ils augmenterẽt de beaucoup: & ne ſe ſeparerent iuſques à ce que leurs enfans fuſſent mariez, & inſtruits en ceſte belle doctrine d'vniõ, par la longue pratique qu'ils en firent. Ce que i'ay bien voulu repreſenter, non tant pour induire les autres à faire mieux, que pour les inciter par le regard des choſes difficiles à ſe bien employer en celles qui

ſont faciles. I'eſtime qu'il y en aura bien peu, qui ne louëntces belles façons de viure: mais paraüenture beaucoup ſe trouueront, qui auront en meſpris les accroiſſemens des biens qui vienét ſi tardiuemét: à cauſe qu'à preſét on les void venir auec ques vne ſi grãde ſoudaineté. Quoy qu'ils diſent, ſi ne doit-on pas reigler les choſes ſelõ les cõuoitiſes & cõfuſions preſentes: pluſtoſt elles ſe doyuẽt cõduire ſelõ la raiſon, & à la ſimilitude de l'ordre naturel, qui va par meſure, & tẽps: car telles voyes ſont plus iuſtes, & celles qui ſont ſi precipitees, ordinairement quelque iniuſtice les acompagne.

Moyen de conſeruer la concorde.

Mais encores ne faut-il pas tant priſer la richeſſe que le bõ renom, qu'acquiert celui qu'on void qui ſe porte en toute douceur & facilité auec ſes ſemblables: car de la iuge-l'on que les eſprits qui ſont ſi bien diſpoſez en choſes petites, ne le ſauroyẽt eſtre mal es grandes. Auſſi eſt-il à preſumer que celui qui s'accordera bien auec ſon pere, ne ſera diſcordant aux commandemens de ſon Roy, & que celui qui viura paiſiblement auec ſes freres, n'aura point diſſenſion auec ſes compagnons: & qui s'aſſuiettira aux couſtumes domeſtiques,

portera

portera obeiſſãce aux loix publiques. N'a l'on pas quelquesfois eſté choiſir dans de petites familles des perſonnages, leſquels on eſtimoit dignes de pacifier les differẽs d'vn Eſtat, pource qu'on voyoit vne ſi bõne cõcorde en leurs maiſõs? Il y en a aſſez d'exemples du paſſé, & maintenant encor en void-on quelques petites experiences. Mais, (à mõ auis) que c'eſt aſſez parlé des fruicts qui reuiennẽt de la cõcorde domeſtique : car il y a peu de gens qui doutent qu'elle n'en produiſe de grands.

Ie veux maintenant entrer en vn chãp, qui eſt plus ſpacieux: & diſcourir de la publique, qui eſt ſi neceſſaire, pour aider à noſtre pauure Frãce demi deſchiree, qu'il ſemble que tous les vœux des gens de biẽ doyuent tendre à la rappeler. Et quand nous aurons monſtré comme d'autres Eſtats ſe ſont acreus & redreſſez par elle, on ſera beaucoup plus affectiõné à la mettre en execution. Le Philoſophe Platon a dit, que le plus grãd mal, qui puiſſe arriuer en vne cité, c'eſt la ſeditiõ, qui n'eſt autrechoſe que le diſcord. Il s'enſuit donc, puis que concorde lui eſt entierement contraire, que ce lui eſt vn treſgrãd bien quand elle en iouït. Auſſi eſt-il impoſſible de ſe pre-

De la concorde publique.

Sentencẽ.

ualoir des cómoditez qu'on a, si premierement ce fondement n'eſt poſé: meſmes on void que plus il y a de grandeur, de richeſſe & valeur en vn Eſtat, ſi ceſte bonne temperature n'y eſt, que ce n'eſt que matiere de plus grande ruine. Aucuns ſages anciens conoiſſans cela ont quelquesfois enuoyé à leurs amis qui gouuernoyẽt des Republiques, vn trouſſeau de fleſches liees enſemble, pour les admoneſter que tout ainſi que ces petites pieces de bois ſi fragiles, eſtans iointes toutes en vn, compoſoyent vn corps robuſte & difficile à briſer: auſſi que ſi les volõtez de leurs peuples eſtoyent bien conſentantes, & vnies entre elles, ce qui de ſoy eſtoit debile, ſe rẽdroit puiſſant, & fort. L'experience s'en eſt veuë entre les Grecs, qui ont ſouſtenu, lors qu'ils ont eſté d'vn acord enſẽble, la puiſſance des Rois de Perſe, qui eſtoit incomparable: car quelquesfois ils ont amené des armes nauales en la Grece de mille vaiſſeaux, & autres de terre de plus de ſix cẽs mille hommes, leſquelles ont eſté batuës par de petites armees de gens, qui s'entr'aimoyent comme freres, & qui eſtimoyent la ſeruitude de leurs compatriottes comme la leur propre, tant ils auoyent

Emblene notable.

Exemple.

auoyent bonne correſpondance entr'eux & tandis qu'elle continua, ils ſe maintindrent en reputation & felicité. Plutarque recite qu'auparauant Aratus c'eſtoit bien peu de choſe des villes des Acheïens: car chacune faiſoit ſes affaires à part, ne ſe ſouciant que d'elle meſmes. Mais lui, les ayãt iointes enſemble, & apres vni à elles pluſieurs autres petites villes, en bonne concorde, elles firent vn corps treſ-puiſſant dans le Peloponneſe, & repouſſerent pluſieurs fois les tyrans, qui vouloyẽt vſurper leur liberté, & ſe rendirent redoutables à leurs voiſins.

Autre exemple.

En la vie d'Aratus

Mais ſi quelqu'vn penſoit que les exemples tirez des Monarchies ſe peuſſẽt mieux accommoder à noſtre Eſtat, pour le contẽter i'en allegueray auſſi. Le premier, ſera du Royaume des Lacædemoniens: auquel Lycurgus donna vne excellente diſcipline, qu'il y eſtablit. car elle recommãdoit entre autres choſes la prouëſſe & la concorde, dequoy ils ſe monſtrerent vn long temps ſi bons obſeruateurs, qu'il ſembloit que leur Cité ne fuſt qu'vne ſeule famille, tant leur vnion eſtoit bonne. Par ce moyen ils s'accreurent, & acquirẽt tel renom, que toute la Grece s'eſt ſouuẽt ſou-

Troiſieme exemple.

miſe à leur cõduite & iugemẽs. Pluſieurs autres pareils à ceſtui-ci ſe pourroyẽt adiouſter, tant des Romains que d'autres nations, que ceux qui liſent les hiſtoires ne doyuent ignorer: & ſeroit vne repetition ſuperflue de les entaſſer ici. On ſe ſouuiẽdra ſeulemẽt que touſiours tels Eſtats monarchiques ſe ſont autant augmentez par la concorde, que par aucune autre vertu qu'ils ayent mis en vſage. Et combien que les Romains ſous leurs premiers Roys, ayent eſté quelquesfois diſcordans, auec leurs plus proches voiſins, ſi void-on pourtant qu'ils tomboyent apres en vn treſgrand accord, comme ils le monſtrerent enuers les Sabins: car de deux peuples ils n'en firent qu'vn, mais beaucoup mieux ordonné, & plus puiſſant qu'ils n'eſtoyent auparauant.

Quatrieme exemple. De ceſte antiquité deſcendons iuſques à noſtre temps, & à ce que nous voyõs deuãt nos yeux, pour eſtre mieux perſuadez, & cõſiderons l'eſtat des Suyſſes, car ce nous ſera vn beau miroir, où nous apperceurõs les louanges de cõcorde, & ſes fruicts. Les hiſtoires rẽdẽt teſmoignage que les trois petis Cantõs, à ſauoir Schuits, Vri, & Vnderuald, qui n'habitent qu'en villages, furent

rent les autheurs de leur vnion, où depuis les autres entrerẽt: laquelle s'eſt depuis ſi bien continuee qu'auiourd'hui leur corps eſt comme inuincible. Ie priſe auſſi la cõcorde qui eſt en la Germanie, qui ne s'eſt point alteree pour la diuerſité des Religions, ni pour les Eſtats differẽs. Auſſi eſt elle floriſſante, autant qu'elle a onques eſté Quelle excuſe donc pouuõs-nous mettre en auant, nous autres Frãçois, pour noſtre deſcharge de ce qu'il y a ſi long tẽps que nous-nous entrebattons, veu que les autres natiõs ſe conſeruent en bien-vueillance entre elles? Certes il eſt temps que nous preniõs inſtructiõ tant de nos maux que de la felicité d'autrui, pour nous faire cercher le moyen de retourner en celle qui nous a delaiſſez. Il eſt tout trouué, ſi no⁹ le voulõs pratiquer, c'eſt de no⁹ remettre en cõcorde enſemble: & en ce faiſant nous-nous releuerõs, & nous accroiſtrõs. *Cinquieme*

Ie ſçay bien qu'il y en aura qui diront, que maintenir que la Frãce s'eſt augmentee par concorde, c'eſt diſcourir, & que ç'a eſté par la prouëſſe des Frãçois. A quoy ie reſpõdray que ie ne veux pas nier, que non ſeulement la force, mais auſſi la iuſtice & le bon ordre, n'ayẽt eſté occaſiõ de *Obiection contre le cõſeil & auis precedent. Reſponſe.*

l'agrandir: cependãt il faut auſſi qu'on me confeſſe, que ſi ces puiſſantes colomnes n'euſſent eu pour baſe & n'euſſent eſté appuyees ſur la cõcorde mutuelle des Rois, de la Nobleſſe, & du peuple, qu'elles auroyẽt ployé ſous la peſanteur d'vn ſi grãd poids. Nos premiers anceſtres ont biẽ fait paroiſtre le profit qu'on reçoit, quand on ſçait bien vſer de ceſte vertu: car c'eſtoyẽt pluſieurs peuples diuers, habitans es riuages de la baſſe Germanie: leſquels n'ayãs ſenti la ſeruitude Romaine, & ne la voulãs nullement eſprouuer, ſe recueillirẽt & rallierent enſemble, & ſe nõmerent Francs. Depuis ils ſe vindrent planter au long du Rhin, d'où par apres ils s'auãcerẽt es Gaules, qu'ils ſubiuguerent. Ceci a eſté eſcrit par vn hõme docte, en traitant de l'origine des François: laquelle opinion me ſemble plus vray-sẽblable que celles que les autres eſcriuains recitent. Voila commẽt la cõcorde a eſté l'vne des premieres cauſes, qui de pluſieurs nations en a fait vne ſeule: & ſi nous regardons de pres à ſes accroiſſemens, nous verrons que la meſme cauſe y a pareillemẽt beaucoup ſerui. Ce que ie dis en general, pource que le recit particulier des effects qui s'en ſont enſuy-

Confirmation par exemples des anciens François.

uis

uis de temps en temps ſeroit choſe trop longue à deduire & peut eſtre ennuyeuſe. Ie reciteray ſeulement en paſſant la belle concorde qui eſtoit entre les François és regnes du bon Roy Louys douzieme, de François le grand, & de Henry le bien-aimé, qui ont duré plus de ſoixante ans, non tãt pour en rafraiſchir la memoire à pluſieurs qui viuent encores, qui ont veu plus grand part de ce temps, comme pour l'inſtruction de ceux qui n'ont eſté que ſpectateurs des diſcordes dernieres, à fin de leur faire plus ardemment deſirer vne bõne reunion des cœurs, qui ſont ſi eſtrangement alienez. Il eſt tout notoire que ces trois Princes ont grandement aimé leur peuple, & ſingulieremẽt Louys, & les charges qu'ils lui ont fait porter, ils y ont eſté cõme contrains par la neceſſité des guerres: combiẽ qu'aucunes ayent eſté entrepriſes aſſez legerement. Pareille ou plus grande amour ont-ils encores demonſtré à leur Nobleſſe, tãt par l'accez & priuauté qu'ils lui ont dõnee aupres de leurs perſonnes, que pour les dignes recompenſes dequoy ils l'ont ornee. Auſſi ne vid-on iamais plus reluire la vertu en elle qu'alors. Mais quelle obeiſſance, quel honneur &

Autre exemple.

affection, tant les Nobles que le peuple ont ils auſſi porté à leurs Rois? On n'en euſt ſçeu ſouhaiter dauantage: car ils ne ſe pouuoyent laſſer de publier leurs louanges, de les voir, & de s'expoſer à tous perils pour eux. Apres ſi nous voulons conſiderer comme les ſuiets entr'eux eſtoyent bien accordans, que ferõs-nous ſinõ nous eſmerueiller dequoy ils ſe ſont depuis tãt deſaccordez? Somme que toutes les parties de ce grand Royaume rendoyent enſemble vne ſi plaiſante harmonie que chacun ſe reſiouïſſoit d'y habiter: meſmes les Eſtrãgers y acouroyẽt pour eſtre participãs de ſa felicité. Et encor q̃ ſous le regne du Roy Henry ſecõd beaucoup de choſes commençaſſent à s'alterer, neantmoins la vertu auoit encor telle vigueur que pour le moins la forme exterieure ſẽbloit belle

Commencement de la diſcorde de France.

En ceſte maniere ont veſcu les François iuſques à l'an M. CIↃ LX. que la concorde commença à ſe retirer d'auec eux. Apres le deſpart de laquelle, la vertu & la iuſtice ſe ſont auſſi moins mõſtrees en public, ains ſont allees ſe promener par-ci & par-là, chez leurs particuliers amis, où elles s'aſſeuroyent d'eſtre biẽ recueillies. Ceci (à mon auis) doit ſuffire, pour faire conoiſtre

conoiſtre que le peu s'augmẽte, & le beau coup s'entretient par le moyen de la concorde. A ceſte heure faiſons comparaiſon de ce temps-là auecques celui que nous experimentons ſi ſouuent, & nous verrons la differẽce qu'il y a entr'eux: qui n'eſt pas moindre que celle d'vn beau iour du Printẽps plein de ſerenité, où lon ne void que fleurs & verdure, auecques celles d'vn iour d'hyuer, auquel les nuages & tẽpeſtes en obſcurciſſent la clarté, & où la terre eſtant deſpouïllee de ſes ornemens n'apparoiſt que blancheaſtre, pour eſtre couuerte de glaces, & de neiges. Mais tout ainſi que par l'ordre eſtabli de Dieu en nature, apres vne laide ſaiſon, vne belle lui ſuccede: auſſi deuons-nous eſperer de voir vn plus heureux ſiecle, apres ceſtui-ci, quand nous aurõs appaiſé ſon courroux par vne ſaincte conuerſion.

Quand ón entre en propos de ceci, incontinent pluſieurs vienent en auant & diſent. Hé! qui nous a troublez & diuiſez ſinon les opinions de la Religion? mais il s'en trouue auſſi qui, de l'autre coſté repliquẽt, que la nature de la Religion n'eſt pas d'aporter tãt de maux: pluſtoſt en doit on imputer la cauſe à la malice des hom- *Origine d'icelle.*

mes, qui aimẽt mieux les tenebres que la lumiere, & à l'ignorance d'iceux, en ce qu'il leur semble que telles cõtrarietez se doyuent resoudre par le fer & par le feu, au lieu qu'elles se deuroyent composer par voye de douceur.

Fruicts de la discorde

I'estime que l'experiẽce nous doit auoir fait sages sur ceste difficulté, laquelle ne m'empeschera de reprendre mõ propos, & dire ce que la discorde engendre. Ie n'iray point recercher des exẽples de ceci aux Royaumes estrãges, ni au temps passé, ains en nostre propre pays, & de nostre aage: car qui a voulu voir l'image de tous maux, il a fallu qu'il ait contemplé la France, qui a esté le theatre où ceste Tragedie s'est iouee, & les ioueurs en ont esté les François, lesquels ne se sont nullement espargnez pour s'entre-nuire: depuis qu'ils ont esté saisis de ceste maligne passion. Et tout ainsi que la fieure continuë affoiblit & abat les corps plus robustes, aussi la cõtinuation de nos guerres a quasi abatu & priué le Royaume de la pluspart de sa grãdeur, de sa richesse, & de son lustre. En quoy est apparuë la verité de l'autre partie de la sentence ia alleguee, que par la discorde les choses grãdes sõt amoindries & rui-

& ruinees. Or cõme ainsi soit que la haine produise ordinairement le discord, cõme le plus souuent l'amitié engẽdre le bõ accord, toutesfois il est auenu que plusieurs n'y sõt pas entrez, poussez de ceste cause: ains les vns par zele, les autres par perſuasion, & les autres par obligation à autrui. Aussi a lon veu des effects bien differens, les vns ayans esté plus doux que les autres, dont ceux qui les ont produits meritent louange, pour s'estre en ces calamitez vniuerselles gouuernez auec moderation. Ie n'oseroy reciter les horribles cruautez qui se sont commises par tout (combien que les vns les ayent bien plus senties que les autres) car elles font horreur, ou elles irritẽt, mesmement aucunes se sont faites qu'on peut nommer contre nature: comme quãd on a liuré à l'occisiõ ses plus proches parẽs, & ensanglanté ses mains dãs le sang de ses propres amis. I'ay opinion que si durant le regne du grand Roy François quelqu'vn fust venu à predire ce qui depuis est auenu, qu'on l'eust assommé, comme vn annonceur de mensonges. Cependant nostre estourdissemẽt a esté si grand qu'on n'a laissé d'exalter & magnifier les prodigieuses actions que la

Diuers effects selon les diuerses passions des trãçois acgitez par la discorde.

plus aueuglee fureur auoit perpetrees. Ie fay ſupplication à Dieu que nous ne retóbions iamais en ceſt abominable gouffre d'inhumanité.

Image de la France en l'eſtat de l'ancienne Grece.

Au 3. liure de ſon hiſtoire.

Thucydide, ſage hiſtorien, deſcrit ſommairement comme les Grecs ſe gouuernerent en leurs diſcordes ciuiles: ce q̃ i'ay bien voulu inſerer ici, à fin que nous balancions les faits anciens auec les modernes, pour ſauoir auquel des deux temps la malice a eſté plus peſante. Des qu'on entẽ doit (dit-il) auoir eſté fait en vn lieu quelque inſolence, les autres prenoyẽt courage de faire encore pis, pour faire quelque choſe de nouueau, ou pour monſtrer que ils eſtoyent plus diligẽs que les autres, ou plus inſolens & ardans à ſe venger: & tous les maux qu'ils faiſoyent, ils les deſguiſoyent de louables titres, appellans la temerité magnanimité: & la modeſtie puſillanimité: l'indignation precipitee virilité & hardieſſe: la conſultation & deliberation prudente tergiuerſation palliee. Par ainſi, celui qui ſe monſtroit touſiours furieux eſtoit reputé loyal ami: & celui qui luy cõtrediſoit, tenu ſuſpect. Si quelqu'vn de la faction contraire diſoit quelque choſe bõne & hõneſte, elle n'eſtoit point acceptee

ceptee: mais s'ils la pouuoyent impugner de faict, il aimoyẽt mieux se venger, que n'estre point outragez. S'ils faisoyẽt quelque apointement auec serment solẽnel, il duroit iusques à ce que l'vne des parties se trouuast la plus forte, pour le corrompre & violer, & vaincre par malice. Il dit encores plusieurs choses que i'ay laissees pour euiter prolixité. A ceste heure ie demande si nous n'auõs pas esgalé les Grecs en semblables actiõs? ie cuide qu'on ne l'o seroit nier: mais de les auoir surmõtez en cruauté, cela est tout manifeste. Les François qui sont restez de tãt de ruines pourroyent à bon droit faire vne telle exclamation que fit le Roy Agesilaus pour la Grece: O pauure France, tant tu es malheureuse, d'auoir occis auec tes propres mains tant de bons hõmes tiens, qui eussent esté suffisans pour desfaire en vn iour en bataille tous les plus superbes ennemis qui desirent ta ruine! Vrayement il faut que nous confessions, que la discorde ne nous a pas seulemẽt aporté vne maladie, ains plusieurs, voire tres-grandes.

Combiẽ de maux la discorde a produit en France.

Et pource qu'aucuns se trouuẽt qui voudroyent bien, ce semble, encouurir quelques vnes, & que nous contrefissions les

ſains, i'ay trouué bon de leur mettre deuant les yeux ce qu'vn autheur de ce tẽps a eſcrit, traittãt de nos miſeres: car ce qui ſert de bonne inſtruction doit eſtre leu & releu en pluſieurs lieux. Voici ce qu'il dit, La diſcorde publique a engẽdré entre nos l'irreuerẽce enuers Dieu, la deſobeiſſance aux Magiſtrats, corruption de mœurs, changement de Loix, meſpris de la iuſtice, l'auiliſſement des lettres & ſciẽces. Elle a cauſé vengeances horribles, meſconoiſſance de conſanguinité & parentage, oubliance d'amitié, violẽces, pilleries, degaſts de païs, ſaccagemens de villes, bruſlemens d'edifices, confiſcations, fuites, bãniſſemens, proſcriptions, ruïnes cruelles, changemens de police, auec autres infinis excez & miſeres inſupportables, piteuſes à voir, & triſtes à raconter. I'eſtime que celui-la parle ſelon la verité, & come doyuent faire bons amis, à fin que nos playes, qui ſont treſ-dangereuſes & comme mortelles, nous ne les eſtimiõs pas de ſi facile cure, & laiſſions les remedes ſouuerains, pour prendre les legers & friuoles. Ie ne repreſẽte point tãt d'iniures pour reſueiller l'ire de ceux qui les ont reçeuës, car mon intention eſt bien autre, qui tẽd pluſtoſt

Pourquoy ces maux ſont ici repreſente.

ſtoſt de les arracher de la memoire de tous: & le fay ſeulement, afin que voyans noſtre hôte, nous ayons honte. Et c'eſt cõme ſi quelqu'vn monſtroit à vn pere ſon enfant couché par terre, tout ſanglant des coups qu'il lui auroit donnez eſtant en fureur, & lui diroit, Regardez à ceſte heure en bon ſens le bel ouurage que vous auez fait en voſtre cholere: car vous-vous eſtes bleſſé vous-meſmes. ne ſeroit-ce pas le rendre confus, & lui contenir les mains pour l'aduenir?

Que doit aprendre à la France en conſideration de ſes guerres ciuiles.

Maintenãt pour mõſtrer encore mieux les maux que les diſſenſions ameinent, ie pourrois alleguer les exemples de ce qui eſt arriué en Italie durant les factions des Guelphes & Gibellins: en Angleterre es guerres de la maiſon de l'Enclaſtre cõtre celle d'Yorck: & en Alemagne, lors que les Papes la maintenoyent diuiſee contre les Empereurs. Mais tout cela ne nous ſçauroit tant inſtruire q̃ la moindre guerre de ſix qu'auõs deſia experimẽtees: d'autãt que ce qu'on void, qu'õ ſent, & à quoy on s'occupe, s'imprime beaucoup mieux en l'entendement que ne fait vn ſimple recit des choſes paſſees. Cela me fera demeurer dãs les bornes de noſtre pays: veu

mesme qu'ifaudroit remõter iusques aux temps plus anciens, pour trouuer de semblables monstres que deux qui se sont formez en nos diuisions. Et si on veut sçauoir leur nom, l'vn se nomme Massacre, & l'autre Picoree. Le premier, iamais on ne l'a peu rassasier de sang, ni le secõd de richesses. Et combien que les Paix, qui se sont faites, les ayent aucunement bridez, toutesfois ils n'ont laissé d'attraper tousiours quelque chose en cachette. Ie cuide que du temps des horribles proscriptions de Sylla, & des carnages de Marius, il y en auoit de pareils qui nasquirent à Rome, & rauagerẽt les Romains Là où les nostres n'y ont esté que cõceus, & sont venus naistre en Frãce, puis ont deuoré les Frãçois. Ainsi est Rome la boutique fatale, où se sont forgez les glaiues d'occision, qui ont iadis tant respandu de sang, & depuis s'y sont limez les cõseils de destruction, tres miserables pour ceux qui les ont ensuiuis.

Monstres enfantez par la guerre ciuile.

Exhortation necessaire & profitable.

La souuenance de toutes ces turpitudes & desordres, nous doit dõner vne grande cõpunction en nos cœurs, & nous esguillõner à embrasser la vertu, qui nous a esté par ci deuãt si familiere. Et ne doute poĩt que si nous voulons vn petit nous y affectionner

ctionner que nous ne la voyons en bref autant hõnoree par tout, qu'elle a iamais eſté: car encores que le François s'eſgare ſi reuiẽt-il apres à ſe remettre en ſon chemin: & le vray moyen d'y reuenir, c'eſt de r'apeller noſtre guide, qui ſe nõme Cõcorde. Elle nous redreſſera en la droite voye, où nous trouuerons Pieté & uſtice, qui nous receuront alaigrement: mais dõnons nous bien garde de les abandonner, car nous-nous fouruoyerions derechef. Mais en la ſuyuant elle nous conduira tout droit & bien toſt dans les beiles & ſpacieuſes campagnes d'abond'ance & de felicité, où nous ſerons dignement feſtoyez par honneur & contentement qui y font leur reſidence.

Aſcauoir s'il eſt mal aiſé de ramener la cõcorde en France.

Ceci eſt bien aiſé à dire, & mal-aiſé à faire, dira quelqu'vn. Ie reſpond que l'effect en eſt difficile, mais c'eſt à ceux qui y mettent eux-meſmes les empeſchemens, par vne repugnãce cõme volõtaire qu'ils font aux conſeils que la raiſon leur ſuggere: aimãs mieux plaire aux appetits deſreiglez, qui ne ſe paiſſent q̃ de deſordres, contentions & haines. Mais il nous faut ſouuenir que toutes ces choleres vehemẽtes, & deſſeins de vengeãce (vrayes nour-

vices de discorde) ne sont autre chose, ainsi que disent les Philosophes, que foiblesses de l'ame, laquelle se laissãt guider par les sens s'esmeut à chasque accident qui suruiẽt: au lieu qu elle deuroit supporter cõstamment tout ce q̃ honestemẽt elle peut & doit faire, afin q̃ la conseruatiõ de l'ordre & de la trãquillité, le cours naturel de la vie humaine se peust parachemer auec plus de facilité. I'ay plusieurs fois obserué qu'apres q̃ nous auiõs remis les espees dans les fourreaux, & que nous venions à reconuerser les vns auec les autres, & mesmement auec nos parens & amis qui estoyent de parti contraire, nous detestions ensemble le miserable temps qui auoit passé, auquel il eust peu auenir qu'vn auroit tué celui duquel il tenoit la vie chere cõme la sienne propre, & souhaittions de n'auoir plus en nos iours de semblables calamitez. Apres hantans auecques les hõmes moins conus, nous rẽcõtriõs de la douceur, & vn desgoustemẽt des fureurs passees. Vne autre troisieme maniere d'hõme estoit-on cõtraint d'accoster quelquesfois, qui estoyent les plus violens d'vn & d'autre parti. Encores en la plus grãde partie d'iceux, il se trouuoit beau-

beaucoup plus de moderation qu'on ne s'eſtoit imaginé. Alors ie diſois en moy-meſme, ne faut il point qu'il y ait quelque furie cachee dans les entrailles de la Frãce, qui nous embrouille tant? veu que tant de preparations à vnion & concorde, que nous voyons, ne peuuent nous profiter, ni nous amener à la iouiſſance de ce bien? Cependant ie ne perdoye point eſperãce que nous ne puiſſions vn iour y paruenir.

Le moyen de ramener la concorde & chaſſer la diſſenſiõ

Tout ceci m'a fait, & me fait encores penſer que faute de s'entre-viſiter, quand les occaſions le requierent, fait que nous deuenons ſauuages les vns aux autres: car en abſence nous ne nous remettõs deuãt les yeux que les iniures paſſees, à quoy s'adiouſtent raports, ſoupçons & calomnies, de maniere q̃ quãd quelqu'vn ſeroit blanc comme neige, par telles teintures on le feroit deuenir rouge comme eſcarlatte. Nous deuons auſſi conſiderer qu'ẽcores qu'il y ait plus de vingt & quatre ans que nous-nous entrebattons, ſi eſt-ce que nous reuenons touſiours en nos maiſons paternelles, & la neceſſité nous contraint de reconuerſer, non ſeulement auec nos amis, mais auſſi auec ceux qui ont eſté nos plus rudes ennemis. Pource regard faut-

il nous resoudre à mansuetude: & puis que nous auons à viure & à mourir, non auec les Italiens & Espagnols, mais en la propre terre qui nous a engẽdrez, efforçons-nous donc que ce soit pacifiquement, plustost qu'en languissant en des tumultes pleins d'effroy.

S'il faut ensevelir toute défiance

Quelqu'vn pourra obiecter que puis que la défiance est vn des principaux nerfs de sagesse, qu'en temps si dãgereux on ne la doit pas mettre sous les pieds. Certes, ie ne veux pas dõner conseil de l'ensevelir, ains laisser chacun en sa liberté d'en vser conuenablemẽt, selon que l'occasiõ le requiert: mais i'entens aussi que ce soyẽt occasiõs fondees sur verisimilitudes aparentes, & nõ sur imaginatiõs volages, iusques à ce que le temps ait repurgé les cœurs de rãcune, & effacé de la memoire les haines inueterees. Car nous deuons estimer qu'à la fin les hõmes se lassent de se malvouloir, & de se mal faire: pource que ces choses-là de leur nature sont ennuyeuses & mal plaisantes. Secondement, qu'aucũs se cõuertissent, quand quelque petit rayõ spirituel vient à les toucher, & leur faire conoistre qu'il est tres-difficile d'aimer Dieu, lequel on ne void point, si lon a en abomi-

abomination ceux qui portent ſon image, leſquels on void. Pour ceſte occaſion ne doit-on pas deſeſperer des perſõnes, ſi en eux n'apparoiſſent des ſignes euidens de malice & cruauté endurcie, cõiointe auec obſtination : & de ceux-là peut-on dire qu'ils ſont abandonnez des medecins, & en eſt la frequentation du tout infructueuſe, voire perilleuſe.

De quelles gens il ſe faut défier perpetuellement.

Auant que finir ce diſcours-ci, il faut auſſi parler de la fauſſe concorde, & paraenture qu'il ne nuira de rien de donner quelques petis aduertiſſemens ſur ce poinct, à fin qu'on ne ſoit abuſé, comme ceux qui ont pris vn faux eſcu pour vn bõ, par faute de le peſer & bien regarder: auſſi deuons-nous au ſiecle où nous ſommes, ſi depraué, regarder de pres aux choſes qui ont belle mõſtre : car ſouuent ſous vn tel manteau le mal ſe trouue caché. Quand donc nous verrons bon accord entre quelques vns, ou qu'on nous voudra ſemondre d'entrer en quelque ſocieté, enquerons-nous diligemment, ſi la fin d'icelle, où les vns & les autres tendẽt, eſt bonne ou mauuaiſe: car ſi elle eſt mauuaiſe, alors concluons que ceſte cõcorde eſt fauſſe, & par conſequent de bien peu de

De la fauſſe concorde

Exemple. duree,& à fuir. Ceci s'eſclaircira encores mieux par les exẽples. Et le premier que i'ameneray ſera des brigands & voleurs de terre,& des pyrates de mer. On diroit quelquesfois qu'il y a telle fraternité entr'eux & vne amitié ſi eſtroite,qu'on n'en pourroit trouuer de plus exquiſe. Mais quãd on viẽt à regarder que ce ſont gens, qui pour ſaouler leurs puerſes cupiditez s'allient enſemble,& troublent la trãquillité publique par meurtres& pilleries,qui eſt cauſe qu'ils ſont craints & haïs comme peſtes mortelles, que iuge-on de leur vnion,ſinon que c'eſt vne coniuration pernicieuſe? Les femmes de mauuaiſe vie, & abandonnees qui ſe tienent encor par permiſſion en pluſieurs citez,meſmemẽt d'Italie & d'Eſpagne, ont entr'elles vne ſi douce acointãce,qu'il ſẽble que ce ſoit vne liaiſon de perpetuelle duree. Mais tãt s'ẽ faut que ce ſoit cõcorde,que c'eſt pluſtoſt vn ſecret diſcord,cimẽté de poiſon: auſſi croy-ie que quaſi tous condamnent telles confederations, & ne voudroyent que le tresbeau nom de concorde s'allaſt ſouïller en telles ſocietez. toutesfois il y en a touſiours quelques vns, qui ſe laiſſent attrapper à ces pipees. Voila quant

Autre exemple.

aux

aux perſónes qui ont embraſſé des manieres de viure infames, qui par les conſtitutiõs diuines & humaines ſont reprouuees.

Il y a vne autre eſpece de cõcorde, furieuſe, comme elle aparut en ces paiſans d'Allemagne, qui l'an M. c I ↄ x x v. s'armerent pour ſaccager les Nobles & les riches. Ils viuoyent les vns auec les autres comme freres, meſmes mouroyent courageuſement enſemble: cependant leur but & leurs procedures eſtoyent deteſtables. En ce rãg icì, i'ay bien voulu auſſi mettre la cõfederation des Anabaptiſtes de Munſtre, qui ſe ſçeurent bien mettre enſemble iuſques à neuf ou dix mille hommes. I'adiouſteray encores les ſeditieuſes aſſociations de tout vn peuple, ou de partie, qui pour couper la gorge à ceux qui leur deſplaiſent s'accordent, comme firent les Siciliens cõtre les François, leſquels pour punir parauenture cinq cens coulpables, tuerent cinq mille innocens. Auec telles gens nous deuons pluſtoſt auoir diſcord qu'accord: pource que leur vnion ne viſe qu'à alterer les ſocietez legitimes. Ie me doute bien que ſi quelque beau Pere affectionné au conuent, vient à lire ceci, qu'il dira tout incontinent; Il fuſt venu bien à

De la concorde furieuſe.

Exemple.

Autre exemple.

Tiers exemple.

poinct de mettre ici ces Lutheriẽs & Huguenots, qui ne s'accordent entr'eux que pour la ruine de nos saincts ordres. mais ie lui respondray, Mõsieur nostre Maistre, pource qu'il n'est pas raisonnable de mettre au rang des condãnez ceux qui n'ont pas esté conuaincus, ie m'en suis abstenu: mais si vous voulez auec quelques vns de vos cõfreres disputer auec eux, & par bõs & vallables argumens de Theologie les rẽdre cõfus, apres vous serez obeï: toutesfois ie vous cõseille en ami, de ne le faire pas, de peur que le dire de Marot ne se trouuast veritable, à sçauoir,

Qu'on ne void point vn bon Papiste
Dire iamais bien de Luther.
Car s'ils venoyent à disputer.
L'vn des deux seroit heretique.

Car s'il auenoit que vous perdissiez vostre cause, vous pourriez bien quitter la besace, on ne vous dõneroit plus riẽ: mais le plus profitable pour vous & pour eux est, que vous viuiez au moins en cõcorde politique, & vous contentiez des maux que vous-vous estes entrefaits, considerans que la vie humaine est d'elle-mesme assez miserable, sans y adiouster nouuelles miseres.

Parlons

Parlons maintenant de ceux qui ſont paruenus à vn tel degré d'abus en leurs vocations legitimes, qu'õ peut dire d'eux que ſous l'authorité des Loix & des Polices ils renuerſent l'equité & la iuſtice. De telles aſſemblees ſe trouuent pluſieurs eſpeces, dont i'en noteray ſeulement quelques vnes des principales pour abreger matiere. La premiere, c'eſt vne tyrannie formee, en laquelle les actions publiques tendent à la fortifier au dõmage de tous. En cela il faut imaginer deux manieres de perſonnes: à ſçauoir les tyranniſans & les tyrãniſez. Quant aux derniers, ils doyuẽt puis que la force maiſtriſe, ployer doucement le col, en attendant qu'il plaiſe à Dieu de ſuſciter des moyẽs legitimes d'y remedier. Mais les premiers quiviuent en vne ſi ioyeuſe & pompeuſe vnion enſemble, ie n'eſtime pas qu'il ſoit beau ni honneſte de s'aller ietter parmi eux, pour en eſtre participant aux conditions de ſaccager, meurtrir & outrager les innocens. Il voudroit beaucoup mieux s'eſloigner d'vne ſi venimeuſe concorde. Mais qui ſont ceux qui ont veſcu ainſi? les hiſtoriens le diſent & en fourniſſent aſſez d'exemples, tant anciens que modernes. Ie me contẽ-

De la concorde tyrãnique.

Exemple.

teray d'en alleguer vn de Cæsar Borgia bastard du Pape Alexandre sixieme, qui a esgalé les tyrans du passé en execrables meschãcetez. Et c'est le beau patron que Machiauel propose, pour enseigner aux Princes comment ils doyuent regner. Cestui-ci remplit l'Italie de sang & de vices, & ne trouua que trop de satellites & adherans pour lui assister. Certainement vn homme n'eust eu gueres de iugement, & encores moins de vertu, qui eust voulu aller viure dans ceste cõcorde tyrãnique. On pourroit mettre en ce rang ici vne democratie, du tout deprauee, cõme estoit l'Athenienne, lors que Phocion fut cõdamné à mourir. pareillement vne Oligarchie corrõpue, comme aussi fut celle d'Athenes lors que les Lacedæmoniẽs establirẽt les trente Gouuerneurs, qui depuis se firent Tyrans, & occirent quasi tous les meilleurs citoyens.

De la concorde iniuste.

En second lieu, ie mettray en auãt les Senats & Tribunaux de iustice, desquels la pluspart des Senateurs sont entr'eux tresbien accordans, pour cõmettre toute iniquité. Celui de Rome estoit semblable du temps de Neron: car toutes les plus detestables cruautez qu'il exerçoit (mesmes quand

quand il fit tuer ſa mere) tous vniuerſelement les approuuoyent, & les eſtimoyent œuures ſalutaires pour la choſe publique & de grãde pieté. Mais n'euſt-ce pas eſté pluſtoſt impieté à quelqu'vn de pourchaſſer d'eſtre de leur ordre, & s'aller profaner au milieu d'vne ſi fauſſe concorde ?

De la concorde inſolente.

En apres, ie diray quelque choſe des gens de guerre d'vn Eſtat: qui ſont cõme les gardes d'icelui, quãd eſtans du tout ſortis hors de diſcipline, ils ſe r'allient & cõioignent, & s'abandonnãs à la proye & à la volerie ſur le peuple, plus par malice que par neceſſité, vont ruinant tout. On peut dire de ceſte vnion que plus grande elle eſt, plus elle eſt nuiſible.

De la concorde hereſtique & ſchiſmatique.

Pour le dernier exemple de fauſſe concorde, qui n'eſt moins pernicieuſe que les autres, ie repreſenteray celle qu'il y eut entre les Eueſques, qui ſe trouuerent en deux ou trois Conciles qui furent tenus ſous les enfans de Conſtantin le grãd. Car iceux Eueſques eſtans quaſi tous Arrians, ou infectez d'autre hereſie, condamnerẽt d'vn commun cõſentement le Cõcile de Nicee (qui eſt le plus memorable qui fut onques tenu) & ceux qui tenoyẽt les plus ſaines opinions en la Religiõ. C'eſtoit vne

conſpiration contre verité, que ce qui fut arreſté en leur aſſemblee, & non pas vne ſaincte vnion de volontez, combien qu'ils ſe couuriſſent de ce beau titre.

Concluſion de ce diſcours.

De toutes leſquelles choſes ici deduites, toutes perſonnes, & principalement celles qui s'embarquẽt legeremẽt à la bõne foy en tous partis, pourront prẽdre inſtruction pour ne ſe laiſſer circonuenir aux apparẽces exterieures, qui le plus ſouuẽt pippẽt les plus entendus, afin qu'elles ne ſoyẽt cõtraintes de dire puis apres ceſte parole, Ie ne le pẽſoye pas. Il faut auſſi noter, encores q̃ ceux meſmes qui s'vniſſent és manieres ſus mentionees ayent quelquesfois opinion d'y perſeuerer lõg temps, que neantmoins ils ſe trompent: pource que les choſes mauuaiſes ſont de telle nature qu'elles ſe tournent aiſemẽt à s'entre-deſtruire lors qu'elles ſont mõtees iuſques à certain degré, ou quand elles ſont oiſiues, ſans eſtre agitees cõtre ce qui eſt bon. Mais la cõcorde qui dure, eſt celle qui eſt entre les gens de bien, & qui procede des mouuemens d'vne droite raiſon illuminee d'en-haut, qui nous rend affectiõnez au bien les vns des autres: car eſtant alimentee d'vne humeur radicale, ſi

Pourquoy la vraye cõcorde dure.

parfaite, elle demeure touſiours viue & fraiſche, comme les arbres qui ſont plantez au long des riuages des eaux courãtes. Puiſſions-nous, nous autres Frãçois, auoir celle-ci continuellement logee dans nos cœurs, pour aider à remettre noſtre pays en ſon ancienne beauté.

De la legereté dont pluſieurs vſent à hayr, condamner & deteſter leurs prochains, à cauſe du different de la Religion.

TROISIESME DISCOVRS.

Zele pretẽdu pour couurir les haines & querelles.

LEs ſeules diſputes entreuenues en ceſte matiere-ci en diuers pays, depuis quelques annees, eſtoyent aſſez ſufiſantes pour engendrer de grandes haines, voire parmi les plus proches. Mais quand on eſt venu à ioindre aux cõtẽtiõs de paroles les voyes de faict (dõt ſõt procedees iniures) alors les paſſions ſe ſont renforcees, & les cœurs de pluſieurs perſonnes enuenimés, de ſorte qu'ils n'õt peu ſe raſſaſier de haïr

en tẽps de paix ceux qui ne s'accordoyent à leurs opinions religieuſes, ni en temps de guerre de ſe cruellemẽt vẽger d'eux. En ce fait ici quand on vient à demander quelle eſt la cauſe qui a produit & va encores produiſãt ces vehemẽces, pluſieurs le declarent aſſez, diſant que c'eſt le zele que chacun porte à ſa religion, qui eſt occaſion qu'ils ſe perſuadent que les doctrines qui y ſont cõtrariantes ſont ſouillees d'impieté, & pour cela les abhorrent-ils, & ceux qui en font profeſſiõ. Or pour ne brõcher en ce chemin qui eſt ſi raboteux, il m'a ſemblé qu'il ſeroit bon d'ſclarcir que ſignifie zele, & quels fruicts doyuent ſortir de ce bon arbre.

Definition de Zele. C'eſt à mon auis, vne ardente affection de l'ame qui tend à l'honneur de Dieu, & au ſalut du prochain, dont s'enſuit auſſi qu'elle s'irrite quand on le deshonnore.

Exemples. Moyſe & S. Paul ont bien monſtré la grãdeur de celui qu'ils auoyent, meſinement au bien du peuple de Dieu, quand l'vn di-

Exod. c. 31. ſoit, Seigneur pardonne-leur ceſte faute, ſinon efface moy de ton liure que tu as

Rom. c. 9. eſcrit. Et S. Paul qui ſouhaitoit eſtre ſeparé de Chriſt, afin q̃ ſes freres, ſelõ la chair, qui ne glorifioyẽt pas Dieu, fuſſent remis

au

au chemin de salut. Par ces propos, qu'aucuns estiment excessifs, lon doit entendre que leur affection estoit tres-grãde. Elie & Phinees aussi nous seruent d'exemple de l'indignation qu'on conçoit quand on void l'impieté & la meschanceté estre desbordee. Ce qui esmeut l'vn de faire mettre à mort tous les prophetes de Baal, & l'autre d'occire Zambri & la Madianite. Et telles ferueurs sont louëes es Escritures, par ce qu'elles ont esté conduites auec la sapience de Dieu.

1. Rois ch. 18. Nom. 25.

Au miserable siecle où nous viuõs, fort peu se trouuent qui imitent Moyse & S. Paul, & de l'exemple d'Elie & de Phinees plusieurs s'en voudroyẽt seruir pour couuerture de leurs violentes passions: ne cõsiderant parauenture pas, que ce sont actions particulieres, qui ont procedé de mouuemens interieurs ou de commandemens exprés, qui ne doyuent estre tirees en consequence. Dauantage le temps d'alors auoit des raisons speciales pour ces especes de iugemens, qui ne pourroyent tousiours bien conuenir au nostre. Mais la foy de charité qui est perpetuelle, & le fondemẽt des deux souhaits prealleguez, nous doit ramener à la mesme pratique, &

Abus des exemples precedens & le moyẽ de les corriger.

alors pourrons-nous dire que noſtre zele ſera bon, quand eſtant appuyé ſur ladite charité, il ſera apres conduit par ſcience, qui ſont les deux marques principales pour le diſcerner d'auecques le faux. L'Apoſtre S. Paul nous enſeigne de fuïr celui qui eſt ſans ſcience, car quand il en eſt deſtitué, il viſe pluſtoſt à vengeãce qu'à charité, ainſi que lui-meſmes le fit paroiſtre, lors qu'il aſſiſtoit au ſupplice de S. Eſtienne.

Rom. 20.

Act. 7.

Marques du faux zele.

A ceſte heure nous ſera-il aiſé de conoiſtre les marques du faux zele, en nous repreſentant les vices contraires aux vertus ſuſdites, qui eſt ignorãce (auec laquelle ſouuent malice eſt entremeſlee) & haine du prochain, & ceux qui ne ſont diligens d'obſeruer telles differẽces tombent en erreur. De ces affections-ci, que chacũ appuye ſur la pieté, s'engendrent les iugemens qu'on fait de ſes prochains, la plus part deſquels ſont merueilleuſement precipitez: car pluſieurs ſe trouuẽt qui voyãs quelqu'vn ne cõſentir auec eux es poincts de la religion, ne lui imputent pas ſeulement qu'il chemine en erreur, ains tout incontinent le tiennent comme vn homme prophane & de meſchante vie. Quand

De l'iniquité des precipitez.

ceſte

ceſte opinion eſt vne fois logee en l'entendement, elle eſt mal-aiſee d'arracher. Ce qui eſt occaſiõ de rompre tant la dilection fraternelle, que la concorde publique. Pourtant ſe faut-il garder de faire en ſoy-meſmes des concluſions ſi promptes à la condamnation de ceux qu'on ne daigne prendre le loiſir de biẽ conoiſtre. S'il eſtoit queſtion de ſauoir ſi vn cheual ou vn chien ſont bons, ou mauuais, on voudroit auoir du temps pour en faire l'experience auant qu'en iuger, combien plus la meſme reigle doit-elle eſtre pratiquee à l'endroit des hommes? ou autrement il faudra qu'on les priſe moins que les ſuſdits animaux. Voici comme pluſieurs ſe gouuernent maintenant, ſi on leur dit, ceſtui-là eſt de la Religion: c'eſt dõc vn meſchant heretique reſpõdront-ils. Dites auſſi à d'autres, vn tel eſt papiſte: ils repliqueront. il ne vaut donc riẽ. Et pourquoy les reprouuez-vous ainſi? A cauſe, diſent-ils, qu'ils tiennent vne Religion contraire à la noſtre. Vrayement ceſte promptitude eſt trop prompte.

De la moderation qu'il conuiẽt tenir es preiugez.

Mais encor que ce iugement puiſſe eſtre faux, & puiſſe eſtre vray, on doit cependant tenir vne grande moderation en

l'vn & l'autre. Quand quelqu'vn, eſtant esbloüi d'ignorance, vient à condamner la vraye doctrine& ceux qui la maintiennent, ſon zele ne le iuſtifiera pas qu'on ne le doyue iuſtemẽt accuſer d'eſtre profanateur de verité,& ne lui ſeruira de riẽ de mettre en auant ſa bonne intention, pource qu'elle ne peut changer la nature des choſes. Mais n'y a-il pas ample matiere, non pas de rire, ains pluſtoſt de lamenter de celui qui eſtant aueugle ſpirituel ne penſe pas l'eſtre, & eſtime ceux qui ſont clair-voyans pleins d'aueuglement? à bon droit lui pourroit-on dire, Medecin qui iuges ton prochain eſtre malade,& au lieu de t'efforcer de le guerir, tu veux qu'on l'aſſomme, conſidere-toy vn petit, & tu verras que c'eſt toy-meſmes qui as abondance de maladies & treſ dangereuſes: penſe dõc trois fois premier que dire à autruy, Tu es vn heretique. Et à la verité c'eſt vn mot qui eſt auiourd'hui fort commun en la bouche de pluſieurs, & s'en trouue que ſi on leur auoit oſté l'vſage de ceſte parole, les patenoſtres de la ceinture, & la haine de leurs cœurs, ils ſeroyent auſſi eſtonnez qu'vn auaricieux qui à perdu ſa bourſe. Toutesfois ceux-

De l'inſolẽce de ceux qui appellent les autres heretiques.

ceux-ci ont encores moindre coulpe que aucũs qui errẽt sciẽment, conoissans bien que ce qu'ils reiettẽt n'est pas reiettable. Ie mettray à ces derniers deuant les yeux ce que le prophete Isaie dit: Malediction sur vous qui dites le mal estre bien, & le bien estre mal, & mettez tenebres pour lumiere, & lumiere pour tenebres: à fin qu'vne si dure sentence ayant effrayé leur conscience les retire d'iniquité à iustice. Il y en a aussi quelques autres qui estans bien instituez tõbent neantmoins en telle arrogance qu'à ceux qui cheminẽt encor par les sentiers des doctrines estrãges, ils leur donnent des noms ignominieux & les ont en grãd desdain: par où ils font paroistre qu'ils abusent de la charité, qui au lieu d'enfler & estre insolente, doit estre benigne ainsi que dit sainct Paul. Ils deuroyent plustost en auoir compassion, & en toute douceur les prendre par le bras, & leur haussant vn peu le bandeau, qu'ils ont deuant les yeux, leur mõstrer les precipices, dans lesquels ils se vont inconsiderément ietter & perdre. Car c'est vne grande cruauté de voir les ames en peril euident, & aller maudire les corps. Vne chose y a qui esmeut ceux-ci, à sauoir la

Isaie ch. 5.

De l'insolẽce de quelques vns qui oublient le deuoir de charité.

1. Corint. 13

fausseté des doctrines, lesquelles à bon droit il faut condamner. Mais eux passans outre ceste consideration, vont arrester leurs haines sur les personnes qui en sont abbruuees, & ne pensent pas qu'elles puissent estre illuminees & conuerties, ainsi que furent aucuns de ceux qui consentirent à la mort de Iesus Christ, qui apres l'adorerent comme Dieu, combien qu'ils l'eussent fait crucifier comme heretique & seditieux. C'est raison que nous presumions de nostre prochain, qu'il se releuera, plustost qu'il perira, si des signes manifestes d'endurcissemens n'apparoissoyent en lui.

Restriction du propos precedent.

Ie n'entens pas pourtant qu'on le flatte en ses imperfections, ni que les iugemens particuliers qui se font en bonne conscience n'ayét lieu, car l'vn & l'autre lui seroit dommageable, entant qu'on cacheroit le mal qui doit estre descouuert pour mieux estre gueri: Mais que celui qui iuge le face en se cõduisant selon les reigles de charité. Car ceux qui condamnent les autres par orgueil, il auient apres que Dieu les condamne par iustice.

Autre dãgereux pre-

Aucuns de ces zelateurs inconsiderez ont encor vne opinió tresmauuaise. C'est qu'ils

qu'ils se persuadent que ceux, dont ils ont reprouué en eux mesmes la religion, ne doyuẽt estre reputez leurs prochains, nõ plus que les Turcs, ou les Tartares: enquoy ils faillent lõurdemẽt. Et s'ils estoyẽt aussi diligens de lire les Escritures, que d'adherer à la promptitude de leur passion, ils changeroyent d'auis. Car ils verroyent que le mot de prochain s'estend indifferẽment à tous hommes, pource que le genre humain est conioinct ensemble d'vn lien sacré de communauté, à fin que par ceste alliance les hommes soyent incitez à s'entr'aimer. Il suffit donc, à ce que quelqu'vn soit nostre prochain qu'il soit hõme: d'autãt que ce n'est pas à nous d'effacer la nature commune. Et qui est celui, tant barbare puisse-il estre, qui ne porte en son ame l'image de Dieu emprainte, biẽ qu'elle soit quasi effacee? Aussi pour ce regard doit-on parmi tant de souïllures qu'on voit en vne si noble creature, & considerer touſiours la marque excellente que Dieu y a appoſee, à fin de n'auoir abominable ce que lui-mesmes peut couronner de sa grace.

iugé du ze le sans sens ce.

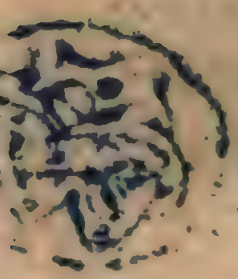
Qui est nostre prochain.

Erreur renouuellé de nostre tẽps.

Anciennement les Pharisiens ayant violé les loix naturelles, estimoyent que les

prochains estoyent les parens & amis, ou
Luc 10. bien-faiteurs, restreignant à ce petit nombre, ce qui deuoit estre commun à tous. Mais Iesus Christ corrigea leur fausse interpretation, par l'exemple du Samaritain, qui secourut vn pauure Iuif qu'il trouua blessé sur son chemin, auquel vn Prestre & vn Leuite auoyent denié toute misericorde: monstrant par là que chacun est obligé de bien faire aux plus inconus, & que nostre prochain est celui qui vse enuers nous d'humanité. Et faut noter qu'alors il y auoit plus grande haine, & contrarieté entre les Iuifs & les Samaritains, qu'il n'y a auiourd'hui entre les Chrestiens & les Turcs. Comment donc se pourront excuser ceux que les mots de Catholique & Euangelique animent tant les vns cõtre les autres, qu'ils s'entre-desauouent pour prochains? Encor y en a-il de si aspres qu'ils disent auoir bõne raison d'en faire ainsi, & si on leur demãde pour quoy, ils respõdẽt que celui qui s'est voué à Satan est digne de toute rigueur, & indigne d'aucun bien. O homme orgueilleux, que saurois-tu pis dire d'vn Cain, ou de quelque detestable Sorcier? Ne sçais-tu pas ce qui est escrit en l'Epistre de

Response à l'obiection de quelques vns.



sainct

sainct Iude? Que quand Michel l'Archan disputoit auec le diable touchant le corps de Moyse, il n'osa ietter sentence de male diction, ains dit, le Seigneur te redarguë. Car encor qu'il approprie ce passage à ceux qui detractẽt malicieusement des superioritez: si se peut-il appliquer à toy qui desployes sur tõ semblable des condãnations eternelles. Ton ire implacable pourquoy n'est elle saoulee, quand tu te represẽtes sõ ame estre destinee aux tourmẽs eternels? ce qui te deuroit esmouuoir à auoir pitié de son corps, cõme lon a d'vn pauure criminel qui doit estre rompu sur la rouë. Corrige ta cruauté, à fin que toy-mesmes ne sois point condamné.

Correction de l'erreur precedent.

On void par ceci, comme les erreurs de l'entendement donnent force aux haines des cœurs. Iesus Christ nous dõne biẽ vne autre leçon, en ce memorable Sermon qu'il fit aux Iuifs, quãd il leur disoit, Vous auez ouy qu'il a esté dit, Tu aimeras ton prochain & haïras ton ennemi. Mais moy ie vous di, Faites biẽ à ceux qui vous haïssent, & priez pour ceux qui vous calomnient & persecutent: à fin que vous soyez enfans de vostre Pere qui est es cieux. Car si vous aimez ceux qui vous aiment, quel-

Math. 5.

salaire en aurez vous? les peagers ne font ils pas le mesmes? & si vous saluez seulement vos freres, que faites vous dauantage? Les Payens ne font ils-pas aussi le semblable? Soyez donc parfaits, comme vostre pere qui est es cieux est parfait. Il me semble que si ce propos estoit souuẽt leu de ceux qui ont en eux tant de dureté, que force leur seroit de se ramolir, voyant le Souuerain maistre commander choses si sainctes, & auec si grande debõnaireté. Et puis, que lui mesmes disoit de la plus part de ceux qui le faisoyẽt crucifier, Pere pardonne leur, car ils ne sauent qu'ils font: disons au moins, en nous representant cest exẽple, pour ceux qui ne nous font point de mal, & à qui nous ne voulons point de bien, Pere, pardonne nous: car nous ne sauons ce que nous faisons. Toutes ces haines particulieres, ausquelles plusieurs taschent de dõner quelque fondement pour en parler à la verité ne sont autre chose que iudaïsmes, cest à dire, renuersemens de la loy de charité vniuerselle, par fausses distinctions accordãtes à la loy de nos appetis.

Confirmatiõ de ceste correction.

Luc 23.

Response à ceux qui ne

Ie me doute bien qu'aucuns se pourrõt cõtrister, dequoy l'on tasche de les ramener à

ner à vne si grãde mãsuetude: estant para- *veulent e-*
uenture semblables à vn Abbé, qui ne pre *stre retenus*
noit autre plaisir qu'à tourmenter tout le *par la regle*
monde en procez, auquel vn Roy de Frã- *de charité*
ce deffendit entierement ceſt exercice. *Chreſtiẽne*
Mais il lui respondit qu'il n'en auoit plus
que quarãte, lesquels il feroit cesser, puis
que si expressément il le lui commãdoit.
Toutesfois il le supplioit de lui envouloir
laisser vne demidouzaine pour son passe-
temps & recreation. Aussi ils voudroyent
qu'on leur laissast quelques vns pour des-
charger sur eux vn petit de leur superabõ
dãte colere. En quoy ils s'abusẽt, car Dieu
ne se contẽte pas de demi obeissance, ains
la veut toute entiere, & entierement cor-
dialle. Ils repliqueront que ce que i'ay al-
legué sont conseils Euangeliques & non
preceptes obligatoires, qui est vn autre es
chapatoire ramassee en l'eschole des so-
phistes, lequel est de nulle valeur. Or il ne
s'ensuit pas de ceci, qu'il faille enseuelir
toute haine: mais on la doit si bien guider
qu'elle ne s'attache point aux choses de-
fenduës. Ceux qui abondent en ceste pas-
sion, trouuerõt assez de champs spacieux,
pour la promener, voire pour la lasser. Ils
la pourrõt en premier lieu desployer cõtre

les diables, qui ſont de toutes creatures les pires, & ne faudra point qu'ils ayent crainte d'eſtre exceſſifs en cela. Car on ne peut trop deteſter ce qui eſt ſi contraire à Dieu. En apres tant & tant de pechez qui pullullẽt par le monde, cõme l'herbe par les prez, doyuẽt eſtre auſſi haïs, par ce que ce ſont les aiguillons de la mort. Les doctrines pleines d'impieté marchent en ce meſme rang: d'autãt que par icelles Dieu eſt meſconu & deshonoré. Les meſchans auſſi, conſiderez en general, doyuẽt eſtre en quelque horreur: comme ceux qui alterent & ſouïllent les ſocietez publiques: gardant toutesfois enuers eux en particulier la reigle de charité dont i'ay fait mention. Mais ſi quelcun ayant de la haine à reuendre vouloit auoir quelque ſuiet plus familier & ordinaire pour s'occuper, ie lui dirois mon ami, ouure les cabinets de ton ame & de ton cœur: parauenture qu'en y cerchant bien, tu y trouueras aſſez de matiere pour t'exercer: cõme de l'ambition, de l'intemperãce, de l'orgueil, des cruautez, iniuſtices, ingratitudes, menſonges, tromperies, & autres vices, qui te feront esbahir de toy-meſme. Arreſte-toy là. car le moyen de dompter ces mõſtres que tu feints

Contre qui l'on doit exercer haine

feints d'ignorer,& qui te diffament, c'eſt en les haïſſant. Et ſaches qu'alors ta haine ſera fructueuſe & douce, au lieu qu'elle t'apporte perturbation & dommage, quād tu la verſes ſur tes prochains.

Comment nous deuõs aimer nos prochains.

Or tout ainſi que les bien inſtruits, haïſſans leurs imperfectiõs, ne laiſſent pas de s'aimer: auſſi cõuient-il qu'ẽuers nos ſemblables nous en facions de meſme, ne retirant point du tout noſtre dilection de leurs perſõnes, encores que leurs erreurs & meſchãcetez ſoyẽt condãnees de nous: d'autant que ſouuent elles ſe chãgent par grace, & des voyes d'impureté, reuiennẽt en celles qui ſont pures. Ceſte charité dequoy ie parle ne contreuient point à la iuſtice ciuile, & n'abolit l'indignation que nous deuons auoir contre les contẽpteurs de Dieu: car ſi elle contrarioit à la pieté & à l'ordre public, elle ne ſeroit humaine, ains inhumaine. Et y a bonne proportion entre elle & la diuine: d'autant que l'vne dit, Tu aimeras Dieu de tout ton cœur: & l'autre, Tu aimeras ton prochain comme toy-me.

De la conuerſatiõ auec nos prochains.

Quant à la conuerſation dont aucuns font tãt de ſcrupule alleguans pour excuſe, Ceſtui-ci eſt heretique: ou ceſtui-la eſt

idolatre: il me ſemble qu'ils la déniẽt trop legeremẽt à ceux qui ont vne ame immortelle cõme eux, & la marque ſpeciale du peuple de Dieu, qui eſt le Bapteſme. Que s'ils les eſtimẽt ſouïllez & eux nets, n'eſt-ce pas vn office d'humanité de les viſiter pour taſcher de les nettoyer? Ils reſpondront qu'ils craignent que les ordures ſpirituelles ne les infectẽt. Mais ſi on examine l'affaire de plus pres, on trouuera que la cauſe ne giſt pas là, ains en vne haine violente qui les empeſche de voir de bon œil ceux qu'ils eſtimẽt profanes, laquelle ils voudroyent cacher ſous le manteau de la cõſcience. Ie cuide bien qu'il y en a qui faillent en ceci par ignorance, d'autãt que quelques faux Docteurs leur auront perſuadé qu'il faut ainſi faire. Mais d'autres auſſi ſont les ſcrupuleux par vne vraye chatemitterie, à fin de ſẽbler plus ſaincts, & toutefois en les obſeruant, on conoit qu'ils ſont, comme dit Plutarque,

Lions chez eux & renards au dehors,

Qui eſt à dire hypocrites en exterieur, & interieurement pleins d'orgueil & de vengeance.

Reigle à ſuiure en ce fait.

La meilleure reigle que nous puiſſions tenir en ce faict, eſt d'imiter noſtre Seigneur

gneur Iesus Christ, qui ne faisoit point de difficulté de hanter toutes sortes de personnes en suyuant le train de sa vocation, encores que les Pharisiés l'en blasmassẽt, disans à ses disciples. Pourquoy mange vostre maistre auec les peagers & pecheurs? Adonc Iesus les ayant ouïs, leur dit, Ceux qui sont sains n'ont point besoin de medecin, mais ceux qui sont malades. Par son exẽple il nous a voulu enseigner, d'auoir pitié de ceux qu'on void en la possession de peché & de l'erreur, & peut-on en quelque maniere leur aider par instruction, apres l'auoir reçeuë. Il y en a qui disẽt qu'il n'a point conuersé auec les heretiques. Mais il faut demander à ces nouueaux docteurs, quels estoyent les Samaritains & Saduciens? Car il a enseigné les vns & souuẽt disputé des Escritures auec les autres. On verra que les premiers adoroyent les dieux estrãges, & les secõds nioyent l'immortalité des ames. D'auantage les peregrinatiõs des Apostres qu'ont-ce esté sinon des communications continuelles auec les Gentils, pour les retirer de leur esgarement? Donques ne deuons-nous pas estre si criminels, veu que ceux, dõt nous nous glorifions d'estre tres-petits imita-

teurs, ont vſé de ſi grãde douceur enuers tous. On pourra encor repliquer que S. Paul dit, eſcriuant à Tite, chap. 3. Qu'il faut fuir l'homme heretique apres la premiere & ſeconde admonition. A quoy ie reſpondray premieremẽt, qu'il entẽd que celui-là le ſoit par effect, & non par imputation. Secondement, qu'il ſoit bien conu, &, par legitimes & Eccleſiaſtiques procedures, conuaincu treſ-clairement & ſuffiſammẽt d'eſtre tel. En troiſieme lieu, qu'õ le voye ſi obſtiné que, pour remonſtrãces priuees & publiques, il ne ſe vueille corriger, ains taſche à rompre l'vnité de l'Egliſe, en faiſant deſuoyer les autres: Alors eſt-il expedient de pratiquer ce qu'il recõmande, car il n'y a nul fruict, ains pluſtoſt danger euident de frequenter vn tel homme. Mais tous ceux qui errent, ne ſont pas marquez de ceſte marque. Or puis que nous voyons maintenant le monde ainſi diſpoſé, que non ſeulement dans les villes & villages, mais auſſi es familles, on trouue des perſonnes ayans des opinions differẽtes, quant à la maniere de ſeruir à Dieu, ne nous en eſtõnons ni ſcandaliſõs point: car dés la naiſſance de l'Egliſe Chreſtien ne telles diuerſitez ont apparu, qui ſe ſont continuees

Expoſition du paſſage de l'Apoſtre, touchãt la conuerſatiõ auec l'hereti que.

Contre le ſcãdale pris à raiſon des diuerſes religions.

continues tantoſt couuertement, tantoſt ouuertement, & dureront iuſqu'à la fin du monde.

Reigles à ſuyure.

En telles occurrẽces la meilleure reigle qu'on puiſſe tenir, afin de ne faire naufrage de ſon ame, c'eſt de recercher la voye qui meine à ſalut, qui ne ſe trouue qu'en la verité, & icelle verité aux Eſcritures ſainctes. En apres ceux qui ſe ſentẽt ornez & reueſtus de ſi ſaincte conoiſſãce doiuẽt employer ce beau dõ de Dieu, au benefice de leurs prochains, ſans tirer de là argument de les meſpriſer & deſdaigner, afin qu'ils ayẽt leur part à ceſte benediction de Ieſus Chriſt, qui dit, Biẽ-heureux ſont les miſericordieux : car miſericorde leur ſera faite. *Matth. 5.* Et quant à ceux qui ont des zeles incõſiderez, qui ſouuent les eſmeuuẽt à des iugemẽs & cõdẽmnations iniques, qu'ils ſe ſouuienent de ce q̃ dit S. Paul, Que tout ce qui n'eſt de foy, eſt peché : c'eſt à dire, qu'vne œuure quelq̃belle aparence qu'elle puiſſe auoir, ſi elle n'eſt faite en droite cõſciẽce, & fõdee en la parole de Dieu, n'eſt pas bonne. *Rom. 14.* Vn Theologien euſt fait vn liure ſur ceſte matiere, mais ie me cõtente d'en auoir ſeulement dit vn mot, tant pour eſſayer de moderer

en quelque façon nos aigreurs, qui nous separent trop, que pour reschauffer aussi nostre charité: afin que cela nous serue au moins à nous reunir en vne bonne concorde politique.

Quelles voyes & procedures sont les plus propres pour en vser au redressement de l'Estat.

QVATRIESME DISCOVRS.

Puis que toute la Frãce crie apres sa restauration: ceux ne sõt receuables, qui s'y opposent.

SI d'aduẽture quelqu'vn se trouuoit, qui vouluſt dire que la France n'eſt point au chemin de ſa ruine, que lui deuroit-on reſpondre ? Que c'eſt vn aueugle & vn ſourd. Car de quelque coſté qu'on regarde, on ne void que confuſions & miſeres, & n'oit on retentir que plaintes & lamentations. Et ſi quelque autre vouloit maintenir qu'il la faut laiſſer en l'eſtat où elle eſt, ſans cercher les moyẽs de la releuer, ne pourroit-on pas iuſtemẽt lui dire, que c'eſt vn ennemi de vertu, de n'auoir horreur de ſi grand nombre de vices, & de maux

maux, qui de toutes parts nous infectent & tourmentent? Mais laissons-là ceux qui sont stupides & corrompus: & escoutons la voix du peuple, qui ne resonne que Restauration. Mesmes les autres choses animees & insensibles, si elles pouuoyẽt exprimer leur desir, elles diroyent le semblable, se conformant à ce que dit S. Paul en l'Epistre aux Romains, Que toutes creatures gemissent & trauaillent, attendant d'estre deliurees de la seruitude de corruption. Mais là il entend parler de la misere vniuerselle & du renouuellement final, là où nostre France souspire maintenant apres le sien particulier. *Rom. 8.*

Diuersité d'auis touchant les remedes pour ceste restauratiõ.

Grands & petits confessent qu'elle est fort malade, & desirent qu'on la gueriſſe: mais aux moyens d'y paruenir, il y a entr'eux du discord. Car les vns veulẽt qu'ó lui ordõne de grãdes saignees: plusieurs trouuent meilleur qu'on lui baille des medecines douces & faciles: & autres approuuent les remedes vn peu vigoureux. Il faut en ceste contrarieté d'auis cercher celui qui nous est le plus propre, selon l'estat où nous sommes. Car c'est là que gist le bon iugement, quand on sçait eslire ce qui plus profite. Et me sem-

ble qu'il n'y a rien qui nous puisse mieux guider pour le trouuer, que l'experience de ce qui s'est passé entre nous, coniointe auec vne droite prudence, qui est la reigle des actions politiques. Et sous la conduite de si seures guides, ie commẽceray d'entrer en la carriere.

Refutation des auis cõ seillans la violence. Quant aux premiers, qui sont si violens en leurs opiniõs, & ne proposent que feu & sang: il ne semble pas que leur intẽtion soit bonne. Car encore qu'ils feignent de desirer le bien general, si est-ce qu'ils cerchent plustost leur satisfaction & commodité particuliere. Et voyant que la raison fait repugnance à leur nature impetueuse, ils s'appuyent sur la force, de laquelle ils ne s'aideroyẽt pas mieux, s'ils l'auoyẽt en main, que feroit vn furieux d'vne espee trenchante. C'est vne chose estrange de voir les hommes au gouuernemẽt des bestes brutes vser de moderations & de patience, & au regime de leurs semblables, qui ont vne ame raisonnable, & sont persuasibles, ne se vouloir aider que de cruauté! Quant à la correction de ce qui est nuisible, on est quelquesfois contraint de se monstrer rigoureux. Cela ne tourne à blasme, si les causes le requierent

rent, & qu'on ſoit deſpouïllé d'appetit de ſe venger. Mais de conduire les inſtrumens de rigueur auecques paſſions malignes, c'eſt gaſter & renuerſer tout. Nous l'auons bien experimenté en noſtre pauure patrie qui eſt tellement accablee des maux qu'elle a ſoufferts, par la rage de ſes propres enfans, qu'elle ne bat plus que d'vne aiſle. Et qui eſt-ce qui en a eſté cauſe, ſinon les conſeils violens? Car d'iceux ſont procedez les maſſacres, aſſaſſinats, les recommencemens des guerres, depopulation, condamnations iniuſtes, ſaccagemens & autres maux: deſquels moyens aucuns diſoyent qu'il ſe faloit aider pour ſauuer l'eſtat de ruine, & pour chaſſer les inconueniens qui y eſtoyent ſuruenus. Mais en fin, on a trouué que ces remedes ont eſté beaucoup pires que la maladie, & pluſtoſt propres pour l'accroiſtre que pour la diminuer. On ne doit appeler cela remedes, ains cruelles vengeances & deſtructions qui ont raui & emporté ce qu'il y auoit de plus excellent en ce Royaume, a ſauoir la fleur & l'abondance des hommes qui y eſtoyent. Ceux qui ſe delectent tant de la guerre & qui la perſuadent ſi volontiers, que peuuent-ils dire

à presẽt, qu'ils voyent que pour s'estre renouuelee par six fois, elle n'a apporté aucun fruit, sinon ietter la France en desolation?

Response à vne replique faite par deux sortes d'hõmes, contre la substitũ precedente

Mais quoy, diront quelques passionnez Catholiques, comment pourrions-nous exterminer ceux de la nouuelle opiniõ, si nous ne nous aidions des armes? Vrayement, Messieurs, leur pourroit-on respondre, Il faudroit premier que vous eussiez prouué qu'il est iuste, & que c'est l'vtilité publique d'ensanglanter vos mains dans les entrailles de vos compatriottes, auant que vous permettre vne telle boucherie. Ne vaudroit-il pas mieux que par douceur vous les fissiez venir à concorde, & par bons exemples de vie vous-vous missiez en deuoir de les conuertir? Quelques Huguenots, se pourroyent aussi trouuer, lesquels offensez des choses passees diroyẽt, Il ne faut point de paix auec ces Papistes, qui nous ont fait tant de maux, que premier nos espees n'en ayent fait vne cruelle vengeance. A ceux la diray-ie priuémẽt, pourquoy n'estes-vous lassez (veu que tant de gens le sont) de tant de souffrances & miseres, sans nous faire encor rentrer en d'autres nouuelles? Faisons la guerre

guerre à nos imperfections pluſtoſt que l'entretenir dans noſtre pays, & efforçõs-nous d'amolir le cœur de ceux qui nous haïſſent, par inſtruction, plaiſirs & ſeruices: & apres Dieu nous donnera vne paix aſſeuree. Voila, ce me ſemble, qu'on deuroit reſpondre à ces gens qui ſont ſi aſpres au ſang. Quand la guerre ſe cerche d'vne mauuaiſe volonté, c'eſt choſe iniuſte. Mais quand pour repouſſer la cruauté & defendre ſon innocence on la ſouſtient, on eſt excuſable, d'autant que la neceſſité y contraint. Mais entre les fureurs des François, nulle ne s'eſt trouuee ſi eſpouuãtable que les maſſacres. C'eſtoyent (diſoyent aucuns) les derniers remedes pour remettre la France en vnion. Et cependãt rien qui ſoit auenu ne l'a tant deſvnie: ce qui nous doit apprendre de n'y retourner plus, pource que les voyes violentes deſtruiſent, au lieu de reſtaurer. Et quand tout eſt dit, ceux-la ne meritent pas d'eſtre nõmez reformateurs, ains diſſipateurs.

Reſponſe à vne autre obiectiõ, touchant les eſtrangers.

S'il eſt queſtion de corriger quelques abus, ils ne ſe contentent pas ſeulemẽt de les extirper, mais auſſi veulent deſpouïller, chaſſer & aſſommer ceux qu'ils pre-

Italiens ſpecialement, de la ruine deſquels aucuns eſtimoyēt que naiſtroit le repos de la France.

tendent eſtre les abuſeurs, ſans diſtinction de perſonnes, ni de coulpes. Et ſi les Italiens (qui ſont fort multipliez en France) vienent en ieu, ils les enuelopent tous en meſme crime, & diſēt qu'ils les faut traitter en ceſte façon. Ils deuroyent premierement penſer, que cōme entre les François il s'en trouue de bons & de mauuais, qu'auſſi parmi eux il y en a d'vns & d'autres. On peut affermer quand ils s'addonnent à biē, qu'ils ſont excellens. Lors auſſi qu'ils veulent mal-faire, ils ſont terribles. D'auātage, ſauroit-on imaginer vne plus grande confuſion & iniuſtice, que pour vouloir chaſtier dix coulpables, l'on abandonne en proye à la fureur publique mille innocens? Si quelques Italiens ont apporté en France de mauuaiſes mœurs & inuentions, veillez ſur eux, & ſi vous les trouuez en faute faites les punir: mais ne les imitez pas, car vous auriez honte apres de les condamner. Aucuns les accuſent d'eſtre autheurs des impoſitions & ſurcharges, qui ont quaſi accablé le peuple. C'eſt vn mal-heureux crime: & ceux qui ſont ſi ingrats enuers la France qui les nourrit, & où ils s'enrichiſſent, venans à eſtre occaſion de la faire ronger & oppri-

mer

mer, ſont indignes d'y habiter. Mais il les faut bien remarquer, & n'imputer pas à tous la faute de peu. Qu'eſt-il dõc de faire? C'eſt de ne les croire pas, ains ſe ſeruir (pour le gouuernement de l'Eſtat) des Princes, Seigneurs, & perſõnes ſignalez, qui ont touſiours accouſtumé de conſeiller nos Rois. Toutesfois s'il y en auoit quelques vns parmi eux qui meritaſſent, pour leur ſinguliere vertu & fidelité, de participer aux grands honneurs (comme les hiſtoires teſmoignent que pluſieurs eſtrãgers au paſſé y ſont paruenus) qui eſt-ce qui leur voudroit dénier? Et ſur ceci ie demande quels François ont eſté plus affectionnez à l'Eſtat qu'vn Iean Iaques, & Theodore Triuulſe, vn Prince de Melphe, vn Duc Horatio Farneze, & principalemẽt ceſte magnanime race des Stroſſes, (dõt le dernier qui meritoit de marcher au premier rang des meilleurs Frãçois) a volõtairemẽt ſacrifié ſa vie pour les guerres ciuiles, qui cõmençoyent à remenacer la France? Ie deſirerois que nous euſſions demidouzaine de tels eſtrãgers que ceſtui la, voire dans nos plus ſecrets conſeils. Ils ont, dira quelqu'vn (i'entens de ceux qui trafiquent) toutes les plus groſſes fer-

mes du Royaume. Ie ne m'en eſtõne pas, puis qu'on les leur baille. Si vn François trouuoit ces commoditez-la en Italie, il y courroit à bride abatuë. Le remede à ce la eſt de preferer à eux, ceux de noſtre nation. Ce n'eſt pas encores tout: car ces gens-la, en cinq ou ſix ans ſe ſauent faire riches. Certes ils ſeroyent condamnables s'ils y paruenoyent au detriment public ou particulier. Mais ſi leur diligence, labeur, & induſtrie les y fait monter, vous ne les deuez blaſmer, ains pluſtoſt vous eſtimer mal-habiles de ne ſauoir faire le ſemblable. Toutesfois, ſi nous voulons vn peu prẽdre garde à quelques vns de nos François, nous verrons qu'ils ont moiſſonné auſſi diligemment que les autres. Somme, puis que la pluspart d'iceux ſont incorporez parmi nous, ayans maiſons, femmes & enfans, ne ſeroit-ce pas cruauté, d'arracher indiſcretement vn tel membre? La France a touſiours eſté fort humaine à recueillir les eſtrangers: ce qu'elle doit (à mon auis) encor faire, meſmemẽt ceux qu'on void qui ſe reueſtent des affections naturelles des originaires, & qui apportent bon exẽple & bon fruit. Mais les autres, qui comme

ſangſuës

sangsuës la succent & puis s'enfuyent au loin, ou qui apportent des nouuelletez pernicieuses, on les doit accuser, & les ayans conuaincus leur faire esprouuer la seuerité des loix de la France. Car le chasti mẽt de peu en corrigeroit beaucoup. Aux termes où est maintenant nostre estat, vn Italien Francizé est bien autant à priser qu'vn François Espagnolizé.

Response à vne autre obiectiõ de ceux qui enuiẽt aux gens de iustice, aux Nobles, & aux Ecclesiastiques.

Or ce ne sont pas seulement les estrangers qu'ils voudroyent qu'on traittast rudemẽt: car ils s'adressent aussi aux propres François, quand leurs passions les empoignent. Les vns disent que les Tribunaux de iustice, sur lesquels vne formiliere de Iuges sont assis, ne sont maintenant que pieges & ratoires, là où auec l'appast des loix & des coustumes, les riches & les pauures sont atrapez & saccagez: & qu'il en faut chasser vne partie, & piller l'autre, pour se sauuer & vẽger de leurs rapines, & mettre les iugemẽs selon la simplicité ancienne. Les autres se despitans contre les Moines, leur imputent que ce sont des exemplaires de dissolutiõ, oisiueté & hypocrisie, qui apres auoir vescu du labeur d'autrui pipent les consciences, & qu'on doit mettre le feu aux quatre coins de

leurs. Conuẽts. Aucuns populaires ſe plaignans de l'arrogance des Nobles, les voudroyẽt traitter à la façon de Suyſſe (encor que les Suyſſes n'ayẽt pas fait tout ce que ceux-la pẽſent) pour eſtablir vne Republique tranquille. Il y a auſſi de la Nobleſſe, laquelle eſtant indignee de l'orgueil & malignité du peuple de quelques puiſſantes citez, & de leur prõptitude à s'eſmouuoir, deſireroyẽt les corriger à coups d'eſpee, & par ſaccagemens. Ie laiſſe à penſer ce que d'autres peuuẽt dire de la plus part des gens de guerre, qui par où ils paſſent rauagent tout. Et de quelques Eueſques & Abbez qui continuellement preſchent & conſeillent la guerre, meſmes de certains Ieſuïtes qui par fines perſuaſions & promeſſes ſpirituelles en excitent aucuns à aſſaſſiner les grands: ils ne les eſpargnent non plus que les autres. Et combien qu'õ apperçoyue es ſus-nommez des maluerſatiõs & corruptiõs, ſi ne faut-il pas aller ſi viſte en ceſte beſõgne. Et croy que ce n'eſt point tant vn vray deſir de reſtauratiõ qui meut ces paſſionnez à vouloir ſi mal traitter ceux à qui ils s'attachent, ainſi qu'vne haine violente, à quoy ils veulent ſatisfaire: imaginans qu'en la ruine d'autrui ils

trouue-

trouueront quelque plaisir ou profit. Qui est-ce donc qui voudroit vser de leurs cõseils? On les doit reietter, veu que l'experience a monstré qu'ils seruent plus à engendrer d'autres maux, qu'à en corriger vn.

Ie veux parler à ceste heure de certains personnages plus moderez que ceux-ci, lesquels n'ayans pas les affectiõs mauuaises, ni faute de iugement, ont toutefois de la vehemence. Ce qui les fait maintenir q̃ le rasoir & le cautere sont necessaires & propres en ceste cure. La raison qu'ils amenent: est, que quand la pourriture a gasté vn membre, il le faut coupper pour garentir le coups d'infection. Disent q̃ la pratique s'en est veuë en Frãce par le passé, lors que les Lombards, les Iuifs, & les Templiers furẽt pour plusieurs & diuers crimes chassez, pillez, & la plus part exterminez. Ils adioustẽt encor l'exẽple de ceux qui ont voulu reformer les Estats, comme Lycurgus & Cleomenes firẽt celui de Sparte, lesquels s'aiderent de la force pour ruiner ceux qui vouloyẽt empescher leur desseins, & entretenir les desordres en vigueur. Ie respondray à tous ces poincts, & diray premieremẽt, que quand il est questiõ du sang, ceux-là qui sont pres

Response à ceux qui pẽsent pouuoir fonder en raison les conseils de violence.

des Princes, ou qui ont charges, doyuent entrer en leurs conſeiences, à fin qu'elles ne ſouffrent qu'ils aillent ſouiller leurs mains dedans, qui doyuent eſtre pures en l'adminiſtration des conſeils & de la iuſtice, où il ne faut pas tailler à tors & à trauers, cõme ſi les ſocietez ciuiles eſtoyẽt des troupeaux de beſtes, & les citez des boucheries. Et quant à la raiſon alleguee de retrencher les membres pourris, cela ne ſe pratique par les Chirurgiens qu'apres qu'ils ont conu qu'il n'y a plus aucun moyẽ de les guerir. Ce qui doit ſeruir de bonne inſtruction à ceux qui gouuernent, pour regarder encores de plus pres & biẽ conſulter, voire gemir, auant que venir à ces inciſions publiques, qu'on peut euiter d'autant plus aiſement qu'il y a beaucoup plus de remedes en l'art politique qu'en celui de chirurgie. Vn ancien a dit qu'vn Medecin eſtoit eſtimé dangereux, entre les mains duquel pluſieurs patiens mouroyẽt: & vn Magiſtrat encor pire, qui faiſoit mourir beaucoup de ſes citoyẽs: entẽdãt par là qu'il ne faut venir (qu'à toute extremité à ces remedes violens. Et ſi aux trois exẽples repreſẽtez on en a vſé, pour cela n'en doit on pas faire regle: car celui qui

Comme le corps public doit eſtre traitté.

Du traittement fait

qui considere tels faits legerement, & les applique sans iugement, se deçoit. On ne doit pas touſiours prendre pour argent contant (comme dit le prouerbe) tout ce qui est escrit aux hiſtoires, pource que ſouuent les cauſes, qui ont produit des effects, ſont ignorees ou falſifiees. Il y en a qui ont approuué les executions ſuſdites, diſans que les crimes commis en eſtoyẽt dignes. Autres ont eſtimé q̃ l'auarice de ceux qui vouloyent attrapper de ſi groſſes richeſſes, fit qu'on leur ſuppoſa ce qu'on voulut. Quoy qu'il en ſoit, ſi on y euſt procedé auecques plus de moderation, il euſt eſté plus honeſte. Pour le regard de Lycurgus, il eſt vray qu'il s'aida de la force, pour plus aiſemẽt faire receuoir ſes loix. Toutesfois il n'vſa d'aucune violẽce. Mais Cleomenes tua les Ephores, & en chaſſa pluſieurs autres qui s'oppoſoyẽt à la reformatiõ. Si ce remede a ſerui en Lacedæmone, s'enſuit-il pourtant qu'il nous ſoit profitable? Ie ne ſçai qui l'oſeroit affermer. car cõme vn ſoulier ne cõuient pas à tous pieds, auſſi vn faict ne ſe peut aprõprier à tous pays. Il faut biẽ conoiſtre tãt la nature des choſes q̃ des perſonnes, auant que les leur accommoder,

iadis en Frãce aux Lombards Iuifs, & Templiers.

Du fait de Lycurgus & Cleomenes.

ou l'on ſera en dãger de choir en erreur.

Concluſion & auis cõtraire à ce premier, touchant la violence.

Chacun void à quels termes la France eſt auiourd'hui reduite, & qu'elle eſt encor ſi alteree, ſi aigrie & enuenimee en elle meſme à cauſe des guerres paſſees, qu'au moindre coup d'aiguillõ qu'on lui donne, elle ſe remue par tout, cõme fait la mer, quãd elle eſt batue d'vn ſeul petit vent. Ce ſeroit donc grãde imprudẽce de lui appliquer choſes violẽtes, parce qu'elles rameneroyẽt la guerre, qui eſt le mal qui la conduit à la mort. Vne playe qui a engendré vne grãde inflammation & enfleure en la partie où elle eſt, ſi vous l'irritez par medicamẽs chauds, il s'en enſuyura putrefactiõ, puis mortificatiõ. Le meſme nous arriuera ſi nous voulõs adiouſter du feu auecques du feu. Le plus ſeur eſt d'vſer de choſes tẽperees, & ceux qui ne le voudrõt croire, on les renuoyera à l'experience, pour aprendre d'icelle que puis q̃ tant de cauteres & ſaignees de quoy on s'eſt aidé depuis vingt & deux ans, n'ont en rien profité, qu'il faut neceſſairemẽt ſe ſeruir de moyens diſſemblables.

Contre les conſeillers de guerres ciuiles.

Ie deſirerois que ſa Maieſté vouluſt eſtablir vne loy, touchãt ce faict ſẽblable à celle qui eſtoit pratiquee à Locres, qui en

regardoit

regardoit vne autre. C'eſt que quiconque vouloit propoſer quelque choſe nouuelle en ceſte République, eſtoit contraint de comparoiſtre deuant le peuple, ayant vne corde au col. Et ſi apres ſa propoſitiõ ouie elle eſtoit aprouuee, on lui oſtoit la corde, & s'ẽ retournoit libre: mais ſi ſon dire eſtoit reprouué, alors l'eſtrãgloit-on, pour admoneſter chacun par ce rigoureux ſupplice, de n'eſtre pas haſtif d'introduire des nouuelletez pernicieuſes, qui apportent alteratiõ & mutation en l'Eſtat. Auſſi ſeroit-il expediẽt que ſadite Maieſté ordõnaſt que celui qui voudroit conſeiller la guerre ciuile, ſe preſentaſt en la meſme maniere deuãt elle, eſtãt accõpagnee des Princes & de ſon Conſeil, & de trois cens perſonnages eſtimez gens de biẽ, prudẽs, & bons Frãçois qui ſeroyẽt tirez du corps de la Nobleſſe, du corps de la iuſtice, & du corps des citez, à fin que ſelon qu'on trouueroit ſon propos eſtre vtile ou ruineux, il fuſt traitté: & parauẽture que l'iſſuë ſeroit telle que par ceſt exẽple, pluſieurs ſeroyẽt effrayez & retenus de perſuader la guerre, par la cõtinuation de laquelle la Frãce accelere ſa ruine & ſe diſpoſe à la ſeruitude eſtrãgere. On pourroit

encores dire dauãtage pour affoiblir ceſte opinion, mais ceci ſuffit pour ceux qui ne veulent pas diſputer.

Conſideration du ſecond auis cõtraire au precedent.

Voyons maintenant quel iugement on doit faire des deux autres opinions qui ſemblẽt eſtre plus receuables. Pluſieurs ſe perſuadent que celle qui recommãde les remedes du tout doux & faciles doit eſtre ſuyuie, comme nous eſtans fort conuenables, & ce qui leur fait croire cela, eſt la conſideration des grandes ruines, qu'ont aporté les rigoureux: car de là ils vienent à conclurre qu'il faut s'aider des moyens contraires, pour paruenir à contraires effects. Secondement, ils cõparent la France à vn corps, qui par vne lõgue maladie eſt tombé en telle debilité & foibleſſe, qu'il ne ſe peut quaſi ſouſtenir: & diſent que ſi à celui qui eſt en telle indiſpoſition les regles de l'art defendẽt de donner des medecines fortes, de crainte qu'elles ne l'abbatent du tout que par la meſme raiſon les regles politiques ne permettent qu'à vn Eſtat languiſſant & demi conſumé on applique des remedes vehemẽs. Ils adiouſtent, qu'on a veu, pendant que les petites paix ont duré, que beaucoup de choſes cõmençoyent deſia à ſe reſtaurer, ce qui

ce qui enſeigne que les procedures douces ſont merueilleuſement propres pour aider à ramener la France au bon ordre qu'õ deſire. Vrayement il ſemble que ce chemin ſoit auſſi facile que le premier eſtoit difficile. Et pour n'auoir ſuyui ceſtui ci nous ſommes tõbez en de grãds maux, la ſouuenance deſquels a rendu les hommes ſi apprehenſifs que les ſeules paroles leur font peur. Si on parle de reformer ceux-ci ou ceux-là, ils imaginent incontinent qu'on veut commencer à les ruiner, pource que les iniures paſſees ont ainſi accreu les desfiãces. Voila pourquoi les regles, voyes & ordonnances les plus moderees, ſont les plus neceſſaires & propres à mettre du cõmencement en auãt, à fin de faire conoiſtre à ceux qui ne ſont que par trop farouches que pour reſtablir ce qui eſt en confuſion on y veut proceder auec attrempance: & en cedant en quelque maniere à leurs imaginations & craintes, on les rendra apres plus prompts à obeir à ce qui ſera ordõné. Il ne faut point ſe perſuader qu'on trouue grande contradictiõ, quand l'on aperceura que l'intention des reformateurs eſt bõne. Car beaucoup de choſes ſont changees au regard du paſſé,

Comment il faut s'aider de ceſt auis.

qu'il n'y auoit que quelques membres qui fussent offensez. Maintenant tout le corps se deult, & le patiẽt, qui ne vouloit conoistre son mal, crie à haute voix apres le medecin.

Response à ceux qui estimẽt impossible la reformatiõ de l'Estat.

Il est impossible, dira quelqu'vn, qu'on puisse voir vn consentemẽt si grand à rechercher la reformation. Car ceux qui profitent par les desordres les voudroyent tousiours voir regner. A celá respõdray-ie, qu'on sçait qu'il y aura des cõtredisans. Mais quand de l'autre costé on verra vne bonne disposition au plus grand nombre, & adioignant à cela l'authorité & la loy, on ramenera le reste à raisõ. Le principal nerf en ceci est l'exẽple & l'authorité du Roy, commandant auecques magnanimité: sans quoy rien ne se peut effectuer. Ie representeray quelques desordres de nostre estat, pour voir s'il est aussi aisé d'y remedier, comme plusieurs l'estiment: & des petits & faciles ie viẽdray aux grands & difficiles.

Desordres à reformer.

Les superfluitez en habits.

Au premier rang seront les superfluitez en habits qui superabondent par tout, dont depend la pauureté particuliere: à quoy il semble qu'il y ait petite difficulté. neantmoins si n'y peut-on toucher qu'on ne face

ne face crier deux milliõs de perſonnes. Quel moyẽ y a-il donques d'y pouruoir? c'eſt de rire de toutes ces crieries, plaintes & coleres. Car à vn fol ſi vous lui oſtez ſa marote, qu'il aime tant, il ſe tempeſtera encores d'auantage. Il eſt pourtãt beſoin de le faire, de peur qu'il n'en face mal aux autres. Mais, qui eſt encores pis, ces excez dont nous parlons, font mal, principalement à ceux qui les commettent, encore qu'à l'abordee ils ſoyẽt auſſi plaiſans, qu'à la fin deſplaiſans, quand le patrimoine eſt engagé. Qui voudroit particulariſer toutes ces eſpeces de folies (comme ceux qui ont inuenté la confeſſion auriculaire, ont diuiſé les pechez mortels & veniels en vne infinité de racines & branches) il faudroit vn volume entier. De tout tẽps il a eſté mal-aiſé de retrãcher ce que les perſonnes ont eſtimé leur eſtre ſouueraines delices, & quelques hiſtoriens teſmoignẽt que les Romains meſmes y ont eſté empeſchez. Si eſt-ce qu'il y a grande difference entre eux & nous : car ils ſe debordoyent lors que tout leur abõdoit, & nous le faiſons quand quaſi tout nous defaut, & n'ay pas opinion que nous entrions en ſedition pour ce poinct. Ceux qui tienent la

Douane de Lyõ, dirõt, que le Roy perdra plus de trois cẽs mille escus de rẽte, si on ne laisse la liberté à tous pour les habits. Mais si on tourne le fueillet, on verra qu'il sort du Royaume plus de quatre millions de liures tous les ans, qui vont en Italie pour telles marchandises, lesquelles sont occasiõ de faire despẽdre au Roy, & à ses suiets, plus de douze millions en habillemens superflus, dequoi on se pourroit biẽ passer. Du temps de Philippe le Conquerant, sous lequel la France estoit florissante, & en grãdeur, on n'auoit point l'vsage des velours, ni gueres d'autres draps de soye: pour le moins peu en portoyent. Et cependãt iamais les grãds ne furẽt mieux obeis, chacũ seló son degré, qu'ils estoyẽt lors. Quand il n'y a que les riches ornemens qui font reuerer & aimer, il y a peu de fermeté en cela, & faut qu'il y ait des obligations plus fortes pour nous rẽger à ces deuoirs. Ce n'est pas à dire qu'õ doyue reigler les vestemẽs à la simplicité du tẽps ancien: car aucunes choses abondẽt maintenant, qui lors estoyẽt tres-rares. Il y a le tiers de la Noblesse au moins, qui voudroit bien qu'il y eust en cela vn bõ reglemẽt: car elle en seroit plus accommodee d'argent

gent,& moins endettee. Et croy qu'elle desireroit plostost despendre ce qu'elle consume en telles superfluitez à aller seruir son Roy en vn camp (où la despense seroit mieux employee) que s'appauurir en ces folies, & au lieu de tant de belles chausses & mãteaux,recamez d'or & d'argent,acheter de bons cheuaux, de bonnes armes,& autre equipage, pour estre dignemẽt en ces honorables neceſſitez-là. Il se trouueroit alors plus de douze cens gentils-hommes,qui auroyẽt moyen sans solde de l'accompagner,qui sont encores de bonnes reliques de la Frãce ruinee, & qui feroyẽt autant de miracles que celles de S. Mathurin de Larchant. Et comme celles-ci gueriſſent les fols (ce dit-on) aussi les autres gueriroyẽt certains estourdis,qui cuident que nous autres François soyons à l'hospital. Qui est-ce donc qui feroit rumeur pour ces choses? A l'auenture que ce seroyent les dames, qui sont merueilleusemẽt affectiõnees à ces beaux ornemens, & auroyẽt extreme desplaisir qu'on les leur retrẽchast. On leur en doit permettre beauconp plus qu'aux hommes,pour cõtenter leur curiosité,& pour ce qu'elles aiment d'auoir quelque chose

qui donne plus de lustre à leur beauté. Aristote dit pourtant, que les femmes font la moitié de la Republique, & qu'il conuient aussi par bõnes loix les regler: mais elles ne le veulent pas croire, & disent qu'il est heretique.

2. *Autres superfluitez notamment en despenses excessiues.*

Il y a encores plusieurs autres superfluitez, de quoy ie ne feray point de mention parce que i'en ay parlé ailleurs. I'ay seulement choisi ceste espece qui est aussi ruineuse que comunne, laquelle i'ay mis en veuë pour monstrer que puis qu'elle se peut corriger, que le mesme se feroit des autres, qui nous rendent pires & necessiteux. Et si on desire que ie les nomme, ie diray que ce sont les despenses ezcessiues qu'on fait en festins somptueux, pour peu d'occasion: masques, ieux, train superflu, bastimens superbes, meubles precieux, & en plusieurs autres pompes & plaisirs, le tout ayant grand besoin d'estre moderé, d'autant que plusieurs y outrepassent leur deuoir & pouuoir: & ne mẽtiroit-on point en disant qu'ils employeroyent plustost mille escus en telles vanitez, qu'é donner demi vn à vn pauure mourant de faim, ou dix à vn ami, qui seroit en grande necessité. Et la cause de cela est le trop grand

amour

amour de soy-mesmes, & le peu de charité enuers autrui.

Des princ paux remedes pour ce regard.

Maintenãt ie parleray des choses où il semble qu'il soit necessaire de toucher, si on veut redresser l'Estat, combien qu'il y ait peril à les remuer. Il y en a qui pẽsent, si en la pauureté où il est, on ne fait des recerches de ceux qui se sont si desmesurement enrichis pendant les confusions, qu'ó priuera le Roy d'vn tres-grand profit, qui prouiendroit des restitutions que beaucoup seroyent cõtraints de faire, lesquelles estans appliquees à bons vsages, seruiroyent à rebouscher de grãdes bresches. Ceste proposition-ci est belle & fondee en equité, mais l'execution en est difficile, veu le grand nombre de personnes qui ont eu la conscience plus large que la mãche d'vn Cordelier, aucunes à trop receuoir, autres à s'accõmoder, & plusieurs à prendre & rauir. Et ne faut douter qu'il n'arriuast des inconueniens si on les vouloit presser de rendre cõte de leurs administrations passees. Encores s'il n'y auoit que quelques Thresoriers de ce nombre, (lesquels à present doyuent fidelement verser en leurs charges, pour la souuenãce du naufrage qu'ils cuiderent vne fois

Des recerches.

faire) nous serions asseurez de ne tomber en guerre. Mais de s'attacher à des gens qui portent des espees, qui sçauent commander & frapper, & qui ont authorité, amis & intelligences, indubitablement on verroit de grandes alterations. Ne fut-ce pas vne des causes qui esmeut Cesar à prẽdre les armes, pource qu'on le vouloit rechercher, lui & ses partisans, des richesses qu'ils auoyent butinees es Gaules? Quand les Gracches proposerent la Loy Agraria pour la faire pratiquer, qui retrenchoit les possessiõs des riches, quelles sanglantes seditions s'en ensuyuirent? Encores qu'vne chose soit legitime, tousiours n'est il pas expedient de la vouloir mettre en vsage, à cause que l'indisposition des affaires & du temps ne le requiert pas. On dira que c'est vne voye douce de redemander par les loix, ce qui a esté vsurpé contre les loix. Cela est vray: mais si on regarde bien les consequences, on verra qu'elles sont si perilleuses, que ce seroit faire vn lourd erreur, pour vouloir recueillir de petis profits, aller cheoir en de grands dommages. Car puis que ceux qui ne veulent pas perdre les biens qu'ils ont acquis ne s'abstiẽdront pas de voyes violentes

lentes pour les conſeruer : le plus aſſeuré eſt de fermer maintenãt les yeux ſur quelques maux incurables,& les ouurir ſur les curables. La loy d'oubliance que nous auons touſiours miſe la premiere en nos pays,& qui a eſté pratiquee par les Atheniens & Romains, apres leurs guerres ciuiles , nous admoneſte d'oublier auſſi, en ce temps muable,beaucoup de choſes.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

2. Des Eccleſiaſtiques.

Vne meſme cõſideration y a-il pour le fait des Eccleſiaſtiques. Car comme pluſieurs ſe ſont trouuez qui ont maintenu qu'il falloit prẽdre la moitié de leurs biẽs (deſquels la pluſpart abuſent) pour en acquitter le Roy , veu que le peuple eſt incapable pour ſa pouureté d'y ſatisfaire: ces groſſes paroles leur ont fait peur, qui tendoyent à diminuer l'heritage temporel.de maniere que reueillãt leurs eſprits ils ont pluſieurs fois par incomparables artifices renuerſé ces ouuertures, auſquelles on commẽçoit à prendre quelque petit gouſt , remonſtrãs qu'ils ne pourroyẽt iamais auoir aucune inclination à aider ſa Maieſté , qu'au preallable elle ne miſt l'Egliſe Romaine en frãchiſe des oppreſſions de ces Huguenots , leſquels eſtans tous exterminez apres ils feroyent mer-

ueilles. Somme que par tels moyẽs ils ont ſi bien ſçeu bailler le change (comme on dit en termes de venerie) qu'on ne les a laiſſez en repos pour pourſuyure les autres par guerre. Et quelquefois quand ils ont voulu prẽdre le frein aux dents, qu'ẽt ils fait? On l'a veu aux Eſtats tenus à Blois l'an mil cinq cens ſeptante & ſept. Car ils iouërent ſi bien leur perſonnage qu'ils eſmeurent l'vne des parties de la France contre l'autre, & eux cependant iugeoyẽt des coups : meſmes aucuns vindrent à dire que le clergé poſſedoit plus de quinze millions de francs de rente, par chacun an, & que ſi on les vouloit opprimer, qu'ils feroyent bien laſcher priſe à ceux qui les auroyent mordus. Ces exẽples monſtrent qu'il ne faut point vſer de force enuers ceux qui ont moyen de s'oppoſer auecques la force. Mais ie preſume puis qu'iceux ſont François, qu'ils ne lairront iamais tomber leur Roy en neceſſité, qu'ils ne le ſecourent, meſmemẽt quand ils verront que par douceur ils en ſeront requis. Et puis qu'auſſi bien ils n'employent aux vrais vſages deſtinez les richeſſes eccleſiaſtiques, ils ne doyuẽt refuſer d'en aider à celui duquel les predeceſſeurs ont ſouffert

fert qu'elles ſoyent venues en leur poſſeſſion.

Ceſte meſme procedure moderee doit (à mon auis) eſtre ſuyuie enuers ceux de la Religion, pource que tant de rigueurs dont on s'eſt ſerui cõtre eux, pour les reduire, ce diſoit-on, les a reduits à extremité de ſe defendre, de ſorte qu'il n'eſt plus poſſile qu'vn ouurage de conuerſion ſi ſanglante, ſe puiſſe parfaire ſelon la premiere intention de ceux qui auoyent cõmencé à le baſtir, donques le meilleur eſt de le laiſſer. Si on preſume qu'ils errent, il les faut redreſſer par les paroles de Chriſt & de ſes Apoſtres, & nõ par les perſecutiõs & les feux, qui ont eſté pluſieurs annees allumez en Frãce. Le feu eſt pour les Sodomites, & non pour ceux qui au milieu d'icelui reclamẽt le Fils de Dieu. Nos Rois ayans eſté perſuadez par les gẽs d'Egliſe, que c'eſtoit vn ſacrifice plaiſant à Dieu de les extirper de leur Royaume, ils s'y ſont efforcez penſant bien faire, & ont conſumé plus de temps, de finãces, & d'hommes à ceſt effect, que Cæſar ne fiſt à la conqueſte des Gaules, de l'Eſpagne & de l'Angleterre. Et puis que l'experience a teſmoigné que tout cela

3. *De ceux de la Religion.*

n'a rien auancé, ne doit-on pas cercher des voyes plus gracieuſes & propres à conſeruer les hommes, pluſtoſt qu'à les deſtruire? Sa Maieſté feroit bien ſi elle diſoit au clergé, Meſſieurs, puis que le glaiue materiel, en tant d'annees n'a peu effectuer voſtre conſeil, trauaillez auecques le ſpirituel, qui eſt la doctrine & la predication, pour redreſſer la pieté, en y adiouſtant la bonne vie. Il me ſemble que d'vn coſté & d'autre, on deuroit tenir ce chemin pour s'entrecouurir, ainſi qu'ont fait par le paſſé tant d'excellẽs perſonnages, comme Irenee, Polycarpe & Athanaſe, & autres bõs Paſteurs qui ont cõduit dãs les voyes de ſalut vne quantité innumerable de pauures ames eſclaues d'ignorance & de peché. Auecques l'eſpee on oſtera biẽ la vie à quelcun, mais de lui oſter les perſuaſions de l'entendemẽt, cela ne ſe peut faire par vn inſtrument materiel, ains par autres perſuaſiõs de verité. Obſeruãt ceſte regle-ci, encores ſeroit-il requis pour voir quelque repos apparent en l'Egliſe, que ſa Maieſté accordaſt vn Concile nationnal frãc & libre (car le Pape n'en accordera iamais vn general qu'il craint cõme la foudre) qui fuſt compoſé de Theologiens

logiens honnorables, charitables & amateurs de concorde, lesquels estans saincte ment assemblez, pourroyét trouuer quel ques doux moyens, qui seruiroyont de nous faire raprocher de l'vnion Chrestienne que deuons tous desirer, au lieu que nous-nous esloignons les vns des autres par diuision. Nos maistres pourront respondre sur ceci, que la religion Catholique Romaine ne doit estre mise en doute, ni en dispute, ouy biẽ les opinions nouuelles, qui sont pleines d'erreur. Mais que si quelque heretique veut disputer, qu'il vienne en la faculté de Theologie, & on parlera à lui des grosses dẽts. Ie repliqueray que Messieurs ont trop grand auantage, estans en leurs gros bouleuards, comme à Rome, en l'inquisition d'Espagne, & en Sorbonne. Car il n'y a si subtil Euãgelique qui n'y perdist son Latin, & Aristote mesme auecques son Grec, s'il se trouuoit en la meslee, y seroit tres-empesché: car ils ont des argumens plus concluans que ceux de la premiere figure. Quand donques ils tiennẽt quelcun qui repugne à leurs opinions, & les pique des aiguillons de l'Escriture, ils vous lui baillẽt incontinent vn syllogisme à soudre, qui est

de feu, d'eau, ou de corde, & c'eſt en propre perſonne qu'il faut reſpondre & non en figures, de ſorte qu'vn pauure homme condamné, premier que d'eſtre conuaincu, eſt contraint de ceder corporellemẽt à la force de ces argumens, qui concluent neceſſairement à la mort. Mais le meilleur ſeroit de laiſſer toutes ces mauuaiſes couſtumes paſſees, & ſuyure les expediens que i'ay propoſez, ou de plus propres pour viure en repos; de peur que Meſſieurs, en voulant contraindre les autres de receuoir leurs opiniõs celeſtes, ne viennent à perdre leurs poſſeſſiõs terreſtres, ainſi qu'ils ont fait en vne grãd'partie de l'Europe. Et deſia void-on qu'en France les plus riches membres de leur domaine ſont és mains des guerriers Catholiques, leſquels ayans reçeus tels bienfaits pour loyers deus à leurs ſeruices, il s'enſuyura (ſi les guerres ciuiles cõtinuẽt) que la neceſſité & la cupidité feront que pluſieurs d'eux s'approprieront des choſes dont ils n'eſtoyent auparauant qu'vſufructiers. Ce qui eſt autrefois auenu en ce Royaume, du temps de Charles le ſimple. I'ay biẽ voulu leur dõner ce petit aduertiſſement, pource que ie m'aſſeure que ils ſeroyent

ils ſeroyẽt marris que par audace, ou par artifice, on vouluſt mettre la main dans la marmite, & principalemẽt les Huguenots qui n'ont pas (à ce qu'ils diſent) le droit & l'authorité de l'impoſition des mains.

Quant à la iuſtice, qui eſt vn membre fort diſproportioné, elle meriteroit d'eſtre reformee auec quelque ſeuerité, n'eſtoit qu'on eſt en partie cauſe dequoi pluſieurs qui l'adminiſtrẽt en abuſent: par ce que pour ſe deſdómager & recompenſer, ils vendẽt en detail (cóme aucuns ont dit) ce qu'on leur a vẽdu en gros. Mais vn ſingulier remede pour ceci, ſeroit de ſuprimer peu à peu, & ſans iniuſtice, la moitié de ce gros exercite, auec tãt de ſuperfluës formalitez, qui engendrent tant de longueurs. Car de là s'enſuiuroit que la moitié des procez & des mangeries s'en iroit à vau l'eau. Mais quel excez y a-il en l'ordre des finãces, tãt en la multiplicité d'officiers, qu'aux gages à eux aſsignez, qui ſe montent à douze cens mille eſcus par an, ce diſent ceux qui le penſent bien ſauoir. N'eſt-ce pas reſpandre les richeſſes, veu que moins de cent mille eſcus ſufiroyent pour l'entretiẽ d'vn nombre moderé qui auroit ceſte adminiſtration? Le reuenu du

4. *De la iuſtice.*

grand Duc de Florence, ou de celui de Saxe, ne se monte dauantage. Ce qui me fait admirer nostre France, voyant les moindres pieces de ses ruïnes equipoler à de petis Royaumes.

Moyẽ d'appliquer les remedes.

Or pour paruenir à la correctiõ de tous ces desordres & de plusieurs autres qui s'a perçoiuent en d'autres vocations, il faudroit que sa Maiesté fist assembler deuëment & sans brigue ses Estats generaux, par le moyen desquels elle prendroit de bons auis & de bonnes resolutions, & eux ne remporteroyẽt que le malgré de ceux qu'ils auroyent vn peu testõnez, & elle le fruict. Car quoi qu'õ vueille dire, en quelque façon qu'on prenne les François, ils aiment tousiours leur Roy. Il peut suruenir vne doute qui feroit blasmer l'vsage des voyes moderees, s'il n'estoit vuidé & esclarci. C'est que beaucoup trouueroyẽt estrange que sous l'ombre de douceur, on laissast tant de vices impunis: esmeus d'vne fausse crainte, qu'en y touchãt on altereroit plusieurs personnes au preiudice de l'estat. Vrayemẽt on les pourroit raisonnablemẽt reietter, si elles tendoyẽt à restreindre les iugemẽs politiques, sans lesquels les Estats ne se peuuent maintenir.

Mais

Mais il faut cõsiderer qu'il y a difference entre le cours de la iuſtice ordinaire, (laquelle doit touſiours auoir, s'il eſt poſſible, ſon train egal) & les moyẽs & procedures qu'õ a accouſtumé de tenir és corrections des deſordres ſuruenus tãt en la police qu'é mœurs vniuerſelles: car quelquefois en ces choſes ici on eſt contraint de s'accommoder aux perſonnes, quand elles ſont en trop grand nombre, ou trop eſleuees aux moyẽs, & à la puiſſance quãd elle eſt petite. Et ſelon le temps quand vn Eſtat eſt diuiſé, & cela fait qu'on relaſche du tout la ſeuerité, en attẽdant l'occaſion plus oportune. Mais pour en vſer quãd la Loy commande que les blaſphemateurs, meurtriers, adulteres & brigands ſoyent punis, il ne faut point regarder à tant de circonſtances: car il lui faut obeïr, pource que c'eſt Dieu qui parle, & à la verité ce ſeroit par là qu'il faudroit commencer à reigler les eſtats difformez.

Du troiſieme auis meſlant les deux precedens.

Reſte à diſcourir de l'autre opinion qui meſle enſemble la douceur & la rigueur. Ceux qui l'approuuent diſent que les remedes pour appliquer à la France, doiuẽt eſtre ainſi compoſez, ſi on veut qu'ils profitent. Car tout ainſi que les violens, qui

empirent la maladie, ſont à reietter: auſſi les trop doux, n'ayans aucune force pour la diminuer, ſe trouuent infructueux. Ils conſiderẽt que les maux & deſordres ſont attachez au corps vniuerſel de la France, ainſi que la rouïlle eſt attachee au fer: & comme pour l'oſter & le rendre luiſant, il ne faut pas ſeulemẽt le lauer & l'eſſuyer, ains verſer de l'huile deſſus la rouïllure, pour la rõger & puis apres fourbir & nettoyer ſoigneuſement le fer: pareillement les vices qui ont pris pied ne s'en vont point (comme on dit) à la bonne foy. Il faut le pouſſer dehors, ainſi qu'vn homme eſtrãger qui ſeroit entré en vne maiſõ, d'où il ne voudroit ſortir. Si nos maux, diſent-ils, eſtoyẽt ſemblables à vn criminel, lequel ayant receu ſa ſentence de cõdemnation, ſe laiſſe mener à la ſeule voix du miniſtre de iuſtice où il veut, auec facilité les bãniroit-on. Mais eſtans pluſtoſt ſemblables à vn cheual rebours, lequel quand l'eſcuyer lui donne de l'eſperon, taſche auec les pieds de derriere de lui frapper la iambe, & auec les dẽts de la lui mordre, pour ceſte occaſion les doit-on manier gaillardemẽt, & leur dõner tãtoſt de la baguette, & tantoſt auecques la voix

rude

rude les tancer & menacer, qui veut en auoir raiſon : on doit auſſi eſtimer que la plus part des vices ſont orgueilleux, & quād ils conoiſſent que vous les craignez, ils vous brauent, mais donnez leur la terreur des loix & de quelques ſupplices, ils s'eſpouuantent & ſe cachent. Dauantage, ceux à qui les choſes mauuaiſes deſplaiſent, quand ils voyēt qu'auec trop de douceur & trop mollement on procede à les corriger, ils pēſent qu'il y ait quelque ſecrette conniuence auec icelles, & ſe ſcandalizent des Magiſtrats, pour leſquelles raiſons ils concluent qu'vne moderee ſeuerité doit eſtre adiouſtee aux remedes, ou n'en eſperer pas grand fruict.

Confirmation d'icelui.

Quand ie viens à examiner de pres ceſt auis, ie trouue qu'il eſt bien fondé, ce qui ſe pourra mieux conoiſtre ſi on l'aplique à quelques faits propoſez, ainſi que les Chirurgiens font leurs onguens ſur les playes, pour tirer par les effects meilleure conoiſſance de leur vertu. Et ſi quelqu'vn me vouloit accuſer que ie prēs plaiſir à blaſonner diuerſes perſonnes, ie lui reſpōdray qu'eſtāt queſtiō d'effacer les taches qui ſont ſuruenues en chacun ordre, il faut premier les mōſtrer: & n'ameneray

pour exẽple que ceux du corps deſquels ie ſuis, à ſauoir des Nobles & des gens de guerre. Mettons-nous donẽ deuant les yeux les maluerſations qui ſe commettẽt par les derniers en temps de paix ſur le peuple, lors qu'ils vont à leurs mõſtres & en reuienent, ou qu'ils changent de garniſon. On verra qu'encores qu'ils ſoyent payez, ſi eſt-ce que quaſi tous ne payent rien, & ſi faut encores les traiter à vingt ſols pour table (comme on dit) & au partir du logis que l'hoſte face la courtoiſie. Il ſemblera peut eſtre que ceſte foule ſoit petite. Mais ie penſe qu'elle ſe mõte plus de douze cens mille liures par an. La maniere d'y remedier ne ſera pas par remõſtrances verbales, ni par defenſes publiques. Il faut auecques iuſtice armee que quelques vns ſoyent chaſtiez rudement, à fin que cela apporte terreur aux autres. Qui doute auſſi qu'il n'y ait quelques Capitaines d'infanterie, leſquels eſtãs payez pour cent hommes n'en tienent pas trente en leurs compagnies, & encores ſe mocquent ils des autres qui n'entendent pas le tour du baſton, & les appellent lourdauts. Ces rapines exceſſiues, qui tournent au treſ-grand deſſeruice du Roy, ne ſe peu-

uent

nent corriger que par chaſtimens exemplaires. Au moins s'ils deſroboyẽt en gẽtils-hõmes, encor cela ſeroit aucunement ſuportable, veu le temps qui court: mais de venir iuſqu'à ce degré, c'eſt deſrober en faquin. Les gens de guerre peuuẽt dire vne choſe: On ſe ſert de nous, & d'argent point de nouuelles. En ce cas eſtãs priuez du benefice de la ſolde, ils doiuent eſtre exemps de la rigueur des loix, encores qu'ils viuent à diſcretion: mais quand ſous l'ombre d'eſtre mal payez, ils ſe licẽtient à actions violentes & infames, ils ſont ſans excuſe, n'ayans alors autre priuilege, ſinõ de viure moderément ſur le peuple, ainſi que i'ai dit. Il y a auſſi de la Nobleſſe, qui pour des querelles qu'elle prẽd ſans propos, ou pour croquer la deſpouille d'vn gras benefice, faite des ports d'armes, dõt s'enſuit quelquefois beaucoup de meurtres, & n'y a Prouince au Royaume ou cela ne ſe voye. Si pour les en diuertir vous leur enuoyez vn petit ſergent à verge, iamais chiquanoux ne fut mieux frotté qu'il ſera. De leur enuoyer auſſi la lettre d'vn Gouuerneur, cela eſt froid: parce que les gouuerneurs prient auiourd'hui, au lieu de commander, ce que les diuiſions

ont causé. Qu'est-il donc de faire pour abolir ces petites guerres qui se font en paix, & qui rallumẽt les haines & releuẽt les partialitez? C'est d'attraper cinq ou six de ces guerriers, à fin que cinq ou six cens deuiennẽt sages. Sõme, puis que par la continuation des dissensions ciuiles, l'audace, la malice, & la desobeïssance sont si fort accreuës, on ne doit pas penser auecques les edits & ordonnances les pouuoir reprimer, si la verge n'est aussi en la main de ceux à qui il appartient de la porter, pour donner poids aux paroles. Et cõbien qu'en ceste reformation-ci considerant les choses en general, on y doiue proceder auecques beaucoup de moderation, à fin de ne riẽ esmouuoir ni troubler: si est-ce qu'en regardãt en particulier plusieurs qualitez vicieuses, qui empeschẽt le restablissemẽt de l'ordre, il semble que ce n'est point erreur que de messer auecques la douceur quelque portion de seuerité.

Conclusiõ. Maintenant pourra-on iuger quel remede nous seroit plus profitable, où cestui-ci, ou celui qui est plus moderé. Quãt à moi, ie pense qu'en aucunes choses celui qui est meslé seroit necessaire, & en d'autres le doux: m'asseurant que la difficulté

culté se trouuera touſiours moindre à faire ceſte difference, qu'elle ne ſera à mettre la main à l'œuure. Nous y tardõs trop, car nos maux ſont paruenus à tel degré, qu'il ne faut plus conſulter comment on les guerira, ains s'eſtonner pourquoi on ne commence à les guerir.

De la bonne nourriture & inſtitution qu'il eſt neceſſaire de donner aux ieunes gentils-hommes François.

CINQVIEME DISCOVRS.

Source de la differẽce qu'on void entre l'ancienne Noblesse & celle de noſtre temps.

CEvx qui ont remarqué les choſes ſingulieres de la France, ont confeſſé que l'vne des principales eſtoit ceſte floriſſante & treſgrãde Nobleſſe, addõnee à iuſtice & prouëſſe, dõt touſiours elle a eſté decoree: en quoi ils ont eu bonne raiſon. Car ſi on cõſidere les tẽps qui ont paſſé, on verra par les beaux effets qui d'aage en aage ſe sõt manifeſtez, q̃ de ceſte groſſe ſouche, il eſt ſorti abondãce de treſ-excellẽs perſõnages, qui ont grãdemẽt ſeruy

& profité à leur patrie. Mais cõme tout ce qui a eſtre, eſt ſuiet à varieté & mutation, auſſi eſt-il auenu que la pluſpart de celle qui auiourd'hui a ſuccedé aux biens des anceſtres, n'a herité la meſme vertu: ains demi enſeuelie en la corruptiõ commune, s'eſt abaſtardie & eſloignee des anciẽnes mœurs. Ce qui a beaucoup diminué de la louange & bõne reputation qui ſouloit eſtre dõnee, tãt en general qu'en particulier, à ceux qui portent ce beau titre. Or ſi on veut cercher les cauſes qui ont engendré tãt d'imperfectiõs en ce corps vniuerſel, on trouuera que l'vne des plus notables, eſt le peu de ſoin qu'on a eu de bien faire inſtituer les ieunes enfans aux choſes honeſtes. I'eſtime auſſi qu'aucuns ont commis erreur, en cuidant paruenir à vne telle fin, dont s'en eſt enſuiui que le principe n'ayant eſté bon, ce qu'on y a adiouſté a eſté de meſme.

Si les peres alleguẽt pour leurs excuſes, qu'ils ſe ſont reiglez en ceci ſelon la couſtume, ils ne ſeront pas iuſtifiez: veu qu'en choſe ſi neceſſaire il ſe faut conduire ſuiuant les inſtructions des ſages, qui ont eu ce poinct en ſi grande recommandation, qu'à fin que la poſterité en fuſt memora-

tiue

tiue, ils l'ont amplement traitté en la pluſ part des liures qu'ils nous ont laiſſez. Ie ſçay bien que naturellemẽt chacun a vne impreſſion en ſoy, de cõſeruer & exalter ce qu'il a procreé: mais quand ceſte affection eſt aidee & guidee par la doctrine, elle paruient mieux à ſa fin. A ceſte occaſion il eſt bon d'entendre ſuccinctement les opinions des anciens philoſophes & legiſlateurs, afin qu'eſtant le iugement confirmé, on ſoit apres plus diſpoſé à faire ce qui conuient.

Pourquoy les ſages politiques ont ſi ſoigneuſement recõmandé la bonne inſtitution des enfans.

Tous les plus renommez, cõme Lycurgus, Socrates, Platon, Ariſtote, Xenophõ & Plutarque, diſent que la negligence à bien faire inſtituer les enfans rend les Republiques corrompues, & que les vices, qui s'impriment en ieuneſſe, ſe peuuent difficilement corriger. Cõme au contraire, quand la vertu y prẽd de bonne heure ſon ſiege, elle y fructifie abondamment apres. Ils blaſment auſſi, non ſeulement les peres qui par auarice, pareſſe ou ignorãce, dénient à leurs enfãs la bõne educatiõ qu'ils leur doyuent: mais auſſi font vn mauuais iugemẽt des Eſtats, où les reglemẽs & diſciplines mãquent, pour l'inſtruction de la ieuneſſe. Ils alleguẽt encores q̃

les meilleures natures, si elles defaillent en bõne nourriture, deuienent pernicieuses, & qu'il est impossible q̃ les vieux soyẽt courõnez d'hõneur, si en leur printemps ils n'ont apris à cheminer par les sentiers de vertu. Bref, tous estiment que comme les plantes & les arbres n'estans cultiuez demeurent sauuages: qu'aussi les ieunes gens, s'ils ne sont polis par bonnes coustumes, deuienent rudes & vicieux. Voila en somme vn petit eschantillon des instructions qu'ils ont laissees en general, tant aux peres qu'aux Magistrats: pour les exhorter & inciter à estre diligens à ce que la ieunesse soit nourrie & enseignee en toutes choses honnestes.

Mais quel besoin est-il de cercher de grandes preuues & confirmations de ceci, veu que nul ne le reuoque en doute? Plustost faut-il declarer comme on doit proceder en ceste nourriture, pour la faire fructifier en belles actiõs de vertu. En cela cõuiendra-il encor s'aider de la doctrine des mesmes philosophes, lesquels ont si biẽ discouru de tout ce qui apartiẽt à toutes les parties de la vie ciuile, q̃ (les preceptes diuis exceptez) on ne pourroit trouuer de meilleure adresse. Ie reciterai

ici

ici quelques propos de Plutarque, seruans à ceste matiere, Il n'y a riẽ (dit-il) qui tãt serue à la vertu, & à rendre l'hõme bienheureux, que la bõne institution : car tous autres biens au prix de celui-là, sont petis. La Noblesse est belle chose: mais c'est vn bien de nos ancestres. Richesse est chose tresprecieuse: mais qui gist en la puissance de fortune. La gloire est venerable, mais incertaine & muable. Santé est precieuse, mais elle se chãge facilemẽt. Et au cõtraire le sauoir est la seule qualité diuine, & immortelle en nous. Car il y a en la nature de l'hõme deux parties principales, l'entẽdemẽt & la parole: dõt l'entendement est cõme le maistre qui commãde, & la parole, comme le seruiteur qui obeït : mais ceste entendement n'est point exposé à la fortune. Il ne se peut oster par calõnie, il ne se peut corrõpre par malãdie, ni gaster par vieillesse, pource que lui seul raieunit en vieillissant. La guerre qui comme vn torrẽt entraine & dissipe toutes choses ne sauroit emporter le sauoir. Et semble que Stilpõ le Megarien fit vne response digne de memoire, quãd Demetrius, ayant pris la ville de Magare, lui demanda s'il auoit rien perdu du sien : non

Au traitté Commẽt il faut nourrir les enfans.

(dit-il) car la guerre ne ſauroit piller la vertu. On peut aiſément cognoiſtre par ceci l'ineſtimable fruit qui procede de la bonne nourriture, laquelle encor qu'elle ſoit treſ-neceſſaire, ſi faut-il que d'autres choſes ſoyent cõcurrentes pour rẽdre vn ieune homme bien accompli en vertu, ainſi que dit le meſme autheur. Or il en nomme trois qui doiuent s'accõpagner, à ſauoir, la Nature, la Raiſon, & l'Vſage. Par la nature, il entẽd l'inclination: par la raiſon, la doctrine des preceptes: & par l'vſage, il entend l'exercitation. Le commẽcemẽt, dit-il, nous vient de nature, l'accroiſſement, des preceptes de la raiſon: & l'accompliſſemẽt, de l'vſage & exercitation: & puis la cime de perfection, de tous les trois enſemble. S'il y a defectuoſité en aucune de ces trois parties, il eſt force que la vertu ſoit en cela defectueuſe, & diminuee: car la nature, ſãs la doctrine & nourriture, eſt vne choſe aueugle: la doctrine ſans nature eſt defectueuſe: & l'vſage ſans les deux premieres, eſt choſe imparfaite. Ceſte inſtruction doit eſtre biẽ notee, car ce ſont cõme les principaux poincts que les peres doiuent conſiderer, voulans façonner & diſpoſer leurs enfans à vertu. Et com-

combiẽ qu'ils ne ſe puiſſent pas touſiours rencontrer enſemble ſi bien qu'on ſouhaitteroit, cela ne les doit pourtant deſcourager de paſſer outre, & tendre à s'approcher du mieux, & à s'eſloigner du pis.

Des fautes qui ſe commettẽt par les peres.

Il y a des peres qui ont des enfans, qui ſe retrouuent de ſi lourde & peſante nature, qu'il leur ſemble que c'eſt comme peine perdue de leur faire enſeigner ce qu'ils preſiument qu'ils ne pourrõt iamais aprẽdre. Mais ils commettent erreur en cela: car à ceux qui plus ſont deſpourueus des facultez de nature, c'eſt à ceux-là auſquels il faut plus adiouſter d'art & de labeur pour ſuppleer aux premiers defauts, & quelquefois auec le temps l'vn s'amende par l'autre. L'experiẽce nous fait voir to⁹ les iours que quãd vn Eſcuyer veut prẽdre peine, il dreſſe & accõmode en vn an, voire vn gros cheual de charrette, en telle ſorte qu'il le fera paroiſtre auec quelque gaillardiſe, & le rẽd vtile à ſeruir en certaines choſes. Doit-on moins eſperer d'vn ieune enfant? lequel encor qu'il ait des imperfections naturelles (n'entẽdant de celles qui empeſchent les principales actions de l'eſprit, ou du corps) cepẽdant auecques l'exercice continuel on le peut

reduire en disposition d'aprẽdre assez de ciuilité, pour ne faire deshõneur à ses parẽs. Pour le regard de la doctrine & nourriture, ie noterai ici vn autre erreur qui se fait souuent, que Plutarque reprend. Il y a (dit-il) maintenant des peres, qui par faute d'experience commettent leurs enfans à maistres, qui, à fausses enseignes, font profesiõ de ce qu'ils ne sont pas: & quelquefois ils conoissent l'insuffisance de tels maistres, & neantmoins se fiẽt en eux, faisant tout ainsi cõme si quelcũ malade laissoit le medecin sauant, pour en prẽdre vn qui par son ignorãce le feroit mourir. Encor y en a-il qui sont si auaricieux, q̃ pour payer moins de salaire, ils choisissent des maistres de peu de valeur, cerchãs ignorance à bon marché. Auquel propos Aristippus se mocqua vn iour plaisamment d'vn semblable pere, car comme le pere lui demandast combien il vouloit auoir pour lui instruire & enseigner son fils. Il lui respondit, Cent escus. Cent escus, dit le pere, ô Hercules, c'est beaucoup: comment! i'en pourrois acheter vn bon esclaue, de ces cent escus. Il est vrai, respondit Aristippus, & en ce faisant tu auras deux esclaues, Ton fils le premier, & puis celui

Au mesme traitté.

que

que tu auras achetté. Certes vn pere eſt bien deſpourueu d'entendement, d'eſtre touſiours en continuel trauail pour amaſſer force biens, & en denier vne treſ-petite portion, pour faire inſtruire ceux qui en doyuẽt heriter quelque iour. Et qu'aduient-il de ceſte chicheté? C'eſt qu'apres ſa mort, ils deſpendent prodigalemẽt ce qu'il a aſſemblé par grands labeurs: ou deuienent treſ-auares, par faute d'auoir eſté enſeignez à biẽ vſer des richeſſes. Mais ceux-là ſont à plaindre, qui ayans beaucoup d'enfans & de pauureté tout enſemble ne peuuẽt ſatisfaire à la volonté qu'ils ont de les faire bien inſtituer, & ſont contraints d'en enuoyer aucuns deça & delà, es mains d'autrui, où il y a du hazard de voir de treſ-mauuais exemples. A cela doyuẽt-ils auoir les yeux biẽ ouuerts, afin de ne ſe meſprendre. Il en ſera parlé plus amplement ailleurs.

Des fautes que les enfans commettent.

Les ieunes gens font auſſi vn autre erreur, en ce qui concerne l'vſage & l'exercice des choſes bonnes qu'on leur a commencé d'apprendre: car lors qu'ils les deuroyent mettre en pratique pour engendrer en eux vne bonne habitude, ils deuiennent nonchalans, ou en ſont diuertis

par la vigueur des affections inclinantes au vice : qui s'efforcent de supprimer en eux les rudimens de doctrine & de vertu. Et c'est lors que les peres doyuent plus prendre garde qu'il n'y ait discontinuatiõ à ce qui ne se peut former qu'en se continuant. Quand on a planté vn arbre, on est tousiours soigneux d'y mettre la main, iusques à ce qu'il ait produit du fruit, & alors on se contente, voyant qu'il n'est pas sterile, & que le labeur n'est perdu. De mesme en doit-on faire enuers les ieunes enfans: car pour estre asseuré qu'ils ont profité, il en faut voir des euidens tesmoignages, & apres, le souci n'est plus si grãd. O que bienheureux sont les enfans qui ont de si bons peres, que depuis le berceau, iusqu'à la fin de l'aage d'adolescence, ils ne cessent de s'employer: à fin que leurs esprits & leurs mains n'ayent moins de perfection, que leurs corps de croissance, force, & santé! Car puis que la conduite de leur vie doit estre apres fondee en eux-mesmes, il est bien requis qu'ils procurent que le fondement soit bon. Voila en general & sommairemẽt ce qu'õ doit obseruer, suyuant le conseil de Plutarque en l'instruction de la ieunesse.

A ceste

A ceſte heure il faut voir, comme les gentils-hommes en France ſe gouuernẽt en la nourriture d'icelle, à fin de conoiſtre en quoy ils faillent, & en quoy ils fõt bien, pour mõſtrer ce qu'on y peut adiouſter, pour rendre, en vne choſe ſi neceſſaire, l'ordre meilleur qu'il n'eſt. Mais auãt que parler de ceux qui en cela declarent leur bonne affection enuers leurs enfans: ie diray vn mot des autres, qui ne ſatisfont que bien peu, ou point à ce deuoir. Certes ce ſont gens qu'il faut enuoyer à l'eſchole des animaux, à fin d'apprendre, à leur exemple, d'auoir plus de ſoin de ce qu'ils ont engendré: car quand ils verront qu'auec vn amour ſi vehement ils conſeruent & nourriſſent leurs petits, ils ſeront bien ſtupides s'ils ne s'en eſmeuuent. Il y a pluſieurs peres qui penſent que pour auoir engendré des enfans, & les auoir nourris: que ce ſoyent là les principales obligations pour leſquelles leurſdits enfans leur ſont tenus. On ne peut nier quelles ne ſoyẽt treſ-grandes, mais on ne doit pas en obmettre vne qui n'eſt moins recognoiſſable, qui eſt l'inſtitution à pieté & vertu. Car l'homme ſeul eſt participant de ce bien-là où les autres benefices ſont

Application de ce que deſſus à la Nobleſſe Françoiſe, & premierement aux peres nonchalans, ignorans & auaricieux

communs auec ceux des animaux. Il eſt né pour vne meilleure fin que pour viure. c'eſt pour bien viure : ce qu'il lui faut enſeigner, puis qu'il a la raiſon pour la comprẽdre. Et c'eſt-là, en quoy le vray amour paternel ſe manifeſte, & en quoy auſſi l'obligation filiale s'accroiſt. Or pluſieurs peres defaillent en ceci, par l'ignorance qui eſt en eux, ſe contentans ſeulement de tenir leurs enfans à leur maiſon, & les veſtir, & faire boire & manger tout leur ſaoul, comme s'il ne faloit regardér qu'au corps. Mais ce qui eſt cauſe de ceſte nonchalance, c'eſt qu'eux meſmes en leur ieuneſſe ont eſté mal inſtituez. Autres y a, qui ont le cœur poſſedé d'vne ſi extreme auarice, que tant s'en faut qu'ils vouluſſent deſpendre vn eſcu, pour faire endoctriner leurs enfans, qu'ils penſent meſme faire beaucoup pour eux de les nourrir: ſe monſtrans par là indignes d'auoir lignee. En Lacedæmone, il y auoit vne loy, laquelle declaroit les enfans abſouts d'aider à leurs peres en vieilleſſe, quand ils auoyent eſté nonchalans de les faire inſtruire en ieuneſſe. C'eſtoit pour les rendre plus prõpts d'acomplir ce que nature meſme leur enſeigne, eſtant certain

tain que qui denie l'instruction & la correction à son enfant, le laisse en proye du vice, qui apres le traine en perditiõ. Il y a encor des peres, qui ont ceste folle opinion, qu'il ne reuient gueres de fruit de faire estudier les enfans, & leur suffit quãd ils sauent vn peu lire & escrire. L'vn sera si grand chasseur, que rien ne lui plaira, que les chiẽs & les bois. L'autre sera querelleux auec ses voisins, & rude à ses suiets, & n'approuuera autre vie, que celle qui consiste à faire le braguard en la maison. Et vn autre sera du tout adonné aux procez, lui semblant n'y auoir rien plus cõuenable que d'accroistre le sien, par les subtilitez & fraudes de la chiquanerie. Somme que chacun aimant sa profession voudra que ses enfans l'ensuyuent: àfin de les rẽdre semblables à soy comme s'il auoyent honte qu'ils les deuãçassent en la conoissãce de vertu. En ceste maniere les fausses apparences de plaisir, profit, & honneur, abusent les hommes, & les attachent & arrestent à icelui obiect, auquel la mauuaise accoustumance les a plus fait encliner.

Maintenant disons quelque chose de ceux qui ont vne bonne volonté à l'insti- *Des peres bien affe-*

Etionnez à l'institutiõ de leurs enfans.

tution de leurs enfans, & s'y employent & neantmoins ils n'obtienent touſiours la fin de leur deſir. De ceux-la, y en a aucuns qui ſe trompent eux-meſmes, & les autres ſont trompez par l'abaſtardiſſemẽt des couſtumes. Quant aux premiers, ils ſe contẽtent treſ-aiſémẽt de quelques belles demonſtrations exterieures, qu'ils verrõt en leurs enfans, ſans proſõder plus auant, & de là iugent qu'ils ont bien profité: ce que toutesfois ils n'ont pas fait, d'autant que l'interieur (où il faut plus regarder) n'eſt pas bien reglé. Les ſeconds, imaginans qu'és Cours des Princes, & pays eſtranges, ou es guerres, reluiſent continuellement des beaux exemples, võt ietter inconſiderément en ces champs qu'ils eſtiment fertiles, la ieune ſemence: mais l'experience leur fait voir que ſouuent le rapport eſt petit, & que pluſieurs grains demeurẽt gaſtez. Et pour eſclarcir dauantage le fait, il faut entendre que les gentils hommes François, amateurs de vertu & d'honneur, quand les enfans ſont en aage de pouuoir ſortir de la maiſon, ordinairemẽt les enuoyẽt hors, pour apprendre ce qu'ils ne pourroyẽt faire y demourant. La couſtume eſt de les dõner pages

aux

aux Princes & Seigneurs ou de les mettre parmi l'Infanterie, ou de les enuoyer en Italie, ou en Allemagne, ou bien les faire aller aux vniuersitez: qui sont tous moyés propres pour les instruire en la ciuilité, aux armes, aux lettres, ou aux lãgues vulgaires, par lesquels on paruient à hõneur, richesse & vertu. Et puis qu'il n'y a point d'autres voyes ordinaires que celles-là, on est contraire de les prẽdre: & mesmes on doit louër ceux, qui poussez d'vn bon desir, y acheminẽt leurs enfans: mais comme la corruption des mœurs est grande par tout, si on n'y prend garde, on trouue quelquefois qu'en pensant rapporter du miel, on rapporte du fiel.

Des Pages

Parlons premier de ceux qui deuiennẽt pages. On peut dire qu'allãs en des Cours diuerses, ils voyẽt plusieurs belles choses comme Triomphes, Festins, combats: apprenent à s'habiller propremẽt, à parler selon la qualité des personnes, & à composer leurs gestes. D'auantage voyent plusieurs exercices honnestes: mais ils ne retiennent encor si bien cela: cõme ils s'impriment d'autres mauuaises façons qui abondent esdites Cours, à quoy leur aage est bien disposé: car ils s'y rendent disso-

lus en paroles, incontinens aux effects, iureurs de Dieu, & sur tout moqueurs & iniurieux, & pour la fin tres-experts à mentir, & à faire mille tromperies. Mais, diraon, les maistres & escuyers y veillent, certes c'est trop mollement. Et quand lesdits pages sõt vn peu rusez, pour couurir leurs malices, & qu'ils ont quelque petite dexterité en autre chose, on ne s'apperçoit pas si tost d'vn vice caché, iusques à ce que il ait pris fortes racines. Que s'il y a quelques Seigneurs, qui soyent plus vigilans aux corrections, ce sera beaucoup si de six il s'en trouue deux, tãt on est venu à manquer du vray soin qu'on doit auoir de la ieunesse. Or tout le remede qu'on peut apporter en ceci, c'est que les peres ne se laissent point tant esblouir à vne vaine opinion de grandeur, qu'ils affectent plustost de mettre leurs enfãs au seruice d'vn Prince, où la reigle ne sera bonne, qu'en la maison d'vn seigneur ou d'vn gentilhomme, qui sera soigneux qu'ils aprenent toute honnesteté. Secondement (s'ils ont moyen de ce faire) ils doyuent reuoir leurs enfans quelquesfois pour iuger de la corruptiõ, ou de l'amendement & selõ l'vn ou l'autre, les retirer, ou les cõtinuer.

En troisie-

En troisieme lieu, ne les laisser point plus de quatre ou cinq ans pages : & en estans dehors, les retenir quelque temps aupres d'eux, pour leur faire oublier ce qu'ils auroyent apris de mauuais, & les confirmer aux choses vertueuses, auant que leur faire prendre vne vocatiõ pour s'y arrester.

Des apprentifs aux armes.

Quant à ceux qu'on enuoye aux regimens d'Infanterie, ils sont en assez bon nombre, & à quinze, seize & dixsept ans, ils y vont. Par le passé on les mettoit archers es compagnies d'ordonnance, estãs vn peu plus aagez : & alors n'y auoit que Noblesse esdites compagnies : & les Capitaines estoyent diligens d'y faire entretenir bon ordre: Comme aussi es bandes d'Infanterie de Piedmont, où les reigles estoyent excellentes, grand nombre y alloit. Au cõtraire, à ceste heure que la discipline est renuersee, mesmement entre les gens de pied, c'est vne perilleuse institution pour les ieunes: car n'ayans le plus souuent pour maistres que gens desbauchez, les mauuais exemples auec le tẽps les entrainent à dissolution, & au lieu de se façonner, ils se defaçonnent du tout. Et que sera-il d'aprendre à tirer vne harque bouzade? Sauoir que c'est de gardes, senti-

nelles, & escarmouches,& monstrer vne braue contenance de soldat? si de l'autre costé en contrepoids, on s'abandonne à plusieurs vices. Ceux qui sont là le plus en regne, sõt les blasphemes cõtre Dieu, les querelles contre les amis, les ieux iusques à la chemise,& les ordes amours des femmes impudiques,& pour le cõble du desordre, vne effrenee licẽce à battre, piller & manger le peuple sans cõpassion. Voila les abus que la pluspart de nos gens de pied commettent, excepté parauenture quelques vieux Regimens,& vieilles garnisons, qui viuent auecques meilleure discipline. Le meilleur remede que les peres puissẽt tenir en ce mal necessaire, est, Qu'ils n'enuoyẽt point leurs enfans seuls, se mettre en la premiere compagnie que ils voudront choisir: mais qu'ils cerchent si aucuns de leurs voisins y voudront enuoyer les leurs, & les faire rẽger trois ou quatre ensemble, comme compagnõs iurez, auec defenses de ne s'entr'abandonner. Car estans ensemble, la honte, les retiẽdra plus de mal-faire,& s'entresecourront tousiours. En apres les peres, s'ils connoissent quelque Capitaine d'hõneur, les luy doyuent adresser, à fin qu'il ait soin de

les

les reprendre s'ils faillent.

Les voyages aux pays estrãges sont pra tiquez par quelques vns, pour vne certaine opinió qu'ils ont que les drogues d'autrui sont meilleures que celles de leur pays: Ils les aprouuẽt aussi pour l'apprentissage des langues vulgaires, qui seruent pour la communicatiõ auec les estrãgers. Ceux qui vont en Allemagne, où les coustumes & ciuilitez sont differẽtes des nostres, quand ils sont reuenus, on les trouue grossiers: & pour les resubtiliser, les peres les renuoyent en autres lieux: de sorte qu'il y a en ceci double peine, & double temps & despense, Et aduient souuẽt, que aucuns apres auoir esté instituez és grossieres façons d'Allemagne, & venans à trouuer la liberté effrenee de celles de France, ils volent si incõsideremẽt, qu'ils s'esgarent. Et quant aux voyages d'Italie, plusieurs y en a qui les font principalement pour s'instituer en beaucoup d'exercices honnestes, qui y abõdẽt. Mais parmi ces roses on rẽcõtre beaucoup d'espines, pource qu'y ayãt mille apasts de volupté comme semez dans les plus belles villes, la ieunesse, qui est desireuse de nouueauté, & ardante en ses affections, ne se peut

De ceux qui voyagẽt és pays estranges.

retenir qu'elle n'aille gouſter, voire ſe ſaouler de ces douces poiſons,& puis par la continuation s'en engendre de tres-ſales habitudes. Par ceci ſe void que les nations qui ſont capables de grandes perfectiós, ſont fort aſſaillies des imperfectiós corporelles,qui ont vne mortelle guerre auecques la vertu. Ainſi donc la demeure en Italie eſt plus vtile,ſi on s'adõne à biẽ, & plus pernicieuſe, ſi on encline au mal, que celle d'Allemagne. Mais quel cõſeil, & quel remede pour ces incõueniens? Le plus propre eſt que les ieunes enfans, qui n'ót encor les mœurs formees, ſoyẽt enuoyez en Allemagne, où la ſimplicité eſt plus grande:& que ceux qui ont deſia fait quelque fondemẽt en eux de pieté,& d'amour d'hõneſteté,aillẽt en Italie: encores que le prouerbe die, Qu'onc bõ cheual ni mauuais hõme n'amenda pour allẽr à Rome. Les peres obſeruerõt encor ceci,c'eſt de ne les y tenir point plus de deux ans, pour eſtre touſiours plus aſſeurez que les maux eſtranges,n'ayant pris forte racine ſe pourront plus facilement arracher.

De ceux qui eſtudiẽt es vniuerſitez.

Reſte à parler des eſtudes aux fameuſes vniuerſitez,où pluſieurs gentils-hommes enuoyent leurs enfans pour s'inſtituer

ſtituer aux lettres: ce qu'ils fót auſſi, pour ce que la vie qu'ó mene là, eſt aucunemẽt mieux reiglee qu'aux autres lieux mentionnez, ou beaucoup de vanité s'apprend auec la ciuilité. Ils ſe perſuadent, (& non ſans raiſon) que les ſciences ſeruent d'vn grand ornement aux nobles, & les rẽdent plus dignes d'adminiſtrer toutes charges publiques: pour ceſte occaſion veulent-ils qu'en leur premier aage ils ſoyẽt abreuuez d'vne ſi bonne liqueur. Si eſt-ce que entre beaucoup qui là employẽt vne partie de leur ieuneſſe, peu en rapportẽt grãd fruit: pource que les peres les en retirent trop toſt, qui eſt au temps qu'ils viennent auecques le iugement & le diſcours à mieux profonder & conſiderer la beauté des ſciences. Mais, à mó auis, ce qui y conuie aucuns peres, eſt, d'autant que les dignitez Eccleſiaſtiques ne ſe baillent plus pour le ſauoir: ains ſe donnent à ceux qui mieux courtiſent les Cardinaux & Eueſques, ou les fauorits des Rois: & les offices de iuſtice, au lieu d'eſtre cóferez pour le merite, ſe vendent à celui qui a le plus d'argent. Ce conſideré, & eux voyãs auſſi que les plus beaux honneurs s'acquierent par l'eſpee, ils veulent que leurs en-

fans s'accouſtument de bonne heure aux armes. Et parauenture ne ſont-ils pas en cela ſans excuſe. Vne choſe les degouſte encor de les tenir long temps aux eſtudes. C'eſt que quand ils viennent à ſe repreſenter les contenances, & façons ſimples, & mal agẽcees des eſcoliers, au prix des honneſtetez, courtoiſies & dexteritez de ces ieunes gentils-hommes, qui n'ont ſeulement eſté que deux voyages à vne Cour: il leur ſemble que leurs enfans n'y ſeront iamais aſſez toſt, leſquels auſſi de leur coſté ne ſe font gueres preſſer pour deſmordre le College: car l'inclination à la liberté, & à tant de belles fanfares, que ils guignent de loin, que le monde iette en veuë, ne leur fait venir que trop de enuie d'en ſortir. Ie ne veux point parler des longueurs qu'on tient aux Colleges, en l'inſtruction des enfans, car on ſçait qu'en chacune choſe il y a du mal entremeſlé auecques le bien. Les peres en ceci ne peuuent mieux pouruoir, que d'auiſer de quelle profeſſion ils veulent que leurs enfans ſoyẽt, à fin d'acõmoder les eſtudes à la vocatiõ, eſtãt certain que l'hõme voué pour la guerre, n'a que faire d'eſtudier ſi auant aux ſciences, que ceux qui ſe veulent

lent par elles agrandir ou enrichir puis apres, ils seront soigneux de mettre leurs enfans sous doctes maistres, & bien conditionnez, à fin qu'ils n'acquierent ignorance au lieu de sauoir, & deprauatió, au lieu de temperance.

De ceux qui font dresser leurs enfãs chez eux, & des autres qui sõt contrains de les mettre hors la maison.

Il y a quelques gentils-hommes, lesquels voyans des desordres par tout aiment mieux retenir leurs enfans à leur maison, que les enuoyer dehors, & n'espargnent l'argent en des maistres suffisans. Ceste reigle est bonne à ceux qui sont fort riches, qui mesmes peuuent les mettre en compagnie d'autres de leur aage, auec lesquels ils aprennent mieux qu'estans seuls. Mais les pauures ne peuuent faire le semblable, qui trauaillẽt assez à vestir & nourrir les leurs, la necessité les contraignãt souuent (cõme i'ay dit) de les mettre pages où ils peuuent, tant pour les façonner, que pour descharger de despense. Il est notoire qu'il y a grand nombre de gentils-hommes de valeur de sept ou huit cens liures de rente, qui auront quatre ou cinq enfans desia grands, à l'entour du foyer. Qu'on me die ce qu'ils en peuuent faire, sinó prier leurs amis, qui ont des moyens plus qu'eux, de

leur vouloir donner nourriture & instruction? qui est vne voye pour eux, la plus cómode qu'ils sçauroyent choisir. De ceci s'en ensuit vne grande obligation du pere & de l'enfant, enuers celui qui leur vse de ceste courtoisie: & vne amitié d'icelui enuers eux, pour n'estre veu estimee digne d'ẽseigner la vertu aux autres. Les Seigneurs, qui sont en chacune Prouince de ce Royaume, doyuent à leurs pauures voisins ceste liberale honnesteté: car s'ils sont vertueux, sçauroyent ils mieux semer si bonnes semences qu'és terres voisines: Et telle se pourra rencótrer qui rendra fruit au decuple. On a veu tel page, qui apres a sauué la vie à celui qui l'auoit nourri. Et combien qu'vn gentil cœur ne se pourroit lasser de s'employer en telles choses qui acquierent des obligations si estroittes: si est-ce qu'on doit regler sa volonté selon son pouuoir, pour ne tomber en des inconueniens que l'on a veus quelquesfois es maisons de quelques Princes & Seigneurs, qui receuoyent tous les pages qu'on leur bailloit. Car le nombre estoit si superabondant, qu'on perdoit le soin, non seulement de les instruire: ains aussi de les vestir. Et en voyoit-on quelques

ques vns sans chausses iouër ordinairemẽt aux quilles, auec les laquais & garçõs d'estable. Voila en somme les plus ordinaires manieres de proceder, qu'on a tousiours pratiquees pour l'instruction de la ieune Noblesse, où est declaré les erreurs qui s'y commettent, les biens & dommages qui en reuiennent, & les remedes qu'on y peut apporter.

De la discipline publique des ieunes gẽtilshõmes.

Il faut maintenant voir si on pourroit dresser quelque discipline publique pour les dessusdits: où ils pourroyent estre instruits aux bonnes mœurs & exercices honnestes, auecques plus de commodité, moins de peril, & plus de fruit. Les anciens Legislateurs (qui ont donné loix à toutes sortes d'Estats) veulent que les enfans soyent instituez en lieux publiques, ayans aussi touché de tout ce qui est necessaire de leur enseigner pour les rẽdre vertueux & bõs citoyens. Aristote, en ses Politiques, en traite au long, comme aussi fait Plutarque en ses Opuscules. Ils disent qu'estant l'homme composé de l'ame & du corps, qu'il faut instituer & exercer l'vn & l'autre. Car qui le neglige, fait tõber l'ame en ignorãce, qui est mere de plusieurs vices: & par l'oisiueté les maladies

ſe font plus frequentes, & les corps deuienét delicats. Entre les nations du paſſé, aucune n'a eſté ſi curieuſe de biẽ nourrir la ieuneſſe, que les Lacedæmoniens: & pẽdant qu'ils garderent leurs couſtumes, infinis hõmes vertueux ſe ſont trouuez entr'eux, meſmes les femmes & les enfans produiſoyẽt de beaux actes. Les Rois, qui auiourd'hui regnent, deuroyent auoir la meſme affection, principalement enuers leur Nobleſſe. Car d'icelle ſortẽt les Princes, les grands Chefs de guerre, les gouuerneurs & hauts officiers, Ambaſſadeurs & Capitaines, deſquels ils ſe ſeruent pour la conſeruation de leurs courõnes. Et s'ils ſe veulent voir dignement ſeruis de tous ceux là, eſtant hommes, il faut premier qu'ils en ayent eu le ſoin, eſtãt enfans. Car le Prince, qui eſt pere cõmun de ſes ſuiets, doit procurer qu'ils ſoyent bons. De ceci ie viens à cõclurre, que pour voir vn bon fruict de la nourriture de la Nobleſſe, la diligẽce des parẽs n'y ſuffit pas ſeulemẽt, mais auſſi eſt beſoin que les reglemẽs publics y entreuienent: à fin que l'vn meſlé auec l'autre s'en enſuiue vne plus heureuſe iſſuë. Autrefois pour ceſt effect, tant de beaux Colleges ont eſté fondez par les

Rois

Rois, à ce que tous leurs suiets indifferémẽt fussent enseignez aux lettres diuines & humaines. On peut dire aussi, qu'anciẽnement les maisons des Princes estoyent des escoles, où les ieunes gẽtils-hommes s'instruisoyẽt és ciuilitez & bõnes mœurs. Les ordonnances de la gendarmerie seruoyent aussi en partie, pour les instituer aux actions militaires. A present, pource qu'en ces lieux-là, ils n'y rencontrent vne nourriture si exquise, comme aucuns la desireroyent. Pour cela seroit-il expediẽt de venir au remede que i'ai propose: c'est qu'il pleust à sa Maiesté estably en quelques endroits de son Royaume, certains lieux destinez pour telles instructiõs, lesquels, outre le fruit ordinaire, aporteroyent encor ceste commodité: que les peres ne seroyẽt plus cõtrains d'enuoyer leurs enfans si loin, auecques grands frais, & incertains du succez. Car ils auroyent, comme à leurs portes, vne excellente eschole de tous bons exercices. Il n'est annee, qu'il ne sorte de France trois ou quatre cens ieunes gentils-hommes, & la pluspart de bonne maison, qui vont és pais estranges, pour y voir & aprẽdre, ce qui procede de gentillesse de cœur, & d'vn desir vehemẽt

Des lieux.

de sauoir. Mais tout bien conté, il reuient autant d'inconueniens, que de profit de tels voyages, car ils emportẽt l'argent de France, & y apportẽt souuent de mauuaises coustumes. Dauantage, il ne retourne pas la moitié de ceux qui y vont: la plus-part mourãs de maladie, ou estans tuez. Il suffiroit (à mon auis) d'enuoyer à l'aage de quinze ans les enfans aux lieux qui seroyent ordonnez: pource qu'alors, ils cõmencent à estre plus propres aux exercices du corps, ausquels il conuiẽt de la force. Et au parauant qu'ils l'eussent attaint, les peres les feroyẽt instruire en leurs maisons, ou aux vniuersitez. Ces lieux-ci, dequoi i'entẽs parler, s'appelleroyent Academies: & en chacune ville capitale des Prouinces de ce Royaume, i'en eusse assigné vne, n'eust esté que nous ne sommes pas encores disposez à faire beaucoup de biẽ à la fois. Ce seroit assez pour le commẽcemẽt, qu'en quatre endroits du Royaume on en dressast en chacun vne. Les plus propres seroyent, Paris, Lyon, Bordeaux & Angers: d'autant que de toutes les autres Prouinces on s'y rendroit commodément. Mais ie trouuerois aussi bon, de les establir en quatre maisõs Royales,

où les

où les Rois vont peu ou point : à sauoir, à Fontainebleau, au Chasteau de Moulins, au Plessis de Tours, & au Chasteau de Cognac: car les demeures sont tres-spacieuses, & dignes d'œuures royales. Là s'enseigneroyẽt plusieurs sortes d'exercices, tant pour le corps q̃ pour l'esprit. Ceux du corps seroyẽt, aprendre à manier cheuaux, courir la bague en pourpoint, & quelquefois armé, tirer des armes, voltiger, sauter, & si on y aioustoit le nager, & le lucter, il ne ne seroit que meilleur, car tout cela rend la personne plus robuste & adextre. Aucuns Catholiques y a, qui voudroyẽt qu'on monstrast aussi aux ieunes gentils-hõmes à danser la gaillarde, entr'eux seulemẽt (encor que la danse soit vaine) d'autant qu'elle leur aprẽd à se biẽ cõposer, & à auoir la grace plus asseuree en public. Quãt aux exercices de l'Esprit, qui ne sont moins necessaires q̃ les autres: ils seroyent tels. On feroit des lectures, en nostre langue des meilleurs liures des Anciens, qui traitent des vertus morales, de la police, & de la guerre : & specialemẽt se liroyẽt les histoires, tãt anciẽnes q̃ modernes. On enseigneroit aussi les Mathematiques, la Geographie, la Fortifica-

tion,& quelques langues vulgaires: ce qui eſt fort vtile à vn gentil-homme(i'entens d'en ſauoir autant qu'il en peut mettre en vſage.) Et pource que la vie de l'homme eſt compoſee de trauail & de repos,il cõuient pendant qu'il eſt oiſif,qu'il ait quelques occupations honneſtes, pour retenir & contenter l'eſprit:afin qu'il ne ſe tranſporte à mauuaiſes pẽſees & deliberatiõs.

Des maiſtres & reſteurs.

Cela a eſmeu Ariſtote d'ordonner qu'on enſeignaſt la Muſique aux ieunes gens: & pour ceſt effect y auroit des maiſtres qui la monſtreroyẽt: & par meſme moyen à iouër des inſtrumens ; & autres auſſi pour la peinture. I'ay opinion que huit ou dix ſuffiroyẽt pour toutes les choſes ſuſdites, auſquels cõuiendroit donner bons gages, ſelon la qualité des perſonnes.Car chacũ ſçait qu'vn qui monſtreroit à manier cheuaux meriteroit plus qu'vn peintre. Or comme en toute compagnie il eſt neceſſaire qu'il y ait vn ordre,& meſmemẽt en vne maiſon où tant de perſonnes conuiẽdroyent,afin que l'obeiſſance & l'honneſteté fuſt mieux entretenue: il faudroit choiſir quatre gentils-hommes vertueux, qui ſeroyent ſuperintendans deſdites Academies, auſquels tant les maiſtres que les

ſes diſciples porteroyent reuerence, & qui auroyent eſgard à la conduite de toutes choſes. Il ſeroit baillé à chacun d'eux mille liures de traitement, à fin qu'ils fiſſent reſidence ſur le lieu. Et ne ſeroyent que trois ou quatre ans en charge, leſquels expirez on feroit election d'autres. Si telle bride n'eſtoit dõnee à tant de ieuneſſe là concurrente, elle ne ſe pourroit cõporter en modeſtie, veu la licẽce qu'elle a commencé à prendre Et pourroyent les deſſus nommez, voyant quelque diſciple vicieux, & comme incorrigible, lui interdire l'Academie, & le chaſſer de là La deſpẽce pour l'entretien de chacun en'arriueroit à trois mille eſcus, & pour les quatre ce ne ſeroit que douze mille eſcus par an: qui eſt bien peu de cas pour le grand fruict qui en prouiendroit. *Des frais.*

Quelque bon meſnager du public dira qu'il vaudroit mieux regarder à acquitter le Roy, que le ietter en nouuelle deſpenſe. Ie reſpon que ceci eſt l'acquitter d'vne des plus belles dettes à quoi il eſt obligé, qui eſt de rẽdre la Nobleſſe ornee de vertu. Et qui voudroit vn peu ouurir les yeux, verroit vne infinité de deſpenſes annuelles, qui ſont biẽ plus mal employees. Mais *Obiection cõmune refutee.*

à fin de ne charger point le Royaume, qui l'eſt deſia aſſez, le meilleur moyẽ qu'il y auroit pour ſatisfaire à ceci, ſeroit, que des benefices qui vaqueroyent les premiers, qui ſont ſans charges d'ames, & qui tombent en la collation de ſa Maieſté, elle aſſignaſt le payement ſur iceux: puis qu'auſſi bien ils ſe donnent à gens qui en employẽt le reuenu à vſages profanes, ou ſi ſales, qu'il ſeroit honteux de le dire. Le clergé ſe plaint ordinairemẽt que les Nobles lui rauiſſent pluſieurs benefices: & lors ne le feroyent-ils pas, d'autant qu'eſtans bien inſtituez, & à leurs deſpens, ils ne voudroyent troubler l'ordre public? Car ceux qui s'emancipent à telles choſes, le font par defaut de bonne nourriture. Et quãd les affaires de Frãce ſeroyent reduites en meilleur eſtat, le Roy deſchargeroit de ceſte obligation les Eccleſiaſtiques.

De l'execution & du fruict de ce conſeil.

La difficulté eſt à ceſte heure, où l'on trouueroit tant de maiſtres. Car, ſi ce n'eſt à Paris, les autres villes en ſont quaſi toutes deſpourueuës. Pour le cõmencement, peut eſtre en faudroit-il faire venir d'Italie, ſpecialement ceux qui enſeignent à eſtre bien à cheual, à iouër des armes, & à volti-

voltiger : combien que i'aye opinion que par les Prouinces il y ait plusieurs paoures gentils-hommes, qui seroyent suffisans à ceſt effect. Mais ces Academies n'auroyẽt esté trois ans en vsage, qu'elles auroyent façonné plus de Maistres qu'il n'en faudroit. Car le François est prompt à apprẽdre les arts & sciences, quãd il void qu'on honnore & qu'on entretient ceux qui les sçauent. Et encores que les Maistres qui enseigneroyent' eussent gages du public, ils ne laisseroyent pourtant de receuoir par permission quelques honnestes presens de leurs disciples, à fin qu'ils se rendissent plus diligens de les biẽ enseigner. Le superintẽdant pourroit aussi tenir des ieunes gentils-hommes en pension, selon sa commodité, qui seroit leur bien, & le profit des peres. Sõme la discipline seroit telle que ceux qui auroyent commis actes deshõnestes, seroyent chastiez par reprehensions, peines, & hõtes, ainsi qu'il a esté dit, pour les redresser de leurs erreurs. De discourir particulieremẽt de l'ordre qu'õ tiendroit pour tous ces exercices, cela seroit superflu. On doit seulement penser, que, horsmis les principales Festes, & le Dimanche, il n'y auroit point de iours ex-

empts d'actions corporelles. Il faut auſſi conſiderer, que d'autant que les eſcuyers ne pourroyẽt pas tenir cheuaux pour enſeigner à tous, qu'il faudroit que les ieunes gens qui là viendroyẽt (au moins les riches) en amenaſſent chacun vn, ou dreſſé ou pour dreſſer: car en l'vn ou en l'autre ils ſe pourroyent touſiours s'exercer: & meſmes ce ſeroit vne commodité aux peres, d'enuoyer là façonner leurs cheuaux, tant de ſeruice, que des courtaux. Ie ne fais nul doute que quand vn ieune gentil-homme auroit demeuré quatre ou cinq ans en telle eſchole, qu'il ne fuſt apres capable de cõparoiſtre en telle Cour de Prince qu'on voudroit: car ſçachant faire biẽ à propos tant d'exercices honeſtes, & eſtãt auec cela inſtruit en pluſieurs choſes qui ne ſe cõprenent q̃ par l'entendement, qui eſt-ce qui n'admireroit en l'aage de dixhuit, ou dixneuf ans de voir vn tel auancemẽt? A preſent quand nous enuoyõs à la Cour, ou ailleurs, quelcũ doué de ſemblables perfections, nous le regardons de bon œil, & lui ſouhaittons vne bonne fortune. Que ſeroit-ce donc ſi on voyoit les Prouinces abondantes de tels fruits? Quel contentemẽt ſeroit-ce pour

noſtre

noſtre Roy, de ſe voir enuiróné, n'ó d'vne Nobleſſe de tiltre, ains d'vne reueſtue de vertu? Et quel honneur pour les poures, d'auoir erigé de ſi belles colomnes pour le ſouſtenement & la gloire de leurs maiſons? La ieuneſſe ayãt ainſi eſté inſtituee, il ne faudroit point craindre de l'enuoyer apres par tout où l'ó voudroit, par ce qu'el le ſeroit à l'eſpreuue, & au lieu de ſe gaſter, elle iroit choiſiſſant ce qui eſt meilleur ailleurs, pour y profiter. Il n'en faudroit q̃ ſix tels en vne cõpagnie de gẽſdarmes, pour la rendre diſpoſee à tous exercices louables: au lieu q̃ le plus ſouuent, la plus-part employent leur loiſir en des paſſe-lemps ridicules, ou dómageables, Les aſſemblees qui ſouuent ſe font aux Prouĩces pour decider querelles, ou pour leuer la gerbe, ſeroyẽt alors cõuerties en douces & agreables contentions, tãtoſt es villes, tãtoſt es maiſons des Seigneurs, entre les ieunes gẽtils-hómes, à courre bagues, cõbatre à la barriere, & à autres exercices pour obtenir les prix adiugez aux plus dextres, puis s'entre-defieroyẽt, & par ces cõmunications, en choſes ſi honeſtes, s'engẽdreroit des conoiſſãces & amitiez fructueuſes. Ie laiſſe à iuger à ceux

qui ont prattiqué les Courts & les guerres, combien toſt les ieunes (de quoy ie parle) ſe feroyent bons ſoldats? Car eſtans deſia ſi bien enſeignez, tant es actions de l'eſprit que du corps, vne telle preparatiõ les rendroit capables d'aprẽdre en deux ans, ce que les autres (qui outre les aides de nature ont bien peu d'erudition) ne peuuent comprendre en ſix. Finalement ce bon ordre venant à eſtre diuulgué par les pays eſtranges, pluſieurs accourroyẽt vers nous, pour participer à l'Inſtitution qui y ſeroit donnee : ce qui tourneroit à gloire à noſtre patrie.

Concluſion. C'eſt ici vn petit moyen pour empeſcher en quelq̃ maniere, que la corruption vniuerſelle (qui, cõme vn torrẽt desbordé, veut gaigner pays) n'aille infectãt dauantage noſtre Nobleſſe. On en pourroit encor eſperer ce bien, que par la cõtinuation d'vn tel reglement on verroit peu à peu les bonnes mœurs entre icelle ſe reſtaurer. Et les vieux, voyans vne ieuneſſe ſi attrempee & bien inſtruite, auroyent plus de crainte de faillir, & plus d'affectiõ de ſauoir ce qui eſt digne d'eux. Il reſteroit de perſuader à ſa Maieſté, que ſa volõté fuſt de faire dreſſer tels ou meilleurs eſta-

establissemens. A quoi ie m'asseure qu'elle ne seroit discordante, pour la singuliere affection qu'elle porte à sa Noblesse, laquelle ayant tousiours esté prompte de sacrifier sa vie pour son seruice, elle le seroit encor beaucoup plus, quand par nouueaux bienfaits ses obligations seroyent accreuës.

Que la lecture des liures d'Amadis n'est moins pernicieuse aux ieunes gens, que celle des liures de Machiauel aux vieux.

SIXIEME DISCOVRS.

Auis sur les escrits de Machiauel.

I'AY autrefois pris vn singulier plaisir à lire les discours & le Prince de Machiauel, pource que là il traite de hautes & belles matieres Politiques & militaires, que beaucoup de gentils-hõmes sont curieux d'entendre, cõme choses qui conuienent à leur profession: & faut que ie cõfesse que tout le tẽps que ie me suis contẽté de passer legeremẽt par dessus, i'ai esté esbloui

du lustre de ses raisons. Mais depuis qu'auec vn iugement plus meur ie suis venu à les biẽ examiner, i'ai trouué sous ce beau voile plusieurs erreurs couuerts, qui font cheminer ceux qui les suiuent, és voyes de deshonneur & dommage. Que s'il y a quelquesvns qui mettent en doute ce que i'en dis, ie les prie qu'ils lisent vn liure intitulé l'anti-Machiauel, dont l'Autheur m'est incónu, & ils verront que ie ne me suis point abusé.

Des liures d'Amadis. I'estime que ie ne m'abuserai non plus en affermãt les liures d'Amadis estre des instrumens fort propres pour la corruptiõ des mœurs, ce que i'ai deliberé de monstrer en peu de langage, à fin que l'innocẽce de la ieunesse craigne de s'aller enueloper dãs ces inuisibles filez, qui sont si subtilement tendus. De tout temps il y a eu des hommes, qui ont esté diligens d'escrire & mettre en lumiere des choses vaines. Ce qui plus les y a conuiez est, qu'ils sauoyẽt que leurs labeurs seroyẽt agreables à ceux de leurs siecles, dõt la pl^e part a touſiours humé la vanité, cõme le poisson fait l'eau. Les vieux Romans, dõt nous voyons encor les fragmẽs par ci & par là, à sauoir, de Lencelot du Lac, de Percefo-

reſt, Triſtan, Giron le courtois, & autres, font foy de ceſte vanité antique. On s'en eſt repeu l'eſpace de plus de cinq cẽs ans, iuſques à ce que noſtre langage eſtãt deuenu plus orné, & nos eſprits plus fretillãs, il a falu inuẽter quelque nouueauté pour les eſgayer. Voila cõment les liures d'Amadis ſont venus en euidence parmi nous en ce dernier ſiecle: mais pour en parler au vray, l'Eſpagne les a engendrez, & la France les a ſeulement reueſtus de plus beaux habillemnes. Sous le regne du Roy Henri ſecond, ils ont eu leur principale vogue: & croy que ſi quelcun les euſt voulu alors blaſmer, on lui euſt craché au viſage, d'autãt qu'ils ſeruoyent de pedagogues, de iouët, & d'entretiẽ à beaucoup de perſonnes: dõt aucunes apres auoir apris à Amadiſer de paroles, l'eau leur venoit à la bouche, tãt elles deſiroyẽt de taſter ſeulement vn petit morceau des friandiſes, qui y ſont ſi naïfuement & naturellement repreſentees. Et combien que pluſieurs les ayent deſdaignees, & reiettees, ſi eſt-ce qu'il n'y en a eu que trop, qui s'en eſtans apaſtelez, ont continué de s'en repaiſtre. Et de ceſte nourriture, ſe ſont engẽdrees des mauuaiſes humeurs,

Leur origine.

qui ont rendu des ames malades, qui ne penſoyent parauenture pas du commencement arriuer à ceſte indiſpoſition.

L'autheur d'iceux.

Le iugement que ie ferai de ces liures en general, ſera tel. C'eſt qu'il me ſemble (ſi ie ne me trompe) que ç'a eſté vn Magicien courtiſan, habile & accort, qui les a compoſez, lequel pour mettre ſon art en eſtime, & rendre ceux qui s'en meſlent honorez & craints, a dextrement feint mille merueilles, qu'il a couuertes & enuelopees de pluſieurs choſes plaiſantes, deſirees, & en vſage, à fin que l'vn coulant parmi l'autre, le tout fuſt mieux receu. Ie ſçai bien qu'il y en aura qui trouueront fort eſtrange mon opinion, parce qu'ils cuidẽt que l'intẽtion de l'autheur deſdits liures, n'a eſté autre que de laiſſer à la poſterité vn pourtrait des exercices des Courts de ſon temps, & forger vn aiguillon, pour picquer les ieunes gentils-hommes, & les inciter à la pratique de l'amour & des armes: comme deux treſ-beaux ſuiets qui les peuuent delecter, façonner, & faire monter aux honneurs. Mais ils iugent trop à la bonne foy, s'arreſtant pluſtoſt à conſiderer la beauté de certaines choſes exterieures, que la verité des interieures.

rieures. Car encor que ie leur accorde que les instructions & exemples de ceste fabuleuse histoire, soyent aussi proposez pour enseigner à aimer & à combattre: toutesfois si veux ie dire que la plus-part de telles amours sont deshonnestes, & quasi tous les combats pleins de fausseté, & impratiquables: de sorte que c'est cheminer en erreur, que suyure telles reigles.

Or tout ce que ie pretens monstrer, s'aperceura beaucoup mieux par la deduction des particularitez que i'y ay remarquees. Ie commenceray par les personnes d'Alquif, Vrgande, & autres semblables, enchanteurs & enchantereſſes, qui sont appellez les sages: & les arts Magiques ou diaboliques, dont ils vsoyent, sont nommez vne parfaite sapience. Ie croy que si l'autheur eust osé les appeler Prophetes, qu'il l'eust fait. Ils meritoyent pourtant bien ce nom, mais auec ceste queuë, à sçauoir, de Satan. Quand ceste vieille, ou ce vieillard, venoyent es Cours des Princes, on les caressoit & honnoroit excessiuement, & les admiroit-on encores plus, cõme s'ils fussent de nouueau descendus du ciel. Eux ne failloyent pas aussi de choisir des occasions propres pour y venir, com-

Preuue du poinct precedẽt: en la cõsideration du premier fruit de ces sages: nommé poison d'impieté.

me quand il falloit deſpartir deux Cheualiers acharnez à s'entretuer pour donner paſſe-temps aux Dames, ou pour aporter quelques armes enchantees à vn ieune Prince qui receuoit l'ordre de cheualerie, ou pour effrayer vne Cour par quelque terrible ſpectacle, & puis la raſſeurer & eſiouïr. Mais i'erre en voulant ſpecifier leurs miracles. Car on doit imaginer qu'vn Iupiter & vne Minerue n'en ont anciennement tant fait que ceux-ci. Dauantage, quand il eſtoit queſtion de ſçauoir les choſes à venir, on alloit à eux, cõme les Payens alloyent à l'oracle d'Apollo. Il ne faut donc pas s'esbahir, ſi lon en faiſoit grand cas, puis qu'on les voyoit ainſi reueſtus d'vne puiſſance ſupernaturelle. Ceſte eſpece de Magiciens ſont reputez eſtre des bons & ſecourables.

But de l'autheur de ces liures d'Amadis.

Mais l'autheur en forge d'autres, cõme vn Arcalaus l'ẽchãteur, Melie, & pluſieurs autres, qui ne ſe plaiſoyẽt qu'à mal faire. Et par là eſt-il aiſé à conoiſtre, qu'il fait des arts Magiques vne choſe indifferẽte, les eſtimãt licites ou illicites, ſelon qu'on s'en ſert bien ou mal. Et ſemble qu'il en approuue l'vſage au regard des Chreſtiẽs, & le reprouue aux Payens. Il veut que ceux-ci

ceux-ci ayent puisé leur sciẽce des liures de Medee, qui a esté es siecles passez vne tresf-grãde Necromancienne. Mais quant à son Vrgande la desconuë, il dit qu'elle s'est instruite par les admirables preceptes du grand Apollidon qu'il feint auoir esté cõme vn autre Zoroastes. En ceci il a mieux parlé qu'il ne pense. Car Apollidõ est parauẽture ceſt Apollyon dont S. Iean fait mention en son Apocalypse, à sçauoir le Diable, lequel on peut dire auoir esté le cõmun precepteur des vns & des autres: d'autant que ces arts pernicieux, & pleins de fraude & mensonge, ne peuuent proceder d'autre boutique que de la siẽne. Parquoy il nous faut tenir fermes, & ne nous laisser pipper aux escrits & persuasiõs de ceux, qui apres auoir fardé & deguisé l'impieté, la veulent domestiquer auec nous, qui la deuõs chasser comme vn horrible monstre. Quand les hommes oyent parler d'enchantemens & sortileges, la pluspart, de prime face, s'en mocquent, ou les detestent. Mais s'ils se laissent trop aller à prẽdre plaisir d'en deuiser, ou d'é voir quelques preuues, peu à peu ils s'acoustument à n'en auoir horreur. Ainsi que ceux qui ayans long temps fuy des

ſerpens, neantmoins par couſtume de les voir & manier, vienent, à la fin, à les porter au col: combien que ce ſoit choſe à quoy nature meſme fait quelque repugnance.

Pourquoy la lecture de tels liures eſt pernicieuſe.

Aucuns pourront dire que ie fay d'vne mouche vn Elephant: & que s'il y auoit ſi grand danger à lire ces folies ci, que quaſi chacun tient pour fables, que tant de doctes perſonnages qui viuent deuroyent auſſi s'abſtenir de lire les eſcrits de Iamblique, Porphyre, Pſelle, & d'Apollonius Thyaneus, qui ont traite amplement de la Magie, & de la communication qu'on peut auoir auecques les Dæmons, & des ſacrifices qu'ils demandent. A cela ie reſpon, qu'il y a difference entre ceux, qui parauenture ne s'amuſent iamais à autres liures qu'à ceux d'Amadis, auſquels le ſucre qui y eſt reſpandu fait aualler les gros morceaux d'aloës, ſans y penſer: & les autres, qui eſtãs fondez en doctrine, aage & experience, vont cerchans quelques roſes parmi des foreſts d'eſpines. Car les premiers ne conoiſſans pas les pieges, s'y prenent inopinément: & les ſeconds, les aperceuans de loin, les vont cercher pour les briſer. Certes la ieuneſſe de nos Cours n'euſt

n'euſt pas eſté, depuis quarante ans, ſi prompte à repaiſtre ſa curioſité de telles merueilles, ſi les eſcrits de vanité, dequoy nous parlons, ne l'y euſſent preparee. Et c'eſt ce qui a fait que les Aſtrologues & Enchanteurs y ont eſté ſi bien venus. Pluſieurs ne cuident pas qu'il y ait aucun inconuenient à voir & à aprẽdre choſes qui font rire & eſmerueiller. Mais ils n'aperçoyuent pas que ce n'eſt que le commencement de la farce, & qu'à la queuë giſt le venin. Il y a aſſez d'autres paſſetemps ſans s'aller s'entremeſler en ceux, où les habiles valets des Magiciens vienẽt faire leurs tours de paſſepaſſe. Et ceux qui ſe familiarizent trop auecques eux ne faillent iamais d'eſtre payez, non pas en mõnoye de Singe (comme dit le prouerbe) ains en vne beaucoup pire, que ces petis diablereaux transfigurez (qui ſe vienent iouër auec les ſimples) leur departẽt fort liberalement. Car en fin ils attrapent l'ame, l'infectãt d'vne folle croyance, qui la fait petit à petit s'eſloigner de Dieu. Le Prophete Balaam, encores qu'il fuſt faux, diſoit pourtant treſ-bien, Que le peuple d'Iſraël eſtoit bien-heureux, d'autãt qu'il n'y auoit en lui ni augure, ni deuin, ni en-

chanteur. Si nous voulons iouïr d'vn meſme heur, il nous faut imiter ce peuple-la, tant en la reiection des perſonnes que des eſcrits, qui nous ſeruent d'amorces pour nous apriuoiſer aux myſteres diaboliques. C'eſt aſſez parlé du premier & principal poiſon qui eſt caché dãs les fruits qui ſont es vergers d'Amadis.

Du ſecond fruict, nommé poiſon de volupté

Il faut maintenãt traiter du ſecond, que i'appelle poiſon de volupté, dont plus de gens taſtent, & qui eſt beaucoup plus deſcouuert que l'autre: & tellement ſubtil & penetratif, que pour n'en eſtre offenſé, on doit auparauant auoir vſé de bons preſeruatifs. Il cõſiſte (comme i'ay deſia dit) en pluſieurs eſpeces d'amours deshonneſtes, qui ſont là ſi bien depeintes, que les ieunes en les conſiderant y ſont deçeus, comme les oiſeaux l'eſtoyẽt en regardãt les fruicts contrefaits que Zeuxis auoit pourtraits en ſes tableaux. Les traducteurs François ne ſe ſont pas ſeulemẽt eſtudiez à bien agencer leurs traditions, mais ont auſſi adiouſté, cõme ie cuide (car le vray lãgage Eſpagnol eſt trop ſimple) tous les plus beaux ornemens qu'ils ont peu emprũter de la Rhetorique, à fin que le nouueau euſt plus d'efficace de perſuader, ce

que

que plusieurs ne se persuadent que trop volontiers. Et l'ayant rendu fluide & affetté, il ne faut point demander si son murmure est doux aux aureilles, où à pres auoir passé, il va chatouïller les plus tendres affectiõs du cœur, lesquelles il esmeut, plus ou moins, selon que les personnes sont preparees. O la belle instruction pour les Damoiselles, quãd elles voyent les ieunes Princesses eschauffees de flammes amoureuses, pour vn cheualier qu'elles n'aurõt veu que deux heures, car encores que la honte & la modestie les deust retenir dãs les bornes de pudicité, neantmoins l'autheur leur fait confesser, & de prime abordee, que les pointures violentes du Dieu Cupidon (sur qui elles iettent toute la coulpe) les ont si fort attaintes, que ne pouuans sortir par la porte elles sont contraintes de se ietter par la fenestre, pour aller dans quelque delicieux iardin manger des abricots. Mais i'ay obserué que la fortune leur est si fauorable, que iamais pas vne ne se blesse. On leur pourroit bien aproprier la chanson qui dit,

Impudiques & salles amours.

Tant vous allez tost Guillemette,
Tant vous allez tost.

Quãt aux cheualiers ils sont encores plus

prompts à l'esperõ. Car aussi soudain que la premiere beauté à dardé dans leurs ames le moindre de ses rayons, alors sont elles non seulemẽt en cõtinuelle ardeur, ains auec cela rosties & fricassees (ainsi que les bonnes vieilles de nos villages disent que les pauures ames de Purgatoire le sont) qui est occasion que iamais ils ne cessent de courir, iusques à tant qu'ils ayẽt trouué quelques remedes pour les refraischir. En ces difficultes ici, ces amoureux & amoureuses ne manquent point de subtiles Dariolettes, c'est à dire, de bonnes maquerelles. Et croy qu'Homere, auxpersonnages qu'il a introduit, pour representer diuers offices, n'en a point fait mieux iouër leur roolle, que celles ci iouënt le leur: qui sçauent plus d'inuentions qu'vn renard de finesses, pour faire venir les oiseaux, auec friandes pippees de volupté. Or apres qu'vne telle comedie s'est iouee, alors l'autheur desploye son eloquence pour monstrer qu'en cela gist la felicité humaine: ce qui n'a pas petite force pour donner de mauuaises impressiõs à la ieunesse delicate, qui par l'assiduelle lecture de ces folies, les va cachetant dans son cœur. Ie pense qu'au Monastere des

Infame maquerellage d'vn barbouilleur de papier.

Corde-

Cordeliers de Paris (qui est le plus fertile clapier de Moines qui soit d'ici à Rome) il n'y en a aucun (tãt contẽplatif & mortifié qu'il s'estime estre) que s'il auoit autãt leu les discours d'Amadis. que les vieux Miracles de la legende doree, & les nouuelles fables du liure des conformitez de sainct François, ne se sentist espoinçonné au vif de dangereuses tentations. A plus forte raison, les ieunes personnes, qui sont tracassans dans les delices du monde, s'en doyuent deporter.

Pollutiõ du S. mariage

On pourra dire que la plus part des amours, qui sont là demenees, tendent à Mariage, Ie l'accorde. Mais auant que venir aux nopces publiques, quasi tousiours se font de petites nopces secrettes, pour aprentissage, dont sortent des esclats. Ce qui impose des taches à l'hõnesteté. Mais qui voudra regarder de l'autre part les amourettes de dõ Florissel, de dõ Rogel, & de plusieurs autres Cheualiers, qui estoyẽt pl⁹ aspres à ceste curee qu'vn Chiquanoux à gripper, il verra encores de belles leçõs pour attiser l'incontinence, qui n'est que trop enflammee es poictrines des ieunes. L'autheur ne s'est contenté d'auoir enseigné à abuser des amours licites, & à pra-

tiquer les illicites. Il en a auſſi feint de fãtaſtiques, qui ne laiſſerent pas pourtant (ce dit l'hiſtoire) de produire des effects, comme celle d'Amadis de Grece & de la Royne Zahãra. Car aucũs Magiciẽs voyans qu'ils s'entre-regardoyẽt de bon œil, encores que ceſt Amadis fuſt marié: neãtmoins eſmeus de pitié de leur paſſion, & auſſi pour oſter la coulpe del'adultere, ils les enchanterent tous deux enſemble en de beaux vergers delicieux, où s'oublians eux-meſmes, ils n'oublierent pas pourtãt de forger deux beaux enfans, qui furent appelez Anaxártes & Alaſtraxeree, & quelque temps apres eſtans deſ-enchantez chacun s'en alla où il voulut, ſans ſe reſſouuenir de ce qui eſtoit paſſé. Qu'eſt-ce autre choſe cela, ſinon vne couuerte repreſentation du paradis de Mahommet, dont ceſt autheur vouloit donner quelque petit gouſt aux Chreſtiens de ſon temps (lequel ſe ſentoit parauenture du Mahumetiſme, à cauſe qu'alors toute l'Eſpagne eſtoit remplie de Sarrazins) à fin qu'ils s'acouſtumaſſent à repaiſtre leurs eſprits & leurs corps de penſemẽs & d'actes dutout charnels, Ie laiſſe iuger à ceux qui ont, quelque integrité ſi la lecture de telsliures rem-

remplis de tant d'ordes folies, n'eſt pas dangereuſe tant aux ieunes qu'aux vieux: car on ne ſçauroit ſi biẽ ſe nettoyer apres, qu'il ne demeure touſiours des taches en la blancheur des affections.

I'ouy dire vne fois à vn bon gentil-hõme, qu'ils auoyent vne proprieté occulte à la generation des cornes: & ie me doute que lui-meſmes en auoit fait l'experiẽce. Car il portoit deux petis cornichons cachez derriere l'oreille, qu'vn autre du meſtier lui auoit attachez pour rembourſement de pareille ſomme, que peu de tẽps auparauant il auoit reçeuë de lui en pur & loyal preſt. Voila pourquoy il eſtoit croyable, veu qu'il en parloit comme ſçauant. Certes ie ſerois d'auis qu'on banniſt & releguaſt tous tels liures en Sicile, où les hõmes ſont quaſi touſiours en ſentinelle, pour l'extreme crainte qu'ils ont des ſurpriſes de la nuict. Car on verroit ſi leur vigilãce les garentiroit que ceſte cauſe productiue ne fructifiaſt entr'eux. Vn procureur d'Amadis fera ceſte obiectiõ, diſant, qu'il y en a aucuns, qui ſans lire dedans ne laiſſent pas de faire comme les autres. Ie croy bien qu'il s'en trouue de tels: mais ie les blaſme au double, de ce que leurs in-

A quoy tels liures ſont propres.

clinations, sans estre aidees, courent si viste au mal.

Troisieme fruict nommé poison de vengeãce.

Poursuyuons à ceste heure de mettre en veuë quelques autres mauuaises drogues, qui se trouuent en ceste boutique. Et à mõ auis que ceste-ci peut marcher en troisieme lieu, qui est vne miserable coustume, que l'autheur introduit, en attachant le plus haut poinct d'hõneur des cheualiers à s'entre-coupper la gorge pour choses friuoles. Et de ces Tragedies-là, il en fait le souuerain passe-tẽps des Rois, des Dames, des cours & des citez. On void souuẽt en icelles le pere cõtre le fils, le frere contre le frere, l'oncle contre le neueu, dans vn camp clos, où apres s'estre entrecharpentez deux heures, les vns & les autres tous ensanglantez tombent de foiblesse. Quelquesfois, il feint qu'ils ne s'entreconoissent, quelquesfois aussi ils s'attaquẽt pour s'esprouuer. Mais qu'elles lourdes & vilaines ignorances, & espreuues sont-ce là, qui font tenter des parricides si horribles? On peut respondre que ce sont les enseignemẽs du grand Apollyon, dõt i'ay parlé, lequel estant meurtrier dés le commencement ne se plait qu'à faire perpetrer meurtres. Anciennement les Romains

mains prenoyent plaisir de faire combatre à outrance deuant eux, mais c'estoyẽt criminels, qui auoyent merité plusieurs supplices. Au contraire, ce ne sont ici que fils de Rois, Princes, & Seigneurs, qui contrefont les gladiateurs. Ce qui ne peut persuader autre chose à la ieunesse qui lit ces exemples, sinon qu'il faut tousiours se batre auecques quelqu'vn pour estre prisé & redouté. Et parauenture que telles impressions ont fait multiplier les querelles en nostre France, depuis trente ans, en telle quantité qu'on les y void maintenant. On peut dire aussi, & à bon droit, que tels spectacles rendoyent les Cours impitoyables, & cruelles, par l'acoustumance à voir souuent espandre le sang humain. Et si aucunes y a qui desirẽt repaistre leurs yeux de sang, qu'elles imitẽt la coustume d'Angleterre, où lon met en ieu les bestes sauuages, comme Ours, & Taureaux, contre des Chiens, lesquels passe-temps sont sans comparaison plus licites.

Quatrieme fruit, nommé Oubliã de vray deuoir & abolitiõ de tout bon or dre.

Voici encor vne autre coustume desia Cheualiers de ce temps-là. C'est que si quelqu'vn auoit fait promesse d'aller en vne auenture à quelqu'vne de ces peleri- nes, qui marchoyent tousiours toutes seu-

les auecques eux: quand leur ſouuerain ſeigneur, leur pere & mere, leur euſt commãdé de puiſſance ſeigneuriale, ou paternelle, de deſiſter pour les ſeruir en autre choſe neceſſaire, c'eſtoit vne infamie perpetuelle à eux, que de le faire: ains il leur cõuenoit, par obligatió de Cheualerie, ſuyure leur Damoiſelle, qui ſe trouuoit quelquesfois de tres-bonne compoſition. Ce ſõt là de nouuelles loix, qui par forme de galanterie, tendent à effacer des entendemens des hommes, celles que nature y a ſi viuement engrauees, & qu'elle leur a renduës ſi recommandables. Pour ce regard doyuent-elles eſtre enſeuelies.

Defenſe de la precedẽte cenſure.

Ie ſçay bien que ie ſeray accuſé de cenſurer trop ſeuerement, ou bien de calomnier noſtre Chroniqueur d'Amadis. Pour la iuſtification duquel on dira qu'en pluſieurs endroits de ſon liure, il exalte fort la pieté Chreſtienne. A ceci ie reſpondray, qu'il ne pouuoit s'excuſer de toucher ce poinct. Mais par ce qu'il en dit, on peut iuger qu'il n'en diſcourt que pour ſeruir de couuerture, & qu'il n'a gueres leu en la Bible. Car il nous propoſe vne religiõ ſauuage & farouche, qui n'habite qu'esdeſerts & hermitages, laquelle il euſt

deurepresenter plus ciuile& domestique. Mais comment traitteroit-il purement des choses diuines, veu qu'il traitte si impurement des humaines?

Pour la fin, ie representeray encor vn *Dernier* poinct, qui cõcerne l'exercice des armes, *fruit, nom-* lequel il fait si dissemblable à l'vsage cõ- *mé Fables* mun, que c'est se mocquer d'icelles, & trõ *du tout im-* per la ieunesse, en lui baillant de tels pre- *pertinẽtes.* ceptes. Car encores que les bien auisez tiennent pour fausses tãt de prouësses Chevalerésques, & forces gigantales, qui importunent les lisans: si est-ce que les malauisez, parmi vn si doux charme de parles, ne se peuuẽt garder qu'ils ne retiẽnẽt en leur memoire quelques traits, qui se trouuẽt plus conformes à leurs affectiõs, pour puis apres en faire aux occasions des coups d'essay, pensans par là estre plus habiles que les autres. Il est vray que souuẽt par les mocqueries, où ils tõbent, ils sont retirez de ces erreurs. Mais on ne doit pas les laisser venir iusques à ces experiences, ains leur proposer de bonnes doctrines & leur cacher les fausses, pour les empescher de faillir. Quand vn gentil-homme auroit toute sa vie leu les liures d'Amadis, il ne seroit bon soldat ne bon gen-

darme. Car pour estre l'vn & l'autre, il ne faut rien faire de ce qui est là dedãs. Ie ne specifieray point autrement ces grands coups, qui fendent vn homme iusques à la ceinture, & coupẽt vn brassal & bras tout net: ces entrechoquemens & cheutes, où lon ne se fait point de mal, & puis qu'on ressaute incontinent à cheual, cõme si on estoit deuenu Leopard: ni ces combats cõtinuez l'espace de deux heures acompagnez de sots entreparlemens, ni des vaillantises imaginaires, qui font qu'vn homme en tue deux cens. Car la chose mõstre que ce n'est que pour faire peur aux femmes, & aux petis enfans: & qui voudra perdre le tẽps à lire au lõg ce qui en est, pourra conoistre si c'est à tort ou à droit, que ie reprouue tous ces braues & magnifiques badinages. Or en ce que ie dis ici, ie ne compren pas les exercitations aux armes, qui sont les passe-tẽps de nostre Noblesse en temps de paix. Au contraire, ie les recommande, d'autant qu'ils sont, outre le plaisir, honnestes & necessaires. Et qui se ressouuiendra, comme au regne du bõ Roy Henri second, par la frequence d'iceux, elle s'en rendoit plus experte & illustre, il taschera d'ẽ redresser la pratique.

Ie pour-

Ie pourrois encor alleguer d'autres vanitez dõt ces liures sont farcis, si ie ne craignois d'en trop gouster, voulãt en dégouster autrui. Celles que i'ay retracees doiuent suffire, pour destourner les esprits de ceux qui ont quelque affectiõ aux choses honnestes & vertueuses, de s'y occuper: car ils se souillent en se pensant deleter, & s'acoquinans aux escrits de mẽsonge, ils desdaignẽt ceux ou reluit la verité.

Que la trop petite consideration des biens que nous auons, & la trop aspre conuoitise des biens que nous n'auons pas, va multipliant nos miseres.

SEPTIEME DISCOVRS.

Combien la Noblesse Frãçoise a d'occasions de se contẽter.

IE ne veux point estẽdre ceste proposition à toutes sortes de personnes, cõme ie le pourrois biẽ faire, pource q̃ ma ma plume estant lassee ne peut courir en tant de lieux. Il me suffira de l'accõmoder à ceux de ma profession, que ie desirerois redresser, d'autant qu'ils errent en ceci plus que

nuls autres. Et me ſemble qu'il n'en faudra point amener de grandes preuues: car les inquietudes de leurs eſprits, qui pouſſent leurs corps deçà & delà, en haut & en bas, à gauche & à droite, en rẽdẽt aſſez de teſmoignage. Or i'eſtime q̃ noſtre Nobleſſe a peu d'occaſion de ſe mal cõtẽter, veu que Dieu l'a logee dedãs l'vn des plus beaux iardins de l'vniuers (plus temperé que les Iſles fortunees, tãt celebrees des Anciens) auquel nature deſploye en abõdance ſes threſors & delices. Que ſi elle n'a tant de richeſſes que celle d'Eſpagne, qui ſucce les mammelles dorees des deux Indes: ſi elle n'a tant de priuileges q̃ celle de Polongne, qui eſlit ſes Princes, & domine ſeigneurialement ſur ſes vaſſaux: ſi elle n'eſt tant ingenieuſe q̃ celle d'Italie, qui ſçait beaucoup de gẽtileſſe & de dexteritez: pour cela, elle ne laiſſe d'auoir aſſez d'eſprit pour ſe biẽ conduire: aſſez de force, pour ſe conſeruer: & aſſez de biens pour s'entretenir. Si on regarde l'infinité des belles maiſõs qu'elle poſſede, & ſi biẽ aproprieés & pourueuës de tout ce qui fait beſoin: plus ſes exercices honorables aux armes & aux lettres: les vtiles qui ſeruent à rendre les corps plus adextres: les

delecta-

delectables, cõme aux chasses, & à la Musique, & sa douce conuersation: finalemẽt mille beaux loyers de vertu, dont elle se void souuent couronnee, on sera cõtraint de dire qu'elle doit souuent leuer les yeux au ciel, pour rendre graces à Dieu d'vn si bon partage.

Mais il auient que peu entrent en ces cõsiderations generales, & encores moins aux particulieres. Et afin qu'on aperçoyue mieux comme la pluspart se gouuernent ordinairement, ie proposerai cest exemple, assauoir d'vn gentil-hõme de trois ou quatre mille liures de rente, desia bien auancé en l'aage de ieunesse, & façonné selon nos coustumes, qui ne s'aprenẽt que trop facilement. S'il est en sa maison, il ne trouuera rien qui lui agree, & n'aura iamais repos, qu'il n'ait mis la plume au vẽt, pour aller voir le monde, lequel desir ie ne blasme pas, quãd il est moderé: mais ie blasme le goust qu'il a de ce qu'il deuroit mieux gouster. S'il vient à dõner dãs vne Court, où ayant tracassé quelque tẽps & acquis vn peu de nom, & de conoissance, cela lui sẽble chose legere, à cause de plusieurs autres esguillõs qui le poignẽt, & le font tousiours regarder en auant, &

Fautes cõmises sur cela.

iamais en derriere. Venant apres à s'enfourner dans les armes: touſiours ſa cõdition lui aparoit trop baſſe, & va viſant apres l'incertain. S'il retourne s'ameſnager chez ſoy, & qu'il ait donné forme à vne famille cõplette, il ne priſera pas, cõme il doit, ſa fẽme, & ſes enfans, ni le renenu de ſa maiſon, eſtimant les premiers biens trop cõmuns, & les ſeconds trop petits. Eſtant paruenu à l'aage de vieilleſſe, où l'on ſe doit repoſer pour la laſſitude d'vn ſi long voyage, & auecques cela ſe reſiouyr pour ſe ſentir proche du but, c'eſt lors que plus de ſolicitudes, de chagrins, & de crainte l'agitẽt: de maniere q̃ peu de choſes lui plaiſent, & beaucoup lui deſplaiſent, & va ainſi viuotãt, iuſques à ce qu'il s'aille cacher au ſepulchre. Voila en ſomme vne petite image de la vie de pluſieurs perſonnes, qui pour ne ſauoir bien conoiſtre les cõmoditez qu'ils ont en icelle, iouyſſent d'vn tel benefice, d'vne iouïſſance froide & incõmode. Certes ſi chacũ mettoit ſouuent à la balance les biens, dõt il peut faire eſtat, il les trouueroit auſſi peſans, qu'il les eſtime legers. Mais quand on les ierre (cõme on dit) auec les pechez oubliez, ils ne profitent gueres.

Le

Le Philosophe Platon disoit qu'il rendoit graces à Dieu de trois choses: dequoy il l'auoit fait naistre Grec, & non barbare: Athenien, plustost que citoyẽ d'vne autre ville: & l'auoit fait viure du temps de Socrates. Mais de combien d'autres rendoit-il encore graces, dequoy il n'a pas fait mẽtion? Et en rememorant ainsi ses biẽ-faits, son ame en deuenoit plus tranquille & satisfaite. De mesme deuriõs nous faire, & souuent, pour chasser des nostres l'insatiabilité & l'ingratitude, qui nous rendent miserables, sans misere. Or comme ainsi soit, qu'il y en ait qui pensent s'en acquiter aucunement, toutefois s'ils y prennẽt garde, ils verront qu'il y a grande distãce de ce qu'ils font, à ce qu ils doyuent faire. Car ils n'imitent pas mesmes Platon, en notant ce qui est commun & general: ains s'adressent tousiours à quelques particularitez qui plus leur plaisẽt. Celui qui sera expert en l'art militaire, pẽsera seulemẽt à ce seul benefice, par lequel il acquiert louange. Le Iurisconsulte demeurera aussi dans les bornes de sa science par le moyẽ de laquelle ses coffres se rẽplissent. Et le marchand ne prisera rien en lui que sa dexterité & sa diligence, qui fait florir son

Remede à telles fautes.

trafic. Leſquelles conſiderations ne ſont pas à reprendre. Mais tout ainſi qu'vn banquet ne ſe fait pas auec du pain ſeul, ſi d'autres choſes n'y ſont coniointes: auſſi pour ſe rendre plus ſatisfait de ſa condition, il faut ſe propoſer deuant les yeux, tout ce que l'on peut ramaſſer de grãdes & petites benedictions, que Dieu nous eſlargit. Et plus les trouuerons-nous abonder, plus eſtimerons-nous noſtre heur eſtre grand. Quand nous regardons dans nos papiers rentiers, nous y voyons en eſcrit de groſſes rentes qu'on nous doit: il y en a auſſi vne treſ-grande quantité de petites, d'vn double, & d'vn liard, leſquelles nous n'effaçõs pas pour leur petiteſſe: par ce qu'eſtans aſſemblees, elles donnent corps à noſtre reuenu. Non plus deuons-nous rayer de noſtre memoire les moindres biens dont nous iouïſſons: pour autãt que le ſouuenir en rend noſtre vie plus douce & plaiſante. Le moyen d'y bien engrauer, tant les grands que les petis, eſt, de ſe deſrober à ſoy meſmes, & demi-heure le iour ſeulemẽt mediter en iceux. Car nous trouuerons touſiours tant de nouuelle matiere, que cela nous inuitera de beſongner alaigrement dans vne telle abon-

abondance.

Or en l'obseruation de ce conseil-ci, il y en aura, qui parauenture voudroyent se comporter enuers Dieu, comme ils font enuers les hommes. Car ils se faschent d'esplucher les plaisirs qu'ils en ont reçeu pource que cela les rend leurs debiteurs: aussi ils estimeroyent que venir à tels cõptes enuers lui (ce que i'appelle plustost petites & imparfaites recordations de ses benefices, qui nous sont aussi incõptables que les pierres d'vne cité) que c'est s'accabler d'obligations, & opprimer leur malentenduë liberté. En tel cas leurs imaginations sont fausses, & cognoissent mal la nature de Dieu, estant certain que plus nous refueillettons le liure de la recepte de ses dons, que plus il nous donne alors: d'autant que nos petites preparatiõs à reconoissãce esmeuuẽt puissamment toutes ses liberalitez. Il semble que i'aye vn peu outrepassé les bornes de mõ premier propos: mais l'esgarement n'est pas mauuais, puis que de la terre nous auons mõté iusques au ciel, qui est la vraye source d'où decoule sur nous vne Iliade de biens, dont la plus grande partie est de nous ignoree, à cause de nostre stupidité.

Refutation d'vne mauuaise pensee, contraire au reme de precedẽte

Cõtinuatiõ du recit des biens de la Noblesse françoise, pour l'induire à en iouir grayemẽt.

Ie remettray sur les rãgs le gentil-hom me dont i'ay desia parlé, qui court bien plus à l'esgaree: lequel ie desire ramener à vne droite voye. Et voici q̃ ie luy diray: Pourquoy allez-vous ainsi rongeant vostre ame de mille soins, en tous les espaces de vos diuers aages, pour les fantasies que vous auez que vostre condition est defectueuse & imparfaite? Ouurez vos yeux, & quand vous l'aurez bien examinee, elles s'esuanouïront, & serez plus à repos. Quãd vous-vous promenez au Palais de Paris, & passez deuãt les boutiques des peintres, vous-vous arrestez bien deux heures à cõtempler quelque belle peinture, qui y sera desployee, ce qui vous induit souuent à louër l'ouurage & l'ouurier. Beaucoup plus deuriez-vous faire le sẽblable, en ce beau pourtrait de vous-mesmes, reuestu de tant d'ornemens, de crainte que l'ignorance ou la legereté ne vous face accuser le Souuerain peintre, qui dõne à chacune de ses œuures la perfectiõ qui luy est propre & cõuenable. Et comme c'est luy, qui a formé les Rois & les Princes, que le vulgaire va adorant: aussi de la mesme main a-il moulé ceux que la pauureté trauaille: laquelle diuersité si disproportiõnee n'ẽpesche

pesche pas que le vaisseau de terre ne soit aussi vtile, pour son bas & mechanique vsage, que celuy d'or tresspur, & bien elabouré pour le sien haut & magnifique. Voyons en vostre endroit, s'il s'est monstré chiche & ingrat. Vrayemẽt vous trouuerez que non, & deuez du tout esloigner ceste imposture de vostre pensee: car c'est celle que le serpent ancien inuenta, pour circonuenir nostre premiere mere. Mais c'est vous mesmes, qui serez cõuaincu d'ingratitude, qui faites au contraire de l'aure, qui a tousiours le cœur & l'œil dãs ses cabinets. Là où vous n'ouurez iamais celui qui vous est escheu, pour voir tant d'especes de biens, qui y sont cõrenus. Ce que faisãt, vous conoistrez que n'estes pas pauure, comme vous cuidez l'estre.

Denombrement de quelques vns de ces biens là.

I'en mettray aucuns deuant vous, comme en passant, ausquels i'estime que vous pensez le moins. Et commençant par les spirituels, qui sont les principaux: iefiniray par les moindres, qui sõt plus perissables. Si ie vous demãdoye à ceste heure, en cõscience, combien de fois la semaine vous pensez à cest inestimable benefice de la conoissance de Dieu que vous auez (car puis que vous estes Chrestiẽ, ie n'en veux

Les Spirituels & divins.

douter) vous me respondriez parauẽture que ce seroit beaucoup, si en vn mois vous y songiez vne fois à bon escient: & cependant ceste science (ou autremẽt ceste foy) vous enseigne & certifie que vous estes combourgois des cieux, & que par Iesus Christ vous auez esté arraché des pattes du grand Pharao, qui est le diable, & de la seruitude d'Egypte, qui est la figure de l'enfer. Cõment donques vous souuenez-vous si peu d'vn bien si excellent? duquel Dauid disoit, au Pseaume 119.

De tes edicts on m'orra deuiser,
Et t'ascheray d'auoir la conoissance
De tes sentiers, où ie veux droit viser.
En tes Statuts prendray resiouissance,
Et veux si bien à ton dire auiser
Qu'à tout iamais i'en auray souuenance.

Car encor qu'il eust dãs les thresors, qu'il auoit amassez, plus de cent millions d'or, si tenoit il ceux de la doctrine de Dieu beaucoup plus precieux, & s'y delectoit dauãtage. Imitez-le dõques, & ouurez pl⁹ souuent le coffre de vostre entendement, & de vostre cœur, pour contempler vne si belle richesse, qui suffit seule à vous rẽdre heureux. Ie descendray aux vertus Morales, de quelques vnes desquelles vous n'e-

Les vertus

stes

stes pas(à mon opinion)despourueu. Et ie pren le cas que vous ayez de la fortitude (qui signifie prouëſſe)qui est fort recommandee à nostre Nobleſſe:aussi de la temperance,qui est familiere à ceux qui sont bons. Mais t'enté que la portion, que vous en aurez,soit grauee dãs vostre cœur, plustost que peinte en vostre visage. Auec ce la seulemẽt pouuez-vo⁹ estre asseuré qu'õ ne vous degradera point de vostre titre, combien que vous deuez touſiours trauailler pour en acquerir d'autres. Or vous n'apelleriez pas vn marchand de drap de soye, pauure,qui n'auroit dans ses bahus q̃ du velours cramoisi, & du velours blanc: car ce seroit à tort. Penſez aussi que vous ne l'estes pas en mœurs: moyennant que vous faciez bien profiter ces deux vertus, qui vous seruiront encor à la generation des autres. Et d'autãt plus deuez-vous priſer ces biẽs-ici,que toutes les fureurs d'vne fortune cõtraire ne les vous sçauroyẽt rauir. Ie diray vn mot de vostre saté, qu'il me semble que vous ne cheriſſez nõ plus, qu'on fait vn dogue,qu'on hazarde contre toutes sortes de beſtes sauuages: car souuent vous la iettez ẽn proye des plus mortelles maladies,en quoy vous faites paroi-

La santé.

ſtre voſtre petit iugemẽt, de cercher de faire amas de choſes vaines, veu que vous ne ſauez cõſeruer celles qui ſont neceſſaires. Souuenez-vous du prouerbe qui dit, Il n'eſt richeſſe que de ſanté. En apres repreſentez-vous vn Prince, gemiſſant dãs ſon lit, qui offre tous ſes threſors pour recouurer ce que vous meſpriſez. Et puis vous confeſſerez peut eſtre que vous eſtes plus heureux que ſage. Quant au reuenu que vous auez, ie voy bien qu'il ne vous contente gueres, puis que continuellement vous lamentez voſtre indigence. Toutefois ſi poſſedez vous douze cens eſcus de rente, & auecques cela vne belle maiſon, bien meublee, où voſtre pere, auecques la moitié moins à veſcu honneſtement, & ioyeuſement. Vous me direz, ou penſerez en vous-meſmes, que quand vous auez vos beaux habits, que vous eſtes bien vn autre homme que voſtre pere. Vrayemẽt ie l'accorde, & croy qu'il auoit de la prudence en la teſte, en ce que de ſes petis moyens, il tenoit touſiours ſa maiſon remplie. Au cõtraire, i'eſtime qu'en voſtre entendement, il y a pour le moins ſix onces de folie: veu qu'ayant beaucoup de commoditez, voſtre maiſon ne ſe trouue iamais

Les richeſſes.

mais que vuide. Cependant ne pleurez pas, car il y a en ce royaume quatre millions de personnes, qui n'ôt pas la dixieme partie de vostre bien, qui pour cela n'en iettent pas vne seule larme. Vous n'en auez que trop, si le sçauez dispenser. Que direz vous maintenant de tant de bons parens, & amis vostres? & de l'estime en quoy on vous tient, où vous auez conuersé? Mais que direz-vous de la liberté dont vous iouyssez? qui est vn bien comparable à la vie, par le moyẽ de laquelle vous pouuez vous delecter en la beauté des saisons, & encores plus en la conuersation des hommes? Il faut que vous auouïez q̃ la possession de ces seuls biens (encores qu'en possediez beaucoup plus q̃ ie n'ay voulu noter, pour ne sembler flateur, & pour n'ennuyer les lecteurs) est suffisãte pour vous faire benir le donateur, vous contẽter de vostre cõdition, & vous resiouyr auec autruy. Ausquels effects vous paruiẽdrez, en meditãt souuẽt en iceux. Et si vous dedaignez ce profitable cõseil, & que retourniez aux negligẽces accoustumees, de ce qui vous est certain, pour quester des incertitudes, vous me contraindrez de vous aproprier la deploratiõ de l'auare, & dire

Les parens & amis.

La reputation & liberté.

de vous, ô Homme miserable! qui au milieu de tãt de sortes de richesses, s'estime indigent, & pauure! I'ay assez dit: c'est à vous à penser.

Vsage de ce discours. Mais ie desire qu'on sçache que l'admonition q̃ i'ay ici faite, n'est pas afin qu'on viene à enfler son orgueil naturel, apres s'estre consideré soy-mesmes: ce que plusieurs font aisemẽt: ains c'est pour retirer les trop volõtaires de la poursuite laborieuse des biens superflus, & de tant de molles plaintes: esquelles voyes, ie ne nieray pas que ie n'aye quelque fois cheminé comme les autres. Mais l'aage, la doctrine, & les sinistres experiẽces, m'ayant fait arrester à la meditation de pareilles choses, que celles que i'ay notees, & de plusieurs autres, i'ay appris de là, premieremẽt q̃ la liberalité de Dieu abonde en nous: mais nous en abusons par le mespris de ces dons: secondement que ce n'est pas encores auoir mal profité, quand en fin on se corrige, par les erreurs de soy-mesmes.

Ce Discours est imparfait.

Que

Que la pauureté de la Nobleſſe de France n'eſt point tant procedee des guerres, qui ont quaſi eſté continuelles, depuis trente & cinq ans, que des erreurs qu'elle a commis en la diſſẽſation de ſes biens.

HVITIEME DISCOVRS.

Ancien & nouueau eſtat de la Nobleſſe.

IL ne faut point beaucoup de langage, pour faire conoiſtre combien les Gentils-hommes François ſont decheus de ceſte ancienne richeſſe, dont leurs maiſons eſtoyent ornees, ſous les regnes de nos bons Rois Louys douzieme & François premier: veu que c'eſt vne choſe que peu ignorent. Car ſi on les veut cõſiderer tant en general qu'en particulier, on les verra eſtre deſpourueus, & auoir diſette de pluſieurs choſes neceſſaires, excepté quelques maiſons qui depuis peu de temps ſe ſont eſleuees, & autres qui par bon meſnagement, ou biens-faits, ou par auarice, ſe ſont maintenues & enrichies. Et i'oſerois affermer, q̃ ſi tous ceux qui portẽt ce titre eſtoyẽt mis en dix parts, & qu'on fiſt

vne curieuſe recerche, on trouueroit que les huict ſont incommodez par alienatiõs de quelque portion de leurs biens, engagemens, ou autres dettes, & que les deux autres parties reſtent ſeulement accommodees, tant de ſuffiſance que d'abondãce: qui eſt vne grande inegalité & diſproportion. Ie ne pẽſe point faillir, declarant ce qui ſembleroit meilleur eſtre teu: car auſſi bien les eſtrãgers, nos voiſins, en pẽſent trois fois plus qu'il n'y en a, & diſent que nous ſommes ſi affectionnez à noſtre Roy, que nous voulons ſelon noſtre portee imiter ſes liberalitez & deſpenſes. Ce que ie dis tend à ceſte fin, que deuenions plus entẽdus & prompts à reparer les demolitions domeſtiques, tant pour euiter la moquerie d'autruy, q̃ pour chaſſer pluſieurs ſollicitudes de nos eſprits, & bannir les neceſſitez qui nous preſſent.

Origine de la pauureté de la Noblesſe.

Or cõme ainſi ſoit que tous s'accordẽt bien en la confeſſion de ceſte pauureté, ſi eſt-ce qu'il y a du differẽt, quand on vient à parler, cõment elle eſt venue. Car l'vn dit d'vne ſorte, & l'autre d'vne autre: & la pluſpart taſchent d'accuſer pluſtoſt la violence des longues guerres (qui comme monſtres deuorent tout) qu'eux-meſmes.

Voila

Voila comment on eſt prompt à cercher des eſchappatoires pour ſe iuſtifier de ſa coulpe, au lieu qu'on deuroit examiner, auec vn droit iugement, d'où tels deſordres ſont procedez. C'eſt choſe fort commune, & qu'on fait volontiers, que s'excuſer pource qu'il ſemble que l'excuſe efface aucunement les taches dont on voudroit noircir le bon renom. Mais pource que s'accuſer aporte quelque honte, on ne le pratique que le plus tard qu'on peut, dont auiẽt qu'on demeure plus long tẽps en ignorance de ce qui deuroit pluſtoſt eſtre conu. Le prouerbe, qui dit, que le mal dequoy on a bonne conoiſſance, eſt comme demi gueri, ſe trouue bien ſouuẽt veritable. Cerchons donc la cauſe du noſtre, & ce nous ſera apres vne grande ouuerture & preparation pour trouuer le remede. Ceux qui l'attribuent aux rauages, & deſpenſes de guerres, diſent, qu'il y a encores auiourd'hui pluſieurs perſones d'honneur, qui ont veu en quelle proſperité & abondance la Nobleſſe de France a veſcu iuſques au regne du Roy Henri ſecond. Car pendant que la paix auoit cours, on ne voyoit entre les ſeigneurs & gẽtils-hommes, que liberalitez, magnifi-

Raportee aux guerres.

cences, visitations, & autres despenses hõnestes, qui sont tesmoignages de richesse. Et si pour tout cela, on ne vendoit point sa terre, tant pour euiter le reproche, que pource aussi qu'il y auoit moderation en telles choses. Et auenant que la guerre fust declaree, on ne sçauroit croire le bel equipage que chacun menoit, cõme cela apparut encor au voyage d'Allemagne. Mais tout ainsi qu'il n'y a rien en ce monde, qui soit long temps permanẽt, qu'aussi les guerres ayant recommencé, l'an mil cinq cens cinquante & deux, contre l'Empereur Charles, & le Roy Philippe, lesquelles ont duré sept annees, il lui a conuenu faire de grandes despẽses, tant pour son honneur, que pour l'amour qu'elle portoit à vn si bon Prince qu'estoit le Roy Henri. En apres les guerres ciuiles sont suruennës, vniuerselles dans le Royaume, comparables à des torrens desbordez, qui ont tellement acreu la ruine, que c'est tout ce que la Noblesse peut faire maintenant, que de s'entretenir, viuotant en sa maison, & en ceste maniere est venu son apauurissement.

Ceste pauureté ad'au

Ce sont ici les raisons qu'ils alleguent, que ie ne veux pas reietter. Car ie confesseray

ſeray touſiours que ces orages ont eſté occaſion d'vne partie de noſtre pauureté: mais qu'elle ſoit toute procedee de telle cauſe, ie ne l'aduouë pas, & monſtreray ci apres qu'il y a eu d'autres aides qui ont eu dauarage de force pour l'auancer. Par ainſi leur argument ne conclud qu'en partie. Examinons à ceſte heure, quelle peut auoir eſté la ruine des premieres guerres. Or elle n'a pas eſté grande: car alors la Nobleſſe qui ſeruoit, n'eſtoit mal payee, ni deſtituee d'hõneſtes recompenſes, prouenantes de la liberalité du Roy. Bien eſt vray, que quelques particuliers, trop volontaires, ſe ſont aucunement deſemplumez, & la Nobleſſe des frontieres, a auſſi ſouffert quelques pertes. Mais le plus grãd nombre eſtoit encores en treſ-bon eſtat. Aux guerres ciuiles, il y a eu beaucoup plus de dommages, qui ne ſont toutefois tombez ſur tous. Et aux petites paix, qui ſont ſuruenuës, on a touſiours eu moyen de reparer les breſches. Ioint que la Frãce eſt ſi peuplee, & ſi fertile, que ce que la guerre a gaſté en vn an, ſe r'habille en deux. Puis donc que telles incommoditez ont eſté accõpagnees de quelques remedes, & qu'elles n'ont aſſailli que la moin-

tres ſources outre celles des guerres

dre partie de la Nobleſſe, on ne doit faire ce mal ſi vniuerſel ne ſi grand. Or ce qui (à mon auis) eſt cauſe qu'on attribue à la guerre toute la coulpe: c'eſt premieremẽt pource que de ſa nature elle eſt nuiſible. Secondement, que la violence, dont elle agiſt, eſt eſpouuantable & dõne effroy. En troiſieme lieu, qu'on eſt bien aiſe d'auoir vne couuerture pour cacher ſon mauuais meſnage, ou feindre artificiellement ſa pauureté, comme font les auares. Quand vn homme a eu vne groſſe fieure continuë, apres en eſtre gueri, touſiours s'en reſſouuiendra-il long temps, & redoutera vne telle maladie: & toutesfois la corruption des humeurs, dont elle eſtoit prouenuë, s'eſtoit faite peu à peu, par intemperance de vie, à quoy il n'auoit pris garde. Le meſme faiſons-nous aux choſes qui conduiſent à la pauureté. Car aucunes y a que nous aperceuons incontinent, & qui nous font crier: mais les autres qui nous ſont plus communes & agreables, nous les laiſſons couler aiſément, comme inſenſibles, & ne les voulõs point conoiſtre. Et oſeray affermer que ſi les rauages des guerres & des frais militaires, dont on ſe plaint tant, nous ont aporté quatre onces de pau-

de pauureté, que nos folles & superflues despenses continuelles, dequoy on a peu de repentance, nons en ont acquis douze.

Sur ce propos il faut considerer que le gentil-homme François est excessif en ce à quoy il s'affectionne, & n'y veut rien espargner. En apres que la plusspart d'iceux ne despendent pas seulement en vne chose, ains en quatre ou cinq, tãt leurs esprits vont embrassans les diuersitez, qui est occasion de tarir les plus viues sources de richesse. Or vne des principales choses en quoy ils se desbordent, c'est en habillemẽs, n'y ayant regle ni mesure en iceux: & à la coustume tant gaigné, qu'on n'oseroit quasi comparoistre en bõne cõpagnie, qu'on ne soit doré cõme vn calice, plusieurs se persuadans qu'ils en seront dauantage honorez. Ceux qui ont amené ces inuentions, sont les courtisans, qui en portent cependant vne dure penitence, n'y ayant annee que telles despenses redoublees n'en enuoyent vne douzaine à la littiere, lesquels pour auoir eu le plaisir quelques iours de se voir tous couuerts de soye & d'argent, ont apres le desplaisir plusieurs mois, de se voir sans maisõ, ou si harassez par les vsuriers, qu'ils

Despẽses superflues & excessiues en habits vraye source de pauureté.

ne le seroyent pas dauantage en galere. Outre la richesse des habits, deux choses y a quiaccroissent beaucoup telles despẽses: l'vne qu'on enveut auoir diuersité, l'autre que de deux ans en deux ans les façõs changent, & les faut renouueller, & qui ne s'y accommode est mocqué. Somme qu'il faut tousiours auoir la main à la bourse, ou la terre en gage. Apres les courtisans, marchent les gentils-hommes guerriers, qui ne sont pas si excessifs qu'eux, toutefois ils prenent peine à les imiter. Et quãt à ceux qui ne bougent du pays (si ce ne sont quelques gros mesnagers) ils suyuent aussi la coustume: tellement que chacun outre-passe de beaucoup sa portee. Mais tout cela n'est encores que la moitié des frais. Car les femmes veulent auoir leur part de tant de beaux ornemens: ce qui leur apartient encor mieux qu'aux hommes, qui ont plus de moyen de se parer de diuerses vertus. Les vnes se contentent de suffisance hõneste: les autres ne se plaisent qu'en l'abondance: & quelques vnes passent si auãt les termes de raison, que leurs pauures maris s'en gratent la teste, voyãs la pauureté venir en poste chez eux, sur les pierreries des Indes & sur les toiles

d'or

d'or d'Italie. Ceſte couſtume-ci print origine ſous le Roy François premier, & s'eſt merueilleuſemẽt acreuë ſous le Rõy Henri ſecond. Mais depuis la deprauation a eſté telle, qu'on a fait porter aux pages & laquais la toile d'argent. Nos anceſtres eſtoyent, ſans comparaiſon, plus moderez, meſmes nos Rois taſchoyent alors de rendre venerable leur Maieſté, plus par vne douce grauité, iuſtice, prudence, liberalité, & auecques vne ſuite de perſonnages preux & doctes, que par ſomptuoſité d'habits, ce qui conuioit leurs ſuiets à pareille imitation. Car.

Les ſuiets & les Prouinces
Suyuent les mœurs de leurs Princes.

Et iuſques à ce que les grands vienent à retrencher ces ſuperfluitez, on les verra touſiours continuer au dommage de la Nobleſſe.

Quelqu'vn dira, n'eſt-il pas hõneſte que chacun aille veſtu ſelon ſa dignité ? Ouy certes, & penſe que ce ſeroit choſe inciuile & indigne d'en vſer autrement. Ie blaſme ſeulement les excez qu'on y commet, qui abreuuent nos eſprits de vanité, & aportent en fin ruine. Il ne faut pas pourtãt imaginer que nos peres allaſſẽt mechani-

quementvestus. Car quãd ils se trouuoyẽt es compagnies, ou es iours de feste, ils portoyent des acoustremens, selon leur qualité: mais sans aucune superfluité, & auec cela les faisoyent durer long temps. A present, quand on void quelcun à la Cour, auec l'habillement de l'an precedent, on lui dit, Nous le conoissons bien: il ne nous mordra pas. C'est vn fruit suranné: & par telles mocqueries il est contraint de le quitter. Et peut-on dire que l'aage d'vn vestemẽt ordinaire entre les Courtisans, est de trois mois: & d'vn extraordinaire, six: & entre l'autre Noblesse, d'vn peu plus de tẽps. Car les nouueautez qui suruienẽt apres, les font trouuer ridicules. Et pour bien conoistre la varieté d'iceux, qu'on aille à la fripperie de Paris, où lon en trouuera vn tres-abondant magazin, & qui sur ce modelle voudroit faire peindre des grotesques, rien ne se pourroit voir plus plaisant. Ceste inconstance en habits denote vne grande legereté d'esprit, dõt s'ensuit la purgation des bourses, & matiere de risee aux estrangers. Car quand nous allons en leur païs, & qu'ils aperçoyuẽt ces grandes fraises & verdugades des fẽmes, & les lõgs cheueux des hõmes, & leurs especes

qu'ils

qu'ils portent derriere le dos, ils courent apres, cõme les petis enfans de Paris font apres maistre Gonin. Cela est fascheux de s'apauurir par ces extrauagantes folies, & puis encor estre mocqué.

On repliquera, que la mocquerie (qui est l'ordinaire passe-temps du monde) se preste & se rend mutuellemẽt: & que nos ieunes gens, allans à Venise, & voyans la Noblesse auec vn bõnet, en forme de crouste de pasté, sur la teste, & les larges ceintures dequoy elle est sanglee, rient à bouche ouuerte. Ie ne nie pas cela: mais ie veux biẽ dire aussi, que quãd aucuns d'eux vienent apres à cõsiderer que la simplicité de leurs habits fait regorger leurs coffres de richesses, & qu'en leur Senat, prudence & grauité y reluisent, & que leurs statuts sont inuiolablemẽt obseruez: & au cõtraire, que no⁹, auec nos courtes chausses & longs pourpoints, auons fait sauter nos loix par la fenestre, pource qu'elles parloyẽt trop haut, & que nos coffres sont quasi tousiours aussi vuides d'or, que la teste d'vn amoureux passionné est vuide de raison: ils concluent que c'est nous, qui deuons plustost estre mocquez.

Cõtre ceux qui se rient de la Noblesse estrãgere laquelle n'ensuit pas leur legereté.

Venons au second article de nos vaines

Despenses en bastimẽs

despenses, qui procedent d'vne affection excessiue que plusieurs ont de faire de magnifiques bastimens. Et combien que de tout temps on ait fait le mesmes, si est-ce que ç'a esté peu, au regard du nostre, où lon void la qualité des edifices & le nombre des edifians, surmonter de beaucoup ceux du passé, & specialement la Noblesse y a esté desbordee, plus pour gloire, que pour necessité. Ie pense qu'il n'y a gueres plus de soixante ans, que l'architecture a esté restablie en France, & au parauant on se logeoit assez grossieremẽt. Mais depuis que les beaux fruits de cest art eurent esté manifestez, plusieurs s'efforcerent de le mettre en pratique. Si quelques grands ou riches eussent seulement employé l'abondance de leurs escus en tels ouurages, cela n'eust eité à reprendre : veu que cestoyent ornemẽs pour les villes, & pour les champs. Mais à l'exẽple d'eux les mediocremẽt riches, voire les pauures, ont aussi voulu mettre la main à l'œuure, & comme sans y pẽser se sont cõtrains de faire beaucoup plus qu'ils n'auoyent pensé : ce qui n'a pas esté sans repentance. Les gens de iustice, & sur tous les thresoriers, ont aussi augmẽté aux Seigneurs l'ardeur de bastir.

Car

Car ils disoyent, comment? ceux-ci, qui ne sont si biẽ fondez que nous, font des bastimens de Princes, & nous dormirós-nous? & à l'enui les vns des autres, multitude de belles maisons se sont faites, & souuẽt par la ruine du reuenu, qui s'en est allé es mains d'autrui, à cause de ceste vehemente passion qu'ils auoyent, de mettre des pierres les vnes sur les autres. Combien y en a-il qui ont commencé de somptueux edifices, qu'ils ont laissé imparfaits? estans deuenus sages à mi chemin de leur folie. En chacune Prouince on n'en void que trop d'exemples. Ie cuide que quand aucuns se sont regardez si bien vestus & dorez, qu'ils ont dit, Ceste cage est trop petite pour vn si bel oiseau, il lui en faut vne plus magnifique. Sur ce discours, quelque flateur aura respõdu, Monsieur, c'est vne honte, que vostre voisin, qui n'est tel que vous, soit mieux logé. Mais courage: car qui entreprend hardiment, a desia fait la moitié de l'œuure, & moyens ne manquẽt à vn homme de bon esprit. Lui ayãt senti se grater où il lui demãgeoit, a incontinẽt forgé en imagination vn dessein, qu'il a commencé auec plaisir, cõtinué auec peine & despense, & acheué auec douleur.

Souuent eſt auenu que tel à baſti vne maiſon digne d'vn Seigneur de vingt & cinq mille liures de rẽte, laquelle ſon heritier n'ayãt trouuee accompagnee que de ſept ou huit cens, & ayant honte de loger ſa pauureté ſi magnifiquement, l'a venduë pour en achetter vne autre, propre à ſon reuenu. Et celui qui ne l'a voulu vendre à eſté contraint de faire petit pain (comme on dit) & repaiſtre ſes amis, qui le venoyẽt viſiter, de diſcours d'architecture. Quand frere Iean des Antomeures) lequel a eſté vn des plus braues Moynes moynans de ſon temps) entroit en ces maiſons & chaſteaux ſi ſuperbes, où il voyoit maigre cuiſine, il ſouloit dire, Hé, que ſeruent tãt de belles tours, galleries, chambres, ſalles & cabinets: veu que les marmites ſont ſi froides, & les caues ſi vuides? Par la digne pantoufle du Pape (car c'eſtoit ſon ſerment accouſtumé) i'aimerois mieux habiter ſous petit toict; & ouïr de ma chambre l'harmonie des broches, ſentir l'odeur du roſt, & voir mon bufet reparé d'vn trophee de flaſcons, pots, & gobelets, que demeurer en ces grans palais à faire de belles promenades, & me curer les dents à ieun, à la Neapolitaine. Ie trouue l'opinió

bonne

bonne de ceux qui conſeillent que ſi on veut baſtir, que ce ſoit à ceſte condition qu'on ne vende point de ſon bien, ou peu. Et qui en vſe autrement, ie le renuoye à la cenſure de frere Ieã des Antomeures. Ie ſçay bien qu'vne des plus ſingulieres choſes qu'on remarque en Frãce, ſont les beaux edifices dont les campagnes ſont parſemees, ce qui ne ſe void point ailleurs Mais ſi on cõtoit auſſi combien telles magnificences ont enuoyé de gens au biſſac, on diroit que la marchãdiſe eſt biẽ chere.

Diſpẽſes en meubles.

Le troiſieme article que ie toucheray ici eſt vne conſequence de l'excez precedent. Car quand vn gentil-homme à baſti vne belle maiſõ, ce n'eſt pas tout, il la faut garnir de meuble conuenable : autremẽt ce ſeroit vn corps ſans ame. Et s'il a eſté aſpre pour la paracheuer, il ne l'eſt pas moins pour l'acommoder par dedans : & ordinairement la curioſité vaincla conſideratiõ du neceſſaire. Car il ne ſera point à ſon aiſe, qu'il n'ait recouuré des tapiſſeries de Flandres, & des licts de Milan : à quoy ſes amis l'inciterõt encor, regardãs pluſtoſt (ſans y penſer) à l'ornement de ſa folie, qu'au fond de ſa bourſe, qui ſouuent eſt bien plate. Anciennement quand vn

gentil-homme, auec le bon meſnagemẽt de ſa femme, laiſſoit à la fin de ſon aage ſa maiſon bien meublee à ſes enfans, c'eſtoit beaucoup fait. Maintenant nous allons ſi viſte, qu'en deux ans, nous la voulons voir toute paree, & ceſte impatience nuiſt beaucoup. Car on n'y obſerue le tẽps, ni la qualité, ni la quantité des choſes. On regarde ſeulemẽt comme ſon voiſin fait, & à complaire à ſon deſir, ſans meſurer ſes forces. Chacun ſe plait à voir vn logis proprement & honneſtement accommodé, Mais de conclurre de là, que les riches meubles y ſõt neceſſaires, il ne ſẽſuit pas: pource que la proprieté cõſiſte en vne biẽ ordonnee diſpoſition de ce qu'on a, coniointe auec netteté. L'on void communément les maiſons des ſimples bourgeois & marchans (meſmement es pays bas) ſi ioliment agẽcees, & de peu, que les Nobles deuroyent auoir hõte de tenir les leurs ſi ſales. Et ce qui produit cela, c'eſt diligence & ſolicitude, qui couſtent peu. Mõſieur le Mareſchal de S. André a eſté tres-exceſſif en precieux meubles: ce qui fut occaſion que pluſieurs Princes, Seigneurs, Gẽtils-hommes & autres voulurẽt l'imiter en ceſte magnificẽce inſuperable

rable, à fin destre admirez comme lui: de laquelle folie des peres, les enfans ont plo ré. Et s'est encores redoublé ce pleur, quand la picoree, auecques ses lõgues gri phes a arraché, voire des propres chasteaux des Princes, tant de riches entrailles.

Despenses de bouche & de trop grãd train.

I'ay reserué en ce quatrieme article-ci, de parler des superflues despenses de bou che, & du trop grand train de la pluspart de la Noblesse: en quoy il n'y a moins de desreiglement qu'aux autres choses. Ceux qui ont les affections vn peu dressees à l'honneur, aiment grosse suite, pensans pa rauenture, que celui qui va à six cheuaux doit auoir plus de reuerences que celui qui ne va qu'à trois. Les autres aussi, qui se delectẽt de la conuersation, ont vn singulier soin que leurs tables soyent touſiours biẽ fournies. Or il n'y a rien à quoy on face moins de repugnance qu'au contentement qu'on prend en soy-mesmes d'vser de l'vn & de l'autre: ce qui ne seroit trop reprehensible aux Nobles, s'ils ne sortoyent hors des bornes de leur puissance, mais il est si aisé d'y faillir, que de dix on n'en trouue pas deux qui se retienent. De ceux qui font estat de suyure les Cours & les armes, peu y en a qui ne mangent leur

reuenu d'vne annee, les vns en six, les autres en huit mois, à cause du grãd equipage qu'ils menent, & autres despenses. Et combien qu'aucuns s'entretienẽt, ou s'enrichissent en tels lieux, ils sont pourtant en petit nõbre: car, excepté ceux qui sont beneficiez du Roy & des Princes, & ceux qui es guerres s'aident des amples priuileges d'icelles, tout le reste se sent incommodé, pour les frais continuels qu'il leur conuient faire. Ce nonobstant peu se corrigent: au contraire, il semble qu'on cerche tousiours quelque nouuelle occasion de despendre. Qu'a serui à plus de trois cens gentils-hommes, qui encores viuẽt, d'importuner nos Rois de leur donner l'ordre de S. Michel, sinon de les ietter en tresgrosses despenses, pour ne vilipender leur nouuelle dignité? Toutefois il y en a eu plus de cent, qui apres auoir conu que la continuation les menoit au grand chemin de l'hospital, ont serré le colier dans leurs coffres, & moderant leur train ont repris leur ancienne maniere de viure, dõt ils se sont biẽ trouuez. Qui voudroit apres conter les gentils-hommes de la chãbre & de la bouche, les escuyers d'escuiries, les Colonnels, & Capitaines, qui se sont

aussi

aussi engẽdrez du temps de ces troubles, outre ce qui faisoit besoin, il faudroit estudier en Arithmetique. Or croyant bien qu'aucuns d'eux se sont faits sages à leurs despens, ie n'en diray pas d'auãtage. Ie ne veux point nier q̃ le pourchas des estats ne procede de quelque bonne source. A sçauoir d'vn desir qu'a la Noblesse d'estre en bonne estime & s'accroistre. Mais elle iuge mal, de penser qu'vne dignité rende la personne digne d'honneur, qui ne s'acquiert vrayement que par vertu. Quant à ceux qui ne bougent la plus-part du tẽps de la maison, ils se sont aussi tellemẽt laissé aller à la coustume, q̃ celui dõt le pere (qui estoit plus riche beaucoup) n'auoit q̃ six seruiteurs, en a plus de quinze. Mais de quoy seruiroyent tant de beaux habillemens, & maison si ample & bien paree, si l'on n'auoit grosse suite, pour se faire appeller Monsieur? Ils pourrõt dire pour leur descharge que leurs peres n'auoyent pas, à la moitié pres, tant de reuenu qu'ils ont: ce qui est vray. Mais aussi ce qui ne coustoit alors q̃ cinq sols, en couste maintenant vingt. Ainsi c'est se tromper soymesmes, que de s'appuyer sur quelque petite augmentation de rente, & ne

considerer par les autres incommoditez. Vn ancien a autrefois dit des Romains, (ayant obſerué leur maniere de viure) Qu'ils baſtiſſoyent comme s'ils n'euſſent iamais deu mourir, & ſe traittoyent en leurs banquets, quaſi ordinaires, comme s'ils n'euſſent deu viure qu'vn iour. Ie pẽſe qu'il y en a encor aucuns entre nous, qui mettent cela en prattique: toutesfois ſi la guerre ciuile dure encor quelque temps, elle les guerira bien de ceſte maladie. Encores pourrois-ie marquer pluſieurs autres deſpenſes exceſſiues que fait la pluſ-part de la Nobleſſe, en ce qui luy aporte du plaiſir. I'en baſtirois vn cinquieme article, de quoy ie me deporteray: laiſſant à iuger à ceux qui ſçauent que cela vaut, & cõbien d'argent on y conſume.

L'experiẽce prouue les diſcours precedens.

A ceſte heure ſi quelqu'vn veut diſputer, & contredire, n'eſtant ſatisfait de ce que i'ay allegué, ie ſuis d'auis qu'il en demande aux gens, comme ſont les ioueurs de paume: & s'il s'enquiert aux gentils-hommes, qui vont par le monde, leur propre experience fera ſortir de leurs bouches ſentẽce fauorable pour moy. Car bõ nombre d'iceux vont les vns au pas, les autres au trot, & pluſieurs en poſte, droit

aux

aux precipices de pauureté, pource que la couſtume & leurs affections s'accordans enſemble, il n'eſt poſſible de les retenir. L'aduertiſſement que fait vn poete ancié eſt treſ-beau, qui dit,

Heureux celui qui pour deuenir ſage
Du mal d'autrui fait ſon apprentiſſage.

Toutesfois nous ne l'auons encores gueres mis en vſage. & cõment l'auriõs-nous fait, que quoy que nous ſentions le mal ſur nos eſpaules, nous ne pouuõs qu'à peine venir à correction? C'eſt pour auoir honte, de ce que pour la moindre occaſió qui ſuruient de deſpendre, il faudra qu'vn gentil-homme aille vẽdre ou engager ſa terre, lequel alors ſe perſuade qu'vne petite dette eſt peu de cas. Ce que ie lui accorderay: mais quãd on cõtinue à la refaire (cõme en dix annees cela auient beaucoup de fois) on trouue apres q̃ ces petites parties raſſemblees font vn treſgrand tout. Iamais les mauuais meſnagers ne veulent entrer en ces calculs, pource qu'il leur faſche de voir deuant les yeux vn ſi gros mõceau de folies. Au tẽps paſſé l'on eſtimoit vn gentil-hõme eſtre diſetteux, & ne meriter d'eſtre appellé riche, quãd il n'auoit touſiours ſa maiſon bien fournie

des choſes neceſſaires, & dãs ſon cabinet en reſerue: quelque bõne ſomme d'argẽt, pour vne neceſſité ſuruenãte, ou pour ſecourir vn ami tõbé en aduerſité, ou pour faire vn voyage preſſé, que l'hõneur commande: car tels accidents ne ſouffrent delay. Et d'autant que la Nobleſſe d'alors eſtoit pourueuë des moyens ſuſdits, elle ſatisfaiſoit à ſon deſir: & nous, pour eſtre imprudens & diſſipateurs, defaillons ordinairement aux obligations deuës. Voila cõmment le mauuais meſnagement rend aux vns les richeſſes comme inutiles, & le bon les rend treſ-vtiles.

Du vray & droit vſage des richeſſes.

Le moyen, pour paruenir au bon vſage d'icelles, eſt de vaincre le mõſtre qui s'apelle opinion, logé dedans nous, & d'où ayant chaſſé arriere la prudence (qui eſt la guide de nos actiõs) il manie à ſon plaiſir ceux qu'il a empietez. Il y a deux gros apuis qui aident à le manier, à ſçauoir l'exemple des grands, & la couſtume. Mais ſi nous eſtions bien repurgez de vanité, il n'auroit tant de pouuoir qu'il a. C'eſt trop d'inconſideration de vouloir à l'appetit des autres, en les imitant, achepter incõmodité & puis pauureté. Pluſieurs eſtiment qu'il n'y a rien plus infame à vn gentil-

gentil-hõme que l'auarice: ce que ie leur cõfesse. Mais pour s'en vouloir esloigner, on ne doit pas aller s'enlacer dãs les filez de prodigalité. Et cõbien que ce soit vne imperfection beaucoup moindre que l'autre, c'est pourtãt tousiours vn mal ruïneux qu'il faut euiter, autremẽt ce seroit (comme on dit) tõber de fieure en chaud mal. L'hõme auare n'aime personne, veu qu'il se hait soy-mesme, & se fait soufrir plusieurs miseres au milieu de son abondãce. Mais l'homme superflu & excessif, en s'aimant trop, se va apauurissant.

Trois remẽdes contre l'intemperance susmentiõnee.

Le vray chemin est de se renger à mediocrité, qui n'aporte ni perplexité d'esprit, ni repentance: entant qu'elle chasse la necessité des maisons & les remplit d'abondance. Ce seroit vne belle chose que les hommes se laissassent tellemẽt guider à la raison, qu'ils acquiesçassent aux veritables remonstrances qui leur sont faites, tant par les escrits des doctes, que par les conseils des amis. Et certes il est bien malaisé, que ceux qui lisent les beaux liures des anciens, & mesmement de Plutarque (qui traitent du vray vsage des richesses, de la frugalité, de ne prendre point à vsure, & cõment la liberalité se doit exercer)

Les remonstrances.

& conſiderant apres les exemples d'vn Epaminondas, & d'vn Fabricius, ne ſoyent conuiez à fuïr toutes ſuperfluitez. Les pro pos des amis, en ſecond lieu, doiuẽt auoir de la vigueur. Car quand on imagine, ceſtui-ci m'admoneſte pour mon bien, d'autant qu'il eſt mon parent, ou m'eſt treſ-affectionné, c'eſt auſſi vn perſonnage qui ſçait où giſt la vraye reigle de viure: ayãt iugemẽt & experiẽce: il faut auoir pris vn mauuais ply, ſi telles inſtructions ne profitent. Mais la plus grand' part ſont tellemẽt diſpoſez, que les paroles qui leur entrent par vne aureille, leur ſortent incontinent par l'autre, & recontinuent à ſuyure la couſtume. Ie ne veux pas nier qu'il ne faille s'accõmoder à ce qui eſt accouſtumé en ſon païs, meſmement en choſes ordinaires: toutesfois ce doit eſtre auec ceſte condition, qu'on euite ce qui eſt deſordonné & corrompu. En fin le meilleur precepteur qu'on puiſſe auoir, c'eſt la neceſſité: car plus de gens ſont par elle rendus auiſez, que par doctrine & raiſon. Or il y en a de deux ſortes. L'vne, qui a aporté des incommoditez: l'autre, qui menace de ruïne. La premiere, preſſe de ſe corriger: & la ſeconde, force. De ſorte qu'on peut

Les amis.

La neceſſité.

peut dire, que iusques à ce que nostre propre experience nous ait persuadez, que peu nous seruent les paroles des sages, ni les miseres des fols. Bien-heureux sont ceux qui se reglent de si bóne heure qu'ils ne sont point cõtrains de faire vne estroitte dierte de neuf ou dix annees, pour aucunement reparer les ruïnes que leurs excez ont causees.

Disons quelque chose de ceux qui ont reputation de bien administrer ce qu'ils possedent. Si nous y regardons de pres, nous verrõs que beaucoup d'iceux ne font qu'aproprier leurs richesses à leur gloire & à leurs plaisirs, ayant tres-peu de soin de la charité: ils fót en eux-mesmes ce discours, Ie ne suis point auare ni prodigue, & ie dispense honnestement mes biens pour mon contentement, & pour l'acroissement de ma maison: qui est-ce donques qui me peut blasmer? Ceux qui se gouuernent ainsi, meritẽt quelque louange: mais de ne penser aussi en tout & par tout qu'à soy, c'est vne defectuosité, qui n'est pas petite. Plusieurs ont ces Prouerbes en la bouche, que charité commence par soy-mesmes, & que pour vestir autrui il ne se faut pas despouïller. Ce sont erreurs qui estei-

De ceux qui enclinẽt à l'extremité contraire à la precedente.

gnent toute beneficence. La Nobleſſe les doit fuïr, pource qu'ils alterẽt l'integrité des mœurs. Et comme elle eſt plus obligee q̃ le vulgaire de l'exercer aux actiõs liberales, auſſi les doit-elle faire reſplẽdir (en meſurant ſon affection à ſon pouuoir) tant pour ſon cõtentement, que pour conſeruer ſa bonne renõmee. Mais ſi on veut bien examiner les reigles Chreſtiennes, auſquelles, ſur toutes autres, il ſe faut aſſuiettir, beaucoup ſe trouueroyẽt eſloignez de ce qu'elles recommandent. Peu y en a toutesfois qui y penſent, & quand ils y ont penſé vne fois la ſemaine, cela s'eſuanouït, cõme fait l'image, quand on a deſtourné la face du miroir: & retournans à leur train accouſtumé, cõçoyuent quelque opinion, qu'vſer des richeſſes ſelon que les diuins preceptes le commandent, c'eſt ſe priuer de la meilleure partie de l'honneur du profit & du plaiſir quelles aportent. Mais elle eſt du tout fauſſe: car il n'y a point d'inſtruction parfaite qui enſeigne le vray vſage des biens, ſinon celle qui nous y eſt depeinte. Celui qui ſe void riche, deuroit ſouuent conſiderer d'où lui vient ceſte abondance, & encores qu'ordinairement elle ſemble proceder des labeurs

Reigle certaine en l'vſage des biens.

beurs paternels, si faut-il qu'il confesse que la benediction de Dieu l'a produite, qui est autheur de richesse, ainsi que dit Salomon: Le riche & le pauure se sont rencontrez, le Seigneur est le facteur de tous les deux. Moïse aussi, sur ce poinct, nous fait vne tres-saincte admonition, tant en general qu'ẽ particulier, disant, Tõ cœur ne s'esleue & n'oublie le Seigneur ton Dieu, à fin que tu ne dies point en ton cœur, Ma puissãce, & la force de ma main m'a acquis ces biens: mais que tu ayes memoire du Seigneur ton Dieu, que c'est lui qui t'a donné ceste puissance. Or quand nous auõs ceste viue impression, que c'est lui qui donne les biens, nous concluons apres, que son vouloir est, qu'ils soyẽt iustement administrez: car aussi n'en sommes-nous que dispensateurs. Et autant de fois que nous oyons les pauures crier à nos aureilles, c'est cõme si Dieu nous sommoit de nostre deuoir, qui est de secourir les indigens. Que si nous faisons les sourds, ce sont autant de condemnations cõtre nous. Ce riche l'esprouua bien qui estant plongé dans vne mer de delices reietta les gemissemens de Lazare. Par là peut-on connoistre cõme les richesses enyurent ceux

Prou. ch. 22.

Deut. ch. 8

qui se laissent posseder à icelles, en telle maniere qu'ils oublient ce qu'il doyuent faire.

Notable aduertissement aux riches.

Plutarque dit que les Scythes, au milieu de leurs banquets, auoyent accoustumé de faire sonner & retētir les cordes de leurs arcs, à fin de r'appeller leurs esprits, qu'ils craignoyent d'amollir & perdre, parmi la diuersité de tant de douceurs. Aussi ceux qui sont ici bas enuironnez de tant de biēs exterieurs, deuroyēt quelquefois faire resonner à leurs aureilles ceste parole de Iesus Christ, disant, qu'il est plus aisé qu'vn chable passe par le pertuis d'vne aiguille, qu'vn riche entre en Paradis: afin de les resueiller du profond sommeil d'oublian ce de charité que les vapeurs desrichesses causent. Ie sçay bien qu'aucūs de ceux qui n'ont que les pompes mondaines deuant les yeux, se mocqueront de ceste auertissement-ici, & diront qu'il faut prescher la magnificēce & la prouëesse aux ieunes gētils-hommes, plustost que ces menus offices de pieté, plus conuenables aux vieillards qui n'ōt plus que quatre ans à viure. Cela vaut autant à dire, Nous voulons en nostre ieunesse passer le temps en delices & vanitez, & sur la fin de nostre aage, nous auiserons

auiserons à mieux nous conduire. Ie ne leur feray autre respõse, sinon les auertir que pour bien finir, il faut bien commencer, & que la mort prend aussi tost celui qui n'a que vingt ans, que celui qui en a soixante. Les sages reietteront ces mocqueries, en considerant que ce n'est point chose incompatible d'vser de ses biens cõme Chrestien, & comme vertueux ensemble. Car l'vn s'accommode bien auec l'autre: mais le plus digne doit aller le premier, estans les preceptes Euangeliques à preferer à ceux qui sont tirez de la doctrine des philosophes. Les vns rabaissent nostre charité enuers les plus pauures, & les autres estẽdẽt nostre liberalité aux amis, & à ceux qui le meritent. En quoy il n'y a pas tant de difference, qu'il y a de similitude, en ce que chacunes desdites actiõs sont bien faits, qui doyuent proceder de cordiale affection.

Ce sont ici de belles & profitables despenses, en quoy la Noblesse deuroit plustost employer partie de son abondance, qu'en plusieurs vanitez inutiles, car elles ne seroyent sans remuneration, ainsi que Salomon le mõstre, disant, Que celui preste à vsure au Seigneur, qui fait misericor-

Despenses hõnorables & necessaires.

Que ceſte grande affection que les François ont d'aller cercher ies guerres eſtrangeres, leur eſt maintenant plus nuiſible que profitable.

NEVVIEME DISCOVRS.

IEs armes ont touſiours eſté parmi la nation Françoiſe en ſinguliere recõmandatiõ, & la commune opinion eſt, qu'elles lui ont acquis ceſte grande gloire, à quoy elle eſt montee, qui s'eſt acreuë ou amoindrie ſelõ la varieté des temps. Meſmes la Nobleſſe, qui eſt ſortie en abõdãce de ceſte innumerable formiliere du peuple, n'a (ce ſemble) priſé aucun renom, tant q̃ celui qui eſtoit prouenu de l'eſpee: ce qui toutesfois lui a couſté cher & aux nations voiſines, à cauſe des groſſes guerres qui s'en ſon enſuyuies. La Romaine a ſurpaſſé toutes celles du monde en ardeur à ceſt exercice-ci qu'elle a fort affecté, pour faire ployer ſous le ioug de ſa deſmeſuree ambition ceux qui le vouloyẽt euiter, couſtume tre-violente, qui depuis a touſiours eu vn cours cõtinuel. Aux premiers temps

Les armes ont eſleué les Frãçois

Leur vſage & abus.

la force fut miſe en vſage, pour repouſſer les iniures à quoy la malice humaine s'eſtoit desbordee. Mais auiourd'hui elle ſert beaucoup plus à les faire, qu'à en garẽtir, tant toutes choſes võt peu à peu declinãt à corruptiõ. Neantmoins on n'y regarde pas de ſi pres, ains la pluſpart cuident, que tout ainſi que les armes ſe rouillent, ſi elles ne ſont ſouuent nettoyees: qu'auſſi il les faut ordinairement employer, afin que les courages par la rouillure de laſcheté ne ſe gaſtent. Ce qui a biẽ eſté pratiqué parmi nous depuis trente & cinq ans en ça. Mais tant s'en faut qu'on ſe ſoit raſſaſié de guerre, qu'encor apres tãt de ruines & de pertes, pluſieurs ne l'ayãs plus en leur propre maiſon) la vont cercher en celle d'autrui, ſoit pres ou loin. Ceux qui ſont entre les autres les plus prompts à ſe desbander, ſont quelques ſoldats & nouueaux Capitaines, leſquels ayans es guerres ciuiles veſcu licentieuſement, & de proye, ſe faſchãs de reuenir ſous l'obeiſſance des loix, qui repriment les inſolences, & entendans q̃ leur bonne mere nourrice eſt ailleurs, la veulẽt encor aller retter. Aucũs d'iceux ſont auſſi afriãdez des ſoldes eſtrãgeres: & autres,

pour

pour ne vouloir viure comme artisans en leur pays, vont viure ailleurs comme soldats. Ce sont les causes ordinaires, qui les font sortir en campagne, encor que quasi tous disent que c'est pour aller acquerir honneur. Et depuis les diuisiõs suruenues, les reigles ne sont plus si estroitemẽt obseruees, qu'elles ont esté par le passé. Car qui veut sort, & ne s'en soucie-on point: comme si c'estoyent mauuaises humeurs qui se purgeassent.

Erreur de ceux qui font du port des armes vne vocation perpetuelle.

Or ces gens là, qui font estat de ne pouuoir viure sinon es lieux où la guerre est attachee, & s'y vouent tellement qu'ils font d'vne telle profession (qui doit estre comme extraordinaire) vne vocation perpetuelle, laquelle ils exaltent par dessus toutres autres, sont en grand erreur: ignorans, ou voulans ignorer, que l'homme doit principalement tendre à la paix & tranquillité, afin de mener vne vie plus iuste. Car lors qu'elle regne, toutes choses tant publiques que particulieres, sont bien mieux ordonnees, que quand les cõfusions de la guerre ont comme renuersé les mœurs & les loix. En ce que ie dis ici, ie n'entens pas cõdamner celles qui sont legitimes, ausquelles la necessité cõtraint

d'entrer pour se defendre: car on ne souil le pas ses mains en les y employãt. Ni ne veux aucunement mespriser les gens d'or dõnance des Princes & des Republiques: par ce que ce sont les gardes du pays, qui sont la plus-part du temps à repos. Mais ceux de qui ie parle ne se veulent iamais reposer, & ne leur chaut qui ils seruent, ni pour quelle cause, moyennant qu'ils trouuent de bonnes & grasses pastures. Il y a vne petite rime en Espagnol, laquelle ils ont quelquefois en la bouche, & que i'ay tournee ainsi:

La guerre est ma patrie.
Mon harnois ma maison:
Et en toute saison
Combatre c'est ma vie.

Que sçauroit pis dire vn mauuais medecin & vn mauuais iuge, qui desirent que la cité soit tousiours pleine de maladies, de crimes & de proces, afin d'auoir bonne curee? Ceux ci au semblable ne demandẽt qu'alteratiõs d'Estats pour se gorger de la ruine d'iceux. Au siecle où nous sommes, il est impossible de s'exempter de guerre, pource que l'ambitiõ, l'auarice & la vẽgeãce sont fertiles, autant qu'elles furent iamais, pour l'engendrer. Et quand elle

elle vient, les gens de bien la prenẽt comme on feroit vne medecine tref-amere. Mais de ſe plaire en vn vſage ſi faſcheux, c'eſt faire comme celui qui voudroit touſiours eſtre en tourmente ſur la mer. Ne diroit-on pas qu'il auroit l'eſprit de trauers ou agité? D'auantage ces guerriers perpetuels ſe deſpouillent (entant qu'en eux eſt) des affections qui ſont les plus louables en vn bon citoyen, cõme de celle enuers leur patrie, en laquelle ils ne s'arreſtent ſinon quand elle eſt troublee. Auſſi de celle qui eſt deuë aux parẽs. que aucũs deſdaignent pour leur petiteſſe, apres s'eſtre enorgueillis par les armes. Et quant à la particuliere. que chacũ doit auoir d'eriger vne famille, à fin de laiſſer des enfãs à ſon pays, ils n'y penſent point, deſirant pluſtoſt d'auoir quelque baſtard des bõnes commeres qui les ſuyuẽt, dont ils ne ſe ſouciẽt gueres apres. Ces imperfectiõs-ci ſont des dependãces d'vne telle election de vie, où la pluſpart de ceux qui l'õt embraſſee s'enuelopẽt, & en fin, apres vn lõg labeur (s'ils paruienẽt iuſques là) ils võt perir cõtre vn eſcueil, ou en quelque coſte, ainſi q̃ fõt les vaiſſeaux des Pyrates.

Il y en a (dira-on) qui s'eſleuent par là: *Reſponſe à*

quelques obiections.

ce qui eſt vray, mais ce n'eſt pas de cinquante l'vn. Et qui voudroit conter ceux qui font naufrage ſous ceſte eſperance, le catalogue en ſeroit grãd. Voici encor vne autre obiection qu'on fait, c'eſt que pluſieurs s'eſtans nourris petis dãs les armes, & ne ſachans quaſi d'où ils ſont, ne peuuent faire ſinon ſuyure l'exercice à quoy ils ſe ſont façonnez. Cela n'eſt pas cõdamnable, s'ils s'arreſtoyent à quelque but legitime, apres auoir tiré du fruict de leurs peines, comme aucuns font. Mais de courir inceſſamment deçà, & delà, ainſi que les corbeaux aux charongnes, qu'ils ont flairees: c'eſt, par maniere de dire, ſe trãsformer en oiſeaux de proye, ou en beſte rauiſſante. Le ſoldat Frãçois doit en guerre ſeruir ſon Roy & ſa patrie, & la paix venuë, s'il n'a moyen, il doit taſcher de ſe mettre aux bãdes entretenues, & n'y pouuant paruenir, il ne faut pas pourtant qu'il aille à la deſeſperade ſe precipiter en des entrepriſes inconſiderees, cõme ſi la Frãce eſtoit incapable de le nourrir, ou lui de ſçauoir trouuer moyen de viure en temps pacifique. On gemit, en penſant au nombre de gens qui ſe vont ainſi perdre. Car les pyrateries du Perou en engloutiſſent

plus

plus de cinq cens tous les ans, & les autres guerres estrangeres d'auantage, combien que les fondemens soyent dissemblables: de maniere qu'en cinq ou six annees voila huit ou neuf mille braues soldats qui s'esuanouissent, lesquels eussent bien peu seruir en vn autre temps (s'ils eussent eu la patience d'attẽdre) pour le propre interest du public. I'ay ouy dire qu'à la bataille que perdit Sebastian, Roy de Portugal il y auoit quelques harquebusiers Frãçois auec lui: & en l'armee des Maures, qui le desfirent, s'y en trouua aussi. N'est-ce pas vne rage de guerre, de l'aller cercher si loin, & se mettre sous les infideles? Ie pense bien, que quand ceux-là se trouẽt dans les perils non premeditez, qu'ils sont touchez de repentãce de leur legereté: mais elle est lors trop tardiue.

De ceux qui pour ar gent courẽt aux guerres estrangeres.

Ceux qui pour le seul regard du profit, se remuent comme vn oiseau fait au branlemẽt du leurre, ont plus d'excuse q̃ ceux de qui i'ay parlé. Car quãd quelques Capitaines s'en sont preualus, & les soldats ont passé la necessité, ils reuienẽt au logis. Mais souuent il aduient que les vns & les autres sont frustrez de leur attente, entãt q̃ la solde se trouue si petite & si ra-

re, qu'ils ne ſe peuuẽt entretenir. Et encores au lieu où elle a plus de cours, les ſoldats n'en taſtent gueres. C'eſt pour quelques Colonnels & Capitaines, qui friands d'vne telle viande la deuorent, & laiſſent les ſoldats en tel eſtat que les charbonniers & forgerons, qui ſont noirs & pleins de ſueur du trauail, n'y ayant que les maiſtres, qui les mettent en beſongne, qui recueillent le fruit. Ceſte couſtume eſt differente de celle de nos anceſtres, qui aſſignoyẽt pour partage aux capitaines l'hõneur & aux ſoldats l'argẽt. Or de tous les auantages des ſoldes, nuls ne s'en accommodent ſi bien que font les Reitres. Et à dire vray, nous ne ſommes que des lourdauts au prix d'eux, encor qu'aucuns s'eſtiment plus habiles. Car ils ſçauent l'Arithmetique ſi parfaitemẽt que iamais ne s'abuſẽt à cõter. Ils ſe maintienẽt auſſi en la poſſeſſiõ de leurs droits acquis, à ſçauoir des hautes capitulatiõs, & de ſe faire touſiours payer ſur les vieux roolles. Et outre cela, pour viure en campagne ils ont vne adreſſe merueilleuſe. Et l'auanturier Frãçois reſpõdent-ils, s'endort-il en ſentinelle, ne met-il pas biẽ en œuure ſa picoree? Vrayement il faut confeſſer que celui qui

eſt

eſt desbauché & corrompu s'en aide brauemẽt, & l'entẽd encor mieux que la plus part des preſtres de Limoſin ne font leur *Dominus vobiſcũ*. Auſſi ne ſçauẽt ils lire ni eſcrire. Mais ſi n'aprochẽt-ilspoint des autres en l'intelligẽce de ceſte pratique militaire. Diſons à ceſte heure quelque mot de ceux qui aimẽt mieux courir touſiours dehors, que de retourner à leurs meſtiers ou ſeruir. Il y en a pluſieurs qui pẽſẽt que telle deliberatiõ procede de generoſité. Ce que ie n'accorderay pas, ſinon à l'eſgard de quelques vns. Car il n'eſt pas inconuenient qu'en vn grand nombre de Plebeyens, qui ont exercé les arts mechaniques, ſe rencontrent quelques vns qui ayent le cœur noble, c'eſt à dire, diſpoſé à vertu. Mais ie mettray à part ce petit nõbre, pour parler des autres, deſquels ie diray qu'il eſt plus vray ſẽblable que la vaine gloire, dont ils s'enflẽt apres auoir manié les armes, & l'oiſiueté & licẽce ſoldadeſque, eſt la cauſe de la difficulté qu'ils font de retourner à leur premiere vie. Ils cuident eſtre expoſez à mocquerie, quãd on les void s'occuper à quelque meſtier & y beſõgner de leurs mains, meſmement apres auoir eſté Caporaux & Sergens, &

De ceux qui ayans vne fois porté les armes ne veulẽt plus faire autre meſtier.

ue s'auiſent pas qu'en voulant fuyr ceſte honte imaginaire, ſouuent ils ſe vont ietter par vne contrainte volontaire dãs des larcins, tromperies & affrontemens. La neceſſité (diſent aucuns) contraint quelquefois le pauure ſoldat d'emprũter pour viure de ceux qui en ont trop. Ouï, ſelon les loix de violence. Mais auſſi, ſelon les loix ciuiles, quand on les peut attraper on leur fait payer vne chere amende. Il leur ſeroit plus profitable d'imiter vn treſ grãd nombre d'autres ſoldats, leſquels apres auoir valeureuſement manié les armes, ne deſdaignent pas leurs vocations acouſtumees. Et en ay conu en Gaſcongne (où ils ont le courage haut) qu'on voyoit és villes en temps de paix, ouurer en leurs boutiques, qui en guerre auoyent eu charge de commãder es compagnies. Et quaſi par toutes les villes de France, le meſme ſe pratique: & principalement depuis que les guerres ciuiles ſont commencees. Car à cauſe que durãt icelles toutes les villes ont eſté en armes, & que pour ſe cõſeruer tant de gẽs les ont empoignees, il faut que toute ceſte multitude, auenant la paix, ſe remette à ſes premiers meſtiers, excepté quelque petit nombre. Au para-

parauant il n'en alloit pas ainſi, car il y auoit peine d'y renfourner ceux qui les auoyent delaiſſez. Et meſmes auiourd'hui entre les Eſpagnols, qui ſe nourriſſent dãs les bãdes, c'eſt infamie que de beſongner és arts mechaniques. En quoy il y a de la raiſon : d'autãt qu'eux voulans ſe façõner, s'entretenir & s'accroiſtre en infanterie, & eſtans quelquefois vingt, & vingtcinq ans, ſans ſe ſoucier de retourner en leur pays, telle obſeruance leur conuiẽt bien. I'aduoueray auſſi que parmi nous, celui qui a quelque temps fait profeſſion des armes, ſe plait en icelles, & eſt en train de paruenir, ne fait que ſon deuoir, s'il cerche place es compagnies entretenues, ou quelque autre bonne fortune. Mais quand telles commoditez defaillent, il ne doit ſe reputer deshonnoré, ſi pour l'entretenement de lui & de ſa famille (s'il en a vne) il va trauailler : comme auſſi cela eſt auiourd'hui pratiqué en Alemagne, Suyſſe & Flãdres. Tous ces exemples, ſi communs, deuroyent pluſtoſt induire ceux qui ſont deſuoyez, à les enſuyure, qu'à faire ce que ils font. Que ſi aucuns penſent que la repriſe de leurs meſtiers delaiſſez les auilliſſe, qu'ils aillent ſeruir les gentils-hom-

mes. Ce qu'ils n'oseroyent (à mon aduis) refuser, veu que des gentils-hommes pauures se rengent bien à ceste condition. Et s'ils s'en desgoutent, il les faut laisser courir, & attendre que le temps y remedie.

Des gẽtils hõmes Frãçoisqui võt porter les armes en pays estrange.

Du corps de la Noblesse, il s'en trouue aussi qui mettent la plume au vent pour aller cercher les mesmes auentures, lesquels sont meus de diuerses raisons: & entre iceux la ieunesse est fort excusable, qui poussee d'vne ardeur d'apprendre, & d'acquerir reputation, va où les occasiõs s'offrent. Elle n'ayant encor acquis le iugemẽt pour sçauoir discerner qu'elles entreprises sont licites, ou non, si tost que le vent vient à donner dans les voiles de son desir, qui sont bien grandes, elle les desploye: & voila qui l'ẽporte aisémẽt. C'est dommage dequoy tant se perdent en des lieux où n'estans conus ni guidez, ils passẽt sous les miseres de la multitude. Ceux qui ont authorité sur eux, deuroyent estre soigneux de les bien conseiller. Il y en a d'autres que la pauureté chasse hors du logis. Car estans Nobles, les exercices des arts mechaniques & des trafiques leur tourneroyent en vitupere: & faut qu'ils cerchent les liberaux & honnorables,

bles, entre lesquels les armes marchent. Toutesfois, encores que ceste profession leur soit bien cóueniable, si n'en doyuent-ils pas abuser, comme ceux de qui i'ay parlé. Car ils seroyent plus à reprendre, d'autant que le Noble a d'auãtage d'obligation que l'ignoble à se porter vertueusement. Qu'est-ce donc qu'il fera, si on le veut empescher de cercher sa fortune? ie respondray qu'en nostre France les pauures gentils-hommes n'ont pas occasion de prendre des partis esgarez, ou comme desesperez, veu les moyens qu'ils ont de paruenir à honneur & richesse. Premierement la gendarmerie est en partie instituee pour l'entretenement d'iceux, à fin que leur valeur ne periſſe, ains soit conseruee pour le benefice de l'Estat. Ils ont en apres les charges Ecclesiastiques, à quoy ils peuuent móter, & celles de iudicature qu'anciennement ils exerçoyent. Les cómanderies de Malte en accómodent aussi beaucoup. Puis la suite des Seigneurs, auec lesquels non seulement ils se nourrissent pages, mais estans hommes s'y entretiennent, est aussi vn bon refuge pour eux. En fin les bandes d'infanterie en reçoyuent plusieurs. Parquoy les biẽ auisez

doyuent pluſtoſt ſe renger aux meilleurs de ces partis, qu'en penſant trop s'auãcer dehors faire perte de leur vie. On dira q̃ la mort n'en attrape pas tãt que l'on crie: mais c'eſt ſe tromper. Car i'ay obſerué, que le nombre en eſt plus grand qu'on ne penſe, & pour la compaſſion que i'en ay, ie voudrois bien que par bonnes inſtructions, ou par autres remedes le mal fuſt amoindri. Ie n'entens pas pourtãt que les regles ſoyent ſi eſtroittes qu'on ne ſorte que par congé. Car en vn grand Royaume populeux, cõme ceſtui-ci, on n'y ſçauroit mettre telle loy. Et quand il n'y auroit que quatre ou cinq cens volontaires, tant de la Nobleſſe que du tiers eſtat, qui de leur mouuement particulier allaſſent tous les ans és guerres, cõme les oiſeaux de leurre font à l'eſſor, cela ſeroit peu de choſe, & n'en faudroit parler. Mais il y en y a bien d'auantage, ainſi que i'ay dit. Pluſieurs gentils-hommes de qualité, qui ont de la creance, ſont auſſi prompts à marcher, & en ſe mouuant en font esbranler beaucoup d'autres. Auant que ce faire ils doyuent bien examiner les occaſions, leſquelles n'eſtãs legitimes, & n'y ayant que leur ſeul profit ou honneur qui les pouſſe ils mon-

ils monstrẽt se soucier peu de leurs amis, en leur donnãt des conseils plus appuyez sur l'interest particulier que sur vne publique equité. En ce cas faut-il estre prudent à eslire, plustost que volontaire à partir.

Du fruict de ces voyages militaires.

Voyons maintenant quel fruict reuient de ces voyages militaires à ceux de nostre nation, quand ils les entreprenẽt de gayeté de cœur, sans aucun bon fondement. I'estime qu'il est bien petit. En premier lieu, la pluspart estans auiourd'hui, par la licence des guerres ciuiles, deuenus merueilleusement desbordez, sortans dehors ne fõt autre chose, sinõ aller mettre en veuë publique leurs imperfections, qu'ils deuroyent plustost corriger, ou cacher. Les vns sont renieurs de Dieu, les autres pillards, querelleux, dissolus: & quelques vns prõpts à chãger de parti, & plusieurs peu obeissans à leurs Capitaines, aucuns desquels aussi corrompẽt les loix & l'ordre, pour leur profit, ou par leur ignorance. Et quand on void que les effects ne correspondent pas au nom François, on s'en degouste. D'autre part les peuples qui souffrẽt leurs insolences (ie parle des desbauchez & non des modestes: car il y a touſ-

iours des gens de bien & de valeur, meſlez parmi le grand nombre) viennent à auoir en haine la nation pour la malice d'aucuns,& l'eſtiment incompatible:& en leurs cœurs iettent contre elle des maledictions continuelles. S'il ſe trouue quelques Capitaines, gẽtils-hõmes & ſoldats, qui par leurs bons comportemens, ſe rendent agreables à eux, cela n'a pas la force de ſupprimer la mal-vueillãce generale. Voici encor vn autre inconuenient. C'eſt, que s'il ſuruient quelque malheur au faict de guerre, plus par la violẽce de la force ennemie, que par la preſomption ou inſuffiſance des Capitaines, ou par la deſobeiſſance ou peu de valeur des ſoldats: alors ne laiſſent-ils d'eſtre deſchirez par les lãgues du peuple, qui ayant commencé à haïr, vient apres à meſpriſer. Or il eſt certain, qu'en ceſt abaſtardiſſement de diſcipline, les pertes ſont auſſi communes que les bõs ſucces, voire plus. Ce qui doit faire croire à ceux qui prennent les charges, qu'il eſt biẽ mal-aiſé de ſe garder de brõcher en vne quarriere ſi raboteuſe. Quiconques ſoyent ceux qui font eſtat d'aller faire la guerre au pays d'autrui, qu'ils facent vne bõne prouiſion de vertu: car ſelon

lon qu'ils en monſtreront, ils ſerõt priſez, & bien ſouuent vn peu le ſera beaucoup. Au cõtraire, ſi l'õ va y porter de nouueaux vices, & principalemẽt de ceux qui offenſent, on ne voudra de ceux-là ni pour valets, ni pour maiſtres: & ne leur ſçachant aucun gré de leurs peines, on ſe mocquera d'eux, & qui eſt encor le pis, on les craindra autant que s'ils eſtoyent ennemis declarez.

Les armes ſur tout en pays eſtrãger, doyuẽt eſtre accompagnees de vertu.

Ceci, ioint auec les miſeres ci deuant touchees, me fait croire, que iuſques à ce que les mœurs & la diſcipline militaire, ſoyẽt en meilleur eſtat entre les Frãçois, ils acquerrõt peu de credit & de biẽvueillãce enuers les peuples voiſins, qu'ils irõt ſeruir. Certes c'eſt vn abus de penſer, que la force ſeule face les grands effects: car ſi elle n'eſt accompagnee de iuſtice, foy & modeſtie, elle eſt imparfaite. Mais auec la demonſtration des vertus on gaigne les cœurs, qui eſt vne ſeure & glorieuſe conqueſte, dont les Romains nous ont laiſſé de beaux exemples. Ie ſçay biẽ que le gentil-homme & le ſoldat pourront mettre en auãt à ceux qui les employẽt pluſieurs choſes qui ſont fort cõſiderables, aſçauoir qu'ils hazardent leur vie, reçoyuent bleſ-

sures, despendẽt du leur: & portent beaucoup de peines pour leur seruice. Mais tout cela perdra son lustre, & ne sera mis en conte, si leurs depravations continuẽt. Car le peuple qui reçoit oppression des soldats, ne les excusera pas tant, pource qu'ils le defendent, comme il les maudira pource qu'ils le deuorent ensueliſſant le souuenir du bien dans le sentiment des maux. Mais quant à ceux qui s'aquitent de leur deuoir le mieux qu'ils peuuent, tant en combatant, qu'en bien viuant il les aime & les excuse.

Response à quelques obiections.

On dira qu'en ces guerres estrangeres, qu'on va cercher, l'on y peut aprẽdre beaucoup: ce que ie confesse. Mais il faut aussi noter, que du siege de Mastrich, qui a esté des plus memorables de nostre temps, il n'en reschappa que dix soldats François, & de celui de Harlem, pas quatre: esquelles deux villes il y en auoit assez bon nõbre, à ce que i'ay entendu. Ie ne suis pas si ignorãt, que ie ne sçache bié que c'est le droit de la guerre de deuorer en son ordinaire pour le moins le quart de ceux qui la hantent: mais quãd des cinq parties elle en attrape les quatre (ce que souuẽt elle fait) n'est-elle pas trop gourmãde? I'ay dit

dit ceci, afin que ceux qui y vont, comme mattras de sempennez, où il y a rumeur, se souuienẽt qu'auec facilité on part, & auec beaucoup de difficulté on retourne. Ceux qui pensent, que quand la France a demeuré deux ou trois ans en paix, la guerre n'y doyue plus reuenir, s'abusẽt fort. Car s'ils regardent à ce qui s'est passé depuis l'an mil quatre cens nonante & quatre, ils verront qu'elle n'a gueres demeuré en repos depuis. En somme les bienauisez marcheront (s'ils m'en croyent) en ces desseins volõtaires, auec le pied de plomb, & mesmement les Nobles, se souuenãs que d'aller imprudemmẽt ietter leurs vies en des auãtures plus perilleuses, que necessaires (ce qu'ils ne doyuent faire que pour bonnes occasions) c'est vn argument de la legereté Françoise, vn engendremẽt de larmes aux parens, & afoiblissemẽt des nerfs de l'Estat. Mais quand les entreprises sont appuyees sur iustice, & que les legitimes commendemens des Rois, ou des Republiques, entreuienẽt, qui à cause des alliances enuoyent gens à leurs alliez, ou pour autre occasion necessaire, secourẽt les oppressez: alors ne faut-il regarder ni aux perils, ni aux incõmoditez. Car en faisant

ce qu'on doit, soit quo'n souffre ou qu'on perisse, tousiours la peine & la perte est bien employee.

Examẽ de la reigle de certains politiques, qui tiennẽt qu'vngrãd Royaume doit auoir tousiours guerre contre quelque estranger.

Ie veux à ceste heure discourir sur vne reigle politique, qu'õ a acoustumé d'alleguer en semblables faits que ceux-ci, qui a esté & est encor aprouuee d'excellens personnages: pour voir en quelle façon elle nous pourra maintenant cõuenir. Elle est telle, àsçauoir, Qu'vn grand Estat, plein d'hõmes belliqueux, doit tousiours auoir quelque guerre estrãgere, pour les tenir occupez, de crainte que le repos y engendre quelque estãt, ils ne vienẽt à tourner leurs armes les vns cõtre les autres. Ceux qui la maintienent, la fortifient de l'exẽple de Scipiõ Nasica, qui cõseilla aux Romains de l'ensuyure, cõcluant que Carthage ne doit estre ruinee, àfin qu'ils eussent tousiours vn ennemi à craindre, & cõtre qui s'ẽployer, parce que si ceste craiute & occupatiõ estoit ostee, il y auoit dãger (disoit-il) qu'ils ne s'entrefissẽt eux-mesmes la guerre en leur propre pays. Ils adiousten que l'experience a monstré que quãd les guerres estrangeres ont esté assopies entre nous: les ciuiles ont commencé, qui nous ont quasi abatus. D'auantage, qu'estant nostre

nation

nation insolẽte en paix, impatiente de demeurer lõg temps en la maison, & pleine de Noblesse desireuse de gloire, que par necessité il faut l'exercer par le moyẽ des armes, à fin que tant de fantasies d'esprit se deschargent hors du Royaume, & non dedans. Finalement que les mauuaises humeurs, qui sont restees de nos dissensions ciuiles (entẽdant par ces humeurs les hõmes deprauez) ont besoin d'estre purgees & qu'il les faut laisser sortir d'elles-mesmes, quand on les y void disposees, ou bien les y contraindre par art, à fin qu'elles n'engendrent vne nouuelle maladie. Ce qui s'est autrefois pratiqué apres les guerres des Anglois. Certainemẽt ie n'oserois nier qu'on ne doiue beaucoup deferer aux bonnes obseruations antiques, dont on s'est bien trouué quãd on s'en est aidé à propos. Mais i'ose dire aussi, que de les apliquer en tout temps à vn Estat, sans bien considerer sa disposition, que c'est se mesprendre. Et pour mieux cognoistre comment on doit approprier ceci au nostre, voyõs en quelle dispositiõ il se trouue maintenãt. A la verité c'est si mal, que lui baillãt pour remede vne loy si vigoureuse, c'est le debiliter encor dauantage,

chacun ſçait qu'il y a plus de vingt & quatre ans que les troubles ſont commencez, qui ont eſté, non des guerres, ains des boucheries des François. Et ſi on veut croire vn liure qui a eſté imprimé, ſous le nom de Fromenteau, lequel a mis en veuë les principales deſolations de noſtre païs, qui eſt-ce qui ne s'esbahira de ſi eſpouuãtable ruines? Plus de la moitié de la Noblesse eſt perie. Quant aux ſoldats, il les faut cõter par legions, le peuple diminué vniuerſellement, les finances ſont eſpuiſees, les dettes acreuës, la diſcipline militaire renuerſee, la pieté languiſſante, les mœurs desbordees, la iuſtice corrompuë, les hommes diuiſez, & tout en vente. Ne ſont-ce pas là de belles preparations pour baſtir de nouueaux deſſeins? C'eſt comme ſi quelqu'vn prenoit au lieu de pierres des mottes de terre, & au lieu de chaux de la bouë des chemins, & dans vn pré mareſcageux, vouloit edifier vn chaſteau. Ne pourroit-on pas à bonne raiſon dire à ceſtui-là qu'il repriſt ſon entendemẽt, pour cõſiderer les defectuoſitez de la matiere, & qu'il euſt patiẽce iuſques à ce qu'il euſt meilleure prouiſion? Auſſi en l'eſtat où nous ſommes, vouloir attacher de gayeté

Eſtranges miſeres de nos guerres ciuiles.

de

de cœur quelque groſſe guerre, premier que quatre ou cinq annees de temps nous ayẽt redonné vne nouuelle ieuneſſe, n'eſt-ce pas comme rebailler vne ſaignee à vn qui a quaſi tout perdu ſon ſang? C'eſt auſſi comme baſtir ſans reigle, que de l'entreprendre ſans diſcipline. L'inconuenient n'en eſt pas moindre quand on eſt deſpourueu d'argent. Car on feroit pluſtoſt aller vn vaiſſeau ſans rames & ſans voiles, que dõner cours à vne guerre ſans moyẽ. Et qui eſt-ce qui ſeroit ſi mal-auiſé de cõſeiller de la commẽcer, pour en receuoir vne mal-heureuſe iſſuë? qui eſt vne cõſequẽce neceſſaire des defauts prealleguez. Ie m'aſſeure que Scipion Natica, dont i'ai fait mention, n'entẽdit iamais qu'on deuſt volontairement l'entreprendre, pour en rapporter dõmage & infamie, ne qu'elle fuſt profitable à vn païs demi atterré de miſeres. Car il ne craignoit pas l'aduerſité des Romains, ains leur proſperité, qui ameine auec ſoi l'orgueil & l'inſolence. Et faut noter que quatre ans apres que Publius Cornelius Scipio euſt fait la paix auec les Carthaginois, & vaincu Hannibal, le peuple Romain en deuint ſi fier, ſe voyant couronné de tant de victoires &

trophees, qu'il ne pouuoit quasi durer en sa peau. Alors la discipline n'estoit en rien alteree. Le thresor public estoit grandement acreu, tant des despouilles riches de Carthage que d'Espagne, & les hommes ne manquoyent. Voila pourquoi le Senat iugea estre expedient d'attaquer Philippe de Macedoine: qui estoit vne pratique tres-prudente de la reigle susdite. Mais quelle conformité y a-il de nostre estat present à celui d'alors des Romains? autant qu'entre vn homme riche, sain & biẽ reiglé, & vn homme paoure, malade & desordonné. Gueriſſons donc nos maladies, auant qu'imiter ce que ceux-là ont fait en leur vigueur.

Si la France est bien fournie de gẽs de guerre.

Plusieurs pẽsent que la France est fournie d'hommes, autant que iamais. En quoi ils se trompent. Et ce qui (à mon auis) les deçoit, est que de ceux qu'ils voyent tracasser par ci & par là, la plus part fõt grãd piaffe en paroles, en habits & cõtenance. Car qu'vn Sauetier ait suiui les armes deux ans, il s'estimera digne de porter l'espee doree, (dõt nos grãds peres eussẽt fait quelque difficulté qu'ils n'eussent acquis cheualerie,) & en effect il la ceindra s'il la peut attraper à tort ou à droit: voire portera

tera le bas de chausses de soye, que le bõ Roy Henri second ne chaussa onques. Ses propos seront à l'equipolent: car vn homme est mort, si ce soudard courroucé l'a seulement regardé de trauers. Cela esblouït ceux qui se payent trop soudain de mines & d'apparences, lesquels parauenture en lui appliquant le prouerbe qui dit, Qu'vn homme en vaut cent, imaginent q̃ nostre France regorge de guerriers. Mõ opinion en ceci est, qu'il s'y en trouue encores bon nombre, tant entre la Noblesse qu'entre les inferieurs, laquelle estãt bien conseruee, & y adioignãt la ieunesse que le repos de six annees aura esleué, alors pourra-on dire, sans mensonge, qu'elle regorgera d'hommes, lesquels il ne faudra gueres piquer pour les faire mouuoir. Il ne faut pas moins de temps pour redresser nostre militie, & remplir nos coffres, & singulierement pour rapriuoiser les vertus.

Mais si vne bonne occasion (dira quelcun) se represéroit, la laisseroit-on escouler? C'est à faire au maistre à en iuger, & à l'auenture que la dame se trouueroit si belle qu'on la regarderoit de bon œil. Si est-il bien mal-aisé q̃ nous soyons agrea-

De la guerre hors du Royaume.

bles à aucune, que n'ayons repris nos anciens ornemens. Quant à la purgation sus mentionnee, propre pour ietter hors la lie q̃ les guerres ciuiles ont laissee. Ie me doute fort qu'elle seroit semblable à l'antimoine qui chasse bõnes & mauuaises humeurs tout ensemble, de quoy peut faire foy ce que nous auons fraischemẽt experimenté à nostre grãd dommage. Nostre debilité appete plustost choses restauratiues que celles qui purgent auec violence. Car de pẽser que la Frãce ne puisse estre bien pacifique q̃ cinq ou six mille soldats mal conditionnez n'en soyẽt hors: ce n'est que guigner d'vn œil. Qu'on les esbranle, & on verra qu'il faut aller plus loin, & que ces petites clochettes sonnent difficilement que premier les grosses cloches n'ayent sonné. Il faut estimer que la plus part des François, voire ceux qui suyuent les hazards, sont las de tant de maux soufferts, comme les Romains le furent apres les carnages de Sylla & de Marius, & que le repos ne leur est desagreable pour la conoissãce qu'ils ont qu'il leur est necessaire. Et quãd ils en auroyẽt quelque tẽps iouy, ils ne seroyẽt apres q̃ trop prompts à s'employer où l'õ voudroit. Mais encor

que

que maintenant ils euſſent dix entrepriſes en main, il n'eſt pas vrai ſemblable qu'aucune puiſſe proſperer: iuſques à ce que les imperfections tant publiques que particulieres, qui vont enſeueliſſant noſtre antique renom, ſoyent bannies, le bon ordre reſtabli, & la vertu honoree.

De trois fauſſes opinions, leſquelles font deſuoyer pluſieurs de la Nobleſſe.

La premiere.

Que le principal but où le gentil-homme doit viſer eſt de ſe rendre vaillant.

La ſeconde.

Que le gentil-homme qui ne bouge de ſa maiſon, n'allant point dehors cercher ſes auantures, iouyt de peu de contentement, & eſt de bas courage.

La troiſieme.

Qu'encor que le Prince commande choſes iniuſtes à ſon ſuiet, il les doit executer.

DIXIEME DISCOVRS.

Preface generale & conuenable à tout le diſcours.

LEs Medecins diſent que les maladies qui ſont enuieillies ſont de difficile gueriſon. Ce que peuuent dire auſſi à bon droit

qu'eux les Politiques, des erreurs auſquels la longue accouſtumance a fait prẽdre de fortes racines. Car ce qui eſt attaché à l'entendement a encor (par maniere de parler) plus de ligatures que ce qui eſt attaché au corps: eſtant beſoin d'employer des annees toutes entieres pour l'arracher. Et tout ainſi que les premiers ſe ſeruent de pluſieurs ſimples pour temperer les alterations corporelles: auſſi les ſeconds doiuent tirer des reigles de ſageſſe leurs inſtructions, leſquelles ſont profitables pour rendre plus nettes les mœurs de ceux qui en veulent vſer. Or on appelleroit vn medecin outrecuidé, qui entreroit en la maiſon d'vn patient, ſans auoir eſté mandé. Mais en la curation des maladies ſpirituelles & mauuaiſes couſtumes, celui qui en void ſon païs affligé, & qui en a compaſſion, peut (à mon auis) libremẽt diſcourir & eſcrire, moyenãt que ce qu'il met en auant ſoit poiſé à la balance de diſcretion, & ait en ſoy quelque proprieté effectiue enuers le ſuiet, à quoi on le veut appliquer.

Examẽ de la premiere opinion.

Ie commenceray par la premiere opinion, laquelle n'a pas pris ſon origine de mauuaiſe ſource, ains de l'vniuerſelle diſpoſition

positiõ de Nobleſſe, qui de toute ancienneté a merueilleuſement celebré les armes, comme les dignes inſtrumens qui l'eſleuent aux grãds honneurs. Mais peu à peu elle a tant excedé, qu'en fin ſous la vertu de vaillance, elle a aſſerui & cõfondu les autres: comme ſi vne eſpece les cõprenoit toutes en general. C'eſte fauſſe opiniõ eſt paruenue iuſques à noſtre tẽps, auquel on n'vſa iamais de la ſuſdite vertu ſi mal qu'on fait. Car on cerche pluſtoſt d'obtenir vn peu de renõ par elle ſeule, q̃ d'en auoir beaucoup par pluſieurs iointes enſemble. Ie ne cuide point q̃ ce ſoit abus de faire cõte de ce qui le merite, non plus que de priſer vne belle perle qu'on auroit achetee: toutesfois ſi on eſtoit raui en ceſte affection tellement qu'on vinſt à deſdaigner les autres pierres precieuſes, ne ſeroit-ce pas ſigne d'vn iugemẽt peruerti? Le meſme eſt des vertus, la moindre deſquelles eſt ſi neceſſaire, qu'õ peut dire q̃ le defaut apporte grande incõmodité. Si l'hõme ſe pouuoit paſſer d'vne, cõme il fait d'vn habillemẽt, parauenture q̃ ſa vie ſeroit moins laborieuſe. Elle en ſeroit auſſi moins belle & vtile, eſtant deſpouillee de ſes plus beaux ornements.

Car comme vn iardin & vn pré, ſont plus priſez, plus ils ſont enrichis & parſemez de diuerſité de fruits & de fleurs: pareillemẽt le doit eſtre celui qui a dauantage de vertus: ſans leſquelles ſa vie eſt obſcure. Si eſt-il bon que chacun conſidere ſa vocation, afin d'y approprier celle qui lui eſt la plus conuenable, & de laquelle l'vſage lui doit eſtre plus familier: comme à l'homme politique la prudence, au Theologien, l'humilité, au Iuriſconſulte, la iuſtice, & au Soldat, la hardieſſe. Mais quant à l'homme Noble, à laquelle l'attacherons-nous? & principalemẽt celui duquel les anceſtres ont honoré leurs ſiecles?

Les gẽtils-hõmes doyuent eſtre ornez de pluſieurs vertus.

Mon auis n'eſt pas de l'arreſter à vne, ains de le rendre amoureux de pluſieurs. Car telles amours ſont licites, & iamais ces belles vierges n'entrent en ialouſie. Les peintres ont acouſtumé de peindre les Muſes toutes en vne troupe, qui ne s'abandõnent point. Auec auſſi bõne raiſon pourroyẽt-ils faire le meſme de ceſte digne ſocieté, en laquelle les aſſociés ſe plaiſent fort de demourer: d'où nous deuons tirer enſeigement, que puis que ſi volontairement elles ſe rengent enſemble, que nous leur deuons touſiours tenir noſtre

porte

porte ouuerte, afin que l'vne y eſtant entree, elle attire les autres apres. Ie ſçay biẽ q̃ la fortitude(qu'on dit eſtre prouëſſe ou vaillance)eſt vne excellẽte vertu,propre tant aux grands qu'aux petits, & ſans laquelle la vie des vns & des autres eſt molle & ſans vigueur: mais ſi elle eſt deſtituee de iuſtice,elle eſt nuiſible aux bõs. Si la tẽperãce ne la modere, elle ſe tournera en fureur:& n'eſtant guidee par prudence elle agira mal à propos. En quoy on void qu'il y a vne liaiſon entr'elles, & vne aide mutuelle qu'elles s'ẽtrefont: qui ne ſe pourroit alterer qu'au preiudice de chacune en particulier. Les mariniers eſtiment qu'vne ſeule anchre n'eſt pas ſuffiſante pour tenir ferme & arreſter vn nauire. Autant en pourroit-on dire des Nobles,qu'il faut plus d'vne vertu pour donner fermeté à leur reputation. Ce qui eſt bien conu de ceux qui ſont inſtituez en la doctrine morale,dont le nõbre eſt biẽ petit,à cauſe q̃ l'erreur, de quoy nous traitons,a rendu trop partiale la plus grande multitude. Cela ſe void aucunement aux titres que pluſieurs ſe baillent,s'appellans les bras de la Patrie, les gardiens des armes,& la terreur des ennemis:qui ſont ti-

tres que ie ne reprouue pas. Toutesfois il me semble que se dire Professeurs de vertu, comprendroit encore plus, & les honnoreroit dauantage.

Erreur de ceux qui estiment que la prouësse seule suffit à ceux qui font profession des armes.

C'est chose certaine, que pour bien manier les armes, il cóuient auoir beaucoup de hardiesse & de generosité. Aussi à ceux qui en ont esté pourueus en est reuenu beaucoup de louange, & cela a fait que plusieurs ont tant admiré ceste professió. Mais en fin pour trop l'exalter, on est tõbé en ceste erreur, de faire peu de cas de l'exercice des autres vertus. Il est notoire que du temps de nos grands peres, quand vn gentil-homme s'adónoit à l'estude de la langue Grecque & Latine, ses compagnons disoyent qu'il en faloit faire vn Clerc, & que l'espee ne lui estoit conuenable. Mesme ce prouerbe couroit, que l'hóme de guerre ne deuoit sçauoir sinon escrire son nom, cóme si les sciences eussent esté empeschemẽs qui l'eussent rẽdu moins valeureux. Ie cuide qu'ils auoyent opiniõ q̃ quãd quelqu'vn se mõstroit sans peur, adroit aux armes, & prõpt à se ressentir, que cela suffisoit pour lui acquerir richesse & grandeur: & ordinairemẽt l'vn & l'autre se donnoit à ceux qu'on remarquoit

quoit estre tels. Ie ne veux pas reietter ces choses qui ont ie ne sçai quel beau lustre. Si dirai-ie pourtant, que n'estans bien accõpagnez (ainsi que i'ai dit par ci deuant) d'autres bonnes qualitez, elles ne sont tãt louables qu'on penseroit. Mais encor que quelqu'vn n'abuseroit de ceste vertu de vaillance, si ne doit-il pas s'enseuelir dedans, veu que l'vsage des autres lui est encor plus necessaire. S'il cõbat en vn mois vne fois, c'est tout. Et toutesfois, s'il veut, il peut faire reluire tous les iours plusieurs autres perfections, au benefice d'autrui & à sa louange. Ce n'est pas peu, d'estre estimé soldat, mais c'est beaucoup plus quãd la preud'hommie y est adiointe. Et en ceste sorte faut-il appuyer la profession particuliere sur la vocation generale, qui est de bien viure: à quoi tous sont obligez. Et quiconques oublie ceste reigle vniuerselle, pour s'arrester dú tout aux obseruations qui en dependent, il semble qu'il est plustost mené du profit, ou de la grãdeur, où lon paruient en chacun art, que d'vne vraye affection à vertu.

Hannibal de Carthage, a esté l'vn des plus renommez Capitaines qui fut onc, cependant il estoit sans pieté, sans foy, *Prouesse destituee des autres*

vertus ne merite le nom de vertu.

cruel & trompeur : ce qui lui a fait acquerir le renom de tref-meschant homme. Cõbien plus de louange a merité Scipion l'Africain, qui a esté tref-hõme de bien, & bon chef de guerre tout ensemble? Cestui-ci ne se glorifioit pas tant en la vaillãce, qu'il mesprisast ce qui le rẽdoit non seulement vrai citoyen : mais aussi bon pere de famille. Car ce ne sont point choses incõpatibles, que d'estre iuste enuers les amis, & redoutable enuers les ennemis, d'autant que ce qui engendre l'vn & l'autre, procede d'vne mesme source. Ie confesserai bien que la prouësse à l'homme de guerre est fort recõmãdable Mais au gentil-hõme bien né, son estude, exercice & plaisir doit estre en toutes les vertus, & mesmemẽt en celles qui sont preferables à l'autre: veu que la Noblesse est vne participation à tous ces biẽs-là. Ie croi que nul ne me contredira que la pieté, la verité, temperance & iustice ne doiuent marcher deuant la fortitude : encore que ceste-ci ne laisse d'aider aux autres. Car l'homme impie, menteur, dissolu, ou iniuste, quelque belle couuerture de prouësse qu'on lui puisse bailler, si est-il fuy & hay, comme estant beaucoup plus nuisible à

ses

ſes amis, qu'vtile contre ſes ennemis, encore qu'il ſe ſçache bien aider des armes. Pour ceſte raiſon faut-il que les Nobles s'inſtituent, premierement aux choſes qui leur ſont plus neceſſaires, & puis deſcendre par degrez en celles qui le ſõt moins. Et en ce faiſant il ſortiront hors de ceſt erreur qui les arreſte à vn ſimple prix, & leur en cache tant d'autres plus precieux qui ne leur apartienent pas moins.

Il ſied bien à vn gẽtilhomme de faire profeßion de pluſieurs vertus.

Il ne ſeroit parauenture pas trop mal ſeans à vn autre paoure ſoldat, qui, n'ayãt rien, s'eſt acquis par les armes merite & moyen de viure, de ne ſortir hors des limites de prouëſſe, & la haut louër, cõme les artiſans font leur art. Mais le gentilhomme à qui ceſte voye & pluſieurs autres ſont encores ouuertes pour s'exercer & pour s'agrandir, ſe rẽd comme priſonnier, voire coulpable de vouloir marcher ſeulemẽt par vne: veu qu'il a obligatiõ de cheminer par toutes. Et à ce propos ie me reſſouuiens d'vne reſponſe qui fuſt faite à la Cour à vn qui ne parloit iamais que de guerre, encor qu'il fuſt paix: Quand elle retournera, lui dit-on, vous ſerez mis en beſongne. Mais maintenant, que les qualitez douces & ciuiles vous defaillent, ie

vous conseille de vous enfermer dans vn coffre, à fin de vous conseruer sans rouilleure quand vostre temps sera venu : ou bien, aprenez d'estre plus propre pour ceſtui-ci.

Cõtre ceux qui abusent de leur force & vaillance.

L'erreur en ceci est aucunement supportable, pource qu'il n'est pas incorrigible, & peut-on esperer que celui qui ne veut s'arrester qu'à faire vne partie de son deuoir, estant mieux enseigné pourra s'employer aux autres parties. Mais celui qui abuse de la seule vertu qu'il achoisie, est merueilleusement desuoyé. Et comme ainsi soit que les gentils-hommes portent à leur costé les espees ceintes, premierement pour la defense du païs, secondement pour les employer sous l'authorité des loix à garentir les foibles & innocens de l'oppression des hommes orgueilleux, & pour conseruer leurs propres personnes de tous outrages, tant s'en faut que la practique s'en voye suiuãt les susdites reigles, qu'au cõtraire plusieurs, tant nobles qu'ignobles s'en seruent, pour faire plus de violẽce entre les amis, q̃ contre les ennemis. Voila vne belle hardiesse, qui ne sert qu'à se destruire soi-mesme : & de vilains trophees qui sõt bastis des despouïlles

les,des païſans,&des armes & du ſang des voiſins & compagnons. Quelqu'vn dira que la fortitude eſt biẽ autrechoſe,laquelle reluit principalement aux guerres. Ie l'accorde:mais non en ceux-ci qui la mõſtrent imparfaite en tous lieux. Or elle cõſiſte entre autres choſes,àvaincre pluſtoſt qu'à fuir & à ſupporter franchemẽt les labeurs. Quãtau premier poinct,que voidon? Les pertes eſtre ordinaires, & les victoires rares. Quant au ſecond, il ne faut que deux iours de pluye & vingt & quatre heures de diſette,pour mettre en murmure vn Regimen. Ainſi peu à peu plusieurs ſe ſont eſloignez de ceſte belle vertu, encor qu'ils maintienent l'auoir embraſſee. Et ſi les Princes François, Seigneurs,Capitaines ſignalez, & gentils-hõmes,qui vſent bien d'icelle, ne s'efforcẽt de la remettre en ſa dignité premiere, & en oſter les abus,ils ſe trouueront tãt aux Cours,qu'aux guerres, ſouuent abuſez. Et faudra que noſtre nation,qui s'eſt tant faite renõmer par vraye vaillance, ſe voye ſerue de celles qui lui ont autrefois obei. Ceci doit ſuffire, pour monſtrer que la Nobleſſe doit auoir pour but toutes les vertus,&nõ vne ſeule:& que celle quidoit

En quoy conſiſte la vaillance.

estre l'appui de leurs armes, ils ne la doyuent peruertir.

De la vraye & fausse vaillance.

I'eusse fait vne description de ceste vertu de fortitude (laquelle ne peut estre trop bien conuë de ceux qui l'exercent) n'eust esté qu'Aristote en ses Ethiques en a amplement discouru, où ceux qui aiment la lecture auront recours, mesmement pour bien entendre la differẽce entre la vraye & celles qui ne le sont qu'en aparẽce. I'en diray seulement ce petit mot en passant, c'est qu'il en met cinq especes de fausse. Assauoir celle qui est fondee sur l'espoir de recompense: la seconde, sur la crainte de punition: la tierce, sur l'experience: la quatrieme sur l'ire: & la cinquieme, sur l'ignorance des perils. Mais la vraye est, quand quelqu'vn au milieu des plus grãds dangers & choses terribles, voire de la mort, se mõtre ferme & sans peur: à quoy volontairement il s'expose pour vne fin iuste & honneste. Il y en a bien peu de ceux-ci: & toutesfois pour estre veritablement possesseur de fortitude, il lui faut ressembler.

Examẽ de la seconde opinion.

La seconde opinion fausse n'est pas du tout si nuisible que la premiere, si est-ce qu'elle tourmente beaucoup de gẽs, sans pro-

propos, leur faisant cercher des felicitez plus aparentes que vrayes, & mal iuger de la condition de plusieurs. Ie ne trouue pas estrange, qu'on loue la maniere de viure qu'on aura esleuë, parce qu'elle plait: mais de cõdamner legerement celle des autres, il y a vn peu d'orgueil, & de l'incõsideration. Or l'occasion qu'aucuns prisent tant de sortir de la maison, viẽt de ce qu'ils cuidẽt que la ciuilité s'aprẽd mieux ailleurs, & que la reputation & la richesse s'acquierent en hantãs diuers lieux & personnes. Ie ne disputeroy gueres cõtre leur opinion, si elle ne contenoit que ceci, mesmes ie conseilleray tousiours que les ieunes gens aillent (comme i'ay dit en vn autre discours) où ce qui est honneste s'aprend. Pareillemẽt ceux qui sont pauures, & qui ont l'esprit gentil, estãs capables de seruir au public, ou en particulier, peuuẽt aussi poursuyure leurs auantures partout: & ceux qui les ont rencontrees, & qui sont obligez par quelque liẽ de seruitude, d'office, ou d'art à marcher pres ou loin, ne doyuent pas faillir de satisfaire à ces deuoirs. Mais sans entrer plus auant en d'autres exceptions, ie diray que i'entens ici excuser quelques gentils-hommes, qui e-

Source d'x. celle.

De ceux qui ne peuuent demeurer en leurs maisons.

stãs ia en possessiõ de maisõ, de famille, & moyẽs, & qui auecques cela n'ignorẽt que c'est de vertu & science, sont neantmoins mespriſez (pource qu'ils se sõt resolus de passer leur vie chez eux) par ceux qui font comme vn estat ordinaire de se trouuer sur les theatres publiques des Cours, des citez, des guerres, & des pays estranges. Ie diray vn mot en passant de ceux-ci. C'est, qu'il y en a qui tracassẽt en tous endroits pouſſez par la seule curiosité: les autres y võt pour la fin qui a esté dite, qui est pour se mieux instituer. Quant aux premiers, n'ayans autre but qu'vn mol & vain plaisir exterieur, aussi ne r'aportent ils que de la vanité, & vn contentement qui n'a nulle fermeté, pource qu'il n'est fondé que sur du vent. Ils sçauent seulement vn petit caqueter deuãt les simples, de ce qu'ils reçoyuent pour merueilles, d'autãt qu'ils n'en ont conoissance; & puis c'est tout. Aussi les laisseray-ie là, parce qu'en leurs voyages ils n'y portent autre affection sinon celle qu'on porteroit à voir iouër vn basteleur. C'est autre cas des seconds: car ils apprennẽt de bõnes choses, & par fois, s'agrandissent, de maniere que de leurs labeurs on void apparoistre de bon fruits.

Mais

Mais tout ainsi que la vermolure s'engendre dãs le bois, aussi il aduient à plusieurs, que plus ils se sont façonnez, plus leur arrogance croist: & de là s'ensuit vn mespris de leurs semblables, qui ne les imitẽt pas. La ieunesse, qui n'a point encor fait experience des diuersitez de vies, bronche aisément en ces iugemens temeraires, iusques à ce qu'elle soit redressée. Mais il y en a que l'aage ni la raison n'ont sçeu diuertir de telles imaginations. En quoy ils monstrẽt auoir mal profité, de s'esloigner si fort de la modestie. Et comme la vraye science n'enfle point, ains rend la personne plus humble, aussi la vertu la doit faire plus discrette.

Reproche des coureurs cõtre la vie chãpestre & arrestee.

Voici ce qu'ils denigrent en la vie chãpestre & ordinaire. C'est, disẽt-ils, qu'elle donne vn tres-petit contentement, & arrache la vigueur du courage. Ils se persuadent encor, que ceux qui ne sont point esmeus par la presence des grãds obiects, ni incitez par l'emulatiõ de leurs semblables, force est qu'ils croupissent en actiõs qui se peuuẽt apeller seruiles. Et comme la plus part de ceux-ci ont esté nourris en ces superbes Cours, ils pensent que la grãdeur & beauté de vertu n'apparoit sinon

De ceux qui ne peuuent demeurer en leurs maisons.

stãs ia en possessiõ de maisõ, de famille, & moyẽs, & qui auecques cela n'ignorẽt que c'est de vertu & science, sont neantmoins mesprisez (pource qu'ils se sõt resolus de passer leur vie chez eux) par ceux qui font comme vn estat ordinaire de se trouuer sur les theatres publiques des Cours, des citez, des guerres, & des pays estranges. Ie diray vn mot en passant de ceux-ci. C'est, qu'il y en a qui tracassẽt en tous endroits poussez par la seule curiosité: les autres y võt pour la fin qui a esté dite, qui est pour se mieux instituer. Quant aux premiers, n'ayans autre but qu'vn mol & vain plaisir exterieur, aussi ne r'aportent ils que de la vanité, & vn contentement qui n'a nulle fermeté, pource qu'il n'est fondé que sur du vent. Ils sçauent seulement vn petit caqueter deuãt les simples, de ce qu'ils reçoyuent pour merueilles, d'autãt qu'ils n'en ont conoissance: & puis c'est tout. Aussi les laisseray-ie là, parce qu'en leurs voyages ils n'y portent autre affection sinon celle qu'on porteroit à voir iouër vn basteleur. C'est autre cas des seconds: car ils apprennẽt de bõnes choses, & par fois, s'agrandissent, de maniere que de leurs labeurs on void apparoistre de bon fruits.

Mais

Mais tout ainsi que la vermolure s'engendre dãs le bois, aussi il aduient à plusieurs, que plus ils se sont façonnez, plus leur arrogance croist: & de là s'ensuit vn mespris de leurs semblables, qui ne les imitẽt pas. La ieunesse, qui n'a point encor fait experience des diuersitez de vies, bronche aisément en ces iugemens temeraires, iusques à ce qu'elle soit redressée. Mais il y en a que l'aage ni la raison n'ont sçeu diuertir de telles imaginations. En quoy ils monstrẽt auoir mal profité, de s'esloigner si fort de la modestie. Et comme la vraye science n'enfle point, ains rend la personne plus humble, aussi la vertu la doit faire plus discrette.

Reproche des coureurs cõtre la vie chãpestre & arrestee.

Voici ce qu'ils denigrent en la vie chãpestre & ordinaire. C'est, disẽt-ils, qu'elle donne vn tres-petit contentement, & arrache la vigueur du courage. Ils se persuadent encor, que ceux qui ne sont point esmeus par la presence des grãds obiects, ni incitez par l'emulatiõ de leurs semblables, force est qu'ils croupissent en actiõs qui se peuuẽt apeller seruiles. Et comme la plus part de ceux-ci ont esté nourris en ces superbes Cours, ils pensent que la grãdeur & beauté de vertu n'apparoit sinon

lors qu'elle eſt biẽ diapree,& auec groſſe ſuite. Et quand ils l'aperçoyuent deueſtuë des ornemẽs exterieurs, & en ſimplicité, ils lui donnent ſeulemẽt vne petite œillade, comme on fait communément à l'ami en extreme pauureté. Eux donc ſe repreſentans ceux qui ne bougẽt de leurs maiſons, eſtans comme cachez & ſans luſtre, voudroyent quaſi inferer de là, que les bonnes qualitez leur defaillent, eſtimans que s'ils les auoyent, qu'elles les pouſſeroyent en veuë publique ainſi que les voiles font vn nauire en pleine mer. Or en leurs propos ils font pluſieurs fauſſes conſequences. Car de dire, que la vertu eſt comme obſcure, qui n'a que le ſimple luſtre d'elle-meſme, & que celui qui en a ſuffiſamment, s'il ne va crier par tout, i'ay de la vertu à reuendre, c'eſt ſigne qu'il en a peu, & que le contentement depend d'eſtre conu & fauorifé des grands, & de la multitude, c'eſt eſtre esbloui de l'apparẽce des choſes externes, leſquelles empeſchẽt qu'on ne peut bien aperceuoir la nature des interieures. Les Philoſophes tienent que le vray heur eſt quand on participe à vertu, & qu'elle ſe peut trouuer en toutes ſortes de perſonnes, & en tous lieux. Ce

qui

qui est si veritable, qu'on n'y peut contredire. Il faut donques diligemment regarder, deuant que mespriser vne façon de vie qui semble basse, s'il y en a point quelque portion qui y reluise. Et si ainsi est, qu'il y en ait, il ne la faut condamner à la volee.

Cõmoditez de la vie cãpestre.

Examinons de plus pres ceste maniere de viure champestre, pour mieux en iuger. Et parauenture qu'on verra qu'elle produit de tres-bons & beaux fruicts, tant pour soy-mesme que pour autrui. Premierement celui qui l'a choisie, peut en ces lieux vn peu escartez plus deuotement exercer les offices de religió, & auecques moins d'empeschement ceux de charité, que parmi ces grandes societez où les pompes & vanitez detiennent en la plus-part l'esprit asserui, & le retirent des meditations qui sont necessaires à tous: & quand la pieté (qui est le fondement de la vie) est bien entenduë & pratiquee, il s'en ensuit beaucoup de contentement. En apres, l'esprit trouue plus de trãquillité es dits lieux, qu'aux Cours & citez, où il est agité de fortes perturbations: cõme d'ambition, amours violentes, vengeance, indignation, rapacité & enuie. Car on ne rẽcontre pas

communément en la vie des champs les obiects qui excitent ces fureurs interieures. Quant à la delectation, elle y eſt grãde auſſi, n'y ayant riẽ qui engarde qu'aux choſes plus petites on n'y trouue bõgouſt: deſquelles tant s'en faut qu'on taſte ſeulement lors qu'on eſt enueloppé dans ceſte grand tourbe ciuile, que meſme on ne les aperçoit pas. Encores que Dauid fuſt vn grand Roy, ſi n'a-il pas laiſſé de prendre plaiſir quelquesfois en ces petis ornemens champeſtres, qui ſont bien deſcrits au Pſeaume 65. où il eſt dit:

Adonc void on par les campagnes
Mille troupeaux diuers,
Et les entre deux des montagnes
De grands blez tous couuerts:
Et ſemble tout ce bien champeſtre
Reſiouir de ſes chants,
Au prix qu'on le void aparoiſtre,
Et montagnes & champs.

Venons à la commodité. Certes elle s'y trouue en deux manieres. Car en premier lieu, les ſuperfluitez ſont cõme inconuës en la vie ſuſdite, qui ſont les ſepulchres où tant de riches maiſons ont eſté enſeuelies. Secondement, l'ordre & fin Oeconomique y eſt bien obſerué; & encor que la

reigle

reigle ordinaire soit l'vsage de frugalité, neantmoins la liberalité ne laisse au milieu de cela d'y resplẽdir, & vne suffisance honneste ne s'en despart iamais, laquelle est tousiours voisine d'abondance. Le contraire se void où la prodigalité regne. Car ceux qui la suyuent, experimentent souuent ce que font les nauires en tourmente, qui sont par les vagues tantost esleuees aux nuës, & tantost abaissees iusques aux abysmes. Aussi eux, apres vne despẽse magnifique qu'ils auront faite en huit iours, ils demeureront demi an persecutez de toutes especes de disette. Quant à l'vtilité que les autres reçoyuent par la presence & frequentation de celui de qui ie parle, elle est aussi à considerer. Car à commencer par sa famille, on ne doit point douter (suyuant le prouerbe qui dit, Tel maistre tel valet) que s'il y a beaucoup de vertus en lui, qu'il n'en departe à tous les siens, & principalement à sa femme: & à ses enfãs, faisant voir l'image d'vn Royaume bien ordonné en vne maison particuliere. Ses suiets apres venans à experimenter son affabilité & bien-vueillance, quel aise en recouurent-ils? Et regardant plus outre au cours de sa vie, quel exemplaire

leur eſt ce pour ſe rendre meilleurs? Finalemẽt les voiſins & parẽs d'vn tel perſonnage peuuent noter entre leurs grandes vtilitez ceſte-ci, d'auoir vne aſſez ordinaire conuerſation auecques lui, en laquelle ils ſauourẽt pluſieurs beaux fruicts de doctrine & d'amitié. Et qui voudra voir plus au long les louanges de la vie champeſtre, liſe les liures qui en ſont faits expres. Il me ſuffit d'en auoir dit vn petit mot, tant pour n'en degouſter ceux qui en vſent bien, que pour monſtrer aux autres qui la deſdaignent, qu'elle n'eſt deſtituee de preud'hommie & de ioye.

Si la vie champeſtre amollit la prouëſſe.

Voyons ſi elle amollit la hardieſſe, cõme aucuns lui imputent. I'eſtime que non en ceux en qui l'amour de vertu n'eſt eſteinte. Car en quelque lieu qu'ils ſoyent, touſiours ils ſe ſouuienent qu'vn gentilhomme doit auoir le cœur viril. D'autre part, les exercices des cheuaux, courre la bague, la chaſſe, & l'harquebuze, ſont images & inſtrumens de la guerre, qui reſueillent les courages & les entretienent en vigueur. Mais la communication auec ſes ſemblables y aide auſſi grandemẽt: parce que les propos des vns & des autres ne tendent qu'à meſpriſer les actions laſches & à exalter

exalter les genereuſes:& de cela ſe fait vn contre-poids cõtre celle delicateſſe, qui s'engẽdre peu à peu es perſonnes qui meinent vne vie eſloignee des dãgers. Ie ſçay bien que la Nobleſſe qui reſide bonne partie de l'annee es garniſons des frõtieres, eſt(par le continuel exercice des diſcours de guerre)pl⁹incitee à l'amour de prouëſſe que ceux qui demeurent au logis. Mais tous n'y peuuent eſtre:& ceux qui en ſont priuez,ne laiſſent pas,en regardãt la reputation des autres, de faire quelque petite prouiſion interieuremẽt de ce qui eſt cauſe de l'acquerir.Dauãtage il ne ſẽſuit pas, pour ne ſçauoir ſi bien l'art militaire que les autres,que pourtant l'on ſoit deſpourueu de hardieſſe. Car celui qui en a de bõnes ſemences en ſoy, auec peu d'acouſtumãce il la fait bien fructifier.Combien de braues Capitaines auons-nous veu du temps de nos peres, qui ne bougeoyẽt de leurs maiſons, la guerre acheuee ? Apres quand il falloit y retourner ils n'eſtoyent inferieurs à nuls autres. Ie diray que tout ainſi que l'exercice militaire ne rend pas valeureux tous ceux qui le pratiquent, auſſi la demeure de la maiſõ n'acouardit pas tellement ceux qui la ſuyuent, qu'vne

bonne partie ne ſoit touſiours en bonne diſpoſition de bien faire quand l'honneur le commande. Quant aux autres qui s'enſeueliſſent par vne perpetuelle demeure en leurs maiſons, à ceſte ſeule fin d'y croupir en mols plaiſirs & pareſſe, ou pour auoir meilleur moyen d'y pratiquer la violence, ou l'auarice, ie n'ẽ diray autre choſe, ſinó que ie voudroy qu'il y euſt parmi la Nobleſſe des Cenſeurs eſtablis, comme il y auoit en la Republique Romaine: à fin que par hontes publiques ils fuſſent corrigez de leurs fautes, tãt ſecrettes que manifeſtes. Car c'eſt vergógne que le beau titre de Nobleſſe ſerue de couuerture aux actes indignes. Il viendroit maintenant à propos d'examiner ſi la felicité de ceux qui courẽt la cercher ainſi par tout, & qui cuident en auoir plus que les autres, eſt ſi grande comme ils la celebrẽt. Mais ie ne m'y arreſteray pour diſcourir de la troiſieme fauſſe opinion.

Cenſure de la troiſieme opinion.

Beaucoup y en a qui la reprouuent, d'autres auſſi qui la mettent en pratique, eſtimans qu'elle n'eſt ſans bon fondemẽt, ou bien, pource qu'en la pratiquant ils profitent & s'accroiſſent. Mais en quelque façon qu'ils le vueillent prendre, ſi ne ſont-

ils

ils pourtãt excusables. Car il faut que nos opinions s'accordent à ce qui est iuste, & nos commoditez s'acquierent sans iniusti ce, ce qui doit estre sçeu de ceux mesmement qui font estat de surpasser le vulgaire en dignité & prudence : à fin qu'à leur exemple ils se conforment pour faire ce qui est du deuoir de tous. Et tout ainsi qu'il est facile de la liberalité (qui nous monstre la maniere de donner bien à propos) de tomber en la prodigalité qui nous aprend à faire le contraire: aussi, si lon n'y prend garde de pres, de la vraye obeïssance nous glissons aisément en la fausse, laquelle en cõtr'eschange d'vne chose deuë nous en fait faire vne indeuë. Ceste question a esté traitee amplemẽt par plusieurs doctes personnages, les auis desquels ne doyuẽt estre ignorez: à fin qu'on soit tousiours plus resolu en soy-mesmes de ce qui est de si grand poids. I'en diray seulement vn petit mot selon ma capacité, ensuyuãt leurs traces, & principalement les instructiõs tirees des paroles diuines. Elles nous enseignent que les grands qui dominent sur les peuples, sont establis de Dieu pour les regir & gouuerner en pieté & iustice. Lesquels il veut aussi qu'on ait en singu-

lier hõneur, & qu'on leur porte obeïſſan-
Rom.ch.13 ce. C'eſt pourquoy S. Paul dit, Toute perſonne ſoit ſuiette aux puiſſances ſuperieures: car il n'y a point de puiſſance, ſinõ de par Dieu, & les puiſſances qui ſont, ſont ordonnees de Dieu. Ce ſeul paſſage ſuffit pour inſtruire les vns & les autres en leur deuoir. Car les ſuperieurs y ſont admonneſtez de ſe ſouuenir tellement de la dignité ſacree dont ils ſont reueſtus, qu'ils n'en abuſent pas, & ne la profanent par cruauté, auarice & volupté. Et les inferieurs y ſont auſſi aduertis de ployer le col ſous telles authoritez, comme ſous le ioug de Dieu, non ſeulement auec patience, ains auec allegreſſe. Car, comme dit S. Paul, au meſme chapitre, ceux qui reſiſtent à la puiſſance, reſiſtent à l'ordonnance de Dieu. A quoy il adiouſte apres, que le Prince a le glaiue en main pour le bien des ſuiets, ſoit à leur defenſe ou correctiõ. Leſquelles raiſons doyuent faire trouuer l'obeiſſance douce: par ce qu'en la rendãt, on complait à Dieu, & reçoit-on vtilité. Si les Princes cõſideroyent bien les beaux titres & belles prerogatiues que Dieu leur donne, ils en deuiẽdroyẽt meilleurs, & leurs commandemens en ſeroyent plus

iuſtes

iuſtes. Car par la bouche de ſon Prophete Dauid, il parle ainſi : I'ay dit, vous eſtes dieux, & tous fils du Souuerain. Cela ſignifie, que comme en eux reluit l'image de Ieſus Chriſt, qui a ſon empire au ciel & en la terre, qu'auſſi le doyuent-ils imiter à bien faire, pluſtoſt qu'à nuire & ruïner. Mais pource que la plus part negligent ou meſpriſent ces treſ-dignes enſeignemens, ils vienent à degenerer, en ſorte que de tous tẽps ç'à eſté beaucoup d'heur à vn Eſtat, quand le quart de ceux qui ont eſté aſſis ſur le throſne Royal ont eſté vertueux. Les paſſages que i'ay alleguez doyuent auſſi retenir les peuples, non ſeulemẽt de remuer choſes iniuſtes, mais auſſi non neceſſaires, au meſpris de ceux que Dieu a tant exaltez : & quand vn bon & doux Prince regne, ſi ſes ſuiets l'irritent par deſobeiſſance, ils ſe rendent coulpables deuant Dieu & deuant les hommes. Et ceci ie croy que peu y contrediſent. *Pſal. 82.*

Queſtion principale examinée.

Mais la diſpute eſt, à ſçauoir ſi vn ne faiſant pas grand conte des Loix, ni de la iuſtice, commande ce qui eſt inique, ſi on lui doit obtemperer. A cela ie diray, que ſi ceſte iniquité conſiſte en ſurcharges ſur les biens des ſuiets (ce que pluſieurs ſouuẽt

experimentent)& en accroiſſement de la beurs impoſez ſur les perſonnes(comme fit Pharao ſur le peuple Hebrieu) en tel cas on ne peut mieux faire que s'humilier deuant Dieu, & lui demander pardon & deliurance d'vne ſi violente oppreſſion. Car encor qu'elle procede de la malice& cruauté de celui qui en eſt auteur,ſi eſt-ce qu'on y doit auſſi remarquer l'ordonnance de Dieu, qui ſe ſert de ce fleau pour domter les imperfections de ceux qu'il veut corriger. Comnẽt (dira quelqu'vn) quel hõneur merite celui qui d'vne iuſte principauté eſt deſcheu en tyrannie? lequel au lieu de tondre les brebis, les eſcorche & deuore? Et puis qu'il peruertit ſi vilainement l'ordre public,n'eſt-il pas indigne que les hommes le reuerent? Dieu dit en ſa parole,combien que ceſte depravation lui deſplaiſe grandement, (laquel le prouiẽt des fureurs & cupiditez humaines eſchauffees par la malice des diables) neãtmoins qu'elle n'abolit point la ſuiettion qu'on doit aux Superioritez & aux Polices,eſquelles les traces de ſon decret doyuent touſiours eſtre reconuës. Autremẽt S.Paul auroit dit en vain, & des puiſſances qui ſont, ſont ordonnees de Dieu.

S.Pier-

S. Pierre auroit aussi sans raison commãdé d'honnorer les Rois. Et si on dit que ceci se doit rapporter aux bons, ie respõdray qu'eux n'ignoroyẽt pas quels auoyent esté Tibere & Caligula, & quel estoit Neron. Tous lesquels on pouuoit nõmer Tyrans execrables plustost q̃ vrais Princes. Si donques parmi ces horribles cõfusions politiques, ils ont cõmandé qu'on regardast plus haut, & qu'on s'humiliast, cela doit admonester les peuples qui souffrent des violences par l'orgueil ou auarice des superieurs, de pẽser vne ou deux fois auãt que regimber cõtre l'esguillon. Car il est certain que Dieu a ordonné les mauuais Princes aussi biẽ que les bons: comme dit le Prophete Osee, Ie te donneray vn Roy en ma fureur, & l'osteray en mon indignation. *Osee ch. 13*

Esaie dit aussi, Ie leur donnerai des enfans pour Princes, & les effeminez domineront sur eux. *Esaie ch. 13*

Iob pareillemẽt, Il fait regner l'hõme hypocrite à cause des pechez du peuple. *Iob. 34.*

Si ces belles regles estoyẽt biẽ cõsiderees, plusieurs ne seroyẽt si hastifs à se despiter cõtre la verge, comme ils font: & quãd elle frappe, la premiere chose par où lon doit commencer, est de recourir à Dieu (comme desia il a esté

dit)pour l'appaiſer: puis deſcẽdre en ſoy-meſme,& s'amender. En troiſieme lieu, cercher des remedes legitimes pour ſe garentir du mal,& s'ils defaillent,attẽdre en patience. Car quand on s'eſt bien acquitté en ce qui doit preceder, il faut auoir bonne eſperance du ſucces. Si moderatiõ & prudence ont beſoin d'eſtre gardees en aucũ affaire, c'eſt en ceſtui-ci. Les preceptes des philoſophes, & les couſtumes antiques des Romains & des Grecs, (qui ont eſté les plus ciuiles & ſages nations de toutes) concedoyent bien plus de reſſentiment aux peuples oppreſſez q̃ la religiõ Chreſtienne ne fait. Car ils auoyẽt la tyrannie en ſi grand' haine & horreur, qu'ils ne la pouuoyent ſouffrir. Et cõbien qu'elle ne laiſſe pas auiourd'huy d'eſtre treſ-odieuſe, toutesfois les Chreſtiẽs doiuent auoir dauantage de patience q̃ les autres n'ont eu, d'autant q̃ celui qui la recõmande ſi fort, promet quant & quant de pouruoir en temps opportũ à leurs miſeres: par où l'on peut voir combien la doctrine Euangelique eſt vigoureuſe & puiſſante, pour imprimer aux eſprits des hõmes la loy d'obeiſſance & reuerence, enuers les ſuperioritez. Et ſi quelques Princes

ces conoissoyent bien ceci, ils ne seroyent parauenture si prompts à suiure les conseils de plusieurs gẽs d'Eglise qui leur fõt poursuiure à toute outrãce ceux qui en font profession. Ils sont iustemẽt chastiez (disent tels solliciteurs) car ce sont heretiques. Certainement, Messieurs, vostre dire n'est pas receuable. C'est la vieille chãson qui est hors d'vsage, à present que les Escritures ont descouuert le pot aux roses, c'est à dire, vos abus, de la pluspart desquels aucuns des vostres mesmes se mocquẽt, & n'y croyent pas. Ne les forcez dõc point de les reuerer, ou biẽ ils vous ferõt la respõse des Apostres, Qu'il vaut mieux obeir à Dieu qu'aux hõmes. Ils meritent, (repliquez-vous) qu'on les extermine auec les armes, puis qu'ils prenent les armes. Ceux qui sont à leur aise se courroucent aisemẽt, & ne se souciẽt peu ou point de la misere des affligez: auisez si vous n'estes pas tels. Si quelqu'vn vous auoit seulemẽt picquez, vous lui diriez des iniures, & peut estre le fraperiez-vous. Et ne cõsiderez pas q̃ ceux de la Religiõ de Frãce, ont souffert doucement l'espace de quarante ans, & ceux de Flandres quarante & cinq, toutes sortes de gehennes spirituelles &

Contre la violence de certains Ecclesiastiques

tourmens corporels, pour fausses imputations. Et puis vous ne voulez pas encores qu'ils cerchent quelques remedes pour s'exempter de si insuportables & cruelles miseres?

Dudeuir. Mais quand i'y pense, ie suis sorti hors de mon propos, pour parler des fureurs dont on vse contre les consciences. I'en diray tantost d'auantage: & maintenant ie reprendray mes premieres erres, pour reconfirmer ce que i'ay dit que les charges corporelles doiuẽt estre supportees, encores qu'elles soyent griefues: car ainsi que recite Samuel, les Rois seront quelquefois tres-prompts à les imposer sur leurs peuples, & encores qu'ils criẽt vers ẽux, dit-il, neantmoins Dieu ne les exaucera point. Ce qui les doit admonester de souffrir tant qu'il lui plaira leur cacher sa main fauorable. Tout ce que i'ay allegué pour exalter les grands & leur dignité, n'est pas pour les faire enfler, afin q̃ par vne licẽce desmesuree ils outrepassent les bornes de iustice. Car quãd ils le veulẽt faire, Dieu les sçait chastier cõme il fit Roboã & Saul, & adresser des remedes legitimes à ceux qui sõt en oppressiõ pour les en deliurer. Et croi qu'il n'y a Estat où les

loix

loix d'iceluy ne permettent auxdessusdits de repousser les oppresseurs, quand leurs violences sont trop grieues ou trop continuees.

De ceux qui fõt tout ce qu'õ leur commãde.

Or en ces regnes corrompus beaucoup de gẽs y a qui ne se font gueres presser de commettre choses mauuaises, estimãs que l'obeissance qui est deuë aux Princes couure tout le defaut qui se pourroit trouuer en leurs actions. Et mesmemẽt aucuns qui ont des charges publiques pensent auoir double obligation de ne refuser riẽ de ce qui leur est commandé: pource qu'ils sont non seulemẽt suiets, ains officiers. Lesquelles presupositions sont occasiõ que le mal que peu ont conçeu, estant embrassé de plusieurs, a vn cours plus lõg & plus grãd. Ils maintienent que quand les grands cõmandẽt, on doit fermer les yeux, & obeïr: car encores que la chose fust iniuste, que l'executeur est excusé, & le commandeur responsable. Mais ces bõs valets-là ne sont pas encor trop mal-habiles de se couurir d'vn sac mouillé de bõne heure, & de laisser toute la coulpe à leurs maistres. Quelques autres y a aussi (en ce miserable siecle, où les meschancetez font leur derniere preuue) qui võt encor plus viste, disans

que tout ce que le Prince veut, il lui eſt loiſible. Ces ſeconds ici ſont indignes de hanter les bons, ou d'eſtre leurs domeſtiques, pource que par leurs exceſſiues flateries ils vont corrompant leurs ames. Ils meriteroyent d'auoir de tels maiſtres que le Pape Alexandre ſixieme, & Cæſar Borgia ſon baſtard, leſquels en cruauté, diſſolution & infidelité ont eſgalé les anciens tyrans de Sicile, à fin qu'ils les traitaſſent ainſi qu'ils firẽt aucuns de leurs ſatellites. Car vn ayant executé toutes ſortes de cruautez en la Romagne, ſous l'ombre de iuſtice & par leur commandement, ils lui firent apres trẽcher la teſte. Et quicõques auoit trop deſrobé, ou qui auoit rencõtré quelque belle fẽme, ſous l'appuy de leur faueur, eſtoit ſouuent contraint de leur en faire part. En quoy ils receuoyẽt ce qui leur eſtoit deu: car les ayans inſtruits ou confirmez en ceſte fauſſe maxime de puiſſance desbordee pluſtoſt qu'abſoluë, ils deuoyent en eſprouuer le fruict: cõme Phalaris fit fẽdre le meſme à Perillus, qui auoit inuenté le taureau de cuyure, pour lui cõplaire. Si on conſideroit bien que l'office des bons Rois eſt de faire & commander choſes iuſtes, de là on apprendroit que le

deuoir

deuoir des bons ſuiets & ſeruiteurs eſt de dreſſer leur obeiſſãce ſelõ ceſte vraye reigle. Car Dieu qui donne loy à tous, veut qu'on face le bien & qu'on fuye le mal. Commẽt dõc ſe pourra excuſer quelcun en commettant des actes illicites, ſous l'ombre qu'on les lui aura cõmandez, veu que Dieu les reprouue? Les throſnes en ſont ſouïllez, & l'executeur en eſt couuert d'infamie.

Ie cuide que nul n'oſeroit ſouſtenir (ſi ce n'eſt l'eſclaue de quelque tyran) que ſi vn Prince cõmandoit à vn ſien ſuiet de tuer ſõ pere, ou de lui proſtituer ſa femme, ou de blaſphemer Dieu, qu'il ne lui deuſt deſnier obeïſſance, & la raiſon eſt d'autãt que les loix diuines & naturelles (auſquelles tous ſont aſſuiettis) prohibent telles choſes. Il s'enſuit donc que l'inferieur ne doit pas touſiours accomplir tout ce que ſon ſuperieur lui ordonne. Mais comme ces iniuſtices-ci & autres ſemblables, ſi apparemment mauuaiſes, ne ſont gueres commandees, ſi ce n'eſt par quelques vns qui ont l'eſprit & le cœur barbare, & que peu ſe trouuent qui n'ayent horreur de les cõmettre, à ceſte occaſion les ruſez couurẽt le mal d'vn beau voile, comme lon fait le

Explicatiõ plus expreſſe ci deſſous au cours precedent.

poiſon auec l'or, à fin qu'ō ne differe point de paſſer outre: & c'eſt là où ceux qui ne veulent point contaminer leur preud'hō-mie, doyuent ouurir les yeux pour n'eſtre deçeus ſous couleur de bonne foy. Il y en a d'autres qui commandent par vne vehemente paſſion choſes violentes, & les vns & les autres ne laiſſent de trouuer hommes pour les executer. I'allegueray deux exemples à ce propos, l'vn d'vn meſchāt Empereur, & l'autre d'vn bon, tous deux Chreſtiēs. Le premier eſt de l'Empereur Phocas, lequel fut celui qui ordonna que l'Eueſque de Rome ſeroit nommé Chef de l'Egliſe vniuerſelle, car au parauant il n'eſtoit que Metropolitain. Ce meſchant meurtrier ici par ſon ambition fit occire l'Empereur Maurice (duquel il eſtoit officier) auec ſa femme & ſes enfans, pour ſe mettre en ſa place, ſans que ſa dignité ſacree retinſt ſes mains. Ence fait, il y eut bō accord entre le maiſtre & les valets, qui valoyent auſſi peu les vns que les autres, & nul d'iceux ne dit que ceſt acte fuſt illegitime, ains tous y preſterent obeiſſance volōtaire. Dauid ne voulut pas faire ainſi, car encōr que Saul le pourſuyuiſt pour le tuer: ſi eſt-ce qu'eſtant lui-meſmes tōbé

en

en ſa puiſſance, il dit, Ie n'eſtendray point mes mains ſur mon Seigneur, car c'eſt l'oinct du Seigneur. Et qui eſt-ce qui euſt peu commander à Dauid de tuer ſon ami innocent, veu qu'il ne vouloit pas ſeulement offenſer ſon ennemi coulpable? Le ſecond exemple eſt de Theodoſe, qui cõmanda par vne cholere precipitee, que ceux de Theſſalonique, qui auoyent commis de treſ-grãdes inſolences fuſſent tous taillez en pieces, & pour c'eſt effect y enuoya vne legion, qui en tua ſept mille, c'eſt à dire, qui occit beaucoup plus d'innocens que de coulpables. Dequoy le bon Empereur eut apres extreme douleur, & en fit vne ſollennelle reconoiſſance. Son indignation fut trop deſreglee, mais la cruauté de ſes miniſtres ne le fut pas moins, qui euſſent bien peu moderer la punition, laquelle correction de commãdement euſt apres plus agreé à leur maiſtre, que deſpleu, & leur cõſcience en euſt eſté plus ſatisfaite. 1. Sam. c. 24.

Comment l'inferieur doit cõſiderer le commandemẽt du ſuperieur.

Ie ne veux pas inferer de là que le ſuiet doyue contreroller le cõmandement de ſon Seigneur. Mais quand il apparoit y auoir grande iniuſtice en icelui, ne vaut-il pas mieux qu'il s'excuſe acortement de

l'acõplit, ou qu'il taſche d'adoucir le chaſtiment, pluſtoſt que s'aller ſouïller dãs le ſang, comme feroit vn pourceau dans la fange. Le comportement de Pline ſecond eſt à noter à ce propos, lequel par ſon humanité & prudence fit ceſſer vne perſecution qu'on lui auoit commandé de faire en ſa prouince contre les Chreſtiens, encores qu'il fuſt Payen. Par les ſuſdits exemples ceux qui ſont en ſuiettion doyuent eſtre aduertis de ne proſtituer pas leur obeiſſance à des commandemẽs manifeſtement iniques. Car c'eſt la rendre adultère, lui faiſant produire des actions baſtardes, au lieu de legitimes.

Que doit cõſiderer l'vn & l'autre.

Ie ſuis encor contraint de repreſenter deux remarquables exemples de deux Payẽs, l'vn pour ſeruir de reigle aux grãds & l'autre aux moindres. Le premier eſt de l'Empereur Traian, qui fut appellé le treſ bon Prince. vne fois en baillant l'eſpee à celui qui eſtoit cõme en pareille charge que ſeroit le Conneſtable, il lui dit, Tandis que ie feray iuſtice, employe ce glaiue à la manutention de mon authorité, & ſi ie deuiẽ tyran deſgaine-le contre moy. Combien y a-il eu depuis de Chreſtiens portans des courõnes royales, qui au lieu

de

de parler ainſi ont fait tout au contraire? entre leſquels aucuns ſe fuſſent parauenture amendez, ſi on leur euſt ſouuent mõſtré ce beau patron. Le ſecond, qui peut ſeruir aux particuliers, eſt du grand Iuriſcõſulte Papinian, auquel l'Empereur Baſſian ſon maiſtre commanda de dreſſer vn eſcrit pour le iuſtifier du meurtre de Geta ſon frere. Mais il en fit refus, diſant qu'il n'eſtoit pas ſi aiſé d'excuſer vn parricide, que de le commettre. Et combié qu'il lui en couſta la vie, ſi a-il laiſſé à la poſterité vn teſmoignage de ſõ cœur magnanime, d'aimer pluſtoſt mourir que d'approuuer & defendre vne execrable meſchanceté.

Impoſture des flateurs courtiſans.

Les flateurs qui ſont ordinairement au pres des Rois (voire de ceux qui ont quelque bonté) taſchẽt de leur perſuader que les hommes, qui ſe veulent tant dedier à vertu, contrediſent ordinairement & repugnent à leurs volontez & authorité abſoluẽ, & auecques leurs beaux langages, pour le cõmencemẽt ils les esblouiſſent: mais ie cuide qu'à la fin aucuns viennent à recognoiſtre qu'ils n'ont point de plus fideles ſeruiteurs que ceux, leſquels eſtimãs la dignité royale eſtre ſacree, ne veulent ſouïller leurs ames ni leurs mains, en

seruant chose si digne. Et quant aux autres qui sont si prompts de s'employer à toutes sortes d'iniustice, ie m'esbahis pourquoy plusieurs Princes ont en eux si grande confiance. Deuroyent-ils pas considerer que puis que si legerement & souuent ils mesprisent Dieu, qu'estans remplis & gorgez ils viendront à ne faire pas grand conte de leurs maistres?

Ce discours est imparfait.

Assauoir s'il y a moyen de redresser & regler les Arrierebans de France, de telle sorte qu'on puisse en tirer quelque seruice.

ONZIEME DISCOVRS.

Consideration necessaire à la France.

LEs puissans Royaumes, qui ont acoustumé de fraper quelques fois rudemẽt leurs voisins, doyuent auoir ce poinct pour bien recommandé, de ne laisser tellement abastardir les forces qui ont aidé à les faire redouter, qu'il n'ẽ demeure quelque par-

tie

tie en vigueur. Car quand ils vienent à s'empirer ou s'aneantir, alors eux se ressouuenant du passé, plus audacieusement attentent contre ceux qui les ont batus, & souuent leur font autãt de peur & de mal qu'au parauant ils en auoyent receu. Ceci s'est veu de tout temps. Ce qui doit r'esueiller les Princes, & ceux qui gouuernẽt esdites Monarchies: afin qu'ils pouruoyẽt qu'au moins vn des bras du corps ait touſiours quelque mouuement pour seruir au besoin: Certes ie ne sçay à quel autre Estat ie pourrois mieux aproprier ceci qu'à nostre France, laquelle estant à son aise, a fait comme le cheual engraissé qui regimbe. Mais depuis, deuenue foible (comme on la void auiourd'hui) ne lui est-ce pas occasion suffisante d'auoir crainte de la vigilance & promptitude de ceux, desquels toutefois elle a encor bon moyen de se garentir, si elle veut faire ce qui cõuient pour sa seureté?

Nos voisins ne dorment pas, & n'ont que trop de conoissãce de nos desordres, & cependant il semble que nous mettions cela à nonchaloir, laissans courir les annees sans apliquer aucuns petits ni grands remedes. Et si nous ne nous resueillons,

Raison de cela.

noſtre laſcheté fera ſuiuie de repentãce. Il ne faut pas que nous penſions que ceſte groſſe & redoutee gẽdarmerie qui eſtoit du temps du Roy François (en laquelle conſiſtoit la force principale du Royaume) ſoit encor en eſtre. Elle eſt bien chãgee depuis: comme auſſi les gens de pied ne ſont en la bonté qu'ils eſtoyent au regne du Roy Henri. Ce ſont maintenant, par maniere de dire, comme vieux habits deſrompus, & demi vſez, par la longueur & violence des guerres ciuiles, qu'il eſt beſpin de r'accõmoder de quelques pieces neuues. Et ne faut encor laiſſer auec tout cela dõ ſe preualoir de toutes les autres forces qu'on pourra, afin de cacher noſtre nudité: c'eſt à dire, pour empeſcher qu'vn eſtranger ne vienne iuſques dedans nos entrailles nous fourrager, comme il a fait, & menace de faire. Les forces de la France anciennemẽt eſtoyẽt fondees ſur les propres ſuiets, deſquels nos anciẽs rois ont eſté loyaumẽt ſeruis. Mais depuis ſix vingts ans on a commencé à y meſler des eſtrangers: & tant qu'argent dure, on ne manque point d'en auoir: au contrire s'il defaut, on peut eſtre aſſeuré d'eſtre ſans valet. Le plus certain eſt de bien meſna-

ger ce qu'on a dãs la Patrie, pour en faire vn ferme apui. Et puis eſperer du dehors ce qu'on en pourra tirer. Et d'autant qu'il eſt impoſſible (pour pluſieurs raiſons) de reſtaurer la gendarmerie & l'infanterie tout à coup, ſinon peu à peu (qui ſont les meilleures forces de l'Eſtat) on doit faire en ceſte neceſſité, comme renaiſtre d'autres forces: à ſçauoir celles qui ont du tout eſté meſpriſees, lors que les autres eſtoyent en fleur. Car plus il y aura d'ares boutans & d'eſtançons pour ſouſtenir l'edifice qui panche, plus il ſera ferme.

Du reſtabliſſement des Arrierebans.

I'entens par icelles les Arrierebans de Frãce, à quoy on pourroit auſſi adiouſter les Legionnaires: mais mon intentiõ n'eſt d'en traiter en ce diſcours, où ie tẽds ſeulement de monſtrer que ces vieilles reliques de Nobleſſe qu'on laiſſe trainer en la poudre, ſi elles eſtoyẽt vn peu ragẽcees par bon ordre, aporteroyẽt du fruict, & à l'auenture plus qu'on ne penſe. Quand vn gentil-homme a deſpendu la pluſpart de ſon bien en ſomptuoſitez, & que la pauureté le viẽt viſiter: au lieu des belles robbes de velours qu'il portoit, il va cercher du gros drap pour ſe reueſtir: & s'y accouſtume ſi bien, que l'opiniõ oſtee, il ſe ſert

des derniers habits, ne plus ne moins que des premiers. De meſme pouuons nous faire de beaucoup de choſes qui ne ſont en prix: en les rendant par l'vſage en eſtime, & profitables. Cela eſt fort bon, dira quelqu'vn, de rendre vtile ce qui eſt inutile, quand il ſe peut faire. Mais quelle apparence y a-il d'en venir à bout es Arriere-bans, de quoy on a tenu ſi peu de cõpte, depuis Charles ſeptieme, qu'on les a comme reiettez des guerres, pour leur abaſtardiſſement? Ie reſpon qu'encor qu'ils ayẽt eſté fort meſpriſez pour leur defectuoſité: ſi eſt-ce qu'il ne faut condamner vne choſe, iuſques à ce qu'on ait eſprouué par tous moyens ſi on s'en peut ſeruir ou nõ. Car i'eſtime qu'õ n'a point mis les mains à bon eſcient à ceſte-ci, pource qu'il n'y a eu grãde occaſion de ce faire. Mais à preſent, qu'on doit mettre tout bois en œuure (comme fait celui qui rebatit ſa maiſon que le feu auoit demi conſumee) ce ſeroit negligence qui ne s'efforceroit de chercher dans nos vieilles ruines quelques bons materiaux qui y ſont encor, pour les aproprier à bons vſages.

Qu'on peut les remettre en vſage.

Auãt que le Roy Louys onzieſme priſt des eſtrangers à ſa ſolde, les gens de pied, dequoy

dequoy on se seruoit aux guerres, estoyẽt peu de cas:& les appelloit on (ainsi que ie pense) Franc-archers, ou Francstaupins. Depuis on a veu comme par l'exercitatiõ ils se sont façõnez:de sorte que si on representoit vn des anciẽs Frãctaupins,equippé comme ils estoyent alors,en presence de ces vieux & braues Regimens de nostre Infanterie moderne, qui est celui d'eux, s'il n'auoit la mort entre les dents, qui se peust garder de rire?Et cependant les vns & les autres ont esté recueillis en mesme chãp:la Frãce les ayãt tous produits.Maintenant si vous considerez aussi les Arrierebans,cõme ordinairement ils sont,c'est pauure chose.Mais reiglez-les,& en vsez: vous les verrez apres venir en reputatiõ. Il y a vn vieil prouerbe François qui dit: En cent ans banniere,en cent ans ciuiere: qui a esté inuenté pour signifier, chacune chose auoir son accroissement,& sa declinaison. Ainsi en est-il aucun des Arriere bans: car ayant esté vn peu plus long tẽps en grande vigueur & dignité: apres,quãd la gendarmerie a esté instituee,& entretenue,on s'est serui d'elle, & a on laissé les autres du tout en arriere,leur estãt seulement le nom ancien demouré auecques

vn tref-petit effect. Ie ne veux pas pourtant blasmer l'institution des hõmes d'armes, qui a produit de si beaux fruicts, & qui en peut encores produire. Plustost ie l'approuue: mais ie desire aussi voir vn bõ ordre parmi tous ceux qui maniẽt les armes. La difference qu'il y a entre les vns & les autres, n'est pas aux hommes. Car la mesme Noblesse qui au temps passé seruoit d'vne façon, sert à ceste heure d'vne autre. La diuersité est en la milice qui a esté changee.

Leur origine.

Or pour mieux entendre ces changemens, & conoistre les obligations du seruice, il conuient prendre vn peu les choses de loin, & mõter iusques à leur origine. Ceux qui ont escrit de l'estat des affaires de France, & specialement le Sieur du Haillan, disent que sous la premiere lignee de nos Rois, les fiefs furẽt instituez. Il entend par les fiefs certaine quantité de terre qu'ils donnerent lors (aux vns plus, aux autres moins) aux gentils-hommes, & soldats renommez, qui les auoyẽt seruis en leurs guerres, à la charge de redeuance de foy & hõmage: & de les venir seruir certain tẽps de l'annee à leurs despens. Et à fin que ces Nobles & annoblis

eussent

eussent moyen de se monter & entretenir, ils leur permirent de donner & debiter de leurs terres à des paysans à droits de rente & de censiue. D'auantage, les Rois leur ottroyerent haute iustice moyenne & basse, sur leurs hommes & vassaux, estans les appellations d'icelles iustices reseruees à leur iurisdiction souueraine. Ainsi le haut iusticier auoit sous luy des bas & moyens iusticiers, qu'il appelloit ses hommes de guerre, (car ils estoyent tenus de le suyure lors, cõme leur Seigneur de fief) & les autres s'appelloyẽt Roturiers. Ces terres ainsi donnees aux charges susdites, tel fief deuoit faire vn hõme d'armes, tel vn archer, tel vn tiers, & vn autre vn quart, & estoyent tenus de l'assembler au lieu ordonné, toutes les fois qu'il leur seroit commandé par les Ducs ou Comtes (qui n'estoyẽt alors que simples gouuerneurs de Prouinces, & de villes) ou par les Ballifs & Seneschaux, qui depuis leur succederent. Ces assemblees s'appelloyent Ban, ou Heriban: qui selon aucuns signifie cri & arriere cri. Lequel ordre semble auoir esté confirmé du tẽps de Charlemaigne, sous la lignee duquel les fiefs & seigneuries (qui sous la

Leur ordre.

precedente de nos premiers Rois, n'estoyent que benefices donnez à vie) furét par faueurs continuez de pere en fils : & deuindrent patrimoniaux & hereditaires. On peut par ceci conoistre, cõbien sont beaux les priuileges concedez à la Noblesse. Mais aussi faut considerer que ces obligations sont bien estroittes. Car elle doit estre auec le bras armé, pour maintenir la iustice dans le Royaume, & repousser les assauts & violences des estrangers hors du Royaume. Voila quelles ont esté les anciennes forces de la France, auec lesquelles nos Rois par l'espace de sept cens ans ont fait choses memorables, iusques en l'an mil quatre cens cinquante & quatre que la gendarmerie fust instituee.

La difference des membres dont ils estoyent cõposez.

Et qui voudra plus particulieremẽt voir quel estoit l'ordre anciẽ, lise Froissart, qui descrit la difference des Barõs, banerets, hauts iusticiers: item de ceux qui pouuoyent porter baniere (qui estoyent enseignes quarrees) & de ceux qui ne pouuoyent porter que Pẽnon. Plus les armes de Cheualiers, & leurs façons de combattre en gros & en petit, & les loyers & peines militaires. Et ie ne doute point qu'apres auoir veu cela, il ne iuge que nous auions de-

de braues anceſtres.

Le Sieur du Haillan mõſtre auſſi en ſes diſcours de la France, comme les fiefs ſe ſont alienez, ce qui ſera bõ de ſçauoir. La premiere cauſe eſt venue de la deuotiõ de nos peres. Car eſtans iournellement perſuadez par les gens d'Egliſe, que ceux qui donnoyẽt d'auantage pour l'ornement & l'enrichiſſemẽt d'icelle, éſtoyent les plus hauts en Paradis: ceux qui pouuoyent fondoyent Abayes, Priorez, & faiſoyent baſtir Chapelles, le tout accõpagné de treſbonnes rentes, pẽſans par là bien s'acquitter. Apres vindrent les imaginations du Purgatoire, où, pour vn peché mortel on leur diſoit qu'il falloit eſtre ſept ans bruſlé par vn treſ-violent feu: mais qu'on s'en tireroit hors par abondances de Meſſes & prieres. Et alors, qui auoit cent ſols de rẽte, en donnoit vingt pour faire chanter & prier, tant pour ſon ame, que pour celles de ſes parens treſpaſſez. Par ce moyẽ vint és mains des Eccleſiaſtiques la ſixieme partie, & plus des fiefs de la France. La ſeconde cauſe furent les voyages qui s'entreprirent pour la conqueſte de la terre ſaincte, où celui qui auoit bõ cœur ne vouloit mãquer, veu que nos Rois y alloyent:

De l'alienation des fiefs.

eux-meſmes. Et d'autant qu'ils eſtoyent longs de trois ou quatre ans : les Nobles vendoyent partie de leurs fiefs, pour auoir argent pour s'entretenir. Et faiſoyent outre cela des Teſtamẽs par leſquels ils dõnoyent (auenãt qu'ils mouruſſent) vne autre bonne partie d'iceux, pour faire prier Dieu pour eux. Et comme pluſieurs moururent en ces perilleux & longs voyages, grand nombre de fiefs furent encor alienez à l'Egliſe. La troiſieme cauſe proceda des cõtinuelles guerres des Anglois, à l'occaſiõ deſquelles beaucoup de gentilshommes furent cõtraints de vendre leurs fiefs aux ignobles, qui eurent permiſſion du Roy de les pouuoir achetter, (car auparauant ils ne pouuoyent s'en aproprier) toutes leſquelles alienations cõpriſes enſemble ont arraché le tiers de tous les fiefs du corps de la Nobleſſe, eſtans tombez comme en mains mortes, à ſçauoir de ceux qui ne peuuent ſatisfaire de leurs perſonnes aux anciennes charges. Depuis ce temps-là les gens de iuſtice, les finãciers, & quelques marchãs, ont eſté ſi bons meſnagers, qu'ils ont encores eſcorné vne bõne partie deſdits fiefs. En ſorte, qu'on peut dire auec verité que les Nobles n'en poſ-

posſedent maintenant que la moitié. Les Rois cependant ne laiſſoyent de ſe ſeruir aucunemẽt des Arrierebãs: mais fort peu de gentils-hommes s'y trouuoyent, qui couroyent quaſi tous, où la ſolde, les honneurs, & recompenſes militaires eſtoyẽt departies: & n'y demouroit que gẽs de petite experiẽce. Auſſi ne les employoit-on qu'à garder les Prouinces eſloignees des dãgers de la guerre. D'auantage pluſieurs exemptions furent donnees à toutes manieres de gens, tant grands que petis, des deuoirs à quoy les fiefs eſtoyent obligez: qui cauſa encor vn grand affoibliſſement: tant d'hommes que de deniers. Les Rois, François premier & Henri ſecond, voyãt ces inconueniens auſquels ils vouloyent remedier, firẽt de belles ordõnãces, pour taſcher de reſtituer leſdits Arrierebãs en quelque ordre: mais il n'en eſt prouenu grãde vtilité, pource qu'elles ont eſté mal obſeruees. Voila ſommairement comme les choſes ont ſuccedé.

Si c'eſt choſe impoſſible de redreſſer les Arrierebans.

Quelcun à ceſte heure me pourra dire, que ie m'efforce en vain de donner conſeil pour redreſſer ce que l'experiẽce de pluſieurs annees a monſtré eſtre ſi languiſſant & abatu, qu'il eſt impoſſible de le

releuer. Ceſt argument certes à apparence. Neãmoins ie veux encor examiner le tout de plus pres. Et puis ſi la raiſon veut que ie me rende, i'acquieſcerai. Serions-nous ſi lourdauts, ayant pratiqué ſi long temps auecques nos Florentins de Frãce, qui par la ſubtilité de leur eſprit ont ſceu tirer les quint'eſſences des matieres les plus inutiles, ſi nous n'auions retenu quelque precepte d'eux? Il a eſté dit qu'anciennement les Baillifs & Seneſchaux auoyẽt la charge d'aſſembler & conduire les Arrierebãs. Auiourd'hui c'eſt encor leur office. Et aux lieux où il n'y en a de robbe courte, on eſlit des Capitaines, comme on fait en Bretagne, pour recueillir les hommes, apres que les proclamations ſont faites ſelon les mandemens du Roy. Mais pource qu'il n'y a pas grand honneur en telles charges, elles ne ſont acceptees ordinairement que par gentils-hommes qui ne bougent du païs, & plus pour la commodité, que pour autre regard. Et combien qu'ils ſoyent honneſtes & metables: ſi eſt-ce que la pluſpart ſont ſans grande experiẽce des armes: qui fait qu'ils ne prenent pas ſi pres garde à ceux qui vienent ſous eux. Et pour faire plaiſir à leurs voiſins

fins & amis, ils reçoyuent indifferemmẽt ce qui se presente. Or il y a grande difference entre les troupes, quad elles cõparoissent aux monstres, qui se font aux villes principales, ou quand elles marchent pour aller où il est commandé. Car aux monstres, on y void souuent des gentilshommes en bon equipage, qui vont seulement pour exempter leur fief de saisie, & pour dire qu'ils sont apareillez à faire seruice. Mais quand lesdites troupes sont destinees pour aller hors du pays: alors ne void-on en plus de la moitié d'icelles que de gros valets, ayãs vn pied de barbe, qui en vn iour mangent demi mouton, lesquels marchent pour leurs maistres. Et dires que le Roy n'est pas bien serui. De maniere qu'en vne compagnie où il deuroit auoir soixante cheuaux de seruice, il ne s'y en trouue pas dix passables. Et comment seroit-il possible qu'elles peussent faire quelque bon effect, veu la diuersité des hommes, armez si indifferemment? Car on y trouuera des lanciers, des pistoliers, harquebusiers à cheual, simples, & autres armez de cuirasses. On y void encor des arbalestiers à pied, & des hacquebuttiers à rouët, & autres armez de cotte

de maille auec vne iaueline rouïllee. Les vns ſe diſent Gensd'armes, les autres Archers: mais peu ſont ſoldats. Il n'y a ſi expert Capitaine, qui ne fuſt bien empeſché à réger pour combatre, toute ceſte generation. Et ceux meſme qui leur commandent, peuuent iuger qu'il eſt mal-aiſé de tirer ſeruice aucun de troupes ſi deſordõnees. Du temps du Roy Henri, Monſieur de la Iaille fut crée Colonnel, & en vne expedition où il fut és frontieres de Picardie, le malheur lui vint ſi cõtraire, que ſes gens s'enfuirent (ainſi qu'on dit) ſans combatre: laquelle desfaite rendit les Arrierebans ſi vilipendez, que par tout on s'en mocquoit. Depuis, le Sieur de Sanzlay a eſté pourueu de l'Eſtat: auquel apartiendroit de pourſuyure vn tel reſtabliſſemẽt. Cependant ie ne laiſſeray de tracer groſſierement ce proiect ici, qui tend à ceſte fin: laiſſant à lui & à plus entendus que ie ne ſuis, d'y adiouſter les traits de perfection, & à me reprendre ſi i'ay erré en quelque choſe.

Des fautes ſuruenues au fait dõt eſt queſtiõ.

Anciennement les Arrierebans n'eſtoyent tenus de ſeruir le Roy que ſix ſemaines, & ſeulement pour la defenſe du Royaume; & outre le dit temps, on ne les pouuoit

pouuoit retenir qu'en les payant. Auſſi alors les guerres eſtoyẽt courtes, & ſe terminoyent ſouuent par vne bataille. Mais par les ordonnances faites depuis, il ſemble qu'on ait alongé le terme iuſques à trois mois: tant pour aller où ſont les affaires, que pour y ſeiourner : en quoy il y a quelque raiſon pour l'eſtẽdue du Royaume. Ie pourſuyuray à parler des abus, & meſmement d'vn qui ſe commet en la taxation de ce que doyuent contribuer les fiefs. En ce faict on void ſouuẽt qu'vne terre qui vaudra deux mille liures de rente, ne payera que quarante liures pour l'Arriereban, & autres moins: Et ne ſçay d'où peuuãt prouenir tels erreurs, ſinõ de ceux qui ont la charge des taxes, qui fraudent le public, pour des cõſideratiõs particulieres. Auiourd'hui la pluſpart de ceux qui doyuent le ſeruice, tant Nobles, qu'ignobles, s'en acquittẽt auec l'argẽt. Car celui qui deura faire deux ou trois hõmes d'armes, cõpoſera à quelque petite ſomme, & ceux-là ſont rares qui enuoyent gens capables pour le ſeruice. Vray eſt que quand vn petit fief ne doit qu'vn tiers ou vn quart d'vn homme, il faut en tel cas receuoir argent. Ce qui ne ſe deuroit faire

cela s'appelle le Timar, qui eſt choſe qui a quelque ſimilitude auec nos fiefs: excepté le droit de iuſtice. Et quād les Beglierbei (qui ſont les gouuerneurs des Prouinces) mandent les hommes, chacun viēt au ſeruice, eſtāt obligé de ce faire, ſur peine d'eſtre priué du benefice qu'il a reçeu. Et ſans la bonne obſeruation de ceſte regle, le Turc ne pourroit mettre en campagne ſi grād nombre de cauallerie qu'il fait, ni continuer les guerres ſi long temps. Ainſi appert que les Barbares ont mieux gardé leur conſtitution d'Eſtat que nous. On lit dedās Froiſſart, qu'à vne guerre qu'eut le Roy Charles ſixieme contre les Flamēs, qui eſtoyent fauoriſez du Roy d'Angleterre, il entra en leur pays, ayāt en ſon armee plus de vingt & deux mille lances: nombre, qui rend teſmōignage de l'abondance de Nobleſſe, que lors il y auoit en Frāce: & du bō ordre pour la raſſembler, qui eſtoit par le Ban & Arrierebā. Depuis que la gendarmerie a eſté ordonnee, ie m'aſſeure qu'ō n'a point veu dix mille lāces enſemble, ſi ce ne fut au voyage de Valenciennes. I'ay allegué ceſt exemple, pour deſtourner du blaſme des choſes anciennes ceux qui ignorēt en quelle force

& vigueur elles ont eſté autrefois.

Du moyen de reſtablir les Arrierebans.

Maintenãt il cõuiẽt diſcourir du moyẽ de reſtaurer ces vieilles ruines, cõme on fait les maiſons, qui par ſucceſſion de temps, ſont quaſi tombees à terre: leſquelles venans entre les mains d'vn bon meſnager il r'habille quelque petit coin, les rendant logeables. Autãt en faut-il faire, s'il eſt poſſible, en ce faict ici. Cela ſeroit bien facile, ſi le maiſtre de la maiſon y auoit tant ſoit peu ſon affectiõ tendue. Car quand nos Rois veulent, & parlent: la diſpoſition eſt grande à obeir: La premiere choſe par où il faudroit (à mon auis) commencer, ſeroit de creer General de tous les Arrierebans de France, vn Prince, ou vn Mareſchal de France. Et encor qu'il ſemble de prime face ridicule de cõmettre à ſi grãds perſonnages charge eſtimee ſi indigne, tout cela n'eſt pourtant qu'opinion. Car ie mõſtreray qu'elle eſt honorable, eſtant remiſe ſus. On doit penſer que la reputation du Chef auroit beaucoup de pouuoir en ce faict. Car au lieu qu'à preſent pluſieurs gentils-hõmes deſdaignent de marcher ſous les Eſtendards des Nobles: alors ils s'y rengeroyent de bon cœur, voyant des Princes ou autres grands

grands estre leurs guides & conducteurs. Et puis eux, soigneux de leur honneur, trauailleroyẽt pour conuier les meilleurs hommes d'entrer en la dance. Et ne faut douter que leurs solicitations, & leur exemple, ne gaignassent beaucoup: veu l'humeur du François, qui est prompt d'embrasser les choses où il void quelque aparẽce d'y receuoir louãge. Apres faudroit en chacũ gouuernemẽt, esquels plusieurs Bailliages sont compris, establir vn Chef qui commanderoit aux hommes qui en sortiroyent. Et ayant ia dit que de la Bretaigne on tireroit trois cens bõs cheuaux, qui equipolent à trois compagnies de gẽs d'armes: & des petits gouuernemens, cent pour le moins: peut-on appeller cela vne petite charge? Aussi voudrois-ie que cestui-là fust tel, qu'on l'estimast la meriter. Il est certain qu'en chacune Prouince il y en a de semblables qui ne sont pourueus, qui seroyent bien aises d'accepter telles charges, se voyans estre commandez par vn grãd: & si prendroyent plaisir, en leur quartier, de rendre les troupes belles. De là s'ensuyuroit que les simples Capitaines des Bailliages se feroyent meilleurs, sçachans que leurs gens marcheroyent aux

armees:& ne seroyent tousiours destinees pour garder le logis. Si donc les Chefs estoyent tels, necessairemẽt la Noblesse se rengeroit sous eux, comme il a esté dit. Et quant à moy, ie ne mets point en dispute qu'elle ne face son deuoir estant bien menee. Il cõuiẽdroit aussi garder vne estroite regle, pour ne receuoir ni admettre aux cõpagnies qui se forment aux Baillia ges que gens propres aux armes, reiettant ceux qui en sõt incapables, qu'õ y enuoye: Car c'est chose asseuree, qu'il demeure assez de pauures gentils-hommes dans le pays, & autres braues soldats, qui ont peu de moyen: lesquels seroyent tres-aises de s'enroller. Et quãd il arriueroit que celui qui doit vn ou deux hommes d'armes, enuoyeroit au seruice en sa place, pour sa commodité, quelque puissant valet, il ne seroit reçeu: ains mettroit-on au lieu aucuns des susnommez. Car si ie ne m'abuse les ordonnances du Roy Henri le portẽt: mesmes elles n'exẽptẽt pas les Seigneurs de fief du seruice personnel: sinon à cause de maladie ou de vieillesse. Que si on en voyoit quelques vns peu capables, & mal affectionnez à la guerre, on les deuroit excuser de marcher; aussi bien ne seruiroyent-

royent-ils que d'embaraſſemét. Ce fut ce que Scipion fit quand il paſſa par la Sicile. Car des armes de trois cẽs riches Siciliẽs, qui redoutoyent les trauaux militaires, il en arma trois cens ieunes hommes Romains qui le ſeruirẽt tres-biẽ en Afrique, Ce n'eſt pas le tout que les hõmes qu'on reçoit, ſoyent, ou ayent apparence d'eſtre bons: mais doiuent auſſi auoir equipage paſſable, cõme le cheual, les armes, & les piſtoles. Car ie ne voudrois qu'il y euſt és dites compagnies autres que piſtoliers: tãt pource que telles armes ſont plus aiſees à manier que la lance, que pour chaſſer la diuerſité de celles qu'õ y apporte auiourd'hui, ce qui engẽdre confuſion. On pourra dire qu'il ſeroit difficile de les reduire à ceſte forme, veu que pluſieurs y a qui ne doiuent qu'vn archer, qui equipole à vn harquebuſier à cheual, autres vn homme de pied, & autres vn tiers, ou vn quart d'vn hõme d'armes. Le remede à cela ſeroit de cõuertir ces obligations en argẽt, duquel on ſoudoyeroit, & equiperoit-on ceux de qui i'ai parlé. Et ceux qui deuroyent les hommes d'armes entiers les fourniroyent en nature. Mais il faut noter qu'outre la ſolde, on doit auſſi fournir l'equipa-

ge. Car on doit vn homme equipé & soudoyé : & non pas vne simple solde seulement. On peut encor faire ceste difficulté, c'est qu'on ne pourroit trouuer nõbre suffisant de paoures gentils-hommes ou soldats signalez pour venir seruir au lieu des autres, pource que quand vne guerre est ouuerte, chacun prend parti incontinent. Ceux qui font ceste obiection, n'ont bien regardé de pres à la multitude des hommes dont la France est remplie. Car il en demeure assez tousiours au logis. Ce que i'ai moi-mesmes assez de fois remarqué : de sorte qu'il ne faut point auoir ceste crainte. Et puis si ceste ordre estoit dressé, & qu'il fust donné au pistolier trente escus pour s'armer, & trente pour les gages de trois mois, on verroit assez d'hommes qui se viendroyẽt offrir, qui desia ont cheual, ou armes, ou to⁹les deux. Et mieux vaudroit en vne troupe n'y auoir q̃ vingt & cinq bons hommes, que cent equipez comme il a esté dit, qui ne seruent ordinairemẽt que d'effrayer les païsans & deuorer leurs victuailles. Voici comment ie voudrois qu'ils fussent accommodez, à sçauoir de corcelets noirs assez legers, car les pesans accablent, auec les cuissots, demi brassals & la bourguignote, puis vne

bonne & lõgue piſtole, auec le cartouche plein de charges, & ne porteroyẽt nulles caſaques, pource que le vrai Reittre ne doit faire paroiſtre que fer & feu. Leur marcher ſeroit à la mode des Reitres, c'eſt à dire, trois à trois, & combatroyent en eſquadron, & qui en vſe autrement s'abuſe. En ceſte façõ faudroit-il que le Baillif ou Seneſchal diſpoſaſt ſes gẽs, pour les mener apres au Chef prouincial. C'eſt ordre ſeroit auſſi gardé, que ſix vingts cheuaux, ou cẽt au moins, pourroyent leuer enſeigne, & former vne compagnie. Et s'il nẽ s'en trouuoit en vn Bailliage que vingt ou trente, il ſeroit beſoin que trois ou quatre ſe ioigniſſent enſemble: apres, on s'accorderoit pour le lieutenant & l'enſeigne.

De l'vſage des arrierebans biẽ reiglez: & du moyen de les maĩtenir.

Les choſes ſuſdites eſtans miſes à effect, les Arrierebans ne ſeroyent plus gẽs inutiles: ains vne cauallerie cõpoſee de beaucoup de Nobleſſe, & de bons Chefs qui ne manqueroyẽt à leur deuoir. Es armees on ne s'en pourroit ſeruir que de la moitié, de peur de deſgarnir les autres Prouinces: ce qui approcheroit de douze cens cheuaux. Et me ſemble qu'vn Prince ſeroit fort deſgouſté, s'il deſdaignoit de cõmander à cela, qui pourroit à vn beſoin coun-

barre aux flancs du Roy en deux gros Esquadrons. Ce n'est pas encor le tout d'auoir proposé ce beau patron, & dressé des reigles. Le fruict n'en seroit grãd, si on ne pourvoyoit à deux poincts qui sont fort considerables. L'vn est à faire vne plus equitable eualuation de ce que doiuent cõtribuer les fiefs: l'autre à retrẽcher les exemptions non necessaires. Quant au premier, on y commet de grands abus. Car plusieurs s'espargnent, & chargent leurs voisins, ou en fauorisẽt d'autres. Il me souuient d'auoir ouï parler d'vn fief, ne valãt au plus que quatre cens liures de rente, qui appartenoit à vn vieil gentil-homme, qui en sa ieunesse auoit tres-bien serui en guerre, lequel fief fut taxé quatre vingts liures pour l'Arriereban. Et vne belle terre qui estoit là aupres, valant dixhuit cens liures de rente, qu'vn petit aduocat à quatre mains auoit acquise, ne fut taxee qu'à trente cinq. Voila la belle esgalité qu'on tient le plus souuent en tels affaires. Et pour obuier à toutes fraudes, faudroit eslire en chacũ Bailliage, six personnages des trois Estats, gens d'honneur & de bien (pource que les fiefs sont auiourd'hui repartis en iceux) qui assisteroyẽt quand on proce-

procederoit aux taxes, pour les faire approcher de la raiſon. Et croy q̃ quand on ne tireroit deſdits fiefs que la dixieme partie, que le Roy ne ſeroit mal ſerui: & le particulier n'auroit nulle occaſion de ſe plaindre. Il ſeroit bon auſſi qu'on euſt quelq̃ eſgard aux perſonnes. Car de charger autãt celui qui ſert en quelq̃ maniere au public, ou qui a de la vertu, ou qui s'eſt vſé en bien ſeruant: cõme vn gros vſurier fiefué, à la porte duquel les pauures meurent de faim, ou vn petit plaideur continuel qui tourmente tous ſes voiſins: il n'y auroit propos. Ce qui ſeruiroit pour accouſtumer les hõmes, qui ſe veulent reueſtir des fiefs, de ſe deſueſtir auſſi de leurs mauuaiſes mœurs, qui nuiſent à autrui.

Ie ſçay bien q̃ ſur ceſte recerche pluſieurs crieront, & parauenture de cœur ſain: diſans, Qu'eſt-ce qu'on veut alterer? Il y a cent ans que mon fief ne paye que tant (qui ſera peut eſtre la trenté ou la quarantieme partie) & on me demande dauantage, telle violence ne ſe peut ſouffrir. Si ce complaignant eſt gentil-homme: ou il ſera de ceux qui võt à la guerre, ou de ceux qui ne bougent de la maiſon. S'il eſt guerrier, c'eſt à tort qu'il ſe plaint,

Reſponſe à ceux qui ne veulent pour de reformation.

veu qu'il eſt exempt de payer allant au ſeruice. S'il ne va aux guerres, ou il ſera vertueux, ou mal conditionné. S'il eſt ſectateur de vertu, il cõſiderera que s'il eſt deshõneſte de deſnier les obligatiõs particulieres, qu'il l'eſt encor plus de deſnier les publiques, & apres il eſt à preſumer qu'il acquieſcera à ce qui eſt de raiſon. Mais s'il eſt de ceux qui n'õt q̃ le tiltre de Nobleſſe, laquelle il va ſouillãt par actiõs pleines de vitupere, ie lui voudrois repreſenter deuãt les yeux la couſtume prattique par nos anciẽs Gaulois du tẽps de Cæſa, qui eſtoit telle. C'eſt qu'apres q̃ les mãdemẽs eſtoyẽt faits pour faire aſſembler les Nobles, celui qui arriuoit apres le terme expiré, n'ayant eſté retenu que par ſa propre negligẽce, on le faiſoit mourir de uãt toute l'armee, pour admoneſter les autres d'eſtre plus diligẽs. Car par là il pourroit comprendre q̃ ſi alors on chaſtioit ſi ſeuerement la pareſſe de ceux qui vouloyent s'employer: que l'ingratitude de ceux qui ne veulẽt rien faire, ni aider, meriteroit grande punition. Quant aux ignobles qui poſſedent fiefs: ceux qui ont iugement & equité en eux, & qui ſont douëz de ſcience, voire conſtituez en office, ne

deuront

deuront point murmurer, quãd on les sollicitera de bailler vn petit prix, pour estre exempts du seruice personnel, dõt ils sont inhabiles: ce (qu'à mõ auis) ils ne refuseront. Mais ceux qui bruslans de se faire appeller Seigneurs, autant comme d'auarice, ne font qu'accumuler fief sur fief, & ne seruẽt au public, ni à la charité, & voudroyent trouuer excuse de satisfaire à ces deuoirs tres-antiques, dequoi ie fay doute que les Rois mesmes puissent excuser: il faudroit les charger au double, comme vn asne qui a l'eschine forte, pour leur apprendre à estre plus volontaires. Ne deuroyẽt-ils pas pẽser que c'est à tort qu'ils iouïssent des prerogatiues & honneurs des fiefs: puis qu'ils sont incapables des actions militaires, qui doiuent accompagner ceux qui les possedent? Ceux qui ne cerchẽt que des eschapatoires diront encor, que le Roy prẽd le taillon sur le peuple, pour la solde de la gendarmerie, que cela denote que les terres nobles doiuent estre du tout deschargees. Certes ils accõmodent bien la reigle de iustice, la faisant ployer à leur profit: & la roidissãt à la ruine d'autrui. I'estime que si on vouloit escorcher le peuple, qu'ils y cõsentiroyent,

moyennãt qu'ils euſſent vn petit lopin de la peau. C'eſt de la paoureté d'icelui, dequoi on doit auoir commiſeration: & non pas d'eux que l'abõdãce ne peut raſſaſier.

Desexemptions. Reſte à dire vn mot des exemptions, qui ſont trop communes en vn faict, comme ceſtui-ci, qui ſert à la conſeruation du Royaume. Le dommage en retourne au Roy, qui en eſt touſiours plus mal ſerui. Mais comme c'eſt lui qui eſt occaſion de ceſt amoindriſſement, par les liberalitez qu'on le contraint de faire, ſans qu'on lui remonſtre les conſequences: auſſi eſt-ce à lui à s'enquerir de ce qui ſe doit iuſtemẽt ottroyer, & retrencher apres ce qui eſt non neceſſaire. Et faudroit que le Chef general priſt ſoin d'en tirer de lui declaration, pour ſeruir de reiglement és Prouinces. I'eſtime que dans les ordonnances il eſt fait mention de ceux qui ſont priuilegiez. Or comme cés obligatiõs ne ſont pas modernes, ains anciennes, & deuës pour la manutẽtiõ de la courõne, & defenſe de la nation Françoiſe, il faut biẽ y regarder, auãt qu'en diſpẽſer. Les Romains qui ne fouloyent gueres leurs ſuiets de tributs exceſſifs, ſi quelque perilleuſe guerre leur venoit ſur les bras, ſpecialement

ment contre les Gaulois, alors tout respect laissé, leurs prestres mesmes, qu'ils estimoyent personnes sacrees, n'estoyent exemptez des charges communes, tant ils auoyent le salut du public en singuliere recommandation. Le mesme esgard deuons nous auoir pour le nostre, & ne laisser point perir les aides qui tendent à ceste fin: desquelles toutes fois il ne se faut pas seruir pour nous entretuer: ains plustost pour repousser les grands ennemis de ceste Estat, qui n'espient que l'occasion de nous ruiner. C'est pourquoy nous deuons faire de nostre pauureté & necessité vertu, afin de n'estre circonuenus. Car si nous-nous laissons battre, nos voisins diront que nous aurons le tort. Mais si nous nous defendons bien (comme nous ferons ayant racommodé les forces du Royaume) lon craindra de nous venir attaquer.

ſayer de la diuertir en quelq̃ maniere de ſuyure les erreurs qui la troublent, & qui tendent à la conſumer.

Il y a beaucoup de perſonnes qui ont du iugement, qui cuident que tant de queſtiõs & querelles qu'on void ordinairement auenir, ſont maux neceſſaires qu'il eſt expedient de tolerer aucunement, pour en euiter d'autres qui ſeroyent beaucoup plus grands. Car ils imaginent que ceſte ardeur, qui eſt fort naturelle à noſtre nation, a beſoin de s'eſcouler & s'eſuaporer en choſes petites, autrément qu'elle pourroit eſtre occaſion de la faire tomber en des diſſenſions ciuiles. Meſmes ils diſent q̃ les procez ſeruẽt auſſi à ceſt effect, par ce que ce ſont occupations pendant leſquelles l'abondãce de cholere ſe deſchar ge. Vrayement ceſte opinion tient vn peu du paradoxe, eſtant alleguee en vne ſaiſon qui ne ſemble pas lui fauoriſer. Si on l'euſt miſe en auãt es regnes de nos vieux Rois encor y auroit-il plus d'apparence. Mais depuis q̃ les guerres inteſtines ſont ſuruenues ſi terribles, il y a pl⁹ de raiſõ de croire qu'elles ont engẽdré ces deſordres particuliers, q̃ d'eſtimer qu'ils ayent touſiours eſté de la façon que nous les voyõs,

Obiections de ceux qui les eſtiment neceſſaires.

Reſponſe.

ni qu'on les ait reputez comme preseruatifs de plus grands maux. Ie sçay bien que les peuples belliqueux sont auec difficulté cõtenus, & qu'il a esté necessaire de les entretenir en quelques exercices pour moderer aucunement l'ardeur de leurs courages. Mais qu'on ait souffert qu'ils se soyent entr'offensez & attaquez par armes, sans les reprimer, il y en a bien peu d'exẽples, sinon entre les peuples Barbares. C'est assuiettir les loix aux imperfections des hommes, qui sont plustost faites pour les corriger. En Italie, où il y a de grands politiques, on a permis demeurer en toutes les villes des courtisannes publiques, afin que par telles libertez on euitast d'autres impudicitez plus enormes. Et cependãt nul bien n'en est auenu, ains au contraire il semble que l'intemperance s'en soit dauantage desbordee. Les vices qui sont abominables deuant Dieu, cõme la paillardise & le meurtre, ne se doyuent iamais permettre sous couleur d'euiter de plus grands incõueniens.

Des duels. Mais dira quelqu'vn, les Duels ne sont-ils pas defendus en France? Ouy ceux qui se font auecques loix & ceremonies publiques (qui sont pareillement interdits par

par le Pape és lieux où sa Monarchie s'estend: qui est vne bõne ordonnãce) neantmoins pour cela nous ne sommes à repos. Car maintenant que tout respect est perdu, on assigne les combats sans authorité & se bat-on quand il en prẽd fantasie, tãt contre ceux que lon haït, que contre les propres amis: comme si tout estoit de bõne guerre. Et si on vouloit bien cõter tous ceux qui se tuent en chacune annee par ces discordes priuees, on trouueroit qu'il s'est donné des batailles, où il n'est point mort tant de Noblesse & de soldats. Ceux qui ne considerent que le temps present, ou qui sont encores si ieunes qu'ils n'en ont point veu d'autre, pensent parauenture qu'on ait touſiours veseu ainsi en ce Royaume. En quoi ils sõt tort abusez. Car il n'y a pas quarante ans que les querelles estoyent rares entre les gentils-hommes, & quãd quelqu'vn estoit noté d'estre querelleux, on le fuyoit comme on fait vn cheual qui mord ou qui ruë: & la cause estoit que les mœurs estoyent alors plus pures, & le vrai poinct d'honneur mieux entendu qu'à ceste heure. Ainsi donc les maux qui par le passé estoyẽt petis se sont merueilleusement accreus sur la fin de ce

Leur origine.

ſiecle : de maniere que nous pouuons dire que ce ſont pluſtoſt nos pechez, que ceux de nos peres.

Cauſes diuerſes des Duels.

Aucuns ont penſé que nos troubles les auoyent produits, ayant aboli l'antique concorde, & aigri l'eſprit des François. Ce que ie confeſſe eſtre vrai en partie : mais mon opinion eſt qu'il y a encor d'autres cauſes qui ont autant ou plus aidé à les produire. La premiere a eſté vne preſomptiõ que pluſieurs ont euë de leur force & dexterité, ce qui les a rẽdus prõpts à faire iniure. Car depuis que l'exercice d'eſcrime eſt venu en vſage (qui de ſoi eſt louable) & que les ieunes gẽs principalement ſe ſont veus eſtre en icelui bien inſtituez, ils ont penſé qu'ils pourroyent alors brauer à leur plaiſir, & acquerir reputation de vaillance, veu que l'experience monſtroit q̃ celui qui ſçauoit l'art de bien manier l'eſpee, & qui n'eſtoit deſpourueu de courage, auoit quaſi touſiours le deſſus de celui qui en eſtoit ignorant. Et certes il ne faut point douter que l'expert n'ait beaucoup d'auãtage ſur l'inexpert. En ceſte façon eſt-ou venu à cõmẽcer vn tres-lourd abus, faiſant ſeruir les perfections, qu'on auoit acquiſes, à outrager les autres, leſquelles

quelles ne deuoyẽt estre employees qu'à la conseruation de la vie, en cas de necessité. La seconde cause, a esté l'exemple de quelques Seigneurs & signalez courtisans, qu'on a veu se batre dans la Cour, & au milieu des plus grãdes villes. Ce qui a induit les autres gentils-hommes (qui sont diligens d'imiter tãt les bons que les mauuais exemples) d'oster tout respect & cercher de demesler leurs differẽs, ainsi qu'ils voyoyent faire aux autres. La troisieme, c'est l'impunité. Car quand on a conu que ces desbordemens n'estoyent aucunemẽt chastiez, on s'est donné trop de licence non seulement pour se batre ensemble: mais pour executer de tres-vilaines vengeances. La quatrieme, a esté de ce qu'on a attaché l'honneur à couper bras & iambes, à estropier l'vn, & à tuer l'autre. Ce que la Noblesse ayant remarqué (qui est conuoiteuse de gloire) elle a recerché d'y paruenir par telles voyes.

De toutes ces causes coniointes ensemble, auecques la mauuaise disposition que les longues guerres ciuiles ont engẽdree, s'est formé ce hideux animal qu'on nomme Querelle, lequel s'estant ietté au milieu de la Noblesse, la va petit à petit de-

De quelles pieces le mõstre nommé Querelle est composé.

uorant, sans qu'elle s'en aperçoiue. Quel acte fut celui de ces six gentils-hommes courtisans, qui s'assignerẽt lieu aux Tournelles, où ils s'acharnerẽt si bien, que quatre demeurerent sur la place, & les autres fort blessez? Tels y auoit entr'eux, qui eussent peu auec le temps atteindre à de hautes dignitez, & neantmoins, poussez d'vne souueraine folie, aimerẽt mieux perir en la plus belle fleur de leur aage: ce qui est deplorable. Plusieurs autres cõbats se sont faits tant à Paris qu'à la Cour, qui en ont enuoyé au tombeau d'incomparable valeur. Cependant par les autres Prouinces on ne s'est pas reposé, & les a on veuës alterees & ensanglantees aussi des cõtentions & meurtres des Nobles. En cest Estat sommes-nous auiourd'hui en France, auquel nos folies & la souffrance d'icelles nous ont mis. Et si la prudence & l'autorité du Roy n'y remedie, tout empirera encores.

Des Duels anciens & modernes.

Or combien que ie sois libre à blasmer la corruption de nostre temps, si ne veux-ie pas inferer qu'au passé on ait vescu sans querelles: car les hommes sont hommes, suiets à courroux & vengeance. Mais il est certain qu'elles auenoyent rarement, & ne s'esmou-

s'esmouuoit-on que pour griefues iniures : là où à ceſte heure vne parole de neant, ou dite en ieu, attirera vn demẽtir, vne contenance vn peu bruſque ſera reputee à iniure, vn faux rapport ou vne fauſſe opinion fera appeller au combat, tant on eſt chatouïlleux & ponctilleux en la conuerſation ordinaire. Ce qui vient d'vne fauſſe imagination qu'on a, que le vray honneur conſiſte à ſurmonter les autres auec la force, & à les faire trembler ſous ſoy. On peut bien cercher auantage & victoire ſur ſes compagnons à iouër des armes, ſauter, voltiger, courre la bague, & à autres exercices. Mais qu'il ne faille point eſtre priſé, ſi on ne les gourmande, ſi on n'aſſaut leurs vies, & ſi on n'eſpand leur ſang, n'eſt-ce pas vne opiniõ pernicieuſe? Cela a rendu les gens ſi incompatibles, que hantans enſemble ils ſont contrains de pratiquer ſouuent ce prouerbe, qui dit, Auiourd'hui ami, demain ennemi. Entre les vergongnes, ains pluſtoſt infamies, celle-ci n'eſt des moindres, qu'vn gentil-hõme aille teindre ſon eſpee dãs le ſang de ſon ami, & pour occaſion friuole, auec lequel il n'auoit fait auparauant qu'vn lict, qu'vne table, & qu'vne bourſe. Et qui vou-

droit soigneusemẽt recercher, on en trouueroit plus de cent exemples depuis vingt ans. Les propres parens ne peuuẽt demeurer long temps ensemble, sans entrer en des debats, qui apres les amenent aux armes.

Accroissement de Duels de nostre tẽps.

I'estime que ces desordres se sont fort acreus par la licẽce de la Ieunesse, laquelle estant mõtee en credit, a mis la crainte des Loix & les conseils des vieux derriere soy: & prenant le frein aux dents a introduit en ceci beaucoup d'abus, que l'accoustumance n'a desia que trop confermez. Mais il ne faut pas trouuer estrange si le premier aage, qui est plus accompagné d'ardeur que de prudẽce, se desregle quelquesfois: plustost se doit-on esbahir que les sages & les Magistrats ayent taciteneur consenti & laissé prẽdre cours aux choses qu'ils deuoyent viuemẽt reprimer. I'ay monstré la legereté dont on vse à prendre querelle sans nul fondement, & de quelle fureur par apres on se va combatre teste à teste. Mais ce n'est pas encores tout le mal: car d'autres s'en ensuyuẽt qui ne sont moindres. L'vn prend des satisfactions auec auantage: l'autre sevenge cruellemẽt. L'vn fait tuer en trahison son enneini

ennemi d'vn coup de piſtole ou de harquebuze,& les autres font de grandes aſſemblees,comme ſi c'eſtoyẽt petites guerres: & ſouuent auient qu'vne querelle en engendre quatre, & pour l'offenſe d'vn, plus de vingt meurent. Telles actiõs ſont indignes de gentils-hõmes,& entre icelles les aſſaſſinats ſont deteſtables. Mais quand ie viens à penſer à vn autre abus. qui eſt maintenant en grand vſage entre les plus galãs,ie metrouue esbahi,dequoy eſtant ſi pernicieux il a eu ſi lõgue duree. C'eſt que lors que quelqu'vn prend fantaſie de s'aller battre,il faut que celui qui le ſeconde (commè on parle)ou qui le tierce,ſe batte auſſi à outrance contre les ſeconds & les tiers de la part cõtraire.Meſmes il y a preſſe à qui ſera de ce nombre. Ceux-là(à la verité) ſe pourroyẽt à meilleur droit appeller Battus, que les autres qui reueſtus de linge, & portãs des fouëts en leurs mains,marchent en public, auec de triſtes cõtenences,frappans doucemẽt ſur leur delicate peau. Sçauroit-on imaginer vne plus folle folie que celle-là, de voir vn gentil-hõme, ſans nulle occaſion de haine contre vn ſien compagnon de Cour, ains pluſtoſt ayant entr'eux quel-

Eſtrange confuſions de nos Duels.

que obligation d'amitié, neantmoins par vne certaine obligationde galanterie, s'aller couper la gorge auecques lui, encores que ce fuſt ſon parent? A mon auis, cela eſt mal entẽdre quel eſt le vray office des ſeconds en different d'honneur. I'eſtime qu'ils repreſentent les parains qui ſe choiſiſſent es Duels: & doyuent aſſiſter à leurs amis, premierement pour eſtre garans de la foy donnee, & regarder qu'en vne telle action il ne ſoit fait aucune ſupercherie, ni d'vne part ni d'autre, dequoy ils ſont reſpõſables. En apres pour eſtre teſmoins de la valeur de ceux qu'ils conduiſent. Dauãtage pour aider à les açorder ou deſpartir ſur le champ, comme quelquesfois cela auient, apres qu'il y a eu du ſang tiré. Or au lieu de faire tels offices, & ſeruir à eſteindre le feu, ceux-ci aident à l'enflammer d'auãtage, & ſouuẽt à la ruine d'eux-meſmes, penitẽce treſ-meritoire à vn tel eſtourdiſſement. Aucuns veulent dire que les ſuſdites couſtumes ſõt venuës d'Italie. Ie m'en rapporte à ce qui en eſt. Cepẽdãt l'vſage en eſt maintenant noſtre, & ſi la iuſtice n'eſt reſtablie & l'authorité Royale plus reſpectee, nous deuiendrons bandoliers. I'allegueray vn exemple pour mõſtrer

ſtrer la mauuaiſe conſequence des querelles. C'eſt qu'eſtant ſuruenu different entre deux gentils-hommes de la Cour, quaſi tous les Princes & Seigneurs qui y eſtoyent auecques leurs partiſans ſe banderent les vns contre les autres, ce qui contraignit le Roy d'y enuoyer ſes gardes pour empeſcher de venir aux mains, & les faire retirer. Ie laiſſe à penſer, s'ils ſe fuſſent attaquez, la ſanglante folie que ç'euſt eſté.

Du remede aux confuſions des Duels.

Il me ſemble que nous ſommes entrez aſſez auant dans ce Labyrinthe de mal, qu'il nous a couſté aſſez cher, & a aporté trop de diffame, pour deſirer d'en faire dauantage d'experience. Et comme c'eſt la Nobleſſe qui plus l'a nourri & entretenu, auſſi eſt-ce la premiere qui doit aider à le deſtruire & chaſſer, meſmemẽt ſi elle veut r'acquerir ſa bonne reputation dont elle eſtoit iouïſſante ſous le regne dugrãd Roy Frãçois. C'eſtoit lors vne belle choſe de voir la bonne concorde qui eſtoit entre les gentils-hõmes. On diſoit d'eux ce prouerbe Eſpagnol, que i'ay ainſi tourné,

Ils ſont doux comme cire auecques les amis:
Et durs comme l'acier contre les ennemis.

Mais pour ennemis on n'entendoit ſinõ

ceux qui en guerre ouuerte estoyent re-
putez tels. Vne grande modestie se trou-
uoit entr'eux, & voyoit-on des societez de
plusieurs cõpagnons estre de lõgue duree
& des amis beaucoup se garder vne entie
re fidelité. S'il naissoit quelque different,
tous couroyent pour l'amortir, comme à
present on le laisse croistre pour auoir le
plaisir de voir battre deux hõmes. Et quãd
i'y pense, il ne faut plus parler de ce tẽps-
là, de crainte de rougir de hõte du nostre
qui est si dissemblable. Ceux qui sont de
naturel paisible, & qui ont de la discretiõ,
le trouuent bien rude. Car encores qu'ils
s'efforcent de fuyr toutes contentions, ils
ne laissent pourtant quelquesfois de s'y
embrouïller, à cause de l'arrogãce des au
tres, qui est si insuportable qu'elle vainc
toute patience. Ainsi sont-ils contrains de
suyure la mauuaise coustume, pour ne se
voir vilipendez, & souuent auient qu'ils se
desueloppent de tels inconueniens auec
autant d'honneur que les prouocateurs.
Celui qui a dit que procez & querelle e-
stoyent deux tres-mauuaises bestes a tres-
bien rencontré, pource qu'ils ne s'en peut
trouuer de pires.

Mieux en- I'ay ouï conter d'vn gentil-homme le-
quel

quel disoit que quatre horribles maux l'auoyent fort tourmenté l'espace de dix annees, dont Dieu l'auoit deliuré. L'vn estoit vn procez qui lui importoit de la moitié de son bien, l'autre vne maladie qu'on estimoit incurable, le tiers vne tres-mauuaise femme, & le dernier vne querelle fõdee en grosses iniures. Mais il affermoit que la querelle lui auoit donné plus dennuis & d'inquietudes, laquelle l'agitoit continuellement, là où les autres maux lui donnoyent quelquesfois treues. Cela n'est pas trop mal-aisé à croire. Car celui qui se persuade que iusques à ce qu'il se soit satisfait, chacũ se mocque de lui, & qu'on le mesprise, ne s'ose quasi trouuer en nulle compagnie. Il est touſiours en sollicitude, pour cercher les moyẽs d'auoir reparatiõ du tort qu'il a reçeu. La haine qu'il porte à son ennemi lui espoinçonne incessamment le cœur, & le desir de se vẽger ne le laisse à repos, & quand il cõsidere les euenemens douteux des combats, la crainte d'infamie le va encor plus trauaillant. Finalement s'il a quelque sentiment de diuinité & religion, & qu'il se represente le peril euident de l'ame, le corps periſſant en la poursuite d'vne mortelle vengeãce,

gẽdrez par les querelles.

ne ſont ce pas là des troubles cõparables à ceux des furies dont les anciens ont parlé? Et, pour dire la verité, c'eſt le vray ſupplice des querelleux, qui ne voulãs laiſſer les autres en repos, la iuſtice diuine permet qu'ils ſoyent eux-meſmes en perpetuel trouble. Il y a beaucoup de maux qui nous arriuent, deſquels nous auons treſpetite coulpe. Mais quant à ceſtui-ci nous-meſmes le forgeons, & nous le chargeõs ſur les eſpaules, au moins ceux qui ne veulent viure ſans different. Aſſez de gentils-hommes ſe trouuent, qui auoyent mille & deux mille eſcus de rente, qui ont tout deſpendu à ce miſerable exercice. Et qui demanderoit aux querelleux, Qui eſt-ce qui vous donne tant de peines, & qui vous fait hazarder en tãt de perils & conſumer en ſi grãdes deſpenſes? C'eſt (diroyẽt-ils) pour l'occaſion de noſtre honneur. Vrayement voila vn honneur qui apporte beaucoup de miſeres : pluſtoſt deuroit-il tirer auecques ſoy contentement & plaiſir.

Source des vrais maux.

Mais ie me doute que ſi on vouloit regarder de pres à ceci, on trouueroit que la cauſe du mal giſt en nos erreurs & folies. Et cõme les ambitieux, pour courir apres vne glorire fantaſtique, laiſſẽt en arriere

la vraye, ainsi que dit Plutarque: aussi auõs nous formé vn faux hõneur, qui s'acquiert par certaine vaillance (ce qui seroit encor louable, si c'estoit cõtre ennemis de guerre) laquelle ne consiste qu'en brauades, piaffes, iniures de paroles, outrages de fait, coups d'espee & meurtres, le tout cõtre ceux qui au parauant estoyent nos voisins compagnons & amis. C'est là vne succincte description de ce magnifique honneur qu'on a tant auiourd'hui en la bouche.

Du vray honneur.

Sur ce propos quelqu'vn pourra dire, faut il que ie me laisse iniurier & frapper, sans me ressentir? Ie respons que mon intentiõ n'est pas de monstrer qu'il faille le souffrir, plustost, qu'il ne faut nullement commettre telles iniures. Et qu'est-ce donc que vray honneur? C'est vne belle louange & reputation qui est donnee par les gens de bien à quelqu'vn pour cause de sa vertu, laquelle il demonstre par plusieurs bons effects. Iceux consistent en l'vsage de prudence, iustice, prouesse, temperãce, verité, & courtoisie, & autres pareilles vertus. Dont s'ensuit que le fondemẽt de l'honneur gist en la possession de vertu, de laquelle il faut estre reuestu premier

qu'auoir la fruitiõ d'icelui. Parquoy ceux-là ſe trompent qui pẽſent eſtre dignes de triompher de l'vn, & ont encor ſi peu profité en la conoiſſance de l'autre. C'eſt vouloir auoir l'ombre ſans le corps, & l'eſcorce ſans le bois. Ie ſuis aſſeuré que les bien auiſez eſliront pluſtoſt de s'accroiſtre par les voyes que i'ay recitees, que ſuyure les abus de la couſtume, deſquels ils ſe faut aider cõme on fait d'vn cautere, dont on vſe ſeulement en grande extremité, & non autrement. Car il peut arriuer qu'vn gentilhomme modeſte ſeroit grieuement outragé par l'inſolence d'vn autre, & de le ſouffrir il ne le voudroit faire. Ainſi y a-il quelque contrainte de s'accommoder aucunement aux couſtumes, iuſques à ce que le bon ordre ſoit remis, à fin de n'ẽcourir reproche de vileté ou de laſcheté. Anciennement on diſoit qu'il failloit fuïr vn aſſaut de cent lieuës & cercher vne batail le de cent: à meilleure raiſon pourroit-on dire ceci des querelles où il y a beaucoup moins d'honneur à acquerir, qu'à vn aſſaut. Si ie me ſuis attaqué à vn qui me ſoit inferieur en courage, & que i'aye le deſſus, i'en acquiers peu de louange, ſi c'eſt à quelqu'vn qui ſoit reputé braue & que ie

l'aye

l'aye estropié, on plaindra son infortune, & accusera on ma valeur, comme nuisible à ceux de ma propre nation, & si c'est à vn qui ait esté mon ami & que ie l'aye tué, qui est celui qui ne iuge tel acte inhumain? Il sera donc besoin pour ma iustification, qu'il soit notoire que les susnommez m'ayent forcé de venir à ces termes, laquelle circonstance se rẽcontre peu souuent. Il y a touſiours eu en France bon nombre de gentils-hommes courageux, desquels on a veu aucuns (mesmes de nostre tẽps) faire de merueilleuses preuues de hardiesse en des questions particulieres. Mais les hommes entendus ne les ont à beaucoup pres tãt louëz de cela que des autres prouësses par eux faites es rencontres, assauts & batailles. C'est aux guerres qu'on doit mõstrer sa valeur, & hazarder liberalement sa vie. Et ceux qui la vont precipitant aux querelles, font croire que ils ne l'estiment pas de grand prix.

Des remedes aux maux susmentionez.

Ie pourois encores noter quelques autres abus qui se commettent: mais ils sont si vulgaires & conus que le recit d'iceux causeroit ennui. Il est plus vtile de discourir des remedes les plus propres, pour les chasser ou amoindrir. Si on eust commẽ-

cé d'en appliquer quelques vns de meilleure heure, ils euſſent dauãtage ſerui: car plus on attend, plus s'enracine le mal. Toutesfois il eſt encores gueriſſable, moyennant qu'on le cure par les cauſes pluſtoſt que par les accidens. On a veu lors qu'il ſuruenoit que quelque homme d'honneur eſtoit tué en querelle à la Cour, incontinent on faiſoit des ordonnances & reglemens pour empeſcher qu'autres pareils inconueniens n'auinſſent. Ce qui s'obſeruoit là pour vn mois ſeulement: puis tout ſe mettoit en oubli. C'eſtoit (comme on dit) apres la mort le Medecin: & pour l'auenir le preſeruatif eſtoit trop foible. Mais il faut ſe ſouuenir, puis que le mal eſt vniuerſel, qu'il eſt expedient que les remedes le ſoyẽt auſſi, & que toutes les parties dolẽtes, tant prochaines qu'eſloignees, ſe reſſentẽt du benefice de la medecine. Par ci deuant on a fait publier des liures traduits d'Italien en François, qui traittent des iniures, ſatisfactions & Duels, & qui enſeignent aux gentils-hõmes de fuïr les querelles, & donnent les moyẽs, quand on les a, d'en ſortir, ſans perte d'honneur: entre leſquels le Mutio merite d'eſtre leu. Cependant tout cela ayant eſté mis en l'vne

des

des balances, l'autre où estoit la coustume deprauee l'a emporté, comme vne Portugaise feroit vn escu: en quoy se conoit que elle a beaucoup plus de force que les Loix escrites. C'est l'office du Roy d'entreprẽdre de tuer ce monstre, qui se va repaissãt de sang. Et incontinent qu'il aura commẽcé de mettre à bon escient la main à la besongne, les Magistrats feront le semblable, & les inferieurs seront en fin cõtrains d'obtemperer. Or puis qu'il est question de reigles & decisions d'honneur, on ne les peut aller cercher ni receuoir d'autre lieu que de la Cour, parce que ce qui y est pratiqué est reçeu & approuué en toutes les Prouinces. A ceste occasion doit-on ietter là les premiers fondemens de ceste reformation, laquelle ne peut estre pour le cõmencement que difformee, à cause que ce grand mal si enraciné est difficile d'arracher, qu'ẽ descendãt par moindres maux iusques à ce qu'on soit en dispositiõ d'embrasser les bons preceptes qui enseignẽt que tous ces Duels, sont nõ seulemẽt iniques ains diaboliques, inuentez pour la perditiõ des corps & des ames, lesquels nul Prince ne peut legitimement permettre. *Des remẽdes particuliers.*

Mais pour continuer mon propos des *liers.*

remedes preſens, ie diray qu'il ſeroit bon que ſa Maieſté, les Princes, & les Seigneurs, blaſmaſſent en leurs propos ordinaires, qu'ils tienent en public, les querelleux, au lieu de leur aplaudir, apres qu'ils ont enſanglanté leurs armes, & monſtraſſent quant & quant qu'ils les abhorrent, comme gens qui n'ont autre plaiſir que de s'exalter par la mort d'autrui. Qu'ils admonneſtaſſent chacun de viure auecques modeſtie & diſcretion, menaçans de rigoureux chaſtiment ceux qui feroyent au cõtraire. En apres, s'il auenoit en la dite Cour que quelques vns fuſſent ſi temeraires de s'entraſſigner lieu, ou s'entre outrager, qu'on les puniſt ſans eſpargner perſonne. Car deux ou trois exemples de iuſtice en corrigeroyẽt plus de cinq cens. Ceci s'obſerue ſeuerement en la Cour du Roy d'Eſpagne. Aux vns on ordonne priſon en des chaſteaux: on bannit les autres pour quelque temps: on en condamne auſſi quelques vns d'aller aux guerres de Barbarie contre les Maures, quelquefois on les contraint de faire des ſatisfactions publiques. Et quãd le fait eſt grief, la confiſcatiõ d'vne partie des biens, ou la mort y pendent. Et puis qu'en noſtre Frãce ceſte

ſte humeur maligne eſt ſi fort attachee, il conuient que la purgatiõ ſoit vn peu gaillarde, & ne viendra point de ſeditiõ pour ceci. Il y en a qui ont ceſte opinion que ſa Maieſté deuroit laiſſer à la iuſtice à faire la correction & punition de ces querelleux & tueurs ordinaires, ſans s'en entremeſler. Ce que ie ne reprouue pas, quant aux vilains aſſaſſinats qui ſe commettent & autres ſemblables cas. Mais puis que ceſte matiere ici eſt de l'honneur & des armes, & qu'aux Cours & aux guerres les bonnes ou mauuaiſes inſtitutions s'y prenent, ie ſerois d'auis que de là vinſt l'ordre & le chaſtiment. Pour c'eſt effect il ſeroit beſoin que ſa Maieſté fiſt aſſembler les Mareſchaux de Frãce, & les plus vieux Capitaines, pour faire de bonnes ordonnances ſur ce faict, pour regler pluſieurs choſes mal enteuduës & mal pratiquees, & monſtrer comme on ſe doit gouuerner au poinct de l'honneur, & apres faire publier le tout par les Prouinces, à fin que chacun fuſt auerti de ſe contenir en ſon deuoir. Et n'y a point de doute que les bõs exemples & les punitions n'euſſent beaucoup de force pour ſuppriner les erreurs & confuſions preſentes. Faudroit auſſi e-

ſtre ſoigneux que ceci fuſt bien obſerué à la Cour, à Paris, & aux lieux où il y a corps de gens de guerre: car de toutes parts du Royaume la ieuneſſe va là pour y apprendre, & quand les abus y regnent, retournans en leurs pays, ils les y ſemẽt, & parce moyen le mal s'eſpand par tout: au cõtraire y voyant de bonnes couſtumes, ils les imitent & les propoſent apres aux autres. Les gouuerneurs, deuroyent auſſi auoir charge expreſſe qu'incontinent que quelque querelle ſuruiendroit en leurs gouuernemens, ils mandaſſent querir les parties pour eſſayer de les appointer, & ſi les perſonnes eſtoyent de ſi grãde qualité, & le fait ſi difficile, leur enioindre d'aller ſãs delay vers ſa Maieſté pour y pouruoir, laquelle a grand intereſt quand ſes ſuiets viuent en diſcorde. Et s'il auenoit que quelques vns fiſſent de vilains outrages, les pourſuyure viuement & ſans reſpect. Ie croy que l'vn ni l'autre parti ne ſeroit ſi aueuglé de ſupporter de meſchãs actes. On dira, le Roy n'a il pas fait prou de fois ces commandemens-ici? ie le confeſſe, mais ils n'ont de rien profité, pource qu'ils n'ont eſté gardez: & cõment y euſſent obeï ceux qui eſtoyent au loin, quãd ils

ils voyoyent qu'à la Cour meſme ils eſtoyent meſpriſez? Car toutes ſortes d'iniures de paroles & de faict, ſupercheries, vengeances & combats aſſignez, s'y faiſoyent à la barbe de tous, ſans grande reprehenſion. Si on veut que les bons reglemens ſeruent, il faut que les Magiſtrats les gardent les premiers, & puis les facent garder aux autres.

Reglement pour faire valoir les remedes.

Ie dirois quelque choſe des poincts qui doiuent eſtre contenus en iceux, n'eſtoit qu'il ſembleroit q̃ ie vouluſſe entreprendre ſur ceux qui doiuent eſtre cómis pour le faire, dont la ſuffiſance eſt telle, qu'il ne leur faut aucune inſtructió, appartenãt à eux de la donner aux autres. Toutesfois pour ſatisfaire au deſir des curieux (que ie cuide qui en voudroyent voir quelques vns) i'en propoſeray ſeulement ſept ou huit qui me ſont venus les premiers en la fantaſie, à ſcauoir que les iniures legeres, qui ſe diſent par ſoudaine cholere ou autrement, ne ſe repouſſeront auecques la dementie, d'autant que ceſte parole eſt maintenant trop odieuſe, ains auecques vne negation plus douce, à laquelle on ne pourra reſpondre auecques la dementie. Celui qui la donnera, ſinon ſur iniure, la-

qu'elle eſtant prouuee, rẽdroit infame ou digne de mort le gentil-homme qui l'a receuë, on la luifera reparer. Celui qui fera outrage à quelqu'vn par voye de faict ſans occaſion, on le contraindra de faire ſatisfaction. Ceux qui aurõt receu iniure, n'aſſigneront lieu à leur ennemi, & ne le feront appeller, ſur peine de punition rigoureuſe tant à eux qu'aux appellateurs: mais iront deuãt le Roy, le Gouuerneur, ou le Chef de guerre, demander permiſſion de ſe ſatisfaire par armes. Et ſi l'iniuriãt, à la troiſieme ſommation dudit ſuperieur ne cõparoiſt, il ſera declaré par affiches publiques incapable de ſe trouuer à la Cour, aux armees & aux citez capitales: & l'autre reſtitué en ſon honneur, tant pour ſon obeiſſance, que pour ſon reſſentiment & deſcharge du cõbat, encor que l'autheur s'offriſt par voyes ſecrettes d'y venir. Les querelles q̃ les Gouuerneurs & Chefs de guerre ne pourrõt accorder, ils n'auront pourtãt le pouuoir de permettre la deciſiõ d'icelles par combat ſingulier, ains r'enuoyeront les contendans deuers ſa Maieſté (auecques defenſes de ne s'entr'offenſer) auquel ſeul appartient de le conceder. Quiconques donnera ou fera

donner

donner des coups de baſton à vn gentilhomme, ſera chaſtié par banniſſement limité, ou autre griefue peine, apres auoir fait ſatisfactiõ, pource que c'eſt vn outrage de valet. Si celui qui aura eſté iniurié vſe de ſupercherie pour le recouuremẽt de ſon honneur, le ſuperieur lui fera faire amende de ſa laſcheté. Ceux qui dans les Prouinces feront à l'occaſiõ de leurs querelles de groſſes aſſemblees, on les pourſuiura à force ouuerte, d'autãt que ce ſont eſtincelles qui ne ſeruent qu'à r'allumer la guerre. On pourroit adiouſter pluſieurs autres articles, leſquels eſtãs diſpoſez par ordre, auroyẽt quelque grace. Mais il ſera aſſez toſt de les manifeſter quand vne bonne reſolutiõ ſera priſe de les faire biẽ obſeruer. Il doit ſuffire pour ceſte heure d'auoir veu ces petites pieces deſcouſues que i'ay miſes ici pour reſueiller beaucoup de gentils eſprits qu'il y a en Frãce, que ie conois, afin qu'ils diſent mieux que moy, & qu'ils corrigent ce que i'ay dit, & qu'ils remonſtrent auſſi aux grands q̃ leur office eſt d'eſſayer par tous moyẽs de remettre la Nobleſſe dãs le chemin d'où elle eſt ſortie: car ſi elle cõtinue de marcher ainſi à l'eſgaree, tãt en paroles qu'en faits,

elle ira touſiours profanãt la vertu & les armes en ſe conſumant. Au contraire ſi la bonne diſcipline la fait r'entrer dans la carriere de ſes anceſtres, auec facilité elle la paruiendra au bout d'icelle, ou les couronnes du vray honneur ſe deſpartent.

Que ſa Maieſté doit entretenir pour le moins quatre Regimens d'Infanterie en temps de paix: reduits tous à deux mille cinq cẽs hommes: tant pour conſeruer la diſcipline militaire, que pour eſtre aſſeuré d'auoir touſiours vn gros corps de vieux ſoldats.

TREZIEME DISCOVRS.

Combien l'Infanterie eſt neceſſaire.

A BON droit eſt loué le Roy Charles Septieme, d'auoir eſté autheur d'vn ſi profitable eſtabliſſement, que celui de la gẽd'armerie. Il ſemble auſſi q̃ le grãd Roy François ne ſoit digne de moindre louange, en ce qu'imitant la diſcipline antique, il a ſçeu formẽr entre ſes propres ſuiets vn puiſſant corps de gens de pied, pour rendre ſa militie plus accõplie. Au parauant on en faiſoit biẽ peu d'eſtat: comme

i'ay

i'ay dit ailleurs. Mais depuis que les bonnes reigles ont esté posees,& que l'exercitation à suiui,ils se sont façonnez, & sont deuenus plus obeïssans, & valeureux. Peu de temps au parauant les harquebuses estoyent venuës en vsage. Ce qui les a rendus fort redoutables,& si necessaires,qu'ó ne s'en peut passer. Puis doncques que l'experience de plusieurs guerres nous a enseigné qu'il est impossible de les bien mener,sans auoir bon nombre d'Infanterie,ne seroit-ce pas erreur de n'ẽ vouloir faire vn fondement? veu qu'on a trouué expedient d'en bastir vn si vigoureux de Cauallerie? Car les mesmes raisons qui ont induit nos anciens Rois à ordonner l'vn, doyuent presser ceux qui regnent à establir l'autre. Anciennement les principales actions de guerre se demesloyẽt en plaine campagne. A ceste heure elles cósistent à surprendre, assaillir, & defendre places: à quoy l'harquebuserie & les picques sont non seulement vtiles, ains necessaires. Or si nous voulons regarder au nombre de gens de pied, qu'on entretien en France, en temps de paix: il semblera bien petit, au regard des gens de cheual d'ordónance qui du temps du Roy Henri

ſecond paſſoyent ſix mille lãces. Car excepté les garniſons des citadelles & chaſteaux, qui doyuent eſtre là attachees : le reſte eſt peu de choſe. Mais pour auoir vne militie bien ordõnee : il faut qu'il y ait quelque proportion entre les parties & eſpeces de gens de guerre qui la compoſent, cõme il y a entre les membres d'vn corps humain : pource que le trop ou le peu apportent difformité. Et encores que les genſdarmes ſurmontent les autres en dignité: il ne s'enſuit pas pourtãt qu'ils les doyuent ſurpaſſer ſi fort en quantité. Le bras eſt plus honorable que la iambe: elle ne laiſſe pour cela d'eſtre auſſi maſſiue & groſſe qu'il eſt, & vtile en ſon office cõme il eſt au ſien. C'eſt pourquoy il m'a ſemblé que quatre Regimens d'Infanterie ſe doyuent, par raiſon, entretenir en temps de paix, reiglez à ſix cens hommes chacun: pour bien correſpondre auec les forces des ordonnances: encores qu'elles ne ſoyent maintenant que de quatre mille lances.

Pourquoy la Frãce a beſoin d'eſtre touſiours

Ie ne veux point m'amuſer à monſtrer combien il fait beſoin à la France d'auoir touſiours vn bras armé. Car ceux qui ont du iugement, ſçauent aſſez que les aigles d'Auſtri-

d'Austriche viẽdroyent mãger ces coqs, si l'ordre militaire y estoit aneãti. Mais il y en a plusieurs qui pensent que les François sont maintenant si aguerris, qu'il ne faût que frapper du pied en terre, pour en faire sortir les legions armees, comme disoit Pompee. C'est se tromper, & ne se doit-on fier là dessus: car la discipline & l'entretenement manquant, plus il y a de hommes, plus il y a de desordre, & de cõfusiõ. Ceux qui se laissent abuser au bruit de plusieurs tabourins, à voir branster vne multitude d'enseignes en l'air, & à voir vne campaigne couuerte d'hommes, ne pensent pas pourtant l'estre: entant que ils cuident que chacun doyue faire autant de deuoir qu'il fait de parade. Toutesfois à l'espreuue, on conoist souuẽt que vne petite trouppe d'ẽnemis determinez, met tout cela à vau de route. N'auons-nous point aussi assez senti depuis vingt ans les rauages que fait vne multitude desordõnee, sur les propres amis? Toutes ces experiences nous doyuent persuader que peu de vieux soldats profitent plus que beaucoup d'inexperts.

iours armee.

Ie sçay bien que personne ne contredira, qu'il ne faille tousiours entretenir bon

Que l'Infanterie lui

gence des bõs Chefs, que par la vertu des bonnes reigles. Il n'en prend pas ainſi aux Regimens nouueaux, qu'on leue: car ſi le Colonnel eſt de petite experience, il fait mauuaiſe election de Capitaines, & ceux-ci de ſoldats. Puis ſe gouuernans les vns & les autres, plus ſelon leurs fantaſies, que ſelon les ordres militaires: il ne ſe faut eſbahir ſi à tels mauuais commencemens ſuccedent de mauuaiſes iſſuës. Le meſme peut auſſi auenir en ceſte militie. Car ſi le Colonnel, pour aimer la Cour, ne veut demourer aupres de ſes compagnies: & les Capitaines ſoyent le plus du temps à leurs maiſons: & que vns & autres, pour eſtre bien parez, s'accõmodent de la moitié des payes des ſoldats, tout ſera auſſi corrompu. En affaire ſi important, on doit eſtre tres-ſoigneux: & d'autant plus ſeuere, quãd on void les abus eſtre fort multipliez.

Le reglement des cõpagnies d'Infanterie, & le bien qui en reuiẽdroit.

Les quatre Regimens, dequoy ie parle, demoureroyent en garniſon es villes de frontiere de Picardie, de Champaigne, & en celles de protection: ſeruans tant pour la garde de quelques places d'importance, comme Mets, & Calais, que pour eſtre des eſcholes, où les ieunes gentils-hom-

mes qui ſortent de Page, & autre ieuneſſe, iroit s'inſtituer aux armes. Mais la principale fin ſeroit pour auoir touſiours vn Magazin de vieux ſoldats, appareillez pour le beſoin. Car quand vne guerre ſeroit ouuerte, & que le Roy auroit commandé d'accroiſtre les compagnies iuſques à leur vray nombre, qui ſeroit à deux cens teſtes chacune: on verroit ſix ou ſept ſemaines apres ſortir en campagne deux mille corcelets, & ſix mille harquebuſiers leſquels ioints auec partie des hommes d'armes, ſouſtiendroyent vn grand choc, en attendant que les autres forces fuſſent arriuees. Si iamais il fut neceſſaire de refaçonner les gens de pied, c'eſt à preſent, que les guerres ciuiles les ont tellement deprauez: que la plus part ne ſçauent & ne veulent quaſi plus obeïr: n'aportans que frayeur par où ils paſſent, & dommage où ils ſeiournent. Auiourd'hui quand vn ieune homme va en vn Regimen nouueau d'Infanterie, ie preſume qu'il y apprend quelque pratique des armes, voire de la guerre, & à deuenir plus courageux: mais en la meſme eſchole il eſt à craindre qu'il n'y acquiere auſſi des imperfectiõs, qui offuſquent le bien qu'il auoit embraſſé, de-

sé, dequoy i'ay fait recit ailleurs. Au contraire, ces quatre Regimens seroyent cóme de grosses sources, d'où il ne decouleroit qu'vne eau claire & nette: laquelle se respandãt par tout le Royaume, viendroit à esclaircir celles qui sõt troubles. Car la discipline estant posee & obseruee, ceux qui l'auroyent ensuyuie, se monstrans, en tous lieux, doux enuers leurs semblables, obeissans aux superieurs, humains enuers le peuple, & braues contre les superbes, mais principalement contre les ennemis: chacun les admireroit beaucoup dauantage, que pour les morgues du iourd'hui: & la renommee d'vne si belle institution volant par tout, les gentils cœurs detesteroyent les deprauations acoustumees, & seroyent desireux de s'y renger. Si ie n'auois veu autrefois les mesmes effects succeder d'vne pareille cause, ie n'en parleroye si asseurément, comme ie fay. Il me souuient qu'au commencement du regne du Roy Henri second, quand il reuenoit quelques Capitaines & Soldats en Frãce, qui auoyent esté deux ans en garnison es villes de Piedmont, on les prisoit beaucoup, les voyant si ciuils, courtois, nullement iniurieux, & si bien parlãs de l'exer-

cice des armes. Et cela faisoit que tous les ieunes gens y couroyent, pour receuoir pareille instruction. Et mesmes i'ay veu Monsieurs le Cõte de Charni (qui est l'vn des plus honnestes & vertueux Seigneurs de ce Royaume) porter le corcelet & entrer en garde, comme les simples soldats, & ce en temps de paix.

Response à ceux qui souscouleur de mesnage empeschẽt vn bon reglement.

A ceste heure quelque bon mesnager me pourra obiecter, que ceste multiplicité de compagnies & de Capitaines augmente beaucoup vne despense, laquelle estant ordinaire deuient griefue à la fin: & qu'il vaudroit mieux n'en entretenir que dix complettes. Ie respondray que mon but n'est pas de former vn Regimẽt tout entier: car touſiours (les affaires suruenans) ce ne seroit qu'vn Regimen: mais ie regarde de ietter les fondemens de plusieurs, lesquels estans bons, tout ce que lon bastiroit dessus prẽdroit la mesme bonté, c'est à dire valeur. Et s'en ensuyuroit aussi qu'õ auroit trois fois plus d'hommes: qui est l'vne des fins, où ie tens. Car cõme il a esté dit, ces quatre corps produiroyent huit mille soldats: qui tous se pourroyent apeller vieux, estans incorporez en iceux. Dauantage, ce seroyent des boutiques d'où se tire-

se tireroyent les Capitaines d'Infanterie. Car en trois ou quatre ans d'exercice, voire en temps de paix, vn hõme d'esprit se rendroit digne de commander, à force de parler souuent de l'art de la guerre, & de pratiquer les offices de ceux qui la manient, & pour en voir continuellement quelque image deuant ses yeux. Quant à la despense, ie cõfesse qu'elle seroit d'enuiró quatre mille escus par mois, de plus. Mais on entretiendroit aussi cent ou six vingts hõmes de commandement : dont plusieurs feroyẽt vn iour des seruices, qui ne se sçauroyent payer. Quels braues Colonnels a-on veu depuis vingt & cinq ans, qui se sont esleuez parmi l'infanterie? dõt ie nommerai seulement quelques vns, cõme Charri, Gohas, Caussens, Sarlabous, Pilles, Mouuans, & le courageux Montbrun. Il faut croire que ce bon ordre en feroit resusciter de pareils Ce n'est point faire le dommage du maistre, de lui conseiller de despendre vne petite poignee d'argent pour en recueillir de si bõs interests. Les Colonnels des Regimens estãs biẽ choisis, & sans faueur : il faudroit qu'ils fussent assuiettis de demeurer quatre ou cinq mois l'annee auec iceux. Et

que les Capitaines ne peuſſent auoir congé au plus, que pour trois ou quatre. Car quand les officiers ſont abſens, la diſcipline ſe neglige, & l'obeiſſance ſe pert. Il cõuiẽdroit auſſi que les aſſignatiõs du payement fuſſent certaines : afin que le ſoldat ne ſe corrompiſt, eſtant contraint d'aller cercher à viure dehors. Et quinze mille eſcus par mois y ſuffiroyent : qui eſt vne ſomme que nos Rois donnent ſouuent en vn iour à vn homme.

De remettre le port des corcelets en vſage.

Et d'autant que les ſoldats ne veulent plus auiourd'hui porter de corcelets: ceſt ordre aideroit à les mettre en vſage & hõneur. Ce qui n'eſt ſi mal-aiſé à faire qu'on penſe: mais il ſeroit beſoin de commẽcer par les Capitaines, qui ont les premiers reietté l'vſage de la picque. Il leur faudroit enioindre de la reprẽdre, & le corcelet de Milan. Et s'ils vouloyẽt auoir vn caſquet, & vn rõdache à preuue, pour les aſſauts & eſcarmouches, ils les pourroyẽt auoir. Aux cõpagnies il y auroit le quart de corcelets (ce qui iamais ne mãqueroit) & le reſte d'harquebuſiers. Et combien q̃ ce ne ſoit pas la vraye proportiõ qui doit eſtre, (laquelle conſiſte en autant d'vn que d'autre) ſi en faut-il au moins approcher

cher. Et pour dõner aux ſoldats meilleur gouſt deſdits corcelets, ceux qu'on leur bailleroit ſeroyent tous grauez, & bien-faits: afin que la beauté les conuiaſt de s'y affectionner. Et quand ils verroyent l'exemple de leurs Capitaines, & les hautes payes qui leur ſeroyent donnees, & qu'on feroit renger les Nobles à les porter, ils ne ſe feroyent gueres tirer l'oreille. Aux ieunes gens l'harquebuſe eſt propre pour les inſtruire. Et quand ils ont acquis reputation & experience il les faut conuier de móter apres en l'autre degré, qu'on doit rendre autant ou plus honnorable que le premier. C'eſt (à mó auis) vne pauure excuſe, quand on dit, les ſoldats ne veulent pas faire ceci ou cela (combien qu'aux guerres ciuiles il la faut ſouuent receuoir pour bonne) mais en vn temps de regler & reformer, il eſt neceſſaire de cõmãder d'authorité, pour rendre les ſoldats plus prõpts à ſe rẽger à ce qui eſt conuenable. L'Infanterie Eſpagnole, encore qu'elle ſe ſoit employee aux guerres ciuiles de Flãdres, ſi n'a elle iamais laiſſé les corcelets: & le tiers de leurs meilleurs hommes les portẽt. Elle a auſſi touſiours bien cõtinué l'obſeruation de ſes regles. On lui peut

donner ceſte louange, qu'en la Chreſtiẽté il n'y en a point de meilleure. Et les François, dira quelcun, en quel rang les mettez-vous? Ie reſpon, qu'eſtãs bien inſtituez, ils ne cedent à aucune nation. Et ne l'eſtant point, peu ſouuent font-ils choſes memorables.

Belles couſtumes obſeruees entre les ſoldats Eſpagnols.

Ie deſireroye qu'ils vouluſſẽt pratiquer quelques couſtumes que leſdits Eſpagnols obſeruent entr'eux, que ie trouue treſbelles. L'vne c'eſt q̃ quãd quelq̃ nouueau ſoldat arriue en leurs bandes, les vieux l'inſtruiſent de ſon deuoir, s'il fait des fautes, ils le reprenent: & lui aident s'il eſt mal veſtu, afin qu'il ne ſoit en deshõneur à la nation. Ceſtui-ci reçoit à courtoiſie telles admonitiõs. Entre nous le cõtraire ſe fait. Car ſi vn ieune hõme, qui entre es compagnies, fait vne ſotiſe, il eſt mocqué quaſi de tous: & s'il a de l'argẽt, il ſe trouuera incontinẽt pigeonné, ſoit au ieu, ou par autres inuentions. En ſorte que pluſieurs ſe rebutent de ceſte faſcheuſe abordee. Ie ne veux celer auſſi vne faute que font noſdits ieunes gens: c'eſt que ſi on les veut amiablement reprendre, ils ſe rebecquent, & prenent cela de mauuaiſe part, comme ſi leur aage n'eſtoit ſuiet à

erreur.

errer. En apres, entre les Espagnols on n'y verra pas en six mois vne querelle: pource qu'ils desestiment les querelleux, & se plaisent d'estre modestes. Si quelqu'vne suruient, ils s'employent diligemment de l'apointer: & neãtmoins quand il faut que ils la demeslent par armes, ils s'en acquitent honorablement. Le soldat François est beaucoup plus bisarre: & ne peut quasi viure sans se batre, ne monstrant que trop de valeur contre ses compagnons. Tiercement, s'il y a quelque soldat blessé entre eux, s'il n'y auoit qu'vn escu en vne compagnie, il en aura la moitié. En quatrieme lieu, quand quelcun a fait vn acte signalé, il est prisé & honnoré de ses compagnõs: & peu souuent cachent-ils la vertu par enuie. En apres, ils ont encor ceci de bon aux commandemẽs militaires c'est qu'vn simple Sergeant se fera obeïr, sans contredit, aux plus braues soldats, & de plus grãde qualité: tãt ils sont ployables sous leurs officiers. Aussi quand ils sont paruenus en charge, ils gardent bien leur authorité. Finalement, en leur corps de garde, ils ne souffrent point qu'on y face des insolences: ains ce sont comme des escholes, où lon parle ordinairement du deuoir des

soldats & des Capitaines, de l'honneur, & autres choses cõcernãt les armes. Ie pourrois dire dauãtage: mais ceci suffit, par où ceux qui vont nouuellement aux bandes pourront conoistre, que ce ne sont pas ici coustumes de Moines (comme aucuns disent) ains de soldats excellens. Si les Capitaines des Regimens susdits vouloyent aussi prendre vn peu de peine, ils donneroyent pareille instruction aux leurs: & ne trauailleroyent pas moins à les façonner, qu'vn escuyer fait à dresser vn cheual. Et ce nous seroit vne honte, si nous n'aurions plus de soin des hõmes que des animaux.

Response à vne autre obiectiõ de ceux qui ne veulent point de discipline militaire.

L'humeur de la ieunesse Françoise, dira on, est comme incompatible auecques patience & modestie. Vrayemẽt, i'aymerois autãt qu'õ me dist, que puis qu'elle a quelque inclination à legereté, & promptitude, qu'il la faut laisser courre. Ie tien, que nulle natiõ n'est plus capable de vertu que la nostre, moyẽnant qu'on la luy enseigne, & qu'on la presse de s'y exerciter. C'est chose asseuree que quand les Colonnels & Capitaines viendroyent à prizer & auãcer les soldats, qu'ils verroyent disposez à suyure ces exercices, & ne faire compte de ceux qui n'aiment que la pance & la dance,

dance, que la plus part imiteroyent le biẽ. Ordinairement on leur propose la richesse: ce que ie ne reprouue pas, moyennant qu'on face tousiours passer l'honneur deuant: pource que c'est vne bride qui garde de broncher, & vn esguillon qui incite à valeur. I'oserois affermer que de quatre Regimẽs, ainsi reglez comme i'ay dit, on tireroit plus de seruice, que de dix, ainsi que maintenant ils sont. Car premieremẽt, on seroit certain d'auoir deux moyẽs bataillons de picques, qui manquent du tout en nostre Infanterie: qui est vn merueilleux defaut.

Combiẽ les picquiers armez sont necessaires: & le fruict qui procederoit de l'ordre proposé en ce discours.

I'ay souuenance que monsieur d'Acier amena aux troisiemes troubles dixhuict mille harquebusiers de la Religion, bons & braues. Or ie demande, si en trauersant vne campagne ils eussent recõtré sept ou huict cens lãces, si elles ne les eussent pas mis en route? Plus de gens croiront ouy, que non. Mais si entr'eux y eust eu cinq ou six mille corcelets, il eust falu vne armee pour les rompre. Somme, que l'harquebuserie sans picques, ce sont des bras & des iambes sans corps: ce qui est difforme. Secondement de ce petit nombre ainsi façonné, les soldats seroyẽt plus obeissans,

s'eſcarteroyent moins, patiroyent dauantage, & combatroyent plus courageuſement. Ce qui eſt aiſé à iuger ſans autre verification. Ceſt ordre auſſi, ayant eſté pratiqué trois ou quatre ans, ſeruiroit de beaucoup aux nouueaux Regimens, qui ſe leueroyent auenant vne guerre. Car la pluſpart des officiers, eſtans tirez d'vne telle eſchole, taſcheroyent de faire obſeruer la meſme diſcipline à ceux qui n'en auroyent ouï que la renommee: de maniere que peu à peu l'vſance de la picoree, & autres mauuaiſes couſtumes viendroyent à ſe ſupprimer. O la belle choſe que ce ſeroit, de ne voir point le païſan s'effrayer des gens de guerre, qui ſont auiourd'hui l'horreur des villages: & voir l'humanité tellement reuenuë en eux, qu'ils ſe gouuernaſſent chez leurs hoſtes, comme ils font en leurs propres maiſon! Ce ne ſont point ici des Idees de Platon (c'eſt à dire des choſes imaginees) car en Piedmont, pluſieurs annees, les Frãçois ont pratiqué le meſme. Il reuiendroit de ceci honneur aux Capitaines, profit & contẽtement aux ſoldats: entãt qu'ils ne ſeroyẽt point fuis, comme il a eſté dit, ains ſeroyent recueillis amiablement, trouuans touſiours demeant

uant eux l'abondance: au lieu que souuent ils ne rencontrent que pauureté & disette: & auecques cela, sa Maiesté en seroit beaucoup mieux seruie.

Des Legionnaires François.

QVATORZIEME DISCOVRS.

Intention du Roy Frãçois en stablissant les Legionnaires: & combien le redressemẽt d'iceux est necessaire.

LE nom de Legion a esté anciẽnement en grand honneur & reputatiõ. Et peut-on dire sans mentir que par ces superbes & valeureuses bandes tout le monde a esté dompté, & l'Empire Romain esleué en la grandeur où il est paruenu. Il s'est serui de ces ordres & appellatiõs antiques, iusques à ce que les Barbares le renuerserent. Et alors plusieurs choses furent confonduës & enseuelies, mesmement en la militie. Depuis, par plusieurs siecles suyuans, les bandes des gens de guerre ont esté nommees par autres diuers noms, comme elles sont encores. Mais le grand Roy François, desirant fortifier & asseurer son Royaume par tous moyens practiquables, s'a-

uiſa d'eſtablir des Legiõs, pour auoir touſiours des gens preſts, quand le beſoin ſuruiendroit, ſans eſtre contraint d'aller mẽdier l'aide des eſtrangers. Monſieur de Langey dit qu'en chacune Prouince s'en deuoit former vne de ſix mille hommes, & toutes vne fois l'an deuoyent s'aſſembler ſeparément, & receuoir vne mõſtre. Or comme ce grand Prince à l'imitation des anciens inſtitua ce bel ordre, qu'il accommoda ſelon que la diſpoſition de ſon peuple & de ſes affaires le pouuoyẽt porter : auſſi il me ſemble qu'à ſon exemple nous deuõs taſcher de redreſſer quelque petit corps de ces vieilles & groſſes reliques, qui ſoit propre pour aſſaillir & defendre, tant en campagne, qu'ailleurs, & dont l'entretien en temps de paix ſoit de peu de couſt: car de remettre ſus depoinct en poinct l'ancienne inſtitution, ce ſeroit s'abuſer, veu que la France affoiblie comme elle eſt, ne ſçauroit ſouſtenir vn ſi peſant fardeau. Ains faut ſeulement lui donner vne charge ſelon ſa force.

Combiẽ de Legiõs ſemblent neceſſaires pour le preſent,

Quand ſa Maieſté ne voudroit entretenir que quatre Legions ſeulement, & ſuyuant le pied ancien, ie dis que ce ſeroit trop: tant pour la deſpẽſe que pour la foule ſur

le sur le peuple: car vn mois de gages, pour ces vingt & quatre mille hommes, monteroit bien deux cens cinquante mille liures. En apres l'aller & le retour de sa maison iusques au lieu de l'assemblee, endommageroit le peuple (à ceste heure que les debordemens des soldats sont grands) de plus de cent cinquante mille. Somme que ce seroit par an quatre cens mille liures que cousteroit ceste militie, laquelle ne rédroit les hõmes gueres meilleurs, que quand on les leue ordinairement lors que la guerre suruient. Toutesfois ce gros nõbre de gens, quand on le fait resonner, esblouït de prime face. Mais on ne s'y doit arrester, plustost pratiquer le prouerbe Espagnol, qui dit, *Poco y bueno*: qui est à dire, peu & bon. Ie desireroye donques que trois Legions fussent ordonnees, vne en Picardie, vne en Champagne, & l'autre en Bourgongne, de deux mille hommes chacune: lequel establissement se feroit principalement à ces fins. La premiere, pour inciter la Noblesse à se remettre dans l'Infanterie: la seconde, pour restablir les corcelets en icelle: & la tierce, pour aider à composer le corps des armees.

& à quelle fin c'est ordre tendre.

Quant au premier poinct, l'experience *S'il est be-*

Soin que quelques vns de la Noblesse se remettent dans l'Infanterie.

nous a fait conoistre que ce qui a abastardi nostre Infanterie, est, que les Nobles s'en sont retirez, & ont desdaigné, nonseulement d'y porter l'harquebuse & la picque: ains souuent d'y prendre charge. Ce qui a donné entree à plusieurs petis Capitaines de pays, qui n'ont eu nul esgard à l'honneur, sinon à s'enrichir au milieu des rapines vniuerselles des guerres ciuiles. Et si aucuns vieux Regimens ont gardé en quelque maniere l'ancienne discipline, si s'est-il fourré beaucoup de dissolutiõ parmi. Auiourd'hui ce qui rend en partie l'infanterie Espagnole en tel prix qu'elle est, c'est que la Noblesse s'y range fort volontiers, & plus qu'en la Caualerie, & y vient faire son apprentissage de guerre, à fin de paruenir au degré de Capitaine, qui est autant estimé parmi eux, qu'entre nous vn Colonnel d'vn Regimen. Pour ceste occasion seroit-il necessaire que gentils-hommes signalez eussent la charge des compagnies: lesquelles choisiroyẽt aussi pour leurs Lieutenans & Enseignes autres gentils-hommes leurs voisins qui en seroyẽt capables, (comme esdites Prouinces il s'en trouue assez) & apres par leur credit ils feroyent plus facilement entrer en la

dance

dance pour ſoldats, ceux qui porteroyent le meſme titre de Nobleſſe qu'eux. Le Sieur de Lãgey teſmoigne que les Chefs & Capitaines des Legions de Normandie & de Picardie eſtoyent tous de fort bonne maiſon, & nomme les Sieurs de Bacque-ville, Cantelou, de Mailly, & de Canny, & autres qui y auoyent charge. Parquoy pour reſtituer en hõneur celles que voulons dreſſer, il conuiendroit que les Colonnels d'icelles fuſſent valeureux de leurs perſonnes, experimentez en la guerre, conus en la Cour, & riches de douze ou quinze mille liures de rẽte, à fin qu'ils fiſſent eſtimer la charge, pour l'eſtime qu'õ feroit d'eux. Et combien que ie couple ici la richeſſe auec la vertu, ſi eſt-ce que ie ne la mets que comme ſeruante, pour l'exercice de la liberalité, qui eſt neceſſaire parmi ſoldats. Es pays bas, on void encor que les principaux Seigneurs ne deſdaignent de prendre des Regimens, cõme les Contes d'Egmont, d'Arembergue, & de Barlaimont, le valeureux Marquis de Renty, & le braue Comte Charles de Mansfeld.

Du reſtablissement des corcelets & picques.

Quant au ſecond poinct, pour le reſtablissement des corcelets & piques, i'ay dit en vn autre traitté que l'Infanterie, qui en

eſt deſpourueuë, eſt imparfaite: mais qu'il y a moyen d'y remedier. Le plus ſouuerain (à mon auis) eſt d'y faire embarquer les hommes pluſtoſt de bonne volonté, que par contrainte: ce qui ce fera, ſi la Nobleſſe, qui obeit, commence à monſtrer le chemin aux autres: laquelle n'y manquera, quand ſon Chef & les Capitaines qui lui commandent, reprendront l'vſage des meſmes armes qu'ils lui ordõneront porter. Outre cela, il conuiendroit que l'ordre fuſt tel parmi leſdites Legions, que des hommes dont elles ſeroyent compoſees, les trois parties fuſſent de picques, & la quarte, d'harquebuſiers: & par ainſi il y auroit aux trois, quatre mille cinq cens corcelets, & quinze cens harquebuſiers.

De la compoſition du corps des armees.

Ceci me fera entrer au troiſieme poinct, & dire que ce nombre eſt ſuffiſant pour former trois bataillons, dõt l'vn pourroit faire teſte à vn Regimen d'Alemans: car encores qu'il n'y euſt que douze cens corcelets en la Legion, ſi crois-ie qu'ils en oſeroyent combatre deux mille, veu la qualité des gens qui y ſeroyent: & ne doute point qu'en chacune ne ſe trouuaſt cẽt cinquante gentils-hommes, leſquels eſtãs mis es trois premiers rangs, qui eſt-ce qui voudroit

voudroit dire que leur effort ne fuſt tres-vigoureux? I'ay telle opinion de la Nobleſſe Françoiſe, que ie ſuis aſſeuré (eſtãt conduite par vn bon Chef, & entendu) qu'elle donnera dans le feu. Donques ces trois Legions meriteroyent d'eſtre placees es pointes dextres, & ſeneſtres des armees: pource que leur corps ſeroit aſſez gros & ferme pour y demourer. Ceux qui veulent ſe meſler de faire la guerre, meſmement en campagne, doyuent ſe deſabuſer, & pẽſer que les armees ſans bataillons de picques, ce ſont des bras & des iambes ſans corps, lequel eſt du tout neceſſaire pour appuyer leſdits membres. Voyons à ceſte heure ſi le petit principe & reglemẽt que ie veux poſer & inſtituer en temps de paix, peut rendre nos Legiõs en temps de guerre auſſi bõnes que ie les ay depeintes. Quant à moy, ie penſe qu'il ne s'en faudra gueres: ce que toutefois ie laiſſe à iuger à ceux qui ont meilleur iugement que ie n'ay, apres qu'ils auront veu la fin de ce diſcours. Ils ſe ſouuiendront que i'accõmode le ſoulier à noſtre pied: c'eſt à dire, la deſpenſe à noſtre pauureté: car ſi nous pouuiõs faire d'auãtage, ie ne le deſcõſeillerois. Mais en quelque eſtat que

ſoyons, touſiours auons-nous beſoin de preparer des inſtrumens, pour ſeruir à la conſeruation des fleurs de lis: à fin que quelque Muguet, cupide de leurs bonnes odeurs, n'en vienne arracher quelcune de ſa tige.

Moyen de bienreigler les Chefs & principaux membres des Legions.

Apres que ſa Maieſté auroit choiſi les Colonnels des trois Legions, qui fuſſent tels que ie les ay deſcrits (car en ces redreſſemens ici il faut vertu & authorité) eux auſſi feroyent vne bonne election dans les pays (qui leur ſeroyẽt limitez) de neuf Capitaines, eux faiſans le dixieme, pour commander aux compagnies. Ils employeroyent tout leur credit à fin d'y inſtaller des gentils-hommes d'honneur, leurs amis ou voiſins, qui en ſeroyent dignes. Et n'y a doute que pluſieurs ſe voyans priez par des Colonnels qualifiez (leſquels les conoiſtroyẽt, & aimeroyẽt) ne fuſſent incitez d'accepter les charges, qu'ils euſſent autrement deſdaignees. Et parauenture que des gentils-hommes de deux & trois mille liures de rente (mais braues & courageux, qui eſt le principal) ſentans auoir vn Chef, vn compagnon, & vn ami tout enſẽble pour leur guide, ne refuſeroyẽt de marcher auec lui. Si on veut

ſçauoir

ſçauoir pourquoy ie requiers de telles perſonnes, c'eſt à fin qu'à leur exemple, & par leur creance, ils facent que la Nobleſſe moindre & pauure, ſe renge au meſme corps (ainſi que i'ay deſia dit) eſtant treſaſſeuré que quand on aura baſti vn bon fondement, que tout ce qu'on edifiera deſſus, ſera ferme. En apres leſdits Capitaines choiſiroyent pour Lieutenans & Enſeignes autres gentils-hommes qui ne ſeroyent ignorans le meſtier de l'Infanterie, & outre cela, cinq autres, chacun pour eſtre en places de ſoldats, ce qui leur ſeroit tres-facile à trouuer. Voila tous ceux qui compoſeroyent le corps de la Legion en temps de paix: tous leſquels auroyent vn entretenement mediocre, à fin de les obliger à ceſte vocation, & les diſpoſer à s'inſtruire aux reigles d'vne telle militie. Car c'eſt folie de pẽſer que ſans deſpẽdre on aſſuiettiſſe les hõmes, & ſans eſtudier en quelque art que ce ſoit (tant en la theorique qu'en la pratique) qu'on ſe puiſſe façonner. La ſolde du Capitaine ſeroit de cinq cens liures par an, du Lieutenãt trois cens, de l'Enſeigne deux cens, & des cinq ſoldats, cent à chacun: qui ſe monteroit pour chaſque compagnie quinze cens li-

ures. I'adiouſteray encor pour l'accroiſſe ment des gages du Colonnel, pour beaucoup de deſpenſes qu'il lui faudroit faire, cinq cens liures: plus pour dix braues Sergens que i'eſtime qui deuroyẽt eſtre auſſi entretenus, mille liures, & pour vn Sergent Maior, trois cẽs: de façon que le tout calculé, ce principe & fondemẽt de la Legion ne reuiendroit qu'à cinq mille ſix cens eſcus par an, & les trois qu'à ſeize mille huict cens. N'eſtant le tout que la ſolde de ſoixante hõmes d'armes: & toutesfois auſdites trois Legiõs y auroit plus de douze vingts gẽtils-hommes obligez, & qui feroyent ſerment. Or comme ceſt entretiẽ ne leur ſeroit pas baillé, pour les engraiſſer en leurs maiſons: (car ceſeroit, cõme on dit, pain perdu) auſſi ne feroyẽt-ils contrains de tenir garniſon, ni courir où lon les voudroit enuoyer: mais ils tiendroyent en ceci vn moyen tel, qu'en receuant annuellement les inſtructions requiſes, ils ſe prepareroyent peu à peu plus pour le ſeruice à venir, c'eſt à dire, quand la guerre ſurui̇ẽdroit, que pour le ſeruice preſent. Tous les ans, au iour qui ſeroit ordonné, le Colonnel, le Capitaine, & ſoldats, ſe trouueroyent en quelque gros bourg

bourg pres de la ville capitale de la Prouince, ou autre la plus commode, pour là passer la monstre en armes, & y receuoir la paye sus-mentionnee. La moitié de celle des Capitaines seroit employee en l'achapt de beaux corselets & de picques, qui demeureroyẽt en garde aux villes susdites, encor que cela fust à eux en propre: de sorte qu'en quatre ans ils auroyent en chacune Legion pour dix mille liures de armes, qui seroit desia vn grand auancement pour l'accommoder. Les soldats aussi laisseroyent leurs corcelets & picques sur les lieux, à fin de n'auoir la peine de les transporter de leurs maisons, & n'estre embarassez: parce qu'il cõuiendroit qu'ils logeassent, allãs & retournans, par les hostelleries. Dõts'ensuyuroit que le peuple ne seroit nullement greué: chose qui seroit iuste en soy, honorable pour le Roy, & acquerroit bon renõ aux gens de guerre. Et i'estime que chacun, estãt de retour chez soy, auroit pour le moins la moitié de sa paye franche, sauf les Capitaines qui auroyent acheté des armes.

Response à vne obiection commune de

Aucuns pourront dire, Vrayemẽt vous la baillez belle, la reserue de ce peu de sol de ne suffiroit pas pour auoir vne paire de

ceux qui vi sent plus au profit qu'à l'honneur.

chauſſes, ni pour faire ſeulement vn iour bonne chere,& crier ripaille. A la verité, ie confeſſe que des ripailleux trouueront ce ſoulier trop petit pour leur pied. Mais des gentils-hommes, qui ont le cœur noble, tiendront vn tel entretenement, venant de leur Roy, pour vn benefice acceptable, lequel ſurpaſſeroit leur peine & leur ſeruice ordinaire. C'eſt ſelon les anciens ordres, qui ſe conforment à la raiſon,qu'il nous faut regler,&non ſelon les couſtumes deprauees des guerres ciuiles. I'ay conu en icelles vn ſimple ſoldat (à ſçauoir argoulet) n'ayant pas cinquante ſols de rẽte,qui auoit ſi bien meſnagé ſon petit fait,qu'il auoit huict cheuaux de ſon train,vne charrette à trois cheuaux, douze ſeruiteurs,& ſix chiens,qui ſont trente bouches en tout. Et en temps bien ordonné,il n'eſtoit pas trop bon pour porter la harquebuſe,& n'auoit qu'vn goujat.

Cõtinuatiõ du reiglement des Chefs & principaux mẽbres des Legions.

Ie retourneray à mon propos,pourdire qu'aux lieux où les monſtres ſe feroyent (où chacun ſeroit logé par etiquettes, & payeroit ſelon la taxe qui ſeroit faite) on ſeiourneroit ſeulemẽt huict ou dix iours: car il me ſemble que ce temps-là ſuffiroit pour conoiſtre les hommes, les inſtruire par

par discours & escrits des bons Capitaines aux reigles militaires, les preparer pour l'auenir, les exerciter, & par viues remonstrãces leur imprimer dans le cœur le beau pourtrait de l'honneur, à fin que quelque iour ils fissent choses dignes de leur renom, & acquissent ceste louange, d'auoir remis en prix ce qui estoit despriſé. Pareillement à ce qu'ils prissent amitié, & confiance les vns auec les autres: ce qui est necessaire en vne troupe. Somme il faudroit que le Colonnel desployast ses esprits, & se proposast d'employer ce peu de iours en bonnes instructions, & nó en vaines dissolutions: ie cuide que cela auroit grande vertu. Cela acheué, chacun seroit licentié iusques en l'annee suyuante, & de mesmes feroit-on aux autres. La question est à ceste heure, si par ceste petite discipline, les desusdits se pourroyent rendre plus capables de leurs charges? Certes ie n'en doute nullement, que tant ceux qui commandent, que ceux qui auroyẽt à obeir, ne fussẽt mieux apris à l'vn & l'autre: car chacũ venãt à ceste eschole Martiale, aporteroit ce qu'il auroit recueilli de meilleur des gestes de nos anstres, qui là, par continuelles conferen-

ces,& auſſi par pratiques,ſeroyent mis en veuë & en memoire.

Reſponſe à vne autre obiection touchant le corps entier des Legions.

Mais la difficulté eſt plus grande pour ſçauoir, ſi lors qu'il faudroit donner aux Legions leurs corps parfaits, ſi ce qu'on y adiouſteroit ſeroit en peu de temps façonné. A ceci diray qū'il y a grande preſomption que les ſauuageaux qui ſeroyēt entez ſur ceſt arbre franc & bien cultiué, en prenāt nourriture d'icelui, viendroyēt auecques le tēps à porter fruicts ſemblables. Et tout ainſi que les bons Pilotes & maiſtres de nauire rendent bien toſt les Matelots duits à la nauigatiō:auſi quād les Chefs militaires ſont bien inſtituez, ils dō nent apres vne bonne inſtitution à leurs ſoldats. On repliquera que nos Legions ne peuuent eſtre bonnes, ſi elles ne ſont entretenues. Ie confeſſe qu'elles ſeroyēt meilleures : mais il faut conſiderer auſſi qu'elles couſteroyent plus de neuf cens mille liures par an,qui eſt le reuenu d'vne grande Prouince. Où ſelon le reglément que ie fais,elle ne deſpendoyent en tēps de paix, que ſeize mille huict cens eſcus, qui n'eſt pour vn Roy que quatre parties perdues à la paume : ou vn malheur de deux heures au ieu de premiere. Auenant

nant dóques que la guerre fut declaree,& que les Colonnels euſſent charge de les parfournir d'hommes, ils recommanderoyent à leurs Capitaines d'y mettre le plus de Nobleſſe qu'ils pourroyent:& faut eſtimer q̃ par leur credit,ils y en feroyẽt beaucoup ranger, & autant que i'ay dit, à ſçauoir cent cinquante en chacune Legiõ. Apres on choiſiroit d'autres bons ſoldats pour porter la picque & le corcelet; & quand meſmes pluſieurs ne ſeroyent que tels quels,pour le commencement, neãtmoins ayant vne ſi ſuperbe teſte, ils ſeroyent bien malotrus, s'ils ne ſuiuoyent de ſi bonnes guides. Quant aux harquebuſiers, ils ne paſſeroyent iamais cinquante en chacune compagnie, & les trouueroit on à milliers. Il ſeroit auſi neceſſaire que ſa Maieſté fiſt deliurer pour chacune Legion cinq çens corcelets, dont elle auanceroit partie de l'argent aux marchans,& le reſte à payer aux monſtres, Ce qui eſt quelquesfois pratiqué par le Roy d'Eſpagne,lors qu'il leue des Regimens d'Alemans.Il fournit la pluſpart des armes:car autremẽt les reins des Capitaines ſeroyẽt trop foibles,pour y ſatisfaire ſi à coup:elles ſeroyẽt entretenues pẽdãt qu'vne gue

re dureroit, comme les bãdes ordinaires, & au pied d'icelle, & porteroyent obeissance au General de l'Infanterie. Et cõme les Capitaines seroyent personnes d'honneur, pourueus de moyens, & qui auroyẽt esté bien enseignez par leurs Colonnels de l'infamie qui reuient des desordonnez larcins militaires: ils s'estudieroyent de tenir tousiours les compagnies mieux cõplettes qu'il leur seroit possible, sans excessiuement rapiner, comme font aucuns: mesmes aux grandes necessitez, ils aideroyent la pauureté de leurs soldats. Mais il faudroit aussi que la guerre acheuee, on ne leur fist perdre leurs despenses. Si cest ordre pouuoit bien reuscir, il seroit malaisé q̃ nostre Roy peust estre preuenu d'aucun sien ennemi: car en six sepmaines les quatre Regimens entretenus, dont i'ay parlé ailleurs, & ces trois Legions, seroyẽt en campagne, ayans leurs corps tous fournis de quatorze mille braues soldats, dont se tireroit quatre beaux bataillons de picques, qui nous sont si necessaires. Et si partie de la gendarmerie & des cheuaux legers se ioignoit à cela, ce seroit vne armee assez gaillarde de nostre seule natiõ, pour conseruer nos frontieres, en attendant q̃ les

les estrangers fussent leuez. Ie sçay bien que quelques vns pourront dire, que peu de soldats de basse qualité voudront se renger en ces bandes, où lon requiert que tous les principaux officiers soyent du corps de la Noblesse. Pour remede à ceci, mon auis est qu'il faudroit laisser des honneurs aux ignobles, quand par vertu ils s'en rendroyẽt dignes: comme l'Estat de Sergẽt Maior, les Lieutenances des compagnies, & les places de Sergens simples. Et en ce faisant ils auroyent occasion de se contenter. Mais le Lieutenant Colonnel, les Capitaines & Enseignes, tousiours faudroit qu'ils fussent Nobles. Or sur la difficulté qu'on fait ordinairement (qui n'est pas petite) qui est d'assuiettir les soldats communs à prendre la picque: ie pense qu'elle se vuideroit facilement, quand ils verroyent (ainsi que i'ay dit) que les Chefs & la Noblesse s'aideroyent de mesmes armes: & suruenant occasion de combatre, se rãgeroyent au corps du bataillõ, sinon ceux qui seroyent ordonnez pour conduire l'harquebuserie. Dauantage il faudroit suyure l'ordre qui est parmi les Espagnols, qui donnent plus de paye aux corcelets qu'aux harquebusiers simples.

Reſponſe à vne autre obiection.

I'ay autrefois ouï parler aucuns conſeil lers des Princes, qui les voulãs faire trop bons meſnagers, trouuoyent mauuais qu'ẽ tẽps de paix on entretinſt beaucoup d'officiers militaires. Et parauẽture qu'il y en auroit encores de ceux-là qui diroyent eſtre plus expedient de ſoudoyer cent bõs ſoldats, qui garderoyent vne ville de frõtiere, que ſe conſtituer en deſpenſe, pour cela que i'ay mis en auant. Ie ne leur reſpondray autre choſe, ſinon que ie m'en rapporte aux Mareſchaux de Montmorancy & de Biron, qui ſont des vieux Capitaines de la France, qui entendent l'art de la guerre mieux que ie ne fay, & s'ils me condamnent, ie quitte la diſpute: touteſfois ie cuide que ie ne perdroye pas ma cauſe, car i'ay apris d'eux-meſmes, que ce ſont les bons Capitaines qui forment les bons ſoldats, d'autant qu'ils ſont cõſeruateurs de l'ordre, & de la diſcipline, que les autres negligent facilemẽt, voire meſpriſent, s'ils n'y ſont aſſuiettis. Mais ferez-vous bien, (repliquera-on) ce que vous propoſez aux autres ſe deuoir faire auecſi petite difficulté? Certes il me ſemble que il appartient proprement à ceux qui maintenant ont le titre de Colonnels des Legion-

gionnaires(qui ſont mieux inſtruits en ce ſte militie, que ie ne ſuis) d'y trauailler & d'en auoir l'hõneur. Ie croy auſſi qu'il y a mille gentils-hõmes en France, plus ſuffiſans que moy, qui s'en pourroyent mieux acquitter. Toutesfois, à fin qu'on ne penſe que ie vueille repreſenter des choſes impractiquables, & ſemblables à quelques Paradoxes, dont i'ay diſcouru (qui ne ſont pas pourtant ſi eſtranges) ie diray que ſi mon Roy m'auoit commandé d'entrer en vne telle eſpreuue (encores que ie ne conuoite les charges, & auſſi peu les grandes que les petites) ie cuideroye au bout de deux ans compoſer vn corps, auec lequel i'oſeroye bien preſter le collet à vn autre Regimen tel, qu'il fuſt des nations qui ne nous aiment pas. Et ſuis aſſeuré que les Suiſſes, qui s'aident mieux de la picque que ſoldats du Mõde, auroyẽt cher d'auoir vne telle Legiõ à leurs coſtez. Voila quel le eſt mon opinion. Et ſi ie m'abuſe qu'on cõſidere que ie ſuis Frãçois, qui ay les oreilles ſi laſſees d'ouïr vilipẽder ma natiõ, que ie deſiroye qu'elle fiſt ce que ie ſçay qu'elle pourroit faire, ſi elle eſtoit aidee: à fin qu'on conuſt que l'induſtrie & la valeur ne ſont pas peries au milieu d'elle.

Que la forme ancienne de renger la Cauallerie en haye, ou en file, est maintenant peu vtile, & qu'il est neceſſaire qu'elle prenne l'vſage des eſquadrons.

QVINZIEME DISCOVRS.

Inconſtãce du François.

LEs Frãçois, qui ſont fort prõpts à embraſſer les choſes nouuelles, & à quitter les vieilles, n'õt pas touſiours tellemét obſerué ceſte reigle, qu'ils ne ſoyẽt demourez fermes en aucunes façons anciennes, qu'ils ont eſtimé deuoir eſtre continuees. Mais quãd on eſt venu à les bien examiner, on a conu que cõme en quelques vnes ils ont monſtré auoir laiſſé le pire, pour prendre le meilleur: auſſi en d'autres ils ont fait paroiſtre auoir meſpriſé ce qui eſtoit plus receuable, que ce à quoy ils demouroyẽt attachez. Il eſt auſſi quelquefois aduenu qu'en vne meſme choſe leur bon & mauuais iugement s'eſt deſcouuert. Car la pouuant rendre vtile, belle, & facile tout enſemble, ils ſe ſont contentez de la premiere qualité: & au lieu des deux autres, ils y ont adiouſté la laideur, & la difficulté. L'ex-

té. L'exemple que i'en allegueray, ſera de la maniere de s'armer de maintenant. Or comme ils ont eu bonne raiſon (à cauſe de la violẽce des harquebuſes, & piſtoles) de rendre les harnois plus maſſifs, & à meilleure eſpreuue, qu'auparauãt : ils ont toutesfois ſi fort paſſé meſure, que la pluſ part ſe ſont chargez d'enclumes, au lieu de ſe couurir d'armeures. En apres, toute la beauté de l'homme de cheual, s'eſt cõuertie en difformité, car ſon habillement de teſte reſſẽble à vn pot de fert. Au bras gauche, il porte vn grand gantelet, qui le couure iuſqu'au coude: & au droit, vn petit mougnon qui cache ſeulement l'eſpaule: & ordinairement ne porte nulles taſſettes: & au lieu de Caſaque, vn mandil, & ſans lance. Nos genſdarmes & cheuaux legers, du temps du Roy Henri ſecond, eſtoyent bien plus beaux à voir, portans la ſalade: braſſals taſſettes, la caſaque, la lãce, & la banderolle, & n'auoyent toutes leurs armes peſanteur qui les empeſchaſt de les porter vingt & quatre heures. Mais celles d'auiourd'hui ſont ſi griefues, qu'vn gentil-hõme à trente cinq ans, eſt tout eſtropié des eſpaules, d'vn tel fardeau. I'ay autrefois veu feu Monſieur d'Eguilli, & le

Exemple es armes.

cheualier de Puigreffier, hõnorables vieillards, demourer l'espace d'vn long iour, armez de toutes pieces, marchans à la teste de leurs compagnies: là où maintenãt, vn Capitaine plus ieune ne voudra ou ne pourra demourer deux heures en tel estat

De la façon de renger les gẽs de cheual.

Mais c'est trop insisté sur ceci, ayant deliberé de traitter de l'ordre de la Cauallerie. Ie diray donc que la façon qu'on a obseruee iusques à ceste heure de la renger, doit estre laissee, pour prendre celle que la raison nous admonneste de suyure, comme meilleure. A ceste proposition ie sçay bien qu'aucuns contrediront, disans que l'ancienne coustume ne doit pas estre legerement changee, & que lors que la gendarmerie estoit en sa fleur, elle cõbatoit en ceste sorte. Dauãtage, que puis que feu Monsieur de Guise, & feu Monsieur le Conneſtable (qui ont esté si excellens Chefs) n'y ont rien innoué, c'est bien signe qu'elle doit estre laissee en vsage. Ie respondray, quant aux coustumes anciennes, qu'il faut regarder trois fois deuant que les laisser. Car si les mutations es choses d'estat sont dangereuses, (ainsi que dit Xenophõ) aussi muer les ordres militaires amene des inconueniens. Mais quand on a manifeste-

nifeſtement conu, par eſpreuue, l'vtilité d'vn nouuel ordre, & les defauts du vieil, n'eſt-il pas alors neceſſaire dequitter l'vn & prendre l'autre ? Les Romains, qu'on peut dire auoir eſté ſouuerains maiſtres en l'art militaire, ont ſouuent fait le ſemblable. En apres, ſi la gendarmerie a proſperé au temps qu'elle ſe rẽgeoit en haye, il ne s'enſuit pas qu'à ceſte heure elle le doyue faire, par ce que pluſieurs choſes ſont ſuruenuës depuis, qui contraignẽt de changer de façons: comme on a fait en la fortification des places, depuis que l'artillerie a eſté inuentee. Froiſſart, qui traitte au lõg, en ſon hiſtoire, des guerres, des Frãçois, celebre fort la caualerie d'alors, qui eſtoit plus de cinquante ans deuant l'inſtitution des ordonnances: & ſemble par ſes diſcours qu'elle combatoit en file: il la depeint bien armee, & montee ſur courſiers puiſſans, & les lances fortes: de maniere, qu'elle pouuoit donner vn grãd choq. Ie cuide auſſi, que ceſt ordre fut choiſi, pource que ladite gendarmerie eſtant toute compoſee de Nobleſſe, chacun ne vouloit combatre de front, & ne demourer des derniers rãgs: à cauſe que nul ne s'eſtimoit moindre en valeur que ſon

compagnon. Et eſt à preſumer qu'en ce temps-là, les autres nations tenoyent le meſme ordre. Depuis quand la gẽdarmerie fut creée, elle le ſuyuit, & l'a continué iuſques à la moitié du regne du Roy Hẽri ſecond, auecques beaucoup d'heureux ſuccés, mais vers la fin, les pertes que nous fiſmes, nous apprirent qu'elles eſtoyent prouenuës, en partie de la foibleſſe de noſtre dit ordre, & de la fermeté de celui de nos ennemis. Car alors les eſquadrons de lances entrerent en reputation, qui ont eſté ainſi diſpoſez par l'Empereur Charles (à ce que i'ay ouï dire) leſquels s'eſtans affrontez auecques nos files de gendarmerie les ont aiſément renuerſees. Ce qu'õt fait auſſi quelque fois les eſquadrõs de Reitres. Il ne faut point beaucoup s'esbahir, pourquoy cela eſt ainſi aduenu: car la raiſon naturelle le demonſtre, qui veut que le fort emporte le foible, & que ſix ou ſept rangs de cauallerie ioints en renuerſent vn ſeul.

Reſponſe à ceux qui veulẽt que la cauallerie ſoit eſtẽdue en file.

Aucuns font ceſte obiection, que quand vne compagnie eſt eſtenduë, tous combatent: & eſtant en eſquadrõ, qu'il n'y a que la ſixieme partie au plus, à ſçauoir ce qui eſt au front. A cela ie reſpons, que quand on

on ordõne vne troupe, on ne doit pas regarder à ce que chacun dõne à l'abordee vn coup de lance: mais pluſtoſt à ce qu'elle puiſſe rompre ce qui ſe preſente deuãt elle. Ce qui ſe fait beaucoup plus gaillardement, quand elle eſt en eſquadron. On pourra encores repliquer, que l'eſquadrõ ne pourra au plus renuerſer que quinze ou ſeize cheuaux de la troupe qui eſt en haye, ce qui eſt vray: mais ce ſera à l'endroit, où l'Enſeigne eſt, & où les Capitaines & les meilleurs hõmes ſe placent: & cela eſtant emporté, tout s'esbranſle. Et encores que ce qui n'a eſté chocqué donnaſt aux flancs de l'eſquadrõ, il y fait peu de mal, pource qu'il ne peut forcer les hommes qui ſont ainſi amaſſez & vnis: leſquels de leur esbranſlement heurtent de meſme ceux-ci que les premiers & les rompent. Et quand ainſi ſeroit, qu'il y euſt trois ou quatre troupes de caualerie, les vnes apres les autres, ordonnees en haye: vn eſquadron les renuerſera toutes, quaſi auſſi aiſement qu'vne boule feroit pluſieurs rangs de quilles. Ainſi donc pour ſouſtenir vne force, il faut vne autre force. Si on bailloit à vn Capitaine mille corcelets, pour mettre en vne bataille, &

qu'il n'en fiſt que deux ou trois rangs, les goujats des ſoldats ſe moqueroyent de lui: pource que la raiſon veut qu'vn batail lon ait ſa conuenable eſpeſſeur. Quaſi la meſme conſideration doit-on auoir pour la caualerie. m'eſtõnant de quoy on ne l'a euë pluſtoſt. Et ſi ces deux grands Chefs q̃ i'ay nommez euſſent encor veſcu, parauenture qu'ils y euſſent pourueu. Ceux qui eſtoyent au voyage de Vallenciẽnes, ſçauent qu'en l'armee du Roy il y auoit pres de dix mille lãces Frãçoiſes: & quãd elle ſe preſenta deuant le fort où les Imperiaux eſtoyent retrenchez, i'obſeruay qu'vn corps de trois cens hommes d'armes, rẽgé en file, tenoit pres de mille pas de longueur, & le reſte de la caualerie tenoit vn pays infini: mais qui euſt mis leſdits trois cens hõmes d'armes en trois eſquadrõs, ils n'euſſent pas occupé ſix vingts pas de lõgueur, & l'ordre en euſt eſté biẽ meilleur: car pour faire vn grand effort, il faut que les hõmes ſoyent bien ſerrez: & à fin auſſi qu'ils ſe puiſſent mieux entr'aider & ſecourir, ils ne doiuẽt eſtre ſi eſloignez les vns des autres. Noſtre gẽdarmerie a bien eſprouué en ces guerres ciuiles, la force des eſquadrons des Reitres:

car

car encores qu'elle ait touſiours donné courageuſement dedans, ſi eſt-ce qu'elle ne les a peu fauſſer, d'autant qu'ils ſont ſi eſpais, qu'il n'y a moyen de paſſer à trauers. A S. Quentin, & à Grauelines, elle conut encores mieux ce q̃ peuuẽt les gros eſquadrõs des lances, deſquelles elle fuſt aiſement renuerſee: qui ſont eſpreuues aſſez ſuffizantes pour induire nos grands à corriger les imperfections de nos ordres. I'en allegueray encor vn autre pour les y mieux diſpoſer: c'eſt de la bataille de Montcontour, où la gendarmerie du Roy ſe rengea par eſquadrons de lances, auſſi viſt elle, venant à s'affronter auecques ceux de la Religion, qui eſtoyent ordonnez en haye, & ſans aucunes lances, qu'ils furent rompus auecques facilité.

Preuue qu'il faut diſpoſer la caualerie par eſquadrons.

Ie veux encor examiner les choſes de plus pres, & cõmenceray par l'eſquadrõ, que ie formeray d'vne compagnie de cinquante hommes d'armes, complette. Et qui en voudra faire ſept rãgs, le front ſera pour le moins de quinze lances. Or il eſt vray-ſemblable q̃ ceux qu'on met au premier, ſont hõmes choiſis, & que ceux du ſecond, les ſecondent en valeur: & vne cõpagnie eſt bien miſerable, s'il n'y a au

moins vingt & cinq bõs hommes. Quand au reſte, que ie preſuppoſe n'eſtre de tel courage, il eſt rengé cõme à couuert ſous l'ombre de ces premiers : ce qui les fait ſuiure plus aſſeurement venant aux charges, ſçachans bien q̃ la teſte receura tout le peril & le dõmage, & que ſi elle rompt l'ennemi, qu'ils participeront au meſme honneur. Parquoy ce doit eſtre vne laſcheté inſigne, quand vne troupe ainſi diſpoſee ne vient aux mains : veu que la valeur des premiers, les doit faire donner dedans, & la ſeureté des derniers les doit faire ſuiure & pouſſer. Mais quãd vne troupe eſt ordõnee en aiſle, les bons, qui ſont ordinairement le moindre nombre, encor qu'ils marchent gaillardement au cõbat, neantmoins les autres qui n'ont gueres d'enuie de mordre (qui feignent ſaigner du nez, auoir vne eſtriuiere rompue, ou leur cheual defferré) demeurent derriere en ſorte qu'en deux cens pas de chemin, on void eſclarcir ceſte longue file, & apparoiſſent de grandes breſches dedans. Ce qui donne vn merueilleux courage aux ennemis. Et ſouuẽt de cent cheuaux, il n'y en aura pas vingt & cinq qui enfoncent: leſquels venans apres à conoiſtre

ſtre qu'ils ne ſont nullement appuyez, apres auoir rompu leurs lances, & donné quelque coup d'eſpee, retournent, s'ils ne ont eſté renuerſez à l'abordee. Ceci monſtre la difference qu'il y a entre vne façó de combatre & l'autre. Quand ie viens à conſiderer de quelles gens ſont compoſez les compagnies des autres nations, & ceux dont les noſtres ſont remplies, ie me esbahi pourquoy elles ne leur ſont ſuperieures en bonté. Car ſi nous regardons à la gendarmerie Bourguignóne, qui eſt en reputation, on trouuera peu de Nobleſſe en leurs compagnies. Aux troupes Italiénes, & Eſpagnoles, qui ſont auiourd'huí des meilleures, il y en a encores moins: vray eſt qu'il s'y trouue de tres-bons ſoldats. Mais en vne de nos bandes d'ordonnance de cinquante lances, où il doit auoir enuiron cent dix cheuaux, on y trouuera, nonobſtant la corruption ſuruenuë, plus de ſoixante gentils-hõmes, leſquels ayãs l'honneur deuant les yeux, doyuẽt mieux faire que les autres qui ſont de moindre qualité: nõ que ceſte reigle ſoit touſiours vraye, ains le plus ſouuent. Or le moyen pour rendre noſtre gendarmerie biẽ fournie de Nobleſſe, eſt de l'entretenir cõme

au passé:& le moyen de la rendre insuperable, est de l'accoustumer de combatre en esquadron. Et quant à moy, i'estime que cent valets armez, montez & guidez, gardans ceste ordre, rompront cent gẽtils-hommes tenans bataille en haye.

Moyen de mettre en pratique ceste auis.

Plusieurs cuident qu'il est difficile de faire tenir vn tel ordre entre nostre natiõ: ce qui est bien vray, pour le regard de quelques grands seigneurs & gẽtils-hommes volontaires, d'autãt que chacun veut estre des premiers à marcher & à combatre. Mais dans vne compagnie d'ordonnãce, le Chef se fait obeïr d'amour ou de force. Et puis quand ceste façon auroit vn peu esté pratiquee, tous s'y accommoderoyẽt. Vne chose doit-on noter, c'est que iamais les hõmes ne garderont bien leurs rangs quãd il faudra combatre, si premieremẽt au marcher ordinaire ils ne s'y sont accoustumez : car du petit on vient au grand, & qui s'acquite bien de l'vn, est mieux preparé pour se bien acquitter de l'autre. Nous voyons que les Reitres & leurs valets, qui ne sont pas plus spirituels que les gentils-hommes François, obseruent religieusement ceste ordre. Et pour dire la verite, ceste façon de marcher est

fort

fort commode, que nous-meſmes louons en eux. Et quand nous la voulons pratiquer comme vne nouueauté, elle nous faſche incontinent, comme eſtant trop graue. Et la cauſe eſt, noſtre impatience, qui ne nous peut laiſſer vn quart d'heure en vn eſtat. Mais l'authorité des Chefs peut remedier, auecques le temps, à cela. On dira que trois cens lances rangees en file, ont plus de monſtre, que trois eſquadrons de pareil nombre: ce qu'on ne peut nier. Toutefois pour le combat (qui eſt le principal où il faut viſer) elles n'ont pas tãt d'effect. Et c'eſt ce qu'il faudroit touſiours faire bien entendre aux gens de guerre. Car le Capitaine les doit par bonnes inſtructions faire demi ſoldats, & par les experiences les rẽdre accomplis. Voyons ſi l'ordre ancien ne ſe doit en nulle maniere pratiquer à preſent. Mõ auis eſt, qu'on s'en peut ſeruir en deux occaſions. La premiere, quand on enuoye vingt ou trente lances dehors: car eſtant la troupe ſi petite, il lui eſt meilleur de cõbatre en haye, où elle paroiſt dauantage. Secondement, quand on veut charger de l'infanterie, il eſt bon de deſpartir vn eſquadrõ en pluſieurs petites troupes ordonnees

en file, à fin d'attaquer par plusieurs costez. Hors cela, ie voudrois que ladite cauallerie repriſt touſiours l'ordre des eſquadrons. Et ſi on conſidere combien la pluſpart des hommes ſont auiourd'hui mal montez, & mal dextres à la lance, on aura honte de les mettre en vn corps ſimple : qui eſt autant que ſe faire battre à credit. A ceſte heure ie laiſſe à iuger à ceux qui ont experimenté la guerre, ſi la forme que ie propoſe, que les Eſpagnols, Italiens, Alemans, & Bourguignons obſeruent, n'eſt pas meilleure que l'ancienne. On pourroit encor faire ces queſtions, combien de rangs il faut qu'ait l'eſquadron, puis de quel nombre il doit eſtre: apres, ſi deux eſquadrons de chacun cent cinquante lances, n'en emportent pas vn de trois cens? Quant aux rangs, ie me voudrois regler ſelon la valeur des hommes: & eſtant grande, moins en voudrois-ie faire : & eſtant petite, plus. Pour le regard du nombre conuenable pour compoſer l'eſquadron, il s'y faut en partie regler ſelõ l'ordre des ennemis: car s'il en a de gros, il en faut auſſi auoir quelques vns de meſme. & mon auis eſt, qu'vn de trois cens lances eſt ſuffiſant, ſi ce n'eſtoit és

guerres

guerres contre les Turcs. La troiſieme queſtion n'eſt pas plus difficile à vuider: car deux moyennes troupes s'entendans bien, & chargeãs à propos, doyuẽt emporter ſelon mon iugement, vne plus groſſe:

De l'vſage des camarades, qui ſont fort recommandees entre l'Infanterie Eſpagnole.

SEIZIEME DISCOVRS.

Que c'eſt que Camarade, & pourquoy dreſſee.

MOnſieur de Langey, au liure qu'il a eſcrit de la diſciplinemilitaire, parle des Camarades, qu'il appelle en noſtre langue Françoiſe Chambrees, & les fait de dix ſoldats, baillant à l'vn d'iceux quelque preeminence ſur les autres, & le nomme Chef de chambre. En ceci il imite les Romains qui auoyent en leurs cohortes des decuries & decurions, c'eſt à dire, dizaines & dizeniers. Ce qu'ils faiſoyent (comme il me ſemble) pour trois raiſons. La premiere, pour l'ordre lequel doit eſtre obſerué es choſes moindres. La ſeconde, pour inſtruire leurs ſoldats par ces petis rudi-

mens aux commandemens. La troiſieme, à fin que par ceſte cõuerſation cõtinuelle & participatiõ à meſme feu, & meſme table, meſme lict, il s'engendraſt entr'eux amour & foy. Or auiourd'hui entre les Eſpagnols, ces petites ſocietez-là ne ſe baſtiſſent point pour les deux premieres raiſons, ains tant ſeulement pour la tierce: de maniere que ce la que ledit ſieur de Lãgey ordonne eſtre fait, principalement pour l'ordre, eux le pratiquent pour la ſeule cõmodité qui leur en reuient. I'eſtime que ceſte Infanterie-ici, qui ordinairement ſe trouue à cent cinquante, & à deux cens lieuës de ſon païs, a eſté rãgee à ceſte coûſtume, à cauſe des grandes neceſſitez, contre leſquelles il lui a falu combatre. Pour à quoy remedier aucunement, elle a trouué ceſt expedient fort propre, comme de vray il eſt: car il eſt certain qu'il n'y a point de meilleur & plus aſſeuré ſecours, ſoin & confort, que d'vn fidele ami & loyal compagnon.

Pourquoy ce diſcours eſt mis par eſcrit.

Il euſt parauenture eſté plus conuenable, d'attendre à reciter de paroles, ces choſes qui ſont ſi ordinaires, & (par maniere de dire) comme pueriles, que de les eſcrire. Mais ce qui m'y a inuité, eſt la co-

noiſſance

noissance que i'ay du grand besoin qu'ont nos gens de pied de les mettre en vsage entr'eux: & pour leur en donner vn peu de gouſt, i'en ay bien voulu faire ce petit pourtrait, desirant qu'il ne s'esuanoüisse pas auecques le son. Que si quelques vns au moins pouuoyent (en le contemplant) bien apperceuoir les beaux fruicts qui reuienẽt de ces amitiez militaires, i'estimeroye ces miẽs imparfaits labeurs (qui ont esté les passe-temps cachez de mes longues miseres) n'estre pas du tout inutiles.

Premiere sorte de Camarade entre les Espagnols.

Parmi l'Infanterie Espagnole, il y a (à ce que i'ay peu comprendre) de deux sortes de Camarades. La premiere est de ceux que les officiers principaux des compagnies associent auec eux: lesquels ils défrayent, auecques leurs seruiteurs & cheuaux, s'ils en ont, sans qu'il leur coustẽ, leur paye leur demeurant franche: & ordinairement vn Capitaine en aura cinq ou six, qu'il appelle ses Camarades, & l'Enseigne trois ou quatre. La pluspart de tels soldats sont gentils-hommes puis-nez, & aucuns de bonne maison, qui pour n'auoir que tres-peu en leurs partages (à cause q̃ les coustumes d'Espagne sont telles) võt cercher dedans les armes des moyens de

dignement s'entretenir & s'agrandir. Et comme ils cõuerſent touſiours auecques leſdits Chefs, qui ſont graues, modeſtes, & diſcrets, ils ſe façonnent ſi bien, & en peu de temps, qu'on les iugeroit dignes, non ſeulement de porter le corcelet ou l'harquebuſe, ains de commander: & moy-meſmes ay fait le meſme iugement de quelques vns que i'ay veus. L'amour & le reſpect qu'ils portent a celui qui les entretient, eſt treſ-grãd: comme auſſi de ſa part il les tient chers, quaſi autant que s'ils eſtoyent ſes propres parens. Somme, qu'vn Capitaine eſt au logis touſiours honnorablement accompagné, & aux affaires ſuyui & ſecouru par eux, qui ſeroyent reputez comme *Schelmes*, s'ils l'auoyent lors abandonné. Les ſergeans, qui ſont entr'eux en beaucoup plus grand prix que les noſtres, tienent auſſi des Camarades de quelque couple de braues ſoldats qu'ils choiſiſſent, leſquels ſoldats leur dõnẽt le tiers de leurs payes, pour aide de leur entretenement. Et combien qu'il ſemble par là, qu'ils ne ſoyent que comme penſionnaires, toutesfois ils ne laiſſent de leur porter reſpect & amitié, autant qu'il ſe doit.

Secõde ſor. La ſecõde ſorte de Camarades eſt celle qui

qui se pratique parmi les soldats, chose qui leur est si accoustumee, que celui qui demeure long temps sans se ranger à vne telle associatiõ, est estimé semblable à vn cheual hargneux, qui ne peut compatir auec les autres. Les moindres sõt de deux, & les plus grandes de six. En toutes lesquelles on void de belles images de fraternité reluire. Ce qui est d'autant plus à priser, que cela arriue entre les gens de guerre, qui semblent deuoir plus cercher la discorde, que la concorde. Ainsi donques au milieu de ceste amitié generale, que les soldats portent à leurs Capitaines & à leurs compagnons, se forme ceste particuliere, dont ie parle, qui est plus viue que l'autre: le commencement de laquelle procede de s'étreconoistre, son accroissement de la conuersation ordinaire, & par mutuels biens-faits elle prend fermeté, & se conferme. Et quant à moy ie ne pense pas que ce soit vne petite force en vne compagnie, quand il y a vne douzaine ou plus de societez d'amis, qui ont soin les vns des autres. Plutarque en discourãt de la bande sacree des ieunes Thebains, qui autrement s'appelloit la bande des amis, la iugeoit valeureuse en partie pour

te de Camarades.

ceſte raiſon. Auſſi moururent-ils tous les vns aupres des autres en la bataille qu'ils perdirent. En apres il reuient vne grande commodité de loger & viure enſemble en deſpenſe cõmune: car quatre ſoldats pour peu s'entretiendront honneſtement ſelõ leur qualité. Là où vn fringuant, qui voudra faire eſtable à part, deſpendra autant qu'eux, & ne ſera encor ſi bien.

Diſcipline & vtilité de la ſeconde ſorte de Camarades.

Les Eſpagnols s'accouſtument en leurs Camarades de bailler à chacun ſa ſemaine, pour ordonner & tenir compte de la miſe, & qui meſnage le mieux eſt eſtimé de meilleur eſprit, à quoy ils s'eſtudient: car ils ſont cupides d'acquerir louâges es choſes petites comme es grãdes. Peu ſouuent tombent-ils en diſette, pource que touſiours quelqu'vn d'eux, ſoit de bond ou de volee, attrape du moyen, dont il cõmunique liberalement aux autres, & ne peuuent ſouffrir vn d'eux mal veſtu. ils ieuneroyẽt pluſtoſt, pour le reueſtir. Mais vn des principaux fruicts de ces ſocietez, eſt quand quelqu'vn eſt malade: car alors la charité des autres ſe mõſtre telle, qu'ils s'entre-ſecourẽt de toute leur puiſſance, comme s'ils eſtoyent freres. Ie diray encor que ceſte petite vie priuee, eſt quaſi touſiours

touſiours delectable, à cauſe de la conuer ſation domeſtique qui leur fournit de paſ ſe-temps à ſuffiſance. Elle n'eſt auſſi pas moins hõneſte, en ce qu'eſtans touſiours eſclairez les vns des autres, chacun bride ſes affections le mieux qu'il peut, pour ne commettre rien d'infame, de crainte de tomber en meſpris, & puis eſtre debouté du rang de ceux qui priſent l'honneur. Et pour dire vray, ie trouue que la ſolicitude eſt dommageable à pluſieurs ſoldats qu'il y a, par ce qu'ils reſsẽblent aux ſinges, leſquels quãd perſõne ne les void, font touſiours quelque malice: auſſi eux penſent à en faire. I adiouſteray encor que ſi quelcun entre leſdits Eſpagnols, ignore ceci ou cela, il eſt inſtruit par les autres, auecques auſſi bon zele, comme il reçoit non ſeulement les inſtructions, ains les reprehenſions. C'eſt là ſommairement le profit qu'ils recueillent de leurs Camarades.

Moyen de mettre ceſte diſcipline en pratique entre les François.

Or voyons à ceſte heure en quelle maniere nous-nous pourrions preualoir d'vne telle couſtume, pour en tirer quelque vtilité, puis que les autres y en trouuent beaucoup. Il me ſemble qu'en ce qui touche la premiere eſpece, que nos Capitaines ne s'y ſçauroyent accommoder ainſi

que les Capitaines Eſpagnols, d'autant qu'il leur faudroit rompre vne autre couſtume, qui pour auoir deſia pris grand' force ſeroit difficile à oſter, c'eſt de tenir leur table appareillee ſelon leurs moyẽs, tantoſt aux vns, tantoſt aux autres de leurs ſoldats, qui s'eſtimeroyent deſdaignez de eux, ſi par telles & autres ſemblables priuautez ils n'eſtoyent entretenus. Car le ſoldat François a ceſte perſuaſion que ſon Capitaine ne lui doit dénier ni les careſſes, ni la table, puis qu'il reſpand ſon ſang pour l'amour qu'il lui porte: & celui qui, pour eſpargner, fait le retenu, on l'eſtime vne chicheface. Mais pour ſe bien acquiter de ceci, il y va de la deſpenſe, outre la quelle ſi nos Capitaines vouloyent encor desfrayer trois ou quatre Camarades, ils n'y pourroyent ſatisfaire qu'en deſrobant exceſſiuement: ce qui leur tourneroit à honte. Les ſoldats Eſpagnols ne vont ſi librement manger chez les leurs, ſinon en cas de neceſſité, ou qu'ils ſoyent conuiez: ayans ceſte diſcretion de cõſiderer qu'ils ont aſſez de charges ſur les bras, comme auſſi ils ont. Et tel y a qui tient en ſa maiſon plus vingt bouches, & treze ou quatorze cheuaux. Leur reconfort eſt, qu'ils

ont

out (comme ils disent) vn puissant Roy, qui ne souffrira iamais qu'ils demeurent pauures. Ainsi void-on que aucunes choses sont propres aux vns, & nó aux autres, pour certaines causes, qui font les diuersitez. Ie ne ingeray de mesme de la secóde espece, que i'ay fait de la premiere: car i'ay opinion que nos soldats la doyuent pratiquer, & qu'on les y doit viuement persuader, tant pour les fins dont i'ay parlé, que pour touſiours les accouſtumer de se rendre plus compatibles les vns auec les autres. En vne de nos compagnies on trouuera ordinairemẽt le tiers de soldats, qui la premiere semaine auront mangé leur paye. Mais quand ils ont des associez, ils s'entr'aprenẽt à viure, & s'entr'instruisent à fuïr les querelles dont nos Regimens sõt fort infectez, & quelquefois en vn iour il s'y en engendre trois ou quatre. Au contraire les Espagnols ont cela de singulier de les detester entr'eux. I'ay ouïaffermer à des Capitaines de ce braue Tertio, auquel commande Petro de Pas, qu'en dix-huict mois, ils n'en ont veu arriuer pas vne en icelui. Ils ne s'en exemptẽt pas pour auoir faute de courage, car ils en ont autant qu'il se peut dire, ains pource qu'ils

ont de la modestie, & qu'ils sçauent que leurs espees se doyuent employer pour combatre leurs ennemis, & nõ pour s'entretuer eux-mesmes.

Ce discours est imparfait.

Des recompenses ordinaires, qui se donnent aux soldats Espagnols, quand ils ont commis quelque acte segnalé: ce qui s'apelle entr'eux, Auantages.

DIXSEPTIEME DISCOVRS.

A sçauoir si les Princes se doyuẽt aucune recompense aux braues soldats.

IE ne suis pas de l'opinion de quelques vns, qui pour vouloir parauẽture flatter les Princes, maintienent que les recompẽses qui se distribuent aux gens de guerre procedent de leur pure liberalité, & que de droit ils n'y ont aucune obligation. Et la raison qu'ils alleguent, c'est qu'ils les payent pour se bien employer, & que le surplus qu'ils obtienẽt, c'est faueur. Vrayement ils font la balãce trop inesgale, que ie desirerois ramener à quelque esgalité: ce qui se fera, en donnant pareil poids au merite

merite des inferieurs qu'à la bonne volonté des ſuperieurs. Mais ſi nous conſiderons les Loix militaires & les couſtumes, nous trouuerons qu'en telles actions il y a plus de deu que de grace. Et tiens pour bonne la regle qui veut, que cõme la ſolde precede le ſeruice, qu'auſſi la recompenſe ſuyue le merite. Certes s'il y a gens au monde qui trauaillẽt & hazardẽt beaucoup en ſeruant, ce ſont les ſoldats. Pourtãt ne doyuẽt-ils eſtre fruſtrez des loyers que les moindres d'eux eſperent, & que les grands ne leur ſçauroyent dénier. Car la valeur demõſtree à vne force atractiue qui arrache des bouches & des mains meſmes de l'ignorãt, de l'auare & de l'ingrat, des louanges & des couronnes.

Enquoy cõſiſtẽt les recompenſes,

Or ces auantages, dequoy i'entens parler, conſiſtent en deniers, & ſont petites recompenſes qui s'ottroyent par le Roy Catholique, ou ſes lieutenans generaux, à ceux qui ont fait quelque prouëſſe. Les moindres ſont de deux eſcus, & les plus grandes ſont de huit. Et ce qui eſt encor à noter, eſt que ſi vn ſoldat qui a deſia eſté beneficié, refait encor actes extraordinaires, il reçoit nouueau bienfait. Ie ſuis memoratif d'en auoir veu pluſieurs qui à di-

uerſes fois auoyent obtenu chacun en particulier, iuſques à vingt & vingt & cinq eſcus dauantage, outre leur ſolde ordinaire: qui eſt à mon auis vn tresbeau moyen pour l'entretenement d'vn ſoldat, & vne honneſte marque de ſa valeur. Aucũs toutesfois logent ces loyers-ci ſous le titre d'vtilité, & non ſous celui d'hõneur. Mais s'ils regardoyent à la cauſe qui a acquis, autant qu'à la qualité de la choſe acquiſe, ils verroyent qu'ils ſont auſſi hõnorables que profitables. Communément le general les aſſigne, pource qu'eſtãt auiourd'hui ſur les lieux il conoit ceux qui en ſont dignes, pluſtoſt que le Roy qui en eſt eſloigné. Et quand il a baillé ſon ordõnance à quelqu'vn, apres qu'il aille où il voudra, moyennant qu'il ſerue dans les bandes d'Infanterie, qui ſont reparties en diuers lieux de ceſt Empire, touſiours ſera-il payé, car telles dettes ſont merueilleuſement priuilegiees.

Leur origine & vtilité.

Ie n'ay point ſçeu ſçauoir quand ceſte couſtume a eu commencement: mais ie preſume que l'Empereur Charles en a eſté l'autheur, lequel ſe trouuant aux armees & aux exploits, a iugé qu'elle eſtoit neceſſaire pour maintenir & acroiſtre la valeur

valeur de ſes ſoldats: & par les fruicts qui s'en ſont veus, & ſe voyent encor, on peut affermer que ſon iugement a eſté fondé en bonne raiſon. Eſtant vray ce qu'a dit quelqu'vn, que quand on ſeme force honneurs on fait leuer beaucoup de vertu. Car le ſoldat qui void ſon prix aſſeuré, cõme deuant ſes yeux, ne craint nullement de s'auenturer (l'occaſion s'offrant) aux perils, pour monſterer qu'il a du courage, & qu'il eſt deſireux de renom: dõt s'enſuit auſſi qu'il eſt plus affectionné à bien compoſer ſa vie. I'ay ouï dire à ceſt honnorable vieillard Pedro de Pas, que dans ſon Tertio ou Regimen, qui eſtoit de vingt & trois enſeignes Eſpagnoles, il y auoit plus de douze cens eſcus d'auantages par chacun mois, qui eſtoit vn bon teſmoignage qu'il eſtoit rempli d'hommes valeureux.

Il y aura parauenture quelque Cenſeur qui fera ſur ceci vne exclamation, & dira, Comment, n'eſt-ce pas vne prodigalité exceſſiue q̃ bailler quatorze mille eſcus par an, d'extraordinaire à vn Regimen? Entretiendroit-on pas de cela deux cens cinquãte bons ſoldats? Mon ami, qui t'arreſtes tãt au nõbre, ie t'accorde que tu auras des ſoldats: mais de bons, ie te le nie,

Reſponſe à ceux qui eſtiment l'argent eſtre mal employé en telles recompenſes.

cas pour les rendre & auoir tels, il les faut traitter dignement. Ie m'esbahi de quoy tu iettes si fort tes yeux espargnãs sur les legitimes loyers des longs labeurs d'autrui, & les destournes de toy-mesmes. Car que fais-tu sinon viure delicieusement, n'ayant autre peine qu'à remplir tes coffres de richesses publiques, qui surmõtent de beaucoup ce que tu estimes superflu & que tu voudrois encor attraper? Tais-toy, ie te prie, ou autrement ie conseilleray qu'on t'enuoye reconoistre la premiere bresche qui se fera. Or si on pẽsoit que ie vouluſſe seulement aller recerchant ce qui est bien ordonné entre les nations estrãges, pour y adiouster la louãge deuë, sans passer plus outre, on se trõperoit. Ie veux apres auoir representé ce qui merite l'estre, inciter par là nos grands à imiter ce qui aporte tãt de fruict à autrui, pour il lustrer nostre Infanterie, laquelle estant bien policee & traittee, ne cede à aucune qui soit au monde.

Du peu de ordre obſerué entre les Frãçois pour le regard des recõpenſes.

Quand ie me ressouuiens du peu d'ordre qu'il y a aux remunerations de nos soldats François, i'ay honte de quoy tant de prudence qu'il y a eu parmi nous n'a peu aperceuoir qu'il faloit faire d'auãtage

ge que nous n'auons fait. Ie ſçay bien que celui qui fait paroiſtre ſa vaillance peut mõter aux grades des cõpagnies. I'ay veu auſſi aucunefois que quand quelques vns auoyent commis de beaux actes, on leur donnoit dix & vingt eſcus pour vne fois: ce qui eſtoit encores rare. Il faut eſtablir quelque choſe plus ferme & plus continuee, ou bien q̃ nos remunerateurs ſoyẽt accuſez d'ingratitude. Mais oſerois ie dire celle qui ſe void ſouuent, quand il eſt queſtion des pauures eſtropiez ou enuieillis aux armes, qui requierent qu'on ait cõpaſſion d'eux? Si de cent les dix reçoiuent gratification, c'eſt tout: & encor quelle eſt elle? Vne place de Moine Laïe dans vne abbaïe, où apres que le pauure ſoldat eſt arriué, il n'y aura pas demeuré quinze iours que la pluſpart des Moines (qui ſe mocquent des labeurs, des perils, & des coups, & ne celebrent que l'oiſiueté, la ſouppe & les gobelets) lui font tãt de trauerſes, qu'il eſt cõtraint de cõpoſer à cinquante ou ſoixante frãcs pour ſa penſion, & ſe retirer ailleurs. Ces exẽples võt deſcourageant nos gens de guerre, & les induiſent à prendre de mauuuaiſes deliberations, ce qui n'auiendroit ſi ſouuent, ſi

lon eſtabliſſoit dans nos bandes la couſtume que i'ay propoſee.

Moyẽ d'eſtablir ceſte diſcipline.

Mais pource qu'auiourd'hui noſtre France n'a point de flottes annuelles des deux Indes, comme ce grand Empire qui la va menaçant, il faudroit, ne pouuant faire autant, au moins faire quelque partie de ce qui conuient pour rendre plus braues & obeiſſans ceux qui portẽt la picque & l'harquebuſe pour la defẽdre. Et ie demande, quant à vn Regimen de dix enſeignes on aſſigneroit ſeulement quatre mil le eſcus, pour les auantages par chacun an, leſquels on donneroit apres auoir eſté acquis par actions ſignalees, & non autrement, qui ſeroit pour dix Regimens quarante mille eſcus: ſeroit-ce vn ſi mauuais meſnage pendant vne guerre? I'eſtime q̃ pour vn petit Duc ce ſeroit trop. Mais pour vn Roy de France l'on reputeroit vne telle deſpẽſe petite, pour le bien qui en reſulteroit, lequel ſe mõſtreroit en ce q̃ le ſoldat en deuiendroit meilleur combatant & mieux viuant, quand il verroit ſa peine & ſa diligence eſtre reconue. On ne ſçauroit croire la mauuaiſe opinion q̃ les eſtrangers ont conceuë de nos ſoldats François, les ayans veus es voyages de Flandres

Flandres & aux guerres de France, si desordonnez en la campagne, & quelquefois si mal combatre. Et combiẽ que cela soit procedé en partie de leur auoir trop laſché la bride, & de les auoir trop mal payez: si peut-on dire auſſi que le peu de recompẽſe qu'ils ont eſperé, & qu'on leur a donné, les a fait deſpiter, & cercher par toutes voyes le profit, puis qu'on leur déniоit les loyers d'honneur. Deuenõs donques plus diſpoſez à remedier à nos defauts. & à ſuyure le bon órdre, ayant conu noſtre negligence paſſee, & monſtrons à ceux qui ſi liberalemẽt expoſent leur vie quand on leur commande, qu'on les a en recommandation: & alors nous conquerrons & garderons. Ie dirois à ceſte heure quelque mot de grandes remunerations & autres marques honnorables qui ſont apparentes, qui appartiẽnent à ces braues Capitaines & gentils cheualiers qui executent les belles entrepriſes: mais ie m'en deporteray, pource que ie ſuis preſſé de digerer les dures amertumes d'vne appre henſion aſſez bien fondee de priſon perpetuelle.

QVATRE PARADOXES militaires.

DIXHVITIEME DISCOVRS.

PREMIERE PARADOXE.

Qu'vn eſquadron de Reitres doit battre vn eſquadron de lances.

CEvx qui ſont quelque peu verſez aux lettres ſçauent biẽ que Paradoxes ſont ſentences ou propoſitions qui repugnẽt aux opinions communes, & par le paſſé il y a eu des Philoſophes qui en ont propoſé quelques vnes qu'ils auoyent tirees de la doctrine des Stoiques, ou que ce fuſt pour monſtrer qu'on pouuoit tirer fruict de ce qui ſembloit infructueux, ou pour exercer leur eſprit. Quoy qu'il en ſoit i'ay biẽ voulu à leur exemple (pour donner matiere de diſcourir à pluſieurs gentils Capitaines) mettre en auant ceux-ci, eſtimãt que quand ils auront eſté bien examinez, qu'aucuns leur donneront parauenture autant de credit qu'à l'opinion vulgaire.

Entre

Entre ceux qui font profession desarmes, on tient pour certain qu'vne troupe de lances doit batre & desfaire vne troupe de pistoliers: & semble que si quelqu'vn en vouloit douter, on l'estimeroit soldat peu pratiqué. Les Espagnols & les Italiens en doutent encores moins que les François. Et combien que ce soyent gens qui sçauẽt auecques iugement aprouuer ou réprouuer ce qui leur est presenté, si cuide-ie qu'ils s'appuyent sur quelque legere experience, plus que sur autre fondement de raison. Mais en ce fait, comme en plusieurs autres, elle manifeste souuent des effects, desquels quand on a bien cõsideré les causes, on trouue qu'ils deuroyent arriuer d'vne autre maniere. Les Reitres deuroyent plustost que nuls autres estre defenseurs de ceci, pource que leur reputation y consiste: & parauenture s'ils se fussent tousiours monstrez fermes & diligẽs à le faire auec la main, qu'il auroyent maintenãt moins de difficulté de le defendre auecques la langue.

Reitres adroits à manier la pistole, & ses quand on s'en sçait bien aider.

Cependant il leur faut donner l'honneur d'auoir mis les premiers envsage les pistoles, que ie pense estre tres-dangereu *quel auan*

tage ilsſem blent auoir par deſſus les lãciers,

Vne lignee que les harquebuſes ont enfantee, & (pour en dire ce qui en eſt) tous ces inſtrumens-là ſont diaboliques, inuentez en quelque meſchãte boutique pour deſpeupler les Royaumes & Republiques de viuãs, & remplir les ſepulchres de morts. Neantmoins la malice humaine les a rendus ſi neceſſaires, qu'on ne s'en ſçauroit paſſer. Or pour s'en preualoir il conuient auoir vn ſoin merueilleux, ce que toutes nations n'ont à beaucoup pres (i'entens des piſtoles) tel que les Alemans: qui eſt occaſion que ie les mettray ſur les rangs, comme ceux qui emportent le prix en ceſte eſpece de caualerie qui porte telles armes. Ie ne m'arreſteray point à deſchiffrer par le menu toutes celles du Reitre, car on ne les conoiſt que trop. C'eſt aſſez de dire que les defẽſiues ſont pareilles à celles des lanciers en bonté, mais les offenſiues les ſurpaſſent: parce que le gẽdarme ne ſe ſert de ſa lance, que pour vn coup, là où le Reitre porte deux piſtoles, dequoy il en peut tirer ſix ou ſept, qui endommagent grandement quãd il le fait à propos. Chacun porte auſſi l'eſpee, dõt les effects peuuent eſtre eſgaux. La piſtole pouuant donc fauſſer les armes defenſiues, & la lãce non

ce non, il faut conclurre que le Reitre a l'auantage aux offenſiues, & eſgalité aux defenſiues.

Quel auantage le lancier ſemble auoir par deſſus le piſtolier. Specialement teſte à teſte.

En faueur du lancier, on peut auſſi mettre en auant qu'il eſt mieux monté, & a la tenuë plus ferme que l'autre: pareillemẽt que la lance effraye de loin quand on la void branſler auecques ſa longue banderolle. A ceci ie reſpondray, que l'ordre maſſif & ſerré que tienent les Reitres, ſuplee à la foibleſſe de leurs cheuaux & de leur tenuë. Quant à l'effroyement de la lãce, il n'eſt pas de ſi grãde efficace qu'eſt l'eſtonnement qu'apporte la piſtole, quãd on la ſent bruire de pres. Faiſons combatre, dira quelqu'vn, ces deux champions l'vn contre l'autre, & celui qui ſera ſuperieur, enſeignera leq̃l des deux eſquadrõs le deura eſtre. Ceſte obiection a belle apparẽce, mais elle peut eſtre fauſſe. Car en ce fait-ici les raiſõs particulieres ſont differentes des generales. C'eſt comme ſi on diſoit, puis qu'vn harquebuſier en campagne tuera vn picquier armé de corcelet, il s'enſuit que les harquebuſiers es iournees desferont les bataillõs de picques: ce qui aduient tout au contraire, eſtant certain que le plus ſouuent leſdits bataillons dõ-

nent les victoires. Mais posõs le cas que le lancier & le pistolier s'attaquẽt, tousiours l'issuë en sera douteuse, combien que i'estime que si le pistolier se garde de heurter teste pour teste contre le lancier, qu'il aura l'auantage sur icelui, à cause de la grande offense que font les armes qu'il porte. Si on replique, que parmi la Noblesse on tient pour maxime qu'vn bon gendarme doit batre aisément vn Reitre, ie respondray que parmi les Alemans ils en tienẽt vne toute contraire. C'est qu'vn braue Reitre doit tuer le gẽdarme qui le vient assaillir, & emmener son cheual: car il faut qu'ils grippent tousiours quelque chose. Voila comme des deux costez chacun veut garder son honneur, iusques aux combats priuez.

Qui des deux esquadrons doit auoir l'auãtage.

Toutesfois le principal est de monstrer quels doyuent estre les euenemẽs de ceux qui se font en gros. Et pour en bien iuger, l'on doit considerer en premier lieu la valeur des hommes. Sur quoy les lanciers diront que leurs compagnies estans plus fournies de Noblesse que celles des autres, qu'aussi elles doyuent estre plus valeureuses. Mais il faut noter aussi que dãs les cornettes de Reitres il y a de la Noblesse

bleſſe quelque peu, & quantité de ſoldats experimentez. Et quant aux Capitaines, pource qu'ils ſont ſi ſouuent employez de diuers Princes, ils doyuent eſtre entendus en l'art militaire. Et pour auoir pluſtoſt expedié, ie preſupoſe, qu'en courage, experience & nombre, les deux eſquadrons ſoyent eſgaux. Voyons lequel des deux garde mieux l'ordre. Car quād on l'obſerue (cóme il cóuient, allāt à la charge) cela donne vn grand fondement à la victoire. En ceci il faut dire que les Alemans ſurpaſſent toutes les autres nations, par ce qu'il ne ſemble pas ſeulement qu'ils ſoyēt ferrez, ains qu'ils ſoyent collez les vns auec les autres: ce qui procede d'vne ordinaire accouſtumāce qu'ils ont, de ſe tenir touſiours en corps, ayant apris tant par vne conoiſſance naturelle, que par eſpreuue, que le fort emporte touſiours le foible. Et ce qui rēd encores bon teſmoignage qu'ils ne faillēt gueres en ceci, eſt que quand ils ſont rompus, ils ſe retirent & fuyuent ſans ſe ſeparer eſtans tous ioincts enſemble. Les lanciers ne font pas ainſi, ains le plus ſouuent en attaquant, ils ſe mettēt eux-meſmes en deſ-ordre: & l'occaſion eſt, qu'il faut vn peu de carriere

pour bailler coup à la lance. Mais ils la prenent trop longue (au moins le François) car son ardeur fait que de deux cẽs pas il commence à galloper, & de cent à courre à toute bride, qui est faire erreur, n'estant besoin de prendre tant d'espace. Puis donc que c'est vne maxime, que les esquadrons se rompent du violent choq qu'ils reçoyuent, faut-il pas inferer que ceux qui se maintiennent plus serrez, & heurtent auec tout le corps ioint, font vn plus grãd effort & effect? Il est mal-aisé de le nier. Et qui est-ce qui pratique mieux ces reigles que les Reitres, quand ils veulent bien combatre?

Response à vne obiection, Que les Reitres se sont laissez battre plusieurs fois.

Plusieurs n'approuueront ceci, & obiecteront que lesdits Reitres ne se fussent laissé battre tant de fois, s'il y eust eu tant de vertu en leur bon ordre. A cela diray-ie, que la coulpe n'est prouenuë d'icelui, ains de quelques mauuaises coustumes qu'aucuns d'eux ont suyuies, venans au combat. La premiere est qu'estans à vingt pas des ennemis ils leur tournent le flanc & deschargent sur eux leur salue de pistoles: pource (disent-ils) que plus de gens peuuent tirer que s'ils heurtoyent par teste. Et si lesdits ennemis s'estonnent & tour-

tournent le dos, ſans doute ils les acouſtrẽt mal. Mais s'ils tienent ferme, ils võt refaire vn grand circuit pour recharger ou reprendre nouuelles piſtoles. Or il eſt auenu ſouuent qu'on ne leur a pas ſeulemẽt donné le loiſir de retourner teſte: car on a interpreté leurs tours & retours à vne fuite, & les a-on ſuyuis ſi chaudement, qu'ils ont pris la carriere tout du lõg. Ceſte mal-inuẽtee façõ eſt plus propre pour iouer aux barres que pour combatre. Et m'esbahis que ceux qui les ont cõduits ne ſe ſont ſouuenus q̃ la piſtole ne fait quaſi nul effect, ſi elle n'eſt tiree de trois pas, & que les troupes ne ſe rompent point ſi elles ne ſont viuement enfoncees. Vne autre coutume qu'ils obſeruent eſt, q̃ lors que les premiers rangs de l'eſquadrõ cõmencent à tirer, tout le reſte deſcharge auſſi, & la pluſpart en l'air. Parauenture imaginẽt-ils que ce grand bruit fera peur aux ennemis: ce qui ſeruiroit, s'ils reſſembloyent à des moutõs, ou à des corbeaux. Mais les Frãçois & Eſpagnols ne ſont pas ſi aiſez à eſtonner. L'incõuenient qui prouient de ceci eſt tel: c'eſt que les derniers rangs qui doiuent touſiours pouſſer les premiers, ſe voyans auoir tiré en vain tie-

Fautes que cõmettent les Reitres.

nent bride au lieu de s'auancer, & entrẽt pluſtoſt en effroy que ceux qui ſont à la teſte & au peril. Il ne faut donc pas trouuer eſtrange ſi ces mauuaiſes manieres de combattre ont engendré de mauuais ſuccés. Mais ſi on veut regarder aux autres Reitres qui ont attaqué, comme ils deuoyẽt, on trouuera qu'ils ont fait du meurtre, & mis des lanciers à vau de route : ce qui a rendu leurs Chefs plus auiſez, leſquels leur font tenir maintenant les bonnes voyes.

De l'effort des deux eſquadrons venãs à ſe charger.

Parlons de l'affrontement des deux eſquadrons. Sur cela ie dirai, encores que celui de lances face ſa charge valeureuſement, qu'il n'en peut ſucceder grand effect: car à l'affronter, il ne tue perſonne, & y a du miracle quãd quelqu'vn l'eſt de la lance: mais il peut bleſſer des cheuaux: & quant au choq il eſt ſouuent peu vigoureux, là où les Reitres biẽ inſtruits ne deſchargent point leurs piſtolets qu'en heurtant : & tirant de pres les coups portent, qu'ils adreſſent touſiours aux cuiſſes ou aux viſages. Le ſecond rang tire auſſi, de ſorte que la teſte de l'eſquadron de gendarmes ſe trouue à ceſt abord demi ruinee & eſtropiee. Et comme ainſi ſoit que le pre-

le premier rang d'icelui puiſſe faire quelque mal auec la lance, principalemẽt aux cheuaux, ſi eſt-ce que les autres rangs qui le ſuiuent ne peuuent faire le ſemblable, ains ſont contraints (au moins le ſecond & le troiſieme) de la ietter pour s'aider de l'eſpee. Et ſur ceci faut conſiderer deux choſes que l'experience a cõfirmees. L'vne, que les Reitres ne ſont point ſi dangereux que quand on eſt meſlé auecques eux: car c'eſt tout feu. L'autre que s'eſtans deux eſquadrons entr'afrontez, on n'a pas quaſi deſchargé la ſeconde piſtole, q̃ l'vn ou l'autre tourne. Car on ne ſe conteſte plus, comme faiſoyent les Romains cõtre les autres nations, qui demouroyent ſouuent deux heures en campagne, combatans teſte à teſte, ſans que nuls tournaſſent viſage. Pour toutes les raiſons ſuſdites ie ſuis contraint d'auouër que l'eſquadron de piſtoliers, voulant faire ſon deuoir, rompra celui de lances.

On peut encor repliquer que le gendarme porte auſſi vne piſtole, de quoy il ſe ſert, ſa lance eſtãt rõpue. Cela eſt beau à dire: mais la pratique s'en trouue fort froide, par ce que la pluſpart d'eux n'ayãs pas meſme le ſoin de la charger, & s'ẽ re-

mettans à leurs valets, qui n'en ſçauent pas mieux l'vſage qu'eux, quand ce vient à combattre, la moitié faillent, ce que pluſieurs ont eſprouué aſſez de fois: ou bien, pour eſtre mal chargees, n'endommagẽt point. Quiconque ſe veut bien aider de telles armes, il en doit eſtre curieux, comme on eſt d'vn cheual, à quoy il eſt bien mal-aiſé d'aſſuiettir les nations qui reputent ceſte occupation baſſe & ſeruile. Encores dira-on ceci en faueur des genſdarmes, qu'ils peuuẽt en telle ſorte attaquer l'eſquadron des Reitres: qu'ils le renuerſerõt: c'eſt qu'eſtans à quatre vingt pas d'icelui, ils facent ſortir les trois derniers rãgs de lãces qui lui aillent gaillardemẽt dõner par le flãc: car par ce moyẽ ils l'entr'ouuriront, rompans ſon impetuoſité, & lui aporteront frayeur, dont s'enſuyura q̃. l'eſquadron lancier en aura meilleur marché. Ie reſpondray que ie loue vne telle obſeruation, encores qu'elle ſoit peu vſitee. Neantmoins c'eſt vne choſe qui eſt commune, tant aux vns qu'aux autres. Car ſi vous l'ẽſeignez au Reitre, il vous payera en meſme monnoye, en vous iettant auſſi partie de ſon gros, pour donner par les coſtez dũ voſtre: & ainſi voſtre inuen-

inuentiõ lui seruira de remede,& parauẽture qu'il s'en preuaudra mieux que vous. Or tout ce que i'ay discouru n'est pas en intentiõ de faire desdaigner les lãces aux François: car ie cuide que ce sont armes qui leur sont merueilleusemnnt propres, estans disposez comme ils sont. Et iusques à ce qu'ils ayent apris à garder fermemẽt l'ordre,& à estre plus soigneux de leurs armes, ils ne feront les effects de la pistole tels que les Reitres. Ceux qui estiment la pistole si espouuantable & offensible, n'ont pas mauuaise opinion: à laquelle ie ne contrediray pas, moyennant qu'elle soit maniee par mains valeureuses.

SECOND PARADOXE.

Que deux mille cinq cens corselets, & quinze cens harquebusiers se peuuent retirer trois lieuës Françoises en campagne rase deuant deux mille lances.

Pourquoy ce paradoxe est rebuté de la pluspart.

ENtre les actes militaires qu'on estime segnalez, cestui-ci marche au premier rang, comme l'vn des plus difficiles. Aussi ap

porte-il vn grand teſmoignage de la ſuffiſance du Capitaine qui en vient à bout. Et comme il y en a peu qui le vouluſſent entreprendre, de crainte d'y faillir: auſſi parauenture s'en trouueroit-il peu qui aiſément vouluſſent croire qu'il ſe peuſt faire, voyant que c'eſt vne choſe qui aduient ſi rarement. Ie ne reprouuerois pas leur opinion, s'ils entendoyent qu'en l'indiſpoſitiõ où eſt maintenãt noſtre Infanterie il fuſt impoſſible de paruenir à vn tel effect. Car eſtãt ſans vſage de la picque & ſans diſcipline, ie ne cuide pas que dix mille harquebuſiers tirez d'elle, oſaſſent ſe monſtrer en plaine ſeulement deuant ſix cens lances. Mais auec les quatre mille hommes dequoy i'entens parler (& non d'autre nation que de la noſtre) reſtituez en bon ordre, obeiſſance, & en leurs anciennes armes, ie veux maintenir qu'on peut faire la retraite propoſee.

Preuue d'icelui par exemples notables tirez des hiſtoires de noſtre tẽps.

Ceux qui voudront contredire à ceci (comme il s'en trouuera pluſieurs) mettront vn argument en auant tiré de l'experience, diſans que les hiſtoriens ne preſentent aucuns ſemblables exemples, au moins ceux qui ont eſcrit les guerres qui ſe ſont faites depuis l'an 1494. iuſques à pre-

à preſent, leſquelles ont eſté treſ-memorables: & que c'eſtoit du tẽps des Romains qu'on voyoit de telles preuues. A ceci ie reſpondray, puis qu'on me bat de l'experience, que ie me veux auſſi defendre par elle meſme, & dire qu'elle ne fait pas plus contre moy que pour moy. Car ſi on regarde à ce qui s'eſt paſſé, on remarquera quelques euenemens, qui font foy que ce que i'ay mis en auant n'eſt pas impoſſible. I'allegueray en premier lieu ceſte belle retraite que fit Don Aluaro de Sande en Afrique. A ce que i'ay oui reciter il auoit auec lui quatre mille Eſpagnols, ſoldats de grãde valeur, & pour arriuer où il vouloit aller, il lui cõuenoit paſſer quatre ou cinq mille de plaine, à quoy il ne differa de s'auanturer, ſe cõfiant en ſes gens. Mais il ne fut pas pluſtoſt acheminé que dix-huit ou vingt mille cheuaux Maures lui furẽt aux eſpaules, qui deſiroyent le prendre en ce mauuais parti. Lui ayant formé ſon bataillon & exhorté ſes ſoldats tira ſa route, en laquelle il fut aſſailli par cinq ou ſix fois de la pluſpart de ceſte cauallerie: mais il le ſouſtint & repouſſa ſi brauemẽt que ſans auoir perdu plus de quatre vingts hõmes, il rẽdit le reſte à ſauueté a-

Premier exemple.

uec occisiõ de sept ou huit cens Barbares. On dira qu'eux n'estãs point armez n'enfonçoyent pas viuement comme fait la cauallerie Chrestiẽne, laquelle les surpasse de beaucoup en hardiesse. I'accorde que la nostre est plus valeureuse. Si est-ce que la leur n'assaillit pas mal, autremẽt ils n'eussent pas tãt perdu. Et par ceste exploit il appert qu'vne Infanterie resoluë & biẽ cõduite peut passer par tout. Guichardin recite aussi en son histoire vne assez gentile retraite de deux mille Espagnols, apres que leur armee eut esté rõpue à Rauẽne par les François. Car estãs ralliez en corps, encores qu'on les chargeast & suyuist auec la cauallerie, cela ne les empescha de se sauuer, mesmes ils tuerẽt Gastõ de Foix victorieux qui les poursuyuoit.

Deuxieme exemple.

Que telles retraites se peuuẽt faire quãd l'art militaire & l'instruction des soldats se trouuent coniointes en vne troupe, ie ne doute point qu'elle ne face de plus grandes merueilles que les precedentes.

En ces retraites ici apparoit beaucoup de determinatiõ, mais peu d'art, qui toutefois est grandement necessaire en tels affaires: à quoy i'adiousteray encor l'instruction des soldats. Et quand ces trois choses se trouuent coniointes en vne troupe, ie ne doute point qu'elle ne face de plus grandes merueilles que les precedentes. On dira que les François se sçauent à prẽt mal aider de la picque, ce qui est vray:

dat ses soins te à vne hardie resolution.

dequoy

dequoy ie ne m'eſbahis pas. Car quād on la veut bailler à quelcū,& le corcelet, on ne regarde à autre choſe,ſinō s'il a de bō-nes eſpaules, comme ſi c'eſtoit pour porter vn coffre,ainſi qu'vn mulet, & la Nobleſſe en a du tout quitté l'vſage. Voila pourquoy ie deſirerois que l'ordre militaire fuſt r'eſtabli, & qu'elle repriſt la pique auec laquelle on combat de pres & à deſcouuert, & laiſſaſt à la ieuneſſe & aux pauures ſoldats le maniement de l'harquebuſe, pource qu'ordinairement auec icelle les combats ſe font de loin & à couuert,eſtāt l'vn beaucoup plus honnorable que l'autre. Quand les Capitaines anciens ont voulu eſſayer vne entrepriſe difficile ils n'ont pas deſiré ſeulement d'auoir des ſoldats diſciplinez, mais auſſi ont eſtimé qu'ils deuoyent eſtre aguerris, d'autant que leur aſſeurance en eſt plus grāde. Car de vouloir tēter ce qui eſt perilleux,auec ques gens nouueaux,c'eſt eſtre mal-auiſé. Ie viendray à ceſte heure à l'inſtruction, qui eſt (comme i'ay deſia dit) es faits qui ſont extraordinaires merueilleuſemēt requiſe: & cependant nous voyons maintenant que la pluſpart des ſoldats la meſpriſent, & les Capitaines ne s'en ſoucient

pas. Or ie presupose qu'vn soldat soit vaillant, & qu'en quelque lieu qu'on le place, il fera son deuoir. Mais ie demande s'il ne le fera pas encores mieux & s'il ne combattra pas plus asseurément, quand il aura esté auparauant persuadé par bonnes raisons, qu'vn bataillon ne se peut forcer de la cauallerie par les testes: & pour resister par les flancs, qu'il les faut fortifier, comme ie diray ci apres, que s'il estoit ignorant & en doute de ce qui peut arriuer? Ie pése que personne ne le voudroit nier. Il est certain que ce qui est en partie cause de l'effroy, que souuent prenẽt plusieurs gens de guerre, est leur ignorance, entant qu'il leur semble, quand ils voyent les ennemis en barbe, qu'ils doyuent manger (comme on dit) les charrettes ferrees. Ie sçay bien que par la pratique on aprend à conoistre le vray & le faux, mais on y consume beaucoup de tẽps, si elle n'est aidee par les enseignemẽs familiers & ordinaires, que les Capitaines qui veulent auoir les bonnes compagnies sont diligens de donner à leurs soldats.

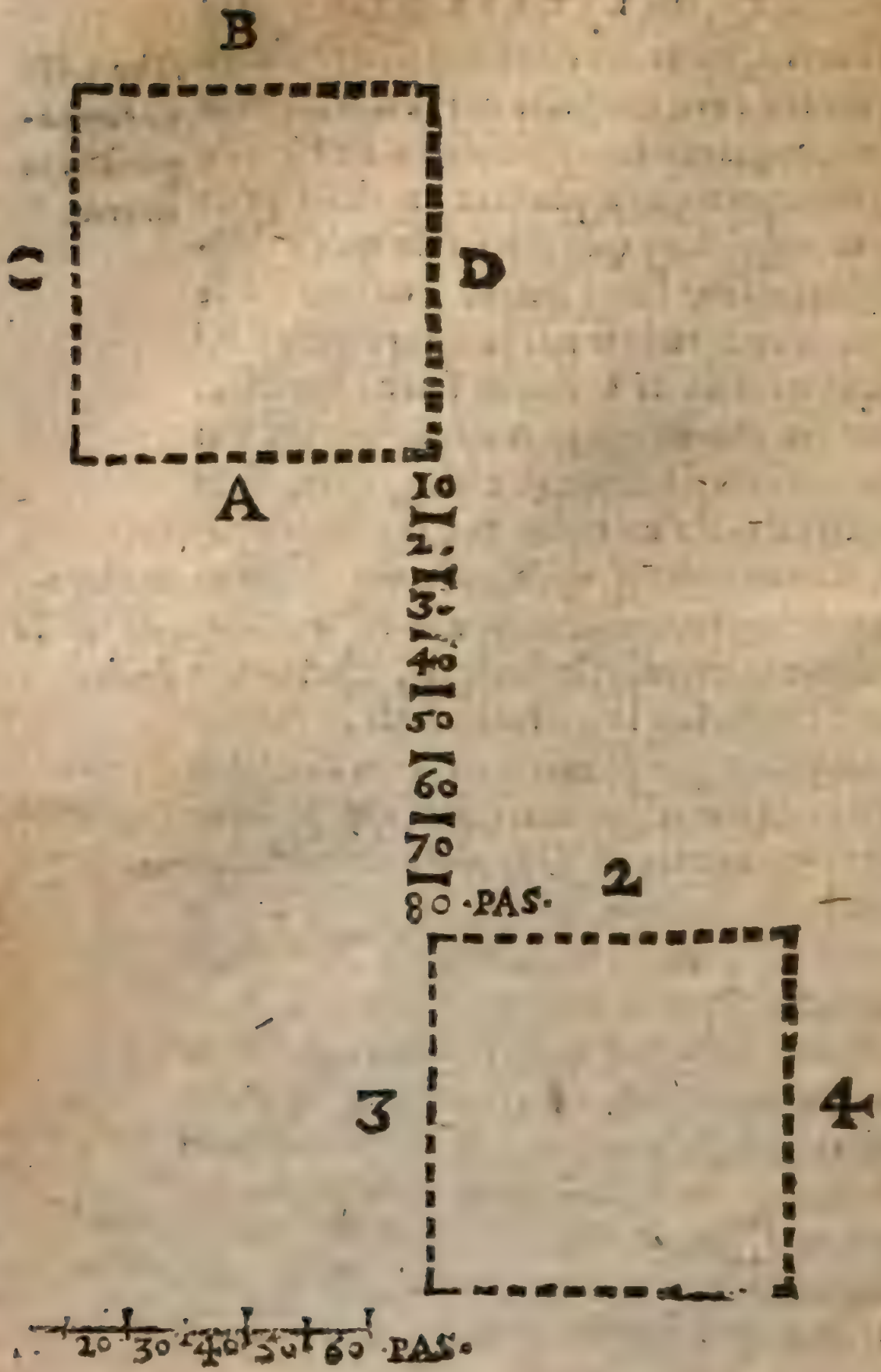
Dispositiõ de l'Infãterie suſmentiõnee pour

Ayant donques le nõbre d'Infanterie, dont i'ay fait mention, aguerrie & instituee, ie voudrois la renger en ceste maniere

niere. A ſçauoir en deux bataillons chacũ de douze cens cinquãte corcelets, & ſept cens cinquante harquebuſiers. Et ſi on demande pourquoy pluſtoſt en deux qu'en vn: ie reſpõdray que c'eſt à fin qu'ils s'entrefauoriſent l'vn l'autre, comme on le pourra apercenoir par la figure qui eſt ici adiointe, à fin de le mieux faire cõprẽdre. Car ne marchans plus eſloignez les vns des autres que de quatre vingts pas, & ſe coſtoyans, il s'en enſuit que la teſte du bataillon marquee (A) difficilement peut eſtre chargee, d'autant que le coſté du bataillon marqué (3) la flanque, cõme auſſi ladite teſte fait le meſme effect en faueur dudit flanc, par la meſme raiſon l'vne des teſtes du bataillon marquee (2) & le flanc de l'autre marqué (1) s'entreſecourent auſſi par l'harquebuſerie, en ſorte que le peril eſt grand à la cauallerie d'attaquer par tels endroits qui s'entreflanquẽt. Mais on dira qu'encor que les deux bataillons ne puiſſent eſtre aſſaillis chacun que par deux coſtez, pourquoy on ne trouue auſſi bon d'en faire ſeulement vn ſeul, lequel on ne ſçauroit attaquer par d'auantage d'endroits: car il ſemble que la reſiſtance qu'il feroit, ſeroit plu gaillarde,

faire teſte en campagne à la cauallerie.

Declaration de la figure.


B
C
D
A
10
20
30
40
50
60
70
80 PAS.
2
3
4
20 30 40 50 60 PAS.

d'autant que la force qui eſt vnie, eſt bien plus grande que celle qui eſt ſeparee. Mõ auis eſt qu'en ces faits ici, il n'eſt pas tant queſtion de regarder à la groſſeur ou petiteſſe des bataillõs, qu'à la difficulté, & à l'empeſchemẽt qu'il y a lors qu'õ ſe trouue attaqué par pluſieurs coſtez. Car c'eſt grãde auenture s'il n'arriue quelque deſordre, quand vn corps doit faire teſte en quatre lieux: mais n'ayant à la faire que par deux, les hommes s'y diſpoſent auecques beaucoup plus d'ordre & de facilité. Ie me cõtenteray de ceſte raiſon pour la verification de mon dire, encor que i'en puiſſe alleguer d'autres.

De la diſpoſitiõ des bataillons.

Quant à la diſpoſition des bataillons ie deſirerois que les files ou rangs fuſſent de cinquante corcelets, dont à la teſte y en auroit ſept, qui feroyẽt trois cens cinquante, apres dix rangs d'harquebuſiers, au mi lieu deſquels ſeroyẽt les rangs des enſeignes, puis pour la queuë ſix files de corce lets, qui ſont en tout ſix cens cinquãte corſelets, & cinq cens harquebuſiers, mis en vingt & quatre rangs. Aux flancs, où giſt la difficulté, ie les voudrois accommoder en la maniere qui s'enſuit, (ſans y placer aucun harquebuſier, comme on a accou-

ſtumé) faiſat ſix rangs de trois cens corſelets, à cinquãte hommes chacũ, leſquels ſeruiroyent pour faire teſte de ces coſtez là. Ils marcheroyent autrement que les autres ayans les ennemis prochains, à ſçauoir ſerrez & portãs leurs picques droites appuyees contre l'eſpaule, ce qui eſt aſſez en vſage, là où ceux des teſtes du bataillõ quand affaire ſe preſente, les portent trainantes en marchant, dont il aduient qu'il y a beaucoup d'eſpace entre leurs rangs. Or ces ſix rangs lors que la charge ſe preſenteroit, ne feroyent autre choſe apres eſtre arreſtez, ſinon faire vn demi tour, & ſe trouueroyẽt tous en leur ordre la face tournee vers l'ennemi, & ne tiendroyent (à mon auis) qu'enuiron ſoixante pas communs en longueur. qui ſeroit proprement ce que le bataillon, ſerré pour combattre, pourroit auoir de deſcouuert par les flancs. Par ainſi ils ſeroyent armez pour faire reſiſtãce à la cauallerie, laquelle ne ſe peut faire bonne qu'auec les picques: car l'harquebuſerie ſans couuerture ſe renuerſe aiſément. Il reſteroit encores deux cens cinquante harquebuſiers pour placer au bataillõ, entre leſquels ſeroyẽt contez les moſquetaires, leſquels ie voudrois

drois qu'ils fussent distribuez en quatre parties, en chacune soixãte, & vn peu plus, pour se tenir comme desbandez deuant les picques, & venãt la charge, ils s'iroyẽt renger sous celles des premiers rãgs des quatre costez du bataillon.

Resſponſe à vne obiection cõtre l'autre precedent.

Aucuns trouuerõt estrange que ie fais les testes si foibles & seulement de six rangs de corselets, estimans que c'est trop peu pour soustenir l'impetuosité d'vne cauallerie. A cela ie diray que quand il y en auroit dix, qu'elles seroyent meilleures, mais ie me suis accommodé selon la matiere, toutesfois ie pense que tels frõts sont suffisans pour resister aux gens de cheual, qui est chose assez facile à faire, quand les hommes ont le courage & l'asseurãce de tenir ferme, & ne s'est gueres veu de baraillons renuersez de la cauallerie par la teste. Quant aux flancs que i'ay ainsi couuerts comme on a veu, ils sont de pareille force que les testes, moyennant qu'ils sçachent bien garder leur ordre.

Du moyen que les bataillõs deuroyent tenir pour se retirer ou pour combattre.

Voici la maniere qui me sembleroit deuoir estre tenue pour combattre. Premierement quãd la cauallerie se tiendroit esloignee il conuiendroit que les bataillõs auançassent chemin, & la voyãt preparee

pour le venir charger, qu'ils s'arreſtaſſent pour ſe mieux diſpoſer en bon ordre & à fin de ſouſtenir le choc de pied ferme. Les premiers rangs de corſelets appuyeroyẽt biẽ fermemẽt en terre le bout de derriere de leurs picques, à fin qu'elles ne bougeaſſent encores qu'vn cheual s'enferraſt dedans, & les tiendroyent enuiron le milieu, & ſous ce qui outrepaſſeroit ſe rengeroyent les ſoixante moſquetaires & harquebuſiers ordonnez, ayãs le genouil en terre pour tirer là de plus grã de aſſeurãce & eſtre aucunement conſeruez. Les autres files de corcelets ſe tiendroyent debout, iointes quaſi auecques le premier rang, & feroyent le corps du bataillon. A ceſte heure la caualerie venant à la charge, ie ne doute point qu'elle ne ſe trouuaſt grandemẽt offenſee des harque buſiers, leſquels tirãs ſeulement de vingt pas droit à la teſte des cheuaux, eſtropieroyent (à mon iugement) tout le premier rang de l'eſquadron, & ſi on dit qu'ils ne ſont là gueres ſeurement, ie reſpondray qu'on ne les peut pas mieux placer à la teſte qu'en ceſte maniere : car il faut qu'ils y ſoyent pour faire ce dommage à l'affront, & encores que quelques vns fuſſent

ſent percez de lançades, ou piſtez de cheuaux, ce ſeroit parauẽture quatre ou cinq de chaque coſté, qui eſt petit mal. C'eſt choſe aſſeuree que quand vn eſquadron de cheuaux void verſer à ſa teſte à l'abordee neuf ou dix cheuaux, que les autres qui ſuyuent penſent à leur cõſcience. Or apres que ledit eſquadron auroit enduré ceſte rude ſalue, il lui conuiendroit venir donner dãs les picques du premier rang, ou il faudroit que ſon impetuoſité fuſt moderee, d'autant que les premiers cheuaux enferrez ſeroyent contrains d'arreſter, & arreſteroyent auſſi les autres de derriere. Et quand bien ceſte defenſe fleſchiroit vn peu, touſiours trouueroit-il le corps du bataillon pour ſouſtenir encor ſon choc, où giſt la principale force. Et pour dire la verité, il me ſemble comme impoſſible, quand les ſoldats ne s'eſtonneroyẽt point, de renuerſer vne telle barriere: car il faut eſtimer encores que les cheuaux courent de grande roideur, que pourtant peu de choſe les retient, le bruit & la fumee des harquebuſades les effraye, les bleſſures les arreſtent, les apprehenſions des hommes leur font tenir bride, & les cris du bataillõ ne ſont auſſi ſans quel-

que effect, combien que le plus grãd procede de la resistance des picques. Outreplus quelque rang des harquebusiers placez au milieu du bataillon pourroit aussi tirer par dessus les picquiers, lesquels se bandans pour combattre se feroyent plus petis, de sorte que partie du corps de l'hõme de cheual seroit aperçeu.

Response à vne autre obiection fondee sur l'impossibilité.

Parauenture que quelques vns se mocqueront, disans que toutes ces petites obseruations sont plus propres pour estre pratiquees aux ballets ou masquarades qu'à la guerre, & que la vieille mode est touſiours la meilleure sans s'ẽpescher de tant de nouueautez impratiquables. Mais ie ne seray pas de leur opinion, car ils me font souuenir de plusieurs de nos peres qui se mocquoyent de tant d'inuentions dont on se sert pour la fortification des places, & disoyent que c'estoyent inuentions Italiques, & qu'vn bon gros rempar suffisoit pour garentir les hõmes de l'impetuosité du canon, sur lequel il se faloit defendre picque à picque. Et toutefois l'experience nous a fait voir qu'alors les villes se prenoyent en huit iours, où à present on consume quasi vne saison, tant il faut combattre de fois, auãt qu'on ait gaigné

gné vn rauelin, puis le fossé, en apres le rempar, puis le retranchement. Car s'il se trouue dans vne place vn homme ingenieux & soldat (comme à Maistrich le Capitaine Bastian) il fait suer sang & eau à ceux de dehors. Ce que ie requiers que nostre bataillon face, ne me semble point si mal-aisé à pratiquer, veu que les soldats nouueaux à qui on aprend des limaçons font bien d'auantage de tours & retours pour leur plaisir, pourquoy donc de vieux soldats ne trauaillerót-ils à s'instituer en ce qui leur peut aporter honneur & saluation?

Responsе à deux autres obiections.

On peut faire encores deux obiections, la premiere, Que les flancs du bataillon seront tousiours beaucoup plus debiles que les testes, à cause que ceste couuerture que ie leur ay baillee, cõsistãt en vn ordre difficile, est facile à desordõner. Ie cõfesse que pour assaillir, lesdits flãcs se trouueroyent inferieurs, par ce que les bataillons marchent en auant & non pãs de costé. Mais pour soustenir de pied ferme vn effort, i'estime qu'en obseruãt ce que i'ay dit par ci deuant, qu'ils le soustiendront quasi aussi bien que les testes. Et à fin que la cõduite fust meilleure, ie voudrois que

à chacũ flanc y euſt deux Capitaines auec la pĩcque & des plus ſegnalez ſoldats. La ſecõde obiectió eſt que les quatre coings du bataillon, encores qu'on ſe ſerre, demeurent aucunement ouuerts, & de foible defenſe, comme d'enuirõ ſept ou huit pas d'eſpace, qui peut ſeruir d'entree à la caualerie. Certes ceſte cõſideration n'eſt impertinẽte, & pour y remedier, faudroit bailler place en ces encogneures à ſept ou huit des plus braues harquebuſiers, qui ne tireroyent qu'au grand beſoin, & ordonner aux ſoldats de la quatrieme, cinquieme, & ſixieme file, prochains deſdits lieux, d'y tourner leurs picques, pour ſouſtenir s'ils voyoyent vn efforts'y faire. Le plus grãd dãger pour tous leſdits gens de pied ſeroit aux deux premieres charges de la caualerie, eſtãt à preſumer qu'elles ſeroyent gaillardes: mais les ayant ſouſtenues, ils deuroyent prendre bonne eſperance ayans amorti la premiere fureur de leurs ennemis, & marcher touſiours en bon ordre par la campagne, iettans touſiours à quarante pas des bataillons quelques moſquetaires desbãdez pour tenir la caualerie plus eſloignee, & la voyant venir à eux en gros ſe fermer. I'ay grande opinion

opinion qu'en ſe gouuernant en ceſte matiere, vne glorieuſe retraite ſe pourroit faire.

Moyẽ d'eſſayer ce qu'il y peut auoir de fermeté en ce Paradoxe & remede aux difficultez, propoſees à l'encontre.

Et pour mieux cõprendre ceci, les Colonnels qui ont des Regimens, où il y a force picques, deuroyent quelquefois eſſayer en choſes feintes, comme c'eſt ordre conuient auec la raiſon, & à l'auenture qu'ils ſe trouueroyent plus ſatisfaits en eux-meſmes voyans vne peinture & repreſentation viue eſtre correſpondante à ce qu'ils auroyent imaginé, ſuiuant ce recit. Quelqu'vn repliquera que les gens de cheual pourroyent ſi mal à propos attaquer ceſte Infanterie, qu'elle ſe ſauueroit deuant eux, mais que faiſant leurs charges par petites troupes (à ſçauoir au lieu d'vn eſquadron de trois cẽs cheuaux en faire trois, chacun de cent, qui donneroyent les vns apres les autres) que cela esbranleroit merueilleuſement le bataillon. Car l'harquebuſerie ayant deſchargé ſur les premiers (qu'on ne peut nier qu'ils ne fuſſeut grandement endommagez) les deux autres eſquadrons venans apres auroyent vn grand auantage, eſtans exemptez d'vne telle offenſe, & qu'il y a quelque aparence qu'ils l'esbranleroyent. A

la verité ceſte maniere d'ataquer eſt treſbonne. Cepẽdant il y a remede: car quelques harquebuſiers de ceux qui ſeroyent ſous le premier rang de picques, pourroyent auoir rechargé, auant que la ſeconde troupe de cauallerie euſt donné, puis des deux coſtez non aſſaillis, ou d'vn, on feroit auancer les harquebuſiers pour ſecourir le coſté qui le ſeroit, & quelques vns de ceux qui ſeroyent dedans le milieu du bataillon, pourroyent auſſi tirer. Ce qu'eſtant dextrement executé, les corceleis viendroyent à receuoir continuelle faueur de leur harquebuſerie: car ſans cela leur defenſe ſeroit vn peu froide. Pour concluſion, ie crains beaucoup plus qu'il ne ſe preſente pas occaſion de tenter vne ſi braue retraite, ou qu'il ne ſe trouue Capitaine qui vueille eſtre le premier à l'eſprouuer, que ie ne doute qu'elle ne ſe puiſſe executer.

TROI-

TROISIEME PARADOXE.

Qu'il eſt profitable à vn Chef d guerre d'auoir receu vne route.

PLVTARQVE en ſes opuſcules au traité qu'il a intitulé, Qu'ō peut tirer vtilité de ſes ennemis, a aucunement verifié la propoſition preſente, où il monſtre en generál auecques vn art & eloquence treſ-grande, ce que ie pretens de monſtrer en particulier, mais groſſierement: à laquelle mienne opinion i'eſtime que pluſieurs Capitaines (eſtans parauenture esblouïs de l'aparence des choſes qui de leur nature ſont nuiſibles) voudront contredire, toutesfois quand i'aurai deſcouuert les fruicts qui ſont cachez deſſous, s'ils ne ſont en tout ſatisfaits, au moins le ſeront-ils (comme ie penſe) en la plus grand' partie. Et ſans entrer plus auant en grands circuits de paroles ie viendray à la matiere principale.

Fondemēt general de ce Paradoxe.

Ceux qui ſont conſtituez en charge militaire y montent ordinairemēt par deux voyes, l'vne s'apelle Merite, & l'autre Fa-

Fondemēt particulier

ueur. Quelques vns de ceux qui ont marché par la premiere se voyans en authorité deuienent superbes,& quelques autres qui ont passé par la seconde demeurent ignorans, qui sont des imperfections fascheuses,aussi faciles à conoistre en autrui, que difficiles à aperceuoir par ceux qui en sont possedez. Et tout ainsi qu'aux maladies qui s'engẽdrent és corps humains on aplique des remedes suiuant l'art de medecine:pareillemẽt celles-ci qui sont spirituelles en ont aussi besoin.Mais souuent l'art ni le conseil ne les aportẽt, ains l'accident,& ressemblent plus proprement à des maux & ruines qu'à des remedes. Or si aucũs s'esbahissent dequoi,en ce qui est dõmageable on y trouue du profit, qu'ils considerent le Scorpion qui porte en soy l'aiguillon & le venin, qui font la pluye mortelle,& le medicament qui lui donne gueriſon.On peut dire aussi que les desastres militaires effectuẽt aucunefois choses quasi semblables. Car en aportant vn mal aparent,ils seruent auec cela d'enseignement pour guerir celui qui est caché, qui a causé l'autre. Ce mal interieur, dequoi ie veux parler, est l'orgueil, lequel ordinairemẽt naist en ceux qui ont beaucoup

coup de ſuffiſance & de valeur,& rend l'ame auſſi diſproportiõnee, que l'hydropifie fait les corps,dont s'en enſuit vne eſtimation deſmeſuree de ſoy-meſmes,& vn contemnement d'autrui, qui ſont deux erreurs qui ſouuent font trebuſcher en de manifeſtes ruines ceux qui les ſuyuent.Et comme tous doiuent fuir de choir en ces grands incõueniens,auſſi doiuent-ils prẽdre de bonne part les corections inopinees, qui les rendent plus prudens pour n'y retomber.

Exemples des chefs d'armees qui ont fait leur profit des routes par eux receues.

Le premier exemple que i'allegueray de ceux q̃ ie preſume qui en ont fait leur profit, ſera de Gonſaluo Fernandes Eſpagnol,& treſ-renommé Capitaine, lequel ayant eſté le principal inſtrument, ſous Ferdinand d'Aragon, pour dompter & chaſſer les Maures hors de Grenade, fut enuoyé au Royaume de Naples, que ce Roy diſputoit contre les François. Venãt là auec vne armee contreux, il luy ſembla parauenture que la gendarmerie Frãçoiſe ſe romproit auſſi facilement q̃ les Genetaires Maures, & que la gloire qu'il auoit ia acquiſe les eſtonneroit. Mais il ſe trouua deceu,par ce qu'elle renuerſa ſes troupes,& lui perdit la bataille que Mou-

sieur d'Aubigni gaigna. Depuis il monstra qu'il auoit tiré instruction d'vn tel chastiment: car il se gouuerna auecques tel art & telle discretion qu'il desfit les François en plusieurs rencontres, & les chassa du Royaume.

Autre exẽple en Cesar.

Ce grand Iulius Cæsar, qui a surpassé en science militaire tous les Capitaines qui iamais furent, apres auoir ietté Pompee hors d'Italie, & l'auoit enclos dans Dyrrachium, en deuint esleué, & l'en mesprisa, en sorte qu'ayant entrepris vn grãd pays de trenchees, pour touſiours l'enserrer d'auantage, Pompee conoissant lors l'occasion, sortit & lui tua la fleur de son armee, & peu s'en falut qu'il n'obtinst victoire entiere. Ceste rude atteinte rendit Cæsar si caut, preuoyant & diligent, qu'õques depuis ne lui donna prise sur lui, ains auec ses ruses accoustumeees, l'amena au poinct qu'il demandoit & le surmonta.

I' sage de ces exẽples,

Ces deux exemples, l'vn ancien & l'autre moderne, suffisẽt pour faire conoistre que les plus grands personnages, qui ont acoustumé de moins s'enorgueillir, se laisſẽt quelquefois aller à ceste imperfectiõ: mais aussi ont-ils cela de bon qu'aisemẽt ils se redressẽt, apres auoir receu de leurs aduer-

aduersaires quelque chastiment de leur nonchalance ou temerité. Il ne faut donc pas que beaucoup de Capitaines, qui viuent auiourd'hui, ayent honte de cõfesser qu'en la prosperité on se peut desuoyer, veu que ceux qui auoyent tant de modestie ne se sont sceu contenter.

Premiere occasion de la presomption.

La premiere cause de cé mal gist en nous mesmes, & est vne mauuaise inclinatiõ, qui, fortifiee par l'accoustumãce, tẽd à nous exalter outre mesure, & quãd il s'en presente vne occasion longue d'vn quartier, elle la fait lõgue d'vne aulne. En toutes professions d'arts & sciences, ceci s'aperçoit, mais beaucoup en la science militaire, en laquelle les professeurs s'estiment dignes de choses grandes, pource qu'ils exercent les actions de fortitudes & magnanimité. Souuent entre les bandes des Espagnols on orra vn soldat nouueau, de trois escus de paye, dire (s'il sent qu'on le vueille mespriser) *Io soy tan bueno como el Rey*. Qu'on iuge à ceste heure que fera vn Capitaine qui s'est trouué en assaux & batailles? Il dira incontinent, Ie suis meilleur que le Pape. Voila comment la presomption militaire s'esleue mesmes hors des choses militaires.

Deuxieme occaſion. Vne autre occaſion y a qui aide à l'accroiſtre : ce ſont les louanges des amis, car ne ſe pouuant garder de louër ceux qu'ils aiment, & qui le meritent, en leur verſant de ce doux bruuage en quantité, ils leur en font boire tant qu'ils en deuienent demi eſtourdis. En ce cas ici, ceux qui ſont trop libres d'attribuer, errẽt ſans y penſer, & ceux qui ſont trop curieux de receuoir, errent en y penſant.

Troiſieme. Mais ce qui aide grandement à donner à l'orgueil ſa vraye forme, ce ſont les flateurs, qui ſuiuent ceux qui ſont en authorité, ainſi que l'ombre fait le corps. Car auecques leurs paroles deceptiues & pleines de vent, ils enflẽt vne ame ainſi qu'vn ballon. Si quelque ieune Seigneur a fait vn acte de prouëſſe, ils le compareront à vn Gaſton de Foix. Si c'eſt vn Capitaine plus experimenté, ils lui diront qu'il a ſurpaſſé Bertrã du Gleſquin. Et ſi quelque autre meilleur ſuccez leur arriue, ils l'eſgalleront à Scipion ou à Marcellus. A celui qu'ils veulent amadouër pour en tirer fruict, ils diſent, qu'il doit pouſſer ſa fortune, veu que les grands l'eſtimẽt, les ſoldats l'aiment, & le peuple l'admire. Ils adiouſtent encor que parmi les ennemis ſa renom-

nommee vole: & quād ils ſçauent qu'il eſt en campagne, ils craignent comme font les paſteurs de Barbarie, ſentans vn puiſſant lyon eſtre ſorti des bois, & qu'eux ſe reſiouïſſent de le voir en ſi beau chemin d'acquerir de dignes trophees, & des moyens de recompẽſer ceux qui lui ſont ſeruiteurs.

Effects de l'orgueil attiſé par none maumais naturel & par les diſcours des amis & des flatteurs.

Par ceſte douce harmonie de langage, ceſtui-ci, qui parauẽture preſumoit deſia aſſez de ſoy, viẽt à en preſumer trop, & ne demãde apres q̃ guerre & bataille: meſme les plus modeſtes, à qui les flatteries deſplaiſent, en les reiettãt ne laiſſent pas d'enhumer touſiours quelq̃ petite portiõ, pour repaiſtre ce peu de vanité qu'il y a en eux. Il ne faut point s'enquerir des diſcours qu'õ fait en ſoy-meſmes, de ce qu'õ fera, & des grandeurs futures, ains eſtimer q̃ ſouuẽt ce ſont choſes fort extrauagãtes. En ceſte diſpoſitiõ riẽ ne ſemble impoſſible, & plus on a de hardieſſe & d'experiẽce, plus l'audace croiſt: en ſorte qu'on deſdaigne ſes amis, on meſpriſe ſes ennemis, & veut on tout entreprẽdre, ſans receuoir conſeil que de ſoymeſmes. Ce ſont là les mauuaiſes humeurs que ceſte colique vẽteuſe de preſomptiõ & de flatterie engẽ-

drent en vn Capitaine.

Remede cõtre tels effets.

Ie cuide à ceſte heure q̃ nul n'oſeroit nier qu'il ne fuſt grand beſoin à vn tel de les voir purgees. Mais pluſieurs trouuent biẽ rudes & faſcheux les remedes que i'ay alleguez. Quoy qu'ils diſent, ſi ſont ils fort propres. Car quãd les humeurs ſont trop attachees, il faut qu'ils ſoyent vigoureux pour les arracher. Ces remedes ici ſont d'vne autre ſorte que ceux dõt on ſe ſert aux maladies corporelles, qui ont vne proprieté laquelle agiſt au benefice de la partie où lon les applique. Car eſtans cõſiderez en leur nature, ce ſont, cõme il a eſté dit, de vrayes ruines des corps: mais cõſiderez accidentalement ils ſe peuuẽt appeller drogues qui gueriſſẽt les eſtourdiſſemens de l'ame. Les medecins qui dõnẽt ces medecines, on les peut auſſi cõparer à celui dont Plutarque fait mention, lequel voulãt occir ſon ennemi en lui trauerſant le corps auec ſon eſpee, il lui perça vne apoſtume qu'il auoit dedans, & par ce moyen luy ſauua la vie que bien toſt il euſt perdue par ce mal caché, ſi l'autre mal inopiné ne fuſt ſuruenu, qui ſeruit pourtant de ſalutaire remede.

Au traité, Commẽt on pourra recenoir profit de ſes ennemis

Exhortatiõ

Donques les Capitaines auiſez, qui veulent

lent profiter en la ſciẽce des armes, quãd quelque malheur leur ſera arriué, apres en auoir digeré les premieres amertumes, doiuent ſe ſeruir du reſte comme de la vertu expulſiue de quelque racine orientale, peur pouſſer hors de leur entẽdemẽt les vapeurs ſuperbes qui y eſtoyẽt montees: & d'autant plus q̃ ceſte operation ſe fait grande en quelqu'vn, d'autant moins a-il à faire de medecine. Quãt aux Capitaines qui ſont pourueus d'ignorance, ils ne laiſſent auſſi de s'eſleuer en preſomption, à quoy aident (cõme aux predmiers) les bõs valets qui les ſuyuent. Mais les autres eſtans mieux appuyez de vertu, leurs pertes ſe font d'vne façon plus valeureuſe: là où ces ignorãs tombẽt en des infortunes accompagnees de vergongne. Or tant des vns que des autres i'eſtime la condition de ceux qui ſe corrigent eſtre heureuſe en malheur: mais treſ-malheureuſe eſt elle pour les autres: qui iamais veulẽt reconoiſtre en eux aucune coulpe, ains la reiettent ſur autrui ou ſur la fortune, & vont encor faiſant des orgueilleux au milieu de leur miſere. A la fin ils demeurẽt accablez de la peſanteur de quelque grand coup, ſous lequel leur indiſcretion les a portez: là où les premiers l'eui-

aux Capitaines: auec deſcription du biẽ qu'ẽ recueillent les vertudemẽt les vapeurs ſuperbes qui y eſtoyẽt eux, tandis que les vices eux & ignorãs s'ẽpirent & ſe confondent eux-meſmes.

tent, pour s'estre de bõne heure reconus, apres en auoir receu vn petit. Dont est aisé à iuger, que les aduersitez qui ramenent à prudence, sont meilleures que les prosperitez qui en eloignent. I'allegueroi des exemples domestiques de plusieurs Capitaines des nostres, qui n'ont pas nié à leurs amis auoir tiré profit de ces corrections extraordinaires. Mais pource que i'estime que ceux qui hantent la guerre en peuuent auoir experimenté quelque chose, ou biẽ ouï parler à d'autres, ie m'en deporteray. Seulement les admonesteray-ie de prendre plustost &

& de pres garde à leurs fautes qu'à celles d'autrui: car c'est par ce moyen que l'on aprend à ne faillir gueres.

QVATRIEME PARADOXE.

Que les experiences modernes ont enſeigné des manieres de fortifier les places, tres-vtiles pour leur petit couſt & non moins defenſables que celles tant ſuperbes que les ingenieux auoyent au parauant inuentees.

ON doit dóner ceſte louãge aux Italiẽs, qu'ils ont eſté les premiers qui ont trouué pluſieurs belles manieres de fortifier, leſquelles ils ont reduites en art, qui a depuis eſté eſtimé honnorable. Mais il n'a pas eſté moins profitable à ceux qui s'en ſont meſlez. Et parauẽture que ce dernier poinct ici a eſté en partie occaſion qu'ils ont perſuadé les Princes que tant & tant de choſes conuenoyent pour rendre vn ouurage en ſa perfection, & digne d'eux. En quoi ils n'ont pas eſté mal-habiles: car par le moyen de la grande & longue deſpenſe, l'eau eſt venuë à leur moulin. Ie n'ignore point qu'il ne ſoit bien ſeant aux grands Princes de faire les choſes grãdes, par ce qu'ils ont beaucoup de moyens, & que les petites ne les contentent pas. Si

Fortifications de grãd couſt, à qui ſeruent.

doiuent-ils auſſi les peſer dans la balance de commodité, à fin que la cherté desvnes n'empeſche point de mettre la main aux autres. Or ie ne cerche point ici ce qui eſt bien ſeant à peu, ains pluſtoſt ce qui eſt commode & vtile à tous: & principalement pour ceux qui eſtans foibles, ont beſoin pour leur cõſeruation de ſe fortifier, & eſtans paoures, ſont contrains de deſpendre peu. Il me ſemble que c'eſt vne œuure fructueuſe, que celle qui ſe fait toſt, facilement, & à petit pris, & qui s'eſgale en bõté à vne autre, à l'accompliſſement de laquelle on ne peut paruenir que par moyens tout contraires. Ie n'entens point en ce que ie veux traiter y comprendre les lieux forts par les aides de nature, ains ſeulement que l'art peut rendre tels.

Celles de petite deſpenſe à qui vtiles.

Forteresſes qui ont beaucoup couſté.

La premiere place que ie mettray en monſtre, ſera la citadelle d'Anuers, en laquelle on peut dire qu'on n'a riẽ oublié de richeſſe, de diligence, d'inuention, & d'abondãce de matiere: de ſorte qu'en toute la Chreſtienté ne s'eſt point veu vn plus beau chef-d'œuure en la fortificatiõ. Mais ſi de l'autre coſté on vient à conſiderer qu'elle a couſté à baſtir quatorze cẽs mille florins, & que ſi elle euſt eſté aſſaillie,

para-

parauenture n'euſt elle pas reſiſté dauantage qu'Oudenarde ou Maſtrich, qui n'eſtoyent fortifiees que de terre, on ſera curieux d'examiner ces affaires plus exactement. Et ſpecialement les petits potentats & les petites villes y doiuent regarder de pres: car s'ils vouloyent meſurer leur defenſe à l'aulne des grands Princes, ils ſeroyent apauuris voire ruinez, auant qu'eſtre demi fortifiez. La Citadelle de Mets a couſté plus d'vn million de francs: & croy que celle de Turin aproche de trois cens mille eſcus. Ce que ie dis pour faire trouuer eſtrange que ces grands Princes ayent tant employé en de petis chaſteaux: car ils font bien de plus inutiles deſpenſes. Mais c'eſt pour faire voir que s'ils vouloyent ſelon ceſt ordre fortifier vne telle ville que Malines ou Orleans, qui ſont de pareille grandeur, il faudroit qu'ils employaſſent cinq millions de florins, & pour en accommoder pluſieurs, leur conuiendroit de vendre le quart de leur eſtat, ou faire paix auecques leurs voiſins pour cent ans, à fin d'y trauailler à loiſir.

On me dira que cela eſt peu de cas, pour les Rois qui aux guerres ciuiles de *Cõtre ceux*

qui trouuẽt bonnes telles grandes dessenses.

Flandres & de France que despendu chacun plus de septãte millions d'or. Ie conclus au cõtraire par la mesme raison. Car apres auoir dissipé de si innumerables sõmes, vne petite doit estre trouuee grosse. Si on veut regarder par toute la Frãce, ie cuide qu'on n'y trouuera, hors mis quelques chasteaux, aucune ville qui soit à demi parfaite selõ les reigles des ingenieux. Aucuns se gouuernent en ce faict comme certaines mariees, qui se persuadẽt qu'elles seront plus belles auec vne robe de toile d'or, qu'auec vne de tafetas: & font mesmes cõsentir à leurs maris que la moitié de leur dot se gaste en beaux ornemẽs pour leurs nopces. Mais puis apres elles portent vne longue penitẽce de leur magnifique vanité. Il est bien plus vtile & à l'vn & à l'autre de conoistre ce qui est cõuenable, & ne point passer plus auãt. Quãd ie regarde les villes qu'on a assiegees du temps du Roy François & de son fils Henri, & puis celles de nos guerres ciuiles, ie suis contraint de cõfesser que ces dernieres se sont mieux defendues. encor qu'elles ayẽt esté assaillies auecques plus d'art. Et cependant la plus part n'estoyent accõmodees de ces fortifications superbes.

Ce

Ce qui monstre que tant de grandes despenses sont superfluës, puis qu'elles n'apportét point de meilleurs fruicts que celles qui sont moindres.

Comment l'on se peut aider des desseins des ingenieurs & euiter les despenses excessiues.

Les ingenieurs diront, encor que lon ne se fortifie que de terre, sans y adiouster leurs reuestemés de pierre ou de bricque (qui ne sont moins beaux que necessaires) que tousiours on suit leurs preceptes. A cela ie respõ qu'on s'en peut aider en plusieurs choses, mais qu'on doit encor plus adherer aux nouuelles experiences qui ont enseigné de tres-bonnes manieres de s'accommoder & defendre. La premiere est celle dequoy i'ay desia parlé, qui est de se fortifier de terre, qui couste dix fois moins que de grosse massonnerie, & ne vaut pis. I'allegueray pour preuue la ville de Gand, qui en deux ans a esté peracheuee de rempars, rauelins, fossez & cõtreescarpes (encores qu'elle contienne aussi grand circuit que Paris, sans les fauxbourgs) n'ayant cousté le tout gueres plus de trois cens mille florins. Et si le Roy de Espagne eust voulu faire ceste fortificatiõ suyuant les preceptes escrits, il y eust consumé plus de six millions, & vingt annees au moins. En plusieurs lieux on a veu des

villes prises, premier qu'auoir esté seulement vn quart fortifiees, suyuãt ces grãds proiects. La secõde chose que l'experience a fait approuuer à beaucoup de gens, c'est de destacher les bastions des courtines, mesmes les porter outre le fossé. Et encores qu'ils ne soyẽt pas defendus d'artillerie d'aucunes Casemates basses, ils ne laissent de l'estre tres-bien de l'harquebuserie des courtines, qui est vne offension continuelle impossible d'oster, là où les flancs des bastions se peuuent emboucher ou briser, quand les espaules sont de biles. Et aduenant qu'vn rauelin, de ceux dont ie parle, soit pris, la place n'est pour cela perduë, ains peut-on encores tresbien repousser l'ennemi: au cõtraire c'est vne consequence necessaire à celles qui les ont ioints aux rempars. La troisieme est l'vsage des retrenchemens, qui est vn remede merueilleusement vtile, peu pratiqué par le passé, mais en nos guerres ciuiles on a apris d'ẽ tres-biẽ vser. S'ils sont foibles & mal dressez, tousiours empeschent-ils d'estre forcez d'emblee, & font auoir vne supportable composition. Et quand ils sont de bonne forme & grands, ou ils conseruent, ou ils donnent vn mois de temps

de temps, ou plus (qui eſt vn ſouuerain acqueſt aux aſſiegez que l'aller peu à peu gaignant) dans lequel il peut ſuruenir des accidens fauorables pour eux. I'adiouſteray encor vne dexterité que la pratique a enſeignee à conteſter vn foſſé ſans eau, encor qu'on ait gaigné la contr'eſcarpe, & defendre pour quelques iours vn rempar, eſtant l'ennemi logé au Parapet. Car auecques pluſieurs artifices on ſçait auiourd'hui combatre l'vn & l'autre, qui plus qui moins: ainſi qu'on l'a veu en pluſieurs ſieges es païs bas & en France. Et toutes ces inuentions conſiſtent autãt en remuemẽt de terre qu'en autre defenſe manuelle.

Auis ſur les moyens de fortifier à peu de frais.

Or voici comme ie voudrois que la place que ie propoſe fuſt accommodee, preſuppoſant que l'aſſiete ſoit plaine, comme ſont les ſituations des villes de Flandres. C'eſt en premier lieu que le rempar ne fuſt que moyennement eſleué. Car ceux qui le ſont deſmeſurement, ainſi qu'en la pluſpart des endroits de Bruxelles, Tournay, Orleans & la Rochelle, ce ſont pluſtoſt montagnes que rempars. Et croy que en dedans ils ont plus de trente pieds de hauteur. Ils ſont nuiſibles en ceci, c'eſt que eſtans gaignez, il n'y a plus moyen de ſe

defendre, à cauſe qu'on ne ſe peut retren cher derriere, en façon qui vaille: eſtãt le retrenchemẽt trop dominé. Quant au foſ ſé, ie voudrois qu'il fuſt plein d'eau, ſi faire ſe pouuoit, pour euiter les ſurpriſes: ioint qu'il donne plus de peine à l'aſſaillãt qu'vn ſec. Les contr'eſcarpes ſeruent en quelque maniere, & en doit eſtre l'allee couuerte aſſez large. Autre allee auſſime ſẽble eſtre vtile, laquelle ſeroit derriere & au deſſous de la premiere, ayãt ſix pieds de largeur & autant de hauteur. Et c'eſt à fin que quand les contr'eſcarpes ſont forcees par impetuoſité (comme fut celle de Vulpian en Piedmont, où tous les ſoldats furent noyez & tuez) ceux qui la defendẽt ſe puiſſent ſauuer. Pour le regard des rauelins il les faut placer à propos hors du foſſé, & les faire de telle grandeur qu'on puiſſe dreſſer dedans vn beau retrenchement. Car c'eſt touſiours quinze iours de beſongne pour vn ennemi, encores qu'il ait gaigné la pointe. Mais le foſſé, doit eſtre ſec s'il eſt poſſible, pour y tenir les ſoldats au commencement du ſiege pour les ſorties. I'eſtime qu'elles ſont neceſſaires aux aſſiegez, pour augmenter la vigueur de leurs courages, & pour les grãds domma-

dommages qu'en reçoyuent les ennemis. Ce sont entrepriſes aſſez ſeures à vn Capitaine accort, & qui eſtonnent les aſſaillans lors qu'ils ſe voyent aſſaillis.

Moyen de defendre vne place aſſiegee.

Quant on veut attaquer vne telle place, il faut par neceſſité que ce ſoit par vn rauelin, qui eſt vn aduertiſſement tres-aſſeuré qu'on battra apres la courtine par ce coſté. Alors beſongne lon aux retrenchemens ſans s'occuper ailleurs: & auecques du temps on fait vne nouuelle ville, quand il y a beaucoup de peuple & vn ingenieur entendu. Il me ſemble qu'vn rauelin, où il y a ſoldats, doit tenir vn mois pour le moins, fuſt-ce contre le Prince de Parme, qui eſt le plus dextre aſſailleur de villes que ie ſache. Le répar & le paſſage du foſſé, plein d'eau ſe peut combatre autant. Et le retrenchement eſtant quaſi eſgal à la hauteur du rempar abatu, ſe peut defendre pareil temps, ou plus: entendant toutesfois qu'il ſoit baſti à ſoixante ou quatre vingts pas de la courtine. Or ie prens tout ceci au pis. Car il y a de ſi paures attaqueurs de places qu'ils trauailleroyent deux mois à forcer ſeulement vn rauelin. Aucuns y a qui cuident qu'ō leur peut aiſémēt coupper le chemin du foſſé.

Ie penſe quant à moy qu'il eſt difficile, & que la nuict ou le iour on y peut touſiours entrer. Or quand vne place de frontiere arreſtera autant de temps que i'ay dit vne puiſſante armee, elle aura tresbien fait ſon deuoir (car il y a peu de villes imprenables) & le Prince, qui l'aura perduë, aura ce reconfort de ce qu'ayant peu couſté à accommoder, ſon ennemi aura conſumé beaucoup de temps, d'hommes & de deniers en l'expugnation.

Cõtre ceux qui eſtimẽt l'eau nuiſibleaux rẽpars de terre.

Quelque ingenieur pourra dire, que l'eau mine les fondemens d'vn rempar, & que de dix ans, en dix ans, ils verſent ou s'eſcoulent: ce qui n'auient quand ils ſont reueſtus. Cela eſt vray où il y a eau courãte: mais le rabillage couſte peu, comme auſſi font les appuis qui ne ſouſtienẽt que terre. Mais ie leur diray auſſi qu'on fortifiera vne ville moyenne toute de terre, pource que couſtera le reueſtement d'vn baſtiõ fait de brique ou de pierre auec ſes cõtre-mines. I'aprouue ceſte maniere ici pour vn autre regard. C'eſt que les Potentats & Republiques ont meilleur moyen de pouruoir aux fortifications interieures, qui doyuent acompagner les exterieures, leſquelles cõſiſtent en toutes eſpeces de

de prouisions neceſſaires qui manquent en pluſieurs villes, ſi ce n'eſt en tout au moins en partie. Et s'en eſt perdu par ces defauts preſques autant que par faute de baſtions. Ils peuuent auſſi eſpargner de groſſes ſommes qui s'ẽployẽt à ces grãds ouurages, pour aider à entretenir vne ſuffiſante armee, ſans laquelle les plus fortes places ſe prenent: ainſi qu'il eſt apparu en Flandres. Il y en aura qui pourront encor repliquer pluſieurs choſes pour demolir noſtre fortereſſe, qui eſt beaucoup plus vtile aux foibles que belle aux grands Monarques. Cependãt ceux qui ſuyuront ceſte conſtruction ne s'en trouueront point mal: ce que les experiences futures monſtreront parauenture mieux que les paſſees n'ont fait.

Que la continuation des meſchantes procedures des guerres de maintenant fait eſtimer iniuſte vne cauſe iuſte.

DIXNEVVIEME DISCOVRS. *Le Duc de Bourgõgne eſt l'image de ceux qui ne prenent*

PHilippes de Commines recite en ſes Memoires, que le Duc de Guienne, frere du Roy Louys onzieme, s'eſtant ioint auec-

plaisir qu'à troubles & confusions.

ques le Duc Charles de Bourgongne à la guerre du bien public, & ayant consideré les morts & blessez de la bataille de Mótlehery, & plusieurs autres rauages sur le païs, que les soldats faisoyent, fut fort cõtristé, & dit au Duc Charles, qu'il eust beaucoup mieux valu n'auoir point commẽcé ceste guerre qui engendroit de si grands maux & ruines: sur quoy il lui respondit, qu'il ne se failloit esbahir de cela, & que de sa nature elle produisoit de sẽblables fruicts. Mais apres qu'il se fut retiré à part auecques ses plus priuez, il se mocqua de ce ieune Prince, qui aportoit pitié & compassiõ sur les theatres de Mars, où rigueur & vengeance ont leur souuerain Empire. Auiourd'hui nous oyons encor quasi de pareilles responses que quelques vns font à tant & tant de gens qui vont maudissant nos tempestes ciuiles: car ils leur disent, c'est la guerre, & pensent que ceste parole ouïe ils doyuent hausser les espaules à l'Italiẽne, & se preparer à souffrir encores pis. Mais il me semble que telle raison est vn peu suspecte: d'autant qu'elle vient de ceux qui ne se plaisans & repaissans qu'à rauager autrui, voudroyent qu'on estimast la guerre, comme vn mal necessaire

à fin

à fin qu'on ne fuſt reſtif de lui donner la paſture qu'elle demande. Certes il ne faut pas du tout croire à ceux-ci, de peur de confondre ce qui eſt inhumain & inique auecques l'equité & l'humanité, & faire d'vn accident extraordinaire vne couſtume ordinaire. On ne doit pas auſſi ſe pourtraire en la fantaſie les imaginations de pluſieurs autres, qui deſireroyẽt voir vne guerre exẽpte des proprietez qui lui ſont, il y a long temps, comme eſſentielles, à ſçauoir de rapacité, deſordre, & cruauté: car au tẽps où nous ſommes, que les vertus ſont liees & les vices deſchainez, on ne pourroit atteindre à ceſte perfection.

Moyẽ qui ſemble eſtre tenu en la cõſideratiõ de l'eſtat auquel ſe trouue le Royaume, pour le reſtablir.

Que dirõs-nous donc ſur ceci? Ce ſera que pour biẽ meſurer les matieres dequoy nous parlons, il faut prẽdre les reigles antiques, non celles qui ſont de fer, qui ne ſe peuuent ployer, ains celles de plomb qui ſont quelque peu ployables, & les accommoder aux pierres boſſuës & difformes, dont nos guerres ciuiles ſont compoſees (c'eſt à dire aux confuſions) & ayant conu ce qui eſt aucunemẽt ſuportable, & ce qui eſt reiectable, rappetaſſer le mieux que lõ pourra ceſte maiſõ de ſeruitude, en laquel le tant de perſonnes depuis vingt & cinq

ans on fouffert des gehennes : ou bien la raſer de fõds en comble par vne paix treſ aſſeuree, ce qui ſeroit bien le meilleur. Ie ne veux point maintenant curieuſement examiner ni balancer le droit & le tort de ceux qui remuent les armes: à fin de n'offenſer perſonne. Ie me contenteray de dire en general, que ceux qui aiment pieté & vertu, tant d'vne part que d'autre (à mõ auis) cerchent d'appuyer leurs actions ſur iuſtice, tant pour ſe ſatisfaire en interieur, qu'en exterieur. Et ſans ce bon fondemẽt les guerres ne ſe doyuent entreprendre, pource qu'autremẽt on demeure coulpable deuant Dieu, lequel ne veut pas que les hommes vſent de ces remedes violẽs, que par grande neceſſité, ni les conduiſent ſelon leurs affections deſordonnees.

Miſere des guerres ſpecialement des ciuiles.

Or en ces debats & querelles publiques, tant ciuiles qu'autres, que la malice humaine eſmeut furieuſement, ſouuent il auient que l'vn a tout le droit de ſon coſté, & l'autre tout le tort. Aucunefois il arriue que les deux parties ſont pouſſees de pareille malignité. Quelquesfois auſſi l'vn a bon droict en effect, & ſemble en apparẽce l'auoir mauuais, & l'autre au contraire. On void pareillement l'vn des partis en quel-

quelques poincts de la diſpute eſtre bien fondé, & tres-mal au reſte: de toutes leſquelles differences mon intention n'eſt pas de traitter ici. Seulement i'aduertiray les lecteurs de les obſeruer en liſãt les hiſtoires, où les bigarreures de tant de deſſeins Martiaux, ſont depeintes au vif. Mais ie pourſuyuray de diſcourir ſur ma premiere propoſition des mauuais comportemens, qui ſe voyent en noſdites guerres ciuiles, & de leurs conſequences. I'eſtime qu'õ ne les ſçauroit mieux comparer qu'à vn torrent desbordé, qui par vne impetuoſité violẽte nõ ſeulemẽt deſtruit toute la moiſſon d'vne plaine, ains arrache encor les arbres, rẽuerſe les edifices, & entraine les põts, par où il paſſe, ſans que l'art & la diligẽce y puiſſe remedier. Quicõques ſe voudra promener par la France & par la Flandre, verra aſſez de veſtiges ſur les choſes inſenſibles de nos fúreurs modernes, qui ne ſont pourtant les plus grands dommages, ains ceux qui vont conſumant les bons & vaillans hommes, & vont contaminant les mœurs des particuliers, & les ordres politiques. Vrayement il y a dequoy s'eſmerueiller de la negligẽce qui eſt telle de toutes parts qu'on ne trauaille

point au moins à adoucir ces coustumes si terribles, qui scãdalizent grandemẽt ceux qui sont contemplateurs des miserables tragedies qui se iouënt. Mesmes plusieurs qui sõt sur les theatres, & qui ont de l'integrité n'en sont pas moins scandalisez. Thucydides disoit qu'aux seditions on voyoit l'image de tous maux. Mais en nos guerres, on diroit que les maux en propre personne accourent en poste, à fin de les flestrir d'vn eternel vitupere. Et mesmement les extraordinaires vienent s'y glorifier, qui se fussent cachez il y a cinquãte ans, & n'eussent osé comparoistre. Il ne se passe annee qui ne soit marquee de quelques trahisons, perfidies, assassinats, empoisonnemens, & violences barbares: & quelquesfois ceste effroyable monstre Massacre vient à la trauerse donner degrãds coups de sa patte à ceux qui n'y pensent pas. O les estranges choses que ce sont-là!

Exemples de ces miseres desguerres.

Vn gentil-homme Espagnol m'a raconté que lors que le fort du Bac à Frezin fut pris sur les François, il y eut vn soldat Vvalon, qui s'estant trouué dedans fut fait prisonnier, & comme le superieur eust cõmandé qu'õ tuast tout, le propre frere dudit soldat qui estoit au camp Espagnol s'auança

s'auança, & monstrant vne contenance cruelle dit, Il ne faut point que ce meschãt traistre à son Roy meure d'autres mains que des miennes: & son ire ne fut point assouuie, qu'apres lui auoir plusieurs fois passé l'espee dãs les entrailles, encor que pitoyablement il se prosternast deuãt lui. Quand le mort eust eu quatre fois plus de coulpe, si est-ce que le meurtrier deuoit auoir horreur de souïller ses mains dans le sang fraternel. On lit qu'aux guerres ciuiles de Sylla vn soldat Romain ayant tué en vn combat son ennemi, en le despouïllant reconut que c'estoit son frere qui tenoit le parti contraire. Ce quevoyãt il fut faisi de telle douleur, & eut si grand despit cõtre son ignorãce infortunee, que lui-mesme se transperça de son espee, & tomba sur le corps de l'autre. Et combien que le siecle d'alors fust fort corrompu, toutesfois plusieurs louëront la furieuse pieté de ce pauure Payen. Mais l'acte de nostre Chrestien moderne, que i'ay recité, si dissẽblable de l'autre, & qui deuroit estre mis en oubli, n'eut parauenture pas moins d'aprobateurs. Si le faict est veritable, il merite d'estre couple auecques vn autre sẽblable, voire beaucoup pire, d'vn

Massacreur signalé de Paris, qui commença sa rage (cõme aucuns l'õt escrit) par ses deux nieces, de l'aage de douze ans, qu'il tua, elles ayans embrassé ses deux genoux & lui demandãs misericorde, l'ay hõte de reciter ces parrides, lesquels pourtant on n'a pas eu honte de commettre.

Autres miseres des guerres, nõtãment des ciuiles.

Mais puis que ie suis entré en ceste quariere, ie la veux parfournir. Et mettray encor vn mal en euidence, qui n'est que trop notoire, ayãt touché les autres en d'autres discours. C'est le vilain saccagement du pauure peuple champestre, voire qui est ami & partisan: car encor qu'il trauaille continuellemẽt, tant pour se nourrir, que pour saouler ceux qu'à bon droit on peut nommer Harpyes militaires, pour tout cela ils ne laissent de le manger tantost tout à coup, tantost peu à peu, auecques vne audace & mespris indicible: sans que la consideration de ce qui sert à mesme parti, & que sa deuotion y est attachee, les en puisse destourner. Les violences qui se font sur les peuples ennemis ne donnent esbahissemẽt, & n'õt besoin d'excuse encores que mesure y doit estre gardee. Mais celles-ci sõt inexcusables, pource que c'est se destruire soy-mesmes, & qui plus est faire

faire acquerir aux ſuperieurs la haine publique, qui des champs ſe porte en la ville & es citez. Leſdits ſuperieurs ſe deuroyẽt ſouuenir que dans ceſte numereuſe troupe, les pauures, les vefues, les orphelins (qui ſont ſi chers à Dieu) y ſont incorporez, leſquels en leurs angoiſſes n'ōt autre recours qu'aux larmes & ſouſpirs, qui paruienent en ſa preſence, où ils reçoyuẽt vn tres-fauorable accueil. Et c'eſt vn mauuais preiugé, quand ceux qui doyuent benir maudiſſent, & vōt arracher l'ire du Tout-puiſſant pour la lancer ſur eux qui en apparence les defendent, & en effect les deuorent. Voila ſommairement vne partie des exercices de nos guerres ciuiles, qui de iour en iour vont encores s'empirant. Et qui eſt occaſion que ſouuẽt les bien entendus, qui pẽſent auoir la meilleure cauſe, en voyant tant de miſerables façons de proceder qui inſtruiſent à faire toutes ſortes de maux, ſans ſcrupule, entrent en des doutes, qui vont comme esbranſlans la fermeté des fondemẽs qu'ils auoyent poſez. Que ſi ceux-là vacilent par fois, penſez que doyuent faire les ſimples, qui ont accouſtumé d'aprouuer ou reprouuer les cauſes des guerres par les bons ou mauuais maniemens d'icelles.

Forfait estrãge de la plusspart de ceux qui portent les armes en telles guerres.

Quand il est questiõ de paroles on n'oit resonner que pour maintenir l'hõneur de Dieu, Pour le seruice du Roy, Pour la Religion Catholique, Pour l'Euãgile, & Pour la Patrie. Tous lesquels beaux titres obligent les ministres des armes, à faire que leurs œuures ayent quelque correspondãce auecques ce qu'ils disent. Mais quand on void apres la plus grande partie prendre du tout le cõtrepied, & iouër (comme dit le prouerbe) de la paume à bander & à racler, & plus sur les amis que sur les ennemis, c'est à dire saouler sa vengeance, son ambition, sa cupidité, & son auarice, de tout ce que la guerre fait indifferemment ployer sous soy : alors il ne faut pas penser que les personnes se taisent, puis que tant de choses souffrent.

Remonstrãce aux Frãçois bãdez les vns contre les autres.

Si vn semblable païsan, que celui qui habitoit es riuages du Danube, lequel on dit estre venu du temps de l'Empereur Marc Aurele faire ses plaintes au Senat Romain, s'esleuoit auiourd'hui parmi nous, i'imagine qu'il parleroit en ceste maniere O Chrestiens, qui vous entredeuorez plus cruellement les vns les autres, que bestes eschauffees & irritees, & entre lesquels il semble que la pitié soit morte, iusques à quand

quand durera voſtre rage? pourquoy ne dónez-vous vn peu de treſues & de relaſche aux miſerables reſtes de vos vies: à fin au moins qu'alliez en quelque repos au ſepulchre? Quelles cauſes ſi violẽtes ſont celles qui vous excitent? ſi c'eſt pour la gloire de Dieu, conſiderez qu'il na point agreable les ſacrifices du ſang humain: au contraire, il les dereſte aimant miſericorde & verité. Si c'eſt pour le ſeruice des Rois, vous deuez penſer qu'ils ſont mal ſeruis, en vous entre-tuant, pource que c'eſt diminuer & arracher les nerfs principaux de leur royauté. Si c'eſt pour la Religion que vous vous eſmouuez, il ſemble q̃ vous ignoriez ſa nature. Et puis qu'elle n'eſt que toute charité, cela vous doit induire à douceur. Si c'eſt pour l'Euangile, eſcoutez ce qu'il dit, Bien-heureux ſont les pacifiques, car ils ſeront appellez enfans de Dieu. Si c'eſt pour la Patrie, mettez-vous deuant les yeux que vos campagnes ſont quaſi deſertes, vos villages demi bruſlez, vos citez ſaccagees, vos richeſſes es mains des eſtrãgers, & voſtre gloire du tout perdue. Donques, ne cerchez plus d'excuſes pour allóger vos maux. Abbregez les pluſtoſt, ſans alleguer des neceſſi-

tez, qui imposent d'autres necessitez. Il seroit aisé de le faire si on vouloit pratiquer ceste souueraine reigle d'Estat qui excelle les plus excellentes, & dit, Rendez à Cesar, ce qui est à Cæsar, & Dieu les choses qui sont à Dieu. Mais quand ie m'auise, cõment pourriez-vous, vous autres guerriers, accomplir cela, qui auez oublié l'art de rendre, & ne sçauez que l'art de prendre? Qui parlez quelquesfois bien, & viuez tousiours tres-mal? Que sont auiourd'hui vos troupes & vos armees, sinon des boutiques de tous vices, qui laissẽt de plus horribles traces par où elles passent, que les sauterelles ne font où elles seiournẽt? Vos ennemis hayssent vostre cruauté, vos amis craignent vos saccagemẽs, & les peuples fuyent deuant vous comme deuant les inondations. Qui est-ce qui croira que vous maintenez vne cause iuste, si vos cõportemens sont si iniustes? Et quand bien elle seroit telle, ne l'exposez vous pas à toute calomnie & diffame? En somme, apprenez à mieux viure, ou ne trouuez estrange si on ne croit rien de ce que vous dites, & si on crie contre ce q̃ vous faites.

Aux gens de guerre.

Certainement voila vn lãgage fort libre, que i'estime toutesfois s'approcher si pres

A qui il faut impu-

si pres de la verité que sur icelui ie ne dõneray point de desmentie, de peur que ceux qui ont souffert, ne vinssent tesmoigner au contraire, & ne la retorquassent sur moy-mesmes. I'oste de ce rãg les gẽs d'honneur & de bien, qui font profession des armes, tant Nobles qu'autres, dont il y a encor bon nombre de toutes parts. Or toute la coulpe de ces desordres ne doit pas estre iettee sur les petits, dont les necessitez remuent souuent la malice. Car il y a des grands qui en doyuent auoir leur part, lesquels ne se soucięt de les moderer ni reprimer, & sur tous ceux-là sont plus coulpables qui aiment plustost voir des torrens de miseres, que faillir à estre vengez ou ne dominer point. Si on demande aux gens de guerre, pourquoy ils font tãt de rauages, ils respondent qu'on les y cõtraint en ne les payant point: qui est vne raison considerable. Si on remonstre aux Princes que tels comportemens sont de tres-mauuaise odeur, & qu'il les faut chasser auecques de l'or, ils disent que tout celui des Indes ne sçauroit suffire à tant de hautes payes, & aux subtils desrobemens: ce qui est à poiser. Cependant en ces excuses de part & d'autre les maux conti-

ter les maux sus mẽtionnez.

nuent, qui vont rongeant les infortunees Prouinces qui les souſtiennent, leſquels il eſt impoſſible d'euiter, puis que les grãds s'obſtinent de rendre les guerres comme perpetuelles, ayans hyuer & eſté quaſi touſiours aux champs de puiſſans exercites, dont s'enſuit à la fin que la pluſpart des hommes deuiennent beſtes de proye, les pays ſe deſpeuplẽt, les richeſſes ſe cõſument, les grands ſe maudiſſent, & Dieu ſe courrouce

Eſtat des guerres paſſees condãnant celles d'auiourd'hui.

Si on racontoit comme és guerres paſſees entre les François & les Eſpagnols, & principalemẽt en Piedmont, on voyoit ſouuent paſſer par vn village, plein de dãces & de bãquets, vne cornette de lances, & ſans aucun effroy le peuple venoit apporter aux ſoldats toutes ſortes de rafraiſchiſſemens. Demie heure apres, vne autre trouppe ennemie y ſuruenoit, qui y receuoit les meſmes courtoiſies. Et peu apres s'entrerencõtrans, elles ſe battoyẽt treſbien, & le victorieux faiſoit porter audit village les fort bleſſez, tant de part que d'autre, pour les faire pẽſer, & logeoyent en meſme hoſtellerie, les vaincus ſur leur foy, & les victorieux ſous la garde des deſſuſdits, iuſques à leur gueriſõ, laquelle ve-

nue

nuë chacun alloit retrouuer ſes Capitaines. Telles & pluſieurs autres façons de proceder acquirent aux deux natiõs tres-grand renom parmi ce peuple eſtranger, & plus d'amitié qu'on ne void à preſent entre les propres parẽs. Quand, di-ie, on, leur raconteroit cela, ils l'eſtimeroyent comme vne fable, pource que les couſtumes preſentes ſont toutes diuerſes. Et toutesfois ſi en aucunes guerres les doux cõportemens doyuent eſtre pratiquez, c'eſt aux ciuiles, où les concitoyens, apres s'eſtre attaquez en leurs maiſõs paternelles, reuiẽnent à s'entrehãter & à s'entr'aimer, ce qui n'aduiẽt pas aux eſtrangeres, car eſtans finies, il ne ſe preſente quaſi iamais occaſion de s'entreuoir. On s'y deuroit conduire comme aux querelles desparẽs, où eux entremeſlent le plus ſouuent auec ques la haine, & la force, l'equité, & l'honneſteté. En fin ceux qui obſeruent mieux la police & les bonnes reigles, & ſe monſtrent plus humains, donnent à penſer aux ſpectateurs qu'ils ont la meilleure cauſe, leſquels les fauoriſent de leurs vœux. Eux auſſi par leurs bonnes actions ſont plus ſatisfaits & plus confirmez en eux-meſmes : ce qui ſert à rendre la hardieſſe

plus viue. Au contraire ceux qui par leurs dissolutions rendent les guerres (qui desia en elles sõt terribles) du tout detestables, quand ils auroyent le meilleur droit du mõde, Dieu ne laissera de les chastier pour l'auoir poursuyui par voyes si iniustes.

Qu'vn Roy de France est assez grand, sans conuoiter ni pourchasser autre grandeur que celle qui est dedans son Royaume.

VINGTIEME DISCOVRS.

L'ambitiõ des Princes & Republiques cause de grandes calamitez.

TOvs ceux qui font profession de lire & bien examiner les histoires, confessent d'vne voix que la pluspart des calamitez & miseres qui sont arriuees sur diuers païs & peuples, sont procedees de l'ambition des Princes & des Republiques, qui ont suscité les guerres qui les ont amenees. Et qui enuoudra faire quelque doute, lise seulement les vies de Philippe de Macedoine, d'Alexandre, de Pyrrhus & de Demetrius, & les guerres des Romains contre les Carthaginois: & il trouuera qu'il n'y a riẽ de plus veritable. Et comme ainsi soit

que

que le temps aille peu à peu ſupprimãt la force des choſes les plus fortes, ſi n'a il eu pouuoir d'amortir beaucoup les flammes d'vne ſi vehemente paſſion, laquelle eſt paſſee de pere en fils, & ayant comblé de maux les ſiecles precedens eſt paruenue iuſques au noſtre. Ie ne veux point faire mention de ce qui eſt auenu depuis cinquante ans, pource qu'il y a aſſez de gens encore viuans, qui le peuuent auoir bien conſideré: mais des octante, qui auparauãt ont eſté, Philippes de Commines & Guichardin en rendent tel teſmoignage, qu'õ peut dire que la cupidité de dominer a eſté occaſion d'infinis deſordres, qui ont desfiguré la beauté des gouuernemens politiques. Perſonne ne ſçauroit nier que noſtre Eſtat n'ait danſé à la feſte comme les autres, & parauẽture plus ſouuent: mais auſſi a-il ploré bien toſt apres, ainſi que beaucoup ont fait, n'ayant reçeu autre profit des grandes guerres de Charles huitieme, & de Louys douzieme (qui n'eſtoyẽt pas pourtant ſans fondement de iuſtice) ſinon degaſt d'argent & conſommation d'hommes. Ce qui doit admonneſter les Princes de n'ẽbraſſer que celles qui ſont neceſſaires, & celles où il n'y a point de

neceſſité les reietter du tout.

Quelle conſideration doit moderer les deſirs des Princes.

Ie ſçay bien que le deſir qu'ils ont de s'accroiſtre eſt merueilleuſement vif en eux: toutesfois encor ſe pourroit-il moderer quand ils vienent à ſe repreſenter les maux & difficultez des guerres, n'eſtoit qu'ils ſe trouuent fortifiez & appuyez des conſeils des ieunes, & de la conſtume: ce qui non ſeulement l'entretiẽt en vigueur, ains l'accroiſt encores beaucoup. C'eſt choſe aſſeuree que plus vn Prince eſt grãd plus il eſt picqué de ces aiguillons-ici, qui ne le laiſſent gueres à repos, iuſques à ce qu'il ait alteré celui des autres: en quoy faiſant, il s'ẽuelope lui-meſmes en beaucoup de ſollicitudes & neceſſitez, dont il ſe pourroit bien paſſer. Ceux-là toutesfois ſont bien heureux qui au milieu de tãt de remuemens deſreiglez, de fauſſes perſuaſions & couſtumes iniques, ſe guident par prudence & ſageſſe: car ordinairemẽt ils parfont leur chemin ſans verſer, & par uienent à des fins qui leur donnent du cõtentement. Noſtre bon Roy Henri ſecõd ayant experimẽté qu'elle eſtoit la vanité des conuoitiſes, & des guerres, auoit deliberé de paſſer le reſte de ſes iours en trãquillité, & ſe contenter de la grãdeur qui lui

lui estoit restee, laquelle n'estoit pas petite: mais il pleut à Dieu de l'appeller. Et cõbien que depuis toutes choses soyent bien fort empirees en ce Royaume, neãmoins i'estime que nostre Roy a assez d'occasiõ (en conseruant & r'accommodant ce qui y est) de se reputer puissant, & heureux, sãs aller cercher auecques le fer, le feu, & le sãg, des grãdeurs forcees sur ses voisins.

Response à l'obiection des conseillers ambitieux.

En proposant ceci, ie fay entrer en cãp les ambitieux, & dire, qu'enfermer les cœurs de nos Rois dans les bornes accoustumees, c'est atiedir leurs courages, & les priuer des trophees & cõquestes, qui sont de beaux heritages à quoy leurs ancestres ont entendu qu'ils participassent: & qu'il est impossible, quãd eux vienent à se mettre deuãt les yeux la domination de Charlemagne (qui s'estendoit en Italie, en Alemagne, en France, es pays bas, & en Espagne, iusques au fleuue Ebro, ainsi que disent tous les bons historiens) qu'ils ne soyent saisis de honte de demourer croupissans chez eux sans rien faire. Certainement voila de hauts propos, qui sont (à mon amis) semblables aux furieux vents d'Aquilon qui esmeuuent les grosses tempestes: aussi eux les soufflans] souuent aux

aureilles des Rois, ils agitẽt leurs eſprits, dont s'enſuyuent les tourmẽtes des guerres, qui font ſubmerger tant de gens. S'ils conſideroyent bien la diſproportionqu'il y a dé la vertu antique à la moderne, ils ſeroyent plus retenus: car comme dit Plutarque en ſes Opuſcules, c'eſt pareille imprudence & matiere de riſee, de vouloir aproprier les faits Heroïques de ceux du paſſé aux hommes preſens, que de mettre en la teſte & aux pieds des petis enfans de ſix ans, les bonnets & les ſouliers de leurs grands peres. Mais on doit propoſer les choſes qui ſont conuenables au ſiecle où lon eſt, qui ſoyent toutesfois iuſtes & honneſtes. Nous autres François deuons penſer que le temps des grands accroiſſemẽs de la France n'eſt plus: & que maintenant nous ſommes au temps de ſa declination, auquel c'eſt beaucoup faire que de la bié conſeruer: à quoy nous deuons taſcher, ſans nous aller repaiſſant de la gloire & grãdeur paſſee, puis que nous ſommes de ſtituez de la force, de l'occaſion, & du bõheur qui y fit monter nos Anceſtres.

Reſponſe à vne autre obiectiõ tou

Il y en a qui penſent qu'vn Prince ne ſe peut appeller grãd, ni puiſſant, ſinonquãd il va adioignãt à ſon Eſtat nouuelles Prouinces,

uinces,& qu'il se fait redouter & craindre à ses voisins, à cause de ses armes,qui lui donnent audace d'entreprendre & de menacer. Mais ils suyuent le iugement du vulgaire,lequel(comme a aussi dit Plutarque)admire les foudres & Tonnerres, & tient peu de conte des doux Zephirs : eux aussi n'estimãs que ce qui procede de force,laissẽt en arriere ce qui procede de iustice : combien que l'vn soit à preferer à l'autre.Entre les Empereurs,& Rois plusieurs y en a eu qui se sontvoulu faire renommer grands par leurs conquestes,toutesfois ceux qui se sont voulu cõtenter de mettre peine de se rendre bons, & leurs peuples aussi,& de les bien regir, ont acquis vne autre grandeur, qui n'est (à bien iuger) pas moindre que la premiere,veu qu'elle profite tousiours:là où l'autrenuist ordinairement. Ie n'enten pas pourtant qu'vnPrince doyue mettre les armes sous les pieds,& les desdaigner:car ce seroit se dõner en proye, seulement qu'il s'en serue pour se garder destre endommagé : & non pour endõmager autrui sans raison.

chant la grandeur des Princes

Ie commenceray donques à represenater la grandeur de nostre Roy,par l'estẽdue de son Royaume, qui est de plus de

Consideration de la grandeur

du Roy de France.

1. *L'estẽdue du Royaume.*

deux cens lieuës Françoises de longueur. Car depuis Mets iusques à Bayonne, il y en a dauantage : de Calais iusques à Narbonne quasi autant. Mais de Morlaye en Bretaigne iusques à Antibe en Prouence, il y en a au moins deux cens cinquãte, qui est sa plus grande longueur. Vray est que depuis la Rochelle iusques à Lyon, qui est vn estreciſſement, qui se fait par le milieu de la France, il n'y a que six vingts lieuës. Mais quoy qu'il en soit, si est-ce vne tres-belle piece de terre, & bien habitee. Quãt

Sa fertilité.

à sa fertilité elle est telle que toutes choses neceſſaires à la vie humaine y regorgẽt en telle abõdance, que seulemẽt du bled, du vin, du sel & du pastel qui se transporte es pays estrangers, il y entre en contr'eschangent annuellemẽt plus de douze mil lions de liures. C'est là nostre Perou, ce sont là nos mines qui ne tariſſẽt iamais: & parauenture que des Indes Occidentales, qui sont si opulentes, il n'arriue tous les ans gueres plus de richesses en Espagne.

Son peuple

Mais le principal à conſiderer est la multitude du peuple qui le rẽplit: car de quelque costé qu'on aille, les gens y fourmillent, ainsi qu'ils faisoyent dans la Comté de Flandres, auãt que ces derniers orages

eussent

euſſent raclé ſes habitans, ſes richeſſes, & ſes ſuperbes bourgs. Ceux qui demeurent aux chãps, ſont fort ſimples & obeiſſans: ceux des villes, induſtrieux, & affables: & les hommes, qui ſe dedient aux ſciences diuines & humaines, ſont treſ-doctes. Quant à la Nobleſſe elle eſt treſ valeureuſe & courtoiſe: & n'y a eſtat en la Chreſtienté où elle ſoit en ſi grand nõbre. I'en diroy dauãtage, n'eſtoit que i'en ay aſſez parlé ailleurs: mais on peut affermer de l'vniuerſel, qu'il eſt fort adonné aux choſes religieuſes: teſmoignage que Cæſar a rendu des anciens Gaulois. Et qui en voudra douter, ie lui mettrai en auãt la deuotion de nos peres, qui a engendré plus de cẽt Archeueſchez & Eueſchez: enuirõ ſix cens cinquante Abbayes de l'ordre de S. Bernard & de S. Benoiſt, ornees de treſbonnes cuiſines: & plus de deux mille cinq cens Prieurez. Car alors c'eſtoit la principale ſainɛteté que de donner au Clergé, & ne mentira-on point quand on dira qu'il poſſede auiourd'hui vingt millions de frans de rente Qui eſt-ce dõc qui peut appeller vn pays ruiné, duquel vn des membres eſt ſi gros, gras, & abõdant? *Sa Nobleſſe.*

Taiſez-vous, dira vn cenſeur eſtrãger, *Reſpõſe à*

& ne trauaillez plus à exalter & agrandir vn eſtat où il n'y a pieté, iuſtice, richeſſe, concorde, diſcipline militaire, ni ordre. Certes, voila parler des groſſes dens, & en homme qui a les yeux clair-voyans aux miſeres d'autrui. Mais prenez vn peu de patience que i'aye fait reuiſion de ce vieil & grand vaiſſeau que les orages & tempeſtes ont ietté ſur l'arene. Et quand ie vous auray monſtré que les principaux mẽbres d'icelui, qui ont tant ſouſtenu de heurts & d'agitations, ont encor quelque force & vigueur, & que le tout n'eſt difficile à r'habiller, peut eſtre chãgerez-vous d'opinió, & confeſſerez que les reliques meſmes en ſont grandes. Ie commenceray par la pieté, laquelle (comme i'ay dit) nos peres auoyent (ce leur ſembloit) fermemẽt embraſſé: d'autant qu'ils n'eſpargnoyẽt leurs biens pour la demonſtrer. Selon ceſte raiſon, elle deuroit maintenant eſtre plus viue, pource qu'on n'eſpargne pas ſa vie pour la maintenir. Et combien que ces marques ſoyent belles, ſi ne ſont-ce pas les principales. La meilleure, & plus certaine en ce poinct (où giſt l'honneur & ſeruice que nous deuons à Dieu) eſt de le

ceux qui deſcrient & blaſonnent la Frãce à cauſe de ſes miſeres.

De la pieté

lui

lui rẽdre selon sa saincte volõté, qui nous est declaree esEscritures. Quant à l'autre partie de la pieté, qui regarde nostre prochain, nos cõtentions l'ont merueilleusement intereſſee. Si faut-il reuenir là que le François tiene le François, non seulemẽt pour son compatriote, ains pour son frere: & qu'il soit desplaisant de son mal, desireux de son bien. I'estime qu'il y en a encores beaucoup parmi nos dissipatiõs, qui pratiquent ceſt regle: & si la paix regne quelque tẽps on verra qu'en la Chreſtienté ne se trouuera de meilleurs Catholiques & Euangeliques qu'en France. Aucuns y a qui n'ont garde d'accorder ceci: car quãd ils oyent deuiser de la pieté des François, ils se sous-rient, & disent que les Huguenots ne la conoissent gueres, & des Papiſtes qui la conoissẽt la pluspart la reueſtẽt d'hypocrisie. Ie ne leur respõdray autre chose, sinon qu'encores que nostre nation ne soit plus la mignonne du Pape, si est-ce que ce vieil arbre, qui des le tẽps de Charlemaigne a respandu de si beaux rameaux par toute la Chreſtienté, les estẽdra ẽcor au benefice de plusieurs. Pour le regard de la iustice il n'y a cõtree au mõde ou elle soit mieux eſtablie & entẽdue *De la iuſtice.*

qu'en la noſtre. Et quand les corruptions qui l'ont infectee ſeront repurgees, elle reſplendira encores. Et où eſt-ce qu'il y a auiourd'hui de plus belles repreſentations de ces antiques Senats & Cours iudicielles qu'en nos Parlements? Le troiſieme poinct cõcerne les Finances (qui ſont fort ſuiettes à eſtre pincees) de quoy l'on nous eſtime demi deſpouillez,& meſmement le public. Mais c'eſt erreur de pẽſer qu'elles puiſſent tarir au Royaume. Car outre les quatre ſortes d'aimant, dequoy i'ay parlé, il y en a encores d'autres eſpeces moindres qui les attirẽt cõtinuellemẽt, & les font fluer en nos mers. Et ſi ce n'eſtoit que partie d'icelles refluent apres à Rome, par vne certaine cabale occulte, & en la Germanie par des attractiõs violentes, nous verrions ſouuent de plus grãdes marees. Cependant la richeſſe publiq̃ a eſté telle que du tẽps du Roy Henri ſecond, il leuoit ſur ſon peuple, par voye ordinaire, quinze millions de francs tous les ans, dont quelque partie a depuis eſté engagee pour les dettes: nonobſtant leſquelles noſtre Roy en tire autãt auiourd'hui. Ie demãde à ceſte heure ſi on doit appeller vn Roy deſtruit, qui iouyt d'vn tel re-

Des finances.

uenu

uenu? Le ſainct Pere qui vit auecques vne ſi grande gloire & pompe, & qui cõmande magiſtralement à pluſieurs Eſtats & Princes, ne poſſede que quinze cens mille eſcus de rente, que le bon meſnagement de ſes modernes predeceſſeurs lui a acquis: car du patrimoine de ſainct Pierre, il n'a heritéque d'vn filé pour peſcher, & ſainct Paul, que d'vne manteline. Ceux donc qui diſent que le Roy de France eſt à l'hoſpital, ſont mal informez: car encores qu'il doyue cinquante milliõs de frãcs il en ſera quitte dãs dix ans, en gaignãt les cœurs de ſes ſuiets: car qui a leurs cœurs, a auſſi leurs biens.

De la concorde des François.

Que dirons-nous de la cõcorde qui aide tant à l'accroiſſement des Eſtats? C'eſt qu'elle nous a cuidé eſchapper, & s'en aller ailleurs: mais elle commẽce à preſent à ſe biẽ repatrier, & à faire reſonner quelques vieux accords: ce qui donne bon eſpoir qu'en bref on entendra plus à plein ſon harmonie, moyennãt qu'on n'adhere point aux conſeils des eſtrangers, qui ſous beaux pretextes voudroyent eſſayer de la rompre, & qui ſçauent bien que la France ne peut s'aſſuiettir à eux que premier elle

ſent en cachettes, à fin de la faire verſer, pour ſe ietter apres ſur ſes ruines. Ie ſuis aſſeuré qu'elle trouueroit bien dur de ployer le col ſous leur authorité, & ſeroit bó de leur dire de bóne heure, Meſſieurs que l'eau ne vous viene point à la bouche d'vn ſi friand morceau: car vous n'en taſterez point. Il eſt encores ſi chaud qu'il vous bruſleroit: parquoy retirez vous en vos quartiers.

De leur diſcipline militaire.

Quant à la diſcipline militaire, il faut confeſſer qu'elle eſt giſante au lict, tourmentee d'vne griefue maladie, ſi biẽ que elle n'a peu depuis quelque temps comparoiſtre en public. La paix toutesfois lui pourra ramener peu à peu ſa gueriſon: & ſi les medecins vouloyẽt beſongner à bó eſcient, elle ſeroit bien toſt debout. Nos cenſeurs ne parlẽt que trop de ſon abſence, d'auecques nous, diſans de noſtre Infanterie qu'elle eſcarmouche brauement de loin, & que noſtre cauallerie a vne furieuſe boutee à l'affrót, puis apres qu'elle s'accommode: meſmes ils ſe vantent qu'auec trois mille lances ils iront bruſler les moulins de Paris. Ie ne veux pas nier qu'il n'y ait beaucoup de mauuaiſe matiere par mi nous: ſi veux-ie maintenir qu'il y en a auſſi

auſſi de tres-bonne. Mais ceux-là ſe trompent qui veulent iuger des forces ordinaires & reigles d'vn grand Eſtat, par quelques forces extraordinaires & volontaires que ſon abondance a par occaſion iettees hors.

Et puis que ce propos me preſſe de deſployer noſtre marchãdiſe, ie diray que du reſte de tant & tant de cõbats, nous auons encores ſix braues Princes, tant du ſang que d'autres qui ont aſſez de fois commãdé à des armees, ayans les vns fait de groſſes desfaites, & defendu, & pris des villes de reputatiõ. Nos Mareſchaux de France marchent apres, qui ont eſté ſouuent employez: entre leſquels on peut donner ceſte louange à Meſſieurs de Montmoranci & de Birõ, deſtre les deux plus experimẽtez Capitaines que nous ayons. Il ſe trouuera auſſi vne vingtaine de Capitaines de gẽdarmes, qui ont veu les guerres du Roy Henri ſecond, qui meritent de mener vne Auãt-garde. Et cõbien y a-il de Seigneurs & Capitaines, qui n'ont veu que les ciuiles ou partie, qui ont rendu pluſieurs teſmoignages de leur hardieſſe & bonne cõduite? En apres, parmi ceſte groſſe multitude de Capitaines d'Infanterie, ie cuide qu'on

De leurs principaux Chefs militaires.

en tireroit vne demi donzaine de bons & dignes Colonnels. De maniere qu'il appa roiſt par là que nous ne ſommes pas deſti tuez d'hommes de cõmandement, qui eſt la principale matiere de noſtre mili-tie. Ie ne diray riẽ du demourãt de la No-bleſſe, ni des ſoldats, car cõduiſez les biẽ & ils mõſtrerõt aſſez de valeur, & nulle guer re ne pourroit eſpuiſer ni l'vn ni l'autre.

Quels moyens le Roy a de ſe maintenir contre vn Prince voiſin qui le voudroit aſſaillir.

Ainſi doncques ſi noſtre Roy ſentoit qu'vn Prince voiſin lui vouluſt venir mu-guetter ſa frõtiere, i'eſtime qu'il pourroit aiſément compoſer vne armee de ſoixan te compagnies de gensdarmes, vingt cor nettes de cheuaux legiers, & cinq compa gnies d'harquebuſiers à cheual, le tout fai ſant dix mille cheuaux: à quoy on pourroit adiouſter trois ou quatre mille Reitres, plus cent enſeignes d'Infanterie Françoi-ſe, & quarante de ſes bõs amis les Suyſſes. Et ceci n'empeſcheroit que les autres frontieres ne demeuraſſent ſuffiſam-ment pourueuës d'hommes, tant pour defendre les places, que pour offendre en campagne. Quand ladite armee ſe-roit aux champs, il y auroit difficulté d'aller bruſler les moulins de Paris. Et parauenture que ceux qui ont ceſte opi-

mion

nion, se trouueroyent alors si debonnaires qu'ils se contenteroyẽt de brusler celui du Catelet. Vn si puissant exercite, dira-on, meriteroit bien que le Roy y fust en personne. Aussi n'y mãqueroit-il pas, si vn autre Roy le venoit assaillir: car il n'est aprentif de guerre, & ne s'en trouuera au iourd'hui nul qui ait esté victorieux l'espee en la main en deux batailles, ainsi que lui, ne qui ait reçeu dans le fossé d'vne ville assiegee vne harquebusade, ce qui me fait croire qu'il ne souffriroit iamais que d'audace on lui vouluſt tailler sa robe. Puis donc qu'il peut mettre encores vne telle force aux champs, vn homme de iugemẽt ne l'estimera pas prest de faire bãqueroute (ainsi qu'aucũs pẽsent) ains plustost Prince tres-puissant.

Reste à parler de l'ordre en plusieurs autres choses qui est biẽ desordõné entre nous. Mais le vray moyen de le releuer, c'est par la propre main du Roy: qui n'est moins capable de ce faire, que de biẽ manier l'espee. Il faut aussi qu'il soit aidé du temps & de la paix, sans quoy il est impossible d'y paruenir. Et ayant adiousté à l'vn & à l'autre sa diligẽce & son bon exẽple l'ouurage se parfera: de sorte que cõ-

Du restablissement de l'ordre en France.

me à preſent) on dit la France ruinee, on dira la France reſtauree. I'eſtendrois mó propos d'auantage, n'eſtoit que ie me ſuis auiſé qu'on pourroit m'accuſer, que ie veux bailler des bourdes aux eſtrangers, & des flatteries aux Frãçois. Ie deſire pluſtoſt que les premiers conoiſſẽt, que cõme les corps robuſtes s'abbatent par leurs propres excez, qu'auſſi par la vigueur cachee qui eſt en eux ils ſe redreſſent, dequoy nous auons aſſez d'exemples. Et tel les conſiderations ſeruiront à les rendre plus entẽdus de iuger des affaires d'Eſtat & d'autrui, & ſous l'õbre de quelques maladies ne cõdamner vn homme à la mort. Et quãt aux ſeconds, ie me reſiouiray les voyant affectionnez à ſe maintenir vnis ſous l'authorité de ceſte Couróne: car de là s'enſuit ſa grãdeur & felicité, que nous deuõs d'autant plus deſirer que nous auõs autresfois gouſté de ſes douceurs. Que ſi Dieu nous vouloit faire la grace que peuſſions reuoir encores le commencemẽt de ce beau ſiecle, ce nous ſeroit vn merueilleux contentement, & apres auoir luicté contre tant de maux, nous retrouuer au milieu de nos biens domeſtiques, qui s'eſtoyent comme eſuanouis. Nous n'auriõs

que faire

que faire apres de resueiller nos cupiditez, ni d'aiguiser nos espees, pour nous en aller auec grãds trauaux cercher des biẽs ailleurs: car nous en auriõs à suffisance en nostre propre maison. Pour la fin nous deuons pẽser que la vraye grandeur ne consiste pas à acquerir beaucoup de pays: ains plustost à posseder beaucoup de vertu, qui est vn pris que quand vn Roy l'a desiré, poursuiui, & obtenu, on le peut appeller grand, & son Royaume aussi.

Que les alliances faites Par les Princes Chrestiens auec les Mahumetistes, ennemis capitaux du nom de Christ, leur ont tousiours esté malheureuses & qu'on ne se doit point allier estroitement auec eux.

VINGTVNIEME DISCOVRS.

Quels doyuent estre les fondemens des actions publiques.

CE grand Orateur Demosthenes, en l'vne de ses harangues, dit, Tout ainsi que les maistres charpentiers voulans bastir vn nauire posent des fondemẽs qui sont forts & fermes, qu'aussi les principes des actiõs publiques doyuent estre iustes & honnestes. Ceci ne sera parauẽture allegué mal à propos au commencement de ce petit

diſcours, pour mieux repreſenter à ceux qui gouuernent les grands Eſtats les reigles neceſſaires auſquelles ils doyuẽt cõpaſſer leurs faits. Et comme ceux-là errẽt le plus ſouuent leſquels adherans trop à leurs opiniõs delaiſſẽt les legitimes voyes: auſſi ceux qui empruntent des anciens és beaux exemples de iuſtice & prudence & les enſuyuent, rarement auient qu'ils ſe fouruoyent. Cependant, quelque ſoin que l'homme puiſſe mettre pour ſe contenir dans les bornes d'icelle, ſi ne peut-il s'exẽpter de s'eſloigner quelquefois de l'equité, à cauſe de l'imperfection de ſon iugemẽt & de la force des paſſions. Mais au moins faut-il qu'il ſe garde de cheoir en ces lourdes fautes qui apportent de mauuaiſes conſequences, cõme pluſieurs Princes ont fait, tant par le paſſé, que depuis peu de temps, dont en eſt venu dommage irreparable à leurs Eſtats.

Fondemẽt des alliances auec les Turcs.

Or quand vn Prince ſe void preſſé de ſes ennemis & ſon pays en neceſſité, il lui ſemble & à ceux qui le cõſeillẽt, que pour le conſeruer il doit cercher tous moyens qui y peuuẽt ſeruir. Et c'eſt (peut eſtre) ce qui en a rendu beaucoup trop libres à baſtir des alliances auecques les Barbares.

Tou-

Toutesfois le fruict qu'elles leur ont apporté a esté si petit, que peu se sont trouuez, qui bien tost ne se soyent repentis de leur legereté.

Mais auant que representer les exemples de ces miserables cõfederations, i'ay pensé qu'il estoit necessaire de toucher quelque mot de l'origine de la natiõ Turque, ses accroissemens & terribles comportemens. Ieã Carion en sa petite Chronique du monde, fidelemẽt recueillie des bons Historiẽs, dit que les Turcs sont issus des destroits du mont Caucase, & qu'ils se ietterent (comme aucuns recitent) de Septentriõ en quelques petits coins de l'Asie, deuant la venue de Iesus Christ enuiron deux cens ans, où ils demeurerent cõme inconus, iusques au temps de l'Empereur Heraclius, qui regnoit l'an six cens douze. Alors Orisinada Roy des Perses, se sentãt assailli par les Sarrazins, les appella à son secours contr'eux. Ils le vindrent secourir, & voyans qu'apres la mort de Orisinada les Sarrazins s'estoyent emparez du Royaume, la beauté & fertilité du païs les allescha, tellemẽt qu'ils s'arresterẽt vers la mer Caspie, au quartier que jadis on appelloit Hyrcanie, & finalemẽt

De l'origine des Turcs: itẽ de leurs accroissemẽs, comportemens & gouuernement, tant pour le regard des ames que des corps.

traitterent auec le Caliphe de Babylone, à telle cõdition qu'il leur laissa posseder & cultiuer le païsoù ils s'estoyẽt arrestez. De leur costé ils embrasserẽt aussi la Religion de Mahumet, & rendirent obeissance au Caliphe par vn long espace de tẽps. Depuis, les Sarrazins entrerent en dissension & guerre entr'eux, & le Soldã qui ne se sentoit assez fort appella les Turcs à son aide & chassa les Caliphes. Apres sa victoire les Turcs lui demanderent leur solde, qu'il leur refusa de payer. Dont ils s'irriterent tellement qu'ils lui coururẽt sus, le desfirent, & le chasserẽt du Royaume. Ainsi ils establirent leur domination en la petite & grande Armenie, & y adiousterẽt Capadoce, Galatie & Bythinie, que peu à peu ils conquesterent: ce qui auint mil cinquãte ans depuis Iesus Christ. Quelque temps apres les Tartares osterent la domination aux Turcs, & les contraignirent leur estre suiets, iusques à ce que l'an mil trois cens ils se releuerẽt & fortifierẽt, ruinãt l'ẽpire des Tartares. Alors cõmença à regner sur eux la race des Ottomans, s'estãs entreruinees, les autres familles anciẽnes par inimitiez & guerres domestiques. Sous ceste race est venu le grand

grand accroiſſement des Turcs, tel qu'il ſe void auiourd'hui. Et en ceſte maniere venant le nom & l'empire des Sarrazins à defaillir, ceſte nation eſt demeuree maiſtreſſe de tout l'Oriét. Carion dit que ceſte famille eſtoit petite du cómencemét, mais qu'elle eſt paruenue en ceſte grandeur deſmeſuree auec vne viſteſſe & proſperité incroyable, par ie ne ſçay quel deſtin, pource que Dieu a voulu que ceſte cruelle nation dominaſt ainſi au long & au large, pour punir les pechez de tous les autres peuples. Au reſte que ce qui donna occaſion aux Turcs d'enuahir l'Europe, & les grandes victoires qu'ils ont obtenues, ſont procedees des diſſenſiós, meſchancetez, trahiſons, deſloyautez, oiſiuetez, auarices, legeretez & deſfiances de tous les Eſtats de la Chreſtienté, depuis le plus grand iuſques au plus petit. Que les reuoltes des Chreſtiens ont fortifié merueilleuſemét la puiſſance des Turcs. Car de fois à autre pluſieurs desbauchez par la licence des armes, en voyant l'eſtat floriſſant de ces Mahumetiſtes quitterent l'Egliſe Chreſtienne pour adherer à leur ſecte, pource que la licéce eſt de ſoy-meſmes agreable aux hommes, & que les vo-

lontez enclinent aiſément la part, où l'on void les choſes proſperer. Il ne ſera point beſoin de denõbrer les Empires, Royaumes & Prouinces qu'ils ont conquis en moins de deux cens ans. Car ceux qui ont hanté le monde, ou leu les hiſtoires, confeſſeront qu'ils poſſedent beaucoup plus de pays que la Chreſtienté n'eſt grande. Leur ſecte eſt toute pleine d'impietez & de blaſphemes contre Dieu, contre Ieſus Chriſt & ſa doctrine, & leur gouuernemẽt la plus horrible & cruelle tyrannie qui fut onques: eſtant dreſſeé (ce ſemble) plus toſt pour renuerſer les loix, la diſcipline & l'honneſteté, que pour les maintenir. Voila donc ſuccinctement ce qui ſe peut dire de l'Eſtat des Turcs, dõt la conoiſſance peut beaucoup ſeruir pour l'eſclairciſſement de ce qui ſera traité ci apres.

Qui des Princes Chreſtiens s'eſt le premier repẽti de l'alliance auec les Mahumetiſtes.

Le premier Prince Chreſtiẽ qui a porté penitençe de ces illicites cõfederatiõs fut Gui de Luſignen, dernier Roy de Ieruſalem. Car eſtãt entré en querelle contre Raimond Comte de Tripoli, & ne ſe ſentant aſſez fort pour ſe maintenir, fit alliance & appella à ſon ſecours Saladin regnant ſur les Sarrazins, lequel ayant premier desfait Raimond chaſſa auſſi puis apres

apres Gui de Lusignen, ruinant l'Estat des Chrestiens en Syrie, & finalement il abolit le Royaume de Ierusalem. Et combiẽ que les Sarrazins fussent autres peuples que les Turcs, si estoyent-ils semblables en la Loy Mahumetiste & en desloyauté. Enuiron six vingts ans apres, Iean Palæologue, Empereur de Constantinople, assailli par plusieurs Seigneurs de la Grece, qui estoyent fauorisez des Bulgaires, resolut de faire alliance auec Amurat premier, qui regnoit sur les Turcs, & lui demanda secours qui lui fut ottroyé. Cela leur donna occasion de passer en Europe dont vint la ruine de la Grece. Car apres que l'audace de ces Seigneurs eut esté reprimee, les Turcs demeurerent en garnison es villes Grecques, & peu de temps apres Amurat, attiré par la beauté du païs passa auec soixante mille hommes en Europe, se saisit de Philippopoli, d'Adrianopoli & autres places, tandis que Palæologue se lamẽtoit & recognoissoit trop tard sa faute d'auoir fait alliance auec vn traistre ennemi, & de voir son païs en proye. Ces sinistres commencemens deuoyent seruir d'aduertissement aux Princes qui vindrent depuis, de n'estre pas si hastifs de

Iean Palæologue a suiui.

s'accointer d'vne telle nation, ſuiuant le prouerbe qui dit, Q'heureux eſt celui qui deuient ſage par les erreurs d'autrui. Mais les prochains ſucceſſeurs ne laiſſerẽt de ſuiure les meſmes traces, & de receuoir auſſi le meſme payement des autres. Car Manuel Palæologue ayãt fait eſtroite confederatiõ auec Baiazet, ce tyran ne lui pórta pas longue amitié, ains aſſiegea Conſtantinople, & ne la pouuant prendre par force, reſolut de l'affamer. Ce qu'il euſt fait ſans la venue de Tamberlã. Deux ou trois autres Empereurs, qu'il y a eu depuis, ont auſſi eſté comme cótraints par les fautes & mauuais exemples de leurs deuanciers d'adherer à ces Barbares, iuſques à tant qu'ils enuahirent l'empire de Conſtantinople, & celui de Trebizonde, que les Princes Grecs poſſedoyẽt. Par où l'on void que ce qui du commencement s'eſtoit fait par vne imprudente volonté, à la fin ſe fit par vne forcee neceſſité. Mais de quelque façon que ç'ait eſté, ſi peut-on biẽ dire que l'iniuſtice de tels actes a eſté occaſion d'amener de grands mal-heurs.

Manuel Palæologue & ſes ſucceſſeurs ont fait le bout.

Reſponſe à l'obiection de ceux qui ſouscouleur

Quelqu'vn pourra obiecter que depuis trois cens ans en çà, il s'eſt baſti des alliances par des Princes foibles auec d'autres

qui

qui estoyent puissans, estans les vns & les autres Chrestiens: les premiers pensans par tels moyẽs se conseruer, & toutesfois ont senti depuis qu'elles leur ont tourné à ruine: d'autant que les derniers se sont seruis de telles occasions pour les opprimer: & voudroit par là conclurre que c'est seulement, l'imprudẽce qui est cause du malheur, quãd on appelle à secours, qu'on s'aduoisine, ou qu'on s'allie mal à propos d'vn qui est puissãt & desireux de s'accroistre, d'autant que peu de foy regne és ambitieux. A cela peut-on respondre que la verité est qu'en tels faits il y a faute de iugement & de consideration, & que les histoires tesmoignent (sans qu'on en rapporte ici les exemples) de plusieurs qui ont esprouué le dommage de pareilles folies. Neantmoins il faut mettre difference & auoir autre esgard, quand il est question de s'allier auec les Princes susnómez, ou auec ces tyrans, soit pour assaillir ses voisins Chrestiẽs, ou pour se defendre d'eux. Car quand vn Prince poussé d'ambition & de desloyauté se sert des alliãces pour trõper, l'infamie lui en demeure: & quant à celui dont la simplicité a esté trop grande, & qui a esté circonuenu & endomma-

des alliances mal maintenues entre quelques Princes Chrestiens par telles occasions.

ces Chrestiens aprouuent celles qu'õ traite auec les infideles, moyennãt qu'on soit prudent & auisé.

& legitimes alliances qui se font ordinairement entre Princes, pour s'entr'aider contre tous ceux qui à tort les voudroyẽt molester, on verra qu'il y a vne merueilleuse differẽce: car celles-ci sont fondees en equité, tẽdant à conseruatiõ & à maintenir vne amitié ciuile entr'eux, là où des autres conuentions les Princes s'en seruẽt par necessité pour brider vn peu leur rage, & en resulte quelq̃ seureté pour leurs suiets & pour leurs affaires. Les Vvalaques, les Moldaues, Transsiluains & Esclauons ont esté cõtrains de passer plus auãt, s'estans assuiettis aux Turcs pour se garẽtir de leur fureur & cruauté, d'autant que ils n'auoyent moyẽ de se defendre: & d'iceux doit-on auoir grande compassion. Il pourroit sembler à aucuns que ceste superbe nation feroit la difficile à entrer en alliance auec les Chrestiens. Mais c'est au cõtraire: car encor qu'elle soit Barbare, si vse-elle en ceci de l'anciẽ artifice des Romains, qui sous couleur des alliances, mirent le pied en la Grece & en la Gaule, lesquels païs, ils assuiettirent depuis. Aussi voudroit-elle faire le sẽblable si elle pouuoit: pour le moins hantant les Chrestiens elle descouure leurs affaires, en cõsiderãt

de pres leurs forces & moyens. Ce qui lui donne apres plus de desir d'entreprẽdre, & les nostres qui conuersent parmi elle n'en rapportent autre fruict qu'vn aprentissage de tres-mauuaises coustumes, qui infectent de corruption les particuliers, & embrouillent de preceptes tyranniques l'esprit de ceux qui gouuernẽt. I'allegueray encor d'autres exemples des plus notables, de ceux qui se sont abusez & mal trouuez pour se vouloir trop appuyer sur les infidelitez Turquesques. L'vne sera du dernier Roy de Hongrie, nommé Iean, qui fut esleu des Hongrois apres la mort de Loïs, tué en bataille contre les Turcs. Ce Roy, peu apres son election, fut chassé par Ferdinand, sous titre de quelque pretention au Royaume: ce qui le cõtraignit d'auoir recours & se ietter entre les bras de Sultan Soliman, qui fut pour lui vne belle occasion. Caril ne demandoit autre chose que d'auoir accez par le moyen des Chrestiens és lieux où il desiroit establir sa grãdeur. Ainsi l'ayant pour l'heure remis en sa dignité & battu les gens de Ferdinãd, il ne garda gueres sa promesse: car Iean estãt mort il deposseda apres la Roine sa vefue & son pupille, qui l'auoyẽt encor

Autres exemples plus frais du danger qu'il y a de s'allier & fier aux Turcs.

cor rappellé à leur aide cõtre Ferdinand qui les tenoit assiegez: & depuis est demeuree quasi toute l'Hõgrie és mains des Turcs. En ce fait il semble que les grieues iniures receues par les dessusdits leur deuoyẽt seruir d'excuse de s'estre sousmis à Soliman: toutefois ils ne sont pas excusables d'auoir esté cause, pour leur particulier interest, d'auancer la ruine des Chrestiens de ce costé-là, peut estre trente ans auant qu'elle fust auenuë, & deuoyẽt premier auoir sommé les autres Princes de la Chrestienté de donner ordre à leur different, ou plustost venir à quelque composition auec Ferdinand. Mais cõment ces alliances-ci n'apporteroyẽt-elles malheur à ceux qui en effect les ont pratiquees, veu que les Princes qui les ont seulemẽt voulu contracter pour se venger ou resister à leurs ennemis, ont fait vne mauuaise fin? Alphonse Roy de Naples en est l'vn, lequel redoutant la puissance de Charles huictieme Roy de France, enuoya vers Baiazet ses ambassadeurs à l'imitation du Pape Alexandre sixieme qui auoit fait au parauant le mesme, pour lui demãder secours. Ludouic Sforce aussi, pour embrouiller les Venitiens rechercha les Turcs

Autres exemples.

& en fit approcher quelque nõbre de l'Italie : mais nuls ne paruindrent où ils pretendoyent, ains furẽt preuenus par la ruine de leurs Eſtats & de leurs perſonnes.

Combiẽ de malheurs ont eſté eſclos de l'alliance des Chreſtiens auec les Turcs.

Il ne ſe faut point esbahir ſi telles deliberations furent ſuiuies de honte & de ruine, & qui voudra biẽ regarder les cauſes d'icelles verra qu'vn vehement deſir de vengeance incita ces Princes à les reclamer. N'eſt-ce pas autant cõme ſi quelqu'vn alloit dans les bois louër des brigãds pour tuer dans ſa propre maiſon ſon parent ou ſon ami, pour quelque diſpute ſuruenue ? Ou bien ouurir la feneſtre au loup & le faire entrer dans la bergerie pour deuorer les brebis ? Ceux qui eſtoyẽt en la premiere guerre d'Hongrie, quand Solimã y vint en perſonne, affermẽt qu'il fut occis ou emmené en ſeruitude plus de deux cẽs mille perſonnes de ce ſeul Royaume en vn voyage ſeulement ; leſquelles violences & autres innumerables ont eſté le paſſe-temps de ces horribles monſtres, qu'ils ont pris à nos deſpens depuis deux cẽs ans. Qui eſt celui qui liſant ou oyãt reciter les inhumanitez, vilenies & tourmẽs, que ſouffrirent les paoures Chreſtiens à la priſe de Conſtãtinople, ne demeure trãſi de dou-

de douleur & de pitié ? En ce naufrage la grãdeur, la Nobleſſe, la douceur, les plaintes & les larmes des vieux, des ieunes, des femmes & des enfans, ne peut onc adoucir leur cruauté, iuſques à ce qu'ayans aſſouui leurs cupiditez & vẽgeances par le ſang, la richeſſe & la beauté de la ieuneſſe de tout ſexe, ils donnerẽt quelque petit relaſche aux miſerables perſonnes reſtee d'vne telle fureur, qui euſſent eſté beaucoup plus heureuſes d'auoir eſté englouties auec les autres.

I'adiouſterois encor quelques autres actes pour mõſtrer la ferocité de ceſte nation, de quoy il ne ſera pas grand beſoin, pource qu'on doit croire que ces procedures ont quaſi touſiours eſté ſemblables, cõme ſi ſon but eſtoit de fouler aux pieds le genre humain. Nos voiſins ont trouué & trouuent merueilleuſemẽt eſtrãge dequoy tant de gens doctes, & prudens, dont la Frãce a touſiours eſté ornee, ayent peu conſeiller à nos Rois de s'allier auec eux, voire d'y perſeuerer ſi long temps, veu q̃ telles alliãces ſont infortunees. Quelques perſõnages anciẽs m'en ont racõté l'occaſiõ, diſans q̃ le roy Frãçois premier ſe voyãt ordinairemẽt aſſailli de l'empereur Char

Origine & occaſion de l'alliance des Rois de France auec les Turcs.

les, Prince tres-puissant, du Roy d'Angleterre & autres ennemis, qui mettoyent souuent son Estat en peril, fut conseillé, pour se conseruer, de se confederer auec Sultan Solimã, afin de leur mettre en barbe vn redoutable ennemi, quand ils le molesteroyent : & fut le traitté accordé enuiron l'an mil cinq cens trente cinq, à cause duquel plusieurs fois a-on fait venir des secours Turquesques qui ont donné de grands empeschemens à ceux qui assailloyent la France, & que sans cela elle eust souffert d'auantage, par l'ambitiõ de ceux qui ne deuoyent mettre nos Rois en necessité de se seruir de si espouuantables armees. Toutes ces accusations & iustifications-ci m'ont incité de regarder dans quelques histoires pour voir quels ont esté les profits ou les dommages de leurs secours.

Quels services les Turcs ont fait à la France.

I'ay obserué q̃ trois ou quatre armees nauales sont venues en la Chrestienté à la solicitation (cõme elles disent) des Frãçois, sous la cõduite de Barberousse, & autres Admiraux: lesquelles ont apporté de l'espouuãtemẽt. Entre les exploits qu'elles ont fãits le plus memorable, à mõ aduis, ç'a esté la prinse de Boniface en Corse. Mais

se. Mais i'ai aussi mis peine de m'informer à plusieurs Capitaines vieux, & autres bien entẽdus, tant Italiens qu'Espagnols, de ce que leurs nations auoyent senti & dit de ces tempestes Turquesques. Ils me racontoyent que les desolations de ces Barbares ont esté lamẽtables, ayant bruslé, saccagé, mesmes emmené vn nombre merueilleux de pauures Chrestiens pour estre en seruitude perpetuelle, & qui pis est la plus grand part auoyent esté forcez de renõcer la Loy Chrestienne, pour embrasser la fausse doctrine de Mahumet, perdition certes qui estoit à deplorer de tãt d'ames qui estoyẽt cheutes en si horribles precipices. Et qu'on ne sçauroit croire cõbien ces maux auoyent esmeu de gẽs en tous païs, & les ont fait parler & escrire au vitupere de la nation Frãçoise. Que deuoyent donc faire (disoyent-ils) les parens & amis de ceux qui estoyent entrainez en ceste dure captiuité? l'vn perdoit son pere & sa mere, l'autre sa femme & ses enfans, cestui-ci son frere, & cestui-là son cousin. Il est vrai-semblable que la iuste douleur leur a arraché infinies plaintes, larmes & souspirs, qui parauenture ont frappé à la porte du ciel. Qu'il estoit ap-

paru que ceſte confederation auoit eſté occaſion d'amoindrir la gloire & la puiſſance d'vn ſi floriſſant Royaume, que celui de Frãce: car meſme à la mort du Roy Henri ſecond, il eſtoit deſcẽdu d'vne partie de la grandeur où il eſtoit quarãte ans auparauant. Et combien qu'il y ait eu d'autres cauſes qui l'ont amené à ceſte declinaiſon, toutesfois pluſieurs eſtiment que ceſte-ci n'a pas eſté des moindres.

Cõbien ceſte alliance a obſcurci la gloire des Françoís.

Que ſi nous faiſons cõparaiſon (adiouſtoyẽt ils) de l'vtilité de tous ces ſecours Turqueſques auec la ſeule diminution de la renommee des François, enuers toutes les nations de l'Europe, on ſera contraint de confeſſer que la vergongne a de beaucoup ſurmonté le profit. Car qu'eſtoit-ce d'auoir conquis deux ou trois villes, au prix d'eſtre blaſmez de tant de gens pour actions qui ſont vniuerſellement cõdamnees? Et ſommes encór teſmoins, que lors que la paix fut faite entre deux Rois de France & d'Eſpagne l'an 1559. que le vulgaire d'Allemagne, d'Italie & d'Eſpagne diſoit, que l'vne des cauſes principales pourquoi ces mauuaiſes auentures leur eſtoyẽt auenues, eſtoit pour auoir fait alliance auec les Turcs, & les auoir amenez

& fa-

& fauoriſez pour mieux nuire aux Chreſtiens. Ie leur reſpõdi qu'ils blaſonnoyẽt trop rudement les choſes qui ſe pouuoyẽt aucunement ſupporter, leſquelles n'eſtoyẽt tellemẽt illicites, qu'aux neceſſitez ſuruenãtes on ne s'en peut preualoir, & q̃ la coulpe entiere redondoit ſur celui qui forçoit autrui de ſe ſeruir (pour ſe conſeruer) de tels moyens. Ils repliquoyẽt qu'autre choſe eſtoit de s'allier d'vn Prince Chreſtien, encor qu'il y euſt iniuſtice & ambition en lui, ou de ces Barbares qui ſont les inſtrumens de l'ire de Dieu. Et q̃ ceux qui vouloyẽt excuſer ces erreurs mõſtraſſent quelle prudence il y auoit de ſe fortifier d'vn ſecours qui faiſoit perdre la renommee à vn Prince. Et apres ſi ce n'eſtoit pas aueuglement quand on ſçauoit que pluſieurs auoyent fait naufrage en vn endroit d'y vouloir encores paſſer? En fin ils eſtimoyent que les gens de bon iugement & de bonne cõſcience, ne contrediroyent gueres en vn fait ſi manifeſte, ains acquieſceroyent à la verité qui vouloit, qu'on condamnaſt non ſeulement ce qui eſtoit illicite, mais auſſi qu'on s'en deportaſt ſans y perſeuerer. Voila en ſommaire les raiſons qu'ils me propoſoyent que ie

n'ai pas trouuees impertinẽtes. Mais pour me satisfaire encor mieux ie voulus sonder quelques Theologiẽs qui me venoyẽt visiter, pour sçauoir si l'integrité Chrestienne estoit offensee par ces cõfederations. Sur ceste question ils me disoyent q̃ Daniel en sa Prophetie (en parlant des quatre Monarchies qui deuoyent estre au mõde, & les representãt sous la figure de quatre bestes) mõstroit q̃ sur le declin de la quatrieme, qui est la Romaine, il s'esleueroit vne petite corne, c'est à dire vn Royaume) qui seroit plus puissant q̃ les autres, & que ceste corne auroit des yeux & vne bouche. Que ces yeux signifioyent vne Loy finemẽt inuẽtee, & la bouche les blasphemes cõtre Dieu. Et q̃ ceste puissance feroit guerre aux Saincts, & auroit de grandes victoires. Eux affermoyent cela conuenir à la doctrine de Mahumet que les Sarrazins auoyent premierement tenue, & puis les Turcs. Que si on vouloit bien cõsiderer le Royaume Turquesque, on verroit que c'estoit vne terrible tyrãnie où les suiets estoyent estrangemẽt esclaues, leurs guerres destituees des vrais fondemens, & leur gouuernement politique n'auoit que le nom estant bien consi-

Cõbien telles alliãces preiudicient à la Religion Chrestienne.

deré,

deré, l'Eccleſiaſtique nul, & au lieu d'icelui vne meſchante profanation du nom & ſeruice du vray Dieu, l'œconomie renuerſee par la polygamie, & par autres deſordres qui rompoyent les liens de la ſocieté humaine. Quant à leur perfidie & cruauté, les hiſtoires & les experiences rẽdoyẽt aſſez de teſmoignage, pour faire croire auec les autres choſes ſuſdites q̃ les paroles de ceſte prophetie leur apartenoyent, eſtans paricelle figurez cõme ils eſtoyẽt.

Or preſuppoſant ceci eſtre veritable, (diſoyent ils) nous demandons en quelle maniere vn Prince Chreſtien peut s'allier & auoir eſtroitte cõmunication auec tels Barbares, qui ſont cõme marquez & deſtinez pour eſtre les flagellateurs des Chreſtiens? Il nous ſemble qu'il eſt bien mal-aiſé de s'en ſeruir, qu'on n'offenſe la pieté. Anciennement Dieu defendit expreſſemẽt aux Iuifs de faire alliance auec les Cananeens & Amorreens, peuples qu'il auoit en execration, à cauſe de leurs impietez & abominables vices. La comparaiſon ne ſera pas impertinente ſi nous mettõs les Turcs au rang des vns & nous au rang des autres: dont s'enſuiura que la meſme defenſe nous ſeruira auſſi

Si l'allian-ce auec les Turcs eſt il licite.

de loy pour nous retenir, afin q̃ n'allions nous polluer en leurs abominations. Ie leur dis apres que ie m'esbahissois donc bien fort, cõme tant de Cardinaux, Eueſques & Docteurs, pleins de doctrine, qu'il y auoit eu en France, auoyẽt trouué bõne ceſte alliance, ou biẽ n'auoyent fait inſtãce pour la rompre. Ils reſpondirent que ſouuent les Princes faiſoyent ceder la toge à l'eſpee, & les conſeils Eccleſiaſtiques aux neceſſitez de l'eſtat. Et là finirent nos propos. leſquels ayant depuis bien conſideré, mont fait dire, Que ce ſeroit contre ces Barbares que le Pape deuroit tourner ſes fulminations, & les Potentats Chreſtiens leur courroux, & leurs armes, pluſtoſt qu'entr'eux-meſmes, ou contre leurs ſuiets, auſquels on impropere biẽ legerement le crime d'hereſie. l'infidelité des Turcs leur doit eſtre plus execrable. Et contre iceux faudroit tirer l'eſpee, nõ pas pour les conuertir (car l'Euangile ne ſe plante es entẽdemens des hommes qu'auec la predication accõpagnee de la ſainctеté de vie) mais pour reprimer leur cruauté & tyrannie: & telles guerres ſeroyent auſſi neceſſaires que nos domeſtiques ſont miſerables.

Or

Or il y en a plusieurs lesquels voyans la prosperité des Turcs auoir tant continué & s'accroistre tousiours plustost que diminuer, sont cõme esperdus en eux-mesmes, & ne peuuent penser que leur domination nous doiue estre ainsi detestable, veu que l'ire de Dieu ne s'est point desployee sur icelle, ains plustost sa faueur. Ie ne doute point que ceux qui sont mal instruits en la doctrine de la prouidence diuine ne branslent quelquefois, quãd ils entrent en ces discours: mais il faut qu'ils s'asseurent que ceste puissance n'a pas vn cours perpetuel, & qu'elle est bornee cõme a esté celle des Sarrazins qui a pris fin & leur nom aussi, & depuis plusieurs annees il n'en est aucunes nouuelles. Dieu seulement entretient ces verges-ci pour punir & corriger ceux, qui portans ce magnifique titre de Chrestien le vont neantmoinr deshonnorant par leurs iniquitez, & ne faut point que nous allions cercher ailleurs la cause de la grandeur Turquesque, sinon en nos propres pechez, la cõtinuation desquels lui donne nouriture & vigueur, comme au contraire nostre amẽdemẽt seroit occasion que Dieu la rabaisseroit. Ie desirerois que ceux qui sont pres

Response à l'obiection fondee sur la consideratiõ de la prosperité des Turcs.

des Rois leur vouluſſent mettre ſouuent deuant les yeux que les Monarchies legitimes (qui doiuent eſtre appuyees ſur pieté & iuſtice) ne ſe conſeruent point par moyens repugnans à ces vertus ici, à fin qu'ils fuſſent plus reſolus en eux-meſmes, de ne cercher point vtilité és choſes deſquelles l'honneſteté eſt du tout ſeparee.

Reſponſe à ceux qui eſtimẽt qu'il n'eſt pas temps que les François quittẽt l'alliance qu'ils ont auec les Turcs.

Ie ſçai bien qu'il y en pourra auoir qui dirõt que l'Eſtat de France eſt maintenãt ſi attenué & affoibli, qu'il ne ſeroit pas expedient qu'il ſe departiſt des alliances qui tiennent encores ſes ennemis en quelque crainte, & que ce ſeroit les induire à l'attaquer s'ils le voyoyent deſappuyé de ceux dont la puiſſance leur eſt eſpouuantable. Car les Allemãs viendroyent alors demander les villes de l'Empire : puis le Roy d'Eſpagne, a pluſieurs vieilles & nouuelles querelles, en mettroit quelqu'vne en auant, & y a danger que ſi puiſſans ennemis ne le traitaſſent mal. Vrayement ceci eſt bien conſiderable. Mais les Allemans reſpõdent que leur nation n'eſt pas fort eſchaufee à embrouiller en vne groſſe guerre l'Empire, lequel ils ne deſireroyẽt pas plus puiſſant qu'il eſt, de crainte qu'il ne iettaſt la patte ſur eux, comme

fit

fit l'Empereur Charles sur le Duc de Saxe & sur le Lantgraue. Ils ne voudroyent pas aussi aider à la ruïne de la France, laquelle ils sçauent estre, pour le dedans de la Chrestienté, vn bon cõtrepoids, & pour le dehors vn tres-ferme escusson. Les Espagnols disent aussi que la longue paix que leur Roy a entretenue auec la France, & ses occupations de Flandres, monstrent que son intẽtion n'est pas de l'assaillir auec la force des armes. Car il lui suffit qu'elle va tousiours en decroissant par ses dissensions ciuiles: de sorte que ceste puissance qu'il a autrefois redoutee ne lui dõne à present aucune crainte: & qu'on doit plustost croire que si les Princes voisins voyoyent les François, pour le bien vniuersel, se departir de la confederation qu'ils ont auec les Turcs, ils leur sçauroyent vn grand gré d'vne œuure si louable qu'ils ont tant de fois desiree.

Ie m'en rapporte toutesfois à ce qui en est, & pour la fin, ie dirai qu'anciennemẽt nos Rois ont fait paroistre quelle affectiõ ils auoyent pour l'extirpation & ruine des ennemis de la Chrestienté. Car eux-mesmes ont esté en personne auec la fleur de leurs suiets iusques en l'Asie & en l'Afri-

Conclusiõ de ce discours.

que pour les combatre : à ſçauoir les Rois Louïs le ieune, Philippe, Auguſte, & ſainct Louïs, meſmes Godefroy de Bouillõ & la pluſpart des Princes qui l'accompagnerẽt au voyage de Ieruſalem eſtoyent François. Et long temps au parauant eux, quels fleaux auoyent eſté des Sarrazins, Charles Martel & Charlemagne, qui obtindrẽt de treſgroſſes victoires ſur ceſte effroyable nation, eſtans conducteurs de la puiſſance Françoiſe ? Dont ie viens à conclurre que quand vne bonne occaſion ſe preſenteroit & qu'on vouluſt donner aſſeurance à noſtre Roy de n'attenter ſur ſon Eſtat, ie penſe qu'on le trouueroit n'auoir degeneré du zele de la prudence & de la valeur de ſes anceſtres.

Que les Princes Chreſtiens, eſtans bien vnis enſemble, peuuent en quatre ans chaſſer les Turcs de l'Europe.

VINGTDEVXIEME DISCOVRS.

Excuſe & occaſion de ce diſcours.

IL ſeroit mieux ſeãt à quelques excellens Capitaines, que i'eſtime qui viuent encores auiourd'hui, comme le Seigneur Iean

Iean André Doria Italiẽ? Lazare Schuende Alemand, & le Cheualier de Rommegas François, qui se sont trouuez en plusieurs guerres contre les Turcs, de discourir des moyẽs pour reprimer leur puissance, qu'ã moy qui n'ay iamais veu branſler leurs estendards, par mer ni par terre, ni reconu leurs frontieres. Toutesfois pource qu'il n'est encores point apparu qu'ils ayent manifesté leurs belles conceptions touchant ce suiet-ci (combien que ie ne doute point qu'ils ne les ayent declarees à leurs amis) cela m'a incité, tant pour la satisfactiõ de moy-mesmes, que pour l'instruction de ceux qui parauenture n'ont pas pensé à vne si haute entrepriſe, d'en dire quelque chose: de laquelle ie parleray d'autãt plus volõtiers que ie l'estime estre tres-iuste & neceſſaire pour le biẽ vniuersel de toute la Chrestiẽté. Qu'õ ne cuide pas cepẽdãt que ie vueille ietter des propos à la volee, appuyez sur mes simples imaginations: car il n'y auroit gueres de fermeté. Mais apres auoir leu & releu les hiſtoires, qui traitẽt des guerres qui se sont faites contr'eux, & ayant auec cela obserué ce qui est arriué de nostre temps, i'ay pensé qu'vn tel fondemẽt seroit suf-

fisant pour soustenir ce qu'on voudroit bastir dessus. L'occasion se presenteroit à ceste heure de raconter le commẽcemẽt & l'accroissemẽt de ce tyrannique & impitoyable empire Turquesque. Mais pour ce qu'en vn autre petit traitté i'ay monstré ce qui en est, ie n'vseray de repetitiõ.

Brieue description de la domination des Turcq.

Ceux qui en sont voisins ne sentent que trop quelle est sa pesanteur, & ceux qui en sont eloignez ne doiuẽt ignorer que c'est vn horrible fleau de la vengeance diuine, lequel, ayant depuis plusieurs annees ruiné ce floriſſãt Empire d'Oriẽt, & enjambé bien auant dans celui d'Occident, menace encores le reste de le mettre sous sõ insupportable ioug. C'est assez pour auoir crainte, quand on vient à cõsiderer la grãdeur de ce peril, qui est si prochain, & pour resueiller principalement ceux qui tienẽt les dignitez supremes, à fin qu'ils s'esuertuent de pouruoir à la conseruation commune: car le feu s'auãce peu à peu, & à dessia consumé les faux-bourgs de la Chrestienté, à sçauoir la Hõgrie, & toute ceste grand' lisiere de la mer Adriatique, qu'õ nomme vulgairement Esclauonnie. De maniere que du costé de la mer nous auõs ces Barbares pres de nos portes, & du costé

ſte de la terre, nous les auons dedans nos portes. C'eſt choſe certaine que ſans la renommee victoire nauale que gaigna ſur eux Don Iuan d'Auſtria, Prince tres-magnanime & valeureux, & ſans la guerre de Vvalachie, où moururent cinquãte mille Turcs, & ceſte derniere qu'ils ont contre le Perſié, laquelle leur a couſté tres-cher qu'on auroit autremẽt ſenti leurs efforts. Et neãtmoins auec toutes ces pertes l'Iſle de Cypre leur eſt demeuree pour vn glorieux trophee, ayans auec cela rẽuerſé de fond en cõble la ſuperbe fortereſſe de la Goulette en Aphrique. En ceci on void qu'ils ont perdu des hommes, dont pour vn ils en peuuẽt recouurer quatre: & nous auons perdu des pays qu'il eſt comme impoſſible de r'auoir iamais de leurs mains, vſans des procedures acouſtumees. Voila comment ils tirent fruict de leurs pertes, & les noſtres nous acheminent à ruine.

De leur haine & conſpiratiõ contre la Chreſtiẽté.

Il ſemble maintenant à ceux qui ne les conoiſſent pas, qu'ils ſoyent endormis ou empeſchez pour long temps: mais au contraire, ils prenent haleine & ſe preparent ne tendãt leur dilatiõ qu'au recouuremẽt de plus grande vigueur, à fin que les premiers aſſaux qu'ils feront ſur nous ſoyent

plus furieux. Tous ces tyrans de la famille des Otthomans, quand ils entrent en leur regne l'vn des premiers fermens solẽnels qu'ils font, en prenant leur iniuste sceptre est qu'ils seront ennemis irreconciliables du nom Chrestien, & que par guerres cõtinuelles, & toutes especes de cruautez, ils tascherõt d'ẽ abolir la memoire, en quoy leurs effects ont touſiours bien correſpõpu. Ce qui nous doit faire croire qu'ils cõtinuerõt leur meſme train. I'ay entẽdu de quelques vns qui les ont fort pratiquez, q̃ ſi leurs Empereurs ceſſoyẽt quelque tẽps de courir ſus aux Chreſtiens, ils tomberoyent en treſ-mauuaiſe opinion enuers leurs preſtres & leurs gens de guerre, qui ſe perſuadent qu'il faut que l'eſpee Mahumetane aſſuiettiſſe tout le mõde à leur Seigneur. Ces folies leur enflent & eſleuent le cœur de telle ſorte, qu'ils conuoitent & embraſſent, par leur ambition, autant que faiſoit vn Alexandre.

Pourquoy ils ſouffrient les Chreſtiens parmi eux.

On pourra dire que ſous leur domination ils ſouffrẽt encore viure les Chreſtiẽs ce qui eſt vray. Mais c'eſt tout ainſi que nous fouffrõs viure en nos campagnes les bœufs & les mourons, pour l'vtilité que nous en tirons. Auſſi eux ne les tienẽt pas

en

en autre eſtime que de beſtes brutes dequoy ils ſe ſeruent, voire en tous les plus vils vſages qu'ils veulent, ſans qu'ils oſent repliquer, & s'ils en euſſent voulu depleupler leur terre, il y a long temps qu'elle fuſt toute deſerte. Mais ils ne ſont pas ſi mal-auiſez de le faire. Cependãt vn homme de cœur prefereroit la mort auxmaux & ignominies qu'ils leur font endurer. Ce nous doit eſtre ici vn beau pourtrait, pour nous repreſenter ſouuent deuãt les yeux, à fin que l'horreur de tãt de cruautez accroiſſe en nous la ſolicitude & la vigilãce, craignans de tomber en la meſme condition: car quand noſtre propre danger ſera conioint auecques la compaſſiõ que nous deuons auoir de leur miſere, cela aura plus de pouuoir de nous induire à cercher des remedes ſalutaires.

Moyen de reprimer l'inſolence des Turcs: & pourquoy il eſt mis en auant.

Tout bien cõſideré, il n'y en a point de plus conuenable que de ioindre les forces Chreſtiennes enſemble, & aller aſſaillir celles qui nous vont deſtruiſant: car ſi aucune guerre fut onc neceſſaire ceſte-ci l'eſt. On ne la feroit point pour vn deſir de gloire, ni pour l'ambitiõ, ni pour la vẽgeãce de quelque legere iniure, ains pour preſeruer les ames de tãt de milliers de

personnes de l'infectiõ mortelle de la doctrine de Mahumet, & garantir les corps de la plus horrible seruitude qui fut onques. D'auantage pour la conseruatiõ des Loix, de l'honnesteté, de la vertu, des sciences & disciplines, que la rage de ces Barbares pretẽd enseuelir, pour restablir au lieu d'icelles l'impieté, les vices, l'ignorance, & les brigandages. Ceci rend manifeste encores vn autre poinct, digne d'estre obserué en toutes actions humaines, qui est la iustice, laquelle doit estre le fondement d'icelles. Mais elle y apparoit si clairemẽt que nul n'y peut contredire. Et adiousteray encores ce mot que nul acte ne peut estre plus iuste que de pourchasser en ceste partie d'Europe subiuguee le redressemẽt de l'ordre politique, qui cõprẽd en soy toutes especes de iustices, tãt publiques que particulieres. Si nous pouuiõs voir à l'œil, ou en image deux sortes de violẽce (entre autres innumerables) q̃ commettent ces Barbares sur les pauures Chrestiẽs, ie cuide que nostre paresse seroit cõuertie en zele. La premiere c'est vn nombre de cinq ou six mille petis enfans qu'ils arrachẽt tous les ans du sein de leurs meres plorãtes, és Prouinces q̃ ils ont assu-

Horribles violences des Turcs.

ietties

ietties, pour les mener en Cõſtantinople, où ils les fõt inſtruire en leur ſecte & aux armes. La ſeconde, ce ſont deux fois autãt pour le moins de pauures Chreſtiẽs, qu'ils prenent par ci & par là chaſque annee en leurs courſes, & puis les reuendent: de façon que le pere s'en va d'vn coſté, l'enfant de l'autre, le mari en Oriẽt, la femme en Occident, pour eſtre eſclaues toute leur vie, ſans eſpoir de ſe reuoir iamais: ſeparation qui ſe fait auec geminſſemens incomparables. Ie ne compreñd point ici les rauages des guerres, qui engloutiſſẽt quelques fois en vn ſeul voyage quarante ou cinquante mille ames. C'eſt ſeulement l'ordinaire que ie mets en monſtre, la continuation duquel, en dix ou douze annees, cauſe vn grãd extraordinaire ſi on le veut bien noter.

Cõtre ceux qui ſe font accroire que la tyrãnie Turqueſque eſt ſi loin qu'elle ne paruiendra iamais iuſques à eux.

Beaucoup de gens y a qui cõfeſſent ceci eſtre veritable, mais puis apres ils demeurẽt là arreſtez, & ne paſſent point outre: pẽſans que le mal eſt ſi eſloigné, qu'il ne paruiendra point iuſques à eux, & laiſſent à ceux qui en ſont plus prochains les reſſentimens que l'on doit auoir d'icelui. C'eſt erreur n'eſt pas petit, lequel mõſtre qu'ils n'ont ſouci que de leur intereſt par-

ticulier (choſe qui meut auiourd'huy la pluspart des hommes) y en ayant ſi peu qui pour la pitié d'autrui & le regard de la iuſtice ſe formaliſẽt, qu'il ſemble que l'humanité & l'equité ſoyent aneanties. En ce meſme erreur ont eſté nos grands peres (i'entens ceux qui eſtoyent proches des pays maintenant expoſez en proye) car pour auoir eſté trop nõchalans à les fauoriſer, ils ſe ſont perdus, & ont laiſſé leurs voiſins en perpetuelle crainte de tomber en ce meſme eſtat. Et cõme l'on eſt prõpt à cercher de belles couuertures pour cacher ſes defauts, il y en a qui, pour excuſer leur pareſſe, veulent perſuader que la puiſſance Turqueſque eſt tellement bornee par les mers, montagnes, & par frontieres fortifiees, qu'elle ne ſe peut plus accroiſtre. Nous deuons deſirer que cela auiene, mais pour le plus ſeur imaginer le contraire, à fin de n'eſtre preuenus: & cuide que ceux qui liront les hiſtoires n'adhereront pas à l'aduis de telles gens. Car ils conoiſtront, comme en deux cens quatre vingts ans, elle s'eſt eſtendue par vn coſté depuis les portes Caſpiennes iuſques à Strigonia, villes aux cõfins de deça de la Hõgrie, qui ſont pres de quatre cens

lieuës

lieuës de chemin. Certes il faut de fortes barrieres pour arreſter ceux que les montagnes d'Armenie, le deſtroit de l'Helleſpont, & le grand fleuue du Danube n'ont peu empeſcher de paſſer. Encores n'eſt-ce pas ſi grand'choſe que cela, au prix des Empires, Nations, Royaumes & armees qu'ils ont ruinees, en s'approchãt de nous. C'eſt doncques ſe flatter, d'auoir opinion qu'ils demeureront fermes en ſi beau chemin, & ſigne de peu de iugement d'eſtimer, ſous l'ombre qu'on eſt encor aucunement eſloigné d'eux, qu'õ doit eſtre libre de crainte, & n'aſſiſter à ceux qui continuellement ſouſtienent leur impetuoſité.

Combiẽ la puiſſance des Turcs eſt auiourd'hui redoutable, & pourquoy.

Ie ſçay bien qu'il auient quelquesfois qu'vne grande puiſſance demeure quelque eſpace de temps, ſans faire de grands progres (comme on a veu que depuis quarante ans eux ne ſe ſont pas beaucoup auãcez du coſté de l'Alemagne) mais auſſi au parauant en peu d'annees ils conquirent quaſi toute la Hongrie, & rendirent tributaire la Tranſſyluanie. Et apres y auoir biẽ pẽſé ie trouue qu'il leur faudroit ſi peu de bon ſucces pour mettre en terreur toute la Chreſtiẽté, que deſia i'appreheende vn tel incõueniẽt. On ſçait que deſia par deux fois la ville de Viẽne en Auſtri-

che a esté assiegee par Sultã Solyman, laquelle fut fauorisee par l'Empereur Charles cinquieme. Mais s'il aduenoit auiourd'hui que ceste mesme entreprise se refaisant par les successeurs de Solyman elle fust emportee: (car il ne faut pas dire que ce soit chose impossible, ni mesmes malaisee à ceux qui mettent deux cens mille cheuaux en campagne, de forcer vne ville) que s'en ensuiuroit-il apres sinon vn fourragement & ruine de toute la Germanie, & la guerre Turquesque transportee aux bords du Rhin? Et du costé de l'Italie n'auroyẽt ils pas aussi vn tres-ample passage par les Alpes pour l'aller rauager? Et quelle armee s'oseroit presenter deuãt vne si grãde multitude, apres qu'elle auroit renuersé nos frontieres? Il nous faut cõfesser que bien nous prend, dequoy Dieu veille pour nous, & nous sert de rẽpar: car sans cela il y a lõg temps que nous eussions senti ce que nous ne laisserons de sentir à l'auenir, si nous ne nous aidõs des remedes que Dieu par sa bonté nous met en la main.

A qui il appartient de reprimer la tyrannie des Turcs.

Voyons donc maintenant à qui il appartient d'auoir soin du salut vniuersel. Il est aisé à iuger que c'est aux Empereurs, Rois,

Rois, Princes & Republiques, auſquels Dieu a aſſuietti ſes peuples pour leur rendre obeiſſance: A ceſte occaſion les doyuent-ils gouuerner par iuſtice, & garẽtir d'oppreſſiõ. Et tout ainſi que les Paſteurs ont touſiours leurs yeux ouuerts, pour garder que les loups ne ſurprenẽt leurs troupeaux: auſſi doyuent-ils par vne diligence continuelle, empeſcher les horribles degaſts que ceſte cruelle Nation continue ſur leurs ſuiets. Si nous y regardons vn peu de pres, nous verrons qu'il y a bien peu de pays qui en ſoyẽt exempts. Car les frontieres de Pologne, d'Alemagne, d'Italie, d'Eſpagne, & de France du coſté de Prouence & Languedoc, experimentent aſſez ſouuent, combien eſt griefue la ſeruitude de ces Barbares. C'eſt là tout le corps de la Chreſtienté. Le demourant ſont Iſles, comme Angleterre, Eſcoſſe, Dannemarc & Suede, qui ſont comme peninſules. Ce qui me fait d'autant plus esbahir qu'ayans de tels reſueille-matins nous ſoyons endormis. Or ce qui fait en ceci que les Princes ne ſont gueres affectionnez, c'eſt qu'ils ſe rendent du tout ententifs à leurs grandeurs particulieres: dont s'enſuit l'oubliance de faire choſes

Qui empeſche qu'on n'y penſe point: & le moyen de mettre ceſt affaire en train.

au benefice des Chreſtiens. L'autre cauſe qui depẽd en partie de ceſte premiere eſt la crainte & le ſoupçon qu'ils ont les vns des autres, qui engendrent des maux priuez leſquels font negliger les maux publiques. Ainſi void-on comme la cupidité & les haines domeſtiques retardent d'honnorables & profitables reſolutions. Et tãdis que leurs cœurs ſerõt diſpoſez en ceſte maniere, il ſera difficile d'entreprendre rien d'importãce. Il eſt donc neceſſaire, pour y remedier, de cercher les moyẽs (non pas de les deſpouiller du tout de ces dommageables paſſiõs: car il les faudroit faire refondre:) mais de les diminuer en eux, à fin que plus aiſément ils puiſſent apres ſe reueſtir des affections qu'ils doyuent auoir aux choſes generales.

Qui ſont ceux qui doyuẽt commencer à mettre les autres en train.

La meilleure voye, pour s'acheminer à ceſt effect ſeroit, ſi ceux qui ont grande authorité en la Chreſtienté, auecques vne viue perſuaſion & ſollicitation diligente, mõſtrans à tous les dents & les griphes du Lyon eſtre proches & aiguiſees, ils leur pouuoyent ouurir les yeux & desboucher les aureilles: car ce ſeroit vn beau cõmencement, pour venir à ce poinct principal de reuuir les volõtez. La premiere perſõne, re-

Le Pape,

ne, requise pour persuader auec efficace, seroit le Pape: la dignité duquel est beaucoup reueree des Princes Catholiques, vers lesquels il enuoyeroit solénellemẽt. Et quand ils verroyent qu'il ne crieroit plus apres eux, comme il fait à present, disant, Coupez la gorge à vos suiets: qui ne me veulent pas recognoistre, ains auroit changé de langage, il est certain que ces inductions auroyent beaucoup de vertu, comme elles eurent des autres Papes aux premiers voyages, entrepris pour le recouurement de la Terre saincte. La secó de personne necessaire, seroit l'Empereur: car encores que sa puissance ne soit maintenant conforme au titre qu'il porte, si est ce que la sacree dignité, dont il est reuestu doit estre en grande reuerence à tous les Potentats Chrestiens, les remonstrances duquel auroyent aussi grand pouuoir enuers toute la Germanie. La troisieme personne aussi fort propre, pour bien disposer les autres, seroit le Roy d'Espagne, à cause de sa grandeur & puissance, sur laquelle sesparolles estãs appuyees, la crainte qu'on auroit qu'il deuint mal-vueillãt, rendroit vn chacun plus própt à bien faire. Ceux-ci (à mon auis) estans bien con-

L'Empereur.

Le Roy d'Espagne

ioints ensemble deuroyent ietter les fondemens d'vn si magnifique dessein. Anciennemẽt que le zele des hommes estoit dressé à beaucoup de choses iustes, ou qui apparoissoyent telles, vn particulier doué d'eloquence & d'experiẽce suffiroit pour les exciter, comme fit Pierre l'Hermite, qui auoit reconu les pays Orientaux, & qui y mena les premieres troupes. Mais à present qu'on ne regarde qu'à soy, il conuient cõioindre auec les paroles l'autorité & la crainte: imitant Themistocles, lequel estãt allé vers quelques alliez des Atheniens, pour leur demãder argent, leur dit qu'il leur aportoit deux dieux, pour les persuader, à sçauoir Amour & Force: aussi qui veut acheminer ceſt affaire-ci, doit, en mõstrant la necessité, parler (cõme on dit) magistralement. Si quelqu'vn vouloit douter que ces trois Princes se peussẽt lier ensemble en ce mesme desir & poursuite, s'abuseroit: car l'Estat des personnes, & des affaires, les y cõuie plus tost qu'il ne les en recule. Ce qui est assez aisé à voir.

Comment les autres Princes

Mais en ce que ie diray à ceste heure gist plus de difficulté, c'est de disposer les autres Princes à se ioindre auec eux, entre les-

lesquels celui qui y seroit du tout necessaire, seroit le Roy tres-Chrestien: car en instant vni auec les autres, qui est-ce qui voudroit apres leur contredire? veu que quasi tous les autres Potentats sont leurs cófederez, ou qui est-ce qui oseroit le faire contre la puissance qu'ils ont, qui ne se trouuast incótinent accablé? En sorte que si ceste particuliere liaison estoit estreinte, ie tiẽ pour indubitable que la generale s'en ensuyuroit apres. Or on n'y peut lier le Roy Tres-chrestiẽ, que premier on ne lui face consentir de rópre l'alliance que il a auecques le Turc. Ce qui n'est, à mon auis, pas bien aisé à faire qu'auec de grandes raisons & asseurances: parce qu'à l'auenture il ne vondroit pas demolir les apuis exterieurs que ses pere & grãd pere d'heureuse memoire ont establis pour la seureté de l'Estat, & qui n'ont point esté esbranllez. Et puis ses conseillers craindroyẽt en matiere si graue, de faire mutation legeremẽt. Voici dóc ce qu'ils pourroyẽt alleguer sur ce fait-ici, dequoy i'ay desia touché quelque mot ailleurs, c'est q̃ le grand Roy Frãçois ayãt veu quelquesfois l'Espagne, l'Alemagne, les pays bas, l'Angleterre, & quelques parties de l'Ita-

pourroyent estre instruits à se ioindre auec les trois susnõmez.

Raisons pour l'allãce de France auec le Turc.

lie, bandees pour opprimer son Estat, dõt s'en estoit ensuyui la perte de la duché de Milan, & la denegation des droicts de souueraineté de Flandres, & d'Arthois, & voyant la guerre souuent dans les entrailles de son Royaume, craignant de plus dommageables ruines, fut forcé de recourir à des remedes extraordinaires, pour sa cõseruation, à sçauoir de bastir vne confederation auec Solyman Empereur des Turcs, pour nuire à ses ennemis, & qu'il semble que ceste crainte les ait souuent retenus d'executer de grands desseins sur la France. Que le Roy Henri son fils, ayãt eu à soustenir les mesmes efforts, s'est pareillemẽt serui de ceste faueur estrãgere, dõt il s'est bien trouué. Que si alors que le Royaume estoit plus floriſſant & abõdant en toutes choses, il a eu besoin d'vne telle aide, à plus forte raison maintenant qu'il est diuisé, affoibli & pauure, elle lui est necessaire, à cause que les haines anciẽnes de ceux qui n'en demandent que le rabaissement, peuuent encor auoir vigueur & force. Pour ceste occasion ils craindroyẽt vn perpetuel reproche, & vn euidẽt peril d'Estat, s'ils conseilloyent leur maistre de se priuer d'vn tel secours, la perte duquel donne-

dõneroit hardieſſe aux voiſins de l'attaquer plus volontiers. Qu'ils n'ignorent point que la confederation auecques le Turc n'ait apparence d'iniuſtice : toutesfois que le contrepoids de l'vtilité qu'elle aporte, eſt ſi grand, qu'és temps où on eſt plein de ſoupçons & ſurprinſes, elle ſe peut ſans infamie tollerer : veu meſmes que le Roy Catholique, qui a tant d'eſgard à la cõſcience, & à l'honneur, ne fait pas ſcrupule d'eſtre allié auecques le Roy de Perſe, qui eſt Mahumetiſte, auſſi bien que l'autre. Et qui ſçait (diroyent-ils) ſi le Roy tres-Chreſtien, ayant ſous ombre du biẽ vniuerſel fait de ſon cõfederé ſon ennemi, ſeroit aſſailli apres, quelle aſſeurãce auroit-il de l'amitié des Princes auec leſquels il a eu de ſi grãds differẽs ? Dõques, fãs vn manifeſte teſmoignage de bõne revniõ & de ſeureté pour ſõ Royaume, qu'ils ne voudroyẽt lui perſuader qu'il ſe deſpartiſt de ſes alliãces anciẽnes. Dauãtage, que quãd ainſi ſeroit que les Princes Chreſtiẽs ſe ſeroyẽt vnis, auroyẽt aſſailli les Turcs, & obtenu de grãds ſuccez cõtr'eux, qu'il y a apparẽce que tout le fruict des victoires, tãt par mer q̃ par terre, tõberoit au profit de la maiſõ d'Auſtriche, qui eſt deſia mõ-

tee à vn si haut degré de grandeur, qu'elle fait peur à tous ses voisins, & leur maistre n'en rapporteroit autre chose que peine & despense : & que ce poinct est encores bien considerable.

Satisfactiõ aux raisons & allegations precedentes.

Ce sont les raisons principales, qui (à mon auis) seroyent mises en auant par les ministres de nostre Roy, lesquelles il conuiẽdroit vaincre par d'autres meilleures, auant que le rãger à la ligue proposee. En ce fait ici, i'estime que si les Princes, ci deuant nommez, vouloyent, sincerement proceder, & ioindre auec les paroles de bonnes demonstrations, qu'ils en pourroyent venir à bout : car outre l'equité du fait, le desir de beaucoup de gens de bien les acompagneroit, qui ne demandẽt que l'exaltation du nom Chrestien. Mais de negocier auec artifice (ainsi que souuent on fait) il n'en reusciroit autre fruict, sinó qu'on leur bailleroit d'autres artifices en contr'eschãge. Or ie veux croire que leur affection seroit tres-bonne, ce qu'estant, il ne resteroit qu'à respondre à ce qui a esté proposé, & vuider les difficultez mises en auãt. Dequoi ie ne dirai rien, pource que ce seroit peu au regard de ce que tant de sages testes, qu'il y a en Espagne & en Italie,

lie, pourroyẽt dire, & ne doute point aussi que les Princes n'accordassent de bonnes seuretez au Roy tres-Chrestien, pour le faire entrer en ceste confederation. Que s'il suruenoit controuerse, sur dire, la seureté n'est pas valable, & sur respondre, il ne s'en peut bailler d'autre: ce seroit vn signe manifeste de mauuaise volonté au biẽ commun, en celui qu'on cognoistroit n'auoir voulu ceder à la raison. Auenant dóques qu'vn tel Roy que celui de France fust associé, il seroit facile apres de faire entrer en l'vnion generale tous les autres Potentats, & mesmemẽt le Roy qui maintenant regne en Polongne. Et s'il y auoit quelqu'vn qui voulut faire le restif, voyãt tout le corps vniuersel s'esbranler, il meriteroit qu'on le pressast d'y entrer.

Que l'vniõ entre les Princes Chrestiens est requise, auant que courir sus au Turc.

Mais tout cela seroit encores vain, & de nul fruict, si par mesme moyẽ on ne donnoit ordre d'assopir toutes guerres presentes, & preuoir pour celles qui seroyent pour naistre, tant entre les Princes l'vn contre l'autre, que entr'eux & leurs suiets. Auiourd'hui il semble qu'il y ait peu de differens entr'eux, veu que Monseigneur le duc d'Anjou est depuis peu de iours allé de vie à trespas (qui contestoit contre

le Roy Catholique) ne lui eſtant reſté de toutes ſes peines que la ſeule ville de Cãbray. On dira qu'elle pourroit bien eſtre cauſe d'amener diſcorde entre les deux Rois d'Eſpagne & de France: ce que toutesfois ie ne penſe pas, car ils ne ſeroyent pas ſi mal-auiſez, pour vn ſi petit prix, de ietter leurs Royaumes en deſpẽſe, calamité & ruine. Et, pour parler en hõme Chreſtiẽ, on ne doit point deſirer que ſi puiſſãs Monarques s'entr'attaquẽt. Car apres ils font entrer en danſe leurs alliez, & d'vne guerre particuliere s'ẽ fait vne generale. Et qui doute que le Turc ne prinſt occaſion de là de faire de nõpareils efforts ſur nous? leſquels ne pouuans eſtre ſouſtenus à cauſe de nos diſſenſions domeſtiques, de tres-grands dommages s'en enſuyuroyẽt. Quelqu'vn adiouſtera, que les petits Potentats ſont bien aiſes que les grands s'entre-mangent. Ils auroyent tres-bonne raiſon ſi les grands les vouloyent deuorer. Mais quand on les void en volonté d'entreprendre ce qui profite à tous: auſſi tous doyuent deſirer leur bien, & les aider en cela. Le vray moyẽ pour oſter la crainte aux vns, & la cupidité aux autres, c'eſt de s'employer conioinctement en ces hautes entre-

entrepriſes.

Quant aux guerres que les Princes ont contre leurs ſuiets, il faudroit auſſi (s'il eſtoit poſſible) les aſſoupir: d'autãt qu'elles ſont ſuffiſantes pour les diuertir de tout autre deſſein. Et à ce propos, ie diray que les ſuiets ſe doiuent ſouuenir q̃ leurs Princes ſouuerains ſont comme des images viſibles de Dieu, lequel les a eſtablis en terre, comme ſes Lieutenans, pour les faire viure en pieté, iuſtice, & honneſteté, & les garentir d'oppreſſion. Et pour ce regard faut-il qu'ils leur rendent honneur, fidelité, ſeruitude & obeiſſance. Les Princes auſſi leur doiuent porter telle bienvueillance, qu'vn pere à ſes enfans, & ne les ietter iamais en telle neceſſité, qu'ils leur facent embraſſer le deſeſpoir. Par l'entretien de ceſte belle concorde, les Eſtats deuienẽt floriſſans: au cõtraire quãd elle ſe rompt, ils auãcẽt leur ruine, ce qui s'eſt experimẽté au grãd dommage de la France, & s'experimente encores maintenant en Flandres à ſa deſolation. C'eſt choſe deplorable de voir ceux qui adorẽt vn meſme Chriſt s'entrepourſuiure à feu & à ſang, comme beſtes ſauuages, & laiſſer cependãt ces horribles Mahumetiſtes

Itẽ l'vnion des Princes auec leurs ſuiets, & la ceſſation de tous actes d'hoſtilité & de guerre ciuile en leur pays.

triõpher des païs, des vies, & deſpouilles des paũures Chreſtiens Orientaux. Si ceſte alteration des pays bas eſtoit ceſſee, il ſemble q̃ la Chreſtienté ſeroit trãquille.

De la neceſsité de la paix es pays bas: & cõment le Roy d'Eſpagne la peut et doit octroyer.

Mais pour paruenir à ceſte reconciliation, il n'eſt pas bien aiſé: toutesfois il faudroit ſurmonter tous obſtacles, pour ſortir hors de ces longues miſeres, qui rẽdẽt les aſſaillans & les aſſaillis miſerables. Sa Maieſté Catholique, qui eſt douëe (ce dit-on) de grande debõnaireté, & en fait iournellement des preuues en pluſieurs, fors qu'en moy, deuroit regarder attẽtiuemẽt à ceci: car c'eſt tout à ſes deſpens q̃ ceſte ſanglante tragedie ſe iouë. Maintenant il n'eſt plus queſtion de l'Eſtat, la quereile eſt ſimplement pour la Religion: duquel affaire, encor qu'on ne m'en demande cõſeil, & quoy qu'õ ne m'en croye, ſi ne laiſſeray-ie d'en dire vn petit mot. Selon mõ auis il y faut proceder doucement, ne iuger par preiugez, acõmoder les loix à la nature du peuple, & n'adherer pas tãt aux rapports de quelques vns, qu'aux iuſtes doleances de pluſieurs ſuiets: eſtant certain qu'il conuient auoir de merueilleuſes forces, pour forcer les cõſciences. En fin les choſes paſſees ont demonſtré que les Princes

Princes, qui par guerres ont voulu accompagner la vehemẽce des prestres, ont defiguré leurs Estats, & diminué leur grandeur. Et quel Iesuite se pourroit trouuer, tant habile fust-il, qui peust persuader à ceux qui ne sont pas Iesuites, que Dieu prend plaisir à tant de sang que les vns & les autres respandent? Le peuple des païs bas est d'vne nature franche, par douceur & humanité non feinte, on remue les affections de son cœur: mais par coups & iniures on l'estrãge & on l'anime. Le plus seur cõseil en ceci seroit d'accorder à ceux qui sont armez, la permissiõ qu'ils demandẽt d'obeïr à Dieu: à fin qu'ils rendissent l'obeïssance que requierent les hommes: car il y a danger que si on ne le fait volontairemẽt, le temps le fera faire par force: lequel peut aussi tost produire des accidens fauorables pour ceux qui perdent, qu'il a fait pour ceux qui gaignent. Le plus vif aiguillon pour poindre & inciter les Espagnols à la paix, est de les faire ressouuenir de l'imprudence des François, & dire, *Bella escappata.*

Pour quelles raisons l'entreprise contre les

Ceste difficulté ici ne me gardera point de continuer mon discours, & monstrer par plusieurs beaux exemples que ceste

Turcs doit estre en singuliere recommãdation aux Princes Chrestiẽs.

entrepriſe cõtre les Turcs nous doit eſtre tres-recommandable. Nos anceſtres ont eu le courage aſſez grand d'aller aſſaillir leurs grãds peres iuſques en leurs propres citez & campagnes, leſquelles ils ont arrouſees du ſang de ces meſcreans : ce qui nous doit aſſeurer que leurs enfans ne ſeront pas inuincibles. Et pour bien voir au long tant de memorables victoires, faut lire l'hiſtoire de Paul Æmile, qui traite de la conqueſte de la terre ſaincte. L'on s'eſbahira du merueilleux zele dont chacun eſtoit tõuché alors, pour s'ẽployer en ces lointaines expeditiõs, dont les perils n'effrayoyent point les ieunes, ni la longueur du chemin, les vieux : ains on voyoit les vns & les autres vendre & engager partie de leurs biens, pour s'equiper & s'entretenir. Meſmes ceſt excellent Prince Godefroy de Bouïllon vẽdit ſa Duché à l'Eueſque du Liege pour ceſt effect. Ce fut le premier des Princes Occidẽtaux, qui triõpha glorieuſemẽt tant des Sarrazins que des Turcs, en leur oſtant le Royaume de Ieruſalem, & les chaſſãt au loin. Pluſieurs autres voyages ſe ſont faits depuis par des Empereurs, & des Rois, où il y a eu de bõs & mauuais ſucces : dequoy ie parleray en

lieu opportun. Il ſuffira pour ceſte heure de conſiderer en ces remuemens ici le zele de tant de grands perſonnages, le conſentemẽt des peuples, la magnanimité de la Nobleſſe, la liberalité de tous, finalement les hautes prouëſſes & cõqueſtes de tant de guerriers, afin q̃ par la poincture de tant d'aiguillons nos affectiõs, qui ſont cõme endormies, ſe reſueillẽt & ſe dreſſent vers le meſme but auquel nos anceſtres ont tẽdu. Car ce ſeroit vn grãd ſigne de degeneratiõ de la vertu antique, ſi lon ne s'eſmouuoit pour ces effroyables ennemis q̃ nous auons à nos portes, veu que eux les ſont allez cercher à plus de ſix cẽs lieuës loin de la Frãce. Et ce qui les nous doit encores faire redouter plus qu'eux ne les redoutoyẽt, eſt, q̃ leur puiſſance eſt quatre fois plus grande qu'elle n'eſtoit alors. Ceci doit ſeruir d'admonitiõ aux Prĩces d'eſtre d'autãt plus ſoigneux (ayãs deliberé d'entrer en ceſte entrepriſe) d'en ietter les fondemens ſi fermes qu'ils ne puiſſent eſtre esbrãſlez. Car ſi par nõchalance ou precipitatiõ on y faiſoit faute, il y auroit peine à la reparer, & en auiendroit ainſi qu'à ceux qui ont baſti vn beau pont, duquel les pilliers ſont debiles: ils

ſont apres contraints de le rompre pour les fortifier.

Ayãt traité des fondemens de ceſte guerre il eſt parlé des mõyens de l'achemi ner: & pre mierement de l'aſſemblee gene rale pour la reſolutiõ entiere des affaires.

I'ay fait mention par ci-deuãt de deux fondemens: dont l'vn conſiſte en la iuſtice de la guerre, & l'aure en ce qu'elle eſt treſ-neceſſaire: leſquels doiuent eſtre biẽ conſiderez, par ce que de là on conçoit meilleure eſperance de la fin où lon pretend; quand on void que les principes ſont bons. Reſte à traiter des autres, dont le principal conſiſte en la volonté des Princes, & s'en enſuit l'vnion generale. C'eſt ce qui ſouſtient toute la machine, & la fait mouuoir. Et puis que ce qui la peut empeſcher n'eſt pas inſuperable (ainſi qu'auõs veu) on doit croire qu'apres pluſieurs negotiations, allees, & venues, les Princes viendroyent en fin à vne reſolution. Cela fait, vne aſſẽblee notable ſeroit requiſe, pour mieux deliberer de toutes choſes, & iurer ce qui auroit eſté arreſté. Et comme l'Empereur ſeroit l'vn des principaux entremetteurs, & auec cela de pl⁹ grande dignité, il ſeroit bõ qu'il aſſignaſt le lieu (moyennant q̃ le Pape n'en euſt ialouſie) où les Ambaſſadeurs des grands Princes ſe trouueroyent, & les moindres y pourroyent venir en perſonne, pource que

ce que l'Empereur meſme s'y trouueroit. A mõ auis, la ville d'Auſpourg ſeroit fort à propos, pour tous, là où beaucoup d'autres bons Chefs de guerre s'y trouuans auſſi, on pourroit mieux decider toutes matieres.

Des expediens pour continuer la guerre quelques annees.

Ayant baſti vne telle confederation, il cõuiendroit encores paſſer outre, & trouuer des bons expediens pour la continuer au moins l'eſpace de quatre annees, à ce q̃ nul ne s'en peuſt departir, ſans encourir infamie & l'inimitié des autres Princes, ou bien qu'on n'entraſt en icelle: car il auiendroit trop d'inconueniens ſi l'on cõmençoit ceſte guerre, & qu'on la laiſſaſt imparfaite. On auroit mis vn tres-puiſſãt ennemi en neceſſité de iouër à quitte ou à double: & y eſtant acheminé, il tẽteroit des deſſeins auſquels au parauant il n'auroit pẽſé. Vray eſt qu'il eſt difficile de rãger à obligatiõ ſi eſtroite les Princes qui ne depẽdent que d'eux: toutesfois il y faudroit faire tout ce qui ſe peut, pource que l'experience ordinaire enſeigne q̃ quand trois ou quatre ſeulement ſont liguez enſẽble, encores ne peuuent-ils perſeuerer. Et quelquesfois auãt que la premiere annee ſoit acheuee, quelqu'vn ſe ſepare, au-

quel iamais ne mãquẽt raiſons & excuſes.

Des deniers pour l'entretenemẽt de la guerre.

Apres il ſeroit requis de regarder aux deniers, d'autant que les guerres eſtrangeres ne ſe conduiſent bien que quand ils abondent, & ſouuent le defaut les rend ruineuſes. En celles qui premieremẽt ſe firẽt contre leſdits Mahumetiſtes, l'ardeur & l'affection eſtoit ſi grande, que la pluſpart ſe ſoudoyoyẽt de leurs moyens propres. Depuis on s'aida des deniers qui ſe leuoyent es Royaumes & Prouinces, en vertu des croiſades que les Papes y faiſoyẽt publier. Ce moyen, ſoit qu'il vinſt maintenant par les Papes, ou par l'authorité des Princes, & qu'on l'appellaſt Croiſade ou Cõtributiõ, ſeroit pourtãt neceſſaire pour aider aux Potentats à ſatisfaire aux deſpẽſes. Car quand ils auroyẽt tiré vne ſomme extraordinaire de leurs peuples (non immoderee, ains moderee) & y adiouſtant partie de leur reuenu ordinaire, ce ſeroit aſſez pour entretenir de grandes armees. Mais pource qu'on void ordinairement qu'en nos petites guerres touſiours l'argẽt y mãque, à mõ auis il cõuiẽdroit vn an deuãt qu'entreprẽdre, faire vn bon fonds de finances: car cõmençant auec moyens deuant ſoy, on ne tõberoit que mal-aiſe-

ment

ment en neceſſité. On pourra dire que ce ſeroit donner temps aux ennemis de ſe preparer que les menacer de ſi loin: mais quand i'ay biẽ tout balãcé ; ie trouue qu'il y auroit plus d'incõuenient à s'embarquer (cõme on dit) ſans biſcuit. Et puis on doit ſçauoir que leur gloire & ſuperbeté eſt ſi grande, & meſpriſent tant les Chreſtiens, qu'ils penſeroyent que ce ſeroit pluſtoſt vne mine, pour les eſtonner, qu'vn appreſt pour les aſſaillir. Quant aux forces, nul ne contredira qu'elles ne ſoyent auiourd'hui tres-puiſſantes en la Chreſtienté. Car en tous pays il y a abondãce d'hommes que les guerres domeſtiques ont grandement exercitez aux armes. L'art militaire eſt auſſi mieux entẽdu qu'il n'eſtoit il y a cẽt cinquante, & cent ans. A quoy la conoiſſance des hiſtoires Grecques & Latines coniointes auecques nos experiences a beaucoup ſerui. On void pareillemẽt que les courages ne ſont pas diminuez, ce qui ne s'eſprouue que trop ſouuent à noſtre grãd dommage & regret. Ayãs donc des ſoldats à ſuffiſance, & bõs, il faudroit voir quels Chefs & Capitaines ſe retrouuent: car ce ſont ceux-là qui par leur ſageſſe & magnanimité ſeruent de beaucoup pour

Des forces neceſſaires pour executer.

obtenir les victoires. Sur ce poinct, nous sommes contrains de confesser que la Chrestienté n'en a pas maintenant, qui soyent douëz de si grãde experience que aucuns qu'en nos iours nous auons veus: comme vn Duc d'Alue, vn Duc de Guise, le Conneſtable de France, l'Admiral de Chastillon, & André Doria pour la mer. Neantmoins on ne peut dire aussi qu'elle en soit despourueuë: car encore que ceux qui sont restez soyẽt plus ieunes, si suiuẽt-ils les sentiers des autres: & ne leur faut que le suiet d'vne belle guerre pour manifester encor plus leur vertu. Et souuẽt on void q̃ l'heur acõpagne les ieunes Chefs, ainsi qu'il est apparu au Seigneur Dõ Iuan d'Austria à Lepãto: en mõsieur d'Anguiẽ, à Serisolles: au Duc de Sauoye à sainct Quentin: en Monsieur d'Aiguemõt à Grauelines: & specialement au Prince de Parme, en Flandres. Il faut estimer que nous sommes en vn temps, auquel les grandes escholes sont ouuertes, où les Capitaines & les Chefs se façonnent & se font bons. Contentons-nous de ceux qui sont viuãs, & conceuons vne bonne esperance sous leur cõduite. Ie n'en ferai aucune nomination particuliere: car on conoit assez ceux qui

qui en Eſpagne, France, Italie & Alemagne ſe ſont faits renommer.

La diſcipline viét à ceſte heure en conſideration, dequoi ie dirai ce mot: c'eſt que ſi on ne mettoit vn ſoin ſingulier à la faire inuiolablemét garder & obſeruer, il ne faudroit attendre que mauuaiſe iſſuë de la guerre. Nous voyons comme les ciüiles l'ont toute corrõpue, & s'en eſt l'infection reſpãdue ſur toutes Nations: mais ſur les vnes plus que ſur les autres. Parquoi conuiendroit au commencement eſtablir les reigles qui ſe peuuẽt pratiquer, y adiouſtant auſſi les peines & remunerations: car de porter en ceſte guerre nos diſſolutions accouſtumees, nous ſerions bien toſt la proye des Turcs. Quand Tite Liue vient à diſcourir par quels moyens les Romains ſont paruenus à ſi grandes conqueſtes, entre autres choſes il dit que ç'a eſté par la bõne obſeruatiõ de l'ordre & de la diſcipline. Ie ne requiers pourtant en ceci vne telle perfection qu'il y a eu alors, ains qu'on accommodaſt la robbe au corps, & les Loix à noſtre vertu. Ie ne doute point qu'il n'en y ait encores aſſez d'eſpanduë par ci par là, entre les Nations Chreſtiẽnes. Et ſi on venoit à en re-

De la diſcipline militaire.

cueillir la plus grande partie en vne armee, elle seroit suffisante pour produire de beaux fruicts.

Des autres preparatifs requis pour commẽcer.

Voila les principaux preparatifs, à quoi de bonne heure les Princes deuroyẽt bien auiser. Car les autres (qui sont neantmoins necessaires) comme armes, vaisseaux, artillerie, & munitions, sont beaucoup plus aisez à recouurer. Philippe de Macedoine, pere d'Alexãdre le Grand, ayãt resolu d'assaillir les Perses, prepara aussi vn ou deux ans deuant tout ce qui lui faisoit besoin pour la guerre. Mais il mourut, auant que la pouuoir commencer, & son fils la paracheua: & lui vint biẽ à poinct de trouuer la matiere apprestee, & entre autres choses il prisoit grandement cinq ou six vieux Capitaines que son pere lui laissa. Vn autre Philippe, pere de Perseus, ne fit pas moins de prouisions, voulant faire la guerre aux Romains, que son fils n'employa toutesfois gueres bien. Or nous deuons autant redouter la Nation Turquesque, qu'eux faisoyent les autres: car elle tient auiourd'hui le plus puissant Empire qui soit en la terre.

Cõtre ceux qui estimẽt

Il y en a plusieurs qui estans mal informez de leurs coustumes, pensent que ce

soyent

soyent seulement des Barbares, qui n'ont que la cruauté en eux, sans autres bonnes qualitez, en quoy ils s'abusent fort: car entre tous les gens de guerre du mõde, nuls ne se mõstrẽt plus sobres, plus obeissans à leurs Capitaines, & plus diligens, qu'eux. Il y a quelques années qu'ils n'vsoyẽt encores gueres d'harquebuses: à ceste heure ils s'en aident comme nous, & commencent aussi à faire porter certaines legeres cuirasses & morions à leurs gens de cheual, pour couurir le deuant du corps, & la teste, combien qu'ils n'ayent encores laissé l'vsage de la targe & de l'arc. Et c'est grand merueille, (veu que tant de soldats Chrestiens passent ordinairement vers eux, & qui reniẽt la foy) dequoy ils n'ont plustost pris nos façons de faire, qui sont meilleures que les leurs. D'Infanterie auecques le corcelet, & la picque, ils n'en ont point: qui est, à mon auis, vn auantage, pour nous, entant que ceste espece de gens de guerre est fort vtile. Tout ceci nous doit presser de les preuenir, auant qu'ils se soyent conformez à nous es choses esquelles nous les surpassõs: & ne faut douter qu'auecques le temps ils n'imitent Pyrrhus & Hannibal, qui firent prendre à

les Turcs aisez à subiuguer.

leurs soldats plusieurs façons Romaines, tant aux armes qu'en la discipline, ayans experimenté, en faisant la guerre contre ce peuple-là, qu'elles estoyẽt meilleures que celles dõt ils vsoyent. Ie laisse à iuger à tout Capitaine, si cela estoit (veu le grãd nombre de gens qu'ils ont) comme il seroit possible de comparoistre deuãt eux, quand seulement ils armeroyent à nostre mode cinquante mille cheuaux. Cela seroit suffisant pour combatre toute la cauallerie de la Chrestiẽté. Mais ils en mettent en leurs armees generales bien deux cens mille, qui est chose incroyable.

Des grandes forces & moyens qu'ont les Turcs.

I'ay ouy dire a vn Gentil-hõme François, qui fut à Sighet, quand Sultan Solymam la tenoit assiegee, qu'il en vid cent cinquante mille, ce qui lui donna vn merueilleux esbahissement, voyant la terre toute couuerte d'hommes & de cheuaux, aussi espais, comme les arbres sont en vne spacieuse foreſt. En nos petites guerres, quand nous voyons dix ou douze mille cheuaux, il nous semble que cela doyue combatre tout le monde, que dirons-nous au pris en considerant ces numereuses troupes? C'est de tout temps qu'ils sont allez ainsi, & mesmes les Sarrazins, auſ-

quel

quels ils ont succedé en la secte Mahumetiste, menoyent aussi de tres-grosses armees, toutesfois moins puissantes de cauallerie. Ie ne m'amuseray point à descrire l'estendue de leur domination, pource que cela est assez conu. Ie diray seulemẽt qu'en la seule Europe ils possedẽt plus de pays que la Frãce, l'Espagne & l'Italie ne sont grandes, qui est d'où ils tirent leurs meilleurs hommes de guerres, & où aussi ils les tiennent, partie en garnison, & partie sur leurs terres conquises qu'ils leur departent, à la charge de se tenir en equipage, pour venir seruir au mandement du grand Seigneur. De sorte que desdites prouinces d'Europe il mettra bien aux champs pres de cẽt mille cheuaux: qui est vn signe que ceste barbarie, que nous estimons en eux, n'est pas destituee de prudẽce & police. Leur coustume n'est point de fortifier beaucoup de places, d'autant que nul n'oseroit entreprẽdre d'aller assaillir aucune des principales qu'il n'eust incontinent vne puissante armee sur les bras, qui lui feroit bien lascher prise. Si leurs forces de terre sont grãdes, celles de mer ne le sont moins, lesquelles ils sont plus ialoux que iamais de biẽ entretenir, pour

la ſouuenance qu'ils ont de ceſte lourde perte qu'ils firent par le bon heur & la prouëſſe du Seigneur Dõ Iuan d'Auſtria. De s'appauurir aux guerres, comme font les Princes Chreſtiens, ils ne le font pas, parce que leur militie & maniere de ſoudoyer eſt aucunement differente. Et quãt aux deniers que leur Empereur tire de ſes threſors de Conſtantinople en tẽps de guerre, il les remet en temps de paix. Sõme, ce ſont des ennemis tres-puiſſans: contre leſquels ayãt à s'attacher, il ne faudroit (ainſi qu'on dit) rien oublier au logis: ains faire comme ceux qui doyuent entrer en eſtacade, qui auparauant regardẽt d'accroiſtre leur vigueur & diſpoſitiõ, accommoder leurs armes defenſiues, & rendre bien trenchantes les offenſiues, à fin de vaincre ou mourir brauement.

De la maniere d'aſſaillir les Turcs: par quels endroits & auecques quelles forces.

A ceſte heure il conuiẽt toucher le principal poinct de ceſte matiere, qui eſt de la maniere d'aſſaillir ces terribles ennemis, par quels endroits, & auec quelles forces, pour en auoir dans le temps qui a eſté noté, vne heureuſe iſſuë. Et combien qu'en ceſte aſſemblee dont i'ay par ci deuãt parlé, où pluſieurs Princes & Chefs de guerre ſe trouueroyent, on diſputeroit de ce poinct

poinct, pour en prendre de bonnes resolu tions: toutesfois ie ne laisseray d'ẽ dire, le plus succinctement que ie pourray, mon opinion (comme ie l'ay proposé du commencement) laquelle ie soumettray tousiours à la censure des plus entendus que moy, pour en corriger les imperfections. Le discours que ie fais ici est plus pour eschauffer les affections des personnes valeureuses à entreprẽdre, que pour donner conseil en la procedure de ceste haute entreprise, dont les euenemens seroyent imprevoyables, & où les meilleurs Capitaines (desquels ce me seroit hõneur d'estre reputé petit disciple) ne seroyent pas trop suffisans pour y conseiller. Or pour mieux conoistre, comme on se deuroit gouuerner en ceste guerre, i'ay pẽsé estre bõ de mettre en veuë quelques exemples de nos ancestres, qui à diuerses fois ont combatu contre la mesme natiõ: à fin que ce qui a esté par eux prudemment executé, nous puisse seruir de reigle, en l'accommodant à nostre temps, & les erreurs par eux commis soyent par nous euitez. *Cõmẽt nos*

Ie n'iray point cercher les choses plus loin que du temps de Godefroy de Bouïl lon (combien qu'au parauant il y ait eu de *ancestres s'y sont cõportez.*

groſſes guerres des Empereurs de Cõſtãtinople contre les Sarrazins) auquel tẽps les Princes Chrèſtiens cõmencerẽt à ſe liguer pour les aller aſſaillir. La premiere armee qui ſe mit aux champs fut conduite par Pierre l'Hermite, qui donna iuſques dans l'Aſie mineur,& fit à l'abordee quelques beaux exploits. Mais le Soudã de Nicee desfit tous ſes gens. Deux autres armees marcherẽt depuis, leſquelles en s'acheminant furent desfaites par les Hongrois, nation qui n'auoit encores que les premiers rudimens de la religion Chreſtienne, & qui tenoit encor de l'ancienne ferocité des Hũs: de ſorte qu'il reuint peu de fruict & grand dommage des premieres expeditiõs. La cauſe de ces deſordres & inconueniens proceda (à mon auis) du peu d'authorité & inexperience des conducteurs, leſquels, pouſſez de bon zele, recueillirẽt toutes ces troupes, ramaſſees de diuerſes nations, où parauenture ils ne trouuerent l'obeiſſance qui conuient, & n'eſtans bien fondez en deſſeins, ni en prouiſions, ne peurent longuement ſubſiſter, ni parmi les amis, ni contre les ennemis. Les hiſtoires diſent qu'il n'y auoit pas moins de cent mille combatãs en la premiere

miere. Et celles que les Hongrois desfirẽt (qui estoyent moindres) fut pource qu'en passant par leur pays les soldats se mirent à saccager, ce qui monstre qu'il y auoit bien peu de discipline entr'eux. Parquoy il ne faut pas faire estat d'vne multitude si l'ordre n'y est, lequel y defaut quand les Chefs manquent de suffisance & d'authorité. Peu apres ceci s'entreprint le memorable voyage de Godefroy de Bouïllon, enuiron l'an mille octante & six, sur la fin du regne de l'Empereur Henri quatrieme. Ce voyage fut mieux consulté & digeré, que les precedens, & y eut de plus excellens Chefs qui s'y trouuerent. Car outre lui (que desia estoit renommé Capitaine) y allerent aussi ses deux freres Bauldouin & Eustace: puis Robert Cõte de Flãdres, Huges frere de Philippe Roy de France, Robert Duc de Normandie fils du Roy d'Angleterre, & plusieurs autres Seigneurs, acompagnez de tresgrãd nombre de Noblesse. Et si on veut croire ceux qui en ont descrit les particularitez, on trouuera qu'il y auoit en l'armee plus de quarante mille cheuaux, & cent cinquante mille hommes de pied, tous combatans: dont vne bõne partie d'iceux (qui est grãd

merueille) alloyent à leurs despens.

En combiẽ de tẽps nos ancestres acheuerent ceste guerre: & ſçauoir ſi elle eſt plus mal aiſe à auiourd'huy qu'alors.

Estans assemblez, ils s'auancerent en païs, &, pour le faire brief, ils exploitterẽt si bien qu'en trois ans ils paracheuerent toute leur conqueste, qui fut bonne partie de l'Asie Mineur, la Syrie & Mesopotamie. En ceste guerre il y eut plusieurs rencõtres: mais les faits plus remarquables furent deux grosses batailles qu'ils gaignerent, & deux sieges principaux, à sçauoir de Nicee & de Ierusalem, où ils demeurerent victorieux. Beaucoup de Chrestiens furent aussi vne fois assiegez dans Antioche, mais ils repousserent viuemẽt les Sarrazins & Turcs, auec grande occision d'iceux. En fin, les ayãs chassez es prouinces plus lointaines, ils establirẽt le Royaume de Ierusalem, où Godefroy de Bouillon regna, & apres lui ses successeurs. Qui voudra à ceste heure considerer le temps qui fut employé en vne si grande cõqueste, le trouuera bref, pour auoir acquis dans icelui des pays de plus grande estendue que l'Alemagne & la Pologne. Quant à la cõtestation & defense elle fut grande: neantmoins deux batailles & deux assiegemẽs donnerent l'entiere victoire. Ce qui nous doit faire croire que les plus difficiles entrepriſes

trepriſes auec la valeur & le bon ordre ſe terminent. Ie ne veux pas auſſi taire les incommoditez qu'on reçeut en ces longs voyages: car pour la longueur du chemin, l'intemperature de l'air, & les trauaux cõtinuels, les maladies s'engendrerent parmi ces groſſes troupes: à quoy aiderent beaucoup les exces de la bouche, trop acouſtumez entre les Septẽtrionnaux. Ce qui fut occaſion que grand nombre perit, voire des plus nobles, qui n'auoyent faute de moyens. Maintenãt les Turcs ont pourueu à ce que nous n'ayons plus tant de peine à les aller cercher ſi loin, s'eſtans aprochez ſi pres de nous que tel les a à ſa porte, les autres à cinquante lieuës de leur maiſon, & les plus eſloignez à cent. Il ne nous faudroit non plus craindre les chaleurs de l'Aſie, car les champs de bataille ſeroyent es pays qui ſont auſſi temperez que la France: & Conſtantinople meſme eſt en meſme climat que celui d'Auignõ. Par ce moyen lon n'auroit à tedouter que le fer des ennemis.

Qui ſut cau ſe que les anciens Chreſtiens perdirent

Mais pour continuer noſtre propos, on doit ſçauoir qu'apres q̃ la poſterité de Godefroy de Bouillon eut cõſerué la poſſeſſion de la Terre ſaincte plus de quatre

l'auantage qu'ils auoyent obtenu, & furẽt ch ſſez de l'Orient.

vingt ans, les diſſenſions ciuiles ſe mirent parmi eux, & aucuns ayãs appelié les Sarrazins à leur aide, ils y vindrent ſi forts qu'ils chaſſerent les vns & les autres. Ce qui conuia depuis pluſieurs Princes Chreſtiens de s'vnir enſemble, pour recouurer ce qui auoit eſté perdu, & ſe fit iuſques à ſix ou ſept voyages notables, en l'eſpace de cent ou ſix vingt ans, où les Empereurs Frederic Barberouſſe, Frederic ſecõd, & Conrad Roy de Germanie furent en perſonne, & quelques Rois de France auſſi, dont toutesfois il reuint peu de fruict. Au commencemẽt les Chreſtiens obtenoyẽt de belles victoires: mais en fin ils eſtoyẽt repouſſez, & ne peurent chaſſer les Turcs ni les Sarrazins des pays qu'ils auoyẽt regaignez. Tous ces derniers mauuais ſuccés procederent de pluſieurs cauſes: comme des guerres particulieres que ſuſciterent aucuns Princes qui eſtoyent demeurez es pays de ceux qui firent les voyages, du defaut de deniers & autres prouiſiõs, au peu de perſeuerance de ceux qui ſe liguerent, de la peſte qui ſe mit es armees, & finalement des empeſchemens que donnerent ſous mains les Empereurs de Grece aux Princes Occidentaux: eſtans (comme il ſemble)

ſemble) enuieux de leur generoſité, & ialoux qu'ils recõquiſſent les pays oſtez par les Sarrazins audit Empire. Ce ſont ici les difformitez des entrepriſes paſſees, deſquelles il ſe faudroit bien donner garde, pour n'en dire la beauté des preſentes: car nous aurions double coulpe, ſi ayans conu les erreurs precedens, nous y retombiõs.

Guerres des Princes venus apres Godefroy & autres, contre les Turcs.

Les autres Princes, qui ſont venus depuis les ſuſnommez, n'ont fait que ſe defendre, & ceder à l'impetuoſité. Turque que, laquelle s'eſtãt desbordee ſous la maiſon des Otthomans, eſt touſiours allee en augmentant depuis l'an mil trois cens, à noſtre grand dommage & ruine. Cependant au milieu de nos diſcordes & foibleſſes il n'a pas laiſſé de s'eſleuer quelques excellens perſonnages, qui, auecques de treſpetis moyẽs, ont ſouſtenu les merueilleux efforts de ces Barbares: & durãt leurs vies ont ſerui de rempar à la Chreſtienté. L'vn a eſté Iean Huniade, pere de Matthias Coruin, lequel fut eſleu Roy de Hõgrie: & l'autre, Scãderbeg, Prince de l'Albanie, qui furent ſurnommez les Fleaux des Turcs, à cauſe des occiſions qu'ils en firent en pluſieurs batailles qu'ils gaignerent. En quoy nous deuons remarquer la

grandeur & sageſſe de Dieu, qui, auec les choſes foibles & petites, ſçait rabaiſſer l'orgueil des puiſſans. La guerre s'eſt auſſi menee par la mer dés long temps, & les Sarrazins y ont eſté tellement forts, que ſouuent ils ont fait de groſſes deſcẽtes es coſtes de la Chreſtiẽté: meſmes ont pris pied en pluſieurs lieux, comme en Eſpagne, de laquelle ils ont poſſedé la plus grãd' part enuiron ſept cẽs quatre vingts ans, & en la Sicile ils y ont eſté plus de deux cens ans. Mais la grande puiſſance des Turcs par mer n'eſt point ſi bien apparue qu'apres la perte de Conſtantinople: car ils prirent occaſion, ayãs en main vn lieu ſi cõmode, de penſer aux conqueſtes maritimes, & s'y ſont monſtrez redoutables, ayans occupé pluſieurs iſles, & des pays en terre ferme, où ils ſont deſcendus. Les Chreſtiens leur ont touſiours reſiſté le mieux qu'ils ont peu: mais en fin petit à petit la grãde force les a accablez: & pour demeurer en meilleure ſeureté, ils ſe ſõt bornez de la mer Mediterranee & de l'Adriatique, leur abandonnant quaſi tout ce qui eſt par delà.

Pourquoy le tẽps d'au

Or il me ſemble que s'il y eut iamais temps propre pour les aſſaillir, que c'eſt à preſent,

preſent, pour pluſieurs raiſons. La pre- *iourd'hui*
miere, pour l'inexperience du grand Sei- *eſt propre*
gneur, qui eſt (à ce qu'on dit) plus philoſo *pour aſſail*
phe que ſoldat, ne ſe trouuant en ſes ar- *lir les*
mees, comme faiſoyent ſes ayeuls Selym *Turcs.*
& Solymam, qui ont conquis pluſieurs Royaumes. Car quād la nation Turqueſque a de tels cōducteurs, elle faict choſes memorables. En apres, les pertes qu'ils ont ſouffertes en la guerre cōtre le Perſe les a affoiblis, & nous doyuent faire croire que ceſte ſi grāde proſperité, qui les a accompagnez ſi long temps cōmence à decliner. Tiercemēt, la victoire acquiſe par le Seigneur Don Iuan nous a oſtez d'vn erreur, où nous eſtions, c'eſt que nous croyiōsqu'ils eſtoyēt inuincibles par mer: & nous a enſeigné les auantages que nous auons, venans à combatre contr'eux: en quoy nous n'euſſions eſté confermez ſans ceſte experiēce. Tout cela doit eſtre mis en conſideration, à fin de nous faire plus volontiers embraſſer ces occaſions, quād elles ſe preſentent: car il faut penſer que les choſes ſe chāgent auecques le temps, les hommes deuenans plus experimētez, le bon heur retourne, & les inuentions s'accroiſſent. Ie ſçay bién que nos pechez

ſont la principale cauſe pourquoy Dieu ſe ſert d'eux, comme de fleaux, pour frapper ſur nous, mais il ne faut point douter que de leur coſté ils n'ayẽt auſſi prouoqué ſon courrouxau quadruple. Et qui ſçait ſi leur terme eſt point venu dẽ receuoir le mẽſme qu'ils ont fait ſentir aux autres ? En ſes treſiuſtes iugemens, nous deuons eſtre aſſeurez qu'enuers les ſiens il entremeſle touſiours auec ſon courroux ſon abondãte miſericorde. Et quant à eux qui ſont les vaiſſeaux de ſa fureur, toſt ou tard ils eſprouuerõt ſes vẽgeãces ſans miſericorde.

Prediction de l'Alcoran des Turcs.

I'allegueray à ce propos vne ſotte prophetie qu'ils ont en leur Alcoran, où ie l'ay leuë: non que i'eſtime qu'il y ait verité aucune en leurs faux oracles, appuyez ſur mẽſonges: mais pource que quelquesfois les iniques ont predit en n'y penſant, ce qui depuis eſt auenu. Il y a ainſi: Au dernier temps, ils auiendra que les Muſulmans (c'eſt à dire la nation Turqueſque) ſe deſuoyerõt des loix du grand Prophete Mahumet, s'abandonnans à toute iniquité: alors l'eſpee Chreſtienne ſe leuera, & les chaſſera de leur Empire. Ceux qui ont hanté parmi eux, diſent que leurs ſages ſe repreſentent quelquefois telles paroles,

roles, & les redoutent: ce qu'ils doyuent faire, veu qu'ils ne furent onc si corrompus qu'ils sont auiourd'huy, & si dignes d'vne griefue punition.

Du moyen d'assaillir les Turcs.

I'ay beaucoup demouré auant que parler du moyẽ d'assaillir ces puissans aduersaires: & c'est pource qu'il m'a semblé que les choses precedentes seruirõt beaucoup pour mieux faire entendre ce que i'en diray. Et pour commencer, ie mettray en veue quelques conseils de nos peres, d'où nous pouuons tirer de bonnes instructiõs, lesquels ont esté souuent esmeus pour les mesmes causes à bastir de beaux desseins. L'historien Guichardin, qui a fort bien remarqué ce qui est aduenu de son temps, & ce qui s'est negotié, recite qu'apres que Selym eut cõquis l'Egypte, & obtenu d'autres victoires ailleurs que toute la Chrestienté entra en grand effroy. I'allegueray ses propres paroles, car elles meritẽt d'estre poisees. Le Pape, dit-il, auec toute la Cour de Rome, estonné de tel succes, & demonstrant (à fin de pouruoir à vn si grand danger) qu'il vouloit premieremẽt implorer le secours diuin, fit faire par Rome de tresdeuotes processiõs, esquelles il alla pieds nuds. Puis se tournant à penser

Au 13. liure de son histoire.

& à traitter des secours humains, il escriuit des Briefs à tous les Princes Chrestiés, en les admonestant du grand danger, les priat que laissant là leurs discordes & dissensions, ils vouluſſent promptement regarder à la defense de la Religion & du salut commun, lequel estoit continuellement exposé à de tres-grands dangers, si de courage & forces vnies on ne trãſportoit la guerre en la Turquie, & si on n'assailloit l'ennemi en sa propre maison. Surquoy, les auis bien cõsiderez de plusieurs personnes entendues au fait de la guerre, & d'autres conoissans le pays, & la disposition, tant des Princes que des forces & armees du Turc, on resolut, qu'il estoit necessaire de faire vne tres-grande prouision de deniers, moyennant la contribution volontaire des Princes, & vn impost, qui se feroit generalement sur toute la Chrestienté. Que l'Empereur, accompagné de la cauallerie des Hongrois & des Polõnois, nations belliqueuses & exercees en guerres continuelles cõtre les Turcs, & auecques vne armee de gẽs de cheual & de pied Alemãs, telle que cõuiẽdroit pour vne si grande entrepriſe, nauigeroit par le Danube, en la Boſne (qu'on nommoit ancien-

ancienement Mysie) pour aller de là en Thrace, & s'approcher de Cõstantinople, siege de l'Empire des Otthomans. Que le Roy de France, auec toutes les forces de son Royaume des Venitiens, & autres Seigneurs d'Italie, accompagné des gens de pied Suisses, passeroit du port de Brandusse en Albanie (qui est vn passage aisé & fort court) pour assaillir la Grece pleine d'habitans Chrestiens, & tant pour ce regard que pour la rude domination des Turcs, tresdisposez à se rebeller. Que les Rois d'Espagne, de Portugal, & d'Angleterre, assemblans leur armee de mer à Carthagene & es ports voisins s'adresseroyẽt auec deux cens vaisseaux, pleins de gens de pied Espagnols, & d'autres soldats, au destroit de Gallipoli pour assaillir Constantinople, apres qu'ils auroyẽt pris les Dardanes, autremẽt les chasteaux assis à l'emboucheure du destroit. Que le Pape tiẽdroit ce mesme chemin auec cẽt grosses galeres. Auec lesquels appareils la mer & la terre estant couuerte, & assailli par tãt d'ẽdroits l'estat des Turcs, lesquels font leur principal estat de se defẽdre en cãpagne: il sẽbleroit (s'y adioignãt principalemẽt le secours diuin) qu'on pourroit

esperer d'vne si saincte guerre, vne issue & fin tres-heureuse.

De quoy peut seruir le precedēt discours de Guichardin, & ce qu'il y faut changer en ce temps.

I'ay trouué ceste deliberatiō (faite par les plus excellens Capitaines d'alors) si bien fondee, que i'ay pēsé que nous pourrions emprunter beaucoup d'icelle. Et si l'execution s'en fust ensuyuie, on eust encores mieux conu ce qui en estoit: mais la mort de Selym estant arriuee, la crainte des Princes se diminua, & par cōsequent le desir d'entreprendre, & ne passa on point outre q̄ les paroles. Or cōme il est suruenu depuis de grands changemēs, aussi faudroit-il s'accommoder selon que les choses sont disposees, & varier en quelque maniere de ce dessein ici: mais plus es particularitez qu'aux poincts principaux. Premierement, on doit tenir pour tout certain, q̄ de vouloir attaquer les Turcs seulemēt par terre, ou seulemēt par mer, c'est vn trauail de peu d'vtilité: car quand on les laisse libres d'vn costé, ils nous offensent si fort qu'ils nous diuertissent de l'autre, iettās le feu plus auāt dās nos propres maisons q̄ nous ne pouuons faire dās les leurs. Pour ceste occasion il est necessaire de mettre tout leur Estat d'Enrope en combustion, portant de toutes parts la guer-

la guerre en icelui. Il eſt impoſſible de le faire qu'on ne ſe rende tres-puiſſant, tant en mer qu'en terre. Ce que nos anceſtres iugerent eſtre expediēt. auſſi eſt-ce (comme dit Guichardin) le vray moyē d'abreger vne guerre: car eſtant fort, vous amenez vos ennemis à raiſon bien toſt, ſoit par victoire, ou par compoſition. Au contraire, quand par foibleſſe on la laiſſe traiſner, elle deuient ruineuſe. Quand Cæſar aſſaillit Pompee, qui s'eſtoit emparé de la Grece & de toutes les Prouinces de l'Orient, il ſe fit fort en mer & en terre: en quoy ſon cōpetiteur lui eſtoit encores ſuperieur. Le ſemblable fit Auguſte contre Marc Antoine, qui poſſedoit les meſmes païs q̄ poſſede auiourd'hui le Turc: & les deux auoyent prēs de mille vaiſſeaux, & plus de trente cinq Legions en terre. Et pource qu'il eſt aſſez aiſé à conoiſtre que pour bien aſſaillir ces pays-là, il faut marier les deux forces enſēble, ie n'en diray pas dauantage. Quāt au departemēt q̄ fait Guichardin des forces des Princes, il n'eſt pas mal à propos ni le deſſein d'aſſaillir par trois coſtez: mais il me ſemble qu'il nous ſeroit plus profitable de nous arreſter à deux. Car ie conſidere que toute

l'entiere defenſe des pays du Turc conſiſte en deux groſſes armees, l'vne de terre l'autre de mer, lui n'ayãt places fortifiees, comme nous auons: & que perdant l'vn de ces appuis-là, c'eſt nous ouurir vne porte. Voila pourquoy ie deſireroye que fiſſions ſeulement deux corps tres puiſſans, pour tenter auec iceux nos entreprinſes. Dauantage, ſi nous voulions ietter en l'Eſclauõnie, ou en la Grece, vn corps de dix-huit, ou de vingt mille hommes, on ne ſe donneroit garde qu'eux viendroyent fondre deſſus, auec cent ou ſix vingts mille, & n'ayans les retraites aſſeurees, ce corps ſe trouueroit accablé. I'adiouſteray encores ceſte raiſon, c'eſt que ſi l'intention de nos deux armees, terreſtre & nauale, eſt d'auoir pour but Conſtantinople, & en gaignant peu à peu y arriuer, ne s'enſuit-il pas qu'en accompliſſant ce deſſein, on vient à embraſſer nõ ſeulemẽt l'Eſclauonie, mais les autres pays de la Romanie, qui demeure pour proye au vainqueur?

Comment les forces Chreſtiẽnes pourroyent eſtre departies: & à quel nõbre elles deuroyent mõter.

Voici donc cõme ie voudrois departir les forces Chreſtiẽnes. C'eſt que le Roy d'Eſpagne qui eſt le plus puiſſant Prince de la Chreſtienté, armaſt le plus de galeres & galeaſſes qu'il pourroit: & q̃ le Pape,

pe, les Venitiens, & tous les autres Potentats d'Italie se ioignissent auecques lui, & tous ensemble cõposassent vne grosse armee nauale, pour attaquer les ennemis par la mer. Ie croy que voulãs s'esuertuer, ils feroyẽt bien trois cens galeres, & douze galeasses. Ie ne mets point en conte les autres vaisseaux ronds, pour porter viures & cheuaux: car cela est de la suite de l'armee. On peut demander si ce nõbre suffit, pour s'opposer aux forces maritimes des Turcs? I'estime qu'ouy: car lors que Don Iuan gaigna la bataille cõtr'eux, il n'auoit que deux cens galeres. Quand les armees de terre, ou de mer, passent vne certaine mesure, le surplus sert de confusion. Les soldats pour fournir lesdits vaisseaux, se tireroyent aisément d'Espagne & d'Italie, encores que le nõbre qu'il faudroit arriuast à trente mille. Du costé de terre, l'Empereur prepareroit aussi vne puissãte armee, pour attaquer par la Hongrie, composee des forces de toute la Germanie, des païs bas, des Royaumes de Suede, de Danemarc, Boheme, & Hõgrie, ausquelles s'adioindroyent celles du Roy qui regne en Polongne. Et ne faut douter que iointes ensemble elles ne fissent trente & cinq

mille cheuaux, trente mil hõmes de pied, & dix mille pionniers. L'autre partie des forces de terre, seroyent celles du Roy Tres-chrestiẽ, de la Roine d'Angleterre, du Roy d'Escosse, des Suysses & Grisons, qui, sous vn Chef, iroyent aussi se ioindre auecques l'Empereur, lesquelles seroyẽt (à mon auis) nombre de vingt mille hommes de pied, & de cinq mille cheuaux. Voila les forces qui (à mon auis) seroyent suffisantes, pour paruenir à vne victoire, esquelles n'y auroit pas moins de cent & vingt mille combatans. C'est vn nombre qui apparoit grand, mais si on considere aussi toute la Chrestienté, on l'estimera petit: & croy qu'elle ne se deura tenir grieuee de continuer pour quatre annees l'entretenement de telles forces, pour en rapporter apres ce fruict, d'en iouïr de quarãte en seureté & repos. Charles cinquieme Empereur, auec ses seuls moyens, & d'vne partie de l'Empire, mit deuant Mets quatre vingts mille hommes: & l'armee que Maximiliã dernier dressa cõtre les Turcs, l'an mil cinq cens soixãte & six, arriuoit à soixante mille. En sorte qu'on ne feroit rien de nouueau sinon en la continuation.

Des Chefs Le Chef, pour commander à celle de Hongrie,

Hógrie, seroit l'Empereur, qui ne sçauroit mieux s'employer en acte plus digne de la grandeur, & seroit accópagné de ses oncles & freres, des Ducs de Saxe, Casimir, & autres Princes d'Alemagne, Comtes, & Colonnels, entre tous lesquels se trouueroit prouësse & bóne conduite tout ensemble. Pour le regard du corps des Frãçois, & de ce qui y seroit adioint, il se trouueroit assez de Princes pour y commander. I'en nommeray seulement deux qui y seroyẽt propres, à sçauoir le Roy de Nauarre, qui en desir de biẽ faire & grãdeur de courage ne cede à aucun: & monsieur le Duc de Lorraine, les ancestres duquel ayans esté dompteurs de la nation Turquesque, il est à presumer que ce bon heur antique accó pagneroit encores sa valeur. Resteroit au Roy d'ordóner qui auroit ceste charge, ou bien s'il la voudroit donner alternatiuement: & ie suis certain que nul d'eux ne manqueroit de belle suite, tant de ceux d'vne que d'autre Religió. Quãt à l'armee de mer, elle auroit besoin aussi d'vn grãd Chef. Et d'autant que plusieurs tienent pour asseuré que monsieur le Duc de Sauoye, (Prince de tres-grãdeesperãce, & imitateur de la magnanimité de só pere)

l'armee Chrestiẽne

prendra l'alliance d'Eſpagne, il pourroit bien auenir que le Roy Catholique le voudroit hõnorer de ceſte charge: car en icelle l'authorité ſeroit requiſe pour manier tãt de Seigneurs & de Nobleſſe qu'il y auroit de ces deux nations, qui ne ſont trop faciles à eſtre maniees. Toutes regardãt l'experiẽce qui doit eſtre en vn Chef, nul ne me ſembleroit plus capable que monſieur le Prince de Parme, auquel on peut donner ceſte louange qu'il eſt le premier Capitaine de la Chreſtienté. Mais ie cuide que le deſir d'vn chacun, de ſe trouuer en ceſte expeditiõ, modereroit les ialouſies des premiers & ſecõds lieux, & que telles difficultez ſe vuideroyent aiſémẽt.

Des principaux membres de ceſte armee.

Quand ie vien à conſiderer tant de Princes, Seigneurs, Gentils-hommes, Capitaines, & ſegnalez ſoldats, qui ſe trouueroyẽt eſdites expeditiõs, ie ne puis penſer comment il ſeroit poſſible que telles forces peuſſent eſtre batuës, car s'il y auoit quelque vertu, prudence, magnanimité, art & induſtrie en toute la Chreſtienté, le plus exquis ſeroit là apporté par ceux qui, enflammez d'vn deſir de bien faire, cõtribueroyent liberalemẽt en vne ſi illuſtre aſſẽblee, tout le plus beau de leurs perfectiõs.

Et

Et c'eſt ce qui a fait florir anciennement les armees Grecques & Romaines, quand ſe trouuans remplies de gens de valeur, l'vn taſchoit par conſeil, l'autre par hardieſſe, & l'autre par diligence, de deuãcer ſon compagnon. De meſme verroit-on parmi ceſte Nobleſſe, non des enuies contentieuſes, ains des æmulations hõneſtes, à qui ſe ſegnaleroit le plus, tant à bien obeir qu'à bien commander. Quand il y a en vne armee nombre de telles gens qui ſçauent monſtrer le chemin aux autres, & mordre ſans deſmordre, cela fait combatre tout le reſte. Ie penſe qu'il n'y en auroit gueres de ſẽblables parmi les Turcs: car la pluſpart ſont eſclaues, qui cõbatent pour la crainte des punitions, & non pour amour de vraye gloire.

En quel tẽps toutes les forces Chreſtiẽnes deuroyent commencer la guerre, & cõment.

Il faudroit que les armees, tant de terre que de mer, fuſſent preſtes à l'entree de May, pour marcher où il ſeroit auiſé. Mais la difficulté eſt, à ſçauoir en quelle maniere il conuiendroit aſſaillir, pource qu'on y peut proceder en diuerſes façons. Il me ſemble que les Chreſtiens deuroyent mettre tout leur deſſein au commencement de la guerre de venir à la bataille contre ces Barbares: car puis que leur Empire

n'eſt fondé ſur la biẽ-veuillance des peuples, on verroit arriuer des changemens eſtrãges, ſi à l'abordee ils receuoyẽt quelque notable route. La queſtion eſt à ceſte heure, s'il ſeroit malaiſé de les y attirer: pource que communément on imagine que quand vn ennemi peut apperceuoir le deſſein de ſon aduerſaire il taſche de le mener à fins toutes contraires. Ie confeſſe que cela ſe pratique ſouuẽt: mais auec de ſi grãds & ſuperbes ennemis que ſont les Turcs, il faut eſtimer qu'il ſucceederoit ainſi que contre vn grand ſanglier que les chiens ont eſchauffé: car ce qu'il aperçoit premier, ſoit homme, ſoit leurier, incontinent il marche là d'vne merueilleuſe furie. On ne trouue point par eſcrit qu'ils ayent iamais fait les rétifs de combatre, à fin de maintenir touſiours la reputation de leur nõ, & celle de leurs armees. Quãd ils entẽdent que les Chreſtiens arment en gros, auſſi font-ils de leur coſté, & ſont ſi diligens qu'auant que nous ſoyons à cinquante lieuës de leurs frontieres, ils ont deſia ſaccagé la moitié de la noſtre. Qui nous doit faire croire qu'ils couuriroyent bien toſt le mommon, ainſi qu'on dit: & quand i'y ay bien penſé, ie trouue que ce

seroit vn grand auantage pour nous, d'autant que l'ardeur & la fureur des nations septentrionnales est fort vigoureuse du commencement, & quand on les fait trop temporiser elle s'amoindrit.

Voici en quoy consisteroit l'armee de terre: à sçauoir en dixhuit mille Reitres, dix mille lãces armees à la Françoise & à l'Italiẽne, deux mille harquebusiers à cheual, & dix mille autres lances à la Hógroise & à la Polonnoise, qui seruiroyent de cheuaux legers: car il faudroit receuoir les forces selon les modes des nations. L'Infanterie seroit composee de vingt mille harquebusiers, & trẽte mille picques, tout lequel nombre de combatans móteroit à quarante mille cheuaux & cinquante mil le hommes de pied. Plus l'artillerie de cã pagne seroit de vingt canós, & vingt couleurines grandes, accompagnees des pionniers susdits, & de l'equipage des viures, conuenable pour vn tel exercite. Quand on se represente ceci deuant les yeux, on entre en allaigresse: mais quand on viẽt à songer à la despense on s'estõne, car pour y satisfaire huit cens mille escus tous les mois n'y suffisent pas, ce qui va bien loin au bout de l'annee. Et d'autant qu'vne si grande multityde d'hommes, & de che-

Troupe de terre, qui marcheroit par terre.

l'armee

uaux, pourroit estre fort incommode de victuailles & fourrages, si elle s'esloignoit des grands fleuues, ou entroit auant en païs, pour ceste cause seroit-on contraint de suyure le fleuue du Danube, & attacher là ses premiers dessein: en quoy faisant on abonderoit de toutes prouisions necessaires qui s'ameneroyent par icelui. Faudroit aussi faire suyure vn pôt de barques, accompagné de galeres armees, àfin d'auoir touſiours les deux costez dudit fleuue à sa deuotion, tant pour le regard des fourrages, que pour l'assiegement des places qui seroyent dessus.

Ses premiers efforts.

Ie cuide que l'vne des premieres de celles qui sont es mains des Turcs est Strigonia: mais ni celle-là, ni les autres qu'ils possedent, ne sont (à ce que i'ay entendu) gueres fortes: pource que quand ils se doutent qu'on enveut assaillir quelqu'vne ils iettent dedãs huit ou dix mille soldats & ne se soucient point d'autre fortificatiõ, ainsi est-il mal-aisé de leur prẽdre ce que ils ont entre mains, n'vsant que des moyẽs ordinaires. Soit donc qu'eux fussent les premiers aux champs, ou non, ie serois d'auis, pour touſiours les obliger à cõbatre, qu'on fist mine, mais à bon escient, d'attaquer

quer quelque place d'importance, afin de les faire approcher auec leur armee, & seroit mal-aisé qu'ils se peussent excuser de la bataille, estãs venus si pres auec leur bagage gens de pied, & artillerie. Mais quand ils ne vienẽt qu'auec trẽte ou quarante mille cheuaux, pour fauoriser ce q̃ on a assiegé, on ne les peut vaincre, à cause de la legereté de leur cauallerie, qui ne laisse de beaucoup molester vn camp.

Ses exercices.

Ie trouuerois aussi fort bon que dix ou douze iours deuãt que faire marcher l'armee, des Chefs la fissent mettre de deux iours l'vn en bataille en diuerses formes, pour en eslire vne la plus cõuenable, pour s'ẽ aider au besoin: car on void beaucoup mieux la verité des choses par les peintures viues, que par les proiects qui sont figurez sur du papier: de sorte qu'vn Chef en est tousiours plus resolu en ses conceptions, & les Capitaines inferieurs mieux preparez à la pratique. En ceci ordinairement nous errons en nos petites guerres, où lon ne regarde iamais cõme lon doit ranger son armee, sinon deux iours auant que combattre, & lors le Chef fait vne belle ordonnance escrite, comme il veut qu'elle soit, laquelle il enuoye aux

conducteurs des Regimés, tant de Cauallerie que d'Infanterie. Mais souuent, pour auoir esté faite trop promptement, & sans bonne consultation precedente, telle disposition se trouue mal à propos.

La disposition d'icelle en guerre. Il est bien expedient qu'vn Chef ait biẽ imprimé en sa memoire l'ordre qu'il veut suyure, tant es pays larges, qu'es pays estroits, afin qu'il ne soit estonné, ou qu'il luy faille beaucoup cõsulter, lors que l'affaire suruient. Et quãd les gros fondemẽs sont bien establis, s'il arriue aucun accidẽt, qui requiere qu'on change quelque chose en l'ordre, cela se fait apres fort facilemẽt. On dira que c'est auiser les ennemis, cõme on veut les cõbatre, & que cela leur fait ouuerture de penser aux remedes. Ie le cõfesse, si on n'obseruoit qu'vne forme: mais quãd on en met plusieurs en euidẽce, c'est mettre en doute à laquelle on se veut arrester, excepté les principaux Chefs, qui reseruent la meilleure en leur memoire. Pour bien ordõner de ceste armee ici, faudroit ouir parler les Capitaines, qui ont guerroyé en Hongrie, qui sçauent par experience les manieres qui mieux conuiennent. Et pource que ie suis entré si auant sur ce poinct, ie veux bien

dire

dire, pour ſatisfaire aux curieux, celle qui pourroit (ce me ſemble) aucunement ſeruir contre ces Barbares. En ce fait, il faut conſiderer deux ſortes de païs, l'vn plain, & l'autre ſerré.

Quant au plain, comme on dit, qu'eſt la plus-part de Hongrie, on s'y pourroit ranger tellement que l'innumerable cauallerie ennemie (qui ne ſeroit pas moindre de deux cens mille cheuaux) ne la pourroit endõmager qu'auec groſſe perte, & rompre que tres-difficilemẽt. L'ordre ſeroit d'entremeſler les gens de cheual entre les bataillons des gens de pied, comme fit feu M. de Guiſe à la bataille de Dreux, pour la meſme conſideration. Dõcques voudrois-ie faire vn grãd corps d'armee, cõpoſee de huit bataillons d'Infanterie, chacun de deux mille cinq cens picques, dont les files ſeroyent chacune de nonante hõmes, & y auroit en l'eſpaiſſeur vingt & huit rangs, ſans celui des enſeignes, & aux flãcs y adiouſteroit-on mil le harquebuſiers. Ils ſeroyẽt tous diſpoſez en vn front eſgal, & entre iceux des interualles ſuffiſans, pour y ranger deux mille cheuaux, leſquels ſeroyẽt en quatre eſquadrõs de cinq cens chacũ, & de qua-

5a diſpoſition en païs plain.

rante cheuaux de front, & deux vn peu plus auancez que les deux autres. Or ces sept interualles leur seruiroyẽt de place auãtageuse & de retraites asseurees pour se reordonner: car de passer entre lesdits bataillons, pour les poursuiure, il y feroit trop chaud: de les venir aussi attaquer là où ils seroyent fauorisez de tant d'harquebusiers, voire de picques, ce seroit (à mon auis) temerité. Et dautant q̃ les flancs des bataillons ne sont communement armez que d'harquebuserie, qui est souuent vne foible defense contre vn gros hoſt de cheuaux, il me semble que les deux flancs des deux bataillons, qui seroyent posez aux ailes de l'armee, deuroyent estre fortifiez de quelques instrumens, que deux cens pionniers pourroyent aisément porter, semblables à ceux que le Duc d'Alue inuẽta, & se seruit, quãd le Prince d'Orenge passa la Meuse, ou de meilleurs: & cela suffiroit pour vn des flancs de chacun. Car pour ceux des autres, il n'ẽ seroit besoin, à cause q̃ la vertu de ceſt ordre y supplee, & aussi q̃ ce seroit trop d'embarrailemẽt. A la pointe droite & à la gauche de l'armee hors des bataillons, se rangeroyent six mille cheuaux en chacune, & seroyent

les

les eſquadrons de mille,& en deux corps, l'vn pour ſouſtenir l'autre. Et ſi on me demande,pourquoy ie les faits ſi gros,ie reſpondray, que c'eſt pource que les Turcs fõt quelquesfois les leurs (principalemẽt aux grands combats) de cinq & ſix mille lances,ainſi que i'ay entendu,leſquels engloutiſſent vn petit de trois cens cheuaux comme vn Liõ feroit vne ſouris : parquoy il faut du fort cõtre le fort. Ie repartiroye apres cinq mille harqbuſiers en dix troupes, & en mettrois les ſix cõme enfãs perdus à la teſte des bataillõs vers les ailes,& les autres quatre à la queuë. Ie placerois auſſi deux mille harquebuſiers à cheual à la teſte de la cauallerie des ailes,pour ſeruir aux premieres eſcarmouches. Voila dõc en ce grand corps, 28 mille cheuaux, vingt mille corcelets,& treize mille harquebuſiers rangez, lequel ne cõtiendroit en lõgueur(à mõ auis) q̃ quatre mille pas cõmuns:en quoy il n'y a point de ſi grãde diſproportiõ:& la cauſe qui m'a fait l'eſtẽdre ſi fort, a eſté àfin q̃ la cauallerie ennemie ſe reſoluſt moins à l'enueloper. Il y auroit auſſi en la premiere file de ce grãd frõt quaſi dixneufcens hõmes, qui eſt ſuffiſammẽt. L'autre partie des hommes, ie la

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

voudrois ordonner en ceſte ſorte: ſçauoir eſt, faire deux corps petis, qui ſeroyẽt rãgez huit cẽs pas derriere les deux ailes de l'armee, d'autãt que c'eſt par là q̃ les premiers esbranlemẽs vienẽt. Ie mettrois en chacun quatre mille cinq cens corcelets en deux bataillõs, & deux mille cinq cens harquebuſiers, puis en l'interualle & aux pointes quatre mille cheuaux en huit eſquadrons, qui ſeroit pour les deux corps vingt & deux mille hommes: chacun deſquels ſe remueroit s'il voyoit ployer aucunes des premieres troupes, & n'y a doute que cela ne fiſt tenir bride. En apres ie voudrois encores poſer entre ces deux troupes, à cinq cẽs pas plus derriere, trois mille cheuaux, en trois eſquadrons, où la perſonne de l'Empereur, ou de celui qui commãderoit en ſon abſence, ſe tiendroit eſtant queſtiõ de combatre. Et ceci ſeroit l'anchre ſacree (comme on dit) qui à l'extremité s'esbranleroit. Reſteroyent à ceſte heure mille corcelets, deux mille harquebuſiers, & mille cheuaux Reitres, ou Hongrois, qui ſeroyent mis pour la garde du camp, que les pionniers acommoderoyent de petites trenchees, pour la conſeruation des bagages: car s'il auenoit d'auenture

uenture que par nonchalance on les laiſſaſt ſaccager par les ennemis, qui pourroyent ietter vingt ou trente mille chenaux pour ce faire, il faudroit rompre vn camp apres, pour les incõmoditez qu'on receuroit tant en general qu'en particulier. Ceſte armee eſtant ainſi diſpoſee, à mõ auis pourroit en cãpagne raſe, ſe preſenter deuant la puiſſance des Turcs, leſquels eſtans deſpourueus de corcelets, & de picques, & d'eſquadrons bien armez. il ſeroit mal-aiſé qu'ils peuſſent renuerſer nos gros bataillons. Nous auons veu auſſi cõme noſtre caualerie eſt ſeurement acõmodee dãs ces interualles: ce qui me fait croire qu'il faudroit vn extraordinaire valeur aux ennemis, ou vne grande laſcheté aux noſtres, pour perdre la bataille. Ie n'ay point mis ceſt ordre-ici en veuë, cuidant qu'il ſoit le meilleur de tous: car autres ſe peuuent inuenter parauenture plus à propos. c'eſt ſeulemẽt pour conuier pluſieurs Capitaines à la recerche de ce qui eſt vtile.

Venant donc l'armee Chreſtienne deuant la Turqueſque, apres quelques canõnades tirees, ie preſume qu'ils ſeroyẽt les premiers à venir aſſaillir, tãt pource qu'ils

Le combat par terre entre l'armee Chre-

ſtienne, & la Turqueſque.

ſant ſuperbes que pource qu'é ces groſſes guerres ils ſont ordinairement quatre cõtre vn, ce qui enfle le courage. Ils viendroyent auec ſoixante ou quatre vingts mille cheuaux donner gaillardement à la cauallerie auancee qui ſeroit aux deux flancs, voire dans le milieu de la teſte. A ceſt afrontemẽt (à mõ opinion) ils ſeroyẽt repouſſez & bien battus, auecques perte de plus de quatre ou cinq mille cheuaux. Mais comme leur cauallerie eſt legiere, ils retourneroyent ſoudainemẽt derriere leur groſſe reordõner. I'eſtime qu'apres cela, ayant fait tirer deux volees de leur artillerie (dont ils ont grand nombre) auecques tout leur corps, ils feroyent vne vigoureuſe charge: & ce qui dõneroit dãs les bataillons, ou dans les interualles, ſeroit accouſtré de toutes façons. Mais parauenture que la caualerie desflãcs ſeroit renuerſee: alors s'esbranleroyẽt les deux corps petis, ordonnez pour le ſouſtenement, leſquels trouuans les pourſuyuans en deſordre (ce qui auiẽt quaſi touſiours) les enfonceroyent ſi brauement, comme feroyent auſſi quelques eſquadrons, qui ſortiroyent des interualles, qui leur donneroyent en flanc, qu'ils les mettroyent à

vau

vau de route. Leur harquebuſerie, qui ſe ſeroit attaquee auec la noſtre, porteroit alors la peine de ſa temerité. Mais auſſi ne faudroit-il pas que les Chreſtiens ſuyuiſſent imprudemment ces Barbares, car ils ſe ſçauẽt tres-bien r'allier, cõme parauenture ils pourroyent faire à deux canõnades de là, & enueloper quatre ou cinq mille cheuaux des plus aſpres à chaſſer, comme firent leurs peres le Duc Iean de Bourgongne, & la Nobleſſe Frãçoiſe, à la bataille qui fut donnee contre Amurath. Parquoy il cõuiẽdroit que toute l'armee Chreſtienne marchaſt, & faudroit ietter apres eux vingt mille cheuaux, par eſquadrons s'entreſouſtenaus, ſauf la caualerie Hongroiſe & Polonnoiſe, qui pourroit aller plus desbãdee en executãt. Et quant on les auroit ſuyuis vne lieuë, il ſẽble que ce ſeroit aſſez fait. En ſõme, ie cuide qu'en ceſte iournee memorable, ils perdroyent la moitié de leur infanterie, toute leur artillerie & bagage, & plus de vingt mille cheuaux. Mais quand on n'auroit pour le commencement exploité que le quart de ceci, leur ayant toutesfois fait tourner les eſpaules, touſiours ſeroit-ce vne grande reputatiõ acquiſe, qui acroiſtroit és cœurs.

des ſoldats confiance de vaincre: car celui qui en vne guerre reçoit les premiers auantages, a bon eſpoir de l'iſſuë.

De la diſpoſition de l'armee en pays eſtroit.

A ceſte heure faut-il dire vn mot des pays eſtroits. Il ſẽble qu'en iceux l'armee ſeroit plus aſſeuree qu'és larges, à cauſe de la quãtité de ſon Infãterie: & ſi les ennemis ſe preſentoyent, alors pourroit-on varier les ordres ſelon les lieux, gardant touſiours ſoigneuſement les auãtages des bois, des vallõs & de l'artillerie. Sur tout, cõuiendroit ſe dõner biẽ garde de ranger les corps en telle ſorte, que le premier eſtant repouſſé vinſt donner dedans le ſecond: car ce fut la cauſe qui fit perdre la bataille au Roy Iean deuant Poictiers, lequel auoit cinquãte mille hommes, & les Anglois ſeulement dix mille. Or ſi l'heur auoit eſté ſi fauorable qu'on euſt obtenu ce bon ſucces, ie ne fais nulle doute qu'on ne peuſt apres (faiſãt marcher le reſte de la groſſe artillerie, qu'on auroit preparee à Vienne) emporter en moins de trois mois quatre ou cinq des meilleures villes qui ſont ſur le Danube, comme Strigonia, Bude, Peſt, & autres qui ſont mieux conuës de ceux qui ſont du pays. Vray eſt qu'il y auroit de grãds empeſchemẽs, & l'armee Tur-

Turquesque, qui se seroit racõmodee, ne manqueroit de fauoriser ses places, où se verroyent de tres-beaux combats. Cependant nous demourerions auecques de bõnes arres de la premiere annee. Ie laisse aussi à penser, comme toute la Chrestiente se resiouïroit, entendant ce commencemẽt de victoire obtenue sur ceux qui depuis deux cens ans ne font autre chose que triompher de ses ruines. Les petis enfans mesmes chanteroyent les louanges des hõmes valeureux, par qui ces beaux actes auroyent esté commis.

Des exploits de l'armee de mer.

Venõs à l'armee de mer, qui ne doit pas estre laissee oisiue dans les ports, estant si puissante, & luy faisons faire voile, pour executer choses dignes d'elle. Le meilleur cõseil qu'elle sçauroit prẽdre, seroit de se cõformer à l'armee de terre, essayãt d'amener les ennemis à iournee. A quoy il n'y auroit parauẽture beaucoup à faire, pource qu'ils ne sont pas moins glorieux en mer qu'en terre. Et s'ils voyoyẽt qu'on tirast vers les costes de la Grece, ou vers l'Archipelago, l'on les auroit incõtinent sur les bras, sans qu'õ fust cõtraint de feindre d'assieger places, pour les attirer. Et pource que la bataille de Lepanto les a

rendus plus auiſez, il faudroit auſſi que les Chreſtiens ſe pourueuſſent de bõne reſolution, d'inuentions, & autres moyens neceſſaires, pour paruenir à la victoire. Les choſes qui excitẽt à bien combatre outre la iuſtice de la cauſe, & vne forte neceſſité, c'eſt quand on ſe void en preſence de perſonnes illuſtres, d'autant qu'ils abhorrent la laſcheté, & exaltẽt la prouëſſe. Se condement ce ſont les remõſtrances que font les Chefs pour exhorter les ſoldats à ſe bien porter en iournees ſolennelles. Tiercement, la confiãce s'augmẽte quãd on void vne gaillarde diſpoſition aux hõmes, & vn bel ordre en l'armee. Finalemẽt, l'eſpoir des remunerations eſt vn bõ aiguillon auſſi. Et s'il y a quelques Chefs, propres à bien pouruoir à cela, ce ſeroyẽt ceux de la natiõ Eſpagnolle & Italienne. leſquels eſtans accompagnez d'vne eſlite de gens valeureux, il faut eſtimer que l'ordonnance, l'ardeur, & l'excitatiõ ne manqueroit. De diſcourir des formes de ranger armees nauales, ie m'en deporteray, par ce que ie ne ſuis expert es guerres de mer : toutesfois l'ordre que tint celle du Seigneur Don Iuan à Lepanto m'a touſiours ſemblé à propos, & bien inuenté.

Quel-

Quelqu'vn eſtant vn peu craintif, & trop preuoyãt, pourra dire que c'eſt mettre la Chreſtienté en grand peril, que de hazarder tout à vn coup toutes ſes forces. A quoy ie reſpondray que quãd on entre en vne quarriere volontairemẽt, c'eſt pour y courre: auſſi qui s'embarque en vne guerre, comme aſſaillant, doit s'auenturer, autrement tant de preparatifs precedens auroyent eſté vains, & tant de menaces pareillement. Le peril eſt bien plus grand, quãd ſans rien faire, peu à peu, on ſe laiſſe deuorer. Vn autre trop aſpre, conſiderãt ces belles forces, pourroit au cõtraire dire qu'il faudroit marcher tout droit à Cõſtantinople, ſans s'amuſer ailleurs: mais comme ce langage eſt vn indice de courage, auſſi eſt-ce ſigne de peu d'experience (au moins ſelon mon auis) pource que les armees ne vont pas en poſte. D'auantage elles rencontrent ordinairement des barrieres qui les arreſtent, qu'il faut premierement briſer. C'eſt choſe ſeure que les Turcs voyans les grands remuemens des Chreſtiẽs, tãt par mer que par terre, leur oppoſeroyẽt plus de trois cens mille combatãs, cõtre leſquels il faudroit aller auec pieds de plomb & mains de fer, & ſe

Que les armees de terre & de mer ne deuroyẽt deſlayer d'aſſaillir, & comment.

donner garde d'errer, non moins par temerité que par nonchalance, meſmemẽt és actions de grands poids.

Or ie preſupoſe que l'armee nauale des Turcs ſe preſentaſt pour combatre la noſtre. En ce fait ici ie ne feray pas moins prudẽs, courageux, & heureux nos ſoldats de mer, que i'ay fait nos ſoldats de terre: car ie tien pour certain qu'ils emporteroyent la victoire. Mais prenõs le cas que ces Barbares, ayans voulu ſeulement ſonder les noſtres, euſſent combatu pres de leurs auantages, & apres auoir perdu vingt ou trente galeres, ſe fuſſent retirez à la faueur de quelques chaſteaux ou villes, touſiours ſeroit-ce auoir gaigné la reputatiõ, & acquis l'audace d'aller attaquer à leur barbe vne de leurs places. Que ſi le deſir croiſſoit alors à quelques vns de tirer vers Conſtantinople, on lui pourroit reſpondre, outre les autres raiſons alleguees, qu'õ en ſeroit trop eſloigné, & que l'armee Turqueſque ſeroit encor auſſi puiſſante que la Chreſtiẽne: Itẽ, que quãd les ſucces euſſent eſté plus en noſtre faueur, q̃ c'eſt trop preſumer de pẽſer d'vn plein ſaut emporter ceſte ſuperbe cité, n'ayãt aucune armee de terre, quien fuſt

plus

plus voisine que de deux cẽs lieuẽs: & que s'ils voyoyent qu'on vouluſt prendre ceſte route qu'ils ietteroyẽt incontinent dedans vingt mille ſoldats, & en mettroyẽt autant en campagne à cheual pour la fauoriſer: tous leſquels ils tireroyent de la Natolie. Et ſur ceci on doit noter q̃ quand Mahumet ſecond la prit, il la tenoit aſſiegee auec deux fortes armees, l'vne de mer, & l'autre de terre: les Chreſtiens n'ayans lors en tout pour la defendre, que quinze ou ſeize mille hõmes. Le meilleur conſeil ſeroit d'employer le tẽps iuſques à la fin de Septembre à ſe rẽdre maiſtres de la Moree, l'aſſaillant par la teſte, à ſçauoir par Coron & Modon, ou par les chaſteaux qui gardẽt l'emboucheure du golphe de Lepãto, pour puis apres s'en aller fortifier, cõme on verroit eſtre meilleur, en l'encouleure de ceſte peninſule où anciennemẽt eſtoit baſtie la renommee cité de Corinthe. Ceſte meſme entrepriſe fut faite par André Doria, l'ã M.IↃ.XXXII. lequel emporta par force Coró, Patras, & Lepãto, places qui ſe perdirẽt apres pour n'eſtre ſecourues. Ayant doncques laiſſé vne tres-forte garniſõ d'Infãterie és lieux conquis, ſept ou huit cens cheuaux, &

prouisiõ suffisante de victuailles auec trẽte galeres, les esclaues desquelles pourroyent seruir de pionniers, on licẽtieroit le reste de l'armee nauale iusques au Printemps. Voila quels seroyent les effects de la premiere annee, Dieu par sa bonté les ayant fauorisez.

De la continuatiõ de la guerre en la seconde annee: & des moyẽs qu'õ y pourroit tenir, tant par terre, que par mer.

Maintenant il faut discourir des effects de la seconde, en laquelle ie cuide qu'on trouueroit les Turcs moins superbes qu'ẽ la precedente, mais beaucoup plus cauts & auisez: d'autant que les experiences enseignent ce qu'on n'eust pas au parauant sçeu ni voulu conoistre. Au commencement de May, les armees seroyẽt prestes à marcher, & auroyent encor le mesme dessein de venir à la bataille, si les Turcs se presentoyẽt. Mais si euxvouloyẽt iouër au plus seur, & ne tenter riẽ mal à propos là faudroit-il que les beaux artifices des Chefs se monstrassent, pour les contraindre de venir au cõbat hors de leurs auantages: ainsi que fit Hãnibal, qui par ses ruses attira les Romains à trois batailles que il gaigna peu de temps apres son arriuee en Italie. Le plus ordinaire moyen qu'on suit pour cest effect est d'assieger places qui importent: car si pour cela vn ennemi

ne

ne s'esmeut, & ne hazarde, cest signe qu'il a peu de courage & de forces. Ie ne doute point qu'en celles dont ils se voudroyẽt seruir pour nous faire teste, ils ne iettassent dedãs huit ou dix mille soldats, bien aprouisionnez de toutes munitions, & tiendroyẽt leur armee à six lieuës pres logee fortement, pour les fauoriser. Et, pour dire vray, tels exploits seroyẽt difficiles, mesmement si la ville estoit sur ce grãd fleuue: mais il faudroit passer outre, & auecques l'abõdãce des pionniers qu'õ auroit, & des instrumẽs, pour faire trauailler dix mille soldats, leuer autant de trenchees offensiues, & bastir autant de forts qu'il en seroit besoin, pour commodémẽt assaillir les assiegez, & se mettre seuremẽt cõtre ceux de l'armee ennemie, & s'aidãt aussi des ponts qu'õ auroit. Et ie tien pour certain qu'ayant planté deuant telles places (qui sont mal fortifiees) cinquante canõs, en quatre iours l'on verroit des bresches à monter cheuaux. Puis apres venant aux mains auecques eux, nous qui serions forts, & eux foibles, & auecques cela ayant tres-grand auantage, à cause de la qualité & bonté de nos armes, facilemẽt on les tailleroit en pieces, sinon ceux que

la clemence Chreſtienne voudroit reſeruer. Pendant ces actions ici, noſtre cauallerie auroit beſoin d'eſtre vigilante, en allant aux eſcortes des viures & fourrages, car là ſe feroyent de belles entrepriſes, & les vns & les autres ſe pourroyent auſſi dreſſer de groſſes embuſcades, où la ſuffiſance des Capitaines ſe monſtreroit, & la prouëſſe des ieunes és combats qui ſe feroyẽt. Et comme la premiere annee nous ſerions paruenus iuſques à Bude, auſſi i'eſtime qu'en ceſte-ci nous pourrions conquerir iuſques où le fleuue de Draue viẽt à entrer dans le Danube. Cela paracheué, l'armee Imperiale ſe deuroit placer en quelque beau lieu auantageux, pour faire eſpaule à la nouuelle conqueſte, iuſques à ce que les villes dont on ſe voudroit ſeruir pour la ſeureté des paſſages, fuſſẽt munies & miſes en eſtat de defẽſe: puis ſe retireroit aux garniſons ordonnees pour y laiſſer paſſer l'hyuer. Quãt à celle de mer la ſaiſon venue, elle s'auanceroit vers l'Iſle de Negrepont, pour en chaſſer les Turcs, & ſi d'auenture leur armee ſe preſentoit pour les empeſcher, il faudroit la combatre: car en ceſte expeditiõ, cõbatre ſeroit le mot du guet: & ne comparoiſſant que

de loin

de loin, paracheuer ſon effect. Mais faudroit obſeruer ceſte reigle, qu'ẽ aſſaillant la terre ou ſe tinſt touſiours preparé, comme ſi on deuoit eſtre aſſailli par mer. Et apres auoir en diligence fortifié & muni les plus beaux ports, d'hõmes, de viures & vaiſſeaux, l'armee pourroit encor nettoyer de Turcs quelques iſles de l'Archipelago, & puis ſe retirer pour hyuerner.

Des peuples Grecs aſſeruis au Turc.

Ie n'ay rien dit des peuples Grecs, qui ſouſpirent il y a long temps apres leur deliurance, d'autant que ie ne ſçay pas quels ſeruices on en tireroit, pource qu'on dit qu'ils ſont ſi abatus de courage par l'horrible tyrãnie qui les moleſte, & ſi deſpourueus d'armes & de ſcience militaire, que ie n'oſeroye promettre qu'ils fiſſent ſi toſt grand mouuement. Dedãs toutes ces Prouinces, qui ſont au deçà de Conſtantinople, qui toutes enſemble ſont auiourdhui appellees la Romanie; il y a beaucoup plus de Chreſtiens que de Turcs. Il ſe void en la pluſpart des lieux que pour quatre familles Turcques, il y en aura dix de Chreſtiennes, & plus: mais elles ſont ſi aſſeruies & intimidees, qu'on leur donne des coups de baſton ſans qu'elles s'oſent plaindre. Quelcũ ſe mocquera dequoy ie

fais ici vn preiugé des euenemens de la guerre, comme s'ils deuoyent succeder en la maniere que ie le figure: mais ie ne suis pas si presomptueux de penser que ce qui est inconu aux hommes, ils le puissent preuoir. Ie discours seulement de ce fait par raisons vray-semblables, appuyees sur quelques reigles & experiences, ainsi que on a accoustumé de faire és affaires humains: & parle aussi des pays, villes, fleues, & passages, nó pour y auoir esté, ains pour auoir obserué sur les Cartes leur situation: & qui plus est pour faire conceuoir bonne esperãce au vulgaire de ceste entrepriſe, sçachant bien qu'en ce qui cõcerne les combats, les conseils se prenent ordinairement sur le champ, & qu'aux Capitaines, qui s'y trouuent, il apartient proprement de deliberer de ces choses.

Des exploits & deportemens des deux armees Chrestiennes, en la troisieme annee.

La troisieme annee estant venue, i'estime que la mesme gaillardise qui auroit esmeu tãt de braues guerriers de s'éployer aux precedentes, auroit encores pareille force en eux. Et combien que le fer des ennemis, les labeurs passez, & les maladies en eussent emporté aucuns, si est-ce que plusieurs autres qui n'auroyent bougé du logis, desireux de participer à la louan-

louange cõmune iroyent remplir les places vuides : en sorte q̃ les hõmes ne manqueroyẽt point. Ainsi le temps de se mettre en campagne estant venu, l'armee de terre ayãt passé le Draue, s'achemineroit vers le fleuue de Saue, iusques où il n'y a pas plus de vingt lieuës Hongroises. Et n'ay pas opinion que les Barbares se presentassẽt en gros par le chemin, ains qu'ils mettroyent tout leur estude & feroyent tout leur effort pour empescher le passage de la riuiere, qui est vn auãtage duquel (comme bons Capitaines) ils se deuroyẽt preualoir. En tels termes pourroit-on voir, d'vne part & d'autre, la pratique de toutes sortes de belles ruses & inuentions. Mais pource que l'experience a tousiours fait conoistre qu'vne armee puissante est mal-aisément bridee par vn fleuue (car si elle ne le passe à la faueur d'vn lieu auantageux, & de l'artillerie, elle y paruiẽt par finesse, en amusant d'vne part, iettant ses ponts & faisant ses forts de l'autre) ie n'en diray pas dauantage ; sinon que ie me fay acroire qu'elle en viẽdroit à bout en huit iours. Cela fait, le plus profitable exploit seroit d'aller assaillir Belgrade, ville renõmee, qui est situee où le Saue entre dãs le

Danube : & en nulle action passee (à mon auis) on n'auroit eu tant d'affaire qu'on auroit en ceste-ci. Car outre que ceste ville-là seroit tresbien pourueuë pour sa defense, il faudroit auoir l'œil vers l'armee Turquesque qui ne seroit loin de là : conseruer vn grãd pont sur le Saue: auoir autre passage par le costé du Danube, faire forts, trenchees, aller seuremẽt aux fourrages & escortes : de maniere que si on le emportoit, ce seroit vn beau chef d'œuure. Et pour en iuger, ne peut-on pas hardiment dire que ceux qui auroyẽt accoustumé de vaincre surmonteroyent toutes ces difficultez ? Ayant donc gagné ceste place, il la faudroit raccommoder promptement, & y laisser vne forte garnison, d'autant que là il cõuiendroit faire le principal magazin pour recueillir les prouisions necessaires. En ces enuirons-là il y a trois gros fleuues, qui entrent dans le Danube, assez pres les vns des autres, à sçauoir le Draue, le Saue, & le Tibisc, qui sourd des parties de la Transyluanie, lesquels ne sont moindres que le Rhin, ou la Meuse. Par ces quatre grands canaux viẽdroyent toutes commoditez, moyennant qu'on donnast bon ordre que les Turcs,

qui

qui seroyẽt restez en quelques places dãs le cœur du païs, n'offençaseẽt les bateaux. Et pource qu'on ne seroit encor qu'à misaison le demourãt se deuroit paracheuer à les chasser de là, ce qui parauenture ne donneroit beaucoup de peine.

Apres auoir parlé des effects de l'armee de terre, il cõuient aussi faire mention de l'armee de mer, qui se seroit mise à voile au commencement de May, prenant sa route vers l'Isle conquise de Negrepont: & si la Turquesque estoit desireuse de cõbatre, il ne faudroit refuser le parti: mais si elle ne se vouloit auenturer, ains espier quelque bonne occasion, le meilleur dessein seroit d'aller surprendre & forcer la ville de Saloniki, qui anciennemẽt se nõmoit Thessalonique, laquelle est es frontieres de la Macedoine, sur le bord de la mer, & n'estant pas forte, elle seroit soudain nostre. Il faudroit auiser tous les moyens possibles de la mettre en estat de defense, d'autãt qu'il y faudroit laisser vne grosse garnison d'Infanterie & de cauallerie, pour courre le païs. Et faut noter que tout ce qui se mettroit dans les places cõquises, cela seroit supernumeraire, & que les armees de mer & de terre auroyẽt leur

Exploits de l'armee de mer.

nombre fourni, selõ nostre proiect, à cause qu'elles seroyent tousiours preparees à la bataille. On eust bien peu entreprẽdre sur les costes de l'Esclauonie, où les Turcs tiennent plusieurs villes: mais en se saisissant de cestes-ci qui sont plus faciles à occuper, c'est les prendre par le derriere, ce qui les fait autant penser à la fuite qu'à combatre. Ayant doncques seiourné vn mois & demi, ou deux, elle pourroit courir par toutes les autres Iles de l'Archipelago, tant pour saccager tous les Turcs qu'on y trouueroit, que pour asseurer les Chrestiens y habitans. Il pourroit aduenir que les Turcs, craignans la premiere impetuosité Chrestienne, laisseroyent harasser nostre armee deux ou trois mois aux assiegemens des places, puis tout d'vn coup estãt occuppee à quelqu'vne, ils viẽdroyent frais & gaillards l'attaquer, ainsi qu'ils firent aux Gerbes, où les forces Espagnoles furent rompuës. Les Espagnols aussi sur la fin du siege de Malte leur rendirent quelque change, & desfirent cinq ou six mille Turcs. A ceste incõuenient ie croy que les chefs pouruoyeroyẽt si bien qu'on ne seroit surpris: & auãt que nostre armee se retirast pour hyuerner, il seroit bon.

bon qu'elle laiſſaſt dans l'Iſle de Candie quarante galeres, pour ſe preſenter à vn beſoin. Pendãt l'hyuer du coſté de la Hõgrie, faudroit traitter auec les Vvalaques & Moldaues, qui ſont ſuiets aux Turcs, & neantmoins grands ennemis, pour la ſouuenãçe qu'ils ont des maux fraiſchement receus, afin de les faire armer contr'eux, & enuoyer quelque eſlite d'hommes ſoudoyez, pour ſe ioindre aux forces Chreſtiennes, ou faire autres remuemens profitables. Quant aux Tranſſyluains, qui leur ſont tributaires, on les feroit auſſi aiſémẽt remuer, lequel renfort ſeruiroit beaucoup, meſmemẽt pour s'oppoſer aux Tartares, ſi les Turcs les faiſoyent dõner dans les païs des Chreſtiens, pour faire diuerſion. Car pour cinquante mille ducats par mois, ils en font marcher cinquante mille à cheual, qui comme ſauterelles font des degaſts innumerables. En vn meſme tẽps cõuiẽdroit auſſi pratiquer auec les Grecs, afin qu'au renouueau ils ſe declaraſſent, lors qu'ils verroyent les armees de mer & de terre eſtre esbranlees, & ſe iettaſſent ſur les Turcs, qui ſont reſpandus & demourans dans toutes ces Prouinces.

Les effects de la quatrieme annee que *Des exploits*

& effects des deux armees en la quatrie-me & der-niere annee de ceste guerre con-tre les Turcs.

nous auõs mise pour but de ceste glorieuse conqueste, seroyẽt encores plus memorables que les precedens. Pour ceste occasion faudroit-il que la bonne vnion des Princes continuast, afin que les prouisions necessaires ne vinssent à defaillir, & y a apparence qu'elle perseuereroit, veu que la prosperité ayant tousiours accõpagné les entreprises, chacun estãt rempli de bõne esperãce voudroit s'efforcer de paruenir à la fin tant desiree. Doncques auec plus grãd courage, & les mesmes hõmes des autres annees, l'armee de terre se mettroit aux chãps, & de meilleure heure que les autres fois. Desia seroit arriué à Belgrade abondãce de munitions pour l'Artillerie, & plus de deux mille cheuaux de surcroist pour parfournir son equipage, & non moins de trois cens chariots pour les viures: car au partir de là il faudroit abandõner les fleuues. Et en ceste sorte s'acheminеroit-on, pour dõner perfectiõ à l'œuure, vers la ville de Sophia, qui est au commencement de la Bulgarie: pource que les Cartes monstrent q̃ c'est le plus droit pour aller à Constantinople, n'en estant pas esloignee de cent lieuës Françoises. Elle est en planure, & nullement fortifiee.

fiee. Il y a apparẽce que les Turcs ne voudroyent faire là leur teſte : mais ayant fait ſortir les habitãs d'icelle, & conſumé & tranſporté les viures, l'auroyent laiſſee vuide de toutes choſes pour aller à Philippopoli faire la groſſe maſſe de leur camp. Ceſte ville, qui eſt outre les mõtagnes de Thrace, eſt renõmee pour la bataille que Brutus & Caſſius y perdirẽt, & gagna cõtre Põpee: & eſt aſſiſe en païs tres-fertile, ſur bõne montagnette, au pied de laquelle paſſe vne petite riuiere peu gueyable. Or ce lieu ſeroit fort propre & biẽ choiſi pour y faire grande reſiſtance, & y hazarder la bataille, à cauſe que ce n'eſt ſi pres du ſiege de leur empire, que la perdant ils peuſſent eſtre preuenus, eſtans en effroy, ne ſi loin qu'ils ne peuſſent y recueillir de bonnes reliques de leur armee, la fortune leur ayãt eſté cõtraire: & ai opinion que là ils combatroyẽt, voire que leur Empereur s'y trouueroit en perſonne. Et cõme pourroit-il ſouffrir qu'on l'allaſt attaq̃r iuſques dedans ſa cauerne, ſans ſe defendre, cõme font les beſtes genereuſes ? encores que ceſte nation ſoit pleine d'iniuſtice & de cruauté, elle ne laiſſe pourtant d'eſtre furieuſe & hardie, & auecques cela elle a ſa

reputation fort recommandee. Les Chreſtiens auroyent auſſi matiere d'accroiſtre leur eſpoir, en conſiderāt qu'il n'y auroit plus ni grands fleuues, ni villes fortes iuſques à Conſtantinople: ains qu'ils trouueroyent ſeulemēt vne armee puiſſante qui leur feroit reſiſtance, dequoy les hommes valeureux ſe reſiouiſſent: & n'y a rien qui les faſche, ſinon quād ils ſont contrains de combatre contre la faim, la ſoif, les maladies, le grand chaud, ou le grand froid, d'autant qu'il n'y a vertu qui ne ſoit accablee de telles incōmoditez. I'eſtime que vers la mi Iuin l'armee Chreſtiēne pourroit arriuer à Philippopoli, auquel lieu ſi les Turcs s'eſtoyēt retrēchez & parquez en lieu auantageux, il y auroit peine à les en tirer. Et pource qu'il ne leur eſt iamais auenu de le faire, meſmes quād leurs Empereurs y ſont preſens, ie veux pluſtoſt preſumer qu'ils ſuiuroyent leurs anciēnes couſtumes, qui eſt de venir audacieuſemēt au cōbat: cōme fit Baiazeth premier contre Tamburlan, encor qu'il euſt vn exercite treſnumereux. Les forces des Turcs ſeroyēt, à mon auis, de deux cens vingt mille hōmes, & celles des Chreſtiens de quatre vingts mille: car quelques vns auroyēt eſté

eſté laiſſez aux dernieres garniſons pour les eſcortes. Et n'y a doute que les vns & les autres ne fuſſent bien affectionnez à vaincre, d'autant que ceſte bataille ſeroit cõme vn arreſt definitif de toute la guerre. Ie ne parleray point de l'ordre: car ſi celui, dont i'ay fait mention par ci deuãt n'eſtoit bon, l'on en eſtabliroit vn autre plus propre, & remettroit-on l'euenemẽt à Dieu, qui ſeroit (ainſi qu'on doit eſperer) fauorable à ceux qui l'adorent, cõtre ceux qui le deshonorent.

Combiẽ eſt importante la, guerre contre les Turcs, à cõparaiſon de toutes les autres guerres.

Quand ie me repreſente ceſte groſſe guerre ici, & ces ſuperbes armees, & que de l'autre part ie me mets deuãt les yeux nos petites de ſardeçà, il me ſouuient de ce qu'Alexandre reſpondit à Antipater qu'il auoit laiſſé en Macedoine, lors qu'il alla à la conqueſte d'Aſie. Antipater lui eſcriuit que quelques ennemis s'eſtoyent eſleuez contre lui, & que deſia ils auoyẽt dix ou douze mille hommes aux champs, & qu'il lui enuoyaſt ſecours. Il me ſemble, lui manda Alexandre, qu'à ceſte heure que ie combats contre les puiſſantes armees de Darius, & que ie vay conquerant ce grand Empire d'Aſie, que toute voſtre petite guerre de Macedoine n'eſt autre choſe qu'vne guerre de chats & de

veu vne telle animosité, ni de si furieuses charges. Somme qu'apres auoir combatu trois grosses heures, ie cuide qu'ils nous laisseroyent vne victoire sanglante: mais ce seroyẽt d'honnorables sepulchres que ceux qui se bastiroyent là, & non ceux qui s'acquierent par querelles particulieres, où en la plus grãd part les ames font naufrage. Ici le desir seroit iuste, la cause iuste: ce qu'estãt adioint auec vne singuliere valeur, q̃ plusieurs auroyẽt ici mõstree, il en reuiendroit vne renõmee perpetuelle qui couronneroit encor' la posterité des hõmes Illustres, qui y seroyẽt demourez. Estãs dõc les Turcs en route, & leur camp pillé, on seroit cõtraint de seiourner huit ou dix iours à Philippopoli (qui ne feroit resistance apres ceste grãd perte) pour se rafraischir, & faire raccõmoder les blessez, & de là faudroit hazarder plusieurs Grecs separément, pour aller iusques à Saloniki les aduertir du bon succes, & le mãder à l'armee de mer, afin qu'elle s'auãçast vers Cõstantinople: car sans les deux forces cõiointes il seroit difficile de l'assieger. La perte que les Turcs auroyent faite en ceste bataille, ne pourroit estre encor si grande, qu'il ne se sauuast encor

cent trẽte mille hommes, deſquels aucũs ſe pourroyent eſpandre par le pays: pour pouruoir à la conſeruation de leurs famil les qu'ils y auroyent laiſſees:& le gros tireroit vers Cõſtantinople, auecques leur Empereur, pour y faire leur derniere reſiſtance, d'autant qu'en la campagne ils n'oſeroyent plus ſe preſenter. Et pource q̃ la ville n'eſt forte, on doit penſer qu'en extreme diligence ils dreſſeroyẽt des fortifications de terre, & feroyent leurs eſplanades, dreſſans caualliers pour y accõmoder grand' quantité d'artillerie. Tous les viures des enuirõs retireroyẽt-ils auſſi en la ville, pour la defenſe de laquelle ils ne laiſſeroyent moins de quarante mille hommes. Et eſt à preſumer q̃ le grand Seigneur auec ſes threſors & concubines, enſemble bon nombre de cauallerie, paſſeroit en la Natolie (qui eſt l'Aſie Mineur) pour y apreſter vn nouueau ſecours.

Suite de la victoire.

Noſtre armee de terre, à meſure qu'ils feroyent les preparations ſuſdites, s'auanceroit auſſi peu à peu, laiſſant dãs Philippopoli garniſon ſuffiſante, pour tenir les chemins. De là elle iroit à Adrianopoli, qui eſt vne grande cité, qui à cauſe de ſa foibleſſe, ne s'opiniaſtreroit: en laquelle il faudroit

faudroit auſſi poſer quelques garniſons,& y reſſerrer tous les viures qu'on pourroit: dequoy on n'auroit faute, ſi en ce fait on eſtoit diligent. Ceſt ordre deuroit auſſi eſtre obſerué q̃ les gens de guerre ne couruſſẽt ſus, ſinó à ceux de la natió Turqueſque, & que tous les Chreſtiens fuſſent exempts de pillage & de ſeruitude. Alors de cinquãte lieuës à la róde, ils viendroyẽt aporter viures. Aux grandes armees vne bóne police & ſeuere iuſtice ſe doit eſtablir: autremẽt pour la multitude des meſchans, & gens desbauchez qui s'y rangẽt, tout tomberoit en cófuſion, ſi leur malice n'eſtoit bridee, & punie par tels moyens. Pendant le petit ſeiour qu'elle fera à Adrianopoli, de trois ou quatre iours, faiſós auãcer l'armee de mer, à quoy elle ne ſeroit reſtiue, ayẽt ſçeu le ſuccés de celle de terre, & tireroit vers les chaſteaux qui gardẽt le deſtroit de l'Helleſpót: & y a apparence que les Turcs, memoratifs de leurs pertes, & ne voulans rien hazarder temerairemẽt, ſe ſeruiroyent de l'auantage du lieu, ſe plaçans là pour y combatre, où ils ſeroyent flancquez de l'Artillerie deſdits chaſteaux. Encores auroyent-ils ceſte cómodité qu'on ne les y pourroit attaquer.

qu'auecques quatre vingts ou cent galeres de front.

Exploits de l'armee de mer.

Le premier iour que noſtre armee ſe preſenteroit en bel ordre, pour voir la cõtenãce de l'armee ennemie, on lui tireroit force canonades, & elle rẽdroit le meſme puis ſe retireroit, cõſiderãt l'aſſiette forte où elle ſeroit placee. Le ſoir on cõſulteroit, & les ſages Mariniers opineroyẽt qu'on ne tentaſt rien mal à propos. En fin les Capitaines reſoudroyẽt de ietter gens en terre du coſté de l'Europe, auec artillerie, pour battre & prẽdre l'vn des chaſteaux, pour deſloger les Turcs de ceſt auãtage, veu qu'il n'y auroit que quatre ou cinq cẽs cheuaux, qui paruſſent de ce coſté-là, & du coſté d'Aſie plus de deux mille. A l'aube du iour on ſortiroit quatre mille corcelets, & ſix mille harqbuſiers, & trente canons de galeres, tirez par les forçaires. En marchant, ceſte cauallerie viendroit agacer les noſtres, mais on lui donneroit tant de mouſquetades, qu'elle s'eſcarteroit bien. La nuict ſuyuant on approcheroit de la forteresſe, & ayant accõmodé l'artillerie, le iour venu on batroit. Ce qui feroit propoſer aux Turcs de ietter vingt mille hommes ſur les bras des noſtres,

noſtres,pour les tailler en pieces,ou donner auec cét cinquante galeres dedãs noſtre armee,pour faire le meſme,veu qu'el le ſeroit desfournie.Mais ce deuxieme cõ ſeil eſtant trouué meilleur, les Turcs le mettroyent à execution:ce que noſtre armee aperceuant, elle feroit la moitié du chemin auec les galeres equipees, qui pourroyent eſtre deux cẽs:& chacune armee eſtãt en trois corps s'affronteroit audacieuſement: mais apres auoir combatu plus d'vne groſſe heure, la victoire demeureroit noſtre,& ſe ſauueroit ſeulemẽt le tiers des galeres ennemies. Au meſme temps ſe prendroit auſſi le chaſteau qu'on auroit batu,ayãt enduré vn furieux aſſaut. En ceſte maniere viendrions-nous à eſtre maiſtres de ce ſuperbe pas, où Xerxes fit cõſtruire vn admirable pont de vaiſſeaux, & les reſchappez, qui pourroyẽt eſtre encor plus de cent galeres, iroyent porter à Conſtãtinople la nouuelle de leur meſauentures. Les noſtres ayans ſeiourné audit lieu cinq ou ſix iours,tant pour dõner ordre aux bleſſez, que pour prendre l'autre chaſteau, & mis bonne garniſon en tous deux,prendroyent la volte vers Conſtantinople, & y arriueroyent deux ou trois

iours apres l'armee de terre. Et ſçachans de chacun coſté la venue des forces, attendues & victorieuſes, il ne faudroit demander quelles reſiouïſſances.

Du ſiege des aſſauts & de la priſe de Cõſtãtinople.

Mais ſi faut-il dire auecques verité que ce dernier acte ſeroit plus difficile q̃ les autres: car vne bataille, bien qu'elle ſoit debatuë, ſi n'eſt-ce que l'œuure d'vn iour, là où forcer vne ſi grande multitude de hommes, couuerts de rempars, & accommodez de toutes prouiſions, c'eſt vn teſmoignage de grãde experiẽce des chefs, & hardieſſe des ſoldats, quand en deux mois on y peut paruenir. L'armee de terre eſtant arriuee à 2. lieuës de la ville, les meilleurs chefs, auec vĩgt mille cheuaux & ſept ou huit mille harquebuſiers, iroyẽt reconoiſtre le logis à demi-lieuë pres, & bien conſiderer ce qui le pourroit rendre mal ſeur & incommode. Et ne faut douter q̃ là ne s'attachaſt vne groſſe eſcarmouche, parce que les Turcs, eſtans ſi puiſſans en la ville, voudroyent mõſtrer leur animoſité & peu d'eſtonnement. Le lendemain on ſe viẽdroit loger là de fort bonne heure, & s'accõmoderoit-on de quelques legeres trenchees, à la teſte & à la moitié des flancs. Et à fin que l'armee naua-

le

uale peut communiquer auecques celle de terre, & y enuoyer ſeurement prouiſiõs, ſeroit beſoin de faire de mille en mille le pas de petis forts, accõpagnez de trenchees, pour la ſeureté des paſſages, iuſques à la mer, auſquels ouurages, tant les piõniers, que la pluſpart des ſoldats, beſongneroyent ſept ou huit iours. Ce qu'eſtãt paracheué, on iroit reconoiſtre la ville de plus pres, où il ne faudroit moins demourer de quatre ou cinq iours: car i'ay ordinairement veu que des reconoiſſances haſtiues & precipitees s'en enſuyuent des erreurs treſ-lourds. Maintenant il faut voir comme il ſeroit meilleur d'aſſaillir. mon auis eſt que ce fuſt ſeulement par vn endroit: car ſeparant l'armee, la garde des trenchees ſe trouueroit trop foible, & ne pourroit ſouſtenir les forces. I'eſtime que il conuiendroit mettre dedans ſix mille corcelets, & autant d'arquebuſiers au moins, & trois mille cheuaux aux flãcs, en lieu couuert, le tout eſtãt appuyé du corps de l'armee, qui n'ẽ ſeroit eſloigné que de la portee du canõ. La premiere trẽcheeſe feroit à mille pas du camp, & en forme defenſiue, eſtãt garnie de flancs à propos, & de deux ailes lõgues de cinq ou ſix cens

pas tirans vers le camp : & à fin qu'on ne fuſt ſi aiſémẽt enuironné par derriere par quelque ſoudaine ſortie, on la feroit capable de dix mille hõmes. La ſeconde s'approcheroit à cinq cẽs pas pres de la ville, en forme offenſiue, & de cent pas en cent pas, vn petit circuit de gabions pour y retirer les enſeignes auec vne forte garde, ou lon pourroit cõbatre vn quart d'heure. A vingt pas plus outre on placeroit vingt cinq canons en trois gabiõnades, pour tirer aux defenſes, qui ſeroyẽt defendus de iour par l'harquebuſerie de la trẽchee, & de nuict par quelque petite trenchee defenſiue des coſtez. Ie laiſſe à penſer combien ils auroyent demonté de pieces en cinq ou ſix iours, poſees ſur leurs nouuelles fortifications faites à la haſte. En ceſt aſſiegement ici faudroit proceder auecques diligence & impetuoſité : car quand on donne temps à vn grand peuple, il baſtit en vn mois vne autre ville, n'ayant à beſongner qu'en cinq cens pas de long. Et quand on ſe ſeroit aſſeuré de l'artillerie de dedans, on commenceroit à dreſſer la grande batterie, approchant les pieces à deux cens pas pres de la muraille, & les logeant auecques toute la ſeureté que faire

ſe

se pourroit. Deux bresches se feroyẽt seulemẽt, mais larges & raisonnables: à quoy cinquãte canons, fauorisez de dix longues couleurines, ayant ouuré l'espace de six iours, il y a apparence que les cheuaux y pourroyent monter. Ie ne parleray point des sorties, escarmouches, & autres especes de combats, qui ordinairement se feroyent, d'autant qu'on les peut mieux imaginer en general, que les preuoir en particulier. Alors les vieux conseilleroyent, & les ieunes se hazarderoyent, & ceux de moyen aage regarderoyent à conseruer: somme que chacun voudroit auoir part à bien faire. Du costé de la mer, autres entreprises se dresseroyẽt, tant en gros qu'ẽ petit, pour s'entre surprẽdre: de sorte que ceste mortelle & sanglante tragedie se trouueroit embellie par la diuersité de tant de nouueaux actes. Mais celui que ie veux reciter maintenant seroit le principal: car estãs les bresches tresamples, il ne faudroit plus temporizer, ains se preparer pour l'assaut general. Il est à presumer que les Turcs auroyẽt remparé les murailles, & outre cela fait encor de grands retranchemens par derriere, en intention de defendre l'vn & l'autre, iusques à la mort. Et

quant aux fortifications, de dehors, pour auoir en peu de temps à les bastir, se trouuans imparfaites elles pourroyent estre gaignees auec peu de perte. L'emulation, pour auoir le premier rãg d'assaillir seroit grande parmi tant de nations, (car de l'armee de mer seroyent venus quatre mille Espagnols, & autant d'Italiens) & chacune nation voudroit maintenir sa gloire ancienne: à quoy on remedieroit par le sort. Or vne chose qui nuit merueilleusement es assauts, est d'assaillir auec confusion & desordre: ce qui arriue aisément quand il faut rafraischir les hõmes. Parquoy, à mõ auis, il suffiroit de deux mille hommes, à chacune bresche, à la fois, lesquels estans rafraischis deux fois de pareil nombre, ne faudroit employer pour les trois assauts que douze mille hõmes, sans conter deux mille Auenturiers, qui seroyẽt despartis par lesdites troupes, lesquelles apres auoir combatu vne heure chacune, en oyant le son des trompettes se retireroyent de la bresche, pour donner lieu aux autres, ou lon leur tireroit canõnades. A la defense de ceste premiere muraille, n'y auroit pas moins de huit mille Turcs, que tant la necessité que l'honneur deuroyẽt bien faire com-

combatre. Nos assaillans aussi, estans à la veuë de toute l'armee, ne voudroyent mõstrer aucun signe de lascheté. Doncques ayant tiré en furieuse batterie, depuis l'aube du iour iusques à midi, alors le signal de marcher seroit donné. Il ne faut point descrire la forme de ceſt assaut, ains imaginer que si aucũ fut onc obstiné & furieux, que ceſtui-ci le seroit. Et pour n'en mẽtir point, ie doute qu'on les peust emporter, & encores, qu'õ le fist, tousiours les Turcs, qui resteroyent, iroyent se ietter dans les fossez de leur retrenchement, tout semé d'artillerie & de harquebuserie, où l'õ ne les oseroit poursuyure. Il est à croire, que pendant la plus grand chaleur des assauts, eux feroyent vne saillie de la ville, auec cinq ou six mille cheuaux & quelques harquebusiers, pour troubler & faire vn diuertissement. Ce que nos Chefs ayant bien preueu, les remeneroyent battant iusques dans les fossez. Et s'il auenoit qu'eussions esté repoussez, du premier assaut, on continueroit encores de tirer cinq ou six mille coups de canõ, pour applanir les bresches: & puis en donner vn autre, auquel on se pourroit rẽdre maistre du rẽpar. Alors se faudroit il loger là, & dedans le fossé, &

eſtre vigilãt. En apres on beſongneroit en toute diligence, iour & nuict, pour accommoder place dans ledit rempar pour trente canons. A quoy faudroit employer trois iours, à cauſe des combats & alarmes continuelles, qu'on auroit, eſtans ſi proches les vns des autres. L'artillerie eſtant logee, on tireroit quatre iours en batterie pour fracaſſer ces nouuelles fortificatiõs. & ſelon qu'elles ſeroyent bien ou mal entendues on auroit plus ou moins de peine. I'eſtime que les Turcs nous voyans ſi auancez, voudroyent parauẽture tenter vn parti d'hommes reduits au dernier deſeſpoir, qui ſeroit d'eſſayer de ſurprẽdre noſtre armee de mer, pource qu'ils auroyẽt bien encores ſix vingts galeres, & ayans choiſi l'occaſion d'vne nuict ſombre, ils ſortiroyent en trois corps du port, & de pleine furie iroyent donner dãs le milieu de nos vaiſſeaux, & venans ainſi inopinément, cela les eſtonneroit & mettroit en quelque deſordre: toutesfois par la valeur des Capitaines & ſoldats, la victoire ſeroit noſtre: mais auec groſſe perte. Ce dernier remede leur ayant eſté tres-dommageable ils n'auroyent plus autre recours qu'à la ſunple defenſiue: & les Chreſtiens, ayãs le cœur

le cœur engroſſi pour ceſte heureuſe auã ture, ne demanderoyent qu'à paracheuer par vn dernier effort leur glorieuſe entre priſe. Ainſi donc, quand l'artillerie auroit fait la voye auſſi pleine qu'elle auroit peu toute l'armee de terre ſe mettroit en bataille, & ſeroyent ordonnez vingt mille hommes pour donner aux breſches: & ſix mille pour preſenter & donner des eſcalades, tant pour amuſer que pour eſtonner les ennemis. L'armee de mer auſſi s'acheminеroit pour attaquer le port. Il ne faudroit point d aiguillons, pour picquer les noſtres: car eſtans incitez à bien combatre, pour deſtruire ceſt empire, qui a tant vilipendé le Nom de Chriſt, & oppreſſé ſes diſciples, pour l'honneur & pour vne ſi riche proye, chacun ſe transformeroit en vn Hercules. Et le ſigne eſtant donné, on verroit partir ces valeureuſes troupes en bon ordre, & aller droit planter leurs enſeignes ſur les parapets des ennemis. Certes on n'auroit encores rien veu de ſi furieux ni de ſi ſanglãt, & l'ardeur des vns & le deſeſpoir des autres produiroyẽt des actes pleins de merueilles. En fin, apres auoir cõbatu plus de deux groſſes heures, les noſtres ayans eſté rafraiſchis vne fois,

se feroyent maistres du retrenchement, s'estans les plus braues Turcs fait hacher en pieces sur le lieu, en combatant, & les plus couards prendroyent la fuite, pour cercher les cachettes que la peur enseigne, & abandonneroyent vne honorable sepulture pour vne infame. Du costé de la mer, les nostres, apres auoir aussi cobatu, entreroyēt en la ville. Par ce moyē ceste tres-renommee cité apres auoir esté pres de cēt quarāte ans entre les mains de ces cruels Barbares, viēdroit à estre restituee à ses antiques possesseurs. L'Empereur Mahumet la prit en cinquāte quatre iours & les Chrestiēs n'auroyēt employé gueres plus de deux mois à cest effect, combien qu'elle auroit esté defendue d'vne bien plus grande puissance. Mais lui en sa victoire exerça toutes especes de cruautez, insolences & vilenies, dequoy il nous faudroit du tout esloigner: au contraire vser de mansuetude & moderation enuers le peuple, desirant plustost de le voir cōuerti & dās les Tēples louer Iesus Christ, que de voir leurs corps sanglans estendus morts, dās les rnës. Toutesfois en la furie, il est à presumer que beaucoup seroyent occis. Les soldats ne seroyēt restifs apres

à se

à ſe ietter ſur la proye qui ſeroit abondante: auſſi auroyẽt ils biẽ merité quelque recompenſe de tãt de labeurs. Mais les hõmes magnanimes ne s'amuſeroyent pas à cela, & ſe contẽteroyent de l'honneur, & de quelque cimeterre, ou autre choſe pareille, pour reporter en leurs maiſons, & les pẽdre à vn cabinet, à fin que leurs enfans, voyans ces deſpouïlles honnorables, conquiſes par leur peres, en lieu ſi digne, ſe ſouuinſſent d'imiter leur vertu.

Deportement apres la priſe.

Les hiſtoires racontent que Mahumet, trois iours apres l'expugnation, alla au Temple de ſaincte Sophie, rendre graces ſollennelles à ſon faux dieu. A plus forte raiſon deuroyent les Chreſtiens alors chãter des ſainctes louanges au vray Dieu qu'ils adorent, & les faire retentir, nõ ſeulement dedans les Temples, ains par les ruës & campagnes, pour auoir obtenu, par ſa faueur, vne ſi triomphante victoire, & deſiree de ſi longue main. L'ordre ayãt eſté donné à ce qu'il n'arriuaſt mutinatiõ entre les nations, pour le pillage, & apres leur auoir donné terme pour en ordõner, on renuoyeroit les gens de guerre loger en leurs quartiers, ſinon ce qui ſeroit choiſi pour la garde de la ville, & pouruoye-

roit on au peuplement d'icelle,& à la police. Et d'autant qu'il pourroit y auoir dãs le fonds du pays plusieurs villes, où nõbre de Turcs, se seroyent retirez, on enuoyeroit deux armees, chacune de quinze mille hõmes, auec artillerie, pour nettoyer le tout. Pareillemẽt iroyẽt cent ou six vingts galeres, pour mettre sous l'obeissance Chrestienne les places maritimes. On retiẽdroit les piõniers pour besongner aux fortifications de Constantinople, dans laquelle on logeroit cinq Regimẽs d'infanterie pour la garde, & deux mille lances, auec cinquante galeres dans le port. Et si on estoit ia entré dedans l'Automne, auquel tẽps il fait mauuais aller sur la mer, & sur la terre, on repartiroit les armees en garnison es lieux les plus commodes de la Grece & de la Thrace, & autres prouinces, & semble qu'il seroit necessaire que la Maiesté Imperiale passast là son hyuer, assistee du conseil des Princes confederez, à fin que leur dignité empeschast les desordres & insolences que les grandes prosperitez ameinent.

Partages des pays cõquis

Toutes ces choses estans executees, il conuiendroit regarder (suyuant ce qui a esté dit au cõmencement) au partage des pays

pays conquis, & selon que les Princes & Republiques auroyẽt despendu en la conqueste leur adiuger ce que iustement ils auroyent merité. Dauantage, faudroit reseruer plusieurs places, pour les braues Chefs & Capitaines, qui se seroyẽt valeureusement portez, & auroyent fait choses segnalees. Mais il me semble qu'il vaut mieux attẽdre à despartir le gasteau, quãd nous l'aurõs entre mains, qu'en discourir en vain à present. Seulement on doit penser, que si on s'accordoit biẽ en la conqueste, il n'y auroit discord au partage. Quelcun pourra dire en se moquant, que i'ay brauement discouru en papier, ce que ie lui confesseray estre vray. Il ne niera pas aussi, si la troupe, que i'ay ici proposee, estoit en campagne, qu'elle ne brauast encores plus, & suis bien marri que nous n'y sommes desia, à fin que fissions auec l'espee par effect, ce que ie ne fay ici que par ombre auec la plume. Mon but est seulement de picquer les Chrestiẽs à se resueiller & se ressentir. Que si en mes propos ie me suis fouruoyé en quelques poincts, par faute de conoistre les lieux, les façons des nations, la qualité des Potentats, & ce qui seroit le plus conuenable à cestui-ci qu'à

ceſtui-là, i'auouëray touſiours mon erreur, auquel ma bonne affection m'a fait tomber.

Concluſion de ce diſcours.

C'eſt en ſomme ce qui me ſemble de l'iſſuë de ceſte tant iuſte & neceſſaire entrepriſe. Et ſi les Princes Chreſtiẽs euſſẽt eu moins de diſſenſions entr'eux, & plus de compaſſion des miſeres des peuples, qui reclament le nom de Ieſus Chriſt, il y a long temps qu'euſſions briſé la moitié des fleaux qui maintenant nous frappent. En telle guerre on n'auroit la conſcience agitee d'aucun remõrd, & n'y verroit-on les maux & cõfuſions dõt les noſtres ſont pleines: ains tout ſe conduiroit ſuyuant les reigles militaires, & les peines & loyers ſeroyent diſtribuez par raiſon. Et ne faut douter qu'vn tel voyage ne fuſt auſſi memorable que celui qu'entreprit Godefroy de Bouïllon. Il ne tiendra qu'aux Rois & autres Potentats, qui ont ſouueraine puiſſãce ſur leurs peuples, que la main ne ſoit miſe à l'œuure. Ce qui leur ſeroit beaucoup plus profitable & honnorable, que s'amuſer à quereller auecques leurs voiſins: ou ſous l'ombre de pieté ſouffrir tãt de ſang ſe reſpandre entre leurs ſuiets, & rendre leurs guerres domeſtiques & perpetuelles.

petuelles. Ie ſçay bien qu'il y a entre nous des diſputes ſur le fait de la Religiõ. Pour cela les Catholiques & Euangeliques ne laiſſent pas d'eſtre freres, entez ſur vn meſme tronc, qui eſt Ieſus Chriſt. Mais ces prophanes Mahumetiſtes, qui reuerent vn Dieu imaginaire, lequel (ſuyuant le dire de l'Eſcriture) eſt pluſtoſt vn Diable, & qui ſouïllent l'honneſteté & ſaccagent le mõde, quelle conionction & ſocieté pouuons-nous auoir auec eux? C'eſt contre tels ennemis, qui ſõt rauiſſeurs de nos biens, les bourreaux de nos corps, & empoiſonneurs de nos ames, que nous deuons conteſter, auecques nos eſpees. Mais entre ceux qui portent vn meſme titre, les differens ſe doyuent terminer auec douceur & verite.

De la pierre philoſophale.

VINGTROISIEME DISCOVRS.

APRES que par la conoiſſance des bonnes lettres (qui par vn ſingulier benefice de Dieu s'eſt reſpãduë en pluſieurs lieux en

Fruict de la conoiſſance des lettres.

ce dernier siecle) les arts & les sciẽces ont recouuré leur ancien lustre, beaucoup de personnes ayãs veu ceste clarté paroistre, qui auoit par si longues annees esté comme enseuelie, s'en sont aidez pour estre seuremẽt guidez à la recerche des choses difficiles & cachees: & selon que chacun en a esté plus esclairé, plus a-il penetré auant dans la profondeur des admirables secrets qui sont semez par tout l'vniuers. Encores auiourd hui, qui voudra ietter les yeux en quelque pays, que ce soit, verra la mesme affection & diligẽce en plusieurs, telle que l'ont euë ceux qui les ont precedez, pour trouuer la perfectiõ des choses que ceux-là en leur temps auoyent aussi recerchees. Mais tout ainsi que d'vn grand nombre d'archers qui tient, il y en a peu qui atteignent le blanc, aussi ne se rencontre-il gueres de personnes qui paruiennent au but qu'ils auoyent conçeu en leur imagination: & de ce defaut en doit-on plustost accuser la foiblesse de l'esprit humain que les arts & sciences, desquelles qui sçait bien vser, & les rapporter à leur vraye fin, obtient vne grande partie de ce qu'il desire.

De ceux Or entre ceux qui sont addonnez (ains

trop

trop curieusement) à la poursuite des diuers obiects, il n'y en a point qui ayēt plus de besoin d'estre admonnestez, que ceux qui font profession, par souffleries continuelles, de vouloir faire enfanter à leurs fourneaux de grands thresors, qu'ils cuident que tant de longues espreuues produiront en euidence. Car on doit auoir compassion de voir quelcun en erreur aller faire perte de ses ans, & de sa peine, sās en rapporter fruict quelconque. C'est ce qui m'a esmeu de leur faire ce petit aduertissement, qu'ils prendront, s'il leur plaist, en bonne part, par lequel ie pretens leur mōstrer par raisons vulgaires, aisees à cōprendre, & selon ma portee, qu'ils s'abusent aux moyens qu'ils tiennent pour paruenir à la fin où ils tendent. Puis apres, ie diray vn mot de quelques doctes Philosophes Alchymistes, qui poursuyuēt le mesme obiect, & de ce qu'on peut iuger de leur fait si rare, & si inconu. Finalement, ayant confessé qu'il y a vne vraye pierre philosophale (mais plus spirituelle que materiale) ie declareray quelle elle est, & qu'estant soigneusement cerchee elle se peut trouuer, & estant trouuee apporter richesse & contentement incomparable,

qui se trauaillēt trop curieusement apres la recerche de l'or par le moyende l'Alchymie.

Sommaire de ce discours.

Trois sortes d'hommes qui se meslent de l'Alchymie.

I'estime qu'il y a auiourd'hui de trois manieres d'hommes, qui se meslent de cercher l'or par les voyes de l'Alchymie. Les premiers, estans pauures, sont incitez par la necessité qui les presse, à recourir à ceſt art, par lequel ils esperent trouuer les remedes propres à leur indigẽce. Les secõds, sont gens qui ont de la doctrine, lesquels sont sollicitez par la curiosité de leur esprit, de sonder les plus belles œuures de Nature: mais ce qui plus les pousse est la friandise du profit. Les troisiemes, sont Seigneurs, ayans moyens, dõt les persuasions d'autrui ont tellement remué la cupidité (qui aspire tousiours à grandeur & richesse) que pour obtenir l'vn & l'autre, ils se sont disposez à vser de ceſt art. Or par l'examen des causes, qui esmeuuent les vns & les autres, on pourra iuger lesquels ont meilleure intẽtion. Ce pendant il y a grande presomption que tous visent & tirent à ce diable d'argent.

Leurs discours & pretextes.

Or voici comme i'ay ouy quelques vns d'eux discourir. Ils disoyent qu'il y a eu au passé de tresdoctes personnages, comme Mercure Trismegiste, Geber, & quelques Arabes, qui ont employé leur aage en la

en la consideration des choses naturelles & supernaturelles, lesquels ont en leurs liures laissé par escrit plusieurs belles instructions touchãt la pierre philosophale, ou poudre de proiectió, qui est d'vne vertu si admirable : Que combien qu'ils ayẽt parlé fort obscurement, si est-ce que ç'a esté de telle façon qu'ils ont esté entẽdus depuis par quelques esprits excellens qui ont donné claire interpretation de leurs hautes conceptions, en mettant en pratique (ce qui s'est fait en diuers siecles) ce q̃ les premiers se contentoyent d'auoir connu par theorique: car l'vn & l'autre estant cõioint ensemble, lon a fait voir par tresbelles preuues aux sens, ce qui n'estoit anciennement cõpris que par l'intelligence, & ainsi se sont descouuerts des secrets merueilleux. Vrayement ce propos a bel le apparence, & est appuyé sur des authoritez de graues personnages. Ce que les soufleurs courans obseruent diligemmẽt, pour mieux faire valoir la marchandise. Et ne sçay si i'oserois alleguer si tost, ce q̃ me dist vn iour d'eux vn docte Alchymiste : c'est qu'ils estoyent les heretiques de leur secte. Ie m'en rapporte à ce qui en est. Or si les considerations de l'antiquité

ont comme petites flammesches peu allumees en leurs cœurs ce desir dont on les void bruslans, les receptes & quelques liurets modernes, traitans de la mesme matiere, qui ont esté mis en lumiere l'ont accreu dauantage, & encor plus l'experience: tellement qu'il s'en trouue aucũs qui sont tous rauis, quand ils deuisent de l'excellence de ceſt art.

Suite de leurs discours. Ie representeray la suite de leurs raisons qui sont telles, à sçauoir, Que Dieu n'a point orné l'homme d'intelligẽce en vain, & que ç'a esté afin qu'il considerast la grandeur & beauté de ses diuins ouurages, & qu'il en tirast fruict, autant qu'il lui estoit permis, pour lui en rendre apres toutes louãges. Qu'il auoit manifesté par le passé infinies choses singulieres & admirables: mais qu'il s'estoit touſiours reserué de tẽps en tẽps quelques nouueaux secrets à descouurir, afin que telle varieté incitast dauantage chacun à reconoistre q̃ l'abondance de ses œuures est inespuisable. Que depuis cent ans seulement les Indes Occidentales auoyent esté descouuertes (auparauant inconues) où il semble que tous les thresors de la terre soyẽt enclos. Aussi qu'en ces derniers temps l'art de

de transmuer les metaux imparfaits en parfaits, & de les multiplier en quantité, s'estoit comme resuscité, lequel la barbarie & l'ignorance auoit tenu long temps enseueli. Pareillemẽt auecques le feu lon auoit appris d'extraire les essences de plusieurs choses, dont se composoyent des medecines souueraines, tant pour conseruer la santé q̃ pour guerir les maladies. Par le propos de ceux ci, il appert que la pierre philosophale cõsiste en ceste trãsmutation & multiplication. Ce que tous les autres disciples de l'art, & les liurets qui en traittẽt, afferment aussi: chose qui apporte admiration, & donne suiet tresample de disputer.

Mais premier il cõuient declarer quel ques maximes qu'ils tienent. Ils disent (suyuant l'opinion de quelques anciens philosophes) que la terre a dans ses entrailles enclose vne certaine matiere cõmune à tous metaux, apte à receuoir les formes qui lui peuuent conuenir, & qu'estant icelle matiere eschauffee d'vne certaine chaleur, enfermee dans ladite terre, par vne longue succession d'annees elle se purifie & liquefie: puis apres vient à se cõgeler & endurcir. Ainsi ayãt perdu peu à

Leurs maximes.

peu en ceſte generatiõ lente ſes qualitez imparfaites, en fin elle acquiert ceſte perfection, où nature tend d'amener chacune choſe. En ceſte maniere afferment ils, que les metaux s'engendrent, & puis d'imparfaits vienent à ſe rendre parfaits: dont l'or tient le premier degré, & l'argent le ſecond. Ces fondemens ainſi poſez, aucũs eſprits ſpeculatifs ont imaginé qu'auecques l'art il eſtoit poſſible d'imiter la nature. & premierement que la matiere requiſe & neceſſaire ſe pouuoit trouuer. En apres qu'on pouuoit faire, voire en peu de temps, auecques vne chaleur artificielle, ce qu'en pluſieurs annees la terre faiſoit par ſa chaleur naturelle. Auec ces belles perſuaſions, pluſieurs ont fait, tant par le paſſé que maintenãt, des experiences infinies, pour trouuer (comme on dit) la febue au gaſteau.

Exa. ẽ de leur curioſité.

Certes on doit louer les perſonnes qui dedient leurs labeurs pour recercher ce qui ſert d'aider à la vie humaine, & en quoy on void reluire des marques apparẽtes de la ſageſſe de Dieu: mais auſſi eſt-il biẽ requis q̃ ceux qui ſe ſentent auoir l'eſprit agile n'ẽtreprenẽt pas d'ẽtrer ſi auãt dãs les deſerts de tant de ſecrets inconus, qu'ils

qu'ils n'ayent vn droit iugement & la discretion pour guides, de crainte de s'esgarer & perdre, cõme ont fait plusieurs, qui par vn bouïllant desir de trop sçauoir, estãs portez sur les aisles de la temerité, & voulans s'esleuer trop haut, sont retombez en bas, ainsi que fit Icarus. L'experience a monstré qu'ils y a eu des choses qui ont esté quasi aussi tost inuentees que recerchees, comme l'Imprimerie, & l'inuẽtion de l'Artillerie: & n'est point fait mẽtion qu'on ait long temps trauaillé pour les trouuer. Il y en a eu aussi d'autres, qu'õ n'a depuis deux mille ans, sçeu bien entendre: comme la proportion du Diamettre à sa circonferẽce, la cause de la saleure & du reflus de la mer, & la raison de ce haut mouuemẽt qui s'appelle de Trepidation: ce qui doit seruir de regle pour s'arrester aux choses possibles, & fuïr les impossibles. Les souffleurs respondront que celle qu'ils cerchent ne l'est pas, combien que ce soit vn supreme secret. Vrayemẽt i'aduouëray, que c'est vn grãd secret, veu que personne ne l'a encores peu descouurir: mais ie nieray que ce soit vne des plus belles fins de la philosophie, ainsi qu'ils se persuadent, & pour mieux le conoistre, ie

la diuiseray premieremẽt en la Morale & Politique, puis en la supernaturelle: en apres en la naturelle qui regarde les choses elementaires.

Des parties de la philosophie & sçauoir si l'Alchymie se rapporte à quelqu'vne d'icelles.

La premiere & seconde partie, qui cõsiderent les mœurs & les polices, & les mouuemens celestes, & les substances separees de toute matiere, ont vn beaucoup plus digne suiet que cestui-ci n'est: car les choses metalliques ne sont comparables à la beauté des cieux, ni à l'excellence des vertus. Ce qui est tout notoire: parquoy il conuient que ceste partie de philosophie, qui regarde les choses naturelles, marche en troisieme lieu. Et toutesfois qui leur demanderoit, si le bien qu'ils poursuyuẽt n'est pas de ceux qui se doyuẽt mettre au rang des souuerains, beaucoup diroyent qu'ouy. Et que signifie cela, sinó attacher la felicité de l'homme à la terre? qui est chose du tout repugnante à sa dignité. car l'or est creé pour lui seruir, non pas pour tenir en seruitude ses affectiõs, comme il fait de tous ceux qui se le proposent pour le plus beau & profitable pris, où ils puissent atteindre. Par le passé la mesme conuoitise qui se void auiourd'hui en a esmeu plusieurs à fouïller dans les cauernes obscures

ſcures de la terre, & la fẽdre & trãſpercer, pour y tirer ce meral, comme encor en continue en aucunes regions: mais ces inuentions nouuelles de l'engẽdrer par les fourneaux monſtrẽt que l'ardeur de main tenant eſt plus deſmeſuree qu'elle ne fut onc, tant eſt engrauee es entendemẽs des hommes ceſte perſuaſiõ que celui qui poſſede de l'or en abondance eſt heureux.

Que l'abondance & poſſeſſiõ de l'or à plus fait de mal, que de bien au monde.

C'eſt pourtant vne opinion fauſſe, & que l'experiẽce à tres-bien confirmé: car ſi nous voulons regarder les Empires & les Republiques anciennes, nous verrons qu'auſſi toſt que l'or y eſt entré, à meſme heure y ſont entrez les vices: & que lors qu'ils ne ſe ſeruoyẽt que de monnoye de airain, la vertu y reſplendiſſoit. C'eſt l'or qui fit quaſi renuerſer par guerres ciuiles l'Empire Romain, & depuis ruiner par les diſſolutions & ſuperfluitez qu'il y engendra. Ceux des Aſſyriens & des Medes furent changez & abolis, quand Sardanapalus & Darius, remplis d'or iuſques à regorger, meſpriſoyent ce qui eſtoit plus recõmandable. Mais la Republique Lacedæmonienne, quand a-elle veſcu plus heureuſement, ſinon lors que la monnoye eſtoit de fer? & quand l'or y retourna en v-

ſage & eſtime, ce fut le commencemẽt de ſa cheute. Ie ne ſçay que ſeroit celui qui voudroit plus priſer vn Caligula, qui deſpendit en deux ans de paix ſoixãte & ſept millions, ou Fabricius, qui n'ayant or ni argẽt en ſa petite maiſonnette, eſtoit cependant, à cauſe de ſa iuſtice & prouëſſe, le gardien de la Republique Romaine? Qui eſt-ce qui iouïſſoit de plus de contentement, ou le philoſophe Platon, diſcourãt en l'Academie, ou Denis le tyran au milieu de ſes threſors? C'eſtoit celui qui rendoit par doctrine les hommes bons, & nõ l'autre qui par ſes richeſſes les corrõpoit. Certes on a quaſi touſiours veu que l'or a plus fait de miſerables que d'heureux: d'autant que la ſcience de le bien acquerir & d'en bien vſer eſt donnee à peu. Ie n'allegue point ces exemples pour rẽdre l'or contemptible: mais c'eſt ſeulement pour faire conoiſtre qu'à ceux qui ſont deſtituez de prudence, il eſt nuiſible, & qu'il y a d'autres choſes qui lui ſont preferables. Car quand on aura veu qu'en la pluſpart des ſiecles ç'a eſté vn inſtrument fatal, qui a ſi terriblement remué toutes les cupiditez des hommes, & que tant de maux en ſont procedez, on ſe gardera mieux

mieux de s'assuiettir à lui, veu qu'il est fait pour seruir, & non pas pour regner.

Mais ie diray aussi en sa louange, que c'est vn metal excellent, doué de belles qualitez, & fort necessaires, pour aider à ce que la cõmutation de toutes choses se face auec plus grande facilité, seruant de pris commun à ce qu'on veut eschanger, & d'ornement precieux à ceux qui sont es hautes dignitez. On le doit donc priser selon l'vtilité qu'on en reçoit, sans lui attribuer dauantage: mais quand la conuoitise s'enflamme si fort qu'on vient à le magnifier excessiuement, au lieu d'en biẽ vser, ainsi qu'on doit, alors il se conuertit en poison. Car il produit les meurtres, inimitiez, pompes, & impudicitez: & est occasion de guerres & pillages, & le plus souuent infecte les hommes d'vne tres-vilaine auarice. C'est pourquoy Lycurgus le bannit de Lacedæmone, & par mesme moyen en chassa les delices, mortelles pestes des Republiques. On pourroit encores repliquer en sa faueur, que quand les anciens ont voulu louër le premier tẽps, ils l'ont appellé le siecle d'or: mais il faut entẽdre que c'estoit pour representer l'integrité des hommes d'alors, en la compa-

De l'vtilité & de l'vsage de l'or item des maux causez par l'abus d'icelui.

Du siecle d'or.

rant à la pureté de l'or, comme les autres temps, qui ont suyui, ils les ont figurez par l'argent & l'airain. Car tout ainsi qu'il surpasse les autres metaux en perfection, aussi les premiers hommes ont esté plus excellens en bonté que leurs successeurs, qui sont tousiours allez degenerans. Toutesfois si on vouloit nómer le siecle où nous viuons, le siecle doré, on le pourroit faire auecques raison : parce que l'or est tellement cheri & adoré, qu'auec icelui toutes choses s'obtiennent, & sans lui rien ne se fait. Qui a de l'or, on lui fait honneur, & qui n'en a, est estimé vn belistre : & les grands ne veulent pas seulement en estre reuestus, ains que leurs maisons en reluisent. Mais si on viẽt à cõsiderer les mœurs des hommes on les verra si alterees, qu'auec meilleure raison on les pourroit appeller mœurs de fer, que d'or. Vn bon Eueſque ancien disoit, que du temps que les vaisseaux de l'eglise estoyent de bois, les Eueſques estoyent d'or : mais que quand les vaisseaux furẽt faits d'or, les Eueſques deuindrent de bois. Ce qui rend tesmoignage de la mutation, qu'il apporte en ceux qu'il possede, car en fin il maistrise son possesseur, & le plonge en orgueil & in-

intemperance, s'il n'eſt bien retenu par le frein de la bonne doctrine.

Combiẽ l'abus de l'or eſt dangereux, & en quelle eſtime & vſage eſt l'or maintenãt.

Quelcun dira qu'on peut auſſi abuſer de pluſieurs autres choſes, comme de la iuſtice, des femmes, & du vin, qui ſont encores plus neceſſaires à la vie humaine qu'il n'eſt, dont toutesfois l'vſage ne doit eſtre interdit, pour les abus qui y ſuruiennẽt. Ie ne veux pas auſſi conclurre qu'il le faille interdire, comme fit Lycurgus, ains mõſtrer que ceſt vn chemin fort gliſſant, où aiſément on tombe, comme quand on marche ſur la glace. Auſſi eſt l'or lavraye glace ſur laquelle nos cœurs trebuſchẽt, quand ils laiſſent la bride ſi longue à leur cupidité qu elle ne ſe peut arreiter. Beaucoup de gens ont opinion, que la richeſſe eſt comme nuë & trop ſimple, ſi par quantité d'or elle n'eſt rendue de plus grande ſplendeur. Certes on ne peut nier qu'il ne lui donne beau luſtre, mais auſſi ceſte apparẽce eſt cauſe de faire errer le iugemẽt en ce qu'il approuue tellement les choſes ſuperfluës, qu'il en meſpriſe les neceſſaires. Quelcun pourroit auoir ſa maiſon rẽplie en abõdãce de tout ce qui eſt propre & cõuenable pour l'ẽtretenemẽt des ſiẽs, pour recueillir ſes amis, & aider aux eſtrã-

gers. Mais s'il n'a de precieux vaſes & meubles, & autres ſuperfluitez, on eſtimera qu'il eſt pauure: car la couſtume a tant gaigné ſur les hommes, que la richeſſe eſt reputee par les choſes dequoy on ſe pourroit biẽ paſſer, & non par celles de l'vſage deſquelles on ne ſe peut priuer. Quoy que on en iuge, ſi eſt-ce que voici vne grande incommodité qu'apporte l'or, c'eſt qu'il donne moyẽ à vn hõme de ſe ruiner ſoudainemẽt: car ſi ſon eſprit eſt malade de folies modernes, il aura conſumé mille liures de rẽte en vne maſquarade, en deux ou trois habillemẽs pour luy, ou en vn feſtin, au ieu, ou en preſens à ſa maiſtreſſe, ſans quaſi qu'il y ait penſé. Auant que l'or fuſt en ſi grande abondance, & que l'vſage des toiles d'or, d'argẽt, & draps de ſoye eſtoit comme inconu, & les pierres pretieuſes tres-rares, meſmes vn prodigue en pluſieurs annees ne pouuoit quaſi deſpẽdre ſon bien. Auiourd'hui il y a mille vanitez, qui eſmeuuent les hommes vains à s'apauurir en vn iour. Rabelais dit que Panurge en ſes voyages d'Italie apprint plus de ſoixante & dixhuit inuentions pour recouurer argent: mais apres qu'il eut quelque tẽps hanté les François & les Eſpagnols il ſça-

Des maux procedãs de la vanité de ceux qui penſent eſtre riches, ayant beaucoup d'or.

il ſçauoit plus de cēt magnifiques manieres pour le deſpendre : qui fut occaſion q̄ touſiours il mangeoit ſon bled en herbe: laquelle bonne couſtume eſt encores biē pratiquee entre nous. Apres que les natiōs barbares eurent enuahi tant l'Empire Occidental que l'Oriental, & ſaccagé toutes les richeſſes qui y eſtoyent, l'or & l'argēt demeurerent par quelques ſiecles moins communs : mais apres que les Eſpagnols & Portugais eurent deſcouuert tant de nouuelles terres, alors, cōme vne pluye vehemente, ces richeſſes minerales & les pierreries, vindrēt à ſe deſcharger en toutes les Prouinces de la Chreſtienté: de ſorte qu'elles y abōdent auiourd'hui. Qu'eſt-il reuſci de tout cela autre choſe, ſinon vn embraſement de conuoitiſes en general, & vne extreme auarice en aucuns, & de prodigalitez desbordees en d'autres, auec des ſuperfluitez, en ſi grād nombre que la couſtume a introduites, q̄ mille Hercules auroyēt bien à faire à tuer ces monſtres. Somme que tout ceſt or & argent, pour dix hommes qu'ils ont enrichis, en ont apauuri dix mille. Quel propos y a-il dōcques de leur attribuer le pouuoir de les rendre heureux? Quand Platon & Ariſto-

te traitent des biens,& où ils doiuent tendre,ils ne les vont pas cercher dãs les entrailles de la terre,comme il sera declaré ci apres. Pour ceste occasion les soufleurs doiuent estre repris de vouloir persuader que la fin de leur art est de si grande excellence : car c'est mettre en erreur plusieurs autres, qui ne sont dessa que trop enclins à cercher es choses materielles leur contentement.

L'or a amené la barbarie des Sauuages en l'Europe, & a rẽdu les Sauuages finalemẽt vrais sauuages.

Les pauures Sauuages du Perou, auant que nostre conuoitise eust raui leur or,en auoyent en si grande quãtité que tous les vtensiles de leurs maisons en estoyent, & n'en faisoyent nõ plus d'estime que nous faisons du fer:car fust à l'amasser, le garder,& en vser,ils n'en receuoyẽt ne peine ni passion. Mais depuis qu'on leur eust enseigné,& qu'ils virẽt paroistre tant d'imperfections qu'on commet apres l'or, ils deuindrent miserables comme nous, & on fait(par maniere de dire)des dieux de la mesme matiere qu'au parauant ils fouloyẽt aux pieds. Au cõmencement qu'on trafiqua auec eux, ils donnoyent pour vn cousteau ou autre instrumens à couper,le double,ou le triple pesant d'or, estimans l'vtilité de ce metal, que nous reputons tres-

treſ-vil, plus grande que de l'autre que nous eſtimons ſi pretieux. Et qui en voudra parler auecques la raiſon, faudra qu'il cõfeſſe que le fer eſt bien plus neceſſaire pour la cõmodité de la vie humaine, que l'or, en le conſiderant comme inſtrumẽt, ſans lequel la pluſpart des arts ne ſe peuuent exercer. Mais ce qui a ſi extrememẽt fait admirer l'or (qui toutesfois n'eſt à meſpriſer, ainſi q̃ i'ay dit) c'eſt l'orgueil, les ſuperfluitez, les delices & la curioſité des hommes.

Reſpõſe à ce que les Alchymiſtes a legnẽt touchãt la matiere metallique.

Or maintenant il faut reſpondre à leurs árgumens, par leſquels ils veulent prouuer que les moyens de paracheuer leur œuure ſont poſſibles & aiſees. Ils diſent qu'il y a vne matiere metallique, apte & idoine à ſe trãsformer es metaux parfaits qui eſt la vraye ſemẽce dont l'or eſt produit, laquelle, comme le principal fondemẽt ſur quoy il faut baſtir, il eſt beſoin de bien conoiſtre. Que par le paſſé elle a eſté conue de peu: mais qu'à preſent elle n'eſt ignoree de quelques excellẽs diſciples de ceſt art, & qu'il eſt vray-ſemblable que ce ne doit pas eſtre vne choſe ſi eſtrange & inconue, veu que la matiere & ſemẽce des plantes, herbes & oiſeaux, ſont notoires,

meſmes aux hommes vulgaires. Et encor que la pluſpart de ces belles operatiõs de nature ſoyẽt cachees en la profondité de la terre, que pourtãt l'eſprit de l'homme atteint biẽ iuſques à tels ſecrets, veu qu'il s'eſleue ſur la hauteur des cieux. Ie reſpõdray à ceci que nul ne peut nier q̃ la matiere qu'ils cerchẽt, ne ſoit, pource q̃ nous en voyõs les effects: mais de dire qu'elle eſt conue, là eſt la difficulté. Car encores q̃ pluſieurs nous ſoyẽt notoires, cõme celles qui ont eſté alleguees, ſi eſt-ce qu'il ne s'enſuit pas de là q̃ nous puiſſiõs cõprẽdre l'autre qui eſt ſi long tẽps demeuree cachee, finõ par le diſcours de l'entẽdemẽt, iuſques à ce q̃ l'experiẽce nous ait fait voir quelle eſt ceſte matiere à la verité. Il y a eu des Alchymiſtes vulgaires, qui en leurs liurets ont voulu declarer quelle eſt ladite matiere. L'vn a aſſeuré q̃ c'eſtoit le vif argẽt, ou le ſoulphre: l autre les œufs ou le ſang, & aucũs ont nõmé encor pluſieurs autres eſpeces, qui ont eſté occaſiõ de mille & mille eſpreuues, leſqueles en fin ont eſté trouuees fauſſes. Aucũs d'ẽtr'eux affermẽt qu'il faut q̃ la vraye matiere ait en ſoy puiſſance vegetatiue, & quelque ſimilitude auecques ceſte ſubſtãce, en quoi elle doit

le doit eſte transformee. Il ſemble quant à la vegetation, qu'ils ne parlent pas ſans quelque raiſon : car puis qu'il conuient que nature agiſſe & œuure en ce faict, la matiere doit auoir ceſte proprieté, & n'eſtre pas comme vn caillou, ou vn morceau de bois. Quant à la ſimilitude, il eſt bien vray-ſemblable auſſi que la matiere qui doit produire l'or, a conuenance auecques icelui, pource que ce ſeroit mocquerie de penſer que d'vn œuf s'engendraſt vn arbre, & d'vn gland vn oiſeau. Ces deux proprietez ſont fort neceſſaires à la matiere dont nous parlons. cependant pour diſcourir de celles qui lui conuienent, elle n'eſt pas pour cela trouuee, non plus que le ſage des Philoſophes, encores qu'ils l'ayent par leurs diſcours qualifié & formé, n'eſt pas pourtant trouué.

Aſçauoir s'ils peuuẽt donner forme à la matiere par eux imaginee.

Mais quand ie leur acorderay qu'ils connoiſſẽt la vraye matiere (qui eſt toutesfois vn grãd poinct) encores aurõt-ils à prouuer par quels moyens artificiels, c'eſt à dire, par quelle chaleur & regime ils lui peuuent donner la forme qu'ils deſirent : ce qui n'eſt pas bien aiſé à faire: car encores que l'art ſoit imitateur de nature, & que

meſme en aucune choſe il lui puiſſe aider ſi eſt-ce que les vulgaires Alchymiſtes n'oſeroyent affermer qu'il ſe peuſt eſgaler à elle. Ils repliquẽt là deſſus que l'experience mõſtre que la vertu de l'art eſtãt deuëment appropriee auec la force de nature, elle lui aide tellement, que la production des eſpeces s'en enſuit, ainſi que la nature eſtant ſeule les auroit produites: comme aux œufs (qui eſt la matiere dont les oiſeaux ſont procreez) on leur peut bailler vne chaleur artificielle, & ſi bien temperee, ou dans vn four, ou par autres voyes, qu'on en verra ſortir les propres oiſeaux que nature euſt engendrez. On void auſſi aux ſalines que l'art auec l'eau de la mer, aidé de la chaleur naturelle du ſoleil, dõne forme au ſel. Que ſi aux choſes animees, voire inanimees, il y a tant de pouuoir, pourquoy n'agira-il puiſſamment és ſubſtances metalliques? Ie reſpõdray que c'eſt mal arguer de faire de quelques exẽples particuliers és choſes conues vne reigle generale en celles qui ſont encor cõme inconues: & ce qui peut cõuenir à vne ne peut conuenir à pluſieurs. Il eſt aiſé à voir qu'il y a de la differẽce en la maniere que tiẽt nature à l'engendremẽt des metaux,

taux, & des autres eſpeces qui ont eſté notees. Car icelle nous ayant rendu ſi communes les ſemences des plantes, arbres, & oiſeaux, elle nous mõſtre auſſi la facilité de leur generatiõ. Mais c'eſt autre cas des metaux: car ſi la matiere d'iceux a demeuré iuſques à ceſte heure comme cachee, il ne faut pas s'esbahir ſi leur procreatiõ eſt ignoree. Or qui voudra conſiderer, cõme vn grain de blé produit vn beau & gros eſpic, ne remarquera en cela q̃ biẽ peu d'aide de l'art, ſinõ quelque trauail ou labourage de la terre, & au ſemer, ce qui propremẽt ne doit point eſtre eſtimé principale cauſe de la generation: car c'eſt nature ſeule, qui ayant receu la ſemence en la terre, cõme dans vne matrice, l'eſchauffe, la corrõpt, la fait germer, croiſtre, & prẽdre la forme qui lui eſt propre, auſſi le meſme effect ſe rẽcontre en la generatiõ des metaux, laquelle s'accõplit par la ſeule vertu & puiſſance de nature, ſans q̃ l'art y puiſſe gueres ſeruir. Et qui tireroit la matiere d'iceux hors de ſa matrice (où nature par moyẽs occultes beſõgne en elle) pour pẽſer par le moyẽ de l'art parfaire leſdits metaux, il ſe trõperoit grãdement: car alors elle perdroit toute ſa vigueur, &

deuiendroit imbecille.

Dequoy l'experiẽce deuroit seruir aux Alchymistes.

Les Alchymistes Empiriques deuroyẽt bien auoir apris ceci par tant de fausses espreuues qu'ils ont faites depuis si lõg tẽps. Neantmoins elles ne les ont pas diuertis de se promettre encor d'auantage: car ils affirment que ceste poudre de proiectiõ estant parachenee, on peut en mettãt vne petite quãtité d'icelle auecques vne grosse masse des metaux imparfaits la reduire toute en or. Ils y procedẽt par degrez: disãs qu'vne once de ceste poudre en peut conuertir mille en or: celle qui est mieux purifiee peut multiplier iusques à dix mille onces, & celle qui est en sa perfection fait multiplication, cõme ils parlent, d'vn poids sur cẽt mille: Voila les beaux fruicts qu'ils ont fait porter aux arbres de leur iardin, dont le moindre vaudroit plus de neuf mille escus, & le plus grand, enuiron neuf cens mille. Certes si tels effects estoyent aussi veritables, cõme les discours en sont magnifiques, on verroit beaucoup de iardiniers s'addonner à cultiuer vne terre si fertile.

Examẽ de la multiplication de leur poudre.

La commune opinion des hommes tiẽt ceci comme vne chose prodigieuse, mesmes plusieurs doctes s'esbahissẽt dequoy il s'en

il s'en trouue tãt qui se laissent emporter à telles persuasions, ausquels quand on demande comment vne si grande augmentation se peut faire. ils respõdent qu'on ne le doit trouuer si estrãge, veu que tous les iours on void deschoses se faire en la mesme façon. Car, disent-ils, vne chãdelle allumee peut communiquer sa lumiere à cent mille autres, sans se diminuer, aussi la vertu de ceste poudre est si grãde qu'elle communique sa propre substance aux autres meraux qui ont l'aptitude à la receuoir. Ceste similitude, à mon auis, ne sert pas de forte preuue en ce faict: pource que transmuer vne masse de plõb en vne masse d'or, qui est cõuersion de substance est, chose differente à donner au feu quelque matiere pour le nourrir & entretenir. Elle s'apperçoit encores mieux en ce que le feu ayant consumé ladite matiere, l'vn & l'autre perit apres: là où par la transmutation alleguee vn metal parfait en doit resulter qui ait vn estre cõtinuel. Il faudroit qu'ils amenassẽt de meilleures raisons, & exẽples pour verifier ceste multiplicatiõ. Et si ainsi estoit, il s'ensuyuroit que l'art surmonteroit nature, parce qu'il feroit en peu de iours ce qu'elle ne fait qu'en lon-

gues annees. Voila ce que i'ay bien voulu respondre aux plus communs argumens qu'ils font ordinairemẽt en leurs discours & deuis, on pourra iuger par là le peu de fondemẽt, qu'ils ont pour bastir vn si haut ouurage. Ceux qui voudront prendre le loisir de regarder dãs leurs liurets, & qui auront doctrine suffisante, pourront disputer plus au lõg, & plus grauemẽt auecques eux, afin que la verité estant descouuerte, plusieurs en sentent le benefice en se retirant de leurs erreurs.

Si entre les anciẽs quelcun s'est trouué qui ait descouuert ce secret.

Quant à moy, ie croiray touſiours qu'ils errẽt, par les voyes qu'ils tienẽt, iusques à ce q̃ l'experience ait manifesté ce dequoy on est maintenant en doute. Et c'est vne raison que nous leur representons souuẽt disant, que puis qu'il n'appert point qu'aucundes anciẽs ait descouuert le secret par les fourneaux, pourquoy ils s'obstinent à le recercher. Ils respõdent que par le passé plusieurs l'ont conu comme Salomon, sous le regne duquel l'or estoit en telle quantité, que tout son palais en estoit orné, & l'argent estoit commun comme le fer, & que l'abondance n'eust peu estre telle, s'il n'eust mis en pratique ceste philosophie occulte, en laquelle, à cause de sa

sa-

ſapience, il eſtoit tres-expert. Adiouſtent que le Roy Midas, qui conuertiſſoit en or tout ce qu'il touchoit (ainſi que l'on recite) ſçauroit auſſi l'art: & que les poëtes anciens, parlans de la toiſon d'or, ont par là entendu la pierre philoſophale, laquelle n'a auſſi eſté inconuë, lors que l'Empire Romain a eſté en ſa grandeur. Toutesfois que depuis cela a demeuré comme enſeueli: comme beaucoup d'autres choſes, iuſques en ces derniers temps, où aucuns perſonnages, recerchans dans les poudres de l'antiquité, ont retrouué de petis fragmens de ceſte admirable richeſſe: & diſét que les vns en ont fait demonſtration, cóme le grãd Coſme de Medicis, & vn Roy Edouard d'Angleterre qui reçeut ce benefice par Raimond Lulle Catelan: & les autres l'ont cachee: comme Arnauld de Villeneufue, & Theophraſte Paracelſe. Bref, appuyez ſur vne ſemblable multitude d'exemples, ils s'eſtiment imitateurs de ce qui a deſia eſté pratiqué, & non de choſes imaginaires.

Examẽ des exemples que les Alchymiſtes alleguẽt de l'antiquité

Vrayement ie ne m'esbahirois point de voir les nouices de l'art, peu verſez aux hiſtoires, ſe repaiſtre quelquefois de ces belles vanitez: mais quand les maiſtres meſ-

mes veulent perſuader aux autres que ces imaginations ſont veritables, c'eſt appreſter à rire aux eſcoutans. Et pour leur reſpondre, ie diray premieremẽt que l'exemple de Salomon eſt allegué en leur desfaueur : car ce fut Dauid, qui lui amaſſa la pluſpart de ſes threſors, & n'eſt point eſcrit qu'il s'ẽ ſoit iamais trouué de ſi grãds. L'Eſcriture ſaincte teſmoigne, qu'il lui laiſſa pour le baſtiment du Temple cent mille talens d'or, & vn million de talens d'argẽt, ce qui reuient à ſix vingts milliõs d'eſcus, ſelõ la ſupputatiõ de Budee. Mais quaſi toutes ces richeſſes eſtoyent prouenues des ruines & deſpouïlles des peuples Cananeens & Amorrheens, que Dauid acheua d'exterminer ſelõ l'ordonnãce de Dieu. Et quant à Salomon, ce fut vn Roy de perfuite ſageſſe: mais il ne s'ẽ eſt point ſerui à l'effect qu'ils pretendent: meſmes on void par ce qui eſt eſcrit dans la Bible, d'où on lui apportoit l'or & l'argẽt. Il eſt dit que ſes nauires alloyent auec ceux de Hiram Roy de Tyr en Ophir (qu'aucuns interpretẽt les Indes) en querir, & le poids de l'or qu'on lui apportoit eſtoit de ſixcẽs ſoixante & ſix talẽs d'or. Or le talent d'or des Hebrieux (ainſi que quelques vns ont

dit

dit) valoit sept mille escus, dont toute ceste somme se monteroit pres de cinq millions d'or, qui estoit vne richesse merueilleuse alors. Aucuns d'eux y a qui estiment pourtãt que l'or d'Ophir estoit celui qu'il tiroit des fourneaux, à laquelle impudẽte affirmation il ne faut nulle responce. Mais ie me veux seruir de l'exemple de Salomon, pour monstrer que leur art est faux: car si lui qui a eu vne sapience incomparable, & a conu tout ce qui peut tomber en l'entendement humain, n'a point escrit auoir en soufflant trouué ce secret, ains au contraire declaré aucuns moyens par lesquels richesse lui est venue, est-il pas à presumer que c'est vn manifeste abus de s'arrester à leurs experiences? L'exemple de Midas ne fait non plus de foy que l'autre. car en sa personne, les anciens ont voulu representer vn Prince du tout auare, qui par son vice se rend ses propres richesses nuisibles. Et quant à la toison d'or, les poẽtes ont entendu par là les veines metalliques d'or & d'argent, q̃ les Princes Grecs allerẽt cercher en Colchos en la nef d'Argos. Venons à ceste heure aux Romains. On ne peut nier que l'Empire Romain n'ait regorgé de richesses, mais cela ve-

noit d'auoir saccagé toute la terre: & non d'autre: dequoy sõt tesmoins les historiés. D'alleguer le grand Cosme de Medicis, c'est se chatouïller pour se faire rire. Ce fut vn personage de famille tres-riche, & auec cela prudent, grand negotiateur & trafiqueur, lequel augmẽta beaucoup son bien, & en fit apres des liberalitez & despenses magnifiques, comme fit vn Lucullus à Rome, & vn Cimõ en Athenes. Quãt au Roy Edouard d'Angleterre, sous lequel tant de vieux nobles à la rose furent forgez, les histoires ne disent point q̃ ce fust de l'or philosophal de Raimõd Lule. Qui me fait plustost croire qu'il estoit mineral. Et quant à Theophraste Paracelse, & Arnauld de Villeneufue, on ne peut nier qu'ils n'ayẽt esté doctes en la philosophie & alchymie, & qu'ils n'ayent descouuert de grands secrets: mais ie masseure qu'on ne trouuera point en leurs liures, que la matiere de l'or artificiel soit semblable à celle dõt les vulgaires alchymistes besongnent, & que sa forme se parface dans les fourneaux: & si on regarde à leurs vies, on y verra des marques de pauureté, & non d'abõdance, estant vray-semblable qu'ils ont plustost trauaillé, pour cercher ce qui

estoit

eſtoit neceſſaire pour la ſanté des hommes, que pour manifeſter ce qui n'euſt ſerui qu'à accroiſtre leurs cõuoitiſes. Et quãd bien eux & autres auroyent conu ceſte tranſmutation, ie cuide qu'ils l'auroyent celee, tant pour leur ſeureté & trãquillité que pour euiter les maux, que tant d'or euſt engendré, venant à tomber en mains cruelles ou ambitieuſes.

Ie prieray ceux qui ſont ſi ardans à le cercher par ces voyes tortues, de conſiderer combien d'hommes riches depuis cẽt ans ſe ſont ruinez apres ces miſerables experiẽces, Tant de naufragesne deuroyẽt-ils pas les auoir arreſtez, & toutesfois ils n'ót laiſſé de courir apres leurs fantaſies, & ſont ſi acharnez à ceſte beſongne, qu'il y auroit quatre fois plus de difficulté à les en tirer, qu'vn preſtre de village de la tauerne: de maniere qu'ó diroit que ceſt art a vne faculté cachee de charmer ceux qui l'exercent. Il y a apparence que ceux qui auecques vne ſi grande preſſe vont tracaſſant apres ces moyẽs extraordinaires ſont plus incitez d'affections deſordõnees, que par mouuemens reiglez de l'eſprit. Auſſi void-on cõmunément que pour penitence de leurs erreurs, tous leur labeurs s'en

Des malheurs où les alchymiſtes ſe precipitẽt.

võt en fumee. Mais ce n'eſt pas encores le tout: car aucuns ſe trouuans en telle extremité, viennent à faire la fauſſe monnoye: autres courent par ci & par là, pour tromper & affronter ceux qui ſont trop legers à croire aux belles ouuertures qu'ils font taſchans de les attraper aux meſmes pieges où eux-meſmes ont eſté pris. Il ſemble que ce ſoit vn chaſtiment de Dieu, enuoyé à ceux qui meſpriſans tant d'exercices honneſtes, & tant de vocations legitimes, ſe vont fourrer dans les Labirynthes deſquels on ne peut eſchapper qu'en ſe perdant. On pourra dire que tous ceux qui s'addonnent à ceſte ſcience ne ſe deſtruiſent, ni meſmes s'endommagent: car on void des Princes & Seigneurs, qui n'ont pas vendu vn eſcu de leur bien à ceſte occaſion, ains veulent ſeulement apprendre (comme en ſe iouant) ſi la choſe qu'ils imaginẽt eſt faiſable. I'aduouë que ceux-là ſont ſages, au prix des autres, toutesfois le nombre s'en trouuera bien petit, & des autres qui deſployent en ceſte nauigatiõ toutes leurs cupiditez, le nombre eſt treſ-grãd. Certes qui pourroit ſçauoir les beaux diſcours que pluſieurs font en eux-meſmes, de ce qu'ils feroyẽt, ayãs

obtenu

obtenu ce qu'ils pourſuyuent, on verroit monts & merueilles. L'vn ſe feroit Roy, l'autre Duc, l'vn feroit la guerre pour s'agrandir, l'autre baſtiroit des villes & chaſteaux, & la pluſpart viuroyent en delices & ſuperfluitez. Bref, telles ſont les affections, tels ſeroyent les effects. Mais ie ne cuide pas qu'aucun ſecret puiſſe iamais eſtre reuelé à ceux qui ont de mauuaiſes intentions.

De l'vſage de la vraye alchymie.

Or quand on ne ſe ſeruiroit de c'eſt art que pour conoiſtre pluſieurs vertus & proprietez de nature, ce ſeroit louãge à ceux qui s'y employeroyent: mais il y en a fort peu qui ſe contiennent dans ces bornes, & cependant ceux-là ſeuls en recueillent le vray fruict qui s'en aident pour cercher des remedes à pluſieurs inconueniens & maladies. Car (comme deſia il a eſté dit) par le feu on en a trouuéde ſinguliers. Les dames & damoiſelles peuuent s'occuper, eſtans en leurs meſnages, à la diſtillation des eaux, & eſsẽces tirees de toutes ſortes d'herbes, racines, & fleurs. pour s'ẽ ſeruir apres, tant pour l'vſage domeſtique, que pour donner à leurs pauures ſuiets, qui en auroyent beſoin. Ne ſeroit-ce pas auſſi vn honneſte exercice aux Seigneurs & gen-

tils-hommes (qui ont tant d'heures perdues chez eux) de se recreer quelquesfois en telles extractions, & non seulemẽt en celles des herbes; mais des mineraux, & autres substances, dequoy on peut tirer huile & esprit: dont deux ou trois gouttes profitẽt plus qu'vne grosse masse des drogues des Apothicaires. Combien d'autres beaux secrets peut-on conoistre par l'vsage du feu, que les grands Princes mesmes ne doyuent desdaigner de sçauoir? Il y a des liures imprimez qui monstrent qu'on peut faire des choses qui dõnẽt admiratiõ qui delectent, & aportent vtilité. Dõcques qui voudra ainsi vser de ceste art, ne sera point suiet à s'en repentir, comme sont tous ceux qui le veulent faire seruir à produire l'or par manieres estranges, qui est autant que si on vouloit à son appetit faire descendre la manne du ciel.

De la vanité de ceux qui n'aspirent qu'à auoir des monceaux d'or & d'argẽt.

Mais quãd ainsi seroit q̃ quelcun se fust trouué qui eust cõuerti toutes les pierres de sa maison en or, qu'auroit-il fait? Certes il auroit parauẽture basti vn sõptueux sepulchre pour enterrer ses vertus, ou vn theatre superbe pour faire vne publique mõstre de ses vices. Et c'est-ce qui arriue souuent à ceux qui sont reuestus d'excessiue

siue richesse. Sont-ce là les enseignemẽs que les Philosophes ont voulu laisser à la posterité? Il n'y a nulle apparẽce: veu que eux mesmes ayans estimé l'esprit de l'hõme auoir son origine du ciel, ils ne luy auroyent pas baillé vn obiect à contempler & pour s'arrester, qui fust indigne d'icelui: & ne se trouue point en leurs escrits qu'ils ayent logé auec les biens absolus & parfaits ce biẽ terrestre, apres lequel plusieurs vont courant & mourant. Si nous voulons croire ce qu'Aristote a dit traittant de la felicité, on verra qu'il la constitue és biens de l'esprit premieremẽt: puis en ceux du corps: en apres en ceux de fortune, sous lesquels les richesses sont comprises. Socrates & Platon vont aussi esleuant les hommes à la vertu, & aux choses spirituelles, & les retirent de la terre. Ce qui deuroit induire ces pauures abusez à suyure les traces de ceux qu'ils estiment leurs grands peres, qui pour auoir obserué les preceptes de bonne doctrine ne se sont point fouruoyez.

Qui est celui qui trãsmue vrayement les metaux.

Quoy qu'on sçache dire, il y en a de si aheurtez en leurs opinions, qu'on ne leur sçauroit dissuader, que la conuersion des metaux ne soit possible. Vrayement pour

leur faire plaisir ie le croiray, mais ce sera de la façó que me dit vne fois vn disciple de l'art à Paris, que le grand Alchymiste y procedoit par ses fourneaux souterrains. Ce pauure aprentif estoit vn que ie conoissois, qui auoit soufflé en trois ans vne belle maison siẽne, acõpagnee de mille ou douze cẽs liures de rẽte, ne lui estãt resté que la peau & les os, mesme le feu auoit tiré, non seulemẽt la quinte essence, ains quasi toute l'essence des habits qu'il auoit sur lui. Ie lui dis apres l'auoir consideré: Et bien, mõ petit maistre, vous estes maintenant en bon estat pour aprendre à voler, car vous n'auez plus aucune chose qui vous charge, & qui empesche vostre legereté. Il faut auoir pitié (me respondit il) de ceux qui ont fait naufrage sans y pẽser. Certes aussi ay-ie, puis q̃ ie vous voy estre penitent, & l'aide de ma bourse ne vous sera deniee, pour vous rẽfourner en quelque legitime vocatiõ. Mais dites moy sãs feintise, quelle clairté & certitude y a il en vos preceptes? Nos petis liurets, dit-il, sõt pleins d'obscurité & d'ænigmes, & nos labeurs tres-lõgs & despẽses cõtinues ne produisẽt en fin q̃ des auortõs & des phantosmes. N'auez-vous donc, lui repli-

quay

qu'ay-ie, aucun exemple antique ou moderne, d'aucun qui ait trouué le ſecret? Ie n'en ſçache qu'vn, dit-il, qui y ſoit paruenu. Ie vous prie me dire qui il eſt, C'eſt, repliqua-il, ceſtui-là: mais qui? ie n'ai garde de le cognoiſtre ſi vous ne me le nommez autrement. C'eſt ceſtui-là. Commẽt? vous voulez-vous mocquer de moi? Il faut dõc, adiouſta-il, que ie le vous declare. C'eſt le ſainct Pere, qui a fait cognoiſtre à tous nos ſouffleurs q̃ ce ne ſont que des lãterniers, leſquels en pluſieurs annees ne font autre cas q̃ multiplier leur tout en riẽ, & lui to⁹ les ans, ſeulemẽt en Frãce, trãſmue & multiplie quarante liures de plomb qu'il y enuoye (qui peuuent valoir deux eſcus) en quatre mille liures d'or (qui valent ſix cẽs mille eſcus) puis en fait vne attractiõ iuſques à Rome. Vrayemẽt, lui dis-ie, ie vous donnerai dix eſcus d'auantage, dequoi vous m'auez ſi bien eſclairci voſtre cœur: mais ie vous conſeille de ne tenir pas ce langage en ceſte ville, car vous ſeriez incontinent (par Meſſieurs de Sorbõne) declaré heretique à dixſept carats & demi. Là deſſus nous-nous departiſmes, lui eſtãt bien aiſe d'auoir trouué vn peu de moyen pour ſe r'engraiſſer: car il eſtoit maigre

comme vn harẽc ſoret. Quãt à moi, ie me mis à cõſiderer la ꝓprieté occulte de ceſte caballe authẽtique, & apres auoir bien ruminé deſſus, ie trouuai q̃ mon petit ſoufleur auoit mieux rencõtré en ce qu'il m'auoit dit, qu'ẽ ce qu'il auoit fait. Mais pour ce qu'il faiſoit trop chaud alors pour reciter ce cõte, ie le cachay en vn coin de ma memoire. Or apres auoir diſcouru de la fauſſeté qui eſt en ceſt art vulcaniſte, quãd il veut s'eſtẽdre à forger de l'or, ie veux dire vn mot de quelq̃s Alchymiſtes, ou pluſtoſt philoſophes leſquels, eſtãs cõfõmez en la philoſophie, conioignent en leurs operations la puiſſance de nature, auec l'aide neceſſaire de l'art: & repreſenterai vn propos que me tint vne fois vn d'eux, ſur le ſuiet à quoi il auoit trauaillé, dont ie me ſuis reſſouuenu. Il me diſoit que toute l'eſtude & tout le labeur de l'homme en ceſte recerche eſtoit vain, ſi Dieu ne lui manifeſtoit ce qui eſtoit comme inconu: & que pour attaindre à la perfection de ceſt œuure, il conuenoit en premier lieu eſtre hõme de bien: ſecondement, eſtre ſouuẽt en prieres demandant à Dieu clarté pour voir dans ces tenebres: tiercement auoir la conoiſſance de l'art par les bons liures:

De quelques Alchymiſtes qui eſtiment pouuoir paruenir à leur pretente, par apparence de pieté,

fina-

finalement, ayant trouué le ſecret, le tenir ſecret, & ne mal vſer de ceſte richeſſe, ains l'employer pour aider aux indigẽs, ou à operations treſiuſtes. Ie lui reſpõdis, que ie trouuois vn peu eſtrãge dequoi il ſemble qu'il vouloit faire violence à nature, & aſſuiettir l'ordre de Dieu aux volõtez humaines: & qu'il n'y auoit pas aparẽce qu'il y vouluſt obtemperer, par ce que chacun laiſſeroit les arts & les ſciences, pour oiſiuement s'enrichir de ce qui eſt ſuperflu & le moins neceſſaire à la vie. Il me repliqua qu'en ceſte ſcience operatiue on n'y remarquoit aucunemẽt nature eſtre forcee, ains agiſſante auec facilité, ordre, & vigueur: ce qui rẽdoit d'autant plus admirable la puiſſance & la ſageſſe de Dieu, & qu'icelui ſçachant bien que ceſte conoiſſance ne pouuoit loger en vne ame enfangee en la terre, ains contẽplatiue, que peu en eſtoyent faits participans, la pluſpart deſquels ſe contentans d'auoir frappé au but, faiſoyent ſcrupule de diuulguer ce que par meditation eſleuees, plus que par pratique, ils auoyent compris, meſmes d'vſer des fruicts acquis, ſinon pour cauſes treſ-neceſſaires. A celui (diſoit-il) qui voudra ſçauoir l'art, il lui conuient obſeruer

ce que dit l'Escriture, Cerchez premierement le Royaume de Dieu, & toutes choses vous serõt adiouſtees. Il doit auſſi bien noter ce qui eſt eſcrit au Pſeaume xxv.

Dieu fait ſon ſecret paroiſtre
A ceux qui l'ont en honneur.

Ie lui repliquai, que ces paſſages s'entendoyent des choſes ſpirituelles, & non des metalliques. Il me reſpondit qu'il eſtoit vrai: & que c'eſtoit leur propre interpretation: mais qu'on ne laiſſoit pas d'en voir quelquesfois des effects en ce qui eſtoit materiel, quand la premiere benediction auoit precedé: ce qui eſtoit apparu en Salomon, lequel ayant demandé ſapience à Diẽu, elle lui fut ottroyee, & auec cela abondance de richeſſe. Vous croyez donc, lui dis-ie, que la trãſmutation des metaux eſt poſſible, & qu'il y a eu des perſonnes qui y ſont paruenuës. L'vn & l'autre eſt veritable, me reſpondit-il, car i'en ai veu de tres-certaines preuues, & y en a encor de viuants, qui (à mon iugement) ont entiere conoiſſance de l'art, & pour vous en donner quelque gouſt, ie vous prie de lire les bons liures, où vous aperceurez, non ſeulement des rayons, mais des lumieres, qui vous feront conoiſtre tant les erreurs de la

de la ſoufflerie, que des veriſimilitudes de la philoſophie metallique. Apres ce propos ie demouray coy, pource qu'ayant petite experiẽce de ceſte doctrine ie ne vouloy reſpondre auec des impertinences, & eſtant demi esbloüi de tant de beaux langages, ie iugeay eſtre le meilleur d'attendre de voir par effect la verité de ce que tant il affermoit, auant que donner ſentence d'approbation ou de reprobation: ce que i'attens encores. Et ne ſuis pas ſi farouche que ie ne pẽſe que Dieu peut auſſi toſt eſlargir ceſte liberalité à vn homme de bien (encor que ce ſoit par voye extraordinaire) pour en vſer legitimement qu'il a peu donner à l'effeminé Sardanapalus quarante millions d'or, & à ce mõſtre Caligula ſoixante & ſept, par voye ordinaire, qu'ils ont employez en toutes ordures.

De la vraye pierre philoſophale e ſignee par Salomon.

Voila ce que i'ay voulu dire touchãt la pierre philoſophale materielle: maintenãt ie diſcourray de celle q̃ i'eſtime eſtre la vraye, pour la conoiſſãce de laquelle à nul autheur ne pourroit on auoir recours qui mieux l'enſeignaſt que Salomõ, qui (à mõ auis) doit eſtre creu, pour auoir eſté orné d'vne parfaite ſageſſe, ayant l'eſprit

de verité guidé ſes conceptions & ſa langue en pluſieurs choſes. Pour ceſte occaſiõ faut-il adherer à ſes diuines ſentẽces. Ie penſe auſſi q̃ tous Alchymiſtes adiouſterõt plus de foy à ſes teſmoignages, d'autant qu'il eſt ſouuent repreſenté par eux, comme celui qui a veu & gouſté les myſteres que tant ils reuerent. En quelques vns des liures qu'il eſcrit, il enſeigne encor que l'homme ſe ſoit aſſerui ici bas à beaucoup de miſeres par ſa deſobeiſſance, q̃ toutesfois Dieu, qui eſt tres-bon, ne l'a voulu laiſſer tellement enueloppé de maux, qu'il n'ait auſſi preparé & mis deuãt lui des biens innumerables, afin qu'en les lui demandãt, il les cerchaſt, & en les cerchant il en obtinſt la iouïſſance, pour en rapporter tel contentement qui ſe peut receuoir en ceſte vie, & lui en rendre graces. Il en met de deux eſpeces. Et au liure de l'Eccleſiaſte, il parle de ceux qui ſont terriens & corruptibles, affermãt cõbien qu'ils ayent beau luſtre, q̃ pourtant ceux qui s'y arreſtẽt y trouuent plus de vanité beaucoup q̃ de vray plaiſir. I'ay (dit-il) baſti des maiſons pour moy, & ay planté des vignes. I'ay fait des iardins: i'ay eu des ſeruiteurs & ſeruantes, & ay eu grande famille

Eccl. ſ 3.

mille,& de grãds troupeaux. I'ai aſſemblé pour moi or & argent, & les cheuances des Rois & des Prouinces. I'ai ordonné pour moi des chantres, & les delices des enfans des hommes, & ai ſurmonté en richeſſe tous ceux qui ont eſté deuãt moi en Ieruſalem. Et n'ai point deſnié à mó cœur qu'il ne ſe reſiouïſt és choſes que i'auoye preparees: & quand ie me tournai à toutes les œuures que mes mains auoyẽt faites, & aux labeurs eſquels en vain i'auoye ſué, i'ai veu en toutes choſes vanité & affliction d'eſprit, & que rien n'eſtoit permanent ſous le ſoleil. Voici vne belle inſtruction pour tous ceux qui attachẽt leur felicité à ce qui eſt fragile & caduque, pour les admonneſter d'en prendre ſeulement vn moderé vſage, & aller ficher les anchres de leur contentement aux biens qui ſont ſolides, & que les mutations de fortune (comme on dit) ne peuuent emporter. *Que les vrais biens*

Tels ſont ceux de la ſeconde eſpece, qui *ſont incor-* ſont propremẽt deſcrits au liure des Pro- *ruptibles* uerbes, & meritent d'eſtre appellez biens: *& ſpiri-* car ils ſõt ſpirituels, incorruptibles, pleins *tuels, & le* de fermeté, & donnent vne ioye accõplie. *moyen de* Or qui voudra ſuiure les preceptes de ce *les acque-* grand Roy, ne s'eſgarera point comme on *rir.*

fait en imitant les reigles de nos Alchymistes vulgaires: moyennant que les disciples qui veulent apprendre ayent en eux docilité & humilité, qui est la premiere preparatiõ à l'entree de ceste estude. Car celui qui auec vne presomption mõdaine, & enflé de quelque vaine science, voudra assuiettir à ses sens ceste matiere, qui est si digne & si pure, tant s'en faut qu'il en rapporte quelque fruict, que mesmes il ne pourra apperceuoir la beauté qui est en elle. Il parle en ceste maniere, Biẽ heureux est l'homme qui trouue sapience, elle est plus precieuse que toutes les richesses, & toutes les choses qu'on desire ne peuuent lui estre comparees. C'est ici la declaration de ce secret que tant de gens ne cerchent point, qu'aucuns cerchent obliquement, & peu directemẽt. Celui qui le peut conoistre, & le sçait approprier à soi, doit s'asseurer d'auoir trouué la vraye pierre philosophale, c'est à dire vne abondance de toutes sortes de biens, lesquels n'enrichissent & ne delectent pas moins l'ame que le corps.

Prou. ch. 3.

Response à ceux qui ne regardent que la terre.

Ie me doute biẽ que si quelque souffleur (despité d'auoir veu aller ses preuues en fumee) vient à lire ceci, qu'il fera vne exclamation

clamation, & dira, O que nous ſommes bien tombez de fieure en chaud mal, veu qu'on nous propoſe ici vn paradoxe auſſi grand qu'on dit qu'eſt le noſtre! Quelle raiſon y a-il, veu que nous ſommes de terre, que nous habitons ſur la terre, & viuós de choſes terreſtres, de nous vouloir repaiſtre de ſubſtãces incorporelles & inuiſibles? chaſlós premier ceſt effroyable mónſtre de pauureté, qui cótinuellement nous tourmente, & puis nous auiſerons au reſte. Ie ne reſpódray pour ceſte heure autre choſe à ceſtui-là ſinon qu'il face r'habiller ſes fourneaux rópus, chaſſe só cour roux, & reprene ſon bó ſens qu'il auoit par rauẽture oublié en quelque alãbic, puis ie lui feray conoiſtre que les teſmoignages diuins, dót ie me ſers en ceſte preuue, sót auſſi vrais que ſes imaginations tranſſubſtantielles ſont fauſſes. eſcoutons dõc Salomon parler, qui repreſente la ſapience, diſcourãt ainſi, Le Seigneur m'a poſſedee dés le commencement, deuant qu'il fiſt quelque choſe. Ie ſuis ordonnee des l'eternité deuant que la terre fuſt faite, auant que les abyſmes, les montagnes, & les fleuues fuſſent, i'eſtoy deſia conçeuë & enfantee. Quãd il preparoit les cieux, i'e- *Prou. ch. 8.*

il a couuert les imperfections mortelles par eux acquiſes en perfections, qu'il leur a liberalement imputees & donnees. Et nonobſtant qu'ils euſſent perdu la iuſte poſſeſſion de la terre, il n'a laiſſé de leur ottroyer celle du ciel. Pour ceſte occaſiõ Salomon dit, Que la ſapience eſt l'arbre de vie à ceux qui la prendront, & qui la tiendra il ſera bien-heureux. Certes en cela reluit ſon excellence, qu'elle excelle abondamment toutes choſes. *Prou. ch. 3.*

Excellence de la ſapiẽce celeſte.

Mais d'autant que la pluſpart des hommes ſont ſi peu eſleuez à ce qui eſt ſpirituel, pource qu'eſtãs enueloppez de la terre leurs ſens les tienent rabaiſſez en ce qui eſt corporel, monſtrons leurs ceſte ſapience cõme viſible par ſes effects, & ſes fruicts, afin qu'ils la puiſſent mieux comprẽdre. Salomon meſme fera ceſt office, qui a eſcrit vn liure entier à la louãge d'icelle. I'ay aimé (dit il) la ſapience, & l'ay cerchee des ma ieuneſſe: c'eſt elle qui m'a enſeigné la diſcipline de Dieu, & celle qui eſlit les œuures d'icelui. Ie l'ay preferee aux royaumes, & aux ſieges, & ai eſtimé q̃ les richeſſes ne ſont rien à cõparaiſon d'icelle, & n'ay point cõparé la pierre prẽtieuſe à elle: car tout or à compa- *chap. 8.*

raiſon d'icelle eſt cõme petit grauier, & l'argẽt ſera eſtimé cõme bouë au regard d'icelle. Ie l'ai aimee par deſſus ſanté & beauté, & ay propoſé de l'auoir pour lumiere, pource q̃ ſa lueur ne peut eſtre eſteinte, & tous biẽs me ſont venus enſemble auec elle, & honneſteté innumerable par les mains d'icelle. Elle enſeigne ſobrieté, prudence, iuſtice, & force, qui ſont les choſes les plus profitables aux hõmes en la vie. Et ſi aucun deſire multitude de ſciẽce, elle ſçait les choſes paſſees, & iuge des choſes à venir: elle ſçait les fineſſes des paroles, & les ſolutiõs des argumẽs, & les mutatiõs des mœurs, les diuiſions des temps, le cours de l'an, & la diſpoſitiõ des eſtoiles, les natures des animaux, la force des vents, & les penſees des hommes, les differences des plãtes, & les vertus des racines: & ay apris toutes les choſes ſecrettes & nõ preueuës: car ſapience ouuriere de toutes choſes m'a enſeigné: pour l'amour d'elle ie ſeray admirable en la preſence des puiſſans, & les faces des Princes s'eſmerueillerõt de moy. Quãd i'entrerai en ma maiſon, ie repoſeray auec elle, car ſa conuerſation n'a point d'amertume, & ennui n'eſt point en ſa compagnie, mais

lieſſe

lieſſe & ioye. Dauantage par icelle i'aurai immortalité, & laiſſerai memoire eternelle à ceux qui ſont à venir apres moi. Si i'euſſe peu repreſenter en ſept ou huict verſets ce qui eſt ici monſtré par l'extrait d'vne bonne partie de deux chapitres, ie l'euſſe fait: mais on ne ſe doit point (ce me ſemble) laſſer de lire choſes ſi hautes, & ſi veritables, qui n'eſt toutesfois qu'vne petite parcelle de ce que Salomõ en recite. Les Alchymiſtes diſent qu'vne once de poudre de proiection peut cõuertir en or mille onces d'autre metal: que penſe-on que ſera au prix vn grain de ceſte poudre celeſte? Entre l'or & le metal encor y a-il quelque affinité & reſſemblance: mais entre le vice & la vertu, l'ignorance & le ſauoir, il y a vne contrarieté toute apparente: & cepẽdant c'eſt où la ſapience beſongne, car elle transforme les mauuaiſes habitudes en bonnes, ſuiuant ce qui a eſté dit, qu'elle enſeigne les vertus principales, leſquelles Ciceró exalte merueilleuſement en ſes offices. Mais qui eſt l'homme ſi groſſier & deſpourueu d'entendement, qui voulut comparer vne treſgroſſe maſſe d'or à la moindre partie de temperance ou de iuſtice? Le philoſophe Pla-

ton disoit, que si des yeux corporels on pouuoit aperceuoir la beauté de vertu, qu'ō seroit raui de parfaite amour enuers elle. Mais ce qui nous empesche de la voir, c'est le bãdeau de volupté & d'ignorance, qui nous tient comme aueuglez. Ie trouue beau aussi le iugement que fit Solon, quãd il prefera l'heur d'vn pauure citoyen, nommé Telus, orné de sageſſe & de vertu, à celui du Roy Crœsus, qui regorgeoit de puissance & richesse. Ici se faut-il retenir, n'estant point besoin d'vser d'amplification au dire de Salomon, veu qu'il n'exprime que trop les biens qui viennẽt de la sapienee: & puis qu'elle apporte connoissance des choses diuines, des actions humaines, & des effects de nature, & outre cela confere honneur, richesse, vertu, louange, santé, ioye, & renommee, que peut-on dire dauantage?

De la liberale cõmunicatiõ que Dieu fait de ceſt excellẽt thresor à tous hõmes: & de l'vsage & abus de icelui.

Or Dieu ne restraint pas tels benefices seulement aux grands: car les plus petis mesmes y participent, les vns plus, & les autres moins, selõ qu'il lui plaist de les douër de ceste souueraine cause, estãt certain que le sçauoir des arts mechaniqües, l'industrie des marchands, & l'experience des laboureurs, ne sõt autre chose que des

petis

petis effects d'icelle, lesquels apparoissent aussi en l'ordre du gouuernement des moindres familles & en la tẽperature des mœurs des plus pauures. Mais qui peut mieux faire monstre de la splẽdeur de ceste lumiere que les propres discours des Alchymistes? Car tantost ils vont dans la profondeur de la terre, puis considerent les operations de nature: & quelquesfois s'esleuent iusques aux substances incorporees, en voulant magnifier leur art: qui est-ce qui leur a ouuert les yeux, pour cognoistre choses si difficiles, sinon la sapiẽce qui luit d'vne façon excellente en leurs entendemẽs? Cepẽdant au lieu de se laisser guider par icelle, ils la traittẽt comme esclaue, la voulant continuellement asseruir à besongnes terrestres, comme on faisoit anciennement les criminels à fouiller dans les minieres. C'est la recõpenser mal & mal conoistre sa nature, qui tend plustost en haut qu'en bas. Ceux-la pareillement font erreur qui estimẽt vn homme malheureux, quand ils le voyent aucunement destitué des biens qu'on appelle de fortune. Et toutefois le pauure qui souffre la pauureté patiemmẽt, l'est sans cõparaison moins que le riche, qui brusle de cu-

pidité. Il n'y a en ſomme aucune condition qui puiſſe rendre miſerable celui qui a quelque portion de ceſte ſapience, qui peut eſtre nommee vne droite crainte de Dieu, ou la vraye poſſeſſiõ de vertu. C'eſt donc à lui, à qui il faut auoir recours: lequel en diſtribue autant qu'il eſt expedient à ceux qui par priere, humilité & perſeuerance lui en demandent quelque rayon, lequel ſuffit pour augmenter leur contentement. I'eſtime que ce bien-là eſt beaucoup plus precieux que ſçauoir multiplier quelque quantité d'or & d'argent: ce que les auares & rauiſſeurs, par art inique ſçauent auſſi bien faire. Doncques il eſt meilleur s'arreſter à cercher & pourſuiure la vraye pierre philoſophale de ſapience, qui inſtruit, conſole, enrichit, contente, & ſauue ceux qui l'ont trouuee, que tracaſſer apres la fauſſe des ſouffleurs, en la recerche de laquelle on s'attriſte, on s'appauurit, & on s'empire, ſans qu'on la puiſſe iamais rencontrer.

Contre

Contre ceux qui pensent que la Pieté priue l'homme de tous plaisirs.

VINGTQVATRIEME DISCOVRS.

LE nombre n'est pas petit aujourd'hui de ceux qui sont abreuuez de ceste fausse opinion, & qui la publient accortement es lieux où ils frequentẽt. Ce sont (à mon auis) certaines gens qu'on ne peut mieux appeller qu'Epicuriens & Libertins, lesquels establissans leur souuerain bié en la volupté, ne taschent qu'à vilipẽder la vie Chrestienne, luy imposant qu'elle n'apporte auecques soy que tristesse cõtinuelle, à fin de rendre mal affectionez à la suyure ceux qui leur veulẽt prester l'aureille. Leurs argumẽs sont merueilleusement plausibles à ceux en qui la sensualité est vigoureuse, qui est cause que beaucoup de simples, voire quelques vns bié entendus, se laissent aisémẽt aller à fauoriser aucunement la susdite opinion, & ainsi auec leurs malicieux langages ils en destournent beaucoup de cheminer selon que le deuoir du nom qu'ils portent le requiert.

Astuce des Epicuriens.

Combiẽ ils sont dangereux: & du moyen de s'en dõner garde.

Il y a vn vieil prouerbe, qui dit, Que les mauuais propos corrompent les bonnes mœurs, qui se trouue ordinairement veritable: toutesfois si quelcun en vouloit douter, & en desiroit voir vne plus euidente preuue, il ne faudroit que l'enuoyer à l'escole de ces docteurs, & on verroit qu'il en reuiẽdroit beaucoup pire, qu'il n'y seroit allé. Car tout ainsi que les gouttes d'ẽcre, iettees dedans l'eau claire, si elles sont cõtinuees, vienent non seulement à la troubler, ains la noircir: aussi quand les ames tendres escoutent telles instructions elles s'impriment vne mauuaise disposition, & apres en font vne habitude. Or au temps où nous sommes, qui est si fertile à produire le mal, il est mal-aisé, hantãt parmi les hommes, qu'on n'oye souuent resonner pareils langages. Pour ceste occasion, il faut estre garni de bons preseruatifs, comme lors q̃ la peste regne, pour repousser le mauuais air. Ils sõt aisez à recouurer, & si ne coustent gueres: car la philosophie Chrestienne & humaine les donne pour neant à ceux qui veulent prendre seulement autant de peine de les tirer, comme ils feroyẽt en vn beau pré les fleurs qu'ils auroyent pour agreables. Mais parce que

tous

tous ne veulent prendre le loisir, ce petit labeur mien suppléra au defaut des paresseux, dans lequel ils trouueront les fleurs toutes cueillies, & de si bonne odeur, quel les empescheront que les puanteurs ne les offensent.

Ie pense qu'il ne sera point besoin de donner quelque marque particuliere pour reconoistre ceux de qui nous parlons: car aux paroles on les conoit, ainsi qu'on fait l'arbre par le fruict ni aussi de noter les lieux où ils se retrouuent. On sera seulement auerti qu'encor qu'ils soyent semez par tout, toutesfois les trois principaux champs où ils fructifient le plus, c'est aux Cours, aux Armees, & aux Villes. Du tẽps que la vertu y estoit beaucoup reueree, le nombre en estoit petit: mais à ceste heure qu'elle y a peu de credit, ils y abondent. Dequoy il ne se faut esbahir: car comme les espines croissent parmi les roses, & l'yuroye auecques le bled, aussi les vices se vont fourrer là où les vertus reluisent ou doyuẽt le plus reluire, pour tascher de les offusquer. En ces trois sortes d'hõmes qui demeurent es lieux susdits, on pourra bien trouuer quelque difference en leurs discours & manieres de proceder: cependãt

Cõment on les pourra conoistre.

tous ne laissent de viser à vn mesme blãc, comme si vn archer, vn arbalestier & vn harquebusier tiroyẽt ensemble à vne mesme butte, les instrumens seroyent differens, mais l'intention seroit semblable.

Des Epicuriens de Cour.

Ceux des Cours sont merueilleusemẽt delicats en paroles, & en plaisantes rencõtres, faisans couler si doucement leurs raisons, & auec telle facilité, qu'on se trouue surpris auant qu'y auoir pensé. Leurs contenances & conuoitises ne sont pas moins agreables, choses qui aident à la persuasion. Et ainsi auec ces belles apparẽces ils couurent ce qu'il y a d'imparfait en leurs opinions; non pas qu'ils les tienent pour imparfaites: car ils les suyuent, & les veulẽt faire embrasser aux autres. La vie qu'õ meine ordinairement aux Cours qui ont degeneré de la vertu, est en partie cause d'accroistre la corruption de ceux-ci: car quand ils voyent que les delices sont là en si grande recommandation, ils s'enflamment d'auãtage pour en auoir la iouïssance, & par vne longue coustume à les desirer & se plõger en icelles, ils ne celebrẽt autre chose, & rapportent toutes leurs actions à ceste fin-là. En ceste sorte, peu à peu, de disciples ils deuiẽnent maistres en vn art

n art qui traine en perdition ceux qui
exercẽt. Ie n'enten pas mettre en ce rãg
es vertueux courtisans, que i'estime leur
tre aussi dissẽblables que l'or & l'argẽt
ont du plomb. Mais ie desire seulement
es admonnester que la pureté qu'ils peu-
ent auoir ne soit souïllee par les saletez
'autrui. On ne doit pas pourtant estimer
ue la volupté soit vn mal exterieur qui
attache à nous, quand nous en appro-
ons: car nous en auons les semences dãs
ous-mesmes, qui aisément germent &
uctifient selon qu'elles sont eschauffees
ar les obiects qui se presentent aux sens,
d'auẽture auec la force de la raisonelles
e sont retenues. Quand vn ieune homme
a es lieux susmentionnez pour y appren
re quelque chose, ceux qui l'y enuoyent,
u conseillent d'y aller, deuroyent aupar
uant l'aduertir qu'il y trouuera peu de
ons, & beaucoup de mauuais, & que les
remiers l'induiront à ce qui est honneste
oidement, & les autres l'aiguillonnerõt
ux choses deshõnestes continuellemẽt: à
n que de bonne heure il preueust les dã-
ers, & se preparast pour y resister. Car ces
octeurs subtils ne demandẽt pas mieux,
ue de rencontrer de tel gibbier, estãs as-

seurez que c'est vne proye acquise s'ils sõt escoutez. Or comme ainsi soit qu'ils haissent la vraye vertu, si est-ce qu'ils ne laissent de la louër quelquesfois, à fin de n'effaroucher personne : mais par leurs faits ils monstrent bien qu'ils ne s'en soucient gueres, ne regardans sinon qu'a se donner du bon temps.

Leurs propos à ceux qu'ils veulent seduire.

Les propos qu'ils tienent ordinairemẽt à ceux qu'ils veulent attirer à leur opinió, sont, Que la vie de l'hõme estant brieue, & accompagnee de plusieurs accidens facheux, on se donne garde qu'on est paruenu à la fin d'icelle, auant qu'on sçache comme on se doit cõduire pour y trouuer quelque contentement. Car les vns suyuãs l'erreur commun, les autres l'ignorãce, se vont enuelopans dans plusieurs miseres qu'ils pourroyent bien euiter, laissans derriere eux abondance de plaisirs qu'ils n'aperçoyuent quasi point: sans lesquels la vie de l'homme se rend d'vn tresgrief poids à celui qui la possede, & que c'est contre l'intention de nature qui par ses mouuemens secrets fait que toutes choses animees se plaisent en leur estre, & recerchent ce qui les delectent. Et d'autant qu'entre toutes, l'homme est de la plus grande excellẽce,

aussi

ussi a-il plus de priuileges, dont l'vn des remiers giſt à ſe recreer en la beauté & rieté de ce qui eſt eſpãdu par l'vniuers. u'il a vn eſprit capable d'apprendre & omprendre: mais qu'il auiẽt que tous ne ont pas eſgalement fortunez, pour rencõ rer les bonnes eſcholes. Qu'elles ſe trou ent es cours des Princes & es villes, qui ont les ſieges principaux de la conuerſa- ion, & où les eſprits plus polis veulent ha iter: mais qu'encor les cours emportent e pris, car là non ſeulement les bonnes in tructions ſe reçoyuent, ains toutes ſortes l'obiects, qui peuuent plaire, y reſident. Que l'homme champeſtre, qui ne bouge de ſa maiſon, paſſe ſa vie à chaſſer vne be ſte, & à mãger les choux de ſon iardin, ne ſçachant trouuer de plus grand plaiſir, là où ceux qui ſont au milieu de tant d'abon dance voyent cõtinuellement choſes bel les, n'oyent que melodies, ſentent les bon nes odeurs, & s'il y a quelques douces ſa- ueurs au monde, là ſe retrouuent-elles. Maisque ce qui ſert d'exercice à l'eſprit, & ce qui le contente, y abonde encores plus, comme les compagnies agreables, les bel les amitiez, les courtoiſies, honneurs, fa- ueurs, richeſſes, preſens, charges, digni-

tez, louanges, triomphes & magnificẽces. Somme, de quelque coſté qu'õ ſe tourne, tout rit & reſiouït, qui eſt ce que nous deuõs cercher en ceſte vie pour enſeuelir les amertumes qui ſuruienẽt en icelle par tãt d'accidẽs inopinez, & qui en vſe autremẽt, il lui en prend comme à l'auare, lequel ayãt (par maniere de dire) la felicité enſes coffres, n'en ſçait ni n'ẽ peut iouïr: ains va accroiſſãt de iour en iour ſes ſollicitudes, & miſeres, tant il a l'entendement renuerſé. Que c'eſt vne grande folie de vouloir mettre à la vie (comme pluſieurs font) des bornes ſi eſtroites, pour la tenir enſerree, cõme on feroit vn priſonnier: car c'eſt la rẽdre ſẽblable a vne mort, ce qui eſt cõtre ſa nature, & que la deuotion & la ſuperſtition la mettent en tel eſtat. Car on void quelques Huguenots qui font conſcience de rire. De l'autre coſté les Chartreux n'oſent parler, & les Religieuſes ne font que pleurer. Que ſi on n'acquiert places eſchãbres & ſalles magnifiques de Paradis ſinõ par ces moyens, ils veulent biẽ leur laiſſer iouïr de telles preeminences: & quant à eux, ils ſe contentent d'auoir place en vn petit coin de la baſſe cour. Que ceux-là ſõt trop ſpeculatifs, qui pour regarder les

choſes

choſes à venir, ſe mettent aux ceps en ce monde, & reiettent tant de biens preſens, qui ne ſont creez que pour en vſer. Voila ſommairement les petis ſermons que ces bons courtiſans font en bons termes & biẽ fardez aux nouices qu'ils veulent attraire: & ne faut douter qu'ils ne ſoyẽt tirez d'vne doctrine Epicurienne, qui eſt en ce dernier temps agreable à beaucoup de gens. Toutes ces paroles, & pluſieurs autres dites auec grace & dexterité, dans le milieu de ces theatres de plaiſir, aux ames qui ſont ſimples & qui cheminent encor par les ſentiers de l'innocence de la ieuneſſe, ont vne merueilleuſe force pour les reculer de toutes bonnes apprehenſions. Il eſt certain que la pluſpart en ſont esbrãſlees & infectees. Pour ceſte occaſion eſt-il neceſſaire, en la ſaiſon où nous ſommes, de remplir les vaiſſeaux de l'ame de bonnes liqueurs, à fin que celles qui ſont empoiſõnees, & qui fluent continuellement en plũſieurs endroits, n'y puiſſent entrer. Ie reſpondrois à ceſte heure à la propoſitiõ du faux courtiſã, n'eſtoit qu'il faut laiſſer parler ſes cõpagnons, le jargõ deſquels n'eſt gueres differẽt du ſiẽ, & tend à vne meſme fin: puis on leur reſpõdra à tous enſemble.

Des 'Epicuriens & Libertins qui demeurent es villes.

Mettons donc sur le theatre ceux qui habitent aux villes. Ie ne parle pas d'vne certaine sorte, qui s'appellent les enfans sans souci: (car ce sont gens, qui ne passent point le gigot de mouton, le Hascon de vin, & le ieu de quilles) mais les autres dót ie veux faire mention ne manquent de doctrine, d'eloquẽce, & de ciuilité: & seroyẽt dignes de continuelle conuersatiõ, si leur esprit n'estoit contaminé de ceste vaine philosophie, qui attache la felicité aux choses sensibles & corporelles. Ils sont vn peu differens du courtisan qui a parlé, car lui ne reiette pas les labeurs, & se plait en diuersité d'actions, estant aucunement esleué aux choses hautes: où ceux-ci aiment la vie oisiue, qu'ils appellent tranquille, taschans d'euiter tout ce qui peut apporter douleur, qui est vn des principaux buts de la doctrine Epicurienne, & le precepte sorti de la mesme eschole, qui dit, Caché ta vie, est soigneusement obserué par eux. Or comme aucuns d'eux sont doctes, facilement attirent-ils à eux, par la subtilité de leurs argumẽs, plusieurs disciples. Toutesfois le plus fort qu'ils ayent, est la pratique de la delicieuse vie qu'ils meinent. Et quand quelcun a commencé de taster des

es morceaux friands qu'elle administre, 'eſt grande auenture s'il ne pourſuit de 'en ſaouler, & pour l'y induire dauãtage ls lui tienent les propos qui s'enſuyuent. Que de tout temps la pluſpart des hõmes ont eſté enueloppez d'ignorance, qui eſt l'vne des principales maladies de l'ame: dont s'eſt enſuyui que ſouuent ils ont pris le faux pour le vray. Meſmement en l'ele ctiõ de la vie, qui leur eſtoit la meilleure, ils y ont grandement erré: mais que ceux auſquels les enſeignemens de la philoſophie ont ouuert les yeux de l'entẽdemẽt, ont aperçeu ce qui eſtoit le plus conuenable de choiſir. Qu'ils ont appris par iceux qu'entre les choſes temporelles (qui ſont ſuiettes à pluſieurs heurtemens de fortune) les plus ſeures ſont les mediocres. Et qu'ainſi ne ſoit, on void que les plus hautes tours & les plus hauts arbres ſont ordinairement battus des foudres : que les baſſes prairies auſſi ſont ſouuẽt innõdees des grãds fleuues: mais que les lieux moyennement eſleuez ſont preſeruez de tels inconueniens. Ainſi en arriue-il en la vie humaine: car ceux qui courent apres les grãdeurs d'icelle ſont agitez de mille paſſions, & ſouuent de ruines inopinees. Le

Leurs propos.

vulgaire d'autre coſté eſt expoſé à beaucoup d'oppreſſions & d'iniures. Mais ceux qui tiénent le milieu, ſans ſe faire euiter des vns ni meſpriſer des autres, ſe conſeruent mieux, & auec cela iouïſſent d'vn doux repos corporel & ſpirituel, qui conſiſte en l'vſage des choſes delectables, & en la priuation de celles qui ſont faſcheuſes. Qu'encores qu'ils habitent es grandes villes, où lon void vn vehement flus & reflus de la folie du monde, cependāt il n'agite point ce coin de mer eſcarté, où ils font leur nauigatiō, où la bonace eſt quaſi touſiours, & que de là ils contemplent les mouuemens de tous & ſe rient des vaines eſperances & deſirs deſreiglez des vns, & plaignent auſſi la ſimplicité circonuenue des autres, laiſſans cependant couler le temps, lequel cheminant ſelon ſa haſtiue lentitude accouſtumee, va fauchant tout ce qui a pris naiſſance: & que le meilleur conſeil qu'on ſçauroit prendre, eſt de ſe poſſeder ſoy-meſmes, ſans s'aſſeruir trop à pluſieurs choſes qui nous arrachēt, ſans propos, ce peu de liberté que nous auons, qui nous doit eſtre ſi chere. Que ce n'eſt pas en vain que lon a tant recommādé ce beau mot, qui dit Rien trop, lequel retrē-

che les

che les excez des actions humaines,& nó seulement ceux qui sont mauuais, mais aussi ceux qui sous titre de bonté tendent à des transformations contre nature,comme sont celles que plusieurs se veulét persuader,lesquels considerans, tresmal la fragilité & impuissance des hommes,imaginent qu'ils peuuét ici bas viure comme Anges,&-pour y paruenir les veulent astreindre à des reigles & obseruations impossibles, combien qu'ils ayent des corps elementaires, suiets aux alterations qui suyuent la matiere : mais que se pensans trop auancer ils reculent, comme fait le marteau,quand on en donne vn coup violent sur vne enclume. Car que sont-ce autres choses(disent-ils)tãt de superstitieuses coustumes,tant d'austeritez, de deuotions, & de craintes proposees, sinon rauissemens de la ioye & recreation,à quoy les affections de l'homme tendent?adioustans qu'en le voulant rendre parfait on le rend cõme insensible,à la façon des Stoiques, qui est destruire sa figure. Parquoy, que le meilleur chemin est de suyure les preceptes qui s'accordét à nature, lequel le doit estre regie sans violence,& laissee libre,& que qui en vse autremét se va en-

seuelissant auant qu'il soit mort, qui est vne punition qu'ont bien meritee ceux qui ont sçeu si mal vser des beaux priuileges de la vie. Ce sont ci les premiers propos qu'ils sement, & apres qu'on s'est plus domestiqué auec eux, ils descouurent dauantage les secrets qu'ils n'osent pas si tost mettre en euidence. Car (comme dit Plutarque, parlant de tels Epicuriens) ils craignent le peuple, & pour ceste cause ils embrassent par beau semblãt la religiõ qu'il aprouue, à fin qu'ils soyent soufferts, combien qu'en cachettes ils s'en mocquent.

Des Epicuriens & Libertins nourris es guerres.

Maintenant faut-il ouïr ceux qui sont nourris aux guerres: car c'est leur rang de parler. Mais ie veux biẽ dire premier, que ie n'entens condamner les legitimes professions à quoy les hommes s'addonnent, ains seulement les corruptions qui suruienent. Les grands labeurs que soustienent ces guerriers ici, & les perils où ils s'exposent, leur font ardemment desirer tous plaisirs, cõme vne tres-douce medecine de leurs peines, & fuir les choses tristes, n'estant que trop attristez des images de la mort, qu'ils voyent si souuent. Et quand ils ont attrapé quelque riche butin, il ne faut point demander s'ils s'estudient à faire bon-

e bonne chere : car les iours & les nuicts
eur sont trop courtes. Ordinairement ils
nt ce prouerbe en la bouche que l'escri
ıre saincte attribue aux hommes profa-
es, qui dit, Mangeons, beuuons, & pre-
ons toute resiouissance : car, peut estre,
emain nous mourrons: qui est vne tacite
pprobation du perissemẽt de l'ame auec
ues le corps, lequel ils veulẽt à plein ras
ier de biens terrestres, pource qu'ils i-
norent les celestes. Quand quelque ieu-
e gẽtil-homme va pour se façonner aux
mes, ils lui façonnent l'ame de terrible
çon, s'il adhere trop à eux. Leur langa-
e n'est pas si fardé que celui des prece-
ens: ains est entrecoupé, & plein de gau-
sserie. Ils disẽt que le soldat doit viser à
proye & à la ioye, & fuir toute melan-
olie laquelle ils renuoyent aux auari-
eux, & aux hermites, disans que l'auarice
la deuotion ne se peuuent accommo-
er auecques les gens de guerre: d'autant
ue l'vne les fait haïr, & l'autre les rend
aintifs: & qu'ils ne doyuent point se re-
aistre de choses molles, pource que cela
efait qu'attiedir leurs courages. Bref que
eux qui veulent amener sur les theatres,
ì Mars iouë ses sanglantes tragedies, les

Leurs propos.

iuſnes, les breuiaires & contemplations, s'expoſent en riſee, veu que là on ne pourſuit que trophees, recompenſes & louanges, qui s'acquierent par voyes toutes differẽtes. Voila les petis rudimẽs de leur eſchole, par où lon peut conoiſtre cõme les vns & les autres s'accordẽt fort biẽ à reietter toute pieté, qui eſt le plus digne & precieux ornemẽt q̃ noſtre ame puiſſe auoir.

Pourquoy les propos des Epicuriens ſont ici repreſentez & le moyen de n'en eſtre infectẽ.

Ie ſçay bien que tels mauuais propos meriteroyent d'eſtre enſeuelis, & que la bouche des hommes ne les deuroit prononcer, ni le papier ſouffrir: mais d'autres encores pires ſont maintenãt ſi vulgaires, qu'õ ne doit point faire de ſcrupule de les manifeſter, moyennant que ce ſoit pour aduertir les autres de s'en dõner garde, & leur dire comment. Car tout ainſi qu'on met des marques apparentes en certains endroits des grands fleuues, où il y a des rochers ſous l'eau, à fin que les nauigeans les euitent: auſſi apres auoir marqué les lieux où ces dangereux eſcueils ſe rẽcontrent, i'ay bien voulu faire vne petite deſcriptiõ de leur forme. Il y en a pluſieurs, qui ignorans ces dangers donnent tout à trauers, & ceux-là ſont à plaindre, comme ſont à blaſmer ceux qui les apperçoyuẽt,

&

& nonobſtant il ſemble qu'ils ſe plaiſent d'y aller faire naufrage, lequel ils eſtimẽt doux du commencement, mais la fin en eſt bien rude. Le meilleur moyẽ pour paſſer ſeurement ſans dõmage, c'eſt de porter auec ſoy le quadran, qui eſt la prudence, & la clarté, qui ſont les beaux preceptes qui deſcouurẽt le vray & le faux: car apres que le voile eſt oſté, qui tenoit couuerte ceſte fauſſe vie, & que ſa laideur apparoit, vn homme eſt de nature quaſi brutale qui incontinent ne s'en eſloigne, de peur de ſe ſouiller en vne ſi orde fange. Nous auons veu par ci deuant quel eſt le beau luſtre de ce voile qui reſplendit es paroles fardees & emmiellees de ces docteurs, & prĩcipalemẽt en celles qu'ils fõt couler ſi doux du commencement: car on penſeroit qu'ils nous veulent mener au ciel: mais quand ils vienent à tomber ſur leurs cõcluſions, alors tournent ils bride tout court, prenans le chemin, non pas de quelques plaiſãs lieux de la terre, ains des plus tenebreuſes cauernes qui ſoyẽt en icelle. Cependãt ceſt entremeſlemẽt qu'ils font du beau auec le laid, & du bõ auec le mauuais esblouït les yeux des ſimples, & offuſq̃ leur iugemẽt, en telle ſorte qu'ils

ne peuuent du premier coup aperceuoir leur intention: auſſi la veulẽt-ils couurir, parce qu'ils ne pourroyẽt attraper les oiſeaux s'ils ne feignoyent de ſi doutes pipees. Or afin de n'eſtre circonuenus, il eſt bon de monſtrer la fallace de leurs argumens enuelopez, en les reduiſant en vne forme plus briefue & plus claire.

Diſpoſition plus brieue des diſcours de ces diuerſes ſortes de Libertins.

Celui du courtiſan eſt tel.

¶ *Les inſtructions des Cours & les exemples des plus gentils eſprits enſeignent l'homme à ſuyure les choſes qui ſont plaiſantes, & qui dõnent contentement, comme vn bien treſ-deſirable en ceſte vie: & au contraire à fuir celles qui ſont faſcheuſes & triſtes, & qui la rendent miſerable.*

Or eſt-il ainſi que les deuotions, & les reigles religieuſes ſi eſtroites, le plongent en mille amertumes, le rendent melancholique, & l'empeſchent de paruenir à vne telle fin.

Il s'enſuit doc qu'il les dois mettre en arriere, pour ſuiure ce qui lui aporte plus de reſiouiſſance.

Le ſecond argument tiré des propos de l'Epicurien eſt tel:

¶ *La meilleure reigle de la vie ſont les mouuemens naturels de l'ame, aidez quelque peu des preceptes de la Philoſophie.*

Or les

Or les superstitions qui transportent l'homme à des perfections imaginees, estranges à la raison humaine, la destournent de ceste voye.

Doncques doit on plustost suiure ce qui est selon nature, & qui se rend conforme à icelle.

Voici maintenant celui du soldat.

¶ Les choses qui amollissent les ames, & les courages des gẽs de guerre, & les priuent de l'alaigresse ordinaire qu'ils doiuent auoir, ne conuienent nullement à leur profession.

Or est-il que les reigles de Religion, qui recommandent l'humilité, l'oubliance des iniures, & vne meditation craintiue de la mort, causent tous ces effects.

Dont il s'ensuit qu'elles leur sont disconuenables.

Par ceste abbreuiation de langage, on comprend mieux, à mon auis, l'intention de ceux qui ont parlé, entãt qu'on la void nue & despouillee de ce qui la tenoit mas quee. Et croy que personne n'oseroit nier que tous ces argumens-là sont fondez en impieté & intemperance : car aussi le but de telles gens ne tẽd qu'à lascher la bride aux affections corporelles, pour se veautrer à cœur saoul (comme on dit) dans la volupté, & reietter les loix & admonitiõs qui les veulent contenir dans les bornes

examẽ des argumẽs ou sophismes precedens.

duite, tant s'en faut qu'elle soit entierement capable de conduire les affections. Mais où seroit-il possible de trouuer vn homme qui les eust si bien reiglees, qu'il ne se resiouïst que de ce qui est bon? Il le faudroit aller cercher en vn autre mõde: car en ceſtui-ci le mal, la vanité, & les delices plaisent plus sans cõparaison que le bien: de sorte que ce desir vniuersel (qui est reiglé aux animaux, selõ leur estre) est grandement imparfait en ceux qui ont l'vsage de raison, iusques à ce qu'il soit en quelque maniere restauré par l'illumination diuine.

Refutation du sophisme des Libertins touchant le plaisir.

C'est-là le beau fondement qu'ils prenent, qui est plustost mauuais que bõ. Toutesfois ils ne laissent pas de bastir vn grãd edifice dessus: car ils disent que le delectable doit estre vn souuerain bien à l'homme, puis que ses desirs plus vigoureux sont si viuement tendus à vne telle fin. La dessus, si ie leur demande, Quel est le delectable de l'intemperant? ils ne l'oseroyẽt confesser: car ils auroyent honte de dire que c'est l'impudicité & la gourmandise. En quoy on void reluire leur belle philosophie, qui fait le souuerain bien de l'homme semblable à celui d'vn bouc & d'vn

pourceau. Il ne leur seruira de rien de repliquer qu'ils se donnent bien garde de tomber en ces vilains excez: car l'experiẽce ne monstre que trop que qnand l'homme attache son biẽ aux plaisirs corporels, il est extremement excessif en l'vsage d'iceux. Et c'est là où gist le vice, quand on sort des termes de mediocrité, soit à desirer, ou à iouïr: mais ce qui de soy est mauuais, iamais nous ne le deuons desirer ni poursuyure. La doctrine des philosophes enseigne qu'il y a de trois sortes de biẽs, les delectables, les vtiles, & les honnestes. Et cõme les vtiles sont à preferer aux delectables, aussi les honnestes sont preferables à tous les deux, les surpassans de beaucoup en excellence, & ceux-ci propremẽt appartienent à l'homme, qui est entre toutes les creatures seul capable de vertu. Quand donc il veut mettre le plaisir en premier degré & laisser la vertu derriere, qui est le vray bien honneste, alors il fait vn erreur treslourd, & se met au rang des bestes brutes, qui ne regardẽt qu'à satisfaire à leurs appetis. Ie ne veux point oublier à dire que le plaisir suit aussi les biens vtiles, mais celui qui acompagne les honnestes, est sans comparaison plus parfait, &

n'y

n'y a nulle fausseté cachee, cõme aux autres, qui le plus souuẽt apportẽt douleur & satieté: là où ceux qui consistent en la iouissance de vertu sont purs & nets, sans alteration, & qui donnent tousiours contentement. Ceci monstre que nos Libertins ont mal parlé, quand ils ont dit que les plaisirs sont desirables entre toutes choses, entendans des inferieurs: car ils deuoyent adiouster les honnestes, pour rendre leur proposition plus receuable.

Seconde partie de la refutation, touchant la douleur condamnee par les Libertins.

Parlons à ceste heure de l'autre partie d'icelle, qui recommãde si fort de fuïr ce qui apporte fascherie & douleur: car ils estiment qu'en cela consiste la plus grande partie de leur felicité. Nous pouuons dire là dessus que le principe de telle affection n'est pas mauuais, veu qu'il ne tend qu'à euiter ce qui altere la tẽperature du corps & donne incommodité à l'esprit, pource qu'il semble que ce soit là vn troublemẽt de l'ordre de nature: mais eux ont d'autres considerations. Car comme ils rapportẽt quasi tout au corps, ils cuidẽt que ce soit vn tresgrand mal, quand il souffre, & de là s'en ensuit vn autre qu'ils n'estimẽt pas moindre, qui est vn empeschement de iouïr des voluptez: lesquelles fausses opi-

nions leur donnentvn double tourmẽt. Ie ne veux pas nier q̃ celui qui fait profeſſiõ de prudẽce, ne doyue fuir, ſi faire ſe peut, les douleurs. Neantmoins quand elles lui aduiendront, il ne fera pas l'accident plus grãd qu'il eſt, ains taſchera, auec ſavigueur de l'eſprit, de le rẽdre encores plus petit. Ceux ci au cõtraire pour vne once de mal en imaginẽt dix, tant ils ſe ſont forgez vne felicité delicate. Ils ſe monſtrent auſſi auoir bien peu de iugement en ce qu'ils veulent tant fuïr les douleurs & fatcheries, veu qu'ils ſe vont veautrer dãs les voluptez, qui les entrainent apres elles à douzaines. C'eſt tout ainſi que ſi quelcun vouloit euiter de ſe mouïller & s'alloit ietter dedãs l'eau iuſqu'à la gorge, ne diroit-on pas qu'il auroit perdu l'ẽtẽdemẽt? Sur ceci Eraſme a dit bien à propos, que lors que les voluptez viennent, elles nous flattẽt, & quand elles s'en vont, elles nous laiſſent pleins de triſteſſe, & de douleur.

Puſillanimité des Libertins qui ſont es villes.

Les Libertins des villes, ſans cõparaiſon plus que les autres, craignent ces incõmoditez ici: pource qu'ayãs choſi la vie la pl⁹ molle ils ſõt deuenus eux-meſmes par tel les accouſtumãces ſi tẽdres que la cire qui ſe fõd au Soleil ne l'eſt pas d'auãtage: qui eſt vn

eſt vn grãd ſigne de puſillanimité à eux, de redouter ſi fort ce que tãt de viles & baſſes perſõnes ſupportẽt auec facilité. Meſmes des enfans & femmelettes ſe voyent quelquefois meſpriſer de telle ſorte la douleur qui les poinct, que vne ſeule voix plaintiue ne ſortira de leur bouche: qui ſont de tresbeaux fruicts de la conſtance. Mais qui doit mieux conoiſtre ceci que eux, qui s'eſtiment en bõté d'entendemẽt & en ſciẽce ſurpaſſer les autres? pour ceſte occaſion deuroyent-ils auoir des opinions plus ſaines & plus vrayes que le vulgaire en la cõduite de leur vie. Ils pẽſent auoir ietté vn grãd fondement, en ce que ils ont dit qu'il faut ſuyure les mouuemẽs de nature, à laquelle toutesfois ils adioignent l'aide des preceptes, en quoy ils fõt paroiſtre qu'ils la tiẽnent imparfaite, mais il vaudroit mieux qu'ils confeſſaſſent franchement ſa grande foibleſſe & imbecillité, qu'en voulant l'eſleuer trop haut l'expoſer à vne plus lourde cheute. Ils n'experimentent eux-meſmes que trop ſouuent, cõbien elle eſt plus encline au mal qu'au bien. Toutesfois encores qu'elle fuſt beaucoup plus pure & entiere qu'elle n'eſt, ils la rendroyent corrompuë du tout par la

Reſponſe à leur ſophiſme touchãt les mouuemens de nature: & ſi c'eſt bien fait de cacher ſa vie

mauuaise nourriture qu'ils lui donnẽt. Et quelle sorte de philosophie est-ce que la leur, de vouloir redresser les choses tortues par ce qui est encores plus tortu? C'est l'occasiõ pourquoy, à mon auis, ils aiment tant à cacher leur vie, à fin qu'on n'apperçoyue leurs mœurs si disproportionnees. Ie veux reciter l'admonition que Plutarque fait à telles gens: car elle suffit. Il est deshonneste, dit-il, de viure en sorte que personne ne sçache comment tu as vescu: car si tu as de la vertu, tu l'a dois faire paroistre, Si tu as des vices, tu les dois faire penser. A qui profitera donc ce precepte, Cache ta vie? sera-ce aux ignorans? aux meschãs? ou aux fols, nullement. C'est autant comme si tu leur disois, cache ta fieure & ta phrenesie, garde que le medecin ne le sçache. Va te ietter en quelque lieu tenebreux, où personne ne te voye, ni toy ni tes passions aussi: va te cacher auec la maladie incurable & mortelle des vices: couure tes enuies, tes paillardises & dissolutions, comme vn poulx hasté & esleué, craignant de te bailler & monstrer à ceux qui auroyent moyen de t'admonnester, corriger, & guerir. Voyons aussi l'vtilité qu'apporte aux gẽs de biẽ de se cacher, & ne

Autraitté, si ce mot cõmun est biẽ dit, Cache ta vie.

ne se faire point conoistre. C'est autãt (dit le mesme Plutarque) comme qui diroit à Epaminondas, Ne pren point charge d'armee: ou à Lycurgus, Ne t'amuse point à faire des loix: où à Trasibulus, Ne tue point les tyrãs, & à Pytagoras, Nenseigne point: & à Socrates, Ne discour point. On peut facilemẽt cõprẽdre de ceci que ceux qui veulent persuader les autres de viure en ces petites cachettes, n'ont nulle enuie qu'on amande ses imperfections, ni que on serue au public, ains qu'on cerche de se rassasier de tous plaisirs. Or quand à celui qui est ainsi disposé, & qu'on void estre incorrigible, on lui peut bien dire ce que le mesme Philosophe disoit au frere d'Epicurus: Va te cacher auec ta putain Hedia, & auecques tes bouffons, puis que mesprisant toute honnesteté, tu veux colloquer tout ton biẽ es chatouïllemẽs de la chair, Ces fins-là certainement ont besoin d'estre enseuelies de l'obscurité de la nuict, à fin que le mauuais exemple n'incite les autres à vne si sale imitation.

Response aux erreurs du Libertin Courtisan.

Le Libertin Courtisan est different de ceux-ci en ce qu'il desire viure en plus de lumiere, & qu'ó le cognoisse: toutesfois est si accort, qu'il n'oublie aucũ artifice pour

couurir ce qu'il ſçait bien que pluſieurs te prouuent. Mais il lui en prend comme à vne femme qui veut cacher ſa nudité en iettãt ſur elle vn voile de creſpe blãc clair & delié. On ne laiſſe pas de voir le iour à trauers : auſſi apperçoit-on aiſément la bourbe qui eſt au fond de l'eau. C'eſt grãd dommage dequoy tant de gentilleſſes & dexteritez qu'il a, il ne les rend ſeruantes à vertu, comme il fait à volupté. Mais il eſt mal-aiſé, quand on s'eſt laiſſé charmer à ceſte enchantereſſe, de la pouuoir abandonner, tant elle a de crochets pour retenir ceux qui la ſuyuent. Nous auons veu par ci deuant comme il a allegué l'exemple des Cours & des meilleurs eſprits, feignant que celles-ci & ceux-la tendent à ce but. Mais ie lui nie cela : car encor que les choſes plaiſantes ſoyẽt là recerchees, ſi n'eſt-ce pas comme fin principale, ains comme inferieur à icelle, & ainſi qu'vn doux rafraiſchiſſement de noſtre vie trop ſouuẽt eſchauffee de l'ardeur de tant d'ennuis. Car i'eſtime que peu ſe trouuent (ſi ce ne ſont de ſes ſemblables) qui vueillent preferer le plaiſir d'vne melodieuſe muſique aux beaux accords de pluſieurs louables amitiez qui ſont là pratiquees, ni ſe

ſaouler

saouler en vn grand festin plustost que sauuer son intime ami d'vn grand peril. Certes il leur chaut bien peu de donner contentement à l'ame, & moyennant que le cõrps en reçoiue ils sont satisfaits, mesmement ils la rendent serue (comme dit Plutarque) en contraignant la partie contemplatiue d'icelle à ne penser à autre chose qu'au corps, qui est la tirer contre bas auec les cupiditez sensuelles, ne plus ne moins que les filez des pecheurs sont tirez au fond de l'eau par les petis morceaux de plomb qui y sont attachez. Et d'autant qu'il a elegamment discouru cõtre plusieurs autres opinions Epicuriennes en ses opuscules, i'y renuoyeray les lecteurs pour se satisfaire dauantage.

Refutatiõ des erreurs du guerrier Libertin.

A ceste heure nous faut-il dire quelque petit mot de nostre Epicurien guerrier, lequel, cõme la nature de la guerre est de desordõner toutes choses, aussi voudroit-il mettre vne telle cõfusion aux plus profitables sentiments qui restẽt dãs son ame, qu'ils ne le pressassent point, & le laissasẽt suiure ses furieux appetits, qui se sont si mal accoustumez en ces escholes corrompues, q̃ rien ne lui peut plaire q̃ l'assouuissemẽt d'iceux. Il fait vne belle parade, de

morne que celle qu'vne espousee contrefait seulement pour vn iour. Et pource qu'ils ne sçauroyent la blasonner en public, ils s'en reuenchent, en detractãt d'elle en secret, entre ceux qui sont de leur confrairie. Ceste monstruosité de ces derniers siecles deuroit estre trouuee bien estrange: mais quand ie vien à cõsiderer q̃ la vieille Iudaique a engendré les Saducens qui nioyent la resurrectiõ des corps & l'immortalité des ames, ie ne m'estonne plus si fort de l'imperfection de la nostre: car si nous sõmes le peuple de Dieu, aussi l'estoyent les Iuifs alors: neantmoins on void que les vns & les autres se sont desuoyez merueilleusement. Du temps de Plutarque, il y auoit foison de telles gens, mais c'estoyẽt pauures Payens aueuglez d'ignorance, & piquez de cupiditez, ausquels il parle pertinemment sur ce poinct ici qu'il m'a semblé q̃ cela seul suffisoit, pour resueiller & corriger ceux qui viuent maintenãt. Il dit, Les Epicuriens se mocquẽt des sacrifices & ceremonies dõt on vse enuers les dieux, & disent que ceux qui y assistent ne le font pas pour plaisir qu'ils y prenẽt, ains pour crainte qu'ils ont d'iceux: ce qui est notoiremẽt faux. Car la

Au traité Que lon ne sçauroit vivre ioyeusement selon la doctrine d'Epicure,

verité eſt qu'il n'y a esbatement qui plus recree les gens de bien, que ceux qu'ils prenent aux tẽples, ni temps plus ioyeux que les feſtes, & ne font ni ne voyent choſe qui plus les eſgaye que quand ils chantent ou aſſiſtent aux ſacrifices qui ſe font aux dieux : car leur ame n'eſt point alors triſte ni melancholique, comme ſi elle auoit à faire à quelque tyrã, ains ſà où plus qu'elle eſtime q̃ Dieu ſoit, c'eſt là où plus elle deſchaſſe arriere de ſoy toutes craintes & tous ſoucis, & ſe donne à toute reiouïſſance. Il adiouſte apres. Or comme diſoit Diogenes, Tout eſt aux dieux. & toutes choſes ſont communes entre amis, & les bons ſont amis des dieux : auſſi eſt-il impoſſible q̃ ceux qui ſont deuots & amis des dieux ne ſoyent quant & quant bienheureux, ni qu'vn hõme qui eſt vertueux, comme tẽperant & iuſte, ne ſoit auſſi deuot & religieux. N'eſt-ce pas là trop bien parlé pour vn Payen, qui iamais n'auoit eu que fauſſes inſtructions? de conclurre que celui qui a en ſoy vne viue impreſſion de religion ne peut eſtre ſans felicité, & ſans ioye. Que nos Libertins modernes, qui fõt les aueugles au milieu de la lumiere diuine, reçoyuent au moins l'enſeignement

de ce

de ce Philosophe (eux qui prisent tant les escrits prophanes) qui a veu plus clair és tenebres passees, qu'eux ne veulent faire en la clarté presente. I'estime q̃ si quelcun vouloit lire tout du long ceſt excellent traité qu'il a fait, duquel i'ay couppé ces petites pieces, il supprimeroit grande partie de ces fausses opinions, en les voyant si suffisamment confondues comme elles y sont, ce qui m'excusera d'en faire ici aucune redite, renuoyant les lecteurs à l'original. Il ne faut, à mon auis, point d'autres docteurs que les Philosophes, pour refuter telles gens, qui falsifiẽt & souillẽt ainsi les plus belles maximes de la vie humaine. car de s'aider des reigles diuines contr'eux, ce seroit trop les hõnorer. Toutesfois puis qu'ils osent bien, en leurs cachetes, en faire leurs risees, il cõuiendra fort bien de descouurir auec icelles la turpitude de de leurs desreigleinẽs, & retorquer sur eux la mocquerie.

Refutatiõ de ce que les Libertins allegu nt cõtre la frayeur des enfers.

Ils pensent auoir gaigné vn grand auantage sur les autres hommes, quãd ils disẽt qu'ils ne sont point espouuantez, comme eux, des imaginatiõs fantastiques des tourmẽs des enfers, & que ce sont fictions cõtrouuees pour contenir ceux qui se des-

bordẽt à viure contre nature. Mais ie leur voudrois demander (encores que leur propositiõ fausse fust veritable) à quelles gens ils pẽsent que conuienent mieux ces frayeurs proposees qu'à eux, qui viuent autant contre la nature des hommes, que conformément à celles des bestes. Certes eux-mesmes se coupent la gorge de leur propre cousteau: cependãt quelque belle mine qu'ils facent de ne s'effrayer de riẽ, si void-on qu'il n'y a gens qui redoutent plus les punitions temporelles & la mort qu'ils fõt. Et d'où leur vient cela sinõ d'vn sentiment naturel qu'ils ont imprimé en leur conscience, qui leur represente tous les chastimens & maux corporels, les peines eternelles preparees pour ceux qui se reculent & reuoltent de Dieu? Et c'est ce que Salomon dit, Que les meschans fuyent sans qu'on les pourchasse, & que la mort leur est espouuantable, Les Philosophes ont-ils pas dit aussi que la plus grieue & certaine punition de la meschãceté est le remords continuel de celui qui l'a perpetree, qui ne le laisse à repos? Les choses susdites (que ceux-là mesmes de qui nous parlõs experimentẽt) sont cõme demonstratious & approbations sensibles des

des iugemens de Dieu apres ceſte vie. Aucuns taſchent, le plus qu'ils peuuent d'eſtouffer ces ſentimens en eux (car cela eſt ordinairement leur rabat-ioye) mais il eſt impoſſible.

Ils s'abuſent bien fort de penſer que les gens de bien ſoyent tant eſpouuantez de la recordation de l'enfer: car encor qu'ils en ayent horreur, ils s'aſſeurent en ceci. Qu'il n'y a aucune condemnation à ceux qui ſont en Ieſus Chriſt, qui ne cheminent point ſelon la chair; c'eſt à dire, qui ne viuent pas cõme les Epicuriens. Outre plus ils ſçauẽt que l'enfer & toutes ſes puiſſances ont eſté menées captiues en triomphe à la reſurrection du Redempteur, & qu'elles ne peuuent engloutir ceux qui participẽt au benefice de ceſte victoire, dõt n'õt-ils point de peur pour eux, ains cõpaſſion des autres, qu'ils voyent prendre le chemin de ce gouffre qu'ils ne peuuent voir. Conſiderons vn peu, quand quelque aduerſité arriue aux Epicuriens & Libertins (dequoy ils ne ſont pas exempts) cõment ils la portent, & de quelles cõſolations ils vſent. On peut dire qu'ils la reçoyuent auſſi à contre-cœur que les enfans fõt les verges: car puis qu'ils font de la priuation

Cõſolation aux gẽs de bien cõtre l'apprehenſion des enfers: & cõbien les afflictions gehẽnent les Libertins.

bordẽt à viure contre nature. Mais ie leur voudrois demander (encores que leur propositiõ fausse fust veritable) à quelles gens ils pẽsent que conuienent mieux ces frayeurs proposees qu'à eux, qui viuent autant contre la nature des hommes, que conformément à celles des bestes. Certes eux-mesmes se coupent la gorge de leur propre cousteau: cependãt quelque belle mine qu'ils facent de ne s'effrayer de riẽ, si void-on qu'il n'y a gens qui redoutent plus les punitions temporelles & la mort qu'ils fõt. Et d'où leur vient cela sinõ d'vn sentiment naturel qu'ils ont imprimé en leur conscience, qui leur represente tous les chastimens & maux corporels, les peines eternelles preparees pour ceux qui se reculent & reuoltent de Dieu? Et c'est ce que Salomon dit, Que les meschans fuyent sans qu'on les pourchasse, & que la mort leur est espouuantable. Les Philosophes ont-ils pas dit aussi que la plus grieue & certaine punition de la meschãceté est le remords continuel de celui qui l'a perpetree, qui ne le laisse à repos? Les choses susdites (que ceux-là mesmes de qui nous parlõs experimentẽt) sont cõme demonstratious & approbations sensibles

des

des iugemens de Dieu apres ceste vie. Aucuns taschent, le plus qu'ils peuuent d'estouffer ces sentimens en eux (car cela est ordinairement leur rabat-ioye) mais il est impossible.

Ils s'abusent bien fort de penser que les gens de bien soyent tant espouuantez de la recordation de l'enfer: car encor qu'ils en ayent horreur, ils s'asseurent en ceci. Qu'il n'y a aucune condemnation à ceux qui sont en Iesus Christ, qui ne cheminent point selon la chair; c'est à dire, qui ne viuent pas cõme les Epicuriens. Outre plus ils sçauẽt que l'enfer & toutes ses puissances ont esté menees captiues en triomphe à la resurrection du Redempteur, & qu'elles ne peuuent engloutir ceux qui participẽt au benefice de ceste victoire, dõt n'õt-ils point de peur pour eux, ains cõpassion des autres, qu'ils voyent prendre le chemin de ce gouffre qu'ils ne peuuent voir. Considerons vn peu, quand quelque aduersité arriue aux Epicuriens & Libertins (dequoy ils ne sont pas exempts) cõment ils la portent, & de quelles cõsolations ils vsent. On peut dire qu'ils la reçoyuent aussi à contre-cœur que les enfans fõt les verges: car puis qu'ils font de la priuation

Cõsolation aux gẽs de bien touchãt l'apprehension des enfers: & cõbien les afflictions ẽbẽnent les Libertins.

de douleur vn biẽ si souhaitable, il s'ensuit que la presence d'icelle leur est vn mal fort odieux. Si ne laissent-ils de se reconforter les vns les autres, disans, Si elle est violente, qu'en bref ils en seront deliurez & qu'estans aneantis ils ne sentiront plus rien: & si la douleur n'est pas grande, ils cercheront de reietter la coulpe de leurs maux sur les hommes, puis sur les elemẽs, comme si toutes creatures deuoyent contribuer pour la conseruation de leur felicité corporelle. Toutes ces consolations ici sont merueilleusement differentes de celles des vrais Catholiques, qui sont instruits en la verité: car lors qu'ils tõbẽt en tribulation, pour cela leur ame n'est point troublee, sçachans certainemẽt que c'est Dieu qui les visite d'vne façon paternelle pour leur bien & amendement: ne voulãt point qu'ils perissent, s'asseurans qu'apres qu'ils se seront humiliez, & qu'ils auront inuoqué sa tres-fauorable bonté ils trouueront tel remede qu'il leur sera conuenable. Et quand bien la grãdeur du peril où la vehemence du mal viendroit à les emporter, ils ne se contristent point outre mesure de quitter vne vie caduque & trãsitoire pour vne parfaitement accomplie

Consolatiõ des vrais Catholiques en leurs afflictions & prosperitez

de

de tous biens eternels. Aux choſes proſpe res ils ne ſe gouuernent pas mieux qu'aux aduerſes les meſurãs ſelon le plaiſir qu'el les apportent au corps, cõme ils ont auſſi meſuré les autres à l'aulne de la douleur corporelle. Mais les philoſophes Stoïques deſquels ils ſe mocquent, ſont aſſez ſuffiſans pour les redarguer: car ils diſent qu'à parler proprement le vice ſeul ſe doit appeller mal, d'autant qu'il transfigure l'hõme en mauuais dæmõ, ou en beſte: ce que la douleur ne fait pas, ains bien ſouuent le rend meilleur: & que le vray bien qui donne contentement parfait eſt celui de l'ame, qui cõſiſte és belles actions de vertu, & és hautes recerches de la verité.

Abus commis par les Libertins en l'vſage des choſes qu'ils pourſuyuẽt. & où ils fondent leur felicité.

Or parce que cela eſt aſſez notoire ie n'y inſiſteray pas d'auãtage, ains reprẽdray le propos laiſſé: pretẽdãt de mõſtrer les abus que commettent les Libertins en l'vſage deschoſes qu'ils pourſuyuẽt, & qui les delectẽt. Poſõs le cas qu'il ſoit eſcheu à quelcun vne bonne ſucceſſion, ou qu'il ait reçeu de grands biens-faits. La premiere choſe qu'il deuroit faire alors, s'il eſtoit tel qu'il doit eſtre, ſeroit d'en rendre graces à Dieu, comme à celui qui eſt autheur de tous biens. Secondement, ſe reſiouyr

d'éſtre deſaſſiegé de la pauureté, & d'auoir plus de moyen qu'auparauãt d'exercer les actiõs de vertu cõme la charité & la liberalité. Tiercement, vſer de ceſte richeſſe conuenablement & honneſtemẽt, tant au benefice d'autrui, que pour ſa propre vtilité & recreatiõ. La deſſus que fait-il? c'eſt de rapporter tout à ſoy-meſmes, laiſſant la reconoiſſance enuers Dieu) duquel il ne ſe ſoucie gueres) & les autres offices en arriere: puis il dit tãt à ſoy qu'à ſes coadiuteurs, Or ça, preparons-nous à toutes ſortes de delices, puis que le moyẽ nous eſt venu d'en pouuoir iouir, & chaſſons la melancholie: car les plaiſirs reçeus ne ſe perdent iamais, & touſiours en eſt la ſouuenance ioyeuſe.

Le plaiſir du Chreſtien.

Le plaiſir du vray Chreſtien eſt biẽ autre: car incontinent qu'il a reçeu quelque bien il s'eileue vers Dieu, & reconoit qu'il a eſté exaucé de lui, voire qu'il la preuenu par ſa liberale bonté, & que cõbiẽ qu'il meritaſt d'eſtre chaſtié pour ſes ingratitudes, qu'il ne laiſſe neãtmoins d'eſtre fauoriſé de ce qui lui fait beſoin pour paſſer ceſte vie, & en meditant ces choſes en ſon ame il vient à ſe reſiouir, & à chãter comme Dauid au Pſeaume 23.

Mon

Mon Dieu me paist sous sa puissance haute,
C'est mon berger: de rien ie n'auray faute.
En test bien seur, ioignãt les beaux herbages
Coucher me fait, me meine aux clairs riuages,
Traite ma vie en douceur très-humaine,
Et pour son Nõ par droits sentiers me meine.

Nous en verrons plusieurs en vne Cour, quand ils ont reçeu quelque beau present de leur Prince, ne cesser de le magnifier, disans: O que nous auons vn bon maistre, qui nous guerdonne de si belles recompẽses! Ne le deuons-nous pas aimer ardamment, & seruir auec toute fidelité? Si donc on se plait tant aux reconoissances humaines, q̃ doit-on faire aux diuines? Il ne faut douter que les bien-instruits ne s'y delectent beaucoup plus: car ils sçauent qu'vn Prince aime auiourd'hui & demain hait: mais que Dieu ne hait iamais ceux qu'il a enroollez pour siens au liure de vie, & dauãtage qu'il a vne amour très-parfaite. Vn autre plaisir qui suit cestui-ci, est, quãd l'on vse de ce qu'on a obtenu selon les reigles de vertu. Car si ie suis en Magistrature, & que i'aye sauué de la violẽce des iniques plusieurs innocens, ou si ie suis fauorisé, & que i'aye dit la verité à mon Prince: ou ayant eu richesse, que i'aye subsan-

té ceux-là que pauureté alloit ietter au cercueil, ne me sera-ce pas matiere de plus grãde resiouissance, que si ie me fusse serui de telles commoditez pour nuire à mes ennemis, ou pour manger de plus friands morceaux, ou pour me faire, estãt tout diapré, regarder en public, cõme on fait vn boeuf couronné qu'on pourmeine par les rues d'vne ville? I'en laisse à iuger à ceux qui ont du iugement. Le Chrestien trouue encor occasion de se resiouir, quãd par les biẽs externes, sõ esprit & sõ corps sont deliurez de quelques ennuis & souffrances que la priuation desdits biens apporte: mais c'est d'vne ioye moderee, qui a continuatiõ, & est semblable à quelque doux coulant fleuue, là où celle des Libertins ressemble plustost aux desbordemẽs d'vn torrent.

Que les plaisirs corporels dont iouissent les Chrestiens sont plus delectables & solides que ceux desquels se plongẽt les Libertins.

I'oserois affermer que mesmes les plaisirs corporels (i'entẽs les licites) pour lesquels ils se tempestent, ne leur sont point si delectables, qu'à ceux qui peuuent estre enueloppez de tristesse. Ie mettray premier en ieu ceux qu'ils reçoyuent du goust & de l'attouchement, qui sont les deux sens qu'ils taschẽt le plus à rassasier, combien que nature les ait plus esloignez

du

du siege de l'entendement que les autres comme plus contraires à icelui. En ceste carriere i'apperçois desia quelques vns, non seulement courans, mais mourans apres vne Laïs, ou vne Flora. Or en telles poursuites & iouissances mal-aiseemẽt me persuaderont-ils que leurs plaisirs surmõtent leurs fascheries: car on peut dire que s'il y a quelque Purgatoire au monde, il se retrouue là. L'vn dit qu'il brusle, l'autre qu'il gele: l'vn se veut pendre, l'autre bannir: de maniere qu'ils achetent cheremẽt vne telle marchãdise. Telles amours dira quelcun, ne donnent pas de si violentes poinctures: mais ie di que si, car les flãmes impudiques sont brusslantes, là où les pudiques eschauffent seulement. Mais apres qu'ils sont paruenus à la iouissance, que s'en ensuit-il? deux effects bien contraires, seló la diuersité des humeurs. Car on en verra, qui ne sẽble pas qu'ils aiment des femmes, ains qu'ils adorent des deesses, & se soumettans à si lasche seruitude ils se vont chacun iour auilissans à choses indignes. Ne voila pas vn grand plaisir, qui rẽd l'ame insensee, & puis stupide? Autres au contraire, apres s'estre repus de la viande la desdaignent: nõ pour n'en retaster, mais pour en redesirer de diuerse. En

quoy ils font assez paroistre la vanité & brieueté des delices corporelles. Ce n'est pas ici encor la fin de la Tragedie, de laquelle on peut dire qu'en la Catastrophe gist le mal-heur : car la pluspart de ceux qui ont mieux ioué leur personnage, se voyent remunerez selon leurs œuures, à sçauoir de debilitatiõs de membres, goutes, veroles, douleurs d'estomach, & qui plus est, leur vies'en abrege, & le cœur & l'entendement s'en affoibliſſent. Ce sont là les fruicts de ce beau iardin de volupté que ces Messieurs celebrent tant, où du commencemẽt on cueille quelques roses, & apres s'y estre vn peu esgayé. sans y penser on va s'enfourner dãs vn Labyrinthe d'espines picquãtes, dont la sortie est perilleuse, & le tourment perdurable. Apparions maintenant à ceux-ci les personnes qui desirẽt les plaisirs honnestes pour mieux voir la differẽce qu'il y a entr'eux. Quand dõc en leur ieunesse les brandons des belles amitiez leur ont vn peu eschauffé l'ame, ils recerchẽt les obiects agreables, ayãs pour estoile du pole l'honnesteté, & pour quadrã les reliques de leur raison. Guidez en ceste maniere, ils euitẽt les naufrages, & souuẽt font vne tranquille na-

le nauigation. Ie veux dire que ceux qui poursuyuent legitimement choses legitimes, ont vn plaisir non plein de grãds eslancemẽs, ains assaisonné de douceur, rempli de fermeté, & qui ne laisse ni remords ni repentãce, comme ceux des autres. On peut aussi appeller ces amitiez, les pepinieres qui produisent les belles & grosses familles, desquelles la fin est ordinairement couronnee de contentemẽt. La maniere cõme se gouuernẽt ceux qui sont espris des fureurs de Bacchus n'est pas meilleure q̃ celle des disciples de Venus. Car aucuns y a qu'on ne diroit pas estre nais pour viure, ains qu'ils viuẽt pour boire & pour manger: autres aussi se trouuent qui ne sont pas si plongez és gourmandises, ains aux friandises & delicatesses. Les premiers sont tellemẽt disposez qu'il semble que leur ventre soit vne marmite & leur estomach vn tonneau : car ils sont tousiours clouëz & attachez à la table, où ils vont rempliſſans l'vn & l'autre, iusques à ce que la charge soit si pesante qu'elle fait verser son hõme, ou l'emporter à quatre. Mais si quelcun pensoit qu'ils reputassent cela à honte, il se tromperoit fort, parce qu'ils tiennent à gloire apres auoir lon-

guement conteſté en vn combat ſi doux d'eſtre portez en triomphe en vn lict, ou en moins de douze heures ils reprenent nouuelles forces. Et puis ils ſçauent bien que ces deux grands capitaines, Blanc & Clairet, ſont inuincibles, & qu'il faut que les plus braues leur cedent, comme vn Pigmee feroit à Hercules. Ils ſont de l'opinion de ce bõ gros Abbé de iadis, auquel ſes amis remonſtroyent que tel exercice lui abregeroit ſes iours: mais il leur reſpõdit, Mes enfans, ne ſoyez point en peine pour moy, car comme l'hõneur d'vn bon cheualier giſt à mourir en vne bataille, auſſi l'hõneur d'vn vray Abbé eſt de creuer à la table. Ie ne reciteray point les plaiſirs qu'ils prenent en ces cõtinuels & reiterez repas, pource que cela n'eſt que trop notoire, meſmement à ceux qui ont voyagé en quelques endroits despays Septẽtrionaux, où ces exercices ſont encor plus cõmuns qu'és noſtres. Mais il ſeroit biẽ ſeant à ceux qui ont de la pieté, & qui la pratiquẽt, d'en laiſſer l'vſage aux Libertins de qui nous parlõs. Les ſecõds ne ſont pas ſi desbordez q̃ ceux-ci, ains ſe traittẽt auec beaucoup plus de ciuilité & delicateſſe, & au lieu d'engloutir ce qu'ils boyuent

uent & mangent, ils le veulét gouſter & ſauourer, pour en receuoir plus lóg plaiſir tant qu'ils ſoyent ſaoulez. Ils ſont aucunement ſoigneux de cacher les turpitudes de l'yurongnerie, mais tres diligẽs à cercher les manieres pour diuerſifier toutes viandes, à fin que par ceſte varieté leur appetit trouue plus de delectation. Si vn excellent cuiſinier ſe rencótre, il eſt plus priſé parmi eux que n'eſtoyent Platon & Ariſtote en l'Academie d'Athenes. Toutes leurs meditations giſent à inuenter friandiſes, & à ſe reſſouuenir des bonnes cheres qu'ils ont faites, & ainſi viſans à meſme but que les premiers, ils ſe vont ſouïller en vn bourbier ſemblable, Mais ils le font auec plus de dexterité, ſçachans mieux iouïr des plaiſirs corporels que les autres, & couurir leur laideur. Quant aux remunerations Bacchanales, les vns & les autres y participent, & eſt difficile d'auoir continué ce train icique lque temps, qu'on ne ſente deſia les auant-coureurs des maladies, & puis elles vienent apres, & auſſi malignes qne celles qu'auons alleguees. Ainſi void on l'acqueſt qu'il y a de ſeruir vn maiſtre ſi liberal de toutes eſpeces de douleurs enuers ceux qui veulent pluſtoſt

adherer à leur ventre qu'à leur entendement. Le plaisir de ceux qui vsent biẽ des dons de Dieu, qu'il nous ottroye pour nostre nourriture, est bien autre: car les prenans auec temperãce, l'ame n'en est troublee en l'vsage, & demourant libre en la conduite de la sensualité, tantost elle lui lasche vn peu la bride, tãtost elle la lui retient, ne plus ne moins qu'on fait à vn ieune cheual, qu'on meine pourmener en vne campagne. En ce faisant il aduiẽt que l'ame mesme se resiouit auec le corps, en la iouissance des biens desquels lui seul a la fruition, quand elle void qu'il demeure rangé dãs les bornes qu'elle luy a prescriptes. Mais quel plus beau & gracieux conuiue y a-il, que celui auquel on rassasie aussi bien l'vn cõme l'autre? cõme il se pratique entre ceux qui sont ornez de pieté & de vertu. Ils ne desdaignent point pourtant les viandes exquises, ni les vins delicieux, ains les prisent comme plusieurs autres choses neceſſaires, & quand ils en sont priuez, n'ayans ce qui est cõmũ au vulgaire, ils ne tẽpestent & ne laguissẽt point, sçachans que peu de chose suffit à Nature. Mais vne des principales considerations qu'ils ont, c'est de faire seruir ces

moyens

moyens-ici pour iouyr de la cõuersation de leurs sẽblables, & pour estreindre touſiours les amitiez d'auantage, & ouyr plusieurs bons & ioyeux propos qui instruisent & delectent: car, comme dit Plutarque, l'œuure propremẽt de Bacchus n'est pas l'yuresse, ni boire le vin, ni gouster les viandes delicieuses, mais bien la resiouissance, l'affection, la familiarité, qu'il nous engendre des vns auec les autres. Car à plusieurs qui auparauãt ne s'entreconoissoyent quasi pas, ayans amolli & humecté (par maniere de dire) la dureté de leurs cœurs és banquets, ne plus ne moins que le fer s'amollit dans le feu, leur a dõné vn commencement de commixtion & incorporation des vns auec les autres. I'estime que ceux qui se gouuernẽt ainsi ont beaucoup plus de plaisir que les Libertins, voire que ceux qui n'en peuuẽt gueres auoir sinon quand ils sont cõuiez à quelque magnifique festin, où ils oyent vn retentissement de hautbois dans vne sale, & bruire vne murmure de la tourbe qui la rẽplit, & qu'ils voyẽt aussi tout reluire de riches parements, auec diuersité de dãses & mascarades. Certes cela esblouit & endort plustost les sens qu'il ne resiouït l'ame,

Plutarque au bãquet des sept Sages.

meſmement de ceux qui l'ont bien diſpoſee. Toutesfois pluſieurs ne laiſſent de ſe repaiſtre de telle paſture.

Du contentement des Chreſtiens en l'vſage des autres biens temporels.

Or en l'vſage des autres biens temporels, on peut dire que l'hõme profeſſeur de la vie Chreſtiẽne s'eſgaye comme aux precedens: car puis qu'il en eſt reconoiſſant enuers Dieu, autheur d'iceux, il lui en donne vne ioyeuſe fruition. Et comment ne ſe reſiouïroit-il pas des biens, veu que les maux meſmes ne l'eſpouuantent beaucoup: ainſi qu'il eſt eſcrit au Pſeaume CXII.

Il ne craint mauuaiſe nouuelle.
Car ſon cœur iamais ne chancelle.
Ayant au Seigneur ſa fiance.

Et quand ils lui ſont aduenus, il les reçoit pour corrections tres-doucẽs, & s'eſtudie de les rẽdre vtiles. Il ſera mal-aiſé de perſuader ceci aux gens auſquels nous auons à faire, iuſques à ce qu'ils en ayent receu quelque gouſt par expérience: Auſſi nos propos ne tendent qu'à leur aiguiſer l'appetit, pour en vouloir gouſter: car ces petites delices (qui peuuent quaſi auſſi toſt qu'elles ſont nees) leur ont ſçeu enchanter les ſens, quels effects feront en leurs ames tant de diuerſes douceurs que

la

la pieté & la temperãce produiſent, ſinon la mondifier & eſclaircir des ſouillures & erreurs qui en renoyẽt ſa ſplendeur demi offuſquee? Qu'ils laiſſent donc ceſte vie qui n'a que trop d'affinité auec la brutale, pour embraſſer celle qu'ils reiettent par faute de la bien conoiſtre: car deſia ils peuuent auoir veu par ce qui a eſté dit, qu'il y a autant de difference de l'vne à l'autre, qu'entre vne poignee de fange, & vne poignee de tres-belles perles. Et quãt au poinct dequoi ils font le plus de doute, qui eſt, laquelle des deux eſt plus plaiſante, il eſt aſſez verifié que c'eſt la Chreſtienne. S'ils diſent que dedans les voyes par où elle chemine on trouue ſouuẽt des eſpines qui picquent, & des petites pierres qui font broncher, ie leur reſpondrai que c'eſt peu de choſe que cela, d'autãt que les remedes ſe trouuent ſur le lieu. Mais par leurs chemins, tant couuerts que deſcouuerts, qu'ils conſiderent combien d'aſpics il y a cachez, qui mordent & combien de profondes foſſes ſe trouuẽt où les cheutes ſont tres-dangereuſes, voire mortelles. Et ce qui eſt encor le plus horrible, c'eſt ce qu'on rencõtre à la fin, à ſçauoir vne treſſale & orde renommee, dont ſouuent on

s'entend blasonner en sa vie, & apres vne precipitatió és gouffres eternels, où il n'y a nulle redemption. Au cótraire ceux qui ont suiui la pieté & vertu, estans en bonne odeur à leurs semblables, sont asseurez apres auoir paracheué leur voyage terrien d'estre dignement recueillis és habitations celestes.

Que toute personne, selon sa capacité & vocation, peut vser de la contemplation.

VINGTCINQVIEME DISCOVRS.

Cõtre ceux qui ont priué la plusspart des hõmes du benefice de la vie contemplatiue.

ANciennemẽt, plusieurs ont eu ceste opiniou, que le contempler estoit seulement propre aux Philosophes, dõt le nõbre ne pouuoit estre alors q̃ tres-petit. Et eux aussi ont merueilleusement loué vne telle action de l'esprit, voire la vie qui y estoit du tout destinee. Auiourd'hui aucuns attribuent le mesme à ceux qui s'estans retirez du monde viuent dedans les Monasteres & Hermitages, s'estãs ainsi escartez pour mieux vaquer à ceste exercice spirituel: lesquels surpassent de beaucoup les autres en quantité. Et ce qui les induit en partie

partie d'ainſi iuger, c'eſt qu'ils imaginent que le vulgaire ne ſçait quaſi que c'eſt de la contemplation. Auſſi qu'ils en voyent pluſieurs, qui ont de l'entẽdement, la deſdaigner: comme ſi c'eſtoit quelque myſtere mal plaiſant, ou fort difficile. Dauantage, ils oyent continuellement les Moines (qui ſe vantent de l'auoir embraſſee) dire, qu'à eux ſeuls elle appartient. Qui à eſté occaſion, qu'ils ont conioint, comme inſeparablement, vne telle action aux vies qui ſemblent du tout deſliees des ſolicitudes terriennes. Ceſte matiere, qui eſt ſi belle & ſi haute, meriteroit biẽ qu'on euſt commencé à en diſcourir plus grauemẽt: mais ie ne l'ai voulu faire, (& parauenture auſſi que ie ne l'euſſe peu) ayant mieux aimé qu'és liures des doctes, où elle eſt ſi parfaitement examinee, les autres aillent s'y inſtruire, comme i'ai fait. Mon intention eſt d'en parler baſſement, ſelon ma portee: pour aider à ceux qui ne volent pas plus haut que moi. Et c'eſt ce qui m'a fait repreſenter premierement les opinions cõmunes: à fin de monter apres, auec plus de facilité, à celles qui ſont plus vrayes. Or tout ainſi qu'on peut nommer Spoliateur celui qui s'attribue vne choſe en propre;

laquelle doit estre commune: aussi est-ce vne maniere d'vsurpation, quand par vn iugement trop libre plusieurs sont rendus indignes des biens ausquels ils peuuent auoir part, pour les adiuger à vn petit nombre de Moines, sous l'ombre qu'ils disent qu'ils apartienent à eux seuls. Il ne faut faire ni l'vn, ni l'autre: mais plustost s'efforcer de rendre les personnes capables de posseder quelque portion de ce benefice spirituel.

Que tous sont capables de cõtemplatiõ.

L'experience mõstre que les dõs qu'on appelle de nature, sont distribuez auecques vne merueilleuse difference: voire aussi grande qu'entre les metaux. Cependant quand par bonne doctrine, on est enseigné de se preualoir de ce qu'õ a en soi, il s'en tire de l'vtilité propre à la condition d'vn chacun. Car, à parler par similitudes, ceux qui ont l'esprit comme d'or, ou d'argent, le peuuẽt bien plus haut esleuer que ceux qui ne l'ont que de cuyure, ou de fer: si est-ce que quand les plus viles matieres sont repolies, elles ne laissent de dõner quelque lustre. On cõfessera qu'entre les hommes, le moins estimé, & le plus abiect, est le populaire chãpestre. Et toutesfois à la pluspart d'iceux on fait peu à peu

peu comprendre (quand on veut s'y estudier) qu'il y a vne diuinité eternelle qui a creé le mõde, qu'ils ont des ames immortelles, & qu'apres ceste vie il y en aura vautre bien-heureuse pour ceux qui aurõt creu en Christ le fils de Dieu. Eux apres venãs à penser & repẽser à telles choses, qu'est-cela sinon entrer dans les sentiers des plus hautes contemplations? Nul ne s'en doit donc tenir du tout indigne: car c'est se rendre comme beste brute, d'estimer n'y auoir aucune participation.

Misere de plusieurs qui quittẽt leur part de ce priuilege, & le blasment.

Mais que doit-on dire de ceux qui sont douëz de bon entendement (cõme les Nobles, & plusieurs autres) dont le plus grãd nombre, au lieu de hausser quelquesfois l'esprit le rabaissent tousiours, & le captiuẽt en la fange de la terre: plustost que le faire pourmener libre dedans le ciel, pour y apercenoir les diuerses beautez qui y sont, qui resiouïssẽt l'ame prisonniere en ce corps mortel? Vrayemẽt on doit lamenter pour eux, dequoy ils ignorẽt ce beau priuilege: ou ne l'ignorãs, ne ce que ils n'en font conte. Mesmes il s'en trouue qui disent que la contẽplatiõ est vne haute folie, & le masque de l'oisiueté Monachale: & se mocquent d'icelle, comme ils

ont accoustumé de plusieurs bonnes choses qu'ils reiettent ainsi qu'vn homme dégousté fait les bonnes viandes. On ne leur doit souhaiter autre punition, que celle qu'ils se donnent eux-mesmes, en se priuant de la iouissance d'vn bien qu'ils ne veulent conoistre, lequel toutesfois ils mesprisent cõme vn mal ia conu. Par ce q̃ i'ay dit, on apperceura que l'vsage de la contẽplation n'est pas attaché à la vie, qui y semble estre du tout dediee. Car il y a plusieurs Moines qui gourmandent, & plusieurs artisans qui contemplent, & sans ce benefice ici, duquel peu s'efforcent de iouïr, les miseres humaines, & les solicitudes continuelles, nous raüiroyẽt la plus grand' part de l'heur q̃ nous poursuiuons. Ceci seruira pour vn commencement de response aux opinions prealleguees: car il me semble qu'il profitera dauantage de declarer quelle est ceste puissance contemplatiue, & ses vrais obiects: afin qu'on puisse mieux conoistre comme on s'en doit aider, & le besoin qu'on en a.

De la puissance contẽplatiue & de ses vrais obiects.

L'ame raisonnable (pour parler familierement a en elle deux parties: l'vne qui s'exerce aux choses de ce bas monde, lesquelles estãs cõme innumerables, peuuẽt arriuer en plusieurs diuerses façõs, à cause de

se de la mutabilité de la matiere, & de la varieté des appetis, affectiõs & operations des homines. Et ceux qui se comportent bien en ces choses, sont appellez Prudens & gens de bon esprit. Mais l'autre partie (qui est celle dequoi i'entẽ parler) va plus haut recercher ce que l'œil corporel ne peut aperceuoir. Car elle cõprẽd les substances, encor qu'elles soyẽt despouillees de toute matiere: puis s'esgayãt en la meditatiõ de ce qui auiẽt touſiours neceſſairemẽt, va s'arreſter ſur ce qui eſt diuin & eternel. Ceux-là ſont nõmez perſonnages doctes, & de grãde ſciẽce: pource que par icelle (comme par vne ſeure guide) ceſte treſnoble partie de leur ame, q eſt douee de pl⁹ parfaite intelligẽce, eſt cõduite aux lieux où elle peut aucunemẽt cõprẽdre les choſes, auec leſquelles elle a cõuenãce & ſimilitude. Car ce qui eſt ſpirituel ſe plaiſt auec ce qui eſt ſpirituel. En ceci giſt l'excellẽce des creatures participãtes de raiſon, par deſſus toutes les autres mortelles & terreſtres, pouuoir de loin imparfaitemẽt aperceuoir de ce qui eſt immortel & celeſte. Ce q les deuroit bien ſolliciter de ne laiſſer pas cõme eſtouffer en elles ceſte puiſſãce naturelle, qui leur eſt dõnee pour

la biẽ employer. Quant àſes obiects, celui qui eſt le ſouuerain, c'eſt Dieu, outre leql on ne peut regarder, d'autãt qu'il eſt la fin de toutes fins, & la cauſe de toutes cauſes, & qu'en icelui toute plenitude de perfection reſide. Mais il y en a pluſieurs autres inferieurs, comme la nature Angelique, les mouuemens celeſtes, & ce qui eſt immuable en l'ordre de nature. En quoi il y a bien ample ſubiect pour exercer icelle faculté, qui ſe rend d'autant plus parfaite, que l'vſage en eſt continuel.

Des perſonnes qui y peuuẽt vaquer.

Et pour voir commẽt ceci ſe peut mettre en pratique, il faut conſiderer de quelles perſonnes eſt cõpoſé tout le corps politique. Ie le mettrai en trois ordres. Au premier ſeront les grands & la Nobleſſe: au ſecond tous ceux qui s'employent aux lettres diuines & humaines: & au tiers, tout le reſte du peuple, tant des villes que des champs. Quant aux premiers, il ſemble qu'ils naiſſent auecques des inclinations plus viues & ployables, que les autres: d'autant que leurs peres eſtãs paruenus à grãdeur & honneur, par les voyes de vertu, tãt intellectuelles que morales, il eſt à preſumer qu'ils leur ont laiſſé des petites ſemences d'icelles (entant que nature les

La Nobleſſe.

peut

peut former) apres à la renouueller en eux, quād la nourriture n'y repugne. Pour cōfirmatiō dequoy, on void ſouuent quelques enfans de Princes, Seigneurs, ou gentils-hommes, leſquels en l'aage de ſix ou ſept ans monſtrēt deſia de petits miracles de l'ame. Elle les produit pluſtoſt, où elle trouue les organes (dōt elle ſe ſert) mieux diſpoſez: ainſi qu'on void auenir à vne lanterne: car plus ſa vitre eſt claire: plus ſa lumiere interieure s'apperçoit: & ſi elle eſt ſombre, peu de clarté ſe demonſtre. A yās doncques ceux-ci de ſi bons principes, il ne leur faut qu'vne bonne inſtruction, pour les amener à la conoiſſance de la dignité de l'homme, qui conſiſte à eſleuer ſon entendemēt vers l'autheur de ſes biens. A quoy leur cōdition noble les doit auſſi exhorter. Et comme ainſi ſoit, qu'en la vie actiue qu'ils meinent ils le tiennent ordinairemēt occupé en pluſieurs choſes honneſtes & vtiles, ſi doyuent-ils paſſer plus auant, & monter apres aux ſpirituelles: car celui qui eſt deſpouïllé de telles apprehenſions rend ſa condition tres-mauuaiſe.

Si aucuns diſent, N'aſſiſtons-nous pas aux ceremonies religieuſes? l'excuſe ſera *vne obie-* *Reſponſe à*

à l'eſcole pour s'inſtruire aux premiers preceptes de la pieté, & eſtre en ce qui cõcernoit la ciuilité tres-ſuffiſamment inſtruit, Les exercices corporels, qui tendẽt à honneſteté, ſont bien conuenables aux nobles: mais ils declinẽt vers la terre, s'ils ne ſont ſouſtenus par ceux de l'ame, qui, deuote, s'eſloigne par interualles de ceſt element. Le quatrieme commandement de la Loy nous admõneſte de ceci, auquel Dieu declare qu'il veut qu'au ſeptieme iour on ſe repoſe: c'eſt à dire, qu'õ oublie les ſollicitudes mõdaines, pour appliquer du tout ſon entendemẽt à mediter en ſes ouurages admirables, tant de la creation & conſeruation, que de la redemptiõ. Par où l'on void que le contempler eſt vn deuoir cõmun, auquel on peut dire que ſont plus obligez ceux qui ont plus reçeu de toutes eſpeces de biens.

De la contemplation bien ſeante aux gens d'eſtude, de iuſtice, & d'Egliſe.

Il faut maintenant parler de ceux du ſecond ordre, qui ſortent des deux autres corps de la Nobleſſe & du peuple. On peut dire q̃ beaucoup d'iceux ſont pouſſez de bonne volõté à apprendre les ſciences tant pour vn deſir de ſçauoir, que de profiter à autrui. Mais il y en a auſſi, voire la plus grand part, que le gain & la neceſſité

excitent. Et entre ceux-ci s'en trouue aucuns, qui ordinairement ne contemplent que dãs leurs coffres. Ce que les premiers ne font pas, à cauſe qu'ils viſent à fins meilleures. Et principalemẽt le vray office du Philoſophe eſt d'aiguiſer ſon eſprit à la recerche desbeautez de l'vniuers. A quoy le contentemẽt eſt d'autãt plus grand, que le vol de l'eſprit eſt plus haut. Quant à la ſcience diuine, de laquelle ceux qui tienẽt les charges Eccleſiaſtiques font vne particuliere profeſſion, elle requiert vne ame deſliee de ceps & liens mondains, d'autãt qu'ẽ vn ſi haut ſubiect elle doit deſployer toute ſon agilité. Et c'eſt proprement à eux, plus qu'à nuls autres, que la contemplatiõ appartient. Nõ que i'entende pour demeurer touſiours là occupez, comme vn quadran à regarder le Soleil : car en vain ſeroyent-ils en office s'ils ne s'en acquitoyẽt au benefice de ceux qui doyuent receuoir d'eux l'vſure des talẽs ſpirituels que Dieu leur a cõmuniquez : c'eſt à dire ſaine doctrine. Voila comment la vie contemplatiue ne doit point eſtre deſiointe, ni pour touſiours, ni pour long temps de l'actiue. Ce que meſme les meilleurs Philoſophes ont biẽ conu. Et ce grand Theologien

logien S. Augustin a approuué du tout ceſte bien ordonee compoſition de l'vne & de l'autre. Car encore que les actiõs ſpirituelles ſoyent plus dignes que les corporelles, toutefois on ne les doit pas ſeparer.

Ie ſçai bien que les Moines, & ſpecialement les Mendians & Chartreux (car ceux de S. Benoiſt & de S. Bernard ſont encor meilleurs compagnons) contrediront à ceci, diſans que la continuelle contemplation qu'ils ont eſleuë, nõ interrompue de mondains ſoucis, rend l'ame plus parfaite, & le corps auſſi. Vrayement c'eſt vne belle choſe de taſcher d'atteindre à quelque petite perfection, ſelõ que la foibleſſe humaine le peut porter. Mais puis que S. Paul (qui eſt paruenu à ſi grande ſainctetẽ) auec ſes hautes & profondes ſpeculations n'a point laiſſé d'eſtre en action perpetuelle pour l'edification de l'Egliſe, cela me cõtraint de dire qu'il vaut mieux s'arreſter à ſon exẽple, qu'à celui des autres. Et à fin d'eſclaircir encor mieux ce fait, ie repreſenterai la vie des anciẽs Moines, qui viuoyent quatre cens ans apres Ieſus Chriſt, ſelõ qu'vn perſonnage treſ-docte l'a recueilli des eſcrits de S. Auguſtin. Meſpriſans (dit-il) les delices & plaiſirs

Reſponſe à l'obiection de ceux qui eſtimẽt que la vie contemplatiue eſt toute à eux.

mondains, ils meinent enſemble vne vie treſ-ſaincte & treſ-chaſte, viuans en oraiſons & lectures, & en conferẽces, ſans enfleure d'orgueil, ſans rebellion ni noiſe, & ſans enuie. Nul ne poſſede rien de propre, & nul n'eſt en charge à ſes prochains. Ils trauaillẽt de leurs mains au labeur q peut entretenir leurs corps, ſans empeſcher leur eſprit qu'il ne ſoit attẽtif à Dieu. Puis mettent leurs ouurages entre les mains de ceux qui s'appellent Doyens, & iceux ayãs retiré argẽt de cela en rendẽt conte à celui qui eſt nommé Pere entr'eux. Or les Peres ſont perſonnages non ſeulement ſaincts, quant à leur vie, mais excellens en la doctrine de Dieu: & ayans preeminence en vertu, auſſi bien qu'en puiſſance, ils gouuernent leurs fils, ſans aucun orgueil: & comme ils ont authorité de leur commander, auſſi leurs fils ſont fort volontaires à leur obeïr. Or ſur le veſpre, chacun ſort de ſa celle & s'aſſemblent tous en vn, eſtans encores à ieun, à fin d'ouïr leur pere: & apres prenent leur refection corporelle, entant qu'il eſt requis pour la ſanté: & chacun reſtreint ſa concupiſcence, à fin de n'vſer ſinon ſobrement, meſmes des viandes qui leur ſont miſes au deuant, leſ-

quelles

quelles ne ſont point en grande quantité, ne gueres friandes. Le ſurplus qui leur demeure outre leur nourriture, (car il leur en demeure beaucoup, tant pource qu'ils trauaillẽt diligemmẽt, qu'à cauſe de leur ſobrieté) ils le diſtribuent aux pauures qui ne ſont ſoigneux de le gaigner. Car il ne leur chaut d'auoir abondance : mais toute leur ſolicitude eſt de ne rien reſeruer de ce qui leur abõde. En telle rigueur de vie (dit-il) nul n'eſt contraint à porter vn fardeau plus peſant qu'il ne peut, ou qu'il refuſe porter. Et celui qui eſt plus debile que les autres, n'eſt point pourtant condamné d'eux: ſçachans bien tous, combien la charité eſt recommandable. Ils ſçauent bien auſſi que toutes viandes ſont nettes à ceux qui ſont nets. Pourtãt toute leur induſtrie eſt, non pas de reietter aucunes viandes, cõme pollues: mais de dompter leur concupiſcence, & s'entretenir en bonne dilection. Quant à l'exercice du corps, ils ſçauent biẽ qu'il profite pour vn peu de tẽps ſeulement. La charité eſt principalement gardee: à icelle on accommode les viures, les paroles, les accouſtremens, & les contenances. Chacun conſpire là en vne charité, & a on horreur de la violer. Si quel-

qu'vn resiste à icelle, il est ietté hors: & si quelqu'vn contreuient à icelle, on ne l'endure pas vn ieul iour.

Dequoi seruoyent les moineries anciennes.

Iusques ici sont les paroles de S. Augustin, qui fait là vn beau pourtrait de l'ancienne moinerie, laquelle seruoit alors aux moines d'vne preparation d'vn estat plus excellent. Car leurs Colleges, ou assemblees estoyent cõme vne pepiniere, pour fournir l'Eglise de bons ministres: & de là ont esté appelez Gregoire Nazianzene, Basile & Chrysostome pour estre Eueſques: & plusieurs autres notables personnages aussi. Parquoi il appert que leur vie n'estoit pas plus contemplatiue qu'actiue. Car encor que la plusspart vescussent en lieux escartez, à fin d'estre moins diuertis en leurs estudes & en leur discipline morale: neantmoins, vn de leurs principaux buts estoit de se rẽdre idoines pour seruir au corps dont ils n'estoyent que tresperits mẽbres. Et estãs receus aux charges ecclesiastiques, il leur estoit loisible de se marier: car le mariage n'estoit pas lors defendu. Et cõbien que ceste ancienne maniere de viure Monastique ait eu vn beau lustre, quand ceste simplicité de reigles & de cœurs regnoit: si peut on dire (& auecques verité

verité) qu'elle eſt pluſtoſt fondee ſur les inuentiõs des hommes, que ſur exemples tirez des Eſcritures. Mais peu à peu toutes ces choſes ſe ſont alterees & corrompuës: comme il eſt aiſé de conoiſtre, en comparant le temps paſſé à ceſtui-ci. Car ſi on obſerue biẽ, quelle a eſté l'eſtude de vne grande partie des Moines, depuis ſoixante ans, ç'a eſté de crier qu'on pende & qu'on bruſle, & qui? ceux qui les admoneſtoyent fraternellemẽt de ne croupir plus en tant de corruptions ſuruenues, & qui n'approuuoyent pas leurs ſainctetez nouuelles. Ainſi leurs principales contemplatiõs ſe ſont tournees en feu & en ſang. Ce qui a encor auiourd'hui grand cours: mais plus de volonté, que d'effect. Rabelais qui a en ſes eſcrits fait mention de quelques braues Moines de ſon temps, nous les depeint beaucoup plus moderez & ſociables: car tant s'ẽ faut qu'ils calomniaſſent ou mal fiſſent, qu'au cõtraire ils ne demãdoyent qu'à rire & faire bonne chere auecques tous. Entre autres il parle de frere Bernard Laidon, reſidant en la bonne ville d'Amiens, qui eſtoit tel, qu'en trente ſix Moineries on n'en euſt pas trouué vn ſemblable: Il diſoit que ſes contemplatiõs

Des moineries modernes, & de leurs contẽplations.

ſuperieures eſtoyent aux roſtiſſeries authentiques de ladite ville, & ſes inferieures dãs les plus profondes caues de Laon en Laonois, & les mieux garnies de bon vin. Au demeurãt, ce bon frere eſtoit touſiours ioyeux & bruſque comme vn petit aſne desbaſté, & docte autant que ſon breuiaire ſe pouuoit eſtendre.

Confrẽce des vieux & nouueaux Moines.

C'eſt ici le fruict que les derniers ſiecles ont apporté, d'auoir changé l'integrité de iadis en des impuretez modernes. Les premiers Moines dont i'ay parlé, eſtans remplis de charité, faiſoyent bien à tous. La pluſpart de ceux qui leur ont ſuccedé quelques ſiecles apres plus affectiõnez au vẽtre qu'à l'Eſcriture ſaincte, ayãs peu de ſouci d'autrui, ne regardoyent que à eux-meſmes. Mais beaucoup de nos modernes, s'abandonnans trop à la haine & à la vengeance, font mal à pluſieurs. Ie ne veux pas dire pourtant, que parmi ceſte multitude qui fourmille par le monde, il n'y en ait bon nombre, qui gemiſſans ſous le fardeau de tant de traditions, deſirent de voir redreſſees les obſeruations antiques, eſtans douëz de grande moderatiõ: & moy-meſmes en ay conu aucuns en maniſon qui eſtoyent fort humains. Ie prie Dieu

Dieu pour eux, qu'il les vueille fortifier, en ſorte qu'ils puiſſent châter de bouche, & pratiquer en effect ce beau Pſeaume 122. de Dauid, qui dit,

Incontinent que i'eu ouy,
Sus, allons le lieu viſiter
Où le Seigneur veut habiter:
O que mon cœur s'eſt reſiouï!
Or entes porches entreront
Nos pieds, & ſeiour y feront,
Ieruſalem la bien dreſſee:
Ieruſalem qui t'entretiens
Vnie auecques tous les tiens,
Comme cité bien policee.

Or laiſſans ces abus en arriere, il faut confeſſer que ceux qui ſe dedient aux choſes diuines eſliſent vne choſe excellẽte, ainſi que dit S. Paul: moyennant qu'ils s'en acquittent bien. Et ceux-là pourront croire que leurs cõtemplations ſont fructueuſes & vrayes: quand ils ſentiront leurs ames plus deuotes enuers Dieu, & leurs cœurs plus ſecourables enuers leurs prochains. Mais quant à celles-là qui ne ſe plaiſent qu'es ſollicitudes des deſerts: peu y en a qui ne ſoyent falſifiees d'hypocriſie.

Ie retourneray à dire encor quelque mot des ſciences humaines, dequoy i'ay *De la con-*

Contemplation de ceux qui estudiẽt aux sciences humaines.

tròp peu parlé. Certes ceux qui s'y adonnẽt, ont aussi vne spacieuse cãpagne, pour y pourmener leurs esprits: non toutesfois si digne que l'autre. Car la diuine est la maistresse, & celles-ci les petites chãbrieres, les professeurs desquelles ont grandement honoré la contẽplation, qu'ils ont affermé estre la mere de sagesse. En quoy ils n'ont pas erré, pource qu'il est difficile de penetrer dans les choses hautes & profondes que par assiduelles meditatiõs. Les Platoniques ont beaucoup magnifié ceste faculté contemplatiue de l'ame: les operations de laquelle ils ont estimé estre tres-dignes, pour le regard d'elles-mesmes, d'autant qu'elles procedoyent d'vne cause parfaite, qui alloit embrassant des obiects tres-parfaits, dont le plus haut estoit Dieu. Et Platon, parlãt du souuerain bien, a dit, qu'il consistoit en vne similitude & conionction de l'ame auec icelui: à quoy elle paruenoit aucunemẽt, lors que se rauissãt hors des choses corporelles elle s'arrestoit à la consideration des supremes beautez, qui la rendoyẽt apres toute rauie en vne si grande fœlicité. Mais ceste matiere ici nous est Theologique, plustost que Philosophique: qui me gardera d'en

dire

dire dauantage, ſinon pour louër ces pauures gens, qui auoyent vn ſi grand zele à cercher vn bien qu'ils ne pouuoyent trouuer par les voyes de nature: & accuſer noſtre ſtupidité, de ce que l'ayant deuãt nos yeux ſpirituels nous ne le daignons quaſi regarder. Maintenant l'eſtude de Philoſophie tend à choſes plus baſſes. Et me plait la diuiſion qu'aucũs en ont faite: à ſçauoir en la rationnelle, qui enſeigne à bien parler & argumenter: en la morale qui enſeigne à biẽ viure, ſous laquelle la politique eſt compriſe: & en la naturelle, qui nous donne conoiſſance de la nature, & de tout ce qui a eſtre. En toutes leſquelles doctrines, ceux qui veulẽt y profiter ont beſoin de frequentes meditations, pour mieux apperceuoir les perfections d'icelles. Car à quoy que ce ſoit, quand l'eſprit n'y paſſe que legerement, ce n'eſt toucher que l'eſcorce: mais quand il s'y arreſte il va penetrãt à trauers l'eſpeſſeur du bois, & iuſques à la moëlle. Celui qui cõſiderera le parler qui eſt ſeulement propre à l'homme, penſera qu'il n'y a rien qui ſoit ſi commun & familier: mais s'il mõte iuſques à la parole interieure, qui eſt la cõception de l'entendement, auquel receptacle mille ima-

ges parfaites & imparfaites, fauſſes & vrayes reſident, paſſent & repaſſent, qui ſe manifeſte apres par la parole ſenſible, il admirera vn ſi haut ouurage de Dieu. Et en ceſte maniere deuons-nous des choſes corporelles monter aux incorporelles: & des plus hautes retourner apres aux baſſes. Car qu'eſt-ce autre choſe que la compoſition de l'homme, ſinon le celeſte, & le terreſtre, qui par vn artifice tres-excellẽt & inimitable ſont cõioints enſemble? Dequoy on peut tirer ceſte inſtructiõ, que la vie contemplatiue & l'actiue conuiennẽt treſ-bien l'vne auecques l'autre: & les vouloir du tout ſeparer, c'eſt comme vouloir faire force à nature.

Aſſauoir ſi la contẽplation conuient aux Princes, de ſ'y trauailler: aux gẽs de guerre, de iuſtice, & à ceux qui ont ſoin de la ſanté du corps.

Quelqu'vn dira encores que le Philoſophe doiue contempler, que pourtant il ne ſemble pas, que le Prince, le Capitaine, le Iuge, & le Medecin ayent grand beſoin de d'eux ſeulement que de bõs effects. Ie reſpondray qu'iceux effects procedent des bonnes conſultations, & les conſultations de la prudẽce, à laquelle on paruient premierement par experience: puis par meditation. Quand celui qui poſſede la dignité royale repenſera ſouuent en lui-meſmes,

que

que Miſericorde & Verité gardẽt le Roy, & que ſon throſne eſt ſouſtenu par clemẽce (ainſi que dit Salomon) ne ſera-il pas plus diligent à ſon deuoir, que celui qui cuide eſtre aſſis deſſus, comme vne image diapree ſur vn autel, à fin qu'õ l'admire & magnifie? Ceux auſſi qui ont l'adminiſtratiõ de Iuſtice: & la cure de la ſanté, au lieu de mettre tout leur eſprit à remplir leurs bourſes, feroyent-ils pas mieux de l'ocuper quelquesfois la ſemaine, les Iuges à mediter ceſte belle & tres-belle ſentẽce du Roy Ioſaphat, qui diſoit, parlant à ceux de ſon temps, Regardez que vous ferez: car vous n'exercez point le iugement d'hõme: mais du Seigneur. Et tout ce que vous ingerez redondera ſur vous: & les Medecins, ce qui eſt eſcrit en l'Eccleſiaſtique, que, Le Souuerain a donné la ſcience aux hommes, pour eſtre honnoré en ſes merueilles? Car en conſiderant ſouuent telles admonitions, ils deuiendront plus officieux enuers les hommes, & plus reconoiſſans enuers Dieu, duquel ils ſont petis inſtrumẽs pour faire reſplẽdir ici bas les vertus qu'il leur donne liberalement, leſquelles encor vẽdent-ils cheremẽt. Mais l'ambition qui eſt proprement nommee

Prou. ch. 10.

2. Chron. ch. 14.

vn tourment honorable, & l'auarice qui eſt vne gehenne honteuſe, diſtrait & les vns, & les autres, de ſi hautes penſees: dont s'enſuit confuſion en l'ordre Politique.

De la contemplation conuenable au peuple, tant des champs que des villes.

Quant au troiſiéme ordre, qu'õ appelle le tiers Eſtat, ie le diuiſe en deux parties, dõt la moins digne eſt du peuple champeſtre, qui ſemble ſe cõduire autãt par les affectiõs que ſur la raiſõ, & eſt ſi groſſier, que encores qu'il ſoit enſeigné, on diroit, ou qu'il meſpriſe, ouqu'il ignore les exercices ſuperieurs de l'ame, & qu'ils ne lui cõuiennẽt nõ plus q̃ Magnificat à Matines. Mais la charité no⁹ doit faire iuger que Dieu ne fait riẽ en vain, & que leur ayãt donné vne meſme forme ſubſtãtielle qu'aux plus eminens, il ne leur a pas interdict l'vſage, en quelq̃ maniere, de ce qui les peut rẽdre participãs des biẽs qui ſont offerts à tous, leſquels cõſiſtent à le conoiſtre. Et ſi nous regardõs ce qui eſt dit en l'Eſcriture, nous verrons qu'il ſe reuele aux petis, & ſe cache aux ſages entendus. Ce qui nous doit rendre modeſtes au iugemẽt de ceſte matiere, puis que la foy, qui eſt vne ſupreme contemplatiõ, n'eſt pas deſniee à ceux qui ſont les plus ruſtiques. En quoy on apperçoit les merueilles de Dieu, de ce qu'il rẽd

Matt. ch. 11.

plus

plusieurs d'iceux doctes à salut, en vne sciẽce qui semble du tout indocte. Le peuple des villes est plus capable d'institutiõ: & outre les choses deuotieuses il ne laisse aussi d'appliquer son esprit aux arts, dont par fois resulte vne telle perfection d'ouurages, que plusieurs sont contrains de cõfesser, que la main lourde ne les eust onc paracheuez, si la promptitude de l'entendement ne l'eust guidee. Et comme ainsi soit que l'ame se rabaisse es matieres que nous touchons (qui sont beaucoup moins dignes que ce qui est immateriel) ce n'est pourtant sans l'auoir premier tenuë longuement arrestee à la consideration des formes, dõt on la veut reuestir, & aux moyẽs pour paruenir à vne telle fin, mesmes pour inuẽter les instrumẽs àce necessaires

En somme, par la deduction que i'ay faite, on peut conoistre en premier lieu, qu'à toutes personnes conuient de contẽpler, qui plus, qui moins, aux choses diuines. Secondement, qu'on la peut aussi aucunemẽt acommoder aux choses inferieures. Tiercement, qu'il ne faut point se desmẽbrer de la societé ciuile, & faire vne estable & vie à part pour mieux y vaquer: car en toutes vocations legitimes, tant pri-

Conclusion coniointe à vn notable aduertissement fait à ceux qui ne s'addonnẽt qu'à vices & souillures.

uees, que publiques, qui a le loisir & la volonté, en a aussi l'vsage. Mais auant que finir ce discours, il m'a semblé bon de faire vne petite admonition à ceux qui se soucient si peu de vilipender & asseruir ces nobles parties de leur ame, non à des ouurages de peu d'estime, ains à des vices enormes: & leur mettre deuant les yeux ce
Psal. 49. que dit Dauid. Quand l'homme estoit en honneur, il ne la point entendu: il a esté comparé aux bestes sans entendement, & a esté fait semblable à icelles. Car quand ils desdaignent de iouïr des beaux priuileges spirituels qui leur sont ottroyez, aimãs mieux enseuelir ceste lumiere dedãs les voluptez corporelles, cõme on feroit vn diamant precieux dans la fange, alors ils se transforment (par maniere de dire) en bestes, qui est vne iuste punition deuë à leur ingratitude & stupidité. I'aduertiray aussi aucuns qu'il y a, qui sont du tout contraires à ceux-ci, à cause de l'agilité de leurs entẽdemẽs, de ne s'esleuer pas d'vn vol trop hautain, outre les bornes defendues: mais se souuenir de ce que Dieu dit à
Gen. ch. 2. Adam, touchant l'arbre de science de biẽ & de mal, Tu n'en mãgeras point: car dés le iour que tu mangeras d'icelui, tu mourras

tas de mort. Ce qui leur doit aprendre de se cõtẽter de la sageſſe telle qu'il l'a voulu donner à l'hõme, tant aux choſes diuines qu'humaines: (qui eſt, à la bien prendre, tres-admirable) de peur qu'en meſpriſant la perſonne d'vn excellẽt Apoſtre S. Pierre, on ne ſe trãsforme en celle d'vn Simon Magicien: ou en dédaignãt vn Ariſtote, on ne deuiene vn fãtaſtique Stoïciẽ.

C'eſt aſſez dit de la contemplation, à moy, qui n'ay point eſté à l'eſchole des Moines. Et qui en voudra ſçauoir dauantage, y aille ſi bon lui ſemble.

OBSERVATIONS SVR PLVSIEVRS CHOSES ADVENUES aux trois premiers troubles, auec la vraye declaratiõ de la pluſpart d'icelles

VINGTSIXIEME DISCOVRS.

Premiers Troubles.

Que ceux de la Religion euſſent eſté preuenus au commencement de la premiere guerre ciuile, ſans l'accident de Vaſſy.

APRES que l'Edict de Ianuier eut eſté reſolu & accordé en la preſence du Roy, par l'aduis d'vne treſ-notable cõpagnie *Commencement des premiers troubles.*

des plus ſages Politiques de ce Royaume, pour donner quelque remede à tant de diuers & vniuerſels mouuemens, & les reigler ſous les loix publiques, la France ne fut pas pourtant du tout remiſe en tranquillité: tant à cauſe de l'ardeur qui eſtoit en ceux de la Religion pour s'eſtablir & confermer en la liberté qu'ils auoyẽt obtenue, que pour la crainte generale des Catholiques, qui ne pouuoyent ſouffrir vne telle nouueauté. Vne partie des Princes & Seigneurs tenans ce parti, eſtans grãdement indignez de voir tels accroiſſemẽs, firẽt ligue ſecrette enſemble, en intentiõ de les reprimer. Et comme aucũs d'eux s'acheminoyent pour ſe venir ioindre en corps à Paris, ſuruint le deſordre de Vaſſy, où beaucoup de perſonnes qui eſtoyẽt au preſche furent occiſes. Et pource que le fait a eſté deſcrit par les hiſtoriens, ie n'en feray point d'auantage de mention. Mon intention eſt ſeulement de noter, non tãt la triſteſſe qu'il apporta à ceux de la Religion, comme l'inſtruction qu'ils en prindrent, & le fruict qui en reuint. Monſieur le Prince de Condé eſtoit à Paris pour l'eſtabliſſement de l'exercice public, ſuyuãt l'Edict du Roy, quand il entendit ceſte

ſte nouuelle: ce qui le fit entrer en conſultation auecques les plus ſages Seigneurs & gentils-hõmes qui lors l'accompagnoyẽt, leſquels iugerẽt que ce petit orage eſtoit vn preſage certain d'vn plus grãd, & qu'il conuenoit penſer plus loin qu'aux choſes preſentes. Incontinẽt il donna auis à quelques grands de la Cour de ce qui éſtoit aduenu, qui en prindrent l'alarme, & lui cõſeillerent qu'il cerchaſt des preſeruatifs & remedes pour lui & pour l'Éſtat. Il aduertit auſſi toutes les Egliſes de Frãce d'eſtre ſur leurs gardes: la pluſpart deſquelles imaginans deſia auoir quelque repos aſſeuré eſtoyent plus ententiues à faire baſtir des temples qu'à penſer aux prouiſions militaires pour ſe defendre. La Nobleſſe de la Religion des Prouinces fut par ce bruit merueilleuſement reſueillee & prõpte à ſe pourueoir d'armes & de cheuaux attendant quel pli prẽdroyent les affaires de la Cour, & les mouuemens de Paris.

Retraite de M. le Prince hors de Paris.

Bien toſt apres arriuerent en ladite ville Meſſieurs de Guiſe, Conneſtable, & Mareſchal de S. André, puis le Roy de Nauarre qu'ils auoyent attiré à leur ligue, leſquels cõtraignirẽt Monſieur le Prince de Cõdé de ſe retirer en la ville de Meaux,

auecques vne bonne suite de Noblesse. Estant là il enuoya en diligence vers Messieurs l'Admiral & d'Andelot, & leur mãda que faute de courage ne l'auoit cõtraint d'abandonner Paris, ains faute de force, & qu'ils marchassent en diligence vers lui: car Cæsar n'auoit pas seulement passé le Rubicon, mais desia auoit saisi Rome, & ses estendards commençoyent à branller par les campagnes. Ce qu'ils firent incontinent, auecques tous leurs amis & equipage, sans toutesfois descouurir les armes que ceux de la ligue auoyent ia descouuertes. Là falut il seiourner cinq ou six iours, tant pour deliberer de ce que lon feroit, que pour la Cene, qui se celebroit le iour de Pasques. Monsieur l'Admiral, qui n'estoit pas nouice es affaires d'Estat, preuoyant que le ieus'alloit eschauffer, remonstra qu'il cõuenoit se renforcer d'hõmes diligẽment, ou se preparer à la fuite: & encores craignoit-il qu'on eust beaucoup tardé. Mais comme lon estoit en tels termes, gentils-hommes arriuoyent inopinément de tous costez, sans auoir esté mandez: de maniere qu'en quatre iours il s'en trouua là plus de cinq cens. Ce renfort les fit resoudre de desloger, & à deux fins,

fins, l'vne pour essayer de gaigner la Cour & s'installer aupres du Roy & de la Roine, & ne le pouuãs faire se saisir d'Orleãs, pour là dresser vne grosse teste, si on venoit aux armes. Ayans doncques recueilli en six iours, ce qu'ils n'esperoyẽt pas auoir en vn mois, ils s'acheminerent vers sainct Cloud, où la troupe se renforça de trois cens bons cheuaux: & là ils eurent aduertissement que Monsieur de Guisse & ses associez s'estoyent emparez de la Cour: laquelle diligẽce, bien à propos pour eux, rompit le premier dessein de Mõsieur le Prince de Condé, qui y vouloit faire le mesme, & s'authoriser de la faueur du Roy, pour la conseruation de lui, & de ceux de la Religion. De sainct Cloud ils marcherent vers Chastres & Angeruille, & par le chemin rẽcontrerent cinq ou six troupes de Noblesse. Ce qui apporta de l'esbahissement, quand on consideroit le soudain rengrossissemẽt de nostre corps, qui n'estoit moindre de mille gentils-hõmes, qui faisoyent bien quinze cens cheuaux de combat, plus armez de courage q̃ de corcelets. Apres on tira vers Orleãs qui fut pris de la façon que les historiens l'on descrit. Il faut entendre que si Mon-

sieur le Prince de Condé se fust trouué alors auec peu de forces qu'il eust esté accablé ou assiegé. Mais quand on vid qu'il estoit puissant pour tenir la campagne en suiettion, & qu'il parloit vn langage aussi braue à ses aduersaires que doux au Roy, on ne le pressa pas beaucoup : & par ce moyen il eut temps de se preualoir de plusieurs choses. Voila le profit qu'il lui reuint de s'estre trouué fort au cõmẽcemẽt.

Occasiõ de l'assemblee de ses troupes,

Aucuns ont pensé qu'on auoit premedité ceci de long temps, ou qu'il estoit auenu par la diligence des chefs : mais ie puis affermer que nõ, pour auoir esté present, & curieux d'en recercher les causes. Il est certain que la pluspart de la Noblesse ayant entendu l'execution de Vassy, poussee d'vne bonne volonté, & partie de crainte, se delibera de venir pres Paris, imaginant, comme à l'auenture, que leurs protecteurs pourroyẽt auoir besoind'elle Et en ceste maniere partoyẽt des Prouinces ceux qui estoyẽt plus renommez, auec dix, vingt ou trente de leurs amis, portans armes couuertes, & logeãs par les hostelleries, ou par les champs en bien payant, iusques à ce qu'ils rencontrerent le corps & l'occasiõ tout ensemble. Plusieurs d'ẽtr'eux

tr'eux m'ont asseuré que rien ne les fit mouuoir que cela: & mesmes i'ay ouï confesser plusieurs fois à Messieurs les Prīces & Admiral q̄ sans ce benefice ils eussent esté en hazard de prēdre vn mauuais parti. Par ceci il appert cōbien de fruict on tire quelquesfois des choses dommageables, lesquelles de prime face apparoissans ruineuses font neantmoins conoistre apres l'euenemēt qu'elles ont apporté bōne instruction. On peut encor apprendre d'ici, voire les plus grāds chefs, de ne trop attribuer à leur prudence en la conduite des affaires, tāt publiques q̄ particulieres. Car encore qu'elle soit vn instrumēt tresnecessaire, si est-ce que quelquesfois elle est comme voilee, ne pouuant parmi plusieurs voyes & procedures conoistre celle qui est la meilleure, pour se soustenir quand ces tempestes inopinees suruienēt. Et cela arriue afin qu'elle s'humilie, & aille cercher hors d'elle mesme la cause des bōs succes. Sylla, auquel nul de ce siecle ne s'oseroit cōparer en science militaire, publioit lui-mesmes q̄ par le benefice de la fortune il s'estoit garēti & esleué. Et toutesfois on verra auiourd'hui des gens qui diront que la fortune des anciens

Consideration notable sur les discours precedens.

Payens (qui eſtoit vaine) & l'ordre que Dieu tient en la conduite des choſes inferieures (qui eſt certain) ſont des couuertures qu'on prend, pour cacher ſon ignorance, & que c'eſt l'hõme qui en guidant mal ou bien attire ſon malheur ou ſon bõheur: combien que pluſieurs experiences y contrarient. On doit repurger ſon entẽdement de telles opinions, & ſe perſuader encores que l'homme penſe & delibere, que c'eſt à Dieu de donner accompliſſement à l'œuure qu'il entreprend.

Aſſauoir ſi Monſieur le Prince de Condé fit grand erreur aux premiers Troubles, comme pluſieurs ont dit de ne s'eſtre point ſaiſi de la Cour, ou de Paris.

Intentiõ de M. le Prince à ces cõmencemẽs.

IE ne veux point nier q̃ beaucoup d'habiles hõmes n'ayent eu ceſte opinion, & parauenture l'ont encor, laquelle i'ay auſſi tenue quelque tẽps. Mais apres auoir bien repenſé & cõſideré ce qui auint lors q̃ ceſte tragedie ſe cõmença, & ce qui eſt ſuruenu depuis, i'ay eſté ramené à la conoiſſance de choſes plus vrayes qui apparoiſtrõt par la ſuite de mon propos. Monſieur le Prince de Condé ayant veu comme

me ſon frere le Roy de Nauarre s'eſtoit laiſſé peu à peu gliſſer en vne vie delicieuſe, & abuſer par les vaines & riches promeſſes & honneurs apparens de ceux qui ſe mocquoyent de lui, ſi bien qu'il eſtoit venu à ce poinct de chãger de parti, dont s'eſtoit enſuiui vn merueilleux refroidiſſemẽt de pluſieurs qui ouuertemẽt & couuertemẽt ſembloyent le fauoriſer, & d'auantage d'audace aux liguez de s'y oppoſer : iugea qu'il ne falloit pas s'appuyer ſur vn fõdemẽt ruiné, & qu'il eſtoit expedient d'en ietter d'autres ailleurs. Et d'autant q̃ la Cour & Paris, ſont les deux grands Luminaires de la France, l'vn repreſentant le Soleil, & l'autre la Lune (ſuiets toutesfois à s'eclipſer) il eſtima qu'eſtant peu eſclairé de l'vn, la clarté de l'autre deuoit eſtre recerchee. Et à ceſte fin taſcha il de planter dans Paris la predication de l'Euangile: afin qu'icelle venant à eſchauffer tant de ſemẽces cachees, & cõme enſeuelies dãs ceſte innumerable multitude de peuple, elles vinſſent à produire abondance de fruicts, ce qui apparut bien toſt apres. Car aux aſſemblees qui ſe faiſoyẽt, il ſe trouua telle fois iuſques à trẽte mille perſonnes. Tels beaux commen-

cemens inuitoyẽt ceux de la Religion de cercher les moyẽs de s'y eſtablir, à quoy toutesfois ils furent vn peu negligẽs. Mais quand les effects de la ligue ſe manifeſterent, alors aperceurent ils clairement qu'il conuenoit faire ce qui, pour auoir trop tardé, n'eſtoit plus faiſable. cependãt ils ne laiſſerent de s'y employer auecques treſpetite eſperance.

Pourquoy il lui fut mal-aiſé, et finalement impoßible de ſe ſaiſir de Paris.

Sur ce faict ici ie viens maintenãt à dire, apres l'auoir examiné, qu'il n'eſtoit pas facile du cõmencement, & tres-difficile à la fin, de biẽ executer cẽ deſſein en telle façon qu'il euſt profité. Ie parleray premier de Paris, & monſtreray les empeſchemens qui s'y fuſſent trouuez. Chacun ſçait q̃ là eſt le ſiege de la Iuſtice, qui y a vne merueilleuſe authorité. Et cõme la faueur d'icelle euſt beaucoup ſerui à ceux de la Religió, auſſi la desfaueur leur apportoit grãde nuiſance Cepẽdant tout ce Senat & ſa ſuite ſe monſtra touſiours ennemi capital d'iceux, excepté treſ-peu. Le Clergé qui en ceſte cité eſt treſpuiſſant & reueré, enrageoit de voir en public choſes qui le touchoyent ſi au vif, & ſous main braſſoit mille pratiques à l'encõtre. Le corps de la maiſo de ville, craignãt les altera-

alteratiõs, qu'il eſtimoit prouenir de la diuerſité de religion, s'efforçoit auſſi de la bannir ou reculer. A ceſte meſme fin tendoit auſſi la pluſpart de l'Vniuerſité, & quaſi tout le bas & menu peuple, auec les partiſans & ſeruiteurs des Princes & Seigneurs Catholiques. Et en ce que deſſus ie ne compreñ point ceux qui d'ailleurs pouuoyent ſuruenir en ladite ville, ſinon ceux qui y eſtoyent alors. Quãt à la force neruеuſe & aſſeuree dequoy ceux de la Religion faiſoyent eſtat, elle cõſiſtoit en trois cens gentils-hõmes & autãt de ſoldats experimentez aux armes. Plus en quatre cẽs eſcholiers, & quelques Bourgeois volõtaires, ſans experiẽce. Et qu'eſtoit-ce que cela contre vn peuple cõme infini, ſinõ vne petite mouche contre vn grand Elephãt? Ie cuide que ſi les nouices des Cõuents, & les chãbrieres des preſtres ſeulemẽt ſefuſſent preſentees à l'improueuë auec des baſtõs de cotterets es mains, que cela leur euſt fait tenir bride. Neãtmoins auecques leur foibleſſe ils firẽt bonne mine, iuſques à ce que la force deſcouuerte des Princes & Seigneurs liguez, les cõtraignit de quitter la partie. Et quand bien on fuſt venu aux armes dans la ville (cõme il eſtoit dif-

facile qu'en brief on n'y euſt eſté cõtrainct, veu les menees ſecrettes qui ſe tramoyẽt) ceux de la Religió euſſẽt-ils cõbatu trois iours, ainſi que firent ceux de Thoulouſe? Certes non pas trois heures, cõme ie penſe: & n'y auoit moyẽ de les maintenir, que la preſence du Roy fauoriſãt ſon edict. Aucuns ont vouhu dire que M. le Prince de Cõdé fit le meſme erreur de Põpee, quãd il abãdonna Paris. Mais ſi on regarde biẽ, on verra que celui de Pompee fut ſans comparaiſon plus grãd. Car à Rome tout eſtoit quaſi à ſa deuotion, où le Prince n'auoit à Paris qu'vne poignee de gens. Auãt qu'approprier les exẽples anciẽs aux faits modernes, on doit premier iuger de la ſimilitude qu'il y a entr'eux. Toutes les difficultez ſuſdites me font croire que c'eſtoit vn haut & genereux deſſein, que de vouloir eſtablir à Paris l'exercice de la Religion: mais de lui donner fermeté ſans le moyen ſuſdit, il eſtoit comme impoſſible. Et meſmes ce qui s'eſt paſſé depuis l'a bien confermé.

Pourquoy il lui fut impoſsible de ſe rendre le

A ceſte heure voyons la diſpoſition de la Cour. Il eſt notoire qu'au tẽps du Colloque de Poiſſi la doctrine Euangelique y fut propoſee en liberté: cè qui cauſa que plu-

pluſieurs, tant grands que petis, prindrent *plus fort* gouſt à icelle. Mais tout ainſi qu'vn feu de paille fait grand' flamme, & puis s'eſteint incótinent d'autãt que la matiere defaut: auſſi apres que ce qu'ils auoyent reçeu cõme vne nouueauté ſe fut vn peu enuieilli en leur cœur, les affections s'amortirent, & la pluſpart retourna à l'anciẽne caballe de la Cour, qui eſt bien plus propre pour faire rire & piaffer, & pour s'ẽrichir. Meſmes il y eut des Huguenots qui ſe deffroquerent, pour reſuyure ceſte trace. Il faut eſtimer que la Cour en general eſt la vraye image du Prince: car tel qu'il eſt, telle auſſi eſt ſa ſuite. S'il eſt ſage, elle ſe ſera: & s'il aime à folaſtrer, elle l'imitera auſſi. Et ſi vn chef de famille, par l'vſage, fait que ſes enfans & ſeruiteurs forment leurs mœurs au patron des ſiennes, qu'eſt-ce dõcques que ſera vn Roy en ſa maiſõ, en la main duquel eſt l'exaltatiõ & le ruine? Voila pourquoy les courtiſans, voyans que le Roy, Meſſeigneurs ſes freres, & la Roine leur mere, eſtoyent plus enclinez à la religiõ Catholique, & le Roy de Nauarre s'eſtoit reuolté, taſchoyent auſſi de ſe cõformer à eux: ce qui tournoit à la deſfaueur du Prince de Cõdé, & de ceux que *Cour. du Roy & de la*

il maintenoit. Outreplus, quand bien il fuſt là arriué premier que les autres, peu de ſeiour y euſt-il fait ſans ſe rendre odieux. Car propoſez à vne Cour la reformatiõ, oſtez-lui ſes plaiſirs, & l'embrouïllez en affaires, elle vous hait à mort. Enfin ayãt beaucoup d'ennemis en icelle, & encores plus dehors, il euſt eſté mal aſſeuré. Ce qui me fait croire que le fondement de la Cour n'eſtoit pas plus certain que celui de Paris.

Mais vn autre deſſein fut tenté par lui (qui ne fut non plus executé) auquel y auoit, ce me ſemble, plus d'apparence: c'eſtoit d'induire la Roine d'aller à Orleans, & y mener le Roy. Et quelques hiſtoriens diſẽt que cela lui fut propoſé lors qu'elle craignoit les mouuemens de la ligue, & qu'elle y preſta l'oreille. Neãmoins tout cela s'en alla en fumee: mais ſi les effects s'en fuſſent enſuyuis, ie cuide que les armes ſe fuſſent remiſes au fourreau. Car eſtãt la Cour en vn lieu où elle ne pouuoit eſtre ſurpriſe, à cauſe des forces qu'on y euſt fait venir: & où elle ne pouuoit eſtre forcee, pource que nul n'euſt oſé alors entreprendre de faire tirer les canons cõtre les murailles qui enuironnoyent le Roy,

on

ont euſt la parlé & negotié à cheual, iuſques à ce que les affaires euſſẽt eſté aucunemẽt reſtablies ſelon les Edicts de pacification. Mais de pẽſer que ce remede euſt amorti les guerres, ie m'en donneray biẽ garde. Il ſuffit s'il les euſt dilayees pour quelque peu de temps.

De trois choſes que i'ay remarquees qui arriuerent auant que les armees ſe miſſent en campagne. Dont l'vne fut plaiſante, l'autre artificieuſe, & la tierce lamentable.

CEvx qui deſcriuẽt les groſſes hiſtoires, ayãs à repreſẽter tãt de faicts, qui ſont en plus grãd nõbre que ne ſont les fueilles en vn cheſne touffu, ne peuuent pas touſiours le faire, en notãt toutes les particularitez qui les accõpagnẽt. Car s'ils s'yvoulloyẽt aſſuiettir, pour vn volume qu'ils mettent en lumiere, ils ſeroyẽt cõtraints d'en mettre quatre. Mais ils ſe cõtẽtent ſeulemẽt de diuulguer ce qui eſt plus memorable. Et cõme en liſant les choſes paſſees, ſi i'en rencontre quelqu'vne ſoit petite ou grande, ſur laquelle on pourroit dire quelque mot pour la faire mieux gouſter, & en

Qu'il eſt impoſſible que les hiſtoriẽs marquent touſiours toutes les particularitez.

tirer vn peu de fruict, ie me delecte de le faire, meſmemẽt en celles que i'ay veuës. Ce qui pourra parauenture aucunement ſeruir à l'intelligence de l'hiſtoire, qui eſt la treſ-riche boutique, où ceux qui affectent de beaux ornemens doyuent auoir recours: n'eſtant ce que ie mets ici en mõſtre qu'vne petite balle de mercier en laquelle les marchandiſes ſont de baſſe valeur: neantmoins ie me ſuis trompé moy-meſme, ou elles ne ſont point falſifiees.

Commẽt la ville d'Orleãs fut ſaiſie par M. le Prince.

Le premier point dequoy ie parleray, ſera de la maniere qu'arriua Monſieur le Prince de Condé & ſa ſuite à Orleans. Il auoit enuoyé le iour precedent Monſieur d'Andelot, pour ſe ſaiſir de la ville, ou eſtãt arriué, cõme inconu, il apperçeut qu'il y auroit de l'empeſchemẽt: ce qui le fit enuoyer vers ledit Seigneur, lui mandant qu'il s'auançaſt diligemment pour le ſouſtenir & qu'il y auoit apparence de venir aux armes. Or tous ne voulans perdre vn ſi bon morceau qu'eſtoit celui-là, demandoyent nõ ſeulemẽt à trotter, mais à courir: & ce qui fut dit fut auſſi toſt fait. Car à ſix lieuës de là l'esbranſlemẽt commẽça, ayant Mõſieur le Prince alors tãt en maiſtres qu'en valets enuirõ deux mille cheuaux:

uaux:& s'eſtãt luí-meſmes mis à la teſte, & pris le grand galop, tout ce corps fit le ſemblable,iuſques à ce qu'on fut à la porte. Innumerables gens ſe trouuoyent par les chemins,tant eſtrangers qu'autres,qui alloyent à Paris,qui voyans le myſtere de ceſte courſe,ſans que nul leur demandaſt aucune choſe, la pluſpart iugeoyent du commencement, que c'eſtoyent tous les fols de France, qui s'eſtoyent aſſemblez, ou que ce fuſt quelque gageure:car il n'eſtoit encores nouuelle de guerre. Mais apres y auoir dauantage penſé, & conſideré le nõbre,& la nobleſſe qui là eſtoit, ils entrerẽt en admiratiõ,mais en telle ſorte qu'ils ne ſe pouuoyẽt garder de rire d'vn mouuement ſi impétueux, qui n'abatoit pas les arbres,comme les vents du Lãgue doc, mais qui pluſtoſt s'abatoit ſoy-meſmes. Car par le chemin on voyoit ordinairement valets portez par terre, cheuaux esboitez & recrueus,malles renuerſees,ce qui cauſoit meſmes à ceux qui couroyent des riſees continuelles. Mais ceux qui furent mis ce iour là hors de la ville plorerent catholiquemẽt,pour auoir eſté deſpoſſedez de l'eſtape des plus delicieux vins de la France.

Des escrits publiez pour la prinse des armes es premiers troubles.

Quant au second point la matiere en est plus graue, dautant qu'elle consiste en accusatiõs generales & priuees, defenses, raisons, & autres artifices pour persuader, auec lesquelles armes tant de grãdschefs, par l'espace de deux mois, ne cesserẽt de s'entre-combatre: pareillemẽt de conforter & animer leurs cõfederez & partisans, Il estoit tresnecessaire alors en ces alterations d'Estat, si nouuelles & extraordinaires de leuer les mauuaises impressiõs qui se pouuoyent prendre par ceux qui ignoroyent les intẽtions des entrepreneurs: & s'il y eut bien assailli, il y eut aussi bien defendu. Dequoy chacun pourra iuger en lisant les actes, tant d'vn parti que d'autre, qui sont inserez es annales. Il y en a qui estiment quand ils ont bõne cause que d'elle mesme elle se manifestera àvn chacun: ce qui les rend negligens à publier ce qui en est. En quoy ils faillent. Car encor que les choses iustes & veritables auecques le temps monstrent tousiours leur lumiere: toutesfois en plusieurs occurrences il est necessaire de l'anticiper, & que tost on connoisse ce qui ne laisseroit d'estre conu plꝰ tard, mais il n'en arriueroit tant de fruict. Et tout ainsi que les mauuaises herbes suffoquent

foquent les bonnes, ſi on ne les arrache, auſſi qui ne rembarre les calónies qu'ordinairement les aduerſaires obiectent à l'encontre de ce qui eſt bon, ſans doute il ſe verroit ſouuent ſupprimé. Outreplus on acquiert bien dauantage de ſupport, apres auoir au vray declaré en quelque affaire que ce ſoit, qu'on y marche de pied droit, & qu'on y beſongne de main equitable. Somme en ce ſiecle ici les hommes ſont ſi pareſſeux aux deuoirs publics, que ſi on ne les excite de parole ſur parole, ils demeurent immobiles. Ceux deſquels la cauſe n'eſt gueres bóne, plus de beſoin ont-ils dartificieux langage pour pallier ce qui eſtant deſcouuert la rendroit desfauoriſee. Ie cuide auſſi qu'ils n'ont pas la langue engourdie. Par où on peut voir q̃ l'eloquẽce eſt comme vn couſteau à deux trenchans : mais quoy qu'on die, ſi eſt-il bien difficile de deſguiſer le faux & d'obſcurcir le vray.

Le troiſieme poinct eſt de l'abouchemẽt qui fut fait aupres de Tourny, en Beauſſe, par la Roine, le Roy de Nauarre, & le Prince de Cõdé, pour auiſer aux moyens d'appaiſer les differẽs ſuruenus. Pluſieurs penſoyent que la preſence & com-

Du pourparler entre la Roine & Monſeigneur le Prince.

munication dés grands auroit plus d'efficace, q̃ les ambaſſades ſi ſouuent enuoyez de part & d'autre. Et encor qu'il y ait quelques fois du peril aux entreueuës, non obſtant elle ne laiſſa d'eſtre accordee, veu les inſtances qu'en faiſoit la Roine, auecques les limitations qui s'enſuyuent. Que de chacun coſté on ne pourroit amener q̃ cent gentils-hómes auec armes & lances. Que nulles troupes n'approcheroyẽt plus pres du lieu ordonné que de deux lieuës: &, Que trente cheuaux legers de part & d'autre, ſix heures deuant que s'aboucher deſcouuriroyẽt la campagne laquelle eſt en ceſt endroit raſe cõme la mer. A l'heure dite, la Roine ſe trouua à cheual en la place aſſignee, auecques le Roy de Nauarre, où M. le Prince, & Monſieur l'Admiral, auſſi à cheual, la furent trouuer, & là traiterent des choſes publiques par enſemble. Cependant les deux troupes, qui eſtoyent compoſees d'vne eſlite d'hommes, & la pluſpart Seigneurs, firent alte à huit cens pas les vns des autres. Le Mareſchal d'Anuillle commandoit à l'vne, & le Conte de la Roche-foucaut à l'autre. Or apres qu'elles ſe furẽt contemplees demi heure, chacun deſireux de voir, l'vn ſon frere

frere, l'autre ſon oncle, ſon couſin, ſon ami, ou ſes anciens cõpagnons, demãdoit licence aux Superieus: ce qu'on obtenoit auec peine, pource qu'il auoit eſté defendu qu'on ne s'acoſtaſt, de crainte de venir aux iniures, & apres aux mains. Mais tant s'en faut q̃ querelles s'en enſuiuiſſẽt, qu'au contraire ce ne furent que ſalutations & embraſſades de ceux qui ne ſe pouuoyẽt garder de mõſtrer ſignes d'amitié à ceux que la parenté ou l'honneſteté auoit auparauãt liez enſemble: nõobſtant les marques contraires que chacun portoit. Car la troupe qui accõpagnoit le Roy de Nauarre eſtoit veſtue de caſaques de velours cramoiſi, & banderolles rouges: & celles du Prince de Condé de caſaques & bãderolles blanches. Les Catholiques, qui imaginoyẽt q̃ ceux de la Religiõ fuſſent perdus, les exhortoyẽt de penſer à eux, & ne s'obſtiner pas à donner entree à ceſte miſerable guerre: en laquelle il faudroit q̃ les propres parens s'entretuaſſent. Eux reſpondoyẽt l'auoir en deteſtation: mais qu'ils eſtoyent aſſeurez, s'ils n'auoyẽt recours à la defenſe, qu'on les traitteroit de la meſme façon de pluſieurs autres de la Religion, qui auoyẽt eſté cruellemẽt oc-

cis en plusieurs endroits de la Frãce. Bref chacun s'incitoit à paix, & à persuader les grands d'y entendre. Aucuns qui vn peu à l'escart consideroyẽt ces choses plus profondemẽt, deploroyent le discord public, source des maux futurs. Et quand ils venoyẽt encores à repẽser en eux-mesmes que toutes les caresses qu'on s'entre-faisoit, seroyent conuerties en meurtres sanglans, si les Superieurs donnoyent vn petit signe de combatre, & que les visieres estans abatues, & la prompte fureur ayant bandé les yeux, le frere quasi ne pardõneroit à son frere, les larmes leur sortoyent des yeux. Ie me trouuay là du costé de ceux de la Religion, & puis dire que i'auois de l'autre part vne douzaine d'amis, que ie tenois chers comme mes propres freres, & qui me portoyent vne affection semblable. Cependant la conscience & l'honneur obligeoyent vn chacun de ne manquer ni à l'vn ni à l'autre. Les amitiez particulieres estoyent encor viues alors: mais depuis q̃ les grands maux vindrent à auoir cours, & les conuersations à se discontinuer, elles s'allerent amortissant en plusieurs. La Roine, & le Prince de Condé, apres auoir cõferé deux heures ensemble,

ble, ne se pouuans accorder, se retirerent chacun bien marri que meilleur effect ne s'en estoit ensuyui.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

De la promesse que fit Monsieur le Prince de Condé à la Roine, vn peu legeremẽt, de sortir hors du Royaume de France: & de ce qui empescha qu'elle ne fust accomplie.

Approches des deux armees contraires.

APRES que de toutes parts bon nombre de gens de guerre des ordonnances furent arriuez à Paris, & partie de la vieille Infaterie, le Roy de Nauarre, Messieurs de Guise, & Cõnestable, qui mesprisoyẽt les forces de ceux de la Religiõ, cõme tumultuaires, s'estimerẽt assez puissans pour leur faire peur, & en corps d'armee s'acheminerent vers Chasteaudun. Ce qu'entendant Monsieur le Prince, il demanda auis aux Chefs de guerre qui l'accompagnoyẽt, de ce qu'on deuoit faire. Tous vnanimémẽt dirẽt, puis qu'on auoit monstré iusques alors vne si braue contenãce de paroles & de faict, & apres sur le principe de la guerre qu'õ se laissast enclorre & assieger dedãs vne ville, ce seroit vn acte qui porteroit quelque tesmoignage de lascheté, & qui desfauoriseroit grandemẽt les affaires de ceux de

la Religion, tant enuers les nations estrãgeres, qu'enuers ceux de la France qui tenoyent le mesme parti. Veu mesmement que les forces qu'on auoit desia ramassees approchoyent de six mille soldats à pied, & deux mille cheuaux : & que par le rapport des espies, les ennemis n'auoyẽt encores que quatre mille hommes de pied, & trois mille lances: lesquels combiẽ que ils fussent mieux equippez d'armes, cependant les autres ne leur estoyẽt inferieurs en courage. Doncques que rien ne deuoit empescher qu'on ne se mist promptemẽt aux champs, & si l'occasion s'offroit, combatre les ennemis : car on n'en auroit iamais meilleur marché, d'autãt que le tẽps alloit accroissant leurs forces.

Negotiations de paix.

Cela arresté, on s'alla cãper à vne lieuë & demie d'Orleans, où nouueaux Ambassadeurs vindrent de la part de la Roine, pour commencer les parlemens. Car tant d'vn costé que d'autre on redoutoit merueilleusement les desolatiõs vniuerselles qui suruiendroyent, la guerre s'attachant vne fois. Aux deux premiers qui se firent, on disputa assez, sans en tirer grande resolution: sinon qu'il fut arresté que les Princes & Seigneurs Catholiques liguez se retireroyent

tireroyẽt en leurs maisons: & puis le Prince de Condé obeiroit à ce qui lui seroit commandé de la part du Roy, pour le biẽ du Royaume. Tost apres ils s'acheminerent iusques à Chasteaudun seulement, & ne passerent outre; & presumoyent ceux de la Religion que ce fust vne feinte. Aucuns ont voulu dire que ausdits Parlemẽs le Prince de Condé s'exposoit trop au peril. Mais il y fut tousiours plus fort que les autres, & les siens tres-vigilans pour n'estre trõpez. Neantmoins ils ne se peurent exempter de l'estre en vn poinct, & trop à la bonne foy, en ce qu'ils consignerent la ville de Boisgency (qui pourtant ne valoit rien) au Roy de Nauarre pour sa seureté venãt parlementer, laquelle ne leur fut restituee. Ce qui les anima merueilleusement, & conurent qu'il faloit negocier de là en auant la bride en la main. Or cõme il venoit chacũ iour quelcun vers Mõsieur le Prince de Condé de la part de la Roine pour le disposer à la paix, dequoy elle se mõstroit aussi tres-desireuse, auint que l'Eueſque de Valence y fut aussi employé, lequel estoit vn personage excellẽt en doctrine & eloquence, quãd il vouloit faire paroistre l'vne & l'autre. Il l'amã-

si bien de beau langage qui lui redoubla le desir d'entrer en vn bon accord:& finalement lui dit que d'autant que lui estoit calomnié de plusieurs,comme autheurde ceste guerre, qu'il deuoit faire reluire sa iustification par toutes belles offres & beaux effects, à fin qu'à lui, ni à la cause qu'il maintenoit, on n'imputast la coulpe des miseres futures. Et que s'il offroit à la Roine,au premier pourparler, (plustost que de voir ce Royaume exposé au feu & au sang) de sortir hors d'icelui auecques ses amis,qu'elle ne sçauroit que respõdre, ni moins encor ses ennemis, qui auoyent promis de se retirer en leurs maisons, & que de ceste ouuerture, il se pourroit ensuyure quelque bonne resolution,qui feroit cesser les armes, lesquelles posees, toutes choses apres se pourroyent restablir auec facilité. Ayant parlé il se retira, laissãt audit Prince(qui se faschoit d'estre contraint d'entrer en guerre cõtre sa propre nation)quelque impression de suyure ce conseil. Il le communiqua à quelques vns qui aimoyent la pacification,qui ne le reprouuoyent.

De l'offre que M. le Prince fit à la Rome,

Deux iours apres il fut accordé qu'il iroit trouuer la Roine à vne lieuë & demie de là

de là, pour essayer encores si on pourroit effectuer quelque chose, ce qui fut fait. Et apres plusieurs longs propos, en fin Monsieur le Prince lui fit l'offre ci deuant recitee, qui estoit de sortir hors du Royaume, pour lui rẽdre tesmoignage du zele qu'il auoit à le voir tranquille. Mais sa derniere parole ne fut si tost acheuee qu'elle le prit incontinẽt au mot, lui disãt q̃ c'estoit le vray moyen pour remedier aux maux qu'on craignoit, dõt toute la Frãce lui en seroit redeuable: & q̃ la maiorité du Roy estant venuë, il remettroit toutes choses en bon estat, tellement que chacun auroit occasion de s'en contẽter. Et cõbien que ce Prince ne fust pas aisé à estõner, ni sãs replique, si fut-il estõné à ce coup, ne pensant pas qu'on le deust prendre au pied leué, comme l'on dit. Et d'autãt qu'il commençoit à se faire tard, elle lui dit qu'elle renuoyeroit le lendemain vers lui, pour sçauoir les conditions qu'il demanderoit. Elle se despartit auec bõne esperance, & le Prince se retira en son camp, riãt (mais entre les dents) auec les principaux de la Nobleſſe, qui auoyẽt entẽdu les discours. Les vns se grattoyent la teste, qui ne leur demangeoit pas: les autres la branſloyent.

Ceſtui-ci eſtoit pẽſif: & les ieunes gens ſe mocquoyẽt les vns des autres, s'attribuãs chacun vn meſtier à quoy ils ſeroyẽt contraints de vaquer, pour auoir moyen de viure en pays eſtrange. On arreſta au ſoir que le lẽdemain on aſſẽbleroit les Chefs pour prendre auis ſur ce faict ſi importãt.

Conſeil & auis ſur ceſt offre.

Le matin venu on entre au conſeil, où Monſieur l'Admiral dit, pource q̃ le fait touchoit à tous, qu'il lui ſembloit qu'on le deuoit communiquer à tous. Ce qu'on fit, Et enuoya l'on les Colonnels & Capitaines pour tirer les auis tant de la Nobleſſe que de l'Infanterie. Mais incontinẽt tous reſpondirent que la terre de Frãce les auoit engẽdrez, & qu'elle leur ſeruiroit de ſepulture: & tant qu'ils auroyent vne goutte de ſang qu'ils ne l'eſpargneroyẽt pour la defenſe de leur religion. Au reſte, que Monſieur le Prince ſe ſouuinſt de la promeſſe generale qu'il leur auoit faite de ne les abandonner. Ceci eſtant rapporté au Conſeil, haſta la concluſion de ceux qui y deliberoyent, qui voyans la diſpoſition publique furent encor plus fortifiez en leurs opinions, qui ſe conformerẽt à icelle. Meſmes il n'y en eut que trois ou quatre, qui parlerent, veu

que

que le fait estoit si clair. Et me ressouuiẽt encor aucunemẽt de quelques particularitez qui furẽt dites. Mõsieur l'Admiral remonstra à Monsieur le Prince, encor qu'il pẽsast que la Roine en l'acceptatiõ de son offre n'y procedõit point de mauuaise intention, ains que le desir qu'elle auoit de tirer l'Estat de misere la faisoit rechercher tous expediens, toutesfois qu'il estimoit que ceux qui auoyẽt les armes en la main la circonuenoyent pour le circonuenir: qu'il ne deuoit ni ne pouuoit effectuer ce qu'on lui auoit proposé, & qu'il auoit promis de faire: car il s'estoit lié au parauant par plus estroites obligations: & que s'il s'absentoit il perdoit entierement sa reputation, & cõdamneroit la cause qu'il auoit embrassee, laquelle, outre sa iustice, estãt auctorisee par edict du Roy, deuoit estre maintenue, & n'y faloit espargner la uie. Monsieur d'Andelot parla ainsi, Monsieur, l'armee des ennemis n'est qu'à cinq petites lieuës d'ici. Si elle void peur, desmembrement, ou autre alteration entre nous, elle nous menera iusques dãs la mer Oceane à coups de lance, & à coups d'espee. Si vous nous abãdonnez maintenant, on dira que c'est par crainte, laquelle (cõ-

me ie sçay) ne logea iamais dans voſtre cœur. Nous sõmes vos ſeruiteurs, & vous noſtre Chef. ne nous ſeparons dõc point, veu que nous cõbatõs pour la Religion, & pour nos vies. Tãt de parlemẽs qui ſe sõt faits ne ſont que piperies, veu les effects qui apparoiſſent ailleurs. Le meilleur remede pour eſtre bien toſt d'accord, eſt, qu'il vous plaiſe nous mener à demi lieuë de ceux qui deſirent que nous ſortiõs hors du Royaume: & par auenture qu'vne heure apres on en verra ſortir quelque bõne reſolution, car nous ne ſerons iamais bõs amis que nous n'ayõs vn peu eſcrimé enſẽble. Le ſieur de Baucard s'auãça apres, qui eſtoit vn des plus braues gentils-hommes de ce Royaume, & qui auoit du feu & du plomb en la teſte. Monſieur, dit-il, qui laiſſe la partie là perd, & qui la remet: laquelle reigle eſt encores plus vraye au faict q̃ nous maniõs qu'au ieu de la paume. I'ay deſia cinquãte ans ſur la teſte, qui eſt pour auoir acquis vn peu de prudẽce: voila pourquoi il me faſcheroit fort de me voir en pays eſtrãge me promener auec vn curedent en la bouche, & que cepẽdãt quelque petit affetté mié voiſin fit le maiſtre dãs ma maiſon, & s'engraiſſaſt du re-

uenu

uenu. Qui voudra s'en aller s'en aille, quãt à moy, ie mourray en ma Patrie, pour la defenſe des autels & des foyers. Parquoy, Monſieur, ie vous ſupplie & conſeille de n'abandõner tant de gens de biẽ qui vous ont eſleu, & de faire vos excuſes à la Roine, & nous employer bien toſt, cependant que nous auons enuie de mordre. Il y eut apres cela peu de langage, ſinõ vne aprobation de tous. Mais Monſieur le Prince prit la parole, & pour la iuſtificatiõ de ſon offre dit qu'il l'auoit faite, voyãt qu'on le vouloit tacitement taxer d'eſtre cauſe de la guerre, & que ſi ſon abſẽce pouuoit apporter la paix, qu'il l'eſtimeroit bien-heureuſe: car il n'auoit point ſon particulier en recõmandatiõ. Toutesfois qu'il apperceuoit bien, voyant les forces ennemies ſi prochaines, & la reſolution qu'ils auoyẽt priſe, que ſon humilité ſeroit priſe & reputee d'eux à laſcheté, & qu'elle n'apporteroit aucun repos: ains pluſtoſt ruine à la cauſe qu'il maintenoit. Et qu'il eſtoit deliberé de ſuyure leur cõſeil, & de viure & mourir auecques eux. Cela dit, chacun ſe toucha en la main pour cõfirmatiõ. Au ſortir du conſeil, Theodore de Beze, & quelques vns de ſes cõpagnons, luy firent vne

tres-ſage & belle remonſtrance, pour le cõforter en ſa reſolution, lui alleguãs les inconueniens qui s'enſuyuroyẽt de ſe ſeparer & le ſupplierent de ne laiſſer point l'œuure encommencee, à laquelle Dieu donneroit perfectiõ, puis qu'il y alloit de ſon honneur. Au meſme temps arriua au camp de la part de la Roine Monſieur de Freſne, Robertet Secretaire des cõmandemẽs, pour remporter les conditiõs que ledit ſieur Prince demanderoit pour ſon iſſuë. Auquel il reſpondit que l'affaire eſtoit de poids, & qu'il n'eſtoit encores reſolu, d'autant que pluſieurs murmuroyẽt, & la concluſion priſe, on la feroit ſçauoir à la Roine, ou lui-meſmes la lui porteroit. Robertet conut au langage de quelques particuliers, qu'il y auoit du changement & s'en retourna trouuer la Roine, pour l'auertir qu'il falloit autre choſe que du papier, pour le mettre dehors: laquelle ſe retira apres.

Obſeruatiõ ſur ce faict

De ce faict ici les Princes & les grands doyuent tirer inſtruction de ne s'obliger de promeſſe en affaires qui ſont de poids, ſans auoir premier bien conſulté auec les ſages. Car encor qu'õ ſoit pouſſé de bõne intention, cela n'empeſche pas qu'on ne choppe

choppe en quelque maniere en ce que la soudaineté fait negliger plusieurs circonstances qui se doyuẽt considerer. Et quãd biẽ on obseruerpit tout ce qui est requis, si est-ce que plusieurs le peuuent encores mieux faire. La dignité de la cause qui s'agit est aussi quelquesfois telle & la quantité des associez si grande, qu'il faut mesmes que les superieurs deferẽt à l'vn & à l'autre. Ils doyuẽt aussi imaginer que ceux à qui on promet, bien que ce soyent choses desraisonnables, ne laissent de se tenir offensez, & de se plaindre, s'ils voyẽt qu'õ manque à l'accomplissement d'icelles.

Par quelle action la guerre commença à s'ouurir manifestement entre les deux armees.

PENDANT que les pourparlez, dont il a esté fait mention, se cõtinuoyent, il y eut quasi touſiours des suspensions d'armes d'vne part & d'autre, qui causa qu'on n'entreprint rien és enuirons de Paris & d'Orleans. Mais ayant le Prince de Condé & les siens conu que les paroles estoyẽt trop foibles pour remedier aux alteratiõs presẽtes, il determina d'y adiouster les effects. Parquoy incõtinẽt apres q̃ la resolu

Resolution de M. le Prince de charger ses ennemis.

tion fut prise sur l'offre faite à la Roine, il retira à part sept ou huit des principaux Capitaines pour auiser aux moyens plus propres pour venir aux mains auec les ennemis : car les trefues estoyent faillies le iour precedent. Tous opinerent qu'il les falloit preuenir par diligence, veu q̃ deux choses fauorisoyent grandemẽt: l'vne que Messieurs de Guise, Cõnestable, & Mareschal S. André estoyẽt alors absens de l'armee, & n'y auoit que le Roy de Nauarre qui y fust: l'autre, que les compagnies des gens d'armes logeoyent fort escartees du corps d'icelle, que de marcher le iour vers eux, leurs cheuaux legers ou fourrageurs leur donneroyẽt aduertissement, mais faire vne grande diligẽce la nuict, & arriuer à la Diane, indubitablement on les surprẽdroit. Et cõbiẽ qu'ordinairemẽt on ne visti gueres donner de camisades aux armees, d'autant plus faciles à executer estoyent-elles, pource qu'on s'en gardoit moins. Et quãt au chemin, qu'il estoit tres-facile, n'y ayant que campagne raze iusques à eux.

Efforts pour l'execution de ceste resolution.

Vne heure apres le camp partit, & arriua à la Ferté de bõne heure, où les Chefs dirent aux Capitaines leur ietention, àfin qu'ils fissent vestir leurs soldats de chemi

ses

ſes & les diſpoſaſſent à ſe bien porter en ceſte magnanime entrepriſe. Sur les huit heures du ſoir les troupes eſtoyent ia aux chãps, leſquelles apres auoir fait les prieres publiques (ſelõ la couſtume d'alors de ceux de la Religion) ſe mirent à marcher auec vne ardeur de courage, que ie puis affermer auec verité n'ẽ auoir iamais veu en gens de guerre de plus grande. Auant le deſlogement ſe commit vn acte tres-vilain d'vn forcement de fille par vn gentil homme, dont la qualité & la brieueté du temps empeſcherẽt de faire le chaſtimẽt. Ce qui fit que beaucoup de gens de bien prindrẽt de là vn mauuais preſage de l'entrepriſe. L'ordre qui fut donné pour combatre eſtoit tel: car on preſumoit ſurprendre les ennemis dans le logis. Premieremẽt Monſieur l'Admiral marchoit à la teſte auec huit cens lances, & deuoit renuerſer toute la cauallerie qu'il rencõtreroit en armes. Apres ſuyuoyẽt douze cens harquebuſiers en quatre troupes, ayans charge d'attaquer les corps de garde de l'infanterie ennemie: puis donner dans leur quartier. Apres marcheroyent huit cens harquebuſiers pour ſe ſaiſir de l'artillerie ſuyuis de deux gros bataillõs de picques.

Puis Monsieur le Prince de Condé venoit auec plus de mille cheuaux en quatre esquadrõs auec le reste de l'harquebuserie. Il faut entendre que partant à l'heure qu'on fit, par raison on deuoit arriuer au logis des ennemis à trois heures du matin Car il n'y auoit que belle campagne, & nuls passages estroits, & en vne heure & demie les gens de pied pouuoyent faire vne lieuë. Mais apres en auoir marché deux, les guides reconurẽt qu'ils s'estoyẽt escartez du chemin, & en pẽsant se redresser, ils se fouruoyerent dauantage, demeurans comme esperdus, sans sçauoir où ils estoyent, au grand desplaisir des Chefs. Somme, qu'ayans cheminé iusques à vne grand' heure du iour, on trouua qu'on estoit encor à vne iieuë du camp des ennemis, duquel les batteurs d'estrade, ayans apperçeu la teste de l'armee du Prince, retournerent en toute diligence y dõner vne chaude alarme. On prit conseil de ce qu'il conuenoit faire. Mais en ces entrefaites on entẽdit les canonnades redoublees qui se tiroyent dudit camp, pour signal à leur cauallerie de s'y venir ioindre. Ce qui fit rompre le dessein de passer outre, veu qu'õ estoit descouuert, & qu'il y auoit

encores

encores loin à marcher : mais s'il n'y euſt eu que demi lieuë, on auoit deliberé de paſſer outre, & combatre. Voila commẽt vne entrepriſe, qui en apparẽce eſtoit biẽ certaine fut toute roinpue.

Ie me ſuis enquis à quelques ſuffiſans Capitaines qui eſtoyent en l'armee contraire, ce qu'ils penſoyẽt qui euſt deu ſucceder, ſi ceux de la Religion fuſſent arriuez à temps. Ils m'ont confeſſé qu'ils euſſent combatu: cependant qu'ils eſtoyent preuenus, eſtans ſeparez de leurs Chefs plus affectiõnez, & de la pluſpart de leur cauallerie. Mõſieur le Mareſchal d'Anuil le eſtoit logé à la teſte de l'armee Catholique, auecques la cauallerie legere, qui eſt vn tres-vigilãt & entẽdu Chef de guerre, lequel m'a dit auſſi auoir eſté en armes & en ceruelle bonne partie de la nuict: neantmoins ſi tout le gros euſt donné à tẽps que leur armee eſtoit en hazarũ. Dequoy il ne faut faire aucune doute. Car encor q̃ les euenemẽs militaires ſoyent fort incertains, ſi eſt-ce que le deſauãtage d'eſtre ſurpris mõſtroit vne apparente perte de celui qui ſe laiſſoit ſurprendre. Toute la coulpe fut iettee ſur les guides, leſquels pour s'excuſer diſoyẽt que Mõſieur d'An-

Quel ſucces ceſte entrepriſe pouuoit auoir & ce qui auint le lẽdemain.

delot,ayant dés le partir du logis mis ſon infanterie en bataillons, cela l'auoit rendue plus tardiue à marcher. Mais i'eſtime que telle excuſe eſtoit plus ſubtile que veritable,veu qu'il n'y auoit ni haye ni buiſſon qui donnaſt empeſchement. Toutesfois elle auroit eu poids ſi le païs euſt eſté plus ſerré. Les deux armees demeurerẽt en ordre,combien qu'elles fuſſent vn peu eſloignees l'vne de l'autre,iuſques à deux heures apres midi. Apres Mõſieur le Prince de Condé s'alla loger à Lorges, diſtãt d'vne petite lieuë d'eux. Et le Roy de Nauarre mãda en toute diligẽce à Meſſieurs de Guiſe & Conneſtable, qui eſtoyent à Chaſteaudun,ce qui eſtoit ſuruenu. Leſquels le vindrent trouuer incontinent. Or eux craignans d'eſtre aſſaillis de nuict, à cauſe que l'armee du Prince de Condé eſtoit forte de gens de pied,& que leur logis eſtoit mal propre pour cauallerie, ils firẽt mettre à la teſte de leur place de bataille ſur l'auenuë, cinq ou ſix gros monceaux de fagots auec force paille deſſous, pour y faire mettre le feu ſi on les alloit attaquer, àfin qu'à la clarté deſte lumiere l'on peuſt tirer trois ou quatre volees d'artillerie: ce qui euſt grandement endóma-

gé les

gé les assaillans. Aucūs y a qui desdaignēt telles inuentions. Neantmoins elles peuuent seruir quelquefois. Le lendemain, ils se mirent encor en bataille sans se voir, & n'y eut que les cheuaux legers qui escarmoucherent. Mais les Chefs des deux costez voyans qu'il estoit bien mal-aisé de s'entre-surprēdre, & leurs logis estre fort incommodes, attirez aussi par vne espece de necessité de prēdre quelques villes, qui leur seruoyent grandement pour la cōtinuation de la guerre, cōme Blois & Boisgency, chacū enuoya son bagage & artillerie vers icelles dés le matin : & apres le midi les armees s'y acheminerent, se separans en ceste sorte sans combat ni perte.

Accident fauorable aux ennemis de M. le Prince.

Ie veux raconter vn accident, qui suruint deux heures apres ce despart, que s'il fust auenu lors qu'elles estoyent plus voisines, parauenture que le Prince de Cōdé eust esté en danger d'estre desfait. Ce fut vne pluye & vn orage, qui dura pres d'vne heure, si horrible que ie sçai qu'en quatre mille harquebusiers, qu'il y auoit, dix n'eussent peu tirer: & si la pluspart se retirerent pour cercher le couuert, qui estoit vne occasion à souhait, qui presentoit la victoire aux Catholiques, tāt pource qu'ils estoyēt puissans en cauallerie, que pource

que le vent & la pluye donnoyent si viuement au visage de leurs contraires, que les plus mordans d'eux estoyent bien empeschez de resister à ceste fureur du temps. C'est ici au vrai ce qui se passa du costé de ceux de la Religion, en ceste expedition. Mais les particularitez qui suruindrent en l'armee du Roy de Nauarre, il appartient proprement à ceux qui estoyent en icelle, & les peuuent auoir sceuës, de les descrire.

De la bonne discipline qui fut obseruee parmi les bandes, tant de cheual que de pied, de Monsieur le Prince de Condé seulement l'espace de deux mois. Puis de la naissance de la Picoree.

Cause de ceste bonne discipline.

ALors que ceste guerre cõmença, les Chefs & Capitaines se resouuenoyẽt encor du bel ordre militaire, qui auoit esté practiqué en celles qui s'estoyent faites sous le Roy François, & Henri son fils, & plusieurs soldats en estoyẽt aussi memoratifs: pour laquelle occasion il semble que ceux qui prindrent les armes se contenoyent aucunement en leur deuoir. Mais ce qui eut plus de force à ceste effect, furent les cõtinuelles remõstrances és predications, où ils estoyent admonestez de ne les employer

ployer à l'oppreſſion du pauure peuple, & puis le zele de religiõ, dõt la plus grãd' part eſtoyẽt menez, auoit alors beaucoup de vigueur. De maniere que ſans aucune contrainte chacun ſe bridoit volontairement pour ne cõmettre point ce que ſouuentesfois l'horreur des ſupplices ne peut empeſcher: & principalement la Nobleſſe ſe monſtra, à ce commencement, tres-digne du nom qu'elle portoit, car marchant par la campagne (où la licẽce de viure eſt ſans comparaiſon plus grãde que dans les villes) elle ne pilloit point ni ne battoit ſes hoſtes, & ſe contentoit de fort peu. Et les Chefs, & la pluſpart d'icelles, qui de leurs maiſons auoyent apporté quelques moyens, payoyent honneſtement. On ne voyoit point fuir perſonne des villages, ni n'oyoit-on ne cris ne plaintes. Sõme, c'eſtoit vn deſordre treſ-bien ordõné. Quãd il ſe cõmettoit vn crime en quelque troupe, on banniſſoit celui qui l'auoit commis, ou on le liuroit és mains de la Iuſtice, & les propres compagnons n'oſoyent pas meſmes ouurir la bouche pour excuſer le criminel, tant on auoit en deteſtation les meſchãcetez, & eſtoit-on amateur de vertu. Au camp de Vauſſoudun pres Orleãs.

où le Prince de Condé seiourna pres de quinze iours, l'infanterie fit voir qu'elle estoit touchee du mesme sentiment: elle estoit logee en campagne, & le nombre des enseignes ne passoit trentesix.

Particularitez notables d'icelle

Ie remarquai alors quatre ou cinq choses notables. La premiere est, qu'entre ceste grãde troupe on n'eust pas ouy vn blaspheme du nó de Dieu. Car lors que quelqu'vn, plus encor par coustume que par malice, s'y abãdonnoit, on se courrouçoit asprement contre lui: ce qui en reprimoit beaucoup. La secõde, on n'eust pas trouué vne paire de dez, ni vn ieu de cartes en to' les quartiers: qui sont des sources de tant de querelles & de larcins. Tiercemẽt, les femmes en estoyent bãnies, lesquelles ordinairemẽt ne hantent en teles lieux sinon pour seruir à la dissolution. En quatrieme lieu, nul ne s'escartoit des enseignes, pour aller fourrager: ains tous estoyẽt satisfaits des viures qui leur estoyent distribuez, ou du peu de solde qu'ils auoyent receu. Finalement, au soir & au matin, à l'assiete & leuemẽt des gardes, les prieres publiques se faisoyent, & le chant des Psalmes retẽtissoit en l'air. Esquelles actions on remarquoit de la pieté en ceux qui n'ont pas accoustumé d'en auoir beaucoup és guerres:

Et

Et combien que la iuſtice fuſt alors ſeuerement executee, ſi eſt-ce que peu en ſentirent la rigueur, pource que peu de deſbordement parurent. Certainement pluſieurs s'esbahiſſoyent de voir vne ſi belle diſpoſition: & meſmemẽt vne fois feu mõ frere le Sieur de Teligni, & moy, en diſcourãt auec M. l'Admiral, la priſmes beaucoup. Sur ce il nous dit, C'eſt voire vne belle choſe, moyẽnant qu'elle dure: mais ie crains que ces gens icy ne iettent toute leur bonté à la fois, & que d'ici à deux mois il ne leur ſera demeuré que la malice. I'ay commandé à l'Infanterie long temps, & la conois: elle accomplit ſouuẽt le prouerbe qui dit, De ieune Hermite, vieux Diable: ſi celle-ci y faut, nous ferõs la croix à la cheminee. Nous nous miſmes à rire, ſans y prendre garde dauantage, iuſques à ce que l'experience nous fit conoiſtre qu'il auoit eſté prophete en ceci.

Le premier deſordre qui arriua, fut à la priſe de Boiſgency, qui fut emportee des Prouẽçaux, par deux trous qu'ils firẽt à la muraille à la ſappe: là où ils exercerẽt plus de cruauté & de pillerie ſur ceux de la Religion habitans d'icelle, qui n'auoyent peu ſortir, que contre les ſoldats

Commẽcemens de deſordres.

Catholiques qui la defendoyent: meſmement il y eut des forcemens de femmes. C'eſt exemple ſeruit de planche aux Gaſcons, qui monſtrerent quelque tẽps apres qu'ils ne vouloyent pas eſtre ſurmontez à iouer des mains. Mais le Regimẽ de M. d'Yuoy, qui eſtoit tout de François, s'eſcrima encor mieux que les deux autres: comme s'il y euſt prix propoſé à celui qui pis feroit. Ainſi perdit noſtre Infanterie ſon pucellage, & de ceſte coniõction illegitime s'enſuyuit la procreation de Madamoiſelle la Picoree, qui depuis eſt ſi bien accreuë en dignité qu'on l'appelle maintenant Madame. Et ſi la guerre ciuile continue encor, ie ne doute point qu'el le ne deuienne Princeſſe. Ceſte peruerſe couſtume s'alla incontinent ietter au milieu de la Nobleſſe: vne partie de laquelle ayant gouſté des premieres friandiſes qu'elle adminiſtre, ne voulut plus ſe repaiſtre d'autre viande. En ceſte maniere le mal de particulier deuint general, & al la touſiours de plus en plus infectant le corps vniuerſel.

Remedes qui y furẽt appliquez.

I'ay ſouuentesfois veu adiouſter des remedes pour penſer corriger la malignité de ceſte humeur. Mais cõbiẽ qu'ils profi taſ-

taſſent aucunemẽt, ſi n'auoyent-ils la force de la forcer. Entre autres, Monſieur l'Admiral ne s'y eſt point eſpargné, qui eſtoit vn fort propre medecin pour guerir ceſte maladie. Car il eſtoit impiteux, & ne falloit point par excuſes friuoles penſer eſchapper eſtant coulpable : car elles n'eſtoyent point vallables deuant lui. Au voyage qu'il fit en Normandie, il fut aduerti qu'vn Capitaine d'Argoulets auoit ſaccagé vn village, où il enuoya incontinent, & ne peut-on attraper que le Chef & quatre ou cinq ſoldats qui receurent leur condamnation incontinent, & les fit attacher bottez & eſperõnez, & la caſaque ſur le dos, auec le drapeau pour enſeigne. Et puis pour enrichir le trophee il leur fit mettre aux pieds les deſpouilles conquiſes, comme robbes de femme, linceux, nappes, entremeſlez de poules & iambons : ce qui ſeruit d'aduertiſſement & d'eſcrit en groſſe lettre à tous ceux qui ſe meſloyent de meſme meſtier, de ne ſe gouuerner comme ceux-là. On ne vid iamais gens plus ſages qu'on fut apres, tant qu'vn mois dura. Mais on retourna depuis à l'exercice des bonnes couſtumes, que ſans ſeuerité on ne ſçau-

roit faire oublier. Ie dirai auſſi en faueur des bandes Catholiques qu'elles eſtoyent auſſi à ce commencement bien policees, & peu mal-faiſantes au peuple : entre leſquelles la Nobleſſe reluiſoit. Mais de dire combien de temps elles perſeuererent, ie ne ſçai pas bonnement : toutesfois i'ai entendu qu'elles mirent tout incontinent les voiles au vent, & prindrent la meſme route des autres. Encore que quelquefois nos deſordres nous appreſtent à rire, ſi eſt-ce qu'il y a bien plus d'occaſion d'en plorer, voyant vn ſi grand nombre de ceux qui manient les armes, meriter par leurs mauuais comportemens, de porter pluſtoſt le nom de brigands que de ſoldats.

Pour quelles raiſons l'armee de Monſieur le Prince de Condé ſe diſſipa apres la priſe de Boiſgency Et comme il tourna ceſte neceſſité en vtilité, & du deſſein de celle du Roy de Nauarre.

Meſcontẽtement en l'armee de M. le Prince.

LEs principaux Capitaines du parti de ceux de la Religion, qui auoyẽt conoiſſance des affaires du monde, preuoyoyent biẽ que leur armee ne demeureroit pas long temps en corps, pource

pource qu'vne partie des fondemens neceſſaires defailloit, & craignoyent ceſte diſſipation, comme on craint qu'vn grand cheſne, qui eſt esbranſlé des vents, ne face ſa cheute ſur quelq̃ muraille pour la briſer, ou accabler ſous ſoy quantité d'autres petits arbriſſeaux portãs fruict. Pour ceſte occaſion auoyẽt ils touſiours cõſeillé qu'on tẽtaſt le combat, lors qu'il eſtoit en vigueur, à quoy on faillit. Or apres la priſe de Boiſgency, qu'on vid que l'armee contraire s'eſtoit placee à Blois, qui eſt ſituee ſur le beau fleuue de Loire, & que la guerre s'en alloit tirer à la longue, l'ardeur premiere cõmença à s'attiedir. Auſſi vindrent lors à faillir les moyens pour ſoudoyer les gens de guerre, leſquels auoyent deſia conſumé tous ceux qu'on auoit peu r'amaſſer, tant à Orleãs qu'autres endroits. Ceſte neceſſité ouurit la porte à pluſieurs meſcõtentemẽs. la pluſpart deſquels auoyent des fondemẽs fort legers: cõbien q̃ le principal mouuement procedaſt de l'impatiẽce naturelle de la nation Françoiſe, laquelle ne voyant prõptement les effects de ce qu'elle a imaginé ſe deſgoute & murmure. Ie ne veux point celer qu'aucũs meſmes des princi-

paux de la Noblesse, trop amateurs de leurs biens, ou ayans des esperances vn peu ambitieuses, ou pour estre trop delicats, voulãs cacher ces defauts mirent en doute la iustice de la guerre. Ce qu'ayant este conu, on les pria de se retirer, de peur que leur propos n'alterassent la volonté des autres. Et quãt au gros de la Noblesse, qu'on ne pouuoit entretenir ni placer es garnisons voisines, & qui pouuoyẽt seruir ailleurs, on auisa de les employer en leurs Prouinces, où les affaires balançoyẽt entre ceux de la Religion & les Catholiques, & principalement en Poictou, Xaintõge, & Angoulmois. Là enuoya-on le Conte de la Roche-foucaut, à Lyon le Sieur de Soubize, & à Bourges le sieur d'Yuoy auec son Regimen. Et d'autãt q̃ c'estoit vne chose notoire q̃ les Allemãs, Suysses & Espagnols entroyẽt ia en Frãce pour le secours des Catholiques, Monsieur d'Andelot fut aussi enuoyé en Allemaigne, & le sieur de Briquemaut en Angleterre, pour tirer de là ce qu'on pourroit de faueur & d'aide. Par ce moyen la ville d'Orleans demeura asseuree & deschargee de ce qui l'eust trop greuee: & les negotiatõs estrãgeres furent tresbiẽ establies,

blies, & remedia on à la cõseruation des Prouinces, desquelles on receuoit faueur. Ainsi furẽt desmeslees les difficultez qui suruindrent lors du costé du Prince. De façon que l'esperãce du succes de la guerre n'en diminua pas beaucoup. De quoy ie ne m'estonne pas. Car puis qu'es affaires extremes les hommes prudens & magnanimes trouuẽt les remedes, pourquoy desesperer-oit-on en celles qui ne sont encores paruenues à ce degré-là? Cependant, en matiere de guerre, faute d'argẽt est vn incõuenient qui n'est pas petit. Cestui-là n'est pas moindre d'auoir à manier gens volontaires: car c'est vn fardeau sur soy tres-mal-aisé à porter, & par lequel on est aucunefois accablé, & nul ne le sçait qui ne l'a esprouué.

Le Roy de Nauarre, & les Chefs ioints auec lui, considerãs qu'il ne faloit perdre le tẽps, qui doit estre cher à ceux qui ont les forces en la main, rengroſſirent leur cãp, tant de Frãçois q̃ d'estrãgers: & supplierẽt la Roine de faire venir le Roy en l'armee, à fin q̃ les Huguenots qui disoyẽt que c'estoit celle du Roy de Nauarre, ou de Monsieur de Guise fussent contraints de l'appeller celle du Roy. Aussi

De la prise de Bourges, & du conseil tenu pour assieger Orleãs.

pour authoriſer la guerre dauantage, qui ſe faiſoit ſous ſon nom: ce qu'elle fit. Et ſe trouuerent à Chartres, ou fut priſe reſolution d'aller attaquer Bourges, auãt qu'õ l'euſt fortifiee. Car vne ſi puiſſante cité, qui n'eſt qu'à vingt lieuës d'Orleans, accõmodoit trop (cõme ils diſoyent) les afaires du Prince de Condé. Ils s'y acheminerent, & l'ayant attaquee, elle ne fit tant de reſiſtãce qu'on eſperoit, dont elle tomba entre leurs mains. Apres eſtans enflez & ioyeux de ceſte ſoudaine victoire, qui eſtoit (diſoyẽt ils) vn bras coupé à ceux de la Religion, ils entrerent en deliberation de ce qu'ils deuoyent faire: car pluſieurs preſſoyent fort d'aller attaquer Orleans. Et voici quelles eſtoyẽt leurs raiſõs, Que les deux Chefs qui faiſoyẽt mouuoir tout le corps contraire, à ſçauoir le Prince de Condé & l'Admiral, eſtoyent dedans, & que les prenãt, il ſeroit apres facile de le rendre immobile. Que les eſtrangers qui ouuroyẽt les yeux, & fretilloyẽt pour entrer en France, oyans ſeulemẽt dire qu'el le ſeroit aſſiegee, perdroyent la volonté d'y venir. Qu'ils auoyent aſſez de gens pour commencer le ſiege. Car mettans deux

deux mille hõmes bien fortifiez dedãs le portereau, pour brider la ville de ce costé là, il leur restoit encores dix mille hommes de pied, & trois mille cheuaux, qui suffisoyent, attendant les autres forces, qu'on faisoit acheminer. Finalement que la ville n'estoit forte, d'autant qu'il n'y auoit nuls flancs qui valussent, ni bon fossé, ni aucune contr'escarpe: seulemẽt y auoit vn rempar, dans lequel auec trente canõs en six iours on pourroit faire deux cẽs pas de bresche. Mais si vous donnez temps, disoyent-ils, à ces Huguenots de paracheuer leurs fortifications, où ia ils trauaillent, il nous sera impossible de l'emporter. Qu'õ se souuinst que ladite ville n'estoit pas seulement vne petite espine dedans le pied de la France, ains plustost vne tres-grosse sagette, qui lui perçoit les entrailles, & l'empeschoit de respirer.

Les autres qui estoyent d'opinion contraire, repliquoyẽt en ceste sorte, que par les intelligences qu'ils auoyent à Orleans ils sçauoyent de certain que les deux Régimens Gascons & Prouençaux estoyent demeurez dedãs, qui passoyent trois mille soldats. Plus, cinq ou six cens autres soldats qui s'y estoyent retirez de ceux qui

Raisons de ceux qui ne furent pas d'auis qu'õ assiegeast si tost Orleãs: ains d'aller à Rouan.

estoyent dans Bourges. Et outre cela il y auoit quatre cẽs gentils-hommes, puis les gens de la ville qui portoyent les armes, qui n'estoyent pas moins de trois mille. Tout lequel nombre faisoit plus de sept mille hommes, sans y comprendre encor, disoyent-ils, ceux qui se viendroyent ietter dedans, s'ils oyoyent quelque bruit qu'on la vinst assieger. Qu'vne ville n'estoit pas prenable où il y auoit tel nombre de gẽs & grosse prouision de viures. Dõcques qu'il n'y auoit nul propos, auec douze mille soldats, de s'aller planter deuant. veu le grand nombre des camps separez qu'il conuenoit auoir pour la bien fermer. D'auãtage, que ce seroit s'embarquer sans biscuit d'entreprendre tel ouurage, sans estre accompagné de deux cẽs milliers de poudre, douze mille balles, & deux mille piõniers, & que toute la puissance du Roy ne pourroit ramasser cela d'vn mois. Mais qu'il y auoit d'autre besongne ailleurs pl^e facile à tailler, à quoi il estoit besoin de pouruoir : qui estoit d'oster la ville de Rouan aux ennemis, pẽdant qu'elle estoit encor foible, en laquelle les Anglois attirez par eux pourroyent faire vne grosse masse d'armee, pour se ietter apres où ils vou-

voudroyent, & qu'il faloit promptement aller couper ceſt autre bras. Et quant aux forces que pouuoit amener le ſieur d'Andelot, qu'enuoyant à l'encontre d'eux quinze cens cheuaux, & quatre mille harquebuſiers qui ſeroyent fauoriſez des païs villes, & riuieres, ils ſuffiroyent pour les repouſſer, ou tailler en pieces. Et auenant qu'on en fuſt venu à bout, alors ce ſeroit le vrai tẽps d'aller, & ſans crainte d'eſtre moleſtez, plãter vn memorable ſiege deuant Orleans, pour l'auoir promptement par viue force, ou plus tard par la mine & la ſappe, où à la longue en faiſant des forts à l'entour. Ce dernier auis le gagna, & fut ſuiui: & pour dire ce qu'il m'en ſemble, ie trouue qu'il eſtoit le meilleur. Car dans la ville y auoit pour la defenſe plus de cinq mille eſtrãgers, ſans les habitans, & abondance de munitions, & les rauelins commencez, & les fortifications des iſles eſtoyent quaſi parfaites. Vrai eſt que Monſieur le Conneſtable, qui eſtoit vn grand Capitaine, diſoit qu'il ne vouloit que des pommes cuites pour les abatre: mais quãd on l'eut amené là pour les voir, il confeſſa qu'il auoit eſté mal informé. Souuẽtesfois nos Chef deuiſoyent entr'eux du ſiege.

Mais Monsieur l'Admiral s'en mocquoit disant que d'vne ville, qui peut ietter trois mille soldats en vne sortie on ne s'en peut accoster pres qu'auec peril, ni moins en approcher l'artillerie. Et que l'exemple de Mets & de Padouë, où deux grands Empereurs receurent honte, pour auoir attaqué des corps trop puissans, estoit vn beau miroir pour ceux qui veulent assaillir places qui sont bien pourueuës.

Que sans le secours estranger qu'amena Monsieur d'Andelot, les affaires de ceux de la Religion estoyent en tres mauuais estat, & les courages de plusieurs fort abatus, tant pour la prise de Bourges & Rouan, que pour la desfaite de Monsieur de Duras.

De la prise de Rouan.

IL desplaisoit merueilleusement au Prince de Cõdé, entẽdãt d'heure à autre le progrez de l'armee deuant Rouan, dequoi il n'auoit moyẽ de secourir vne cité si principale, & dont il voyoit vne perdition apparente. Ce qu'il estimoit lui deuoir diminuer de sa reputation. Et tout son recours estoit de mander souuent à Monsieur d'Andelot qu'il diligentast son retour, & gardast de se laisser surprendre aux forces qui l'attendoyent.

Mais

Mais comme toutes negotiations en Alemagne ſont longues, beaucoup de temps s'eſcoula, qui donna moyẽ à ſes aduerſaires de s'auantager ſur lui, meſmemẽt par la priſe de laditeville: laquelle fut aſſaillie courageuſemẽt, & defendue auec grande obſtination. Ces grands Chefs de guerre, qui auoyent par le paſſé pris des villes ſi fortes, cõme Danuilliers, Mariembourg, Calais, & Thionuille, iugeoyent qu'vne ſi mauuaiſe place, ſi fort dominee, & ſans aucune fortification qui valuſt au premier bruit des canõs s'eſtonneroit. Mais par la reſiſtance que fit le fort de ſaincte Catherine, qui defendoit la montagne, ils conurent qu'il y auroit de l'affaire à chaſſer les pigeons de ce colombier. Il y auoit dedãs auec le Conte de Montgommery ſept ou huit cens ſoldats des vieilles bandes, & deux enſeignes Angloiſes, commandees par le Seigneur Kilgré, qui firent tous merueilleux deuoir, cõbiẽ que l'artillerie qui battoit en courtine les endommageaſt fort. Car le iour du grand aſſaut ceux de dedãs perdirent par icelle plus de quatre cens ſoldats, qui eſt vn treſ-grãd nombre. Il fut dõné encor vn autre faux aſſaut ſans ordre. Mais au troiſieme, elle fut empor-

tee. I'ay entendu que Monſieur de Guiſe cõmãda à ceux qui auoyẽt la teſte, s'ils forçoyent le rempar, qu'apres ils ne couruſſent pas desbãdez, par ci & par là, comme le butin d'vne ſi riche ville y attiroit chacun: mais qu'ils marchaſſent par pluſieurs corps, de deux & de trois cẽs hõmes droit à la place: & que s'ils la trouuoyent abandõnee, alors le ſoldat pouuoit cercher ſon auanture. Car il craignoit que gens qui auoyent ſi courageuſemẽt combatu, fiſſent là encor quelque dernier effort: ce quitoutesfois n'aduint pas. Neantmoins ſi fut-ce vne ſage preuoyãce. Car on a veu en d'autresvilles que les aſſaillãs ayãs penetré iuſques à la place, auoyẽt eſté repouſſez par delà le rempar, auecques vn grand meurtre de ceux qui s'eſtoyent eſcartez pour piller. On dit auſſi que le ſac ne dura que trois iours, ordre qu'on doit tenir aux villes qu'on veut cõſeruer, à ſçauoir vn iour entier pour butiner, vn autre pour emporter, & l'autre pour compoſer. Mais en ces affaires-là, les Superieurs abregent ou alongent le terme, ſelon qu'ils veulent, & qu'ils conoiſſent qu'ils pourront faire obeïr. Laquelle obeiſſãce ſe mõſtre biẽ plus ſtoſt es petites places pauures, qu'es grandes villes opulẽtes. Ce fut là l'vn des prin-

cipaux actes de nos premieres tragœdies, d'autant plus remarquable qu'vn Roy y fut tué, quatre mille hommes, tant d'vne part que d'autre, morts ou bleſſez: & la ſeconde ville de la France en richeſſe, toute ſaccagee. La nouuelle en fut bien triſte au Prince de Condé, meſmement pour ſon frere. Il lui deſpleut beaucoup auſſi de ce qu'on fit pendre trois perſonnages excellens en armes, en Loix, & en Theologie: à ſçauoir, Decroze, Mandreuille, & Marlorat: auſſi ceux de la Religion eſtans irritez d'vne telle ignominie, taſcherent de s'en reuencher ſur d'autres priſonniers, qui auoyent eſté pris, dont l'vn eſtoit cõſeiller de la Cour de Parlement de Paris. & l'autre Abbé. Les Catholiques diſoyẽt que le Roy pouuoit faire pendre ſes ſuiets rebelles. Les Huguẽnots reſpondoyent que les haïnes d'ãutruy eſtoyẽt couuertes de ſon nom, & qu'ils feroyent de tel pain ſouppe, comme dit le prouerbe. On doit cependãt auoir deſplaiſir, voire hõte d'vſer, de ſi rigoureuſes reuenches. Mais plus honteux eſt-il beaucoup pour vouloir raſſaſier ſon courroux, donner commencement à vne nouuelle cruauté. Ce ne ſeroyẽt pas guerres ciuiles que les noſtres, ſi elles ne pro-

duiſoyent de tels fruicts.

De la route des troupes du ſieur de Duras.

Peu de temps apres Monſieur le Prince de Condé entendit la route d'vne petite armee de Gaſcõs que le ſieur de Duras lui amenoit, où il n'y auoit pas moins de cinq mille hõmes, qui fut desfaite par le ſieur de Monluc. ce qui redoubla encores ſon ennui. Mais il ne perdoit pas ni le courage ni la contenãce es aduerſitez. Le malheur auint au ſieur de Duras, pour deux raiſons principales, à ce que i'ay ouy dire. L'vne que pour vouloir trainer deux canõs, quãt & ſes troupes il marcha peſamment. L'autre, que pour la commodité de ceſte artillerie, il s'amuſa à battre par le chemin quelques chaſteaux, où il y auoit grãd butin. Ce qui donna temps à ſes ennemis de le r'atteindre: leſquels eſtans puiſſans en cauallerie, & lui foible, le renuerſerent incontinent. Ceux qui ont à mener vn ſecours ſe doyuẽt deliurer de gros bagage, & rendre leur expedition courõnee auec ques la diligence.

Deſſeins de M. le Prince de Condé, non executez à

En ces entrefaites, i'ay ſouuenance, oyãt deuiſer de ces choſes, que Monſieur l'Admiral dit à Monſieur le Prince de Condé qu'vn mal-heur eſtoit touſiqurs ſuyui d'vn autre, mais qu'il faloit attendre la

troiſi-

troisiéme auanture, entendant du passage de son frere, & qu'elle les releueroit ou abatroit du tout. Aussi eux s'attendoyent, si le mal lui fut auenu, d'auoir le siege, & en tel cas ils auoyent pris vne resolution fort secrette, que l'vn d'eux s'en iroit en Alemagne, pour s'efforcer d'y releuer encore quelque secours: & auiserét que Monsieur le Prince de Cõdé, pour la grandeur de sa maison, auroit beaucoup plus d'efficace pour persuader les Princes protestans de la Germanie, de lui assister en vne cause où eux-mesmes auoyent quelque participation. La difficulté estoit du moyen de l'y conduire seurement. Mais aucuns gentils-hommes se trouuerét qui monstrerét euidemment qu'allant de maison en maison de ceux qui fauorisoyent son parti, & marchant la nuict & reposant le iour, il estoit facile de passer, ayant vingt cheuaux & non plus. Mais il ne fut besoin de tenter ce hazard, pource qu'à dix ou douze iours de là, ils eurent nouuelles que Monsieur d'Andelot, ayant passé les principales difficultez de son voyage, estoit à trente lieuës d'Orleans. Elle fut secondee d'vne autre: à sçauoir, que le Cõte de la Rochefoucaut, suyui de trois cens gentils-hom-

cause du secours amebatroit du tout.

né par le sieur d'Andelot.

mes& des reliques de l'armee du sieur de Duras, seroit bien tost ioint à lui. Le Prince de Condé dit alors, Nos ennemis nous ont donné deux mauuais eschecs, ayans nos rocs (entendant Rouan & Bourges.) I'espere qu'à ce coup nous aurons leurs cheualiers, s'ils sortẽt en campagne. Il ne faut point demander si chacun sautoit & rioit à Orleans: car c'est la coustume des gens de guerre de se resiouïr, plus ils ont de moyen de faire du rauage, & du mal à ceux qui leur en font, tant l'ire est puissante en leur endroit. Et cõment n'auroyent ils quelquesfois les affections tachettees de sang, veu que plusieurs gens d'Eglise les ont si rouges de la teinture de vengeãce, au cœur desquels ne deuroit resider que charité?

Du dessein que prit Monsieur le Prince de Condé voyant ses forces estrãgeres approcher & comme il s'alla presenter deuant Paris, où ayãt seiourné onze iours sans faire nul effect, il s'achemina vers la Normandie.

Achemi-nement de l'armee de M. le Prin

POVRCE que les bons conseils sont les sources d'où deriuẽt les belles executiõs, & les accroissemens des forces sont les instrumens qui seruent

seruent pour y paruenir: cela fit que Mes- *ce vers Pa*
sieurs le Prince & Admiral sentãs les leurs *ris.*
estre proches, penserent en eux mesmes à
eslire quelque bon dessein. En fin, auec-
ques leurs plus cõfidens, ils delibererẽt de
marcher diligẽmẽt vers Paris, nõ en intẽ-
tiõ de la forcer (car ils se doutoyẽt biẽque
les ennemis ietteroyent incontinent leur
armee dedãs) ains pour faire crier les Pa-
risiens, qu'ils estimoyent les soufflets de
la guerre, & la cuisine dont elle se nourrist
soit: car eux voyans leurs maisons cham-
pestres fourragees & bruslees, & dans leur
propre ville logez tant de milliers de sol
dats insolens, ou ils pressëroyent le Roy
& la Roine d'entẽdre à la paix, ou diroyẽt
tant d'iniures à ceux qui seroyent renclos
dans leurs murailles qu'ils les forceroyẽt
de sortir en cãpagne, où ils auroyẽt moyẽ
de les combatre & regaigner l'auantage
qu'ils auoyent perdu à la camisade de Tal
sy: que cependant ils enuoyeroyẽt en Nor
mandie, pour preparer les cent cinquante
mille escus qu'on auoit empruntez de
quelques marchands d'Angleterre (ce di
soit-on) & sur bon gages: d'autant que c'e
stoit toute l'esperance de soudoyer l'ar-
mee estrangere. Ioint aussi que la necessi-

té contraignoit de la faire viure hors de ſon pays,& ſur celui de ſon ennemi,où le ſoldat trouue touſiours quelque choſe à butiner. Deux ou trois iours apres, le Prince de Condé partit d'Orleans, auec toutes ſes forces Françoiſes, & huit pieces d'artillerie, tant groſſes que petites,& alla rencontrer ſes Reitres à Pluuiers,où il y auoit garniſon ennemie, qui fut forcee biẽ toſt. Les ayans gratieuſement recueillis, on leur dóna vn mois de gages, qu'ó auoit amaſſé par ci & par là, dequoy il falut que ils ſe contentaſſent: car c'eſt vn mal neceſſaire aux armees huguenotes d'eſtre touſiours ſans argent. On les pria apres de ne temporiſer, à fin de gaigner la ville d'Eſtãpes. A quoy ceſte diligẽce ſe ruit, pource que ia les Catholiques s'y vouloyẽt accommoder, encor que ce ſoit la pire ville du mõde: mais en France on combat tout. Ceſte priſe eſtant ſçeuë à Paris il y eut biẽ du remuemẽt de meſnage des faux-bourgs en la ville,& qui ſe fuſt auancé ſur ceſt eſtonnement, on les euſt (ce diſoyent beaucoup de gẽs) forcez, leſquels crioyẽt qu'ó les allaſt attaquer. Au contraire, les plus braues Chefs reſpondirent que quand biẽ on forceroit les faux-bourgs, on ne gaigneroit

gneroit pour cela la ville, qui estoit pleine de gens de guerre: & qu'il y auroit danger qu'en les pillant, nostre Infanterie, qui estoit en petit nóbre, ne fust en ce desordre taillee en pieces: & qu'il estoit plus profitable d'aller prendre Corbeil, qui estoit tres foible, pour brider la riuiere de ce costé là. Les plus grãds enclinerẽt à ceste opinion. Mais comme les Catholiques virẽt qu'ó prenoit ceste route, ils y enuoyerent toute la nuict le Maistre de camp Caussein, auec son vieil Regimẽ, & apres le Mareschal de S. André: qui firent bien conoistre aux Huguenots que la meilleure defense des places sont les bons hommes en nombre suffisant. Car ce n'estoyẽt que grosses escarmouches tous les iours. Ce qu'ayans biẽ cósideré Messieurs le Prince & Admiral, dirent, N'auenturons point nos deux Canons & deux Couleurines deuant vne si mauuaise beste qui mord si fort, car elles seroyẽt en danger de s'aller pourmener à Paris. Alors il me souuient que quelqu'vn dit à Monsieur l'Admiral, que c'estoit vne grande vergongne de n'oser attaquer vne telle bicoque. Auquel il respondit, qu'il aimoit mieux que les siens se mocquassent de lui, sans raison, que ses

ennemis auec raiſon.

Acheminemẽt de l'armee vers Paris, & ce qu'elle fit les premiers iours.

On deſcampa apres pour s'acheminer vers Paris: & le iour qu'on arriua deuant, on voulut taſter les ennemis, pour ſonder ce qu'ils auoyent dans le ventre, & pour eſſayer auſſi de les attirer. Ils mirẽt hors de leurs trãchees douze cens harquebuſiers, & cinq ou ſix cens lãces, & là s'attaqua vne treſ-groſſe eſcarmouche. En fin Monſieur le Prince commãda de faire vne charge generale, ce qui fut fait, où les Catholiques furent menez partie au trot, partie au galop, iuſques dedans leurs trenchees, & non ſans effroy: lequel paſſa auſſi iuſques parmi le peuple Pariſien. Le ſieur Stroſſe alors, auec cinq cens harquebuſiers choiſis, demoura engagé, aſſez loin dans les murailles, qui ſeruoyent d'enclos à vn moulin à vent, où il fit vne ſi braue contenance qu'encores qu'il fuſt outre paſſé, & aſſailli des noſtres, neãtmoins on ne le peut forcer. La retraite faite, ons'alla cãper aux trois villages fort prochains les vns des autres: aſſauoir Gentilly, Arcueil, & Montrouge. L'eſpace de ſept ou huit iours ce ne furent que parlemens. Mais en fin on conut que ce n'eſtoyẽt que amuſemens: car les Chefs Catholiques

ayans

ayans desia obtenu de si grands auantages tendoyent plustost à la victoire, qu'à la paix. Ie diray vne chose qui arriua, pendant que nous estiós en ces termes, par où on conoistra encor mieux le naturel de nostre natió. C'est que le iour que la trefue duroit, on eust veu dans la campagne, entre les corps de garde sept ou huit cẽs gentils-hommes de costé & d'autre deuiser ensemble, aucuns s'ẽtre-saluer: autres s'entr'embrasser, de telle façon que les Reitres du Prince de Condé, qui ignoroyent nos coustumes, entroyent en soupçon d'estre trompez & trahis par ceux qui s'entre-faisoyent tant de belles demonstratiós, & s'en plaignirẽt aux Superieurs. Depuis ayans veu, les trefues rompues, que ceux mesmes qui plus s'entre-caressoyent estoyent les plus aspres à s'entredonner des coups de lãces & de pistolles, qui rapportoyent quelquesfois de ceste tragedie de griefues blesseures, ils s'asseurerent vn peu, & disoyent entr'eux, Quels fols sont ceci qui s'entr'aiment auiourd'hui & s'entretuent demain? Certes il est mal aisé de voir ses parens & amis, & ne s'esmouuoir point. Mais quãd on auoit remis les armes sur le dos, & ouy le siffle-

mẽt des harquebuſades, toutes courtoiſies eſtoyent rompues. Encor les Catholiques ſe mocquoyent de nous, diſans, Meſſieurs les Huguenots, ne prenez pas Paris pour Corbeil. Ces parlemẽs d'entre la Nobleſſe deuindrent à la fin fort ſuſpects aux Chefs Catholiques, cõme ceux de la paix (qui n'eſtoyent qu'apparences) le furent encore plus aux Chefs de la Religion, leſquels ſe faſchans d'auoir ſi peu effectué au ſeiour qu'ils auoyent fait deuant Paris delibererent de donner vne camiſade aux faux-bourgs, pour tailler en pieces la pluſpart de l'armee ennemie, qui eſtoit là logee, & toute diſperſee à la garde des trenchees, qui auoyent bien deux lieuës de longueur.

Entrepriſe d'vne camiſade ſur les faux-bourgs de Paris: & la retraite de l'armee de M. le Prince.

En ceſte maniere, le deſpit & la honte leur fit prendre vne reſolution pour attẽter vne choſe difficile, qu'auparauant par vn meur iugement (lors qu'elle euſt eſté plus facile) ils auoyent eſtimé n'y auoir nul profit de l'entreprendre. Et ſouuent i'ay veu arriuer le ſemblable à pluſieurs bons hommes de guerre. Quand dõcques la nuict fut venue, l'ordre eſtant ia donné, chacun s'arma, & puis marcha-on par les chemins vn peu eſcartez vers le coſté du

faux-

faux-bourg S.Germain, où lon auoit auis que les retrẽchemẽs eſtoyẽt petis & la gar de foible. ce qui eſtoit vray. Monſieur de Guiſe eut quelque auis de ceſte entrepriſe,& qu'à minuict on deuoit donner. Pour ceſte occaſion fit-il tenir dés le ſoir ſa cauallerie &infanterie en armes tout le lõg de la trenchee,ſelon le quartier aſſigné à vn chacun. Mais quand les quatre heures du matin furent ſonnees, & que les Catholiques virent qu'il n'y auoit nulle rumeur du coſté de noſtre camp, quaſi tous dirent que c'eſtoit vn faux aduertiſſemẽt, & que les Huguenots n'auoyẽt pas le courage de les venir attaquer, & qu'il n'y auoit nul propos (veu que le froid eſtoit ſi extreme) de les faire geler tous, l'eſpace d'vne longue nuict,à l'appetit d'vn ſoupçon,peut eſtre,mal fondé. Bref les vns apres les autres ſe retirerent chacun à ſon logis,& ne demeura que la garde ordinaire. Ceux de la Religion cependant en faiſant leur grand circuit, pour n'eſtre deſcouuerts ſe perdirent,& ne peurent arriuer que le iour ne fuſt deſia tout clairpẽs du lieu par où ils deuoyent aſſaillir, & ſe voyans deſcouuerts& l'alarme grande,ils ſe retirerẽt. Mais s'ils fuſſent arriuez trois

quarts d'heure pluſtoſt, il y a apparence qu'ils euſſent, en ceſt endroit forcé la trẽchee. En ceſte entrepriſe, on void comme l'impatience des vns cuida eſtre cauſe de leur faire receuoir vne grand' honte, & le peu de preuoyance des autres, la cõduite de leurs gẽs de guerre, leur fit faillir l'occaſiõ qu'ils auoyẽt embraſſee, & eſtre en mocquerie à leurs ennemis. I'ay entendu que Monſieur de Guiſe & Monſieur le Cõneſtable craignoyẽt plus que le fauxbourg fuſt forcé pour la vergongne, que pour le dommage, & qu'ils affermoyent, que ce ſeroit vne ruine de ceux de la Religion, s'ils y entroyent. Car eſtans eſcartez dedans au pillage, ils faiſoyẽt eſtat de ietter par diuerſes portes & autres endroits, quatre ou cinq mille harquebuſiers & deux mille corcelets, ſur eux, leſquels les ſurprenans, en euſſent tué vne bonne partie, & mis l'autre en fuite. Nous fuſmes ſi mal-auiſez que de vouloir, trois iours apres retenter le meſme deſſein, & croy que nous euſſions eſté bien batus. Mais au changement de nos gardes, auint qu'vn de nos principaux Capitaines ſe retira vers les Catholiques: ce qui rompit l'executiõ. Le premier iour on lui fit de treſgrandes careſſes

resses. Le secód, on se mocquoit de lui. Le troisieme, il se repentit d'auoir abandóné ses amis. Monsieur le Prince de Condé, craignant qu'il ne donnast auis des defauts de son armee, deslogea le lendemain, qui fut vn conseil qui lui profita, pource que monsieur de Guise auoit reso lu (d'autant que les Espagnols & Gascons estoyent arriuez) d'attaquer son camp auec toutes ses forces à la diane, s'il eust encores seiourné vn iour. Et veu la façon dont il vouloit proceder, qu'on m'a racótee, ie cuide qu'il nous eust mis en mauuais termes, à cause que nous estiós logez trop escartez, pour estre si prochains de eux: qui est vne mauuaise coustume que la guerre ciuile a engendree. Ainsi dóc mósieur le Prince, estant deslogé, dressa sa teste vers la Normandie, pour l'effect ci deuant dit: & deux iours apres, le camp du Roy se mit à le suyure le costoyant tousiours, iusques à ce qu'es plaines de Dreux les deux armees se rencontrerent.

De six choses remarquables auenues à la bataille de Dreux.

ENTRE toutes les batailles qui se sont donnees en France pendãt les guerres ciuiles, il n'y en a au-

Memorable bataille.

cune plus memorable que la bataille de Dreux, tant pour les Chefs experimentez qui s'y trouuerent, que pour l'obſtination qu'il y eut au combat. Toutesfois pour en parler à la verité, ce fut vn accident digne de lamentation, à cauſe du ſang que verſerẽt dãs le ſein de leur mere plus de cinq cens gentils hommes François, tant de vne part que d'autre: & pour la perte qui ſe fit de Princes, Seigneurs, & ſuffiſans Capitaines. Mais puis que les choſes ſont aduenues, il n'eſt pas defendu d'ẽ tirer inſtruction: combiẽ que la meilleure ſeroit de ne retourner iamais à vne telle folie qui couſte ſi cher. Or pluſieurs choſes y arriuerent que parauenture tous n'ont pas bien notees: & c'eſt ce qui m'a donné enuie de les repreſenter, à fin que ceux qui paſſẽt trop legeremẽt par deſſus les hauts faits d'armes, ſans conſiderer ce qui peut profiter, ſoyent plus diligens de le faire: car cela eſt aprendre à eſtre Capitaine.

1. La contenance des deux armees.

La premiere choſe qui arriua, encor que elle ne ſoit de fort grãds poids, ſi la peut-on noter, cõme noordinaire. C'eſt qu'ẽcor que les deux armees fuſſent plus de deux groſſes heures à vne canonnade l'vne de l'autre, tant pour ſe ranger que pour ſe contem-

cõtempler, si est-ce qu'il ne s'attaqua aucune escarmouche, petite ni grande, finõ le gros combat. Et toutesfois à plusieurs autres batailles, qui se sont donnees, elles ont tousiours precedé, comme à celles de Cerisolles, Sienne, & Grauelines. Ce n'est pas pourtant à dire qu'il faille commẽcer les batailles par telle action: mais le plus souuent on y est induit par la qualité des lieux, ou quand on se sent fort d'harquebuserie, ou pour taster les ennemis, ou pour autre consideration. Chacun alors se tenoit ferme, repensant en soymesme, q̃ les hommes qu'il voyoit venir vers soy, n'estoyent Espagnols, Anglois, ni Italiẽs, ains François, voire des plus braues: entre lesquels y en auoit qui estoyent ses propres compagnons, parens & amis, & que dans vne heure il faudroit se tuer les vns les autres. Ce qui donnoit quelque horreur du faict. Neantmoins sans diminuer de courage, on fut en ceste maniere retenu, iusques à ce q̃ les armees s'esbrãslerent pour s'entreheurter.

La secõde chose tres-remarquable, fut la generosité des Suysses, qu'on peut dire qu'ils firent vne digne preuue de leur hardiesse. Car ayant esté le gros corps de ba- 2. *Generosité des Suysses.*

taille où ils estoyent, renuersé à la premiere charge, & leur bataillon mesmes fort endommagé par l'esquadron de M. le Prince de Condé, pour cela ils ne laisserent de demeurer fermes en la place où ils auoyent esté rangez, bien qu'ils fussent seuls abandonnez de leur cauauallerie. Et assez loing de l'auãtgarde, trois ou quatre cens harquebusiers Huguenots les attaquerent, les voyans si à propos, & en tuerent beaucoup, mais ils ne les firẽt desplacer. Puis vn bataillon de Lansquenets les alla attaquer, qu'ils renuerserent tout aussi tost, & le menerent batant plus de deux cẽs pas. On leur fit apres vne rechar ge de deux cornettes de Reitres, qu'ils soustindrent brauement: puis vne autre de Reitres & François ensemble, qui les fit retirer, & auec peu de desordre, vers leurs gens, qui auoyẽt esté spectateurs de leur valeur. Et combien que leur Colonnel, & quasi tous leurs Capitaines demeurassent morts sur la place, si rapporterẽt-ils vne grãde gloire d'vne telle resistãce.

3. *La patience de M. de Guise, occasion*

Le troisieme acte fut la longue patiẽce de Mõsieur de Guise, par le moyen de laquelle il paruint à la victoire. Car apres que le corps de la bataille que Mõsieur le Conne-

Cõneſtable conduiſoit euſt eſté mis à vau de route, fors les Suyſſes, lui ayãt eſté pris en cõbatant, ledit ſieur demeura ferme, attendant ſi on iroit l'attaquer: car les gẽs de pied de M. le Prince de Condé n'auoyent point encor combatu, aupres deſquels partie de ſa caualerie ſe venoit touſiours rallier, outre ceſſe qui faiſoit encor alte. Mais comme ceſt auantgarde faiſoit bonne mine, ceux de la Religiõ ne l'oſoyent aller mordre. Cependant les vns s'amuſerent à charger les Suyſſes (cõme il a eſté dit) les autres à pourſuyure les fuyards, & beaucoup à piller le bagage, leſquelles actions durerent plus d'vne heure & demie. Pluſieurs du parti meſmes de M. de Guyſe le voyant ſi lõg tẽps ſe tenir coy, pendãt qu'on executoit ceux qui auoyent eſté rompus, ne ſçauoyẽt que penſer de lui, cõme s'il euſt perdu le iugement: & croy qu'aucũs l'accuſoyent ia de timidité, ainſi que Fabius Maximus le fut des Romains, quaſi en pareil fait: meſmement entre ceux qui lui eſtoyẽt cõtraires, il y en auoit qui deſia crioyent que la victoire eſtoit acquiſe pour eux. Mais il me ſouuient que i'ouïs feu M. l'Admiral quĩ reſpondit, Nous nous trompons, car *de ſa victoire.*

bien toſt nous verrons ceſte groſſe nuee fondre ſur nous. Ce qui auint quelque peu apres, dont s'enſuyuit le changement de fortune. Par là ledit Sieur de Guiſe fit biẽ conoiſtre qu'il attendoit le poinct de l'occaſion: car il eut patience de voir deſordonner par les petites actions que i'ay recitees le gros des forces de Monſieur le Prince, quil'euſſent mis en peine, ſi du cõmencement toutes reiointes elles le fuſſent allé attaquer. Mais apres qu'il vid qu'elles eſtoyẽt fort eſparſes il s'esbrãſla auec ſi bellẽ audace & contenance, qu'il trouua peu de reſiſtance. On ne doit pas eſtre ſoudain à iuger des intẽtions de ces grands Chrefs: car ils ont des conſiderations que l'effect deſcouure par apres eſtre autres que beaucoup n'euſſent cuidé.

4. La lõgue duree du combat.

La quatrieme choſe digne d'eſtre notee eſt la lõgue duree du cõbat: pource qu'on void ordinairemẽt es batailles qu'en vne heure tout eſt gaigné ou perdu. Et celle de Montcõtour dura encores moins. Mais ceſte ci cõmença enuiron vn heure apres midi, & l'iſſue fut apres cinq heures. Il ne faut pas pourtant imaginer q̃ pendant ledit temps on fuſt touſiours cõbatant: car il y euſt pluſieurs interualles: & puis on

ſe

se rattaquoit par petites charges, & tãtost par grosses, qui emportoyẽt les meilleurs hommes, ce qui cõtinua iusques à la noire nuict. Certes il y eut vne merueilleuse animosité des deux costez, dõt le nombre des morts en rend suffisant tesmoignage, qui passoit sept mille hõmes, à ce quebeau coup disent: la pluspart desquelsfurẽt tuez au combat, plustost qu'à la fuite. Or ce qui me sembla auoir esté principalement cau se de ceste lõgueur, ce fut que l'armee du Roy estoit forte d'Infanterie, & celle de Mõsieur le Prince de Condé puissante de cauallerie. Car les vns ne pouuoyent forcer les gros bataillõs, ni les autres chasser loin les cheuaux. Si on veut bien regarder à toutes les batailles, qui se sont donnees depuis celles des Suysses, en laquelle on combatit encores le lendemain, nulle ne se pourra apparier à ceste-ci, mesmes la iournee de S. Laurens s'acheua en moins de demie heure.

Le cinquieme accident, fut la prise des deux Chefs des armees, chose qui auient rarement, parce qu'ordinairement ils ne combatent qu'au dernier & à l'extremité. Et souuent vne bataille est quasi gaignee auãt qu'ils soyẽt venus à ce poinct. Mais

5. *La prise des deux Chefs d'armees.*

ceux-ci n'attendirent pas si tard: car à l'abordee chacun voulut monstrer aux siens l'exemple de ne s'espargner. Monsieur le Conneſtable fut pris le premier & fort bleſſé, ayant touſiours reçeu bleſſeures en ſept batailles où il s'eſt trouué, qui fait foy de la hardieſſe qui eſtoit en lui: & Mõſieur le Prince fut pris ſur la fin, & bleſſé auſſi. D'ici peut naiſtre vne queſtion, à ſçauoir ſi vn Chef ſe doit tant auanturer? à quoy on peut reſpondre, qu'on n'appelle pas ſe hazarder, quand le corps de l'armee où il eſt s'esbranſle pour combatre, & qu'il ne ſort de ſon rang. Et puis ceux-ci ayans de bons ſeconds, cela leur faiſoit moins craindre le danger de leurs perſonnes: car l'vn auoit Monſieurs de Guiſe, & l'autre monſieur l'Amiral, qui ſe trouuerẽt auſſi bien auant en la meſlee.

6. La retraite des deux armees.

La ſixieme, fut la maniere commẽt les deux armees ſe deſattaquerent. Ce qui arriue ſouuẽt d'vne autre façon qu'il n'auint lors. On void quand vne bataille ſe donne, que l'iſſuë eſt communémẽt telle que le vaincu eſt mis en fuite, & eſt auec cela chaſſé deux ou trois lieuës, & quelquesfois dauantage. Ici on peut dire qu'il n'y eut nulle chaſſe, ains que la retraitte de

ceux

ceux de la Religiõ fut faite au pas,& auec ordre,ayans deux corps de Reitres, & vn de cauallerie Françoiſe,le tout d'enuiron douze cens cheuaux. Mais monſieur de Guiſe, qui eſtoit foible de cheuaux, ne voulant eſloigner ſes bataillons d'infanterie,ayãt marché cinq ou ſix cens pas apres ſe contenta, & les vns,& les autres eſtans laſſez & pluſieurs bleſſez, la nuict ſuruint qui en fit la ſeparatiõ. Il logea ſur le chãp de bataille,& monſieur l'Admiral alla loger en vn village,à vne groſſe lieuë de là, où le reſte de ſõ infanterie & ſon bagage s'eſtoit retiré. Aucuns ont eu ceſte opiniõ qu'il n'y auoit eu perte de bataille alors, parce que les perdans n'auoyent eſté mis à vau de route. Mais c'eſt ſe tromper: car celui qui gaigne le champ du combat,qui prend l'artillerie,& les enſeignes d'infanterie, a aſſez de marques de la victoire. Toutesfois on peut bien dire qu'elle n'eſt pas pleniere, comme quãd la fuite s'ẽſuit. Si on replique qu'on a veu aſſez de fois deux armees ſe retirer l'vne deuant l'autre eñ bel ordre,cõme à la Rocheabeille, & le vendredi de deuant la bataille de Montcontour:cela eſt vray,mais elles n'auoyent pas combatu en gros comme ici:

seulement s'estoyẽt faites de grosses escar mouches, chacune gardant son auantage du lieu où elle estoit. Il y a encor auiourd'hui beaucoup de gentils-hõmes & Capitaines viuans, qui peuuẽt se ressouuenir de ce qui s'y passa, & faire encor sur ce fait d'autres obseruations.

Du traitement fait par M. de Guise à M. le Prince,

Finalement, i'ay bien encor voulu repre senter vne autre chose qui sera supernumeraire, pource qu'aussi elle arriua apres la bataille. C'est la courtoisie & honneste té dont vsa M. de Guise victorieux enuers monsieur le Prince de Condé prisonnier. Ce que la pluspart des hommes, tant d'vn costé que d'autre, n'estimoit nullement qu'il eust voulu faire. Car on sçait comme aux guerres ciuiles les Chefs de part sont odieux, & qu'elles imputatiõs on leur met sus: en sorte que quand ils tombẽt au pouuoir de leurs ennemis, souuent apres plusieurs vergongnes qu'on leur fait souffrir leur vie est en danger de se perdre. Neãtmoins tout le contraire arriua. Car estant amené vers lui, il lui parla auec reuerence, & grande douceur de propos, où il ne pouuoit pretẽdre qu'õ le vouluſt picquer ni blasmer. Et pendant qu'il seiourna dãs le cãp, il mangea souuent auec ledit Prince:

ce: & d'autãt qu'é ceſte iournee de la bataille il y auoit peu de licts arriuez, parce que le bagage fut demi ſaccagé & eſcarté il lui offrit ſon lict, ce que M. le Prince ne voulut accepter, que pour le regard de la moitié. Et ainſi ces deux grãds Princes, qui eſtoyent comme ennemis capitaux, ſe voyoyẽt en vn meſme lict, l'vn triõphant, & l'autre captif, prenãs leurs repos enſemble. On pourra dire que monſieur le Mareſchal d'Anuille, le tenãt entre ſes mains (car ce fut à lui qu'il ſe rendit) n'euſt permis qu'on lui euſt fait tort, veu que ſon pere eſtoit priſonnier. Ie confeſſe qu'il euſt fait ce qu'il euſt peu, mais il eſt certain que ſi monſieur de Guiſe lui euſt voulu nuire, ſa reputatiõ & ſa creãce eſtoit lors ſi grãde que nul ne l'ẽ euſt peu empeſcher Il m'a ſẽblé que ſi beaux actes ne doyuent eſtre enſeuelis en oubliãce, à fin que ceux qui font profeſſion des armes s'eſtudient de les imiter, & s'eſloignent des cruautez & choſes indignes, où tant ſe laiſſent aller en ſes guerres ciuiles, pour ne ſçauoir, ou ne vouloir dõner vn frein à leurs haines. A l'ennemi qui reſiſte, faut ſe monſtrer ſuperbe, & apres qu'il eſt vaincu il eſt honneſte d'vſer d'humanité. Quelcun pourra

encor venir à la trauerſe, diſant, qu'il pouuoit bien vſer de ceſte courtoiſie, veu ce qu'au parauant il auoit procuré à Orleans contre ledit ſieur Prince. Ie reſpondray à ceſtui-là, que mõ intention eſt ici de louër les beaux actes de vertu, quand ie les rencontre en mõ chemin, & ne parler des autres, qui ne vienent pas à propos: & quand ie la verray reluire en quelque perſonne que ce ſoit, là ie l'honnoneray.

Du ſiege mis par Monſieur de Guiſe deuant Orleans, & du voyage que fit Monſieur l'Admiral en Normandie.

Fondemẽt de l'eſperãce de M. de Guiſe.

L'Eſperance fut grãde que Mõſieur de Guiſe cõçeut demener biẽ toſt à fin ceſte guerre, voyãt la belle victoire qu'il auoit obtenue, biẽ qu'elle lui euſt couſté cher: le Chef du parti cõtraire pris, & lui demouré ſeul ſans cõpagnõ, auecques tout le cõmandement. Il ne fut pas pareſſeux de la faire publier par tout, & ſe voyãt cõtraint de raffraiſchir ſon armee, il y donna bon ordre. Cependant, ſes penſemens eſtoyẽt tournez à preparer toutes ſortes d'inſtrumens & prouiſions, pour aſſaillir la ville d'Orleans, & diſoit, que le terrier eſtant

pris,

pris, ou les renards se retiroyẽt, apres on les courroit à force, par toute la France. Mõsieur l'Admiral aussi n'auoit pas moins besoin de repos, pour ses gens, qui se faschans d'auoir esté batus prenoyent souuẽt des occasions de murmurer. Il passa la riuiere de Loire, tãt pour les faire reposer, que les racommoder, aux despens de plusieurs petites villes ennemies, mal gardees, & d'vn bon quartier de paye, où la bride fut vn peu laschee au soldat, pour se refaire de ses pertes. Cela leur redonna courage & esperance, voyans leur liberté acreuë. A quoy il s'estoit laissé aller, partie par conseil, partie par necessité, pour euiter vne mutinatiõ, mesmemẽt des Reitres, qui sous main estoyẽt sollicitez de la part des Catholiques de se retirer, auec grandes promesses. Il craignoit aussi la retraite de quelques soldats Frãçois, qui aux aduersitez sont assez prompts de retourner leur robbe.

Resolution de M. l'Admiral pour assiegemẽt d'Orleans & les mo-tables par-

Apres il se vint planter à Iargeau, ville sur la riuiere de Loire, où il y a vn pont, pour auoir ce passage libre: & là resolut de s'acheminer en Normandie, pour recueillir l'argent d'Angleterre, qui ia y estoit: d'autant que les Reitres le menaçoyent

ticularitez d'icelui,

de le faire prendre prisonnier. Leurs chariots furent mis dans Orleans (afin que la diligence fust plus grande) où Monsieur d'Andelot son frere demoura pour y cõmander. Monsieur de Guise apperceuant ce deslogement se vint camper deuant la ville, & sõ premier dessein fut de vouloir gaigner le faux-bourg, qui est au bout du pont, qui s'appelle Le portereau, pour empescher les issuës de ceste part. Il auoit esté retranché par le sieur de Feuquieres, en intẽtiõ d'y loger à seureté les Allemãs & Frãçois à pied, reschappez de la bataille de Dreux, iusques à ce qu'ils fussẽt pressez: & se pouuoit garder quatre ou cinq iours cõtre les combats de main, moyennant qu'on n'y amenast l'artillerie. Il arriua cependant vn tel accident quand il fut attaqué, que la ville en cuida estre prise (tãt les euenemẽs de la guerre sont pleins de merueilles) & principalemẽt par la lascheté des Lãsquenets. L'opiniõ demõsieur de Guise n'estoit pas de forcer ce iour-là, ains plustost faire reconoistre quelle contenance tiendroyẽt ceux qui estoyent dedans. Neantmoins cõme Chef auisé, il alla garni de fil & d'esguille, (comme on dit) nõ seulemẽt pour estre preparé pour l'occasion

casiõ: mais pour former l'occasion, & puis s'en preualoir. Parquoy il donna à monsieur de Sipierre, excellẽt Capitaine, douze cens harquebuziers François, deux legeres couleurines, & six cornettes de cheuaux, & lui marcha apres auec autre petite troupe. A l'abordee, qui fut du costé des Gascons, ils les trouuerent hors à l'escarmouche, & leurs trenchees & barriquades bien garnies. Mais cependãt qu'on s'entretenoit là, quelques soldats escartez rapporterent q̃ vers le quartiers des Lansquenets, on n'y faisoit pas trop bonne mine. Ce qui fut cause qu'on enuoya quatre ou cinq cẽs harquebusiers suyuis de quelque cauallerie, pour sonder ce costé là. Et au mesme temps monsieur de Sipierre fit tirer l'artillerie dans les barriquades des François. Les Lãsquenets à ce bruit & mouuement s'estonnerent, & abandõnans leurs gardes, se mirent en fuite. A l'instãt entrerent les soldats Catholiques dans le fauxbourg. Puis allerent donner par le derriere des François, qui combatoyent brauemẽt à leurs defenses, & par ce moyẽ tout s'en alla à vau de route. On ne sçauroit imaginer vn plus grãd desordre qu'il y eut là. Car le pont estant embarrassé du

bagage qu'on faisoit retirer dans la ville, les fuyans ne se pouuoyẽt sauuer. Mesmes on ne pouuoit fermer la porte des Tourelles, ni hausser le põt leuis. Cela fut cau se q̃ la pluspart se ietterent dans la riuiere à nage. Et en ceste façó, par le fer, le feu, & l'eau, plus de huit cens hõmes perirent. Mais l'effroy qui fut porté dãs la ville, fut encor plus grand que le dõmmage, & se disoit tout haut q̃ les Isles qu'on auoit fortifiees estoyent ia gagnees, mesme qu'on cõbattoit à la porte principale: ce qui estõna les plus asseurez. Alors M. Dandelot, (qui estoit vn chẽualier sans peur) voyant tant de confusion & d'effroy dit, Que la la Noblesse me suyue, car il faut rechasser les ennemis, ou mourir. Ils ne peuuent venir à nous q̃ par vne voye, & non plus que dix hommes de front. Auec cent des nostres, nous en combatrons mille des leurs. Courage, & allons. Cõme il s'acheminoit il voyoit la craĩte, la fuite, & le desordre, il oyoit mille voix lamentables, & quasi autant d'auis qu'on lui donnoit. Lui cepẽdant, sans aucunement s'estonner passa tous les ponts, & paruint iusques aux tourelles, bien aise de quoy il n'auoit trouué les ennemis plus auancez. Mais aussi

estoit-

eſtoit-il temps qu'il y arriuaſt. Car deſia ils eſtoyent pres du pont leuis pour donner en gros, lequel neãtmoins fut hauſſé, & la porte ſerree, auecques peu de perte. Or il faut noter que depuis l'entiere priſe du faux-bourg, iuſques à l'arriuee de M. d'Andelot audit lieu, il ſe paſſa plus d'vne groſſe demie heure que ceſte porte demoura touſiours ouuerte, ſans qu'il y euſt aucun qui y fiſt teſte. Cepẽdant les Catholiques n'enfoncerent point, ſoit qu'ils s'amuſaſſent à piller ou à tuer, ou qu'ils ſe trouuaſſent là trop peu, ou qu'il n'y euſt Capitaine d'importance pour guider & commander. Mais c'eſt choſe aſſeuree q̃ ſi à l'abordee, ils euſſẽt en gros dreſſé leur teſte vers la ville, qu'ils l'euſſent emportee, tant l'effroy eſtoit grand, & les remedes petits. Pour le moins, ſe fuſſẽt-ils faits maiſtres des iſles, qui eſtoit auoir la ville quinze iours apres. Ie me ſuis enquis à de bons Capitaines Catholiques, pourquoy ils ne s'auiſoyent pluſtoſt de noſtre eſtõnement? Ils m'ont dit qu'eux-meſmes eſtoyent eſtonnez de ſe voir ſi ſoudain victorieux de tant de gens. Mais qu'ils penſoyent que ce qui les auoit retenus eſtoit vn bruit, qui couroit parmi eux, qu'on a-

uoit quitté les Tourelles expres, les ayant rẽpli de poudre pour les faire sauter, lors que beaucoup de gens les auroyẽt outrepassees. Ainsi perdirent les Catholiques vne belle occasion, & ceux de la Religió eschapperent vn grand peril. Ces faits extraordinaires doiuent resueiller la preuoyance de ceux qui defendent, & inciter à diligẽce ceux qui assaillent, afin que les premiers n'attendent pas à faire demain ce qui se doit faire auiourd'hui, & que les autres se souuiennent d'accompagner les troupes, qui affrontent, de Capitaines qui sçachent promptement conoistre, & prẽdre le parti quand il s'offre. Vne tres-grãde esperance prindrent, d'vn si bon succes, non seulement M. de Guise, mais aussi tous ceux de son armee, qui passoit en nõbre vingt mille hommes. Au contraire, plusieurs de ceux de dedans furent esbranslez d'vne si dure atteinte, qui eussent bien desiré que M. l'Admiral fust reuolé vers eux. Mais peu à peu M. d'Andelot remedia à la foiblesse de telles apprehensions par paroles puissantes & persuasiues.

La blesseure & mort de M. de Guise.

Beaucoup de tẽps se passa apres qu'on employa à attaquer les Tourelles (qui furent

rent surprises par la negligence d'aucuns de ceux de dedans) & à tirer aux defenses des isles. Mõsieur de Guise auoit deliberé de les batre deux iours auecques vingt canons, puis y donner vn furieux assaut. Et comme elles n'estoyent gueres fortes, à premõ auis qu'il les eust emportees. Mais en ces entrefaites suruint vn accident inopiné, non moins estrange & plus rare que le premier, qui troubla toute la feste: qui fut la blessеure dudit sieur de Guise par vn gẽtil homme nommé Poltrot, & sa mort peu de iours, apres. Cela rabatit toute la gaillardise & l'espoir des gens de guerre de l'armee, se voyans priuez d'vn si grand Chef. En sorte que la Roine, lassee de tant de miseres & de morts signalees, embrassa la negotiation de la paix. Et ne fit-on depuis que parlementer d'vn costé & d'autre, iusques à ce qu'elle fut concluë estant monsieur le Prince de Condé & mõsieur le Connestable, les principaux instrumẽs qui la traiterent. Parlons maintenant de l'expeditiõ de mõsieur l'Admiral, lequel craignant qu'Orleans ne fust forcé se proposa pour but la diligence. Aussi en six iours fils-il plus de cinquante lieuës auecques son armee de cauallerie. Elle estoit

mort de M. de Guise

suiuit la passification

miers troubles: & ce que fit M. l'Admiral en Normãdie

de deux mille Reitres, cinq cens cheuaux François,& mille harquebusiers à cheual. Et pour porter le bagage,n'y auoit aucune charrette,sinon douze cens cheuaux. En ceste equipage,nous faisions telle diligẽce que souuẽt nous preueniõs la renõmee de nous-mesmes en plusieurs lieux où nous arriuions. Estãt le sieur Admiral paruenu à Caen, il l'attaqua par le moyen de l'artillerie, & de deux mille Anglois qui lui furent enuoyez du Haure de grace par Messieurs le Conte de Vvaruich & Beauuais la Nocle,qui estoit dedans. Ayant furieusement batu le Chasteau il se rendit par cõpositiõ,où mõsieur le Marquis d'Elbeuf estoit,à qui on ne fit que toute courtoisie. Nos Reitres reçeurent aussi argent qu'ils trouuerent beaucoup meilleur que les Citres de Normãdie. Et comme nous nous preparions pour retourner secourir Orleans,monsieur le Prince de Condé escriuit que la paix estoit arrestee. Ce qui cõuertit le desir de combatre en vn desir de reuoir sa maisõ. Ainsi prit fin ceste premiere guerre ciuile, apres auoir duré vn an entier. Terme,qui sẽbloit plus lõg que brief à l'impatiente nature de nostre natiõ,laquelle en aucuns endroits se desborda

borda en des cruautez, plus propres à des Barbares qu'à des François. Ceux de la Religion en souffroyent tousiours la plus grande partie. Et c'est ce qui fit trouuer à beaucoup de gens de bien ceste paix meilleure : d'autant qu'elle mettoit fin à toutes ces inhumanitez.

SECONDS TROVBLES.

Des causes de la prise des armes aux seconds Troubles: & comme les desseins, surquoy ceux de la Religion s'estoyent appuyez, se trouuerent vains.

PLusieurs escrits ont esté publiez pour iustifier le leuement des armes de l'ã cIↃ IↃLXVII. & autres au contraire pour le condamner, dont les hiſtoriens, qui traitent des choſes paſſees, ont amplement diſcouru. A quoy doyuẽt auoir recours ceux qui veulẽt exactement faire recerche de toutes les particularitez des actions publiques. Ie me contenteray d'ẽ dire ſuccinctement quelques vnes ſur ce poinct qui ſont autãt vrayes que celles qui ont eſté manifeſtees, les ayans apriſes de ceux qui d'vn coſté ont aidé à conduire les affaires. L'Edict de paciſication fait deuant Orleans auoit dõné quaſi à l'vniuer-

Cauſe de la priſe des armes aux deuxiémes troubles.

ſel de la Frãce beaucoup de contentemẽt, tant en apparence qu'en effect. En ce que toutes miſeres ceſſantes chacun viuoit en repos, ſeureté du corps & liberté de l'eſprit. Toutesfois les haines & enuies aux vns, & les desfiances aux autres, ne furent pas du tout amorties, ains demeurerent cachees, ſans ſe monſtrer. Mais comme le temps a acouſtumé de meurir toutes choſes, auſſi ces ſemẽces ici & beaucoup d'autres encores piresvindrent à produire des fruicts, qui nous remirent en nos premieres diſcordes. Les principaux de la Religion, qui ouuroyent les yeux pour la conſeruation tant d'eux que d'autrui, ayãs fait vn gros ramas de ce qui s'eſtoit fait contr'eux & de ce qui ſe braſſoit encore, diſoyent qu'indubitablement on les vouloit miner peu à peu, & puis tout à vn coup leur dõner le coup de la mort. Des cauſes qu'ils alleguoyẽt, les vnes eſtoyẽt manifeſtes, & les autres ſecrettes. Quãt aux premieres, elles cõſiſtoyẽt es deſmãtellemẽs d'aucunes villes & cõſtructió de citadelles es lieux où ils auoyent l'exercice public. Pluſes maſſacres, qui en pluſieurs endroits ſe commettoyẽt, & en aſſaſſinats de gentils-hommes ſignalez, dequoy on n'auoit

peu

peu obtenir aucune iuſtice. Aux menaces ordinaires qu'en bref ils ne leueroyẽt pas la teſte ſi haut. Et ſingulierement en la venue des Suyſſes (combien que le Duc d'Albe fuſt deſia paſſé en Flãdres) leſquels n'auoyent eſté leuez que pour la crainte ſimulee de ſon paſſage. Quant aux ſecrettes, ils mettoyent en auãt aucunes lettres interceptes, venantes de Rome & d'Eſpagne, où les deſſeins qu'on vouloit executer ſe deſcouurirent fort à plain. La reſolution priſe à Bayonne auecques le Duc d'Albe d'exterminer les Huguenots de France, & les Gueux de Flandres, dequoy on auoit eſté auerti par ceux de qui on ne ſe doutoit pas. Toutes ces choſes & pluſieurs autres dont ie me tais, reſueilloyẽt fort ceux qui n'auoyent pas enuie qu'on les priſt endormis. Et me recorde que les Chefs de la Religion firent en peu de tẽps trois aſſemblees, tant à Valery qu'à Chaſtillon où ſe trouuerent dix ou douze des plus ſignalez gentils-hommes, pour deliberer ſur les occurrẽces preſentes, & cercher des expediens legitimes & hõneſtes pour s'aſſeurer entre tãt de frayeurs, ſans venir aux derniers remedes. Aux deux premieres les opiniõs furent diuerſes. Neãt-

là, plus sensitifs & impatiens que les autres qui tindrent ce langage. Comment? veut-on attendre qu'on nous vienne lier les pieds & les mains, & puis qu'on nous traine sur les eschaffaux de Paris, pour assouuir par nos morts honteuses la cruauté d'autrui? Quels auis faut-il plus attendre? Voyons-nous pas desia l'ennemi estranger, qui marche armé vers nous? & nous menace de vẽgeance, tant pour les offenses qu'ils reçeurent de nous à Dreux, que pour les iniures que nous auons faites aux Catholiques en nous defendant? Auons-nous mis en oubli que plus de trois mille personnes de nostre Religion sont peries par morts violentes depuis la Paix, pour lesquelles toutes nos plaintes n'ót iamais peu obtenir autre raison que des respõses friuoles ou des dilations trompeuses? si c'estoit le vouloir de nostre Roy que nous fussions ainsi outragez & vilipendez, parauenture le supporterions-nous plus doucement. Mais puis que nous sçauons que cela se fait par ceux qui se couurãs de son nom, & qui nous veulent oster l'acces enuers lui, & sa bien-vueillance, à fin qu'estãs destituez de tout support & aide, nous demeurions leurs esclaues ou leur proye:

ſupporterons nous telles inſolences? Nos Peres ont eu patience plus de quarante ans qu'on leur a fait eſprouuer toutes ſortes de ſuplices pour la cõfeſſion du Nom de Ieſus Chriſt, laquelle cauſe nous maintenons auſſi. Et à ceſte heure que non ſeulement les familles & bourgades, mais les villes toutes entieres, ſous l'authorité & benefice de deux Edicts Royaux on fait vne declaration de foy ſi notoire, nous ſerions indignes de porter ces deux beaux titres de Chreſtien & de Gentil-homme, que nous eſtimons eſtre l'honneur de nos ornemens, ſi par noſtre negligence ou laſcheté, en nous perdant nous laiſſons perir vne ſi grande multitude de gens. Parquoy nous vous ſuplions, Meſſieurs, qui auez embraſſé la defenſe commune, de prẽdre promptement vne bonne reſolution. car l'affaire ne requiert plus qu'õ temporiſe. Les autres, qui eſtoyent en ce conſeil, furent eſmeus, non tant pour la vehemence des parolles que pour la verité d'icelles. Mais comme il y en a touſiours qui ſont fort conſideratifs, ceux là repliquerent qu'ils aperceuoyent bien le danger apparent, neantmoins que la ſalutation leur eſtoit cachee. Car ſi nous voulons, diſoyẽt-ils,

ils,auoir refuge aux plaintes & doleances, il eſt tout clair qu'elles ſeruent plus à irriter ceux à qui on les fait, que dé remedes. Si auſſi nous leuons les armes, de combiẽ de vituperes, calomnies & maledictions, ſerons nous couuerts par ceux qui nous imputans la coulpe des miſeres qui s'enſuyuront,'ne pouuans deſcharger leur colere ſur nous,la deſchargerõt ſur nos pauures familles demourees eſparſes en diuers lieux?Mais puis que deplusieursmaux on doit touſiours choiſir les moindres, il ſemble qu'il y ait encor moins de mal d'ẽdurer les premieres violẽces de nos ennemis,que les commencer ſur eux, & nous rẽdre coulpables d'vne aggreſſion publique & generale.M.d'Andelot prit la parole apres,& dit:Voſtre opinion, Meſſieurs, qui venez de parler,eſt fõdee ſur quelque prudence & equité apparente. Mais les principales drogues medecinales (propres pour purger l'humeur peccante qui abõde auiourd'hui au corpsvniuerſel de la France) lui defaillent,qui eſt la fortitude & la magnanimité.Ie vous demãde,ſi vous attendez que ſoyons bannis es pays eſtrãges, liez dans les priſons, fugitifs par les foreſts,courus à force du peuple,meſpri-

sez des gens de guerre,& condamnez par l'authorité des grands(comme nous n'en sommes pas loin)que nous aura serui nostre patience & humilité passee? que nous profitera alors nostre innocẽce?à quinous plaindrons nous? Mais qui est-ce qui nous voudra seulement ouïr? Il est temps de nous des-abuser, & de recourir à la defen se,qui n'est pas moins iuste que necessaire, & ne nous soucier point si on dit que nous auons esté autheurs de la guerre : car ce sont ceux-là qui par tant de manieres ont rompu les conuentions & pactions publiques,& qui ont ietté iusques dans nos entrailles six mille soldats estrãgers,qui par effect nous l'ôt desia declaree. Que si nous leur donnons encor ceste auantage de frap per les premiers coups, nostre mal sera sans remède.

Resolution de prendre les armes: & des difficultez sur le commencement.

Peu de discours y eut-il apres sinon vne approbatiõ de tous d'embrasser la force, pour se garentir d'vne ruïne prochaine. Mais s'il y eut des dificultez à sereſoudre sur ceci,il n'y en eut pas moins, pour sçauoir comme on deuoit proceder en ceste nouuelle entrepriſe. Aucuns vouloyẽt que les Chefs & principaux de la Religion se saisissent doucement d'Orleans, ville cõfederee,

federee,& apres enuoyaſſent remõſtrer à leurs Maieſtez, que ſentans aprocher les Suyſſes,ils s'eſtoyent là retirez, auecques leurs amis,pour leur ſeureté,& qu'en les licentiãt chacũ retourneroit à ſa maiſon. A ceux-là fut reſpondu qu'ils auoyẽt oublié qu'à Orleans y auoit vn grand portail fortifié,gardé par ſuffiſante garniſon de Catholiques, par lequel ils pourroyent touſiours faire entrer gens en la ville, & que le temps n'eſtoit plus de plaider,ni ſe defẽdre auec les paroles & le papier, ains auecques le fer. Autres trouuoyent bõ de prendre par toutes les Prouinces,tant de villes qu'on pourroit,puis ſe mettre ſur la defenſiue:lequel auis ne fut nõ plus reçeu, pource dit-on, qu'aux premiers troubles, de ceux que ceux de la Religiõ renoyẽt au bout de huit moisil ne leur en demoura pas douze entre les mains: d'autant qu'ils n'auoyẽt armes ſuffiſantes pour les ſecourir. En fin on cõclud de prẽdre les armes: & à ce commencement de guerre obſeruer quatre choſes:La premiere,de s'emparer de peu de villes, mais d'importance. La ſecõde, de cõpoſer vne armee gaillarde.La tierce de tailler en pieces les Suyſſes par la faueur deſquels les Catholiques

ſeroyent touſiours maiſtres de la campa gne. La quatrieme, d'eſſayer de chaſſer monſieur le Cardinal de Lorraine de la Cour que pluſieurs imaginoyẽt ſolliciter continuellement le Roy à ruiner ceux de la Religion. De grandes difficultez furẽt encor propoſees ſur les deux derniers poincts. Car on dit que le Cardinal & les Suyſſes marchoyẽt touſiours auec le Roy, & que attaquant les vns, & voulant intimider l'autre, on diroit que l'entrepriſe auroit eſté faite cõtre la Maieſté Royale, & non contre autrui. Toutesfois elles furent vuidees par ceſte replique. C'eſt que l'euenemẽt deſcouuriroit quelles ſeroyẽt leurs intentions, comme ils rendirent teſmoignage de celles du Roy Charles Septieme, eſtant encores Daulphin, qui n'auoit leué les armes, ni contre ſon pere, ni contre le Royaume. Dauantage, qu'õ ſçauoit bien que les François en corps n'auoyent iamais attenté contre la perſonne de leur Prince. Finalement, ſi ce premier ſuccez eſtoit fauorable, qu'il pourroit retrencher le cours d'vne longue & ruineuſe guerre, entant qu'on auroit le moyẽ de faire entendre au Roy la verité des affaires qu'on lui deſguiſoit. Dont ſe pourroit

enſuiure la reconfirmatió des Edits, meſmement quand ceux qui vouloyent preuenir ſe ſétiroyét preuenus. Voila quelle fut la reſolutió que prindrét lors tous ces perſonnages, qui ſe trouuerét enſemble. Leſquels combien qu'ils fuſſent douëz de grande experience, ſçauoir, valeur, & prudence, ſi eſt ce que ce qu'ils auoyent ſi diligemment examiné, & tant biẽ proietté, ſe trouua, quand on vint aux effects, merueilleuſement eſloigné de leur attente: & d'autres choſes, à quoy ils n'auoyent quaſi point penſé, pour les tenir trop ſeures ou difficiles, ſe tournerent en leur benefice. Dont bien leur ſeruit. Par ceci ſe peut cognoiſtre, que les bonnes deliberations ne ſont pas touſiours ſuyuies de bons ſucces. Ce que i'ay dit n'eſt pas pour taxer ceux de qui i'ay parlé, la Vertu deſquels i'ay touſiours grandement admiree: ni pour faire negliger la prudẽce & la diligẽce aux affaires: ains ſeulement pour aduertir que l'acõpliſſement de nos œuures ne giſt pas tant en l'humaine propoſitiõ, qu'en la Diuine diſpoſition.

Voyõs quel fut le ſucces de l'entrepriſe. Quant au premier poinct, qui concernoit les villes, on delibera d'en ſurprẽdre ſeu- *Du ſucces des entre-priſes de*

M. le Prince & des siens.

lement trois, à sçauoir Lion, Thoulouze & Troyes, pour l'vtilité qu'elles eussent apporté, pour diuers respects. Mais les desseins que firent sur icelles ceux qui prirẽt la charge de s'en saisir reuscirẽt vains. Pour le regard d'estre forts en cãpagne, ceux de la Religion le furent au cõmencement plus que les Catholiques: mais vn mois & demi apres la prise des armes, ils se trouuerẽt plus puissans qu'eux: tellemẽt qu'ils les cõtraignirẽt d'aller à refuge aux estrãgers qu'ils auoyent appellez pour les venir secourir. L'executiõ des Suysses succeda aussi tres-mal, pource que le dessein fut descouuert, & que les forces qui y deuoyent estre mãquerent. Et n'y eut que le quatrieme poinct de moindre importãce que les autres, qui s'effectua: qui estoit de separer Mõsieur le Cardinal de Lorraine de la Cour. Il ne laissa pourtant d'y auoir autant d'authorité & de credit qu'auparauant. Mais voici vn inconuenient qui ne fut pas petit, où tomberent ceux de la Religion. C'est qu'ils exciterent l'indignatiõ & haine du Roy contr'eux, pource qu'à leur occasion il fut contraint de se retirer à Paris auec frayeur & vitesse, si bien que depuis il leur garda touſiours vne arriere pen-

pẽsee. Ceste entree de guerre euſt eſté peu heureuſe pour eux, ſi d'autres effects n'euſſent recõpenſé les premiers defauts. Leſquels cependãt auindrẽt plus par les mouuemens de quelques gentilshommes particuliers, & diſpoſition d'aucuns habitans de villes, que par grandes deliberations precedẽtes. Dont s'ẽſuyuit qu'õ s'empara de pluſieurs tant bõnes que mauuaiſes. Et des plus prochaines furẽt Orleans, Auxerre & Soiſſons. Bien eſt vray qu'on fut ſecrettement auerti de ſe remuer à meſme iour. Mais on ne fit point grand eſtat, ſinõ ſur les choſes que i'ày recitees.

Que trois choſes que le Prince de Cõdé attenta rendirent le commencement de ſon entrepriſe fort ſuperbe: dont les Catholiques furent d'abordee eſtonnez.

La premiere fut vniuerſelle priſe des armes en vn meſme iour.

QVAND les hõmes ſont picquez de la neceſſité leurs courages ſe redoublent, & leurs apprehẽſiõs precedentes n'eſtans plus ſi viues, ils craignent moins de ſe hazarder à choſes difficiles & perilleuſes. Ce qui auint à ceux de la Religiõ alors. Car apperceuãs le glaiue ia deſgainé les menacer, ils reſolurẽt deſe ſauuer pluſtoſt auec les bras qu'auec les

iambes, & fermãs les yeux à beaucoup de reſpects, eſtimerẽt qu'il cõuenoit magnanimemẽt cõmencer. Leur premier & principal acte, fut l'vniuerſelle priſe des armes par toute la Frãce en vn meſme iour. Ce qui aporta esbahiſſement meſme à pluſieurs de leur parti, qui ne ſçauoyent l'affaire, & beaucoup de frayeur aux Catholiques, qui ſe fuſſẽt parauẽture portez auec plus de rigueur qu'eux, s'ils euſſent commencé les premiers la feſte. Cependãt ils reçeurent vn grand deſplaiſir de voir tãt de villes ſaiſies. ce qu'ils diſſimulerent: & aucuns d'eux dirent, Les freres nous ont pris ſans verd à ce coup, mais nous aurons quelque iour noſtre reuenche. En quoy ils ſe monſtrerent gẽs de parole: car auãt qu'vn an fuſt paſſé ils leur firẽt conoiſtre qu'ils auoyẽt dit vray. Quelques vns auoyent opinion que tant d'aduertiſſemẽs qui ſe dõnerẽt aux Prouinces deſcouuriroyẽt l'ẽtrepriſe. Toutesfois cela arriua en peu d'endroits cõbien que ce fuſſent les plus importans. Beaucoup moins à ceſte heure pourroit-on proceder de meſme: à cauſe de l'indiſcretion des hommes qui eſt telle qu'ils nẽ peuuent rien celer. Au temps ancien on remarque des exẽples ſemblables en quel-

en quelque maniere à ceſtui-ci (excepté que les vns furẽt pour offendre; & l'autre pour ſe defendre (comme quand Mithridates fit vn pareil iour, tuer dans tous ſes païs plus de quarãte mille Romains. Auſſi quand ſoixante villes de Grece furent ſaiſies & ſaccagees en vn iour que le Cõſul Romain auoit aſſigné à ſes legions, ſans q̃ les vnes ni les autres en preſentiſſent rien qu'au temps de l'executió. Tels faits n'arriuent pas ſouuẽt: par ce que ceux qui ont vne fois eſté pris à la pipee, & qui ſont rechappez, deuiennent apres ſi vigilans & ſoupçonneux, que le ſeul branſlement des fueilles les reueille, & l'ombre les fait treſſaillir.

Le ſecond acte renommé, fut d'oſer aſſaillir ſix mille Suyſſes & les faire retirer auecques moins de cinq cens cheuaux. Vray eſt que ſelõ le deſſein qui auoit eſté fait, il y en deuoit auoir d'auantage, nommemẽt quelque nombre d'harquebuſiers à cheual: toutesfois on manqua, non d'eſtre en campagne, mais de ſe trouuer à poinct nommé au rendez-vous: & à cauſe du peu de forces, les Chefs de la Religion ſe retindrent, & n'oſerent s'auenturer à vne charge generale dans ce gros corps,

La ſeconde fut la hardieſſe d'aſſaillir ſix mille Suyſſes.

qui ſembloit vne foreſt. Et outre cela, les cheuaux eſtoyẽt demi recreus de la grãde courueé qu'ils auoyẽt faite. Ie leur ay pourtant ouï affermer que ſi la troupe de Picardie fuſt arriuee (qui eſtoit de cẽt cinquante cheuaux) ils euſſent eſſayé le combat, faiſant mettre pied à terre à leurs harquebuſiers, & chargeant auecques les eſquadrons par trois coſtez. Mais quand ils euſſent ainſi fait, touſiours l'euenement eſtoit fort douteux. Tout ſe paſſa en eſcarmouches, où il y en eut de morts & de bleſſez de part & d'autre. I'ay entendu q̃ ce gros bataillon fit vne contenance digne de Suyſſes, car ſans iamais s'eſtonner, demeurerent fermes pour vn temps, puis apres ſe retirerent ſerrez, tournans touſiours la teſte, comme a accouſtumé de faire vn furieux ſanglier que les abbayeurs pourſuyuent, iuſques à ce qu'on les abandonna, voyant qu'il n'y auoit apparence de les forcer.

La troiſieme fut l'occupation de S. Denis.

Le troiſieme acte, fut l'occupation de la ville de S. Denis, où le Prince de Cõdé s'alla placer auec toutes ſes forees, & en deux villages prochains, qu'il fit retrencher, pour aſſieger Paris de ce coſté-là. Tous ces effects vens à eſtre conſiderez, voire

voire des meilleurs Chefs Catholiques, ils en estoyent esbahis, & cuidoyent q̄ ledit Prince attendist encor promptement de grandes forces, & eust de bonnes intelligences, & dans Paris, & dans la Cour: car autrement (disoyent ils) n'eust-il osé, estāt si foible, venir si audacieusement se loger si pres de nous. Et l'Admiral (qui est tresauisé & bon guerrier) n'auroit iamais conseillé cela, sans autres fondemens cachez. C'est qui les fit temporiser iusques à ce qu'ils eussent ramassé leurs forces. Plusieurs autres trouuoyēt merueilleusemēt dur (veu q̄ desia ils en auoyēt de bonnes, qui approchoyent de dix mille hommes, qu'on souffrist ceste petite poignee de gens les brauer chacun iour par cōtinuel les escarmouches, iusques dedans leurs portes: & que c'estoit grand vergōgne de voir vne formy assieger vn Elephāt. Mais i'estime que les considerations des autres estoyent plus sages, lesquels maintenoyēt que c'estoit vne imprudence toute notoire de vouloir par vn combat, qui est incertain (contre des fols, disoyent-ils, qui n'ont maintenant pour conseil que le desespoir, & pour richesses, que leurs armes & cheuaux) hazarder tout le corps de

l'Eſtat, qui eſt comme enclos dans les murailles de Paris: & qu'ayãt choſe ſi ſacree entre mains que la perſonne du Roy, il cõuenoit faire toutes choſes ſeuremẽt: & qu'en brief ils verroyent ſortir de ceſt auis d'hõnorables fruicts. En ceſte maniere y eut-il entre la ſageſſe des vns & la temerité des autres, cõme vn diſcordant accord par quelques iours, iuſques à ce que le gros ieu ſe ioua, qui fut ſi rude que les Huguenots furent contraints de quitter leur giſte. Sur ceſt exemple ici, ſi quelcun vouloit baſtir de grands & auẽtureux deſſeins, il feroit parauenture vn erreur irremediable. Car les choſes qu'on veut cõparer ne ſe reſſemblent pas touſiours en toutes leurs parties: & puis que ces accidens ſont tels, que c'eſt beaucoup quãd vn ſiecle en produit deux ou trois.

De ce qui auint au deſlogement de S. Denis, qui eſt plus digne d'eſtre remarqué.

Premiere intention de M. le Prince de conduire ſes

ENCORES qu'vn grand Chef de guerre ne puiſſe atteindre aux fins qu'il s'eſt propoſees, ſi eſt-ce q̃ aucunesfois il aduient qu'en ces procedures il demonſtre tãt de valeur qu'on ne laiſſe

laisse de lui donner de la louange, comme plusieurs firent à monsieur le Prince de Condé, pour les beaux exploits qui apparurent pendant qu'il seiourna à S. Denis. Vne de ses intentions estoit de mettre les Parisiens en telle necessité de viures, & les molester tant par autres voyes, qu'eux & ceux qui y estoyent retirez seroyent contrains d'entẽdre à vne Paix. Et c'est ce qui fit faire les entreprises du Pont Charenton, S. Cloud, & Poissi, pour brider la riuiere, lesquelles toutesfois ne seruirent de gueres, & cuiderent causer la ruine de ceux de la Religion. Quelcun se pourra esmerueiller, comme de si excellẽs Capitaines embrassoyẽt vn tel dessein, lesquels ne deuoyent pas ignorer combien de grãdes armees auoyent par le passé perdu leur peine, & en le pensant effectuer, ainsi que fit celle du Duc Charles de Bourgongne, & cuide aussi qu'ils estoyent memoratifs aucunement. Mais se voyans portez sur les lieux l'occasion les conuioit de tẽter ce que la commune voix crioit qu'on fist. D'auãtage, s'ils fussent demeurez sans rien entreprendre, il leur sembloit qu'ils diminueroyent beaucoup de leur reputation: & puis, ils voyoyẽt leurs gens si bien

parties de entendre à accord.

diſpoſez, que les choſes difficiles leur apparoiſſoyent faiſables.

Deuxiéme & troiſiéme intention.

La ſeconde intentió qu'auoit le Prince de Condé, eſtoit d'attirer l'armee encloſe dans Paris à la bataille, ayãt grand eſpoir que s'ils la gaignoyent la guerre prẽdroit fin. laquelle intention ne reuſçit non plus que l'autre. Quãt à la tierce, il faiſoit eſtat, qu'encor' qu'on lui fiſt abandonner S. Denis, les villes qu'il eſperoit qui ſeroyent ſaiſies, tãt ſur la riuiere de Marne, que ſur celle de Seine, lui ſeruiroyẽt de faueur & d'eſpaule, pour y placer toutes ſes forces, attendant la venue des Allemans, qu'il auoit mãdez pour le ſecourir. Mais pource qu'on n'en peut ſurprendre que deux, à ſauoir Lagny & Montereau, ce deſſein s'é alla auſſi en fumee, cõme les autres. Ceux de monſieur le Conneſtable furent mieux effectuez. Son premier but eſtoit, apres s'eſtre renforcé de cõtraindre les Hugnenots à combattre, & eſtimoit les deuoir deſfaire, pour les auantages qu'il auoit ſur eux: à quoy il approcha de bien pres. Il faiſoit auſſi eſtat de les deſloger d'où ils eſtoyent, & les eſloigner des Pariſiẽs, qui ne prenoyent pas plaiſir d'auoir de tels meſnagers en leurs cẽſes, qui eſtoyẽt fort

Deſſeins de M. le Conneſtable.

diligens

diligens à les rẽdre vuides. Mais il ne peut iouïr de ce benefice, à cauſe de ſa mort. Et pour n'en mentir point, s'il euſt eſté viuãt, & en ſanté, il les euſt bien fait haſter le pas d'autre ſorte, qu'ils ne firent. Certes les vns & les autres ſe gouuernerẽt en grands Capitaines. Mais ayans differentes fins, cõme de cõſeruer & d'aſſaillir, auſſi leurs actions furent en quelques parties differentes. Il eſtoit bien-ſeãt aux Huguenots d'eſtre ſouuent à cheual, d'entreprendre tãtoſt à propos, & quelquesfois audacieuſement, & preſcher touſiours le cõbatre. Mais les Catholiques faiſoyent bien auſſi de ne ſortir en gros qu'aux occaſions apparentes: de ne rien hazarder, & ſe preparer pour vn coup. Ie ne reciteray point les petis cõbats & entrepriſes, qui là ſe firent, pource qu'aux hiſtoires ils ſe verront.

De la bataille de S. Denis.

Ie diray ſeulement quelque mot de la bataille S. Denis, qui fut à la verité memorable, en ce que ſi peu d'hõmes oſerent ſe preſenter deuant vne armee ſi puiſſante qu'eſtoit celle qui ſortit de Paris & la ſouſtenir. Car elle n'auoit pas moins de quinze ou ſeize mille hommes de pied, & plus de deux mille lãces: là où en celle du Prince de Condé, ainſi ſeparee cõme lors elle

se retrouua toute sa cauallerie n'arriuoit à mille cheuaux, & quasi autant d'harquebusiers. L'occasion de ce grand cõbat vint d'vn erreur que les Huguenots firent: dõt monsieur le Conneſtable se sçeu dextrement preualoir. L'erreur fut, en ce que monsieur d'Andelot, qui estoit actif, alla pour surprendre Poissi, & tira de l'armee cinq cens cheuaux, & huit cens harquebusiers, qui n'estoyent pas des pires. I'ay ouy dire que quand on proposa ceste entrepri se au conseil, aucuns remonstroyent qu'il ne la falloit faire: car grãdes forces estoyent arriuees à Paris, & puis on auoit obserué qu'aux escarmouches dernieres les gentils-hõmes Catholiques n'auoyẽt fait que crier, Huguenots, attendez encores trois ou quatre iours, & no⁹ verrõs si vous estes si mauuais qu'ẽ faites la mine. Et que c'estoyent aduertissemens de bataille par ceux qui estoyẽt exhortez par leurs Chefs de s'y preparer, & qu'on ne deuoit negliger cela. Mais comme on est quelquefois rempli de trop de cõfiance, on ne laissa de passer outre. Monsieur le Conneſtable, estant aduerti de ceci par ses espies, iugea qu'il ne falloit laisser passer ceste feste sans dãser. Et comme c'estoit vn vieux routier

routier de guerre, il ne se contenta pas de estre asseuré par les aureilles, il voulut l'estre aussi par les yeux. Parquoy il fit sortir le iour mesme sept ou huit cens lances, fauorisees es retraites d'vn nombre d'harquebusiers, pour se presenter en ordónãce à la veuë des logis de ceux de la Religiõ, pour sauoir leurs forces à la verité, & de ce corps se debanderent deux cens lances, qui leur allerent donner vne treschaude alarme. Eux ne faillirent de la prẽdre & pensant qu'on les venoit attaquer à bon escient, tous sortirẽt auec leurs Chefs en bonne deliberation. Mais les Catholiques ayans reconu ce qu'ils vouloyent, se retirerẽt: & les Capitaines en allerẽt faire le rapport à monsieur le Cõnestable, l'asseurans que toute leur force de pied & de cheual ne passoit deux mille hommes: mais (comme on dit) prompte à l'esperõ. C'est respõdit-il, le temps de les atraper, & qu'vn chacũ se prepare à la bataille qui se donnera demain. A l'aube du iour, il fit sortir toute son armee aux champs, sa deliberation estant s'il ne vouloyent venir au cõbat, de leur faire quitter à coups de canon Auberuilliers & S. Ouyn, où monsieur l'Admiral & le sieur de Gẽlis estoyẽt

logez, esperant apres gaigner les bateaux de passage, pour trencher chemin à monsieur d'Anuelot. Et à ce que i'ay entendu, ledit sieur Connestable estimoit qu'ils ne se hazarderoyent pas de combatre, n'ayãs toutes leurs forces entieres: & qu'ils se retireroyent tous dans la ville de S. Denis. Ce qui arriua autremẽt. Car il n'y eut pas moins d'ardeur de venir aux mains d'vn costé que d'autre, nonobstant la grande inegalité. Les Catholiques auoyent quatre auãtages sur leurs ennemis: à sçauoir, l'artillerie, le nombre d'hommes, les bataillons de picques, & la place haute & releuee. Tout cela n'empescha point que ceux de la Religion ne les allassent assaillir, lesquels se rangerent en trois corps de cauallerie, mais tous simples, c'est a dire en haye, qui est vn ordre tres-mauuais, encores quenostre gẽdarmerie l'ait lõg tẽps pratiqué. Mais l'experience nous a enseigné de venir à l'vsage des esquadrons. Le combat s'ensuyuit apres, qui fut fort furieux, & dura pres de trois quarts d'heure: & ceux qui y ont ensanglanté leur espee, soit d'vn costé ou d'autre, se peuuent vanter de n'auoir pas faute de courage, l'ayãt esprouué en vn lieu si perilleux. Mõsieur l'Ad-

Auantage des aduersaires de Mõsieur le Prince.

l'Admiral m'a quelquefois dit que l'harquebuſerie à pied, qu'il auoit rangee à ſes flancs, lui ſeruit grandement. Car tirant de cinquante pas, elle fit beaucoup d'offe ſe en la cauallerie des Catholiques, qu'il chargea. Voila où nos diſcordes nous ont conduits de nos baigner dans le ſang les vns des autres. L'iſſuë fut telle que ceux de la Religion furẽt chaſſez de deſſus la place, & ſuyuis plus d'vn demi quart de lieuë; & perauẽture que pis leur fuſt arriué, ſans la nuict, laquelle les fauoriſa à leur retrai te, qui ne fut ſans quelque deſordre. Il y eut auſſi de l'autre coſté des gens qui ſe retirerent non moins diligemmẽt que de bonne heure, & ſpecialement l'Infanterie Pariſiẽne. En ſomme, les Catholiques eurent l'honneur de la bataille, en ce que le champ & la poſſeſſion des morts leur demoura. M. le Prince de Condé auoit ia mandé à monſieur d'Andelot, de retourner en diligence, il lui redepeſcha encore pour le haſter, craignant que le lẽdemain on ne le vinſt rattaquer. Mais à minuict il retourna treſmarri de n'auoir eſté à la feſte. Et apres que chacun ſe fut repoſé, les Chefs, dirent qu'ils eſtoit neceſſaire de rabattre vn peu de la gloire que leurs enne

mis penſoyent auoir acquiſe, en leur mõſtrant qu'on n'auoit pas perdu le cœur, ni l'eſperance: & mettans leur petite armee aux champs, bien deliberee, ils s'allerent preſenter deuãt les faux-bourgs de Paris, bruſlans vn village & des moulins à vent à la veuë de la ville, pour les acertener que tous les Huguenots n'eſtoyent pas morts, & qu'il y auoit encor de l'exercice preparé. Mais perſonne ne ſortit, à cauſe (comme il eſt biẽ à preſumer) de la perte de monſieur le Conneſtable. Ceſte demõſtration que firent les Huguenots conſerua leur reputation. Toutesfois voyans que le ſeiourner là eſtoit leur ruine, ils deſcãperent le lẽdemain, & s'acheminerẽt vers Montereau, ou ils manderent le reſte de leurs forces, qui eſtoyent tant à Eſtampes qu'à Orleans, les venir trouuer. Ce qui rengroſſit fort leur armee.

Du voyage qui ſe fit vers la Lorraine par les deux armees à diuerſes fins.

Moyens ſuyuis pour deſfaire M. le Prince & ſon armee,

TOutes les forces Françoiſes que attendoit M. le Prince de Condé ne furent pas pluſtoſt iointes à lui que l'armee cõtraire ne ſe miſt à ſa queuë qui

qui s'alloit de iour en iour renforçant, en laquelle mõseigneur le Duc d'Anjou, qui est auiourd'hui Roy, commandoit. Aucũs miens amis Catholiques m'ont asseuré, q̃ son intention estoit de combatre, s'il en rencontroit vne belle occasion. Car les vieux Capitaines qui le cõseilloyent, preuoyans bien que si ceux de la Religion ioignoyẽt leurs Reitres (qui ia brãsloyẽt) c'estoit pour faire durer la guerre long temps, ou rendre vne bataille incertaine, estoyent par ceste consideration viuemẽt piquez. Mais quand ils regardoyent apres l'importãce de la personne de leur Chef, qui reposoit sous leurs armes, & le desespoir de leurs contraires, cela les retenoit vn peu. Ils vserent de deux gentiles ruses, tant pour les arrester que pour les surprẽdre: car en guerre telles finesses sont approuuees, au moins on les prattique. La premiere fut la negotiation de la Paix, où les plus signalez personnages de ceux de la Religiõ (cõme le Cardinal de Chastillon) furent employez: ce qui attiedissoit tousiours leur premiere ardeur de cõbatre. L'autre furẽt deux suspẽsions d'armes faites pour deux ou trois iours chacune: à fin de mieux cõferer (disoit on) des poincts

mis en auãt. L'vne fut pres de Montereau, & l'autre pres de Chaalons : mais la derniere leur cuida estre tresf-dõmageable: d'autãt q̃ le Prince de Condé s'arresta en vn tresf-mauuais logis fort escarté, pendãt q̃ l'armee des Catholiques s'approchoit. Et sans l'entrepriſe que fit le Conte de Briſſac ſur quelques cornettes d'harquebuſiers à cheual, qu'il desfit, ledit Prince euſt ſeiourné encores deux iours où il eſtoit, où ſans doute il euſt eſté combatu, & parauenture ſupris par ſes contraires, qui eſtoyent alors treſ-puiſſans, à cauſe de quinze cens lances Bourguignõnes, qui s'eſtoyent iointes à eux, que conduiſoit le Conte d'Arembergue, l'vn des plus renõmez Capitaines des païs bas. Mais quãd il vid vne telle executiõ s'eſtre faite pendãt la ſuſpenſiõ, il penſa qu'il n'eſtoit pas ſeur de croire en paroles. Parquoy en trois iours il chemina plus de vingt grandes lieuës, par pluyes, & ſi mauuais paſſages, que c'eſt merueille comme le bagage & l'artillerie peurent ſuyure: & ne ſe perdit rien de l'un ni de l'autre, tant l'ordre fut bõ, & la diligẽce grãde. L'armee de Monſeigneur, voyant ceſt eſloignemẽt, deſiſta de la pourſuite. Et aucuns ſe glorifioyent

de ce

de ce qu'on auoit chaſſé les Huguenots hors du royaume. Autres plus clair-voyãs s'apperceuans bien qu'on ne les pouuoit plus empeſcher de ioindre leurs forces Allemandes, furent d'auis de les laiſſer courre, & auiſer aux moyẽs de les garder de r'entrer. Mais il y en eut auſſi, & non petite quantité, qui ietterẽt vn grãd blaſme ſur aucuns Conſeillers de Monſeigneur, de quoy on les auoit laiſſé eſchapper ſans les combatre, & diſoyẽt que l'Amiral s'entendoit ſecrettement auec eux. Ce qui eſtoit vne imaginatiõ du tout faũſſe, & de quoy lui-meſmes ſe rioit: m'ayãt dit pluſieurs fois n'en auoir nulle, mais qu'il taſcheroit cependant à les entretenir en ce ſoupçon.

Deportemẽs de l'armee de M. le Prince en Lorraine.

Ie veux raconter quelques mouuemẽs & legeretez de ceux de la Religion, pendant le petit ſeiour qu'ils firent en Lorraine: auſſi la liberalité volõtaire qu'ils mõſtrerent au milieu de tãt de pauureté qui les enuirõnoit: action que i'eſtime impratiquable au temps où nous ſommes. Pluſieurs s'eſtoyent perſuadez (& le bruit en couroit auſſi) qu'on n'auroit pas mis le pied dans la Lorraine, que les cocqs des Reitres ne s'entendiſſent chanter: mais a-

pres y auoir seiourné quatre & cinq iours, on n'en sçauoit nõ plus de nouuelles, que lors qu'on estoit deuant Paris. Ce qui engendra du murmure parmi aucuns mesmes de la Noblesse, qui dõnoyent des attaques assez rudes à leurs Chefs en leurs deuis ordinaires, tant l'impatiẽce est grãde parmi nostre nation. Eux l'ayans entẽdu, s'efforçoyẽt d'y remedier. Et comme les hommes difficilement s'esloignent de leurs inclinatiõs, aussi les dissuasions dont vserent ces Chefs furent differentes. Car le Prince de Condé, qui estoit d'vne nature ioyeuse, se mocquoit si à propos de ces gens si choleres & apprehensifs, qu'il faisoit rire ceux-mesmes qui excedoyent le plus en l'vn & en l'autre. De l'autre costé monsieur l'Admiral auec ses paroles graues leur faisoit tant de honte, qu'en fin ils furent contraints de se radoucir & rapaiser. Ie lui demãday lors si l'armee de Mõ seigneur nous suyuoit, quel cõseil il prendroit? Nous acheminer, dit-il, vers Baccharra, où les Reitres doiuent auoir fait leur assemblee, & qu'il ne faloit cõbatre sans eux, & que l'ardeur premiere ne fust vn peu reschauffee. Mais s'ils ne s'y fussent trouuez, repliquera quelcũ, qu'eussent fait les

les Huguenots? Ie pẽse qu'il euſſent ſouffle en leurs doigts, car il faiſoit grãd'froid. Or toute ceſte faſcherie fut bien toſt conuertie en reſiouiſſance, quand ils entendirent au vray que le Duc Cazimir (Prince doué de vertus Chreſtiennes, & auquel ceux de la Religiõ ſont fort obligez) marchoit & qu'il eſtoit prochain. Ce n'eſtoyẽt que chanſons & gambades, & ceux qui auoyent le plus crié ſautoyẽt le plus haut. Ces comportemens verifierent tres-bien le dire de Tite Liue: Que les Gaulois ſont prompts à entrer en cholere, & par conſequẽt prompts à ſe reſiouïr, leſquelles paſſions excedent aiſément, ſi, à l'imitation des ſages, on ne les modere par l'vſage de la raiſon.

Monſieur le Prince de Condé ayãt ſçeu par ſes negociateurs d'Alemagne que les Reitres s'attendoyent de toucher pour le moins cent mille eſcus eſtans ioints auec lui, il fut bien en plus grand' peine qu'il n'auoit eſté auparauant pour les mouuemens des ſiens, d'autant qu'il n'en auoit pas deux mille. Là conuint-il faire de neceſſité vertu, & tãt lui que Monſieur l'Admiral, qui auoyẽt vne merueilleuſe creance entre ceux de la Religion, deſployerẽt *Notable hiſtoire.*

tout leur art, credit & eloquẽce, pour perſuader vn chacun de departir des moyens qu'il auoit pour ceſte contribution ſi neceſſaire, dont dependoit le contentement de ceux qu'on auoit ſi deuotieuſemẽt attendus. Eux-meſmes monſtrerent exẽple les premiers, donnãs leur propre vaiſſelle d'argẽt. Les miniſtres en leurs predicatiõs exhorterent à ceſt effect, & les plus affectionnez Capitaines y preparerent auſſi leurs gens. Car en vn affaire ſi extraordinaire, il eſtoit beſoin de s'aider de toutes ſortes d'inſtrumens. On vid vne diſpoſitiõ treſ-grãde en pluſieurs de la Nobleſſe de s'en acquitter loyaument. Mais quand il fut queſtion de preſſer les diſciples de la Picoree, qui ont ceſte proprieté de ſçauoir vaillãment prẽdre, & laſchemẽt donner, là fut l'effort du cõbat: toutesfois moitié par amour, moitié par crainte: ils s'en acquitterent beaucoup mieux qu'õ ne cuidoit. Et ceſte liberalité fut ſi generale, q̃ iuſques aux goujats des ſoldats chacun bailla: de maniere qu'à la fin on reputoit à deshonneur d'auoir peu cõtribué. Il y en eut de ceux-ci, qui firent honte à des gentils-hommes, en offrant plus volontairement de l'or, qu'eux n'auoyẽt fait de l'argent.

gent. Somme, que le tout ramaſſé, on trouua, tant en ce qui eſtoit monnoyé qu'en vaiſſelle & chaines d'or, plus de quatre vingtsmille liures. Qui vindrẽt ſi à poinct, que ſans cela difficilement eut-on appaiſé les Reitres. Ie ſçay bien qu'il y en eut beaucoup qui furent aiguillonnez à donner, y eſtans preſſez, par l'exemple, la hõte, & les perſuaſions: toutesfois c'eſt choſe certaine que bonne partie y furent pouſſez de zele & d'affection, qui ſe mõſtra en ce qu'ils offrirẽt plus qu'on ne leur auoit demãdé. N'eſt-ce pas là vn acte digne d'eſbahiſſement de voir vne armee point payee, & deſpourueuë de moyẽs, qui eſtimoit cõme vn prodige de ſe deſaiſir des petites commoditez qu'elle auoit, pour ſubuenir à ſes neceſſitez, ne les eſpargner pour en racõmoder d'autres, qui parauenture ne leur en ſçauoyent gueres de gré? Il ſeroit impoſſible maintenant de faire le ſemblable, parce que les choſes genereuſes ſont quaſi hors d'vſage.

Du retour des deux armees vers Orleans & Paris, & la maniere que tenoit le Prince de Condé, pour faire viure, marcher: & loger la ſienne.

Expediens pour auoir la paix.

IL ne falut point de longue cõſultation, apres que les Reitres furent ioints, pour ſçauoir ce qu'il conuenoit faire. Car la voix vniuerſelle eſtoit qu'on allaſt porter la guerre aupres de Paris. Ce qu'aucũs pauures ſoldats deſiroyẽt, pour l'enuie de reuoir leurs maiſons: mais la pluſpart ſçauoyent bien qu'il n'y auoit point de meilleur chemin que celui-là, pour r'auoir la paix. Les Chefs auſſi n'ignoroyẽt pas que, pour cõtinuer la guerre, les armees ne ſe pouuoyẽt paſſer d'artillerie, poudres, argent, & autres cõmoditez qui ſe tirent des marchands & artiſans, & que s'ils ne s'approchoyent d'Orleans (qui eſtoit leur mere nourrice) ils en ſeroyẽt priuez. Ce qui les fit aiſément cõſentir au deſir cõmũ. Ainſi auec ceſte bõne volonté ceux de la Religion rebrouſſerent chemin, ayãt opinion que l'armee ennemie les coſtoyeroit, tant pour les empeſcher de branſquetter pluſieurs petites villes foibles, q̃ pour eſpier vne

vne occasion d'attraper quelqu'vne de leurs troupes. Alors la Frãce regorgeoit de toutes sortes de viures: ce neantmoins tousiours faloit-il grand art & diligence pour nourrir vne armee de plus de vingt mille hõmes, point payee, qui n'estoit fauorisee du pays comme l'autre, & qui n'auoit qu'vn tres-petit equipage pour les munitions. Monsieur l'Admiral estoit, sur toutes choses, soigneux d'auoir de tres-habiles Commissaires & de leur faire auoir voicture selõ la necessité Huguenotte, & souloit dire, quand il estoit question de dresser corps d'armee, Cõmençons à former ce monstre par le ventre. Or pource que nostre coustume estoit que la caualle rie logeoit escartee dans les bõs villages, lesdits Cõmissaires, outre les chariots que ils auoyẽt auec eux, renoyẽt encor en chacune cornette vn boulangier & deux cheuaux de charge, qui n'estoyent plustost arriuez au quartier, qu'ils se mettoyẽt à faire du pain, & apres l'enuoyoyẽt au corps de l'Infanterie. Et quand ces petites commoditez estoyent toutes rassemblees, qui sortoyent de quarante cornettes que pouuiõs auoir alors, cela se mõtoit beaucoup, & de là aussi souuẽt s'ennoyoyẽt chairs &

vins, eſtans les gentils-hommes ſi affectionnez qu'ils n'eſpargnoyent au ſeiour leurs charrois, pour conduire ce qu'il cõuenoit. Les petites villettes priſes, on les reſeruoit pour les munitionnaires, & menaçoit-on les autres où il n'y auoit point de garniſon, de bruſler vne lieuë à la rõde d'elles, ſi elles n'enuoyoyent quelques munitions. De maniere que noſtre Infanterie, qui logeoit ſerree, eſtoit ordinairement accommodee. Ie ne mets point ici en conte les butins, qui ſe faiſoyent tant par les gẽs de pied que de cheual ſur ceux de contraire parti, & ne faut point douter que ce grãd animal deuoratif paſſant parmi tãt de Prouinces, n'y trouuaſt touſiours de la paſture, & ſouuent la robbe du pauure peuple y eſtoit meſlee, & quelquesfois des amis, tant la neceſſité & cupidité de prendre incitoit ceux qui ne mãquoyẽt iamais d'excuſes pour coulorer leurs proyes. De ces fruicts ici pluſieurs s'entretenoyent, en ce qu'il faut que le ſoldat achette outre la nourriture: comme pour l'habillement & les armes, qui ſont choſes neceſſaires.

Du logement de l'armee.

Maintenant ie parleray du logemẽt de l'armee, laquelle on eſtoit contraint de eſpandre

eſpãdre en diuers lieux, pour deux raiſons principales. L'vne pour la commodité du viure : l'autre à fin qu'elle fuſt à couuert, pour la garentir de l'iniure de l'hyuer, & ſans ce ſoulagement, elle n'euſt peu conſiſter. Ie ſçay bien que c'eſt vne mauuaiſe façon de loger, & qu'aux guerres Imperiales & Royales on n'euſt eu garde de commettre ces erreurs, pource qu'õ euſt eſté incontinét ſurpris. Mais és ciuiles les deux partis cõtraires ont eſté contraints, & ont accouſtumé d'en vſer ainſi : au moins en noſtre France. L'infanterie, on la logeoit en deux corps, àſçauoir en celui de la bataille. & de l'auãt-garde: & les gẽs de cheual, aux villages plus prochains. Quand il ſuruenoit alarme à bon eſcient ladite caualerie s'alloit rendre ou les deux Chefs eſtoyent. Et ſi vn logis eſcarté eſtoit attaqué, on l'alloit ſecourir incontinẽt. Parmi les Cornettes y auoit bõ nõbre d'harquebuſiers à cheual, & quand on eſtoit arriué au quartier, on fortifioit tres-biẽ les auenuës, & s'accommodoit-on ſouuent dans les temples & chaſteaux: à fin de pouuoir tenir deux heures, attẽdãt le ſecours. I'ay quelquesfois veu l'vn des Chefs marcher auec cinq ou ſix mille hommes, & rechaſ-

ſer les ennemis, qui auoyent aſſailli vn logis. Mais quelque vigilance qu'il y ait euë de toutes parts, ſi s'eſt-il fait beaucoup de ſurpriſes : quoy qu'on battiſt les chemins le iour & la nuict. Les meilleurs auis que ſouuẽt on auoit eſtoyẽt par les picoreurs: leſquels s'eſpandans par tout, cõme mouſches, rencontroyent ordinairement les ennemis, & quelcun en venoit dire des nouuelles: car ces gens-là courẽt comme lieures quand il faut fuir : mais quand ils võt crocquer quelque proye, ils volẽt. La teſte qui ſe faiſoit vers les ennemis qu'auoyent les cheuaux legers, eſtoit de cinq ou ſix cens bõs cheuaux, & autãt d'harquebuſiers à cheual auec peu de bagage, ſinõ cheuaux de charge, & c'eſtoit pour faire eſtre leſdits ennemis en ceruelle, les garder d'entreprẽdre, & tenir l'armee aduertie. Quãt à la maniere de marcher, on donnoit le Rendez vous à toutes les troupes à vne telle heure, au lieu le plus commode, pour la diſtribution des logis: & de là on s'acheminoit és quartiers, & allant ainſi par diuers chemins, la diligence eſtoit grande, quand on vouloit la faire. Vn mal y auoit-il marchant eſcartez en ceſte ſorte: c'eſt que ſouuẽt ſe donnoyẽt de fauſſes

alarmes

alarmes. Si eſt-ce qu'ō ne remarque point qu'il ſoit auenu de notable ſurprinſe au Prince de Condé. Ie ne ſerois pas d'auis qu'on baſtiſt des reigles ſur ces exemples ici que la neceſſité a produits, ſinō qu'il y euſt la meſme raiſon, qui regnoit lors. On s'en peut ſeruir en les accommodant aux temps, aux lieux, & aux perſonnes. Le plus certain eſt, de redreſſer nos couſtumes par les anciennes regles militaires, où il y a plus de perfection qu'en ce que nous prattiquons. Ce n'eſt pas à dire pourtant que ces magnanimes Chefs euſſent deu faire autrement, qu'ils ne firent: car à tout ce qui ſe deuoit & pouuoit alors, ils n'y ont manqué. Auſſi la pluſpart des grãdes & ſignalees actions ſe ſont eſuanouïes depuis leur mort.

Des nouuelles forces de diuerſes Prouinces qui ſe trouuerent à Orleans: ce qui conuia M. le Prince de Condé d'entreprendre le voyage de Chartres.

AVx premieres guerres ciuiles, la pluſpart de ceux de la Religion tenoyent pour maxime (& nom mément leurs Chefs) qu'il eſtoit tres-difficile de faire la guerre auec reputatiō, & *Difficultez où ſe ſont trouuez reduits ceux de la*

Religion durant les guerres ciuiles.

la paix auec dignité, ſi l'on n'auoit touſiours vne armee en campagne. Et pour ceſte occaſiõ, ils exhortoyent leurs partiſans d'aider à en cõpoſer vne qui fuſt gaillarde, d'autãt que tout le corps en ſentoit le benefice. Et c'eſt ce qui rendoit tant de gens prõpts à s'y venir ranger. Mais quãd pour ceſt effect on a abãdonné les bonnes places, qu'on tenoit aux Prouinces, on s'ẽ eſt mal trouué: parce qu'apres on demouroit ſans retraites. Quand auſſi on a voulu en garder trop, on a manqué à l'autre poinct. Ce qui nous doit enſeigner à euiter les extremitez. La guerre n'a pourtãt laiſſé de ſe faire eſdites Prouinces, tãt aux premiers troubles, qu'en ceux-ci. Et qui voudra biẽ conſiderer les mouuemẽs du Baron des Adrets, & les autres beaux exploits de pluſieurs Capitaines, tãt Catholiques qu'Huguenots, leſquels ſont notez aux Hiſtoires, il verra des choſes miſerables auoir eſté valeureuſemẽt & prudemmẽt executees. Mais pource q̃ ie me ſuis voulu aſſuiettir de ne parler q̃ de ce que i'ay veu, ou entẽdu de bõ lieu, i'ay differé de me dõner la carriere par pays inconus craignãt de brõcher. Eſtant donques M. le Prince de Condé informé que forces de Gaſcongne

& Daulphiné lui estoyent arriuees à Orleans, qui approchoyent de six mille hommes, il voulut les employer, & leur māda qu'elles se tinssent prestes, & qu'on preparast aussi poudres & balles, & trois ou quatre chetiues pieces d'artillerie qui restoyent. Car encor que les Catholiques estiment les Huguenots estre gens à feu, si sont-ils tousiours mal pourueus de tels instrumens: aussi n'ont-ils point, comme eux, de S. Antoine, lequel ils disent presider sur ceste element. Son intention estoit auāt que donner à conoistre son dessein à ses ennemis d'auoir enuironé la ville qu'il pretendoit d'assieger, & nulle ne lui sembla plus commode pour ses affaires que Chartres: laquelle ayant prise, il vouloit faire fortifier, pour tenir tousiours vne espine au pied des Parisiens, & à sa faueur cōseruer en quelque maniere sō pais qu'il auoit derriere. Il enuoya pour ceste effect de plus de vingt lieuës loin trois mille cheuaux, pour la fermer. Laquelle diligence ne profita pas de beaucoup, pource que vn Regimen d'Infanterie qui estoit logé à quatre lieuës de là ne laissa d'y entrer, qui fut la saluation de la ville. Le seigneur de Linieres y commandoit, qui auoit en

Commencemēt du siege de Chartres.

tout vingt & deux compagnies. Et nul ne s'eſpargna à vſer de tous les remedes de fortification, dequoy l'on ſe ſert aux mauuaiſes places, qui ſõt preuenues. Les aſſaillans regarderent auſſi de leur part aux endroits, qui leur ſembloyent les plus attaquables. Et de tous coſtez y en auoit de ſi mauuais, qu'on ne pouuoit quaſi diſcerner le pire. Et ayãt reconu vne montagne, qui dominoit par le flanc d'vne courtine, ſans entrer en autre conſideratiõ, ils choiſirẽt ceſt endroit-là, qui d'arriuee promettoit beaucoup, cependant les remedes s'y pouuoyent aiſément trouuer. Car n'ayant M. le Prince que cinq pieces de batterie, & quatre legeres couleurines, que pouuoit faire cela contre tant de gens de defenſe & de trauail, qui là eſtoyẽt? Auſſi en deux iours & deux nuicts ils baſtirent des trauerſes & des retrenchemens tels qu'õ n'oſa les enfoncer. Le François eſt ſi ſoudain qu'il veut incõtinent auoir deſcouuert ce qui ne ſe peut trouuer qu'apres auoir lõg temps cerché. Et par ceſte prõptitude i'ay tant veu faire d'erreurs aux reconoiſſãces des places, que ie tiẽs pour reigle treſ-vtile, de voir & reuoir deux fois, voire trois vne choſe, auant que prendre reſolution

de s'y-

de s'y arester. On conut apres que la bresche fut faite, que c'estoit perdre des hommes à credit, que d'attaquer par là. Et cõme on estoit apres, pour preparer vne nouuelle batterie par vn plus foible endroit, la paix fut cõcluë, ce qui rẽuersa toutes actiõs militaires. Le prouerbe qui dit, Qu'il n'est muraille que de bons hõmes est bien veritable: car il faut qu'vne place soit bien mauuaise s'ils ne trouuent moyen de s'y accommoder. En tels lieux ne se doit-on pas obstiner à long siege: mais pour arrester vne armee trois semaines ou vn mois cela se peut entreprẽdre, pẽdãt qu'vne autre se prepare pour fauoriser les assiegez.

Au seiour que nous fismes deuant ceste place, M. l'Admiral fit vne belle contr'entrepriſe, qui se demesla en la maniere que ie diray. L'armee contraire estoit au delà de la riuiere de Seine, qui n'osoit approcher en corps de celle du Prince, & ne sçay les causes pourquoy. Elle ne voulut pourtãt perdre l'occasion de porter quelque faueur à ceux de dedans. Et pour ceste effect fut enuoyé M. de la Valette, qui estoit vn Capitaine renommé auec dixhuit cornettes de cauallerie, pour tascher de surprendre quelqu'vne de nos troupes au

logis endommager nos fourrageurs, rompre nos viures, & nous tenir souuent en alarmes. Il s'approcha à quatre lieuës pres du cãp, logeant assez serré: d'où il cõmençoit à nous molester grandemẽt. Dequoy M. l'Admiral estant aduerti, il prit la charge d'y pouruoir. Et cõme il auoit accoustumé d'aller en gros, de peur, disoit-il, de faillir le gibbier: aussi prit-il trois mille cinq cẽs cheuaux, & partit de si bõne heure qu'à soleil leué il se trouua dans le milieu des quartiers de ceste cauallerie, qui, nonobstãt les bõnes gardes qu'elle tenoit en cãpagne, ne se peut garẽtir q̃ plusieurs ne fussent enuelopez, & y eut quatre drapeaux pris, mais peu de gens tuez. M. de la Valette qui estoit logé dans Oudan, rallia quatre ou cinq cẽs cheuaux: & estãs suyui de plus de mille des nostres, il se retira neãtmoins auec vne belle façon, tournant souuẽt teste: aussi auoit-il art & experiẽce. On void par ceci, qu'il ne fait pas seur seiourner gueres (si on n'est en lieu fort) deuãt vne grosse puissãce de cauallerie. Car sans qu'õ y pense, on se trouue surpris, cõme d'vn orage, qui arriue à l'impourueuë: & quasi aussi tost que vos sentinelles, Vedetes, ou batteurs d'estrade, elle vous est

sur

sur les bras. Car elle marche en asseurance, ne craignant rien, & dit tousiours aux premiers, Attaque, Charge & sui tout ce que tu trouueras. En tels affaires, les plus fins, & qui ouurent bien les yeux, ne laissẽt quelquefois d'y estre attrapez.

De la seconde paix qui fut faite à Lonjumeau.

Seconde paix cause de plus grands maux que la guerre même.

EN tous les Troubles de la Frãce, on a tousiours veu ceci auenir, c'est qu'en faisãt la guerre, on n'a pas laissé de traiter de la paix, tãt chacũ a voulu demonstrer auoir agreable chose si salutaire: aussi s'ẽ est-il fait beaucoup entre lesquelles ceste-ci a esté la pire pour ceux de la Religion. La negotiatiõ s'en rẽmancha estant ia le Prince de Condé deuant Chartres: & fut enuoyé le Cardinal de Chastillõ de sa part auec autres gẽtilshõmes, pour s'assembler auec les deputez du Roy à Lonjumeau, où ils besongnerẽt si bien que tous les articles furent accordez, les vns enuoyant à Paris, les autres à Chartres, pour vuider les difficultez qui suruenoyẽt. Or cõme vne bõne paix estoit fort desiree, & n'estoit aussi pas moins necessaire: cependant il y en eut peu qui s'a-

musaſſent à biẽ cõſiderer quelle pouuoit eſtre ceſte-ci, ains, cõme ſi le nom euſt apporté auec ſoy le vray effect, la pluspart de ceux de la Religion demeuroyẽt là attachez qu'il la faloit embraſſer. Et pour parler rondement c'eſt ce qui força Meſſieurs le Prince & Admiral, à y condeſcẽdre, voyans vne ſi grande diſpoſition (& meſmemẽt en la Nobleſſe) de l'accepter. Ce fut vn tourbillon qui les emporta (à quoy ils ne peurent reſiſter. Vray eſt que monſieur le Prince y auoit quelque inclination, mais monſieur l'Admiral ſe douta touſiours de l'inobſeruatiõ d'icelle, pource qu'il apperceuoit à peu pres qu'on vouloit prendre vne reuenche ſur les Huguenots, de l'iniure reçeuë à la iournee de Meaux. Meſmes dés lors aucuns Catholiques (qui eſtoyent de ceux qui ne peuuent rien celer) diſoyent tout haut, Qu'ils s'en vengeroyent bien toſt. Et vn de nos negociateurs de paix mãda auoir ouï pluſieurs fois tels lãgages, & apperçeu vne grande indignatiõ cachee és poictrines d'aucuns de ceux auec leſquels ils conferoyent, & qu'on y priſt garde: pource que cela denotoit quelque ſiniſtre euenement. D'auantage, il y en eut de la Cour propre, tant

hommes

hommes que femmes, qui quelquesfois desrobent des paroles du cabinet, qui mãderent à leurs parens & amis, qu'indubitablement ils seroyent trompez s'ils ne besongnoyent seuremẽt: qui estoit biẽ pour resueiller ceux qui se vouloyẽt endormir sur ce doux oreiller de paix. Mais quelque auis qu'on eust, on ne peut retenir le torrent qui ia estoit desbordé. On se pourra esmerueiller dequoi ces grãds Chefs, qui auoyent tant de credit sur leurs partisans n'ayent sceu leur persuader ce qui leur estoit vtile. Mais si on considere biẽ quelles gens ce sont que les volontaires, & la vehemence du desir de voir sa maison, on verra que quand l'hancre de la necessité apparente est rompue, le nauire pousse de vents si violens ne se peut arrester.

Desia auãt le leuemẽt du siege de Chartres il s'en estoit allé des Cornettes entieres, & plusieurs particuliers (sans demãder cõgé aux superieurs) vers les quartiers de Xaintõge & Poictou. Et ceste humeur passa parmi l'infanterie, mesmement en celle qui estoit des païs esloignez. Et plusieurs disoyẽt, puis que le Roy offroit l'Edict de pacification dernier, qu'on ne le pouuoit refuser. Autres de la Noblesse, qu'ils vou-

Vne partie de ceux de la Religiõ cõgé de leur mal.

loyent aller prẽdre des retraites en leurs Prouinces, pour la conſeruation de leurs familles, qui eſtoyent ſouuent meurtries, par la cruauté de leurs ennemis : les gens de pied ſe plaignoyent auſſi de n'eſtre payez, & qu'ordinairement ils manquoyent de viures. Ainſi donc les Chefs de la Religion ne peurent adherer aux aduertiſſemens qu'ils eurent, & reietter ceſte paix, pource qu'ils fuſſent demeurez trop foibles. Sur ceci ils diſcouroyẽt quelquesfois en ceſte maniere. Que le gros de leurs forces Françoiſes les abãdonnans, ils ſeroyẽt cõtrains de ſe mettre ſur la defẽſiue : mais que cela les desfauoriſeroit grandement, veu qu'on eſtoit en la ſaiſon en laquelle les armees ſe mettent en cãpagne. Que de ſeparer les Reitres, pour les diſtribuer dãs les villes, ils ne le vouloyent faire, pource que c'eſtoit ſe deuorer ſoi-meſmes: de les placer auſſi en camp fortifié, le remede n'eſtoit que pour peu de temps. Somme, qu'il faloit eſprouuer le hazard de la paix. Alors on euſt biẽ deſiré d'auoir des villes pour ſeureté d'icelle : mais quand on demãdoit d'autres ſeuretez que les Edits, les ſermẽs, & les promeſſes, on eſtoit rẽuoyé bien loin, comme ſi on euſt vilipendé & meſpriſé

meſpriſé l'authorité Royale: qui fut occaſion qu'on receut ce qui eſtoit accouſtumé d'eſtre offert. Ainſi ceux de la Religion licentierẽt leurs eſtrangers, ſe retirerent en leurs maiſons, puis poſerent les armes chacun en particulier: ayans opinion (au moins le vulgaire) que les Catholiques feroyent le ſemblable. Ils ſe contenterent ſeulement de le promettre: mais en effect ils n'en firent du tout rien: & demeurans touſiours armez garderent les villes, & les paſſages des riuieres: ſi biẽ qu'à deux mois de là les Huguenots ſe trouuerent comme à leur diſcretion. Aucuns meſmes de ceux qui auoyent inſiſté pour la paix, furẽt contrains de dire, Nous auons fait la folie, ne trouuons donc eſtrange ſi nous la beuuons. Toutesfois il y a apparence que le breuuage ſera bien amer.

TROISIEMES TROVBLES.

De la diligente retraite de ceux de la Religion aux troiſiemes Troubles: & de la belle reſolution de monſieur de Martigues quand il vint à Saulmur.

Reuolution notable de ces guerres: & de la retraite de M. le Prince.

LEs affaires humaines ſont ſuiettes à beaucoup de mutations: & pour en repreſenter l'inconſtance, les

Ethniques ont figuré vne rouë tournante, ou tantoſt vne choſe eſt en haut, & tantoſt en bas: auſſi qui voudra bien noter la diſſimilitude du principe de ceſte guerre d'auec la precedẽte il y apperceura le meſme. Car en la paſſee, les Huguenots preuindrent, & aſſaillirẽt ſuperbement, & en ceſte-ci ils furẽt preuenus & ſe retirerent par vne neceſſité honteuſe, abandonnans les Prouinces & villes, qui auparauant auoyent ſerui pour leur cõſeruation. Quãd ils virent qu'on auoit mis dix compagnies d'Infanterie dans Orleans, ils conurent bien que leurs affaires alloyent mal: mais ce qui les eſmeut de deſloger des Prouinces voiſines de Paris, fut que monſieur le Prince cuida eſtre enueloppé en ſa maiſõ par des compagnies de gens d'armes, & de gens de pied, qui tout doucement s'en approchoyent. Lui ayant aduerti monſieur l'Admiral, & ſes plus proches voiſins, tous enſemble auec leurs familles, ſe retirerẽt à la Rochelle, paſſans à gué la riuiere de Loyre en vn lieu inaccouſtumé. Il donna auſſi aduertiſſement à ceux de la Religion les plus eſloignez, de prẽdre les armes, & ſe ſauuer le mieux qu'il pourroyent vers lui, cerchans de paſſer la meſme riuiere à

gué

gué ou par bateaux. Les Catholiques, en se mocquant, disoyẽt qu'il auoit tort de prẽdre l'alarme si chaude, & qu'on n'áuoit fait aucune entrepriſe ſur lui. Il reſpõdit, qu'il aimoit beaucoup mieux leur auoir laiſſé les nids que s'ils euſſẽt attrappé les oiſeaux: & que s'il ſe fuſt bien reſſouuenu de la promeſſe qu'ils auoyent faite de prẽdre leur reuanche de Meaux, & de faire courir les freres à leur tour, qu'il fuſt parti de meilleure heure, à fin de n'aller que le pas. Ce ſont ici les propos communs q̃ ie recite: car les cauſes graues, de part & d'autre, ſont eſcrites es hiſtoires. Ie ſcay bien qu'vne guerre eſt miſerable, & qu'el le aporte auec ſoy beaucoup de maux: mais ceſte meſchante petite paix, qui ne dura q̃ ſix mois, fut beaucoup pire pour ceux de la Religoin, qu'on aſſaſſinoit en leurs maiſons, & ne s'oſoyẽt encores defendre. Cela & autres choſes les animerent & diſpoſerent de cercher ſeureté en ſe r'alliant enſemble.

Mõſieur d'Andelot eſtãt en Bretaigne receut auis de ramaſſer tout ce qu'il pour roit, & s'aheminer en Poictou: il remãda qu'on le vint trouuer vers l'Aniou: ce qu'õ fit: & quand tout fut ioint, la troupe n'eſtoit moindre de mille bõs chevaux, & de

La belle re ſolution de M. de Mar tigues pour ſe rendre à Saulmu.

deux mille harquebusiers, auec laquelle il dressa la teste vers la riuiere de Loire, pour y cercher vn passage cómode. Mais le propre iour qu'il arriua au long d'icelle, vne inopinee auãture succeda, dont les Catholiques se demeslerent auec grand hóneur. Il s'estoit logé fort escarté, à cause qu'il n'auoit grande alarme d'ennemis ayãt donné charge aux Chefs des troupes, estãs arriuez en leurs quartiers, de sonder s'yl y auoit point quelque endroit gueyable. Mais deux heures apres s'estre logez, monsieur de Martigues qui vouloit aller à Saulmur, trouuer le Duc de Montpensier, fut aduerti q̃ force Huguenots (sans nómer qui) s'estoyẽt venus loger sur son chemin. Lui qui auoit passé vne petite riuiere par barques, qui s'appelle Sorgue, iugea qu'il n'y auoit plus d'ordre de se retirer, & qu'il conuenoit se faire passage auec le fer, quoy qu'on rencótrast. Il n'auoit aucun bagage, l'ayant enuoyé de l'autre part de Loire, estãt sa troupe de trois cens lances, & cinq cens brauees harquebusiers. Et d'autãt qu'il estoit cótraint de marcher tousiours par vne leuee de terre, qui borde la riuiere, où l'on ne peut aller que dix hommes de front, ou six cheuaux,

uaux, il mit à ſa teſte cent harquebuſiers Gaſcõs de ſa garde auec deux cens autres, & ſa cauallerie au milieu, puis le reſte de l'infanterie derriere, & cinquante lances pour coureurs, cela fait, il leur dit, Mes cõpagnons, les Huguenots ſont ſur noſtre chemin. Il nous faut leur paſſer ſur le vẽtre, ou eſtre perdus: car nous ne pouuons nous retirer, que donc chacun ſe prepare de bien cõbatre auec les bras, & marcher gaillardement auec les iambes, pour gaigner Saulmur: il n'y a que huict petites lieuës, & ne pouuons trouuer ſeureté que n'y ſoyõs arriuez. Tous lui promirent de ne manquer à leur deuoir: & en ceſte reſolution s'acheminerent. Les deux premieres troupes qu'il rencontra, furent deux cõpagnies de cauallerie, qui ſe logeoyent, qu'il eſcarta aiſément: & en combatant fut tué le Capitaine Bois-verd. Là ſceut-il que mõſieur d'Andelot eſtoit prochain: ce qui lui fit haſter le pas, à fin de le preuenir: mais quelque diligence qu'il fiſt, ſi le trouua-il à cheual auec peu de gens, ayant eu l'alarme par quelques fuyards. Il ſe fit vne braue charge, où le Lieutenãt de mõſieur de Martigues fut tué, & mõſieur d'Andelot contraint lui laiſſer le paſſage libre. Il

ne permit à ſes ſoldats de ſaccager le bagage, qui eſtoit dans les ruës, ains les fit tirer outre. A vne lieuë de là il rencótra la compagnie des gẽs de cheual du Capitaine Coignee, qui marchoit, & la fit retourner bien viſte, auec bõnes harquebuſades: puis à vn quart de lieuë du village des Roſiers, ſe preſenterent deuant lui deux cens harquebuſiers que le ſeigneur de la Nouë enuoyoit vers l'alarme, pour le ſecours des autres: mais cõme l'infãterie de monſieur de Martigues eſtoit de ſoldats vieux, & l'autre de nouueaux, ceux-ci furẽt mis en route, & falut abãdonner le village, & lui laiſſer le paſſage. En fin, à deux lieuës de Saulmur il trouua encor vne cõpagnie d'infanterie, accommodee dãs vn temple, laquelle il força, & prit le drapeau, & arriua à nuict fermãte à ſeureté, lui & ſes gẽs, fort trauaillez de marcher & de cõbatre, ayant fait perte de vingt hommes, & en ayant tué quatre fois autant, mais mis en effroy pres de mille. I'ai bien voulu racõter ceſt exploit, pource qu'il m'a ſemblé plein d'vne braue determination: toutesfois on ne ſe doit eſtõner ſi les troupes de M. d'Andelot ne l'enfoncerent, car elles furẽt ſurpriſes eſtãs toutes eſcartees: meſmement

mem̃et la caualerie estoit en vn lieu trop estroit pour bien combatre, & quãd elles se furent reconues & rassemblees, les ennemis estoyent desia à sauueté. Ain void-on combien il sert d'estre en corps, cheminer en ordre, & auoir pris vne bõne determination: & c'est ce qui ordinairemẽt fait vaincre les petites troupes, en ce qu'el les veulẽt suppleer à leur foiblesse par va leur. Pour ceste escorne mõsieur d'Andelot ne perdit esperance de passer la riuiere: & ayant fait resserrer ses gens en deux corps, il la fit taster par tout. En fin fut trouué vn gué, cõme miraculeusemẽt, où il n'y auoit memoire d'homme que ia mais aucun eust là passé: & le lendemain, ioyeux au possible, & tous les siens d'auoir rencõtré ce qu'ils n'esperoyẽt, il passa de l'autre part. Lors q̃ nous estiõs en ces incertitudes, ie lui dis qu'il estoit besoin d'auiser à ce q̃ nous ferions, si le passage nous estoit fermé. Il me respõdit, que pouuõs-nous faire sinõ prẽdre vn parti extreme, pour mourir comme soldats? ou nous sauuer cõme soldats? Mõ auis est, dit-il, de nous ioindre tous, & nous retirer à 7. ou 8 lieuës d'ici, vers le pays large, & faire dõner des aduertissemẽs à Messieurs de Mõt

Comment M. d'Andelot passa la riuiere: & quelle estoit sa resolution.

penſier & de Martigues, q̃ nous-nous en allons cõme fuyans, & tous diſſipez, chacun taſchant à eſchaper le peril : ce qu'ils croiront fort aiſement. Cepẽdãt animons & preparons nos gens à vaincre : & s'ils s'approchent de nous (cõme il n'y a doute qu'ils n'y vienent incõtinent, plus pour butiner q̃ pour combatre) alors donnons valeureuſement ſur eux, car nous les rompróſ, & apres n'y aura-il troupe qui d'vn mois nous oſe affronter, & nous ſera aiſé de gaigner l'Alemagne, ou le haut des riuieres. Il m'a ſemblé q̃ le prõpt & braue cõſeil de ce gentil cheualier ne deuoit nõ plus eſtre celé que la belle determination du Seigneur de Martigues, deux perſonnages certes dignes de grandes charges militaires. Le dernier acquit beaucoup d'hõneur en ſon paſſage, & le premier plus de profit au ſien, ayãt mis lui & toute ſa troupe à ſeureté, laq̃lle au bout de huit iours ſe ioignit à M. le Prince de Condé: ce qui le rẽforça beaucoup. Ceſte entree de guerre ſi mal cõmẽcee de ceux de la Religiõ, par des retraites precipitees, eſtoit vn preſage qu'ils s'aideroyent de ces remedes en la continuation d'icelle : ce qui aduint auſſi : combien qu'il leur fuſt peu auenu

nu aux precedentes. & ſi on veut ſçauoir les cauſes, ie les diray. Ce fut pour le meſpris de la diſcipline, & pour la multiplication des vices, qui amenerent les deſordres, & engendrerent audace en pluſieurs (non en tous) leſquels ſous l'ombre de la neceſſité prenoyent trop de licẽce.

Que le temps qu'on donna à M. le Prince de Condé apres s'eſtre retiré à la Rochelle, ſans lui ietter aucune armee ſur les bras, lui ſeruit de ſe preualoir d'vne grande Prouince, ſans le ſouſtien de laquelle il n'euſt peu continuer la guerre.

TOVT le refuge qu'eurent ceux de la Religion pour ſe ſauuer en ces dernieres tempeſtes, fut de ſe retirer à la Rochelle, qui ia leur eſtoit deuotieuſe, ayant embraſſé l'Euangile, & reietté la doctrine du Pape. La ville eſt aſſez grande & bien ſituee ſur le bord de la mer, en vn pays abondãt en viures, & pleine d'aſſez riches marchãs, & bõs artiſans: ce qui profita beaucoup pour la cõſeruation de pluſieurs familles, & pour en tirer les cõmoditez qui eſtoyẽt neceſſaires, tãt pour les gẽs de guerre, qu'aux armees de mer & de terre. Or apres l'arriuee de

Combiẽ la ville de la Rochelle aida à M. le Prince & aux ſiens, qui ſe rendirẽt maiſtres d'vn grãd pays,

M.d'Andelot, les Chefs auiſerent qu'il ne faloit pas perdre du tẽps. Et ayant fait ſortir de l'artillerie de la Rochele, ils attaquerẽt les villes de Poictou & Xaintõge, qui alors eſtoyẽt foibles & aſſez mal pourueuës de garniſons; ſe faiſans maiſtres de celles qu'ils peurẽt, cõme de Niort, Fontenay, S. Maixant, Saintes, S. ean, Ponts & Coignac. Depuis, Blaye & Angouleſme furẽt priſes, eſtans les vnes gagnees aiſemẽt, & les autres auec batterie & aſſaut. Sõme qu'en moins de deux mois de pauures vagabõds qu'ils eſtoyẽt, ils ſe trouuerent és mains des moyẽs ſuffiſans pour la cõtinuation d'vne lõgue guerre. En toutes ces places on y logea enuiron trente cõpagnies d'Infaterie, & ſept ou huit cornettes de cauallerie: qui fut vne grande deſcharge pour la cãpagne, & ſe dreſſa vn bel ordre politique & militaire, tant pour les Frãçois q̃ pour la conduite de l'armee. Ie conſidere en ceci, cõme la neceſſité eſtãt ſuyuie de l'occaſion les Hugnenots ſe ſceurent preualoir de toutes deux. Eſtãs preſſez de la premiere, ils deſployerẽt toutes les inuentions de leur eſprit & les forces de leur corps pour n'en eſtre accablez. Apres ſuruenant la ſeconde, ils ſe trouuerẽt bien

bien disposez de l'embrasser. I'ai quelque fois ouï monsieur l'Admiral aproprier le beau dire de Themistocles, à la condition des affaires d'alors, à sçauoir, Nous estions perdus si nous n'eussions esté perdus. Par cela il entẽdoit que sans nostre fuite, nous n'eussions pas acquis ceste bonne ressource, voire beaucoup meilleur que celle-là que nous auions auparauãt. Ie ne sçai pourquoi les Catholiques ne conurent plustost que ceux qu'ils auoyent chassez d'aupres d'eux s'establissoyent au loin, à fin d'y enuoyer des remedes plus promptemẽt: car il n'y a doute que cela eust empesché la moitié de leurs conquestes. I'ai opinion que l'aise qu'ó eut à Paris de voir les Prouinces & villes estre abandonnees, qui auparauant leur auoyent fait si forte guerre, enfla le cœur à plusieurs, qui desdaignerẽt apres les effects des Huguenots, estimans que la Rochelle seule pouuoit resister, où dans trois mois on les renfermeroit. Ce sont là les proiects qu'on fait apres vn accident fauorable.

La Roine de Nauarre sentãt les remuemens venir, fut diligẽte de se retirer vers ces quartiers-là, amenant auec elle ses enfans, & d'assez bonnes forces: ce qui seruit

Arriuee de la Roine de Nauarre &

de ſes enfans en l'armee : item des troupes du Dauphiné.

tant pour authoriſer la cauſe que pour fortifier l'armee. Elle craignoit que demeurãt en ſes pays, on la cõtraignist, tãt par les mouuemens de ſes ſuiets, que par autres forces, ne laiſſer aller ſon fils à la Cour, où indubitablement on l'euſt fait changer (au moins exterieurement) de Religion. Parquoi elle ne fit difficulté d'abãdonner ſon païs en proye, pour cõſeruer les conſciences pures. Exẽple treſ-rare en ce ſiecle-ci auquel la richeſſe & la grandeur ſont en ſi grande recommandation, qu'elles ſont à pluſieurs vn Dieu domeſtique, auquel ils s'aſſeruiſſent. Or ce qui dõna vn merueilleux accroiſſemẽt à l'armee de ceux de la Religiõ, furent les troupes que M. d'Acier tira du Dauphiné, Prouẽce & Languedoc. Auparauant M. le Prince auoit eſcrit, tant à lui qu'aux plus ſignalez deſdites Prouinces, de mander de bonnes forces à ſon ſecours pour faire teſte à l'armee Royale, qui lui venoit ſur les bras: à fin que tant de Princes & excellẽs Chefs ne receuſſent ce deſauantage, que de ſe voir aſſiegez dans des villes. A quoi tant s'en faut qu'ils mãquaſſent, qu'il ſemble qu'ils deſpeuplerẽt les lieux d'où ils partirẽt, tãt ils amenerẽt d'hõmes : car il n'en y auoit pas moins de dixhuit

dixhuit mille, portans armes, qui sous la conduite du seigneur d'Acier s'acheminerent. Mais comme d'vn costé ce fut tout le soustenement de l'armee, aussi de l'autre ce fut la perte de plusieurs places, dõt les Catholiques s'emparerent apres leur departement. Et souuẽt i'ai ouï aucuns des Colonnels se repentir d'estre sortis en si grand nombre, comme s'ils eussent voulu aller cercher quelque nouuelle habitation. Quand la moitié seulement fust venue ce n'eust esté que trop.

La desfaite des Colõnels Mouuans & Pierre-gourde.

Ils ne peurẽt pourtãt ioindre M. le Prince de Condé, qu'vn grand inconuenient ne leur auint: car deux Regimens des leurs furent desfaits par M. de Montpensier. La cause fut, à ce que i'ai entendu, par ce que les sieurs de Mouuans & de Pierre Gourde, se sentãs incommodez de loger si serré, comme ils auoyent fait iusques là, voulurent s'escarter, estimans qu'ayans deux mille harquebusiers, il ne suffisoit qu'àvne armee de les desfaire. C'estoit vn braue soldat que ledit de Mouuans, autant qu'il y en eust en toute la France: mais sa grande valeur & experience lui fit entreprendre ce qui lui tourna à ruine. Qui est-ce qui quelquefois fait perir des Capitaines & des

troupes. Il ne laissa de tres-biẽ combatre, & lui & son compagnon moururent sur le chãp, auec mille de leurs soldats. Les Catholiques m'ont raconté vn trait qu'ils firent lors, que i'ai trouué beau. C'est que sentans M d'Acier logé à deux petites lieuës de là, auec seize mille hommes, ils craignirent qu'il ne vinst au secours. Parquoi au mesme temps qu'ils donnerent au quartier dudit Mouuans, auec le gros de leur infanterie, ils enuoyerent à celui du seigneur d'Acier huict ou neuf cens lãces, & force harquebusiers à cheual, faisans de grandes fanfares de trompettes, & crians Bataille. C'estoit à fin de lui faire penser que cestoit à lui qu'on en vouloit. En ceste sorte l'amuserent-ils, pẽdant que leur entreprise s'executa, de laquelle ils rapporterent dix-sept drapeaux. Ceste perte despleut beaucoup à M. le Prince & aux siẽs: mais l'arriuee de tant d'autres Regimens effaça ce regret bien tost. Car l'homme de guerre (lors mesmement qu'il est en action contre ses ennemis) s'efforce de ietter hors de sa memoire toutes choses tristes: à fin qu'elles n'aillent affoiblissant ceste premiere fureur qui est en lui, qui souuent le rend redoutable.

Des

Des premiers progres des deux armees, lors que estans en leur fleur elles cerchoyent auec pareil desir de s'entrecombatre.

APRES la desfaite de Mouuans l'armee Catholique se retira à Chastellerau, craignãt que celle des Huguenots qui s'estoit fait si puissante, ne la vinst affronter en mauuais lieu. Monseigneur le Duc d'Anjou se trouua là, qui amena encores d'autres forces bien deliberees, ayãs pour Chef vn tel Prince à qui elles portoyent beaucoup d'amour & d'obeissance. Et croy que de long temps on n'a point veu tant de François en deux armees. Le Prince de Condé, ses places fournies, auoit en la siene plus de dixhuit mille harquebusiers, & trois mille bõs cheuaux. I'estime qu'ẽ celle de Monseigneur n'y auoit moins de dixmille soldats, & quatre mille lãces, sans conter les Suysses. De maniere que des deux parts se fussẽt trouuez trente cinq mille François, tous acoustumez àmanier les armes, & possible aussi hardis soldats, qu'il y en eust en la Chrestienté. L'armee des Huguenots se voyant forte voulut tascher de venir aux mains, & s'approcha à deux lieuës pres de Cha-

De la puissance des deux armees, qui n'eurent moyen de venir aux mains, encores qu'elles le desirassent.

ſtelleraud. Mais ayãt le Prince de Condé eu auis, que l'autre camp eſtoit placé en vn lieu auantageux, quaſi enuironné d'vn petit mareſcage, à quoy on auoit adiouſté vn leger retrenchement en quelques endroits, il ne voulut rien attenter temerairemẽt, & cercha les voyes pour attirer ſes ennemis à combatre. Ce qui le conuioit à cela eſtoit l'ardeur qu'il voyoit en ſes ſoldats. Secondement le grand nombre qu'il en auoit. car il ſe doutoit bien que les armees, auſquelles la paye defaut, ne ſe peuuent tenir groſſes que bien peu de temps. Auſſi que la rigueur de l'hyuer l'auroit biẽtoſt diminuee. En l'armee Catholique parauenture qu'aucunes de ces conſiderations auoyent quelque poids. Mais il y eut bonne vniformité en ceci, que les deux Chefs eſtoyent touchez d'vn pareil deſir de venir aux mains: & eurẽt vn pareil deſſein d'aller viure chacũ ſur le pays de ſon ennemi, pour conſeruer le ſien des rauages extremes que font les armees.

Belle occaſion perdue par l'armee de M. le Duc d'Anou.

Ainſi toutes les deux deſcamperent, & prirent la route de Luſignã, pres d'où il y a vn petit quartier de pays bon en perfection, ou chacune eſtoit intentiõnee de ſe venir loger. Et combiẽ qu'elles fuſſent aſſez

fez proches, si est-ce que l'vne ne sçauoit nouuelles de l'autre. ce qu'il ne faut trouuer trop estrãge, pource qu'on le void auenir quelquesfois. Ayãt dócques, de toutes les deux parts, esté donné le Rendez-vous en vn gros bourg, nommé Pamprou, plein de victuailles, les Mareschaux des deux cãps s'y trouuerẽt quasi en mesme tẽps auec leurs troupes, d'où ils se chasserẽt & rechasserẽt par deux ou trois fois, tãt chacũ desiroit attraper ceste os pour les ronger; qui fut à la parfin quitté. Mais d'autãt que les vns & les autres sçauoyent bien qu'ils seroyent soustenus, nul ne prit la fuite: ains se retirerẽt àvn quart de lieuë de là, où ils se mirent en bataille, apres arriuerẽt pour le soustien des vns Messieurs l'Admiral & d'Andelot, auec seulemẽt cinq cornettes de cauallerie: & du costé des Catholiques se presenterent sept ou huit cens lãces. Il n'est plus questiõ, dit alors mõsieur l'Admiral, de loger, ains de combatre: & tout soudain auertit mõsieur le Prince, lequel estoit à plus d'vne grosse lieuë de là, qu'il s'auançast, & que cependãt il feroit bonne mine. Il commãda qu'on se mist en ordre sur vn petit haut, pour oster aux ennemis la veuë d'vn vallon, à fin qu'ils ne le reco-

de desfaire M. le Admiral & d'Andelot.

nuſſent,& c'eſtoit pour leur faire pẽſer q̃ nous auiõs groſſe caualerie & infanterie cachee dedans. Eſtans doncques rangez à vne canonnade les vns des autres, il dit à vn Capitaine d'harquebuſiers à cheual qu'il s'auãçaſt cinq cẽs pas, & qu'il ſe tinſt pres d'vne haye. ce qu'il fiſt. Mais comme ces gens-là, encor qu'ils ſçachent tirer & courre, ne ſont pas pourtant ſoldats entẽdus, ils n'y eurent pas eſté ſix patenoſtres que la moitié s'esbranſla pour aller eſcarmoucher: & apres leur cornette marcha pour les ſouſtenir. Les ennemis voyãs cela, iugerẽt qu'on vouloit aller à eux: ce qui les fit ſerrer, & auec trois ou quatre groſſes troupes de lances, cõmencerẽt à s'auãcer. Certes, ie vi alors ces deux Chefs biẽ faſchez de n'auoir preuenu l'indiſcretion de ce fol, & encores plus pour ne ſçauoir quelle reſolution prẽdre, voyans leurs ennemis beaucoup plus forts qu'eux: mais quand ce vint à conclurre, chacun cõclud autrement que ſon naturel & ſa couſtume ne portoit. M. d'Andelot, qui ne trouuoit iamais rien trop chaud, dit qu'il ſe faloit retirer au pas: & que les ennemis, eſtans plus forts, nous feroyent receuoir vne eſcorne, & qu'on ne deuoit regarder à la honte

honte:d'autãt que celui qui euite le peril, auec le profit qu'il en reçoit iouït auſſi de l'honneur.Monſieur l'Admiral,qui eſtoit homme de grande conſideration, s'opiniaſtra à vouloir demourer, diſant eſtre neceſſaire,auec la bonne contenance, de cacher ſa foibleſſe:& enuoya incontinent querir & rappeller ſes harquebuſiers, ce qui fit arreſter les ennemis.

Or cõbien que ce conſeil profita,ſi eſt- *Auis ſur*
ce que celui de Mõſieur d'Andelot eſtoit *l'accident*
plus ſeur,& à preferer,au moins à mon o- *ſuſmention*
pinion. Ayant bien voulu reciter ce petit *né.*
fait aſſez au long, à fin que ceux qui veulent s'inſtruire aux armes tirẽt ence fruict c'eſt que quand il eſt queſtion d'acte qui importe on doit oſter ſes Argollets de la teſte, & au lieu y mettre vn tres-auiſé Capitaine,accõpagne de bõnes lãces: car celui qui a ceſte place eſt la guide du reſte, & ſur ſon auis tout le reſte ſe meut,& faiſant autrement on erre:cõme on feroit ſi en marchant par païs inconu, on mettoit deuant vne guide ignorant le chemin.On peut remarquer auſſi,qu'encores qu'iln'y ait nulle ialouſie entre desCapitaines,toutesfois,voire en vn faict biẽ clair, on void arriuer de la cõtrarieté en leurs opiniõs.

Et ce qui me fait plus esbahir de celle-ci: est que chacun contrarioit à sa disposition naturelle & coustume de proceder. Car l'vn estant actif, comme vn Marcellus, de libera tressagemẽt: & l'autre lent & consi deratif, cõme vn Fabius, opina hazardeusement. De dire la cause de cela, ie ne saurois, sinon qu'aux prompts mouuemẽs on ne garde pas tousiours l'ordre accoustumé en ses actions. On void aussi comme l'audace sert quelquesfois: mais cõme on dit, ces coups sont bons à faire vne fois, & n'y retourner pas souuent pour l'harzard qu'il y a. Ie demanday depuis à monsieur de Martigues, qui commandoit en ceste troupe de lances, s'ils sçauoyent que Messieurs l'Admiral & d'Andelot fussent en ces cinq cornettes: Il me dit que nõ, & que s'il l'eust sçeu qu'il eust cousté la vie à tous, ou ils les auroyẽt eu vifs ou morts: & qu'ils cuidoyẽt que c'estoyẽt les troupes des mareschaux de cãp, qu'ils eussent chargees, sans vn doute qu'ils eurent qu'elles estoyẽt soustenues par vne grosse harque buserie, qui leur sembloit qui paroissoit en vn village derriere, encores que ce ne fussent que valets, & qu'ils attendoyent leurs gens de pied.

Mais

Mais au bout d'vne heure, les vns & les autres penserẽt bien qu'il y auroit vn plus gros ieu : car on apperçeut de tous costez marcher les enseignes d'infanterie, & les esquadrons de cauallerie, & estoit sur le tard quand tout fut arriué, & n'y eut autre chose qu'vne grosse escarmouche, que la nuict fit cesser. Là n'y auoit-il que l'auant-garde Catholique: & ses Chefs, voyans la partie malfaite d'elle contre le camp Huguenot, s'aiderent d'vne gẽtille ruse, pour faire croire que tout leur gros y estoit. car les tambours de leurs regimens François, ils les firent sonner à la Suysse: ce qui nous confirma que tout leur corps estoit-là, & ne parloit-on que de bataille pour le lendemain. Ils defendirent aussi que nul des leurs ne se desbãdast, & qu'on n'attaquast rien qu'en se defendant, depeur qu'on ne prist quelque prisonnier qui eust descouuert la verité: & si nous eussions sçeu ceci, on les eust assaillis dés le soir mesmes. Ils firent batre les gardes, & faire de grands feux: mais apres qu'ils eurẽt repeu, ils deslogerẽt auec peu de bruit, & se retirerẽt les vns à la snueil, où Mõseigneur estoit logé auecques la bataille, & les autres aubourg de Sanssay, qui n'en est qu'à vne lieuë. Le

Occasion perdue par l'armee de M. le Prin ce dedesfaire l'auant-garde de l'armee cõtraire.

Prince de Condé fut auerti à trois heures apres minuict de leur deſlogement, & à cinq il ſe mit à leur queuë, auecques toute ſon armee, ſe doutant bien que la leur n'eſtoit venuë là. Voila comment en vn meſme iour deux belles occaſiõs ſe perdirẽt: la premiere, par les Catholiques: la ſecõde, par ceux de la Religion. Toutesfois ſi ne doit-on dõner gueres de coulpe ni aux vns ni aux autres: car elles furẽt mal laiſees à reconoiſtre ſur le champ, & en deux ou trois heures elles paſſerẽt. Vray eſt qu'vn petit auis les euſt à plain deſcouuertes, mais cela eſt vn benefice de l'heur, qui ne depend de la ſuffiſance des Capitaines.

De la iournee de Iaſnueil,

Ce que i'ay recité de la iournee precedẽte, eſt encores peu de cas au pris de ce qui ſuruint le lendemain à Iaſnueil, & ſemble que celui qui diſpoſe de tout, ſe voulut mocquer pour quelques iours de tãt d'excellens Chefs, qui eſtoyent là: dautant que pluſieurs choſes qui ſe firent alors, & qui arriuerent, fut plus par hazard, & inopinément quaſi, que par conſeil. La deliberatiõ des Huguenots eſtoit, de ſuyure les ennemis iuſques dedãs le corps de leur armee, & au lieu où ils la trouueroyent la combatre. Parquoy monſieur l'Admiral ſe mit

ſur

ſur leurs briſees qui eſtoyent aſſez apparẽ tes,& monſieur le Prince marchoit apres. Et comme il y auoit deux routes,l'vne qui alloit au bourg de Sanſſay, & l'autre à Laſnueil,M. le Prince ſe fouruoya,& prit ceſte-ci:dequoy fut occaſion vne bruine,qui s'eſleua auant le poinct du iour. La teſte que monſieur l'Admiral auoit miſe deuãt lui,qui eſtoit forte, dóna ſur les huit heures du matin au bourg de Sanſſay,où cinq ou ſix cens cheuaux eſtoyent logez,qui furent contrains de ſe retirer plus viſte que le pas,& y perdirẽt tout leur bagage, & ſi les ſuyuit-on fort loin. Cependãt mõſieur le Prince,continuãt le chemin qu'il auoit pris,ayant marché plus de deux lieuës, ſe trouua au frõt de l'armee de Mõſeigneur, ne ſçachant aucune nouuelle de ſon auãtgarde. Lui,ſe voyant engagé, penſa qu'il faloit faire bonne mine, & pource que le pays eſtoit fort,il fit mettre ſes harquebuſiers deuant,qui paſſoyent douze mille,& fit attacher vne eſcarmouche,& manda à monſieur l'Admiral,ne ſçachant où il eſtoit,qu'il auoit eſté contraint de mõſtrer ſemblant qu'il vouloit combatre, ſe trouuãt ſi prochain de l'armee de Mõſeigneur, qu'il rebrouſſaſt vers lui en toute diligen-

ce. Auant que le messager fust à mi-chemin, monsieur l'Admiral entẽdit tirer les canonnades, ce qui le fit douter de ce qui estoit auenu, & s'achemina vers le bruit, auec ce qu'il peut ramasser: mais quand il arriua sur le lieu le soleil s'ẽ alloit ia couché, qui garda qu'on ne peut auoir temps pour deliberer, reconoistre, ni entrepren dre rien en gros. Tout ce passa en grosses escarmouches, qui furent les plus belles qu'on ait veu il y a long temps. qui mirent l'armee de Monseigneur en quelque espouuantement, à cause qu'elle estoit placee en vn lieu merueilleusement incommode, & toutesfois elle ne laissa de tenir tousiours bonne contenance. L'vne ni l'autre ne sevoyoyent point, estãt cachees dãs des hayes & petis vallons, & n'y auoit que l'harquebuserie desbãdee qui s'apperçeut. Ie remarquay bien que la nostre estoit pleine de courage, autãt qu'il sepeut, mais la conduite ne fut pareille: car elle tiroit cõme en salue, & se tenoit trop serree ensemble, & tout vn Regimen attaquoit à la fois: au cõtraire celle de Monseigneur estoit esparse, tirant assez lentement, & alloit par petites troupes: de maniere que deux cens harquebusiers arrestoyent vn Regi-

Regimen Huguenot. Ils ne sçeurent pour tant empescher qu'aucuns des nostres ne donnassent iusques dedans les premieres tẽtes, laquelle ardeur leur cousta cher: car monsieur de la Valette leur fit deux charges fort à propos, auec trois cens lances, & en tua bien cent cinquante. On demãde ra à ceste heure, si toute l'armee du Prince fust arriuee iointe auecques lui, ce qui se fust ensuyui. I'ay opinion que l'autre eust esté fort esbrãllee: car sa place de bataille estoit si estroitte, qu'elle ne suffisoit pas à la ranger en ordre, venant au cõbat. Nous lui eussions ietté par les flancs (qui estoit tout pays fort) dix mille harquebusiers, fauorisez de mille cheuaux. Puis auec tout le reste de l'infanterie, & plus de quinze cens cheuaux, monsieur le Prince eust dõné par la teste, ce qui estoit difficile à soustenir. Les Capitaines Catholiques qui y estoyent, & qui en voudront parler sainement, ne contrediront gueres à ceci: car onc ne furent si embarrassez qu'ils furent lors, comme ie l'ay apris des plus grands, qui ne me l'ont celé. La nuict estant surue nue mõsieur le Ptince de Condé s'alla loger à Sanssay, qui n'est qu'à vne lieuë & demie de là.

Plaiſant accidẽt qui mit pluſieurs en peine.

Ie ne veux taire vne choſe pour rire, qui arriua alors. C'eſt que pendant qu'on fit alte, tout le bagage de noſtre infanterie ſe vint arreſter au long d'vn bois, aſſez pres de la queuë de nos gens de guerre, & là s'accommoderent, penſans qu'on y deuſt cãper, y faiſans plus de quatre mille feux, & n'apperçeurẽt l'armee ſe retirer, àcauſe de la nuict: de maniere que pluſieurs maiſtres furent ce iour-là mal ſoupez. Aucũs Catholiques, qui eſtoyent en garde, m'õt conté que voyans tant de feux, & oyans tant de cris, ils tenoyent pour certain que c'eſtoit noſtre armee, & s'attendoyent d'auoir le lendemain bataille. ce qui les rẽdit plus diligens à fortifier leurs auenues. Le feu Capitaine Garies m'a auſſi dit qu'il s'offroit d'aller reconoiſtre ce que c'eſtoit mais on ne voulut rien hazarder contre ces braues ſoldats qui là eſtoyent. Sur la minuict M. le Prince reçeut auis comme tout le bagage eſtoit engagé, & le tenoit comme perdu: neantmoins il ne laiſſa d'y enuoyer quatre ou cinq cornettes pour le retirer, & commanda qu'vne heure apres mille cheuaux & deux mille harquebuſiers s'y acheminaſſẽt pour le fauoriſer, ſi on ſortoit apres. Les premiers qui y arriuerent

rent trouuerẽt meſſieurs les valets & gou jats campez en mout belle ordõnance, ſe chauffans, chantans, & faiſans bonne chere : & euſt-on iugé de loin que là y auoit plus de dix mille hõmes. & eux n'auoyent non plus d'apprehenſion que s'ils euſſent eſté dans vne ville forte. Ils ſe prindrent à rire de la ſtupidité de toute ceſte forfanterie, laquelle ordinairemẽt eſt couarde cõme vne lieure, meſmes où la ſeureté eſt: & là nõ ſeulemẽt au milieu d'vn treſgrãd peril, ains de la mort, elle ne faiſoit bruire q̃ cris d'allegreſſe, à cauſe qu'ils auoyẽt treſbiẽ ſoupé des viures de leurs maiſtres. Ils furent à la teſte de ce beau camp, où les plus vaillans gouiats auoyent poſé leurs gardes & ſentinelles, & de tant loin qu'ils apperceuoyẽt quelqu'vn, encor qu'il diſt cent fois, Amis, ils tiroyent de bonnes harquebuſades apres lui, & puis crioyent cõme enragez. A la fin ils ſe reconurent, & ayant ſçeu où ils eſtoyent, leur aſſeurance ſe conuertit en peur, & deſlogerẽt tous ſans trompette. Apres que d'vne part & d'autre ou euſt ſeiourné vn iour, le Prince de Condé s'achemina à Mirebeau, qu'il prit, & Mõſeigneur alla à Poictiers: & chacun ſe logea vn peu au large, pour repo-

ſer les troupes, qui eſtoyent haraſſees.

Succes de l'entrepriſe de M. l'Admiral ſur le regimen du Cõte de Briſſac.

Huit ou dix iours s'eſtãs paſſez. M. l'Admiral fit vne entrepriſe pour tailler en pieces le Regimen du Comte de Briſſac, qui eſtoit aſſez fortement logé au village d'Auſſences, prochain d'vne lieuë de Poictiers. Or penſoit-il que toute l'auãtgarde de Mõſeigneur fuſt encor logee à ce faux bourg de la ville, qui eſtoit de noſtre coſté: mais plus de la moitié eſtoit paſſee de là l'eau le iour precedent, & ſeulement les Suyſſes & quelque cauallerie y eſtoyent demeurez. Nous menaſmes bien ſix mille harquebuſiers, & quinze cens cheuaux, qui arriuerent à la diane au village, lequel ils forcerent apres quelque reſiſtance. Cepẽdant le Regimen, qui y eſtoit, ſe retira, auec perte de cinquante hommes, & non plus: par vn vallon droit à leur camp, & quelques cheuaux desbandez des noſtres ſe mirent à le ſuyure: mais le iour eſtant grand, on apperçeut ſur vn haut vers ledit Poictiers nombre de cauallerie qui ſe rangeoit en ordre, & ouït-on les tãbours ſonner, meſmes on vid paroiſtre vn bataillõ de picques. Les Chefs dirent alors, C'eſt l'armee, & ſi noſtre gros paſſe le ruiſſeau, pour desfaire ce Regimen qui ſe va eſloi-

gnant

gnant, elle nous viendra sur les bras, & y a danger que soyons nous-mesmes desfaits. Parquoy ils resolurẽt de se retirer. Quasi tous les meilleurs Capitaines opinerent de mesme: & pour dire vray, il sẽbloit en apparence qu'il y eust raison de ce faire. Neantmoins qui eust passé outre, non seulement on eust rompu ce Regimen, mais aussi toute ceste demie auantgarde, qui en effect estoit foible. Aucuns capitaines Catholiques, qui là estoyent, ayans ouï l'alarme, & voyans qu'il n'y auoit plus là logé que dix enseignes de Suysses, & enuiron trois cens lances, firent mettre sur ce haut maistres & valets, armez & desarmez, de tous ceux qu'ils peurent ramasser, tant de la ville que dehors. Cela faisoit vne tresbelle mõstre, par laquelle nous fusmes cir conuenus: & quelques vns m'ont asseuré, que si nous eussions marché droit à eux, qu'ils eussent pris parti: mais par ceste artifice ils euiterent le peril, & acquirẽt louãge: verifians ce vieil prouerbe François, Qu'engin vaut mieux que force.

Que les deux armees, en s'entre-voulant vaincre, ne peurent pas seulement se combatre, & comme la rigueur du temps les separa, rui-

nant quasi l'vne & l'autre armee en cinq iours.

Resolution pareille des deux armees contraires sans effect toutesfois.

GVICHARDIN en quelque endroit de son histoire dit, que rarement il auient qu'vn mesme conseil plaise en mesme tẽps à deux exercites Mais ces deux ici perseuererent tousiours en vne mesme resolution de combatre. Quand ils se furent vn peu reposez. Monseigneur se mit aux champs & en passant reprit la ville de Mirebeau. Puis voulant s'approcher plus pres du Prince de Condé, qui s'estoit allé loger es enuirons des villes de Mõstreuil-Bellay & Touars pour la commodité des viures, il auisa qu'il lui cõuenoit surprendre ou forcer la ville de Loudun, qui estoit sur son chemin, où il y auoit vn Regimen huguenot. Là vouloit-il placer son armee, & puis selon les occurrences se gouuerner, & en l'occupãt il ostoit à ses ennemis vn petit quartier de pays tres-abondant, & qui pouuoit nourrir son armee vn mois. Messieurs les Princes de Nauarre & de Condé, ayans apperçeu son dessein, resolurent (pour ne receuoir ceste vergõgne de voir à leur barbe tailler en pieces vn de leurs Regimens. ou pour ne monstrer signe de crainte & de foiblesse,

foibleſſe, en quittant vne ville, qui ſe pouuoit defendre) de marcher iour & nuict, vers Loudun, où eſtans arriuez logerent toute leur infanterie dans les fauxbourgs, & cinq ou ſix cens cheuaux dãs la ville, & le demourãt es villages prochains. Le ſoir precedent, Monſeigneur s'eſtoit venu cãper à vne petite lieuë Frãçoiſe de là, & auoit quelque opinion que ſes ennemis ne s'opiniaſtreroyẽt à hazarder leur armee, pour la conſeruation d'vne ſi mauuaiſe place: mais il la perdit biẽ toſt: car le iour ſuyuant il vid apres ſoleil leué toute l'armee des Princes, qui ſe mettoit en bataille, au long des faux-bourgs. Il commanda auſſi que la ſiene s'y mit, & l'artillerie de part & d'autre eſtant placee, commença à tirer dans les eſquadrons, où quelquesfois elle faiſoit du dommage. Là voyoit-on plus de quarante mille hommes, & la plus part tous François, en ordonnance, & aſſez prochains les vns des autres, auec les courages auſſi fiers que la contenance eſtoit braue, & pluſieurs n'attendoyent que le ſigne du combat.

Il faut entẽdre qu'entre les deux armees n'y auoit que campagne raſe, & ſans auantage: ce qui pourroit faire trouuer eſtran- *La grãde rigueur du froid em-*

peſche les deux armees d'exe cuter qu'elles pre tendoyent.

ge, pourquoy ne s'attaqua. Mais de l'autre coſté on doit ſçauoir q̃ vingt ans au parauant on n'auoit ſenti vn ſi dur hyuer que celui qu'il faiſoit lors, & nõ ſeulement la gelee eſtoit forte, ains continuellement tomboit vn verglas ſi terrible que quaſi les gens de pied ne pouuoyent marcher ſãs tõber, & beaucoup moins les cheuaux: de ſorte qu'vn petit foſſé releué ſeulemẽt de trois ou ou quatre pieds ne ſe pouuoit paſſer à cheual, tant il eſtoit gliſſant: & cõme il y en auoit pluſieurs entre les deux armees faits pour la ſeparation des heritages, c'eſtoyent cõme autãt de trẽchees, & celle qui euſt voulu aller aſſaillir, ſe fuſt entierement deſordõnee. Pour ceſte cauſe chacune ſe tenoit ferme, pour voir celle qui voudroit entreprendre ce hazard, ou pluſtoſt ceſte folie. Nul ne voulut tenter le gué, ſeulement y eut quelque legere eſcarmouche, & vne heure auant la nuict on ſe retira en ſes quartiers. Le lendemain l'vne & l'autre ſe mirent encor en bataille tirant l'artillerie, comme au iour precedent: & aucuns qui vouloyẽt aller aux eſcarmouches, ſe rõpoyẽt, ou deſnouoyent les bras ou les iambes: & y en eut plus d'offenſez par ceſt inconuenient

que

que d'harquebuſades. Le troiſieme iour la cõtenãce fut pareille, ſans qu'on ſceuſt trouuer les moyens de venir aux mains, qu'on ne cheuſt en vn treſgrand deſauantage. Mais le quatrieme, Mõſeigneur, qui auoit la pluſpart de ſes gens logez à deſcouuert, ſe retira à vne lieuë de là, non pour rafraiſchir ſes gens (cõme on parle ordinairement) ains pour les reſchauffer à couuuert contre l'iniure du temps: car ils ne pouuoyent plus ſupporter le froid, la vehemence duquel en fit mourir pluſieurs, tãt d'vne part que d'autre. C'eſt vn abus euident, quãd on veut cõme s'obſtiner à ſurmonter la rigueur du temps. Car puis que les choſes plus dures en ſont briſees, beaucoup pluſtoſt faut il q̃ l'hõme, qui eſt ſi ſenſible, y cede. Auſſi ce qui s'ẽſuyuit de ceci fit bien conoiſtre qu'on ne doit ſans vne grande neceſſité, faire ſouffrir les ſoldats outre leurs forces. Car les maladies ſe mirẽt peu de iours apres entre iceux, tant violentes q̃ languoreuſes, qu'en vn mois ie ſuis bien aſſeuré qu'il en mourut plus de trois mille de noſtre coſté, ſans ceux qui ſe retirerent, & ay ouï dire qu'en l'autre armee autant, ou plus, prindrẽt le meſme chemin. L'ardeur que

tous auoyent de combatre, & la presence de leurs Chefs, les faisoit endurer iusques à l'extremité. Mais pour n'en mẽtir point, ceux de Monseigneur endurerẽt encores dauantage, pour n'auoir tant de couuert, ni tant de viures que nous. Quelques cornettes de cauallerie des deux camps estoyẽt logees à demi lieuë, & à trois quarts les vns des autres: mais estans au soir retournez à leurs logis, tous estoyẽt si trãsis, qu'ils ne se soucioyent de molester leur ennemi, ni mesmes lui donner vne seule alarme, cõme s'il y eust trefues entr'eux.

Entreprise de M. l'Admiral: sans effect tel qu'il pretẽdoit.

Le iour d'apres le deslogement de l'armee de Mõseigneur, il se presenta vne belle occasion, qui fut biẽ proueuë par Monsieur l'Admiral, & assez chaudemẽt executee, laquelle toutesfois ne succeda. Il se douta que les Catholiques, qui auoyẽt és iours precedens logé demi à la haye, voudroyent, estãs vn petit esloignez, s'escarter es bons villages: ce qu'ils firent, & ne demeura au corps de l'armee que la personne de Mõseigneur, l'artillerie, les Suysses, trois ou quatre cẽs cheuaux, & enuirõ douze cens harquebusiers Frãçois. Le reste estoit à vne ou à deux lieuës de là. Or sur les neuf heures du matin, que la caual-

lerie

lerie des Princes fut arriuee, ils firent sortir douze ou quatorze mille harquebusiers, & quatre pieces legeres, en deliberation de donner droit au corps de l'armee ennemie, qui n'estoit qu'à vne petite lieuë & demie de là. Ils sçauoyẽt bien qu'il y auoit vn ruisseau & certains passages dessus, qu'ils n'estimoyent pas fort mal-aisez, suyuãt le rapport des guides. Et ayãt la nuict precedente fait reconoistre & taster les gardes, qui là estoyent, les trouuerent forçables, Ainsi ils s'acheminerẽt faisans leur teste gaillarde: & quand on arriua à ce passage, qui n'estoit qu'à vn quart de lieuë de leur camp, on le trouua defendu de quelque infanterie, qui ne se doutoit pas de cela. Elle fut viuement attaquee: mais on ne la peut forcer, & là s'arresta-on à escarmoucher. Leur camp ayant pris l'alarme treschaude commença à tirer canõnades sur canonnades, pour rappeller leur gens esoartez, & est certain qu'il y eut là de l'estonnement beaucoup à ce cõmencemẽt. Apres, leurs Chef pourueurẽt au renforcement de la garde de ce passage: toutesfois vn grãd quart d'heure apres, mõsieur l'Admiral au mesme temps fit donner à vn autre passage, qui fut aussi bien defen-

du: mais qui les euſt peu gagner, il y a apparence que leur armee eſtoit preuenuë: Car auant que mille hommes de renfort leur fuſſent arriuez, nous leur euſſiõs mis en teſte, d'abordee, quinze cens cheuaux, & ſix mille harquebuſiers, qui les euſſent bien esbranlez. Au bout de deux heures qu'ils ſe furent rengroſſis, ils amenerent des pieces ſur vn haut, & apres pluſieurs coups, tirez de part & d'autre, le froid fit retirer chacun.

Retraite des deux armees à cauſe de l'extreme rigueur du froid.

Des deux coſtez, tant la Nobleſſe que les ſoldats murmuroyent fort contre les Chefs, dequoy, ſans aucũ fruict, on les iettoit en proye de la froidure & des glaces, ſe plaignans auſſi d'eſtre aſſaillis par la faim, & que ſi on ne les accommodoit en lieux aſſeurez & munis, ils iroyẽt eux-meſmes s'y placer, ne pouuans plus reſiſter à tant d'extremitez. Il n'y eut en ceci contradiction aucune: car l'intẽtion des Chefs s'accordoit bien à leur deſir. Les Catholiques s'allerẽt loger delà la riuiere de Loire, es enuirõs de Saumur. Les Huguenots retournerent à Monſtreuil-Bellay & à Touars. Par ce dernier faict, ie viẽs à conſiderer, que ſouuent ſe rencõtrent de belles occaſions, quand les armees logẽt eſcartees.

tartees. Ce qui doit disposer ceux qui les conduisent à vne grande vigilance, de crainte d'experimẽter vne heure infortunee. Au moins deuroyẽt-ils trauailler de pouuoir dire comme Alexandre, I'ay dormi seurement: car Antipater a veillé pour moy. Il y en a qui pensent que les lecteurs reçoyuent peu d'instructiõ quand on leur represente des choses qui n'ẽt pas esté acheuees, qu'eux appellent œuures imparfaites: mais ie ne suis pas de leur auis. Car quand quelque faict est descrit à la verité, & auec ses circonstances, encor qu'il ne soit paruenu qu'à mi chemin, si peut-on tousiours en tirer du fruict. Tout ainsi que de ceux qui ne paruienent que iusques au tiers ou au quart du cours commun de la vie, on ne laisse pas d'en tirer de bons exẽples. Car la vertu en toutes les parties de l'aage, ou d'vne action, se fait aucunemẽt paroistre. Et c'est ce qui me fera encores mettre ici vne audacieuse entreprise, laquelle n'ayant eu aucun effect, est digne pourtant d'estre sçeuë.

Hardie entreprise de M. le Conte de

Le Conte de Brissac la mania & voulut l'attenter, pendant le seiour que firent les deux armees. Il estoit hardi & auisé au posible pour son aage: mais le desir de gloi-

Briſſac: & ce qui en auint.

re, qui eſtoit exceſſif en lui, le rauiſſoit à choſes hautes & difficiles. Meſſieurs l'Admiral & d'Andelot eſtoyent logez dans la ville de Mõſtreuil-Bellay, auec leurs cornettes, qui eſtoyent groſſes. En vn petit fauxbourg tout proche y auoit deux compagnies d'Infanterie, pour faire quelques ſimples gardes, tant deuant leurs logis qu'aux portes. Les gentils-hommes faiſoyent ſeulemẽt des rõdes toutes les heures à l'entour de la muraille, & ſembloit que cela deuoit ſuffire. Car y ayant à l'auenue de Saumur ſix ou ſept regimẽs d'Infanterie dans vn grand faux-bourg, qui eſtoit outre la riuiere, la ville demouroit couuerte deceſte part: de l'autre, il y auoit de grands mareſcages à vne lieuë aux enuirons, qui ne ſe pouuoyent paſſer qu'en certains endroits: & neuf ou dix cornettes de cauallerie logees par les villages au deça, qui battoyent les chemins & de iour & de nuict. Ce qui la rendoit aſſeuree: de ſorte qu'il y auoit peu d'apparence qu'elle peuſt tomber en aucun danger. Or cõme en ces guerres ciuiles on a touſiours de bons auertiſſemens, par ce que les ennemis couuerts ſont ordinairemẽt cachez dans les entrailles des partis, ledit Comte eut

eut auis premierement de la petite garde qu'on faiſoit à ladite ville. Secondement qu'on y pouuoit arriuer ſans dõner dedãs le fort des gardes de noſtre cauallerie, en faiſant deux lieuës dauantage que par le droit chemin. Mais il ne ſe voulut arreſter à cela, & pour eſtre certifié de tout, il pria vn Capitaine François, & vn Italien, d'aller de nuict, reconoiſtre ce qui en eſtoit. L'vn d'eux m'a aſſeuré qu'ils vindrent iuſques au pied de la muraille, & auecques vne longue picque, & vne corde ayant vne agraffe de fer, ils y mõterent (car elle eſtoit aſſez baſſe) puis furent iuſques au logis de Mõſieurs l'Admiral enuirõ les neuf heures du ſoir. Cela fait s'en retournerẽt, ſans iamais eſtre deſcouuerts. Lui entẽdãt ceſte facilité fut fort reſiouï, & baſtit ſon deſſein là deſſus, qui eſtoit tel. Il vouloit auec mille harquebuſiers choiſis & biẽ diſpos, & cinq cẽs cheuaux, partir à telle heure qu'il peut arriuer à Monſtreuil-Bellay à trois heures apres minuict: à fin d'auoir deux heures de nuict, pour le moins, pour fauoriſer ſa retraite s'il falloit ſon entrepriſe: mais auenant qu'il l'executaſt, il deuoit faire de grands feux es tours du chaſteau pour aduertir l'armee Catholique qui eſtoit à Saumur, pour marcher en tou-

te diligence pour le ſecourir, s'aſſeurant qu'on ne les forceroit pas ſans le battre d'artillerie, & n'y a doute qu'en ſix heures elle n'euſt eſté là. En ce faiſant, il prenoit deux treſſignalez Chefs au milieu de leur ſeureté, & cent gentils-hommes de nom. Dauantage il mettoit à vau de route ceſte auant-garde, qui eſtoit là logee, qui n'euſt attendu la venue des Catholiques de renfort, tant leur eſtonnement euſt eſté grãd, & s'en fuſſent parauenture enſuyuis d'autres inconueniens. Ie penſe, quant à moy, qui eſtoye là alors, & qui ay biẽ remarqué le dedãs & le dehors, & cõme les affaires alloyent, que l'execution de ceci n'eſtoit pas impoſſible. Mais comme il eſt beſoin que Dieu veille pour ceux qui dormẽt, & pour la conſeruation des citez, auſſi quãd le Comte alla pour paracheuer ſon entre priſe, il lui ſuruint vn deſaſtre inopiné, qui renuerſa ſon deſſein. Car eſtãt parti pour ceſt effect, auec vne douzaine d'eſchelles, & ſes gens bien deliberez, eſtans ia à deux bonnes lieuës de la ville, il rencontra par cas d'auenture deux cens cheuaux Huguenots qui alloyent courir, leſquels voyans ceſte groſſe cauallerie & infanterie aux champs, ſe retirent ſoudain, donnans l'alarme

larme tãt à la ville qu'aux autres quartiers des gens de cheual, & ainsi fut cõtraint le Cõte de se retirer. Depuis mõsieur l'Admiral fit ietter des gardes plus grosses de nuict aux passages, & rebatre les champs plus souuent: combien qu'il ne descouurit rien de l'entreprise, ni moy-mesmes n'en sçeu rien qu'apres la paix faite. Certes ie prise beaucoup ce haut exploit que ce ieune hõme genereux entreprenoit, auquel il y auoit de l'honneur à l'oser seulement entreprendre. Cependant ie ne trouue estrãge que mõsieur l'Admiral ne se douta iamais qu'vne telle chose se peut faire: car il eust, par maniere de dire, falu le preuoir par diuination. Il est bon toutesfois, quãd on est pres d'vne grosse force, & de Capitaines determinez, de redoubler son soin, & penser que le desir d'hõneur leur administre des ailes.

De la mort de Monsieur le Prince de Condé à Bassac.

Ce qui aduint auant la iournee de Bassac.

LEs Huguenots ayans beaucoup souffert es iours precedens, trouuerent le seiour fort doux dans le pays de Poictou, où ils s'estoyẽt retirez: quand on vint rapporter que l'armee de

Monſeigneur eſtoit aux champs & s'acheminoit vers les coſtez d'Angouleſme. Il lui eſtoit venu deux mille Reitres de renfort: & croy que ſon but eſtoit, pour acheuer biẽ toſt la guerre de forcer ſes ennemis à cõbatre, ou les cõtraindre de ſe rẽfermer dans les villes. En l'vn il auoit l'auantage, & en l'autre il diminuoit leur reputation. Meſſieurs le Prince de Condé & Admiral ſur ceſt auis firẽt reſſerrer leurs gẽs & delibererẽt de ſe tenir au long de la riuiere de Charente, pour voir leur contenance, ſans rien hazarder. Auſſi pour fauoriſer leurs places, pour leſquelles fournir d'hõmes ils affoiblirent leur armee. Il ne ſe fit rien de memorable iuſques à ce que les Catholiques arriuerent à Chaſteauneuf, qui eſt ſur la riuiere ſuſdite, où d'abordee ils prindrẽt le chaſteau, qui eſtoit es mains d'vn mauuais gardien. Et d'autãt que le pont auoit eſté rompu en deux endroits, mõſieur l'Admiral voulut lui-meſmes, pour mieux reconoiſtre leur mine & le paſſage, venir iuſques là auec ſept ou huit cens cheuaux, & autant d'harquebuſiers: là riuiere entredeux toutesfois, où il s'attachavne eſcarmouche, auec quelques gẽs qu'ils auoyent fait paſſer, ou par barque,

que, ou sur quelque planchage soudainement mis, laquelle ne dura pas beaucoup. Cependant il fut aisé de iuger qu'ils vouloyent s'efforcer de passer là.

Passage mal gardé, & trop peu de diligẽce à se ioindre, cause de la desfaite qui s'ensuyuit tost apres.

Monsieur l'Admiral desirant cõseruer sa reputation, tant qu'il se pouuoit, & faire paroistre à ses ennemis qu'il ne vouloit leur quitter la terre, q̃ pied à pied, propo- sa de leur empescher le passage encor pour le lendemain. Et sur le lieu mesmes ordonna q̃ deux regimens d'infanterie logeroyent à vn quart de lieuë du pont, & huit cens cheuaux quelque peu derriere, dont le tiers seroit en garde assez pres du passage, tant pour auertir, que pour faire quelq̃ legere cõtestatiõ. Cela fait il se retira à Bassac, distãt d'vne lieuë auec le reste de l'auãtgarde: & M. le Prince s'approcha à Iarnac, qui est vne lieuë plus outre. Mais ce qu'il cõmanda ne fut pas fait. Car tant la cauallerie q̃ l'infãterie ayãt reconnu qu'aux lieux designez y auoit peu de maisons, & nuls viures ni fourrages, ayans oublié du tout la coustume de camper, & d'estre sans cõmodité au logis, alla prẽdre quartier ailleurs. Ainsi la pluspart de ceste troupe s'esloigna pour loger, & ne demeura sur le lieu que peu de gẽs, qui s'ac-

commoderẽt à demi lieuë du paſſage. De ceci s'enſuyuit q̃ la garde fut tres-foible, laquelle ne peut s'approcher aſſez pres pour ouïr ni donner alarme d'heure en heure aux gardes ennemies, ainſi qu'il auoit eſté auiſé, pour faire croire q̃ toute noſtre auantgarde eſtoit là logee. Les Catholiques qui auoyent reſolu de ſe ſaiſir de ce paſſage, quãd bien tout noſtre camp l'euſt voulu empeſcher, firent par la diligence de M. de Biron, non ſeulement refaire le vieux pont, mais auſſi en dreſſerent vn nouueau de barques, qui ſe portẽt aux armes royales, & auant la minuict le tout fut paracheué: puis commencerent à paſſer ſans grand bruit, cauallerie, & infanterie. Ceux de la Religion, qui eſtoyẽt en garde auec cinquãte cheuaux à vn petit quart de lieuë du paſſage, n'apperceurent quaſi point qu'ils paſſoyent ſinon ſur l'aube du iour, & incontinent en aduertirent M. l'Admiral: lequel ayant ſceu comme la pluſpart de ſes gens auoit logé fort eſcartez, meſme du coſté q̃ venoyent les ennemis, leur manda qu'ils paſſoyent, & qu'ils s'acheminaſſent diligemment vers lui, afin de ſe retirer tous enſẽble, & qu'il ſeroit alé cependãt à Baſſac. Il comman-

da

da auſſi à l'heure meſme, que tout le bagage & l'infanterie ſe retiraſt : ce qui fuſt fait. Et ſi alors voire vne heure apres, toutes ſes troupes euſſent eſté raſſemblees, tres-facilemẽt il ſe fuſt retiré meſmes au petit pas. Mais ceſte longueur de temps qui ſe paſſa (qui ne fut moins de trois heures) à les attendre, fut la principale occaſion de noſtre deſaſtre. Il ne vouloit laiſſer perdre telles troupes, où il y auoit huit ou neuf cornettes de cauallerie, & q̃lques enſeignes de gẽs de pied, dont les Chefs eſtoyẽt le Cõte de Mõtgommery, M. d'Acier, & le Colonnel Puuiaut.

Iournee de Baſſac: prẽſe & cauſe d. la mort de M. le Prince de Condé.

En fin quãd ils furẽt reioints à lui (fauf M. d'Acier, qui prit la route d'Angouleſme) les ennemis qui eſtoyẽt touſiours paſſez à la file, eſtoyẽt ſi engroſſis, ſi prochais de nous, & l'eſcarmouche ſi chaudement attachee, qu'on conut bien qu'il cõuenoit combatre. C'eſt ce qui fit retourner Mõſieur le Prince de Condé, qui ia eſtoit à demi groſſe lieuë de là ſe retirant : car ayant entendu qu'on ſeroit contraint de mener les mains, lui, qui auoit vn cœur de lion, voulut eſtre de la partie. Quand donc nous commençaſmes à abandonner vn petit ruiſſeau, pour nou retirer (qu'on

ne pouuoit passer qu'ẽ deux ou trois lieux) alors les Catholiques firẽt auãcer la fleur de leur cauallerie conduite par Messieurs de Guise, de Martigues, & le Comte de Brissac, & renuerserent quatre cornettes Huguenottes, qui faisoyent la retraite, où ie fus pris prisonnier: puis donnerent à M. d'Andelot dans vn village, qui les souſtint assez bien. Eux l'ayãs outrepassé aperçeurent deux gros bataillõs de cauallerie, où M. le Prince & M. l'Admiral estoyẽt, lesquels se voyans engagez, se preparerent pour aller à la charge. M. l'Admiral fit la premiere, & M. le Prince la secõde, qui fut encor plus rude que l'autre: & du cõmencement fit tourner les espaules à ce qui se presenta deuant lui, & certes il fut là bien combatu de part & d'autre. Mais dautant que toute l'armee Catholique s'auançoit touſiours, les huguenots furent contrains de prẽdre la fuite, ayans perdu sur le chãp enuiron cẽt gentils-hommes, & principalemẽt la personne de M. le Prince, lequel estãt porté par terre, ne peut estre secouru des siens, & s'estant rendu à monsieur d'Argẽces, suruint vn gentilhomme Gascon nommé Montesquiou, qui lui donna vne pistolletade dans la teste, dõt il mourut.

rut. Sa mort apporta vn merueilleux regret à ceux de la Religiõ,& beaucoup de resiouissance à plusieurs de ses cõtraires, lesquels estimoyent deuoir biẽ tost dissiper le corps,duquel ils auoyẽt trenché vn si digne Chef.Si est-ce que parmi le blasme qu'aucuns d'eux lui donnoyent,autres ne laissoyent de louer sa valeur.

Louange de M. le Prince de Condé: & ce qui suruint apres sa mort.

Aussi peut-on donner ceste louãge que en hardiesse aucũ de son siecle ne l'a surmonté,ni en courtoisie.Il parloit fort diserteméẽt plus de nature q̃ d'art, estoit liberal & tres-affable à toutes persõnes, & auec cela excellẽt Chef de guerre,neant moins amateur de paix. Il se portoit encores mieux en aduersité qu'en prosperité. Mais ce qui le rendoit plus recommandable,c'estoit sa fermeté en la Religion. Il vaut mieux q̃ ie me taise de peurd'en dire trop peu:ayant aussi bien voulu dire quelque chose craignant d'estre estimé ingrat à la memoire d'vn si magnanime Prince. Tãt de dignes persõnages Catholiques & Huguenots,que nos tempestes ciuiles ont emportez,doyuẽt estre regrettez : car ils honnoroyent nostre France, & eussent aidé à l'accroistre,si la discorde n'eust excité la valeur des vns pour destruire la va-

leur des autres. Apres ce coup l'eſtonnement fut grãd au poſſible en l'armee Huguenotte, & bien lui ſeruit le pays enuelopé d'eaux, où elle ſe retira: car cela retint les Catholiques, & lui donna temps de ſe reordonner. Ils imaginerent, ayãs acquis vne telle victoire, que nos villes s'eſtonneroyent, qui n'eſtoyent pas gueres fortes, Mais M. l'Admiral auoit ietté dedans la pluſpart de ſon Infanterie, pour rõpre ceſte premiere impetuoſité: de façon q̃ quãd ils s'auancerẽt pour attaquer Coignac, ils conurẽt biẽ que tels chats ne ſe prenoyẽt pas (comme l'on dit) ſans mitraines. Car il y auoit dedans quatre Regimens d'Infanterie, & comme ils eurent enuoyé trois ou quatre cẽs harquebuſiers du coſté du parc pour reconoiſtre ceſt endroit, ceux de dedans en firent ſortir mille ou douze cens, qui les rechaſſerent ſi viſte qu'ils n'y retournerent plus: car auſſi il n'y auoit en leur armee q̃ quatre canons & quatre coulerines. Monſeigneur ſe contentãt de ſa victoire, & voyãt qu'il ne pouuoit gueres exploiter, ſe retira, pour refraiſchir ſes gẽs, ayãt triomphé en ſa plus tẽdre ieuneſſe de tres-excellẽs Chefs: auſſi fut-il bien cõſeillé & aſſiſté d'autres dignes Capitaines

nes qui l'acõpagnerent. De ce faict ici on peut recueillir, que quand il eſt queſtion d'vne choſe importante & hazardeuſe, on ne la doit point entreprendre à demi; car ou il la faut laiſſer, ou s'y employer auec tout ſon ſens, & auec toute ſa force. En apres, il faut noter que quand les armees logent eſcartees, elles tombent en des incõueniens que la ſuffiſance des meilleurs Chefs ne peuuent deſtourner.

Du memorable paſſage du Duc de Deuxponts depuis les bords du Rhin iuſques en Aquitaine.

PLuſieurs qui verront ici eſcript, comme pour merueille, qu'vne armee eſtãgere ennemie, ait penetré bien auãt dãs le Royaume de France, ne le trouuer ont, peut eſtre, ſi eſtrãge: pource que ſe mettant deuãt les yeux autres exemples ſemblables (& meſmemẽt celui de l'Empereur Charles: quãd il vint aſſaillir ſainct Diſier) ils pẽſeront que telles expeditiõs ne ſont pas ſi extraordinaires qu'on les voudroit faire croire. Toutesfois s'ils veulẽt bien conſiderer la longueur du chemin que ceſte-ci fit, & les grands & cõtinuels empeſchemẽs qu'el-

Conferẽce de l'entrepriſe de l'Empereur Charles v. & du Duc de Deuxpõts.

le eut,ie me doute bien qu'ils changeront d'opinion. Ie confeſſeray pourtãt que les guerres ciuiles ont beaucoup facilité l'entree aux natiõs voiſines, qui n'euſſent oſé l'entreprẽdre ſans l'appui d'vne des deux parties. Mais quand la faueur ſe trouue petite d'vn coſté, & la reſiſtance grande de l'autre: alors admire-on dauantage les actes de ceux qui ſe ſont ainſi auenturez. Ie reſpondray en vn mot, ſur ce qui a eſté allegué de l'Empereur Charles, & diray de ſa perſonne, que c'eſtoit le plus grand Capitaine de la Chreſtiété. En apres, que ſon camp eſtoit de cinquante mille hommes. Finalemẽt, qu'au temps qu'il aſſailloit, le Roy d'Angleterre auoit ia pris Boulõgne ce qui contraignit le Roy François à luy laiſſer le paſſage plus libre, pource qu'il ne vouloit rien hazarder temerairemẽt. Autre choſe eſt-ce du faict du Duc de Deux-põts: car encores q̃ ce fuſt vn genereux Prince, ſi n'atteignoit-il point à la ſuffiſance militaire de l'autre. Et ce lui fut vne grãde aide & ſoulagement d'auoir auec lui le Prince d'Orẽge, le Comte Ludouic, & le Comte Vvolrad de Mansfeld: & outre cela de tres-braues Capitaines Frãçois, auec deux mille hommes, tant à pied

qu'à

qu'à cheual de la meſme nation, qui ſe ioignirent à lui. Le nombre de ſes Allemãs, eſtoit de cinq mille Lanſquenets, & de ſix mille Reitres. Et auec ceſte petite armee ſe mit-il en chemin, en intention d'aller ioindre celle des Princes.

Empeſchemẽs dõnez à l'armee du Duc de Deuxpõts pour la garder de ſe ioindre à celle des Princes.

Le Roy ayant entendu, cõme il ſe preparoit pour aller a leur ſecours ordonna incontinent vne petite armee pour lui faire teſte, cõduite par monſieur d'Aumale: & doutant de ſa foibleſſe, y en fit encores ioindre vne autre, à qui commãdoit monſieur de Nemours. Ces deux corps aſſemblez eſtoyent ſuperieurs de beaucoup en Infanterie au Duc de Deux-põts, & en caualerie inferieurs. Ils auiſerent de n'attẽdre pas qu'il entraſt dãs le Royaume pour le moleſter: ains s'auancerent iuſques aux confins de l'Allemagne, & vers Sauerne desfirẽt le Regimen d'vn nommé la Coche, compoſé de pieces ramaſſees, qui ſe vouloit ioindre à lui. Si eſt-ce qu'il ne laiſſa d'entrer en Frãce par la Bourgongne, là où ils ſe vindrẽt accoſter: & iuſques à ce qu'il fuſt paruenu ſur le fleuue de Loire (où il n'y a pas gueres moins de quatre vingts lieuës) iamais ne l'abandonnerent, eſtans ordinairement à ſes flancs, ou à ſa-

queuë : & plusieurs fois les deux armees s'entrevirent, & s'attaquerent par grosses escarmouches. I'ay souuent ouï dire à mõ sieur le Prince d'Orẽge qu'il s'esbahissoit comme en vn si long & difficile chemin, les Catholiques n'auoyent sçeu choisir vne occasiõ fauorable pour eux, & q̃ quelquesfois on leur en auoit offert de belles, à cause de l'embarrassemẽt du grãd bagage. Ie ne veux obmettre aussi q̃ outre les belles forces de l'armee du Roy, elle auoit d'autres auantages, qui ne sont pas petis: comme la faueur des villes, du pays, & des riuieres, & encor'vn autre poinct, qui est à noter, c'est qu'elle sçauoit le dessein de son ennemi, qui cõsistoit à auancer chemin, & à gaigner par force, ou par surprise, vn passage sur Loire. Et cõbien que les Ducs de Nemours & d'Aumale fussent de tres-braues Chefs de guerre, si est-ce que nonobstant leurs ruses & efforts ceste armee paruint iusques audit fleuue. Aucuns Catholiques disoyent que le discord qui suruint entr'eux, leur fit faillir de belles entreprises qu'ils eussẽt peu executer s'ils fussent demourez en bonne vnion. Ie ne sçay ce qui en est. Mais si leur dire est veritable, il ne se faut esbahir s'ils ne battirẽt

point

point, pluſtoſt dequoy ils ne furẽt battus, toutesfois i'ay apris que leurs ennemis eu rent peu de conoiſſance de leurs picques, Ceſte grand'barriere de Loire deuoit eſtre encor vne ſeconde & treſ-grãde difficulté, pour arreſter tout court ceſte armee Allemande, d'autant qu'elle ne ſe gueoit point ſi bas, & que toutes les villes ſituees deſſus, lui eſtoyent ennemies: mais le paſſage d'icelle lui eſtoit ſi neceſſaire, que cela redoubla la diligẽce, la temerité & les inuentiõs des Huguenots François, ſi biẽ qu'ils allerẽt attaquer la ville de la Charité, où il y a vn beau põt, & la trouuãt aſſez mal pourueuë d'hõmes, la preſſerẽt tellement, & l'eſtonnerẽt par tant de mines & menaces, qu'auãt qu'on lui euſt enuoyé du ſecours ils l'eurent emportee: ce qui leur fut vne ioye incõparable. Car sãs cela ils eſtoyẽt en treſ-mauuais termes, & euſſent eſté contraints d'aller cercher la ſource de la riuiere, qui eſtoit vn alongement de plus de ſoixante lieuës: & qui pis eſt, prenant ce chemin-là, ils s'embarraſſoyent en vn pays montagneux & boſcageux, où la cauallerie euſt peu profité.

I'ay ouï quelquesfois mõſieur l'Amiral diſcourir de ce faict ici entre ſes plus pri- *De la conionction de*

l'armee allemãde auec celle des Princes.

uez:mais il estimoit ce passage des estrangers cóme impossible. Car(disoit-il)nous ne leur pouuós aider, à cause que l'armee de Monseigneur nous est au deuãt:& quãt à eux,qui en ont vne autre sur les bras· & vn si difficile fleuue en chemin à passer,il est à craindre qu'ils ne desmeslerót ceste fusee sans honte & dommage. Et quand mesmes ils l'auroyent passé, tousiours les deux armees iointes ensemble les auront plustost desfaits,que nous ne serós à vingt lieuës d'eux pour les secourir:mais quand il entendit le succes de la Charité, & que eux estoyẽt deliberez de tẽter tous perils pour se ioindre il reprit esperance,& dit, Voila vn bon presage,rendons-le accópli par diligẽce & resolution. Et c'est-ce qui fit acheminer Messieurs les Princes de Nauarre & de Cõdé le fils,qui auoyẽt esté approuuez & receus Chefs de ceux de la Religion, vers les marches du Limosin, pour s'approcher de l'armee de Monseigneur,& la tenir en ceruelle. Et pour n'ẽmentir point chacun iour on estoit cóme en fieure,attendãt l'heure qu'on vinst rapporter que deux si grosses puissances auroyẽt accablé nos Reitres:mais il en auint autrement. Car ils sçeurent prendre l'occasion

casiõ si à propos,& auec telle promptitude,qu'ils les outrepasserent:estans guidez par les troupes Françoises,où mõsieur de Mouy se porta valeureusement,& tirerẽt vers le lieu où M. l'Admiral leur auoit mandé qu'il se viendroit rendre auec dix mille harquebusiers , & deux mille cinq cent cheuaux. En ceste maniere se fit la cõionction des deux armees auec abõdance d'allegresse. Ie ne veux point taxer les braues Chefs & Capitaines qui estoyẽt en l'armee Catholique, pour les auoir laissé passer : car ie ne sçay les causes qui les en diuertirent. Ie ne louëray point aussi desmesurément ceux qui passerent,ains i'estimeray que ce fut vn heur singulier pour eux,qui se monstre quelquesfois es actiõs militaires. Ce qui doit aprendre aux capitaines qui fõt la guerre,de ne perdre pas l'espoir, encores qu'ils se trouuent en des difficultez grãdes,car il ne faut qu'vn accident fauorable pour les demesler, lequel suit ceux qui s'esuertuent , & fuit ceux qui s'appareſſẽt. Les deux armees qui estoyẽt alors tres-puissantes(car en celle du Roy y auoit plus de trente mille hõmes, & en celle des Princes,biẽ vingt & cinq mille) furẽt cõtraintesde s'esloigner,pour trou-

uer commodité de viures, pource que le pays de Limosin est infertile, mais elles se rapprocherét vers sainct Yriés la Perche.

De ce qui auint entre les deux armees à la Rochelle.

Monsieur l'Admiral voyat que la sterilité du pays cõtraignoit de loger escarté, & que pour estre montueux & plein de bois, les places d'armees estoyent souuẽt fort incommodes, delibera de preuenir plustost que d'estre preuenu. Parquoy il cõseilla les Princes d'aller surprẽdre l'armee Catholique, qui estoit non trop loin de là, en vn lieu appellé la Roche-labelle. Ils partirent auat le poinct du iour, en determination de donner la bataille, & arriuerent si à propos, qu'ils furent à vn quart de lieuë de la teste du cãp ennemi, deuant qu'on prist l'alarme d'eux, ils estoyent logez toutesfois fortement, & estant monsieur de Strosse acouru au bruit auec cinq cẽs harquebusiers, pour en réforcer trois cens des siens, qui estoyent en garde à la principale auenue, il trouua desia l'escarmouche viuement attachee. On peut dire qu'il se porta valeureusement: car il soustint quatre mille harquebusiers Huguenots, l'espace d'vne heure, lequel tẽps seruit beaucoup à l'armee Catholique, pour se mettre en bõ ordre. Monsieur l'Admiral

ral s'eſtonnant dequoy on ne pouuoit forcer le pas, enuoya le capitaine Brueil iuſques là, qui eſtoit treſauiſé. Il conut incontinent que noſtre harquebuſerie vouloit emporter l'autre par furie & multitude, ſans vſer d'aucun art. Pour abbreger l'affaire, il parla aux capitaines, & ayant diſpoſé des troupes, pour attaquer par flanc, & fait esbranſler quatre cornettes de cheuaux, pour donner eſtonnemẽt il ſit commẽcer vne viue charge, enlaquelle les noſtres ayãs rompu quelques palliſſades, qui couuroyent les ennemis, ils les deſordonnerent en telle ſorte que peu apres ils ſe mirẽt à vau de route, laiſſant pluſieurs de leurs morts auecques vingt & deux officiers, & leur Colonnel priſonnier, lequel fit ce iour là vn bõ ſeruice à Mõſeigneur. car ſans ſa reſiſtãce les Huguenots fuſſent paruenus à l'artillerie ſans empeſchemẽt. Mais comme toute la iournee il pleut, & que l'armee Catholique s'eſtoit placee auantageuſement, ils ne peurent plus faire grand effect, & ſe retirerent s'eſtans monſtrez trop rigoureux à l'execution qu'ils firent, où ils ne prindrẽt à merci que treſpeu de priſonniers. Les Catholiques en furẽt beaucoup irritez, & s'en reuenche-

rent en temps & lieu. C'eſt choſe louable de bien combatre, mais on merite auſſi louãge d'eſtre humain & courtois enuers ceux à qui la premiere fureur des armes a pardonné, & es mains deſquels on peut quelquesfois tõber, lors qu'il n'y a point de cauſe de faire au contraire. Quant aux eſcarmouches, il me ſẽble que l'art & l'aſtuce y eſt autant neceſſaire que l'impetuoſité, ce q̃ l'experience conferme aſſez ſouuent. Car ſi le pays eſt vn peu couuert on ſe peut preualoir de beaucoup d'auantages: ce que les Eſpagnols & Italiens ſçauent bien prattiquer, eſtans nations ingenieuſes: mais touſiours il profite beaucoup d'ordõner ſes gens par petites troupes, aſſaillir par flanc à l'impourueuë: biẽ placer la troupe qui ſouſtient: & en fin venir determinément à coups d'eſpee.

Deſſeins de l'armee des Princes auant qu'aſſieger Poictiers: & la priſe de Luſignen.

Du ſiege de Poictiers.

BEAVCOVP d'entrepriſes ſe tentent à la guerre qu'on n'auoit nullement premeditees, & d'autres auſſi qu'õ auoit de lõgue main proiectees ſe delaiſſent: ce qui auient par les changemens que le temps apporte. Et tout ainſi que c'eſt ſigne de vaillãce de bien execu-

ter

ter, auſſi eſt-ce ſigne de prudence de bien deliberer: leſquelles deux parties sõt neceſſaires aux chefs de guerre. Il n'y en a pourtãt nuls ſi parfaits en ceſt art qui quelquesfois ne ſe deſuoyent & ne bronchẽt. meſmemẽt és guerres ciuiles. Ce qui excuſera d'auantage l'erreur que l'on dit q̃ les Huguenots firent d'aſſaillir Poictiers. Les choſes paſſerent en telle ſorte. Apres le depart de la Roche-labelle, les deux armees n'auoyent pas moins de beſoin & d'enuie l'vne que l'autre de s'aller refraiſchir en vn bõ pays, plus gras que le Limoſin: à laquelle diſpoſition vniuerſelle les Chefs furent contrains d'obtemperer (car aux guerres ciuiles quelquesfois la charrue meine les bœufs) ce qui cauſa qu'elles ſe reculerẽt, tirãs vers les quartiers moins mangez. Meſſieurs les Princes & Admiral, ayãs veu que le Comte de Lude eſtoit venu pendãt leur abſence aſſaillir Nyort (qui auoit eſté ſecourue par la diligence du ſieur de Thelligny qui y mena des forces) & ſe faſchãs qu'õ leur vinſt moleſter la Prouince, d'où ils tiroyent toutes leurs commoditez, qui eſtoit autant que tairir leur vache à laict, delibererent de la nettoyer, & de prendre S. Maixãt, Luſignen,

& Mirebeau, qu'ils esperoyent emporter en peu de iours (sans faire alors aucune mention de Poictiers) à fin que ladite prouince leur peuſt rendre soixante mille liures tous les mois, les garnisons payees, sans les profits de la mer, qui montoyent aussi beaucoup; & c'estoit pour contenter les estrãgers, qui crioyẽt incessamment à l'argent. Cela executé, leur but estoit d'aller inuestir la ville de Saumur, qui est sur la riuiere de Loire, laquelle ne vaut riẽ & la faire accommode, pour auoir touſiours là vn asseuré passage; puis porter la guerre le reste de l'Esté & Automne, vers la ville de Paris, qu'ils pensoyent n'estre iamais enclinee à la paix qu'elle ne sẽtiſt le fleau à ses portes. Estas donques de retour dãs leur pays, il leur sembla que Lusignẽ, qui n'estoit qu'vn chasteau, feroit moins de resistãce que sainct Maixant, où il y auoit vn vieil regimẽ, cómandé par Onoux & puis le desir d'auoir six canons, que le Cõte du Lude auoit laiſſez audit chasteau les cõuia encores dauãtage de l'attaquer: ce qu'ayant fait, en peu de iours ils l'emporterent. La ville de Poictiers cependãt oyant tonner l'artillerie ſi pres d'elle ſe munissoit de gens. Mesmes Messieurs de Guise

Guise & du Maine s'y vindrent ietter auec cinq ou six cens cheuaux, plus (ce dit-on) pour trauailler l'armee Huguenotte, que pour penser y deuoir estre assiegez.

Occasion du siege de Poictiers.

En ce mesme temps auint que la ville de Chastelleraud fut surprinse par ceux de la Religion: ce qui leur haussa le cœur; & fut en partie cause de faire incliner beaucoup de gens à l'assiegement de Poictiers, pource qu'elle couuroit du plus dãgereux costé ceux qui l'eussent assiegee. On s'assẽbla par deux fois pour en resoudre, & y en eut quelques vns qui ne trouuoyẽt pas bó qu'on l'attaquast, mesmes M. l'Admiral, ains qu'on suyuist son premier dessein, remóstrãs qu'elle estoit trop fournie d'hommes de qualité, & qu'ordinairement ces grãdes citez sont les sepultures des armees, & qu'il faloit retourner à S. Maixant, que l'on auroit forcé dans huit iours. Mais les principaux Seigneurs & Gentils-hommes de Poictou insisterent fort & ferme, tant és conseils qu'ailleurs, qu'on ne perdist vne si belle occasion: & que la ville ne valoit du tout rien. Que plus de gens y auroit dedãs, que ce seroit plus de proye: qu'on ne manqueroit d'artillerie, & que la prenant c'estoit acquerir

entieremẽt toute ceſte riche Prouince,& priuer de retraite la NobleſſeCatholique qui par courſes continuelles troubloit ce que nous poſſedions. A ceſte opinion con deſcendirent les principaux du cõſeil, qui (peut eſtre) n'auoyent pas aſſez conſideré que chacun n'eſt pas ſeulement affection nẽ, ains paſſionné à rendre libre ſon pays. Et fut adiouſté auſſi que ce ſeroit vne bel le priſe de M. de Guiſe & ſon frere qui eſtoyent deux grands Princes, & les plus prompts à nous venir picquer. Sõme qu'ẽ ceſte deliberation les fruicts qui prouenoyent d'vne telle conqueſte furent tresbien repreſentez: mais des inconueniens où nous tõbions en y faillant, il en fut fait peu de mention, comme auſſi on touche legeremẽt ceſte chorde, quãd on ne veut pas eſtre diuerti d'vn deſſein. Apres on enuoya en diligence à la Rochelle, pour auoir balles & poudres: & partit-on pour ſerrer Poictiers. Ce ſiege eſt amplement deſcrit par les hiſtoriens, qui me gardera d'en faire vn nouueau redit.

Particularitez remarquables en ce

Seulement ay-ie voulu noter quelques particularitez, qui ne ſeront parauentures ſuperfluës. La premiere giſt en la ſituatiõ, où l'on void vne choſe qui deſacommode

mer-

merueilleuſement la ville, & l'autre qui l'accommode. Ce qui apporte l'incommodité, ſont les montagnes qui l'enuironnent en pluſieurs endroits, & ſont ſi prochaines, qu'on ne ſçauroit quaſi où ſe mettre à couuert, qu'on ne ſoit veu & offenſé & par teſte & par courtine, nó ſeulement de l'artillerie, mais auſſi des harquebuſades: car en tels lieux il n'y a pas plus de quatre cẽs pas de diſtance. Ce qui apporte commodité, ſont autres mõtagnes qui ſõt par dedãs, qui ſeruent de grandes platesformes, & les riuieres qui enuironnent les murailles: de maniere qu'on a touſiours ce grãd foſſé à paſſer, qui eſt vn embarraſſemẽt treſfaſcheux, & ſans cela i'aimeroy' mieux eſtre auec quatre mille hommes dehors pour aſſaillir, qu'auec quatre mille dedãs pour defendre. Sõme, c'eſt vne treſ-meſchante place & digne d'honnorer vn defendeur. Ce qui ruina les Huguenots fut leur petit attirail d'artillerie, de munitiõs, & de pionniers: car quand ils auoyent attaché par vn lieu, ils ne pouuoyent pourſuiure viuement la batterie ni les autres ouurages, & donnans temps aux Catholiques de deux ou trois iours, ils auoyent preparé de tresbons remedes: & puis apres

ſiege de Poictiers.

il faloit recommencer autrepart batteries nouuelles, où le meſme auenoit. Il me ſéble qu'il appartient au Prince de Parme d'attaquer les places, & aux Huguenots de les defẽdre : car ils s'en acquittẽt quelquesfois tres-valeureuſement. Ie ne ſçai ſi ie ſerai creu en diſãt vne maniere d'aſſaillir & defendre, qui auoit eſté propoſee par les aſſiegeans & aſſiegez, quand on battit du coſté du pré l'Abeſſe. Les Huguenots auoyent gagné la breſche de la muraille, & les Catholiques auoyent vn retrenchement tres-petit à trois cens pas de là, & derriere eux vn grãd eſpace vuide de mille pas de long, & cinq cens pas de large, le tout eſtant cõmandé de la montagne. Nos Chefs vouloyent, ayant fait quitter ceſte trenchee auſdits Catholiques, par quatre cens gentils-hommes & huict cẽs harquebuſiers, qui euſſent aiſémẽt forcé la garde ordinaire, faire marcher apres deux cens cheuaux, conduits par M. de Mouy, pour ſe rendre maiſtres de ceſte campagnette, par laquelle il faloit paſſer auant qu'arriuer aux maiſons: puis le gros eut ſuiui, que mõſieur de Briquemaud, noſtre Mareſchal de camp, menoit. Ce conſeil fut pris pour vn auis qu'ils eurẽt que M. de Guiſe auoit ordonné

ordonné deux cens lances, pour s'y placer & combatre : & desia aux alarmes precedentes auoit-on veu quelques lanciers s'y venir presenter. Mais ceste camisade ne s'executa, à cause que le iour nous surprit, & fusmes descouuerts. Et en quelque façó que l'affaire eust succedé, n'eust-ce pas esté vne merueille de voir à vn assaut de la cauallerie cóbatre de part & d'autre, entremeslee parmi les gẽs de pied? Il arriua aussi là vne chose au cótraire de ce qui auient ordinairemẽt aux villes nó forcees: c'est que ceux de dedans perdirent plus de gens que ceux de dehors. Toutesfois ce qui se perdit fut auec grand louange, d'autant que tout à descouuert on voyoit les hommes se presenter asseurez aux traicts de canonnades & harquebusades.

En fin l'armee de Móseigneur fit beaucoup d'honneur aux Huguenots, quand elle vint assaillir Chastelleraud: car ce leur fut vne legitime occasion de leuer le siege, qu'aussi bien eussent-ils leué, pource qu'ils ne sçauoyent plus de quel bois faire flesches, & croy que ceux de dedans n'estoyent pas moins empeschez. Sur l'assiegemẽt de ceste ville, ie dirai que les meilleurs Chefs se laissẽt aisémẽt aller à hauts

Pour quelles occasiõs le siege fut leué de deuant Poitiers.

deſſeins, d'autant qu'ayant le cœur grand, ils regardent aux obiects de meſme nature : toutesfois le plus ſeur eſt de croire le prouerbe qui dit, Qui trop embraſſe, mal eſtraint. Monſieur de Guiſe & ſon frere acquirent grãd renom, d'auoir gardé vne ſi mauuaiſe place, eſtans encor ſi ieunes comme ils eſtoyent. Et aucuns ne priſoyẽt moins ceſt acte que celui de Mets. Autres auſſi imputoyent à M l'Admiral de s'eſtre là arreſté, pour attraper ces deux Princes, qu'on preſumoit qui lui eſtoyent ennemis particuliers : mais il m'a dit pluſieurs fois que ſi la ville ſe fuſt priſe, que tãt s'en faut qu'il euſt permis qu'on leur euſt fait deſplaiſir, qu'au cõtraire il les eut fait traiter honorablement ſelon leur dignité, ainſi qu'il auoit fait leur oncle M. le Marquis d'Elbeuf, lors qu'il tomba entre ſes mains, à la priſe du chaſteau de Caen. Il me ſouuient qu'à la capitulation il m'enuoya dãs ledit chaſteau pour l'aſſeurer (d'autãt que ie le conoiſſoye) qu'on ne lui feroit aucun deſplaiſir: ce qui fut obſerué. Monſeigneur voyant noſtre armee, pleine de deſpit, ſe leuer pour s'ẽ aller vers lui, ſe retira apres auoir tenté en vain vn aſſaut à Chaſtelleraud, où les Italiens du Pape (qui ne firent

pas mal leur deuoir) furent receus selon l'affection que les Huguenots portent à leur maistre. Nous le suyuismes pensans le contraindre à venir aux mains: mais il bailla tousiours vne riuiere en teste pour apaiser nostre cholere. Quād vn acte qui tend à diuersion se faut en l'accessoire, & s'execute au principal, on ne se doit plaindre: car le grand fruict de l'vn recompēse assez le petit dommage de l'autre. On doit aussi noter qu'il faut repēser trois & quatre fois deuant qu'entreprendre le siege d'vne grande ville.

De la bataille de Montcontour.

AVCVNS ont voulu dire que ceste bataille fut vne consequence du siege de Poictiers, d'autāt q̄ l'armee de ceux de la Religiō s'affoiblit fort deuant: ce qui auint plus par maladies & retraite de gentil-hōmes & soldats, que par morts violentes. De vray ceci fut vne des premieres causes de nostre mal heur, mais il y en eut bien d'autres, comme nostre retardement & seiour au bourg de Faye la Vineuse, pendāt q̄ l'armee de Mō seigneur se renforçoit à Chinon. Nous y fusmes cōtraints: parce que tous les che-

Diuerses causes de la desfaite de l'armee des Princes à Mōtcontour.

uaux de l'artillerie qu'auions, furent enuoyez pour remener à Lusignan, partie de celle qui auoit serui à battre Poictiers, qui estoit demeuree en vn chasteau, & retournerẽt si à poinct, que s'ils eussent encor demouré vn iour nous eussions esté contraints d'abandonner la nostre, d'autant q̃ l'armee de Monseigneur s'approcha à Loudun, qui n'estoit qu'à trois lieuës de nous. Et pource q̃ nous estions en lieu mangé, & de mauuaise assiete, M. l'Admiral auisa de s'aller loger à Montcontour, où le logis estoit auantageux, & la commodité de viure bonne: & croy que tant lui que beaucoup d'autres furent deceus, en ce que nul ne cuidoit q̃ ceux ausquels on auoit fait faire vne longue retraite, & de nuict, de deuant Chastelleraud, fussent si tost prests à nous cercher. Ainsi donc par vn Vendredy il deslogea, faisant aller son bagage par vn costé, & lui marcha auec l'armee par l'autre.

Charges & escarmouches pres de S. Cler.

Or aupres d'vn village, nommé S. Cler, sans qu'on sceust que peu de nouuelles les vns des autres, la teste de l'armee Catholique, où estoit M. de Biron, vint rencontrer quasi par flanc la nostre qui marchoit. Luy voyãt l'occasion fit vne charge auec

auec mille lãces à monſieur de Mouy, qui faiſoit la retraite auec trois cens cheuaux, & deux cẽs harquebuſiers à pied, & le renuerſa, le mettant à vau de route, & là perdiſmes la pluſpart de ceſte harquebuſerie, & enuiron quarãte ou cinquante cheuaux. Cela venant tout à coup & ſoudain, auec le ſon de quatre canonnades qui furent tirees, il s'en engendra vn tel eſtonnement parmi les noſtres, que ſans dire qui a gaigné ne perdu chacun ſe retiroit demi d'effroy, à ce ſeul bruit qui s'entendit derriere. I'affermerai vne choſe, (non que ie le die à noſtre vitupere, ains pour monſtrer qu'eſtre preuenu, cauſe de grands deſordres, & que les accidens de la guerre ſont eſtranges) c'eſt que ſans vn paſſage, qui de bon heur ſe trouua, qui retint les Catholiques, où ne pouuoyẽt paſſer plus de vingt cheuaux de frõt, toute noſtre armee eſtoit cõme en route par ceſte premiere rencõtre. Monſieur l'Admiral voyãt ceci ſe mõſtra aux ſiens, & r'allia les troupes: de ſorte qu'à ce paſſage ſe firẽt deux ou trois groſſes charges & recharges de quinze cẽs ou deux mille cheuaux à la fois: & celui qui paſſoit eſtoit bien viſtement rechaſſé par l'autre: & là le Comte Ludouic & le Cõte

Vvolrad de Mansfel se porterent bien. Les deux armees se mirent en bataille l'vne deça, l'autre delà, à vne bonne portee de mousquet seulemẽt, où la nostre estoit aucunement à couuert, & n'en ai iamais veu estre si pres & s'y arrester sans cõbatre en gros. De passer le passage, personne ne l'osoit plus entreprendre, pour le peril qu'il y auoit, d'autant que plusieurs esquadrons eussent accablé celui qui s'y fust auenturé. Mais comme les Catholiques auoyent leur artillerie là, & la nostre estoit desia à Montcontour, ils s'en aiderent, & nous tuerent plus de cent hõmes dans nos esquadrons, qui ne laisserent pourtant de faire bonne contenance, & sans la nuict, qui suruint, nous eussions plus souffert, & à sa faueur chacun se retira. Celle de sainct Denis, & ceste-ci, nous vindrent bien à poinct. Le lẽdemain au matin, Mõseigneur voulut faire reconoistre le logis de Montcõtour, & taster les Huguenots: mais il les trouua aux faux-bourgs tresbiẽ fortifiez, n'y ayãt autre auenue que celle-là, & s'attacha vne escarmouche à pied & à cheual.

Aduertissement notable donné auant

Il auint lors que deux gentils-hommes du costé des Catholiques, estans escartez, vindrent à parler à aucuns de la Religion, y ayant

y ayant quelques fossez entre deux. Mes- *la bataille*
sieurs (leur dirent-ils) nous portons mar- *non suyui.*
ques d'ennemis, mais nous ne vous haïs-
sons nullement, ni vostre parti. Aduertis-
sez M. l'Admiral qu'il se donne bien gar-
de de cõbatre: car nostre armee est mer-
ueilleusement puissante, pour les renforts
qui y sont suruenus, & est auecques cela
bien deliberee: mais qu'il temporise vn
mois seulement. Car toute la Noblesse a
iuré & dit à Monseigneur, qu'elle ne de-
mourera d'auantage, & qu'il les employe
dans ce temps là, & qu'ils feront leur de-
uoir. Qu'il se souuienne qu'il est perilleux
d'heurter contre la fureur Françoise, la-
quelle pourtãt s'escoulera soudain, & s'ils
n'ont promptemẽt victoire, ils serõt con-
trains de venir à la paix, pour plusieurs
raisons, & la vous dõneront auantageuse.
Dites lui, q̃ nous sçauons ceci de bon lieu,
& desirons grãdemẽt l'en aduertir. Apres
ils se retirerent. Les autres allerent incõ-
tinent vers M. l'Admiral, lui en faire le
rapport: ce qu'il gousta. Ils le conterent
aussi à d'autres des principaux, & aucuns
y en eut qui ne reietterent cela, & desi-
royent qu'on y obtemperast: mais la plus-
part estimerent q̃ c'estoit vn artifice pour

eſtonner & dirent encor que ceſt auis euſt apparence d'eſtre bon, que pourtant il venoit de perſonnes ſuſpectes, qui auoyent accouſtumé d'vſer de fraudes & de tromperies, & qu'il n'en faloit faire eſtat. Voila vne autre cauſe de noſtre meſchef, d'auoir trop negligé ce qui deuoit eſtre bien noté. On s'aſſembla pour ſcauoir ce qu'il conuenoit faire: & aucuns propoſerẽt d'aller gaigner Eruaux, & mettre la riuiere qui y paſſe entre les ennemis & nous, & partit des les neuf heures du ſoir, & cheminer toute la nuict pour y paruenir ſeurement, d autant qu'eſtiõs proches d'eux. Autres y eut qui repliquerẽt q̃ ces retraictes nocturnes impriment peur à ceux qui les font, & amoindriſſent la reputatiõ, dõnãt audace aux ennemis, & qu'il faloit partir ſeuremẽt à l'aube du iour: & c'eſt auis fut ſuiui. M. l'Admiral eſtoit alors en grãd peine, craignant que les Reitres ne ſe mutinaſſent par faute de payement, & q̃ trois ou quatre Regimens des ſiens, des païs eſloignez, ne l'abandonnaſſent, qui ia lui auoyent demandé congé. Il ſçauoit auſſi que pluſieur gẽtils-hommes des païs que poſſedions s'eſtoyent retirez en leurs maiſõs: & pour cõtenir l'armee en deuoir

Cõſeils & difficultez en l'armee des Princes, dõt s'enſuyuit le moyen à l'armee aduerſaire de les aſſaillir.

&

& la renforcer, il auoit supplié Messieurs les Princes (qui estoyent à Partenay) d'y venir. Ce qu'ils firent, & amenerent quãt & eux enuiron cent cinquante bons cheuaux. Le iour suyuant nous fusmes à cheual au point du iour, pour aller droit à Eruaux, ayans tous chemises blanches, pour nous mieux reconoistre, s'il faloit combatre. Alors nos Lãsquenets dirent qu'ils ne vouloyẽt marcher, si on ne leur bailloit argent. Vn quart d'heure apres cinq cornettes de Reitres en dirent autant, & auãt q̃ le tumulte fust appaisé, il se passa plus d'vne heure & demie, dont s'ensuyuit que nous ne peusmes gaigner vn lieu auantageux qui auoit esté reconu pres dudit Eruaux, où nous eussions vendu plus cher nostre peau. Et ceste-ci ne fut pas des moindres causes qui aiderẽt à nous perdre. Or apres auoir fait vn quart de lieuë, nous apperceusmes l'armee ennemie qui venoit vers nous, & tout le loisir qu'on eut, fut de se ranger en ordre, & se mettre en vn petit fond à couuert des canonnades.

Bataille donnee & gaignee par l'armee de Monseigneur.

Voici encor vn grand incõuenient qui nous arriua. C'est que lors que Monsieur l'Admiral vid branſler l'auantgarde Catholique droit à lui, qui estoit si puissante

(car il y auoit dixneuf cornettes de Reitres en deux esquadrons)il māda au Conte Ludouic(qui commandoit à nostre bataille) qu'il se renforçast de trois cornettes,ce qu'il fit:mais lui mesmes les amena & au mesme temps se commença le combat,où il demoura obligé. De ceci s'ensuyuit que ledit corps fut sans cõducteur, ne sçachant comme se gouuerner, & estime-on que s'il y eust esté, qu'il eust bien faire vn grand effort, veu qu'estant sans Chef & sans ordre,il cuida bien esbrãsler celui de Mõseigneur. Le combat dura vn peu plus de demi-heure,& fut toute l'armee huguenotte mise à vau de route, s'estans Messieurs les Princes encor ieunes retirez quelque peu auparauãt. Quasi toute nostre infanterie fut taillee en pieces. L'artillerie & les enseignes prises, & le Cõte Ludouic suyui enuirõ vne lieuë, lequel fit vne tresbelle retraite auec trois mille cheuaux en vn corps,& n'y estoit M. l'Admiral, pource qu'il auoit esté blessé au cõmencement. Le meurtre fut grand, pource q̃ les Catholiques estoyent fort animez,pour les cruautez(disoyent-ils)de la Roche-labelle, & principalemẽt pour la mort de Saincte Colõbe, & autres tuez

en

en Bearn. Et à plusieurs de nos prisonniers on fit alors passer le pas, pour en prendre satisfaction. Ie cuidai aussi suiure le mesme chemin à la chaude, sans l'humanité de Monseigneur, qui fut instrument de la benediction de Dieu pour la conseruation de ma vie: ce qui m'a semblé que ie ne deuois celer. Pour cóclusió, on peut voir par ce grand exploit, que l'armee Royale que nous fismes retirer si viste de deuant Chastelleraud, & toute la nuict, ne laissa pas, trois semaines apres, de no⁹ vaincre, pource que nous faisiós quasi difficulté de nous retirer de iour: & pour nous arrester à maintenir la reputation en apparence, nous la perdismes en effect, qui est vn poinct à quoi les ieunes & les vieux soldats doiuent quelquesfois penser.

Que le siege de sainct Iean d'Angely fut la ressource de ceux de la Religion.

COMME l'assiegemẽt de Poictiers fut le commencemẽt du malheur des Huguenots: aussi fut celui de sainct Iean, l'arrest de la bóne fortune des Catholiques. Et s'ils ne se fussent amusez là, & eussent poursuiui les reliques de l'armee rõpue, elles eussẽt esté du tout anean-

Faute commise par Monseigneur apres sa victoire.

ties, veu l'eſtonnement qui ſe mit parmi, & les difficultez qui ſe preſenterent. Meſſieurs les Princes & Admiral ſe retirerent auec ce qu'ils peurẽt recueillir, outre la riuiere de Charente, & donnerent cependãt ordre à la haſte, pour conſeruer les villes de Poictou, qui eſtoyent les premieres à la batterie. Mais d'abordee cinq furẽt abandonnees: à ſçauoir, Parthenay, Niort, Fontenay, Sainct Maixant, & Chaſtelleraud, & la ſixieme ayãt veu le canon, ſe rendit, qui fut Luſignen. Cela enfla tellemẽt d'eſperance les victorieux, qu'ils penſoyent deſpouiller en bref temps toutes ces Prouinces, ſans y laiſſer que la ville capitale, qu'ils eſtimoyẽt eſtre la Rochelle. Parquoi ils marcherent touſiours en auant, pẽſans que les autres villes, à l'exemple de celles ci, viendroyent à obeïſſance. Ils s'adreſſerent à ſainct Ieã d'Angeli, qui n'eſtoit gueres plus forte que Niort, & l'ayãt ſommee elle ne ſe voulut rendre, pource que le ſeigneur de Pilles, qui y eſtoit entré, auec partie de ſon regimẽt, deſiroit de cõbatre.

Remarquable conſultatiõ entre les principaux

I'ai entendu par quelques vns qu'alors les principaux Capitaines qui eſtoyent auec Monſeigneur furent aſſemblez pour ſçauoir ce qu'ils deuoyent faire. Aucuns diſoyent

disoyent, puis que toute l'infanterie des Princes auoit esté taillee en pieces, & qu'eux n'auoyent plus que gens de cheual, & la pluspart Reitres, qui estoyent fort mal contens, & demi enragez d'auoir perdu leur bagage, que leur auis estoit de les poursuiure chaudemẽt, & qu'il en auiendroit l'vn de ces deux effects, ou qu'ő les desferoit, ou qu'ő les cõtraindroit de capituler pour leur retraite en Alemagne, ce qu'on obtiẽdroit facilemẽt en leur accordant deux mois de gages. Nous cognoissons aussi (disoyent-ils) l'Admiral, qui est vn des plus rusez Capitaines de la terre, & qui se sçait le mieux desmesler d'vne aduersité si on lui donne le loisir. Il raccõmodera les forces qu'il a, & y en adioindra encore d'autres de la Gascongne & du Languedoc, tellemẽt qu'au printẽps nous le reuerrons paroistre auec vne nouuelle armee, auec laquelle il rauagera nos prouinces, voire viendra molester & brusler iusqu'aux portes de Paris. Dauãtage les Princes de Nauarre & de Condé estans au milieu de ceste troupe vaincue, leur presence peu à peu les r'animera, & resueilleront encor beaucoup de courages abatus en d'autres lieux, si auec la diligẽce on ne

paux Capitaines d'icelle armee: & quelle fut leur resolution.

leur oſte le moyẽ de ſe preualoir du tẽps. Ils cõoluoyent que Monſeigneur auec les deux tiers de l'armee les deuoit ſuiure: ce que faiſant il n'y auoit doute qu'en bref on ne forçaſt les Chefs de ſe renfermer pour refuge en quelque mauuaiſe place, qui ſeroit l'acheuement de la guerre. Autres apres opinerent en ceſte ſorte: diſans que l'vn des principaux fruicts de la victoire obtenue, ils le moiſſonnoyent à preſent par la conqueſte des villes, en ayant ia gagné ſix en dix iours, que c'eſtoit là où il falloit s'attacher & eſſayer d'auoir les autres, veu le grand eſtonnement qui eſtoit en icelles, & que les Huguenots ne ſe contiendroyent iamais tant qu'ils auroyent des retraites, & que les en priuãt ils perdroyẽt la volonté de ſe remuer. Qu'il ne reſtoit plus que quelques villes de Xaintonge & Angoulmois en ce quartier-là, q ne pouuoyent reſiſter plus de deux mois aux efforts de l'armee victorieuſe, & au bõheur de Monſeigneur: & qu'apres, la Rochelle ſe voyãt deſnuee de couuerture, trembleroit. Quant aux reſtes de l'armee desfaite, où les Princes & l'Admiral s'eſtoyent iettez à ſauueté, tout cela s'en iroit fuyant, & ſe diſſiperoit de ſoi-meſmes: & que pour

en

en haſter l'executiõ, on pourroit enuoyer apres eux mille cheuaux, & deux mille harquebuſiers, & faire eſleuer toutes les forces des Prouinces où ils s'arreſteroyẽt, & cependant mander querir promptement artillerie & munitions pour paracheuer leur deſſein, lequel eſtant bien executé ſeroit vne playe mortelle aux Huguenots qui ne batroyent plus que d'vne aiſle. De ces deux opinions, ceſte-ci qui eſtoit la moins bonne (cõme l'experience le monſtra depuis) fut ſuyuie.

Deuis entre M. le Cardinal de Lorraine & le ſieur de la Nouë ſur le fait precedent.

Ie me recorde qu'eſtant priſonnier, ainſi qu'on me menoit vers le Roy Charles à Tours, en paſſant par Loudun, feu M. le Cardinal de Lorraine, qui y eſtoit, me fit dire qu'il deſiroit parler à moy. L'eſtãt allé trouuer il m'vſa de fort hõneſtes langages: puis venant à diſcourir des affaires militaires (comme c'eſtoit vn Prince qui ne les ignoroit) il me dit que la cauſe de la perte de l'Admiral, & de ceux de ſõ parti, auoit eſté le ſiege de Poictiers, & qu'il auoit ouï dire à ſon frere qu'õ ne ſe deuoit attaquer à vne grãde place bien fournie, quãd lon pourſuyuoit vn plus grand bien. Ce que nous faiſions alors, d'autant que l'armee du Roy eſtoit ſans vigueur & de-

mi dissipee,& que nous eussions peu aller iusques à Paris sans trouuer resistãce. Mais que nous luy auions donné temps de se refaire, & nous prendre quand nous estions demi desfaits. Ie lui respõdis, Mõseigneur ie croy que nostre erreur vous admõnestera de n'ẽ faire vn pareil. Nous-nous en dõnerons bien garde, repliqua-il. Certes ni l'vn ni l'autre ne pẽsoit à ce qui suruint depuis,& quand les effects en apparurent, ie conu bien que nostre exemple leur auoit bien peu profité,& qu'ils n'auoyent laissé de broncher à la mesme pierre.

Succes du siege de S. Iean d'Angeli.

Or eux pẽsans espouuanter sainct Iean, firent d'abord deevne batterie auec sept ou huit pieces: à quoy ils employerent toutes leurs munitions, sans faire bresche qui valust,& cependãt qu'ils en attẽdoyent d'autres, les assiegez se renforçoyent de courage & de rempars. Ainsi batant piece à piece deux mois s'escoulerent,& apres auoir perdu beaucoup d'hommes, mesmemẽt par la rigueur de l'hyuer, en fin la ville se rendit par composition, qu'ils estimoyẽt deuoir emporter en huit iours. La resistance qu'elle fit releua les affaires de ceux de la Religion: ce qui acquit grande renommee au Seigneur de Pilles, pour le

remar

remarquable ſeruice qu'il leur fit. Monſieur l'Admiral m'a autresfois dit, que ſi on euſt viuemẽt pourſuyui Meſſieurs les Princes, & lui, quãd ils s'acheminerent en Gaſcongne auec le reſte de leur armee, qu'ils eſtoyent en dãger de ſe perdre, veu meſmes qu'en paſſant par le pays de Perigort, & d'autres endroits difficiles, les païſans & les petites garniſons leur auoyent fait beaucoup de dommage, pource qu'ils n'auoyẽt que cauallerie, non moins haraſſee qu'eſtõnee. Mais que le temps qu'ils eurent de ſe rafraiſchir, fortifier d'Infanterie, & de butiner dans le bon pays où ils allerent, reſtaura les courages & l'eſpoir de tous. Voila cõment S. Iean aida à reparer en quelque ſorte les ruines que Poictiers & Mõtcontour auoyent faites. Et aſſez ordinairement void-on aduenir que ceux qu'on penſe qui doyuent verſer par terre rencontrent quelque appuy inopiné, qui leur aide à ſe redreſſer: ce qui ſert pour moderer la fierté du vainqueur, & enſeigner aux vaincus, qu'il y a quelque remede, voire aux choſes deſeſperees, lequel ne ſe trouuant en la vertu humaine ſe trouue en la bonté diuine.

Que la ville de la Rochelle ne ſeruit pas moins à ceux de la Religion, qu'auoit fait Orleans aux troubles paſſez.

Combien les villes ſont neceſſaires aux armees & guerres.

LEs villes qui ſont comme les apuis, non ſeulement des armees, mais auſſi des guerres; doyuẽt eſtre puiſſantes & abondantes, à fin que, cõme de groſſes ſources, dont decoulent de gros ruiſſeaux, elles puiſſent fournir les commoditez neceſſaires (& à elles poſſibles) à ceux qui ne les peuuent auoir d'ailleurs. Ceci à fait dire à quelques Catholiques qu'ils n'eſtimoyent pas les Huguenots trop lourdauts, dautant qu'ils auoyẽt touſiours eſté ſoigneux & diligens de s'aproprier de tres-bonnes retraittes. Nous leur auions oſté, diſoyent-ils, Orleans, pource que nous ne voulions pas que de ſi pres ils vinſſent muguetter noſtre bonne ville de Paris: mais les galãs n'ont pas laiſſé d'attraper la ville de la Rochelle, qui ne leur ſeruira pas moins. Ceſte-ci n'eſt pas ſi grande ne ſi plaiſante que l'autre: elle a pourtant d'autres choſes, qui recompenſent bien ces defauts, dont la principale eſt ſa ſituation maritime, qui eſt vne voye & vne porte qui ne ſe peut fermer qu'a-

Commoditez de la Rochelle.

qu'auec vne deſpenſe incõparable, & par où toutes prouiſions lui vienent en abondance. A deux lieuës dans la mer y a des Iſles fertiles, qui brãllẽt ſous ſa faueur. Le peuple de la ville eſt autãt belliqueux que trafiqueur: les Magiſtrats prudens, & tous bien affectionnez à la Religiõ reformee. Quant à la fortification on a conu par eſpreuue quelle elle eſt, qui me gardera d'ẽ parler dauantage: ie cõfeſſeray bien que Orleans, quand on eſt fort en campagne, eſt en lieu plus propre pour aſſaillir, mais eſtant queſtiõ de ſe defendre, la Rochelle eſt beaucoup plus vtile. Il en y a qui diſent que le peuple qui y habite eſt rude, quoy qu'il en ſoit, ſi peut-on affermer qu'il eſt loyal: & le meſme ſe dit du Namurois, que il eſt rude & loyal. Quand les desfauts qui ſe retrouuẽt en vne cité, ou en vn perſonnage ſont beaucoup moindres que les bõnesqualitez, on doit paſſer cela legeremẽt

Quel aide la Rochelle a fait aux Princes & aux affaires de la guerre.

Le ſecours que Meſſieurs les Princes receurent d'elle en ceſte troiſieme guerre a fait conoiſtre que c'eſt vne bonne boutique & bien fournie. Ce que ie n'allegue pas pour donner, matiere aux grandes villes de ſe glorifier, ains pluſtoſt pour les inciter à louër Dieu de leur auoir eſlargi

abondãce de commodité. Car quiconque s'esleue est rabaissé tost ou tard. Entre celles qui s'en tirerent ceste-ci est à remarquer, c'est qu'elle equipa & arma quãtité de vaisseaux, qui firẽt plusieurs riches prises, dont il reuint de grands deniers à la cause generale: car encor' qu'on ne prist alorsque le dixieme pour le droit d'Admirauté, on ne laissa d'en tirer de profit plus de trois cens mille liures. Depuis, aux guerres qui se recómencerẽt l'an cIↃ IↃ LXXIIII, la necessité cõtraignit de prendre le cinquiéme: & pensoit-on que cela rebuteroit les gẽs de mer d'aller cercher auec tant d'hazards leurs auentures: toutesfois ceste exercice leur estoit si friand qu'ils ne desisterent pour l'excessiueté de ce tribut, encores que souuent il aduint qu'aux proyes, que leurs griffes auoyent attrappees, les ongles de la picoree terre stre donnassent de terribles pinçades. Par ceci peut-on voir combien de richesses vienẽt en vn pays par la guerre de la mer.

Commod. tez des guerres qui se font par mer:

Or si celle de terre est iuste, aussi doit estre celle-ci. Toutesfois, quand on vient à examiner plusieurs actions particulieres d'icelle, on trouue qu'il s'y cõmet des abus merueilleux (au moins parmi nous)

car

car la pluſpart de ces auenturiers mettẽt *des abus*
peu de difference entre les amis & enne- *qui s'y com*
mis: & pluſieurs fois s'eſt veu l'ẽnemi pau- *mettent.*
ure receuoir miſericorde, & l'ami riche
eſtre deſualiſé & ierté dedãs les ondes, eux
preſumans par le vice de cruauté, cacher
celui d'auarice. Mais le ciel, qui a des yeux
& vne bouche, ne laiſſe pas apres auoir veu
ces inhumanitez ſecrettes d'en faire des
manifeſtations publiques, & d'auãtage d'ẽ
precipiter iuſtement aucuns dans les pro-
pres abyſmes où ils auoyent enſeueli iniu
ſtement le trafiqueur innocent. Ceci ſoit
dit ſans faire iniure à ceux qui legitime-
ment s'employent en leur vocation: c'eſt
à ceux qui ont vne affection deſordonnee
de piller le monde à qui mon propos s'ad
dreſſe. I'ay entendu par les Eſpagnols qui
eſtoyent à la desfaite de M. de Stroſſe, que
la moitié de ſon armee eſtoit cõpoſee de
coureurs ou pilleurs de mer, leſquels l'a-
bandonnerent au beſoin, le laiſſant perir
à leur veuë, auec la pluſpart des braues
hommes qui le ſuyuirent au combat: &
s'esbahiſſoyent que de quarante nauires
qui l'accompagnoyent, n'y en auoit que
ſix ou ſept qui euſſent combatu. Mais com
me ils priſoyent beaucoup la valeur de

ceux-ci, aussi blasmoyent-ils de mesme la lascheté des autres: encor qu'elle leur fust profitable. Ceci nous mõstre que les affections de butiner & les affections de combatre produisent de differẽs effects. Quãt à moy, ie regretteray tousiours ce magnanime Capitaine, qui estoit mõ tres-bon ami : lequel viuant & mourant a honnoré nostre France.

Qu'en neuf mois l'Armee de Messieurs les Princes fit pres de trois cens lieues tournoyant quasi le Royaume de France : & de ce qui lui succeda en ce voyage.

Par quels moyens l'armee des Princes se redressa.

IL estoit force que Messieurs les Princes & Admiral apres leur route s'esloignassẽt de l'armee victorieuse, tãt pour leur seureté que pour autre raisõs, qui ont esté touchees, cõme en passant, qui fut vn conseil qui leur profita à cause de l'imprudence des Catholiques, lesquels laissans rouler, sãs nul empeschemẽt, ceste petite pelote de neige, en peu de temps elle se fit grosse cõme vne maisõ. Car l'authorité de Messieurs les Princes attiroit & esmouuoit beaucoup de gens: la preuoyance & les inuentions de M. l'Admiral faisoyẽt executer

ter choſes vtiles: & le corps des Reitres, qui eſtoit encores de trois mille cheuaux, donnoit reputation à l'armee. Ils ſouffrirent beaucoup, iuſques à ce qu'ils fuſſent en la Gaſcõgne, où ils ſe rẽforcerent d'harque buſiers, dõt ils auoyent treſgrand beſoin: meſmemẽt pour garãtir la cauallerie des furpriſes de nuict, qui ſont fort cõmunes en ces quartiers-là, pour lavoiſinance des villes & chaſteaux. On les entremeſloit parmi les cornettes de Reitres, & autres troupes Frãçoiſes: de maniere que tant es pays larges que couuerts ils eſtoyent touſiours preparez pour ſe defendre. Quand on donne àvn grãd chef de guerre du tẽps pour enfanter ce que ſon entendement a conçeu, non ſeulement il reconſolide les vieilles bleſſures, ains il redõne force aux membres qui auoyent langui. Pour ceſte occaſiõ le doit-on diuertir & embarraſſer touſiours, pour rõpre le cours de ſes deſſeins. Le plus lõg ſeiour que ceſte demi-armee fit, fut vers les quartiers d'Agenois & de Mõtauban, où elle paſſa quaſi tout l'hyuer, & par le bon traitement qu'elle y reçeut ſe refirent cõme de nouueaux corps aux hõmes. A ceci doyuẽt regarder ceux qui ont les charges militaires, & ne faire

pas cõme les autres laboureurs, lesquels pour ne dõner iamais relasche à leurs terres les rendẽt steriles: aussi quand pour accroistre leur gloire ils haraſſent leurs soldats sãs les rafraischir, ils les accablẽt. Car si le seul vent de Bize & l'humidité de la Lune vse les pierres, combien plus seront vsez par ces rigueurs & tãt de trauaux les corps delicats des hommes? La meilleure regle est de biẽ s'employer au beau tẽps, & au fascheux prendre vn peu de repos: n'estoit qu'vne forte necessité contraignist au contraire. En ce voyage, la regle de Hannibal en Italie fut tresbien pratiquee, qui estoit de ietter en proye le pays ennemi aux siens, quand l'occasion requeroit qu'ils fussent cõtentez: car qui voulut se hazarder, il ne manqua de moyens, tãt l'abondance regnoit en ces Prouinces.

Des forces qui se ioignirent à celles des Princes.

Les premieres forces qui se ioignirẽt aus dits Princes furent celles du cõte de Mongõmeri, reuenãs victorieuses de Bearn, qui fut certes vn braue exploit, qui est amplement descrit par les historiens: car par diligẽce il preuint l'armee de M. de Terride, qui assiegeoit Nauarrins, ia haraſſee par le long tẽps qu'elle auoit là seiourné, & ne faut pas demander s'il fut biẽ careſſé

sé à son retour. Sur la fin de l'hyuer ils s'acheminerent vers Thoulouse, où il se cõmença vne façon de guerre tres-violente pour les bruslemens qui furent permis, & seulement sur les maisons des gens de la cour de Parlemẽt. La cause estoit (disoit-on) pource qu'ils auoyent tousiours esté tres-aspres à faire brusler les Lutheriẽs & Huguenots. Aussi pour auoir fait trẽcher la teste au Capitaine Rapin, gentil-hõme de la Religion, qui leur portoit l'Edict de la paix de la part du Roy. Ils trouuerent ceste reuenche bien dure: neantmoins on dit qu'elle leur seruit d'instruction pour estre plus moderez à l'auenir, cõme aussi ils se sont mõstrez tels. Ceste compagnie est des plus notables de ce Royaume, & pleine de gens doctes: mais elle auroit besoin de plus de mansuetude. M. le Mareschal d'Anuille estoit alors dans ladite ville auec de bonnes forces, & estoit mordu des calomniateurs qui l'accusoyent d'auoir intelligence auec son cousin l'Admiral: cependãt en tout le voyage nul ne fit si viuemẽt la guerre à l'armee des Princes que lui, & leur desfit quatre ou cinq cõpagnies de cheuaux. C'est chose asseuree que ce bruit estoit faux, & le sçay biẽ,

quoy qu'on ait veu depuis arriuer.

Voyage de l'armee des Princes.

L'armee donna iusques à la Comté de Rossillon, où il fut fait du saccagement, encor qu'elle appartinst aux Espagnols. De là elle tira tout au lõg du Languedoc, & estãt approchee du Rhosne, M. le Cõte Ludouic le passa auec partie des forces de l'armee, pour assaillir quelques places. Mais la principale intention des Chefs estoit pour tirer infanterie du Daulphine, pour rengrossir le corps, comme aussi ils auoyent pensé faire de Gascongne & de Languedoc, lequel desir ne se peut biẽ effectuer: car quand les soldats venoyent à entendre que c'estoit pour s'acheminer vers Paris, & au cœur de la France, & qu'apres ils se representoyent les miseres que eux & leurs compagnons, qui y estoyent demourez, auoyent souffertes l'hyuer passé, chacun fuyoit cela comme vn mortel precipice, & aimoyent sans comparaison mieux demourer à faire la guerre en leur pays. Toutesfois encor ramasserent-ils plus de trois mille harquebusiers deliberez d'aller par tout, qui se disposerent par regimens: mais tous estoyent à cheual. La necessité les contraignit à ce faire pour la longueur du chemin, & la rigueur de l'hyuer

uer:& combien que ceci causast quelques fois de l'embarrassement, si en vint-il de l'vtilité,en ce que suruenans les occasions on auoit tousiours son infãterie gaillarde & fraische, n'y ayans gueres de maladies parmi elle,d'autãt qu'elle estoit tousiours bien logee & bien traitee. M. l'Admiral, qui estoit fort-experimenté aux affaires, voyoit bien, encores que la paix se negotiast,qu'il estoit bien malaisé d'en obtenir vne bõne,qu'on ne s'approchast de Paris: & sachant aussi que delà la riuiere de Loire il trouueroit faueur & aide,il haistoit le voyage: mais la difficulté de passer les montagnes des Seuenes & du Viuarets donna quelque retardement:& encor plus sa maladie qui lui suruint à S.Estienne de Forest,qui le cuida emporter.Celaauenãt parauenture que changement,de conseil, s'en fust ensuiui: parce qu'ayant perdu le gond,sur lequel la porte se tenoit, malaisémẽt en eust-on peu trouuer vn semblable.Il est vray que M. le Comte Ludouic estoit vn braue Chef, & bien estimé des François:mais pourtant n'auoit-il pas acquis l'authorité de l'autre,ne son experiẽce:& ne sçaurois affermer,s'il fust mort,si on eust cõtinué la carriere,ou non. En fin

Comte de Montgommeri, & Gẽlis. Et en ceſte action Meſſieurs les Princes, encor tres-ieunes, firent voir par leur contenance le deſir qu'ils auoyent de cõbatre, dõt pluſieurs iugerent que quelque iour ce ſeroyent d'excellens Capitaines. En fin, les Catholiques voyãs la difficulté de forcer leurs ennemis, ſe retirerẽt à leur logis, cõme auſſi firent les Princes, qui apres auoir cõſideré que le ſeiour leur eſtoit nuiſible, auſſi qu'ils mãquoyẽt de poudres, s'acheminerent à grandes iournees vers la Charité & autres villes qui tenoyent leur parti, pour ſe remunir des commoditez neceſſaires.

De la troiſieme paix.

Peu apres la trefue ſe fit entre les deux armees, à laquelle ſucceda la paix, qui fut occaſió que chacun mit les armes bas. Ce fut vne grãde fatigue d'auoir eſté ſi long temps en campagne par chaud, par froid, & chemins difficiles, & quaſi touſiours en terres ennemies, où les propres païſans faiſoyent autant la guerre que les ſoldats, qui ſont incõueniẽs où ſe trouua pluſieurs fois ce grand Chef Hannibal, quand il fut en Italie. Alors eſt-ce vne belle eſchole de voir cõment on accõmode les cõſeils à la neceſſité. Du commencement tels la-

beurs ſont ſi odieux, qu'ils font murmurer les ſoldats contre leurs propres Chefs: puis quand ils ſe ſont vn peu accouſtumez & endurcis à ces penibles exercices, ils vienent à entrer en bonne opinion d'eux meſmes, voyans qu'ils ont comme ſurmó té ce qui eſpouuantè tant de gens, & principalemẽt les delicats. Voila quelles ſont les bellesgalleries & les beaux promenoirs des gens de guerre, & puis leur lict d'honneur eſt vn foſſé où vne harquebuſade les aura renuerſez. Mais tout cela à la verité eſt digne de remuneration & de louange, meſmement quãd ceux qui marchent par ces ſentiers, & ſouffrẽt ces trauaux, maintienent vne cauſe honneſte, & en leurs procedures ſe monſtrent pleins de valeur & modeſtie.

Des deportemens de M. l'Admiral durant les troiſpremieres guerres ciuiles.

Or ſi quelcun en ces lamentables guerres a grãdemẽt trauaillé & du corps & de l'eſprit, on peut dire que ça eſté M. l'Admiral: car la plus peſãte partie du fardeau des affaires & des peines militaires, il les a ſouſtenues auec beaucoup de conſtance & de facilité, & s'eſt auſſi reuerẽment comporté auecques les Princes ſes ſuperieurs, comme modeſtement auecques ſes inferieurs. Il a touſiours eu la pieté en ſinguliere

liere recommãdation, & vn amour de iuſtice, ce qui la fait priſer & honorer de ceux du parti qu'il auoit embraſſé. Il n'a point cerché ambitieuſement les commãdemens & honneurs: ains en les fuyant on l'a forcé de les prendre pour la ſuffiſance & preud'hommie. Quãd il a manié les armes, il a fait conoiſtre qu'il eſtoit treſ-entendu, autãt q̃ Capitaine de ſon temps, & s'eſt touſiours expoſé courageuſement aux perils. Aux aduerſitez on l'a remarqué plein de magnanimité & d'inuention pour en ſortir, s'eſtant touſiours monſtré ſans fard & parade. Somme, c'eſtoit vn perſonnage digne de reſtituer vn Eſtat affoibli & corrompu. I'ay bien voulu dire ce petit mot de lui en paſſant, car l'ayant conu & hanté, & profité en ſon eſchole, i'auroye tort ſi ie n'en faiſois vne veritable & honneſte mention.

Des cauſes de la troiſieme paix: la comparaiſon d'icelle auec les precedentes: & ſi elles ont eſté neceſſaires.

Diuerſes cauſes de ceſte troiſieme paix: tant au

NVLLE des trois guerres ciuiles n'a eſté de ſi lõgue duree que ceſte-ci, qui continua deux ans entiers, là où la premiere fut d'vn an, la ſe-

regard d'vn par- ti que de de l'autre.

conde de six mois, & beaucoup ont opinió que si ceux de la Religió ne se fussent rapprochez de Paris, qu'elle n'eust esté si tost paracheuee. De laquelle experience ils ont tiré ceste regle q̃ pour obtenir la paix il faut apporter la guerre pres de ceste puissante cité. I'estime que ceste cause fut vne des principales pour l'auancer, pource q̃ les coups qui menacent la teste donnent grãde apprehẽsion. Les estrãgers des Catholiques ayans aussi cõsumé innumerables deniers, en auoyent laissé telle disette, qu'õ ne sçauoit cõme fournir à leurs soldes. Ruines & pilleries aussi se faisoyẽt de toutes parts. Dauãtage il sembloit q̃ le bonheur vouluſt releuer ceux qui auoyẽt esté atterrez. Car l'armee des Princes auoit fait vne braue teste à celle du Roy à René le Duc. La Gascõgne, le Lãguedoc, & le Dauphiné menoyent la guerre plus forte qu'au parauant. Le païs de Bearn auoit esté reconquis, & en Poictou & Xaintonge ceux de la Religion eurent de tresbonnes auentures, en ce q̃ les deux vieux Regimẽs furẽt desfaits, & plusieurs villes prises. Tout cela ramassé auec d'autres occasions secrettes & particulieres dispoſerent le Roy & la Roine à condescendre

à la

à la paix, laquelle fut publiee au mois d'Aouſt. Ceux de la Religió, la deſiroyẽt auſſi grãdemẽt, & en auoyẽt beſoin: pource q̃ n'ayans vn eſcu pour contenter leurs Reitres, la neceſſité en quoy ils eſtoyent, les euſt contrains d'abandõner Meſſieurs les Princes: ce qu'ils leur firent entendre par le Cõte de Mansfeld. Et ſe voyans approcher de leur païs, il eſtoit à craindre qu'ils ne s'y reſoluſſent. Cela auenãt, c'eſtoit la ruine de leurs affaires. Pluſieurs autres incõmoditez q̃ ie n'allegue preſſoyẽt à ce poinct: & entre autres les deſreglemens de nos gẽs de guerre eſtoyent tels, qu'on n'y pouuoit remedier. De ſorte que M l'Admiral (qui aimoit la police & haïſſoit le vice) a dit pluſieurs fois depuis qu'il deſireroi pluſtoſt mourir q̃ de retomber en ces confuſions, & voir deuant ſes yeux cõmettre tant de maux. Somme q̃ la paix fut acceptee ſous les conditions tolerables, & adiouſta-on pour la ſeureté d'icelle, ce qu'on n'auoit oſé demãder ne ſceut obtenir aux autres, àſcauoir quatre villes.

En quel temps l'on commẽça à traiter la

Le cõmencement de la negotiation fut apres le ſiege de Sainct Iean d'Angely, où furẽt employez les Seigneurs de Thelligny & Beauuais la Nocle, gentils-hõmes

regard d'vn par- ti que de de l'autre.

conde de six mois, & beaucoup ont opinió que si ceux de la Religió ne se fussent rapprochez de Paris, qu'elle n'eust esté si tost paracheuee. De laquelle experience ils ont tiré ceste regle q̃ pour obtenir la paix il faut apporter la guerre pres de ceste puissante cité. I'estime que ceste cause fut vne des principales pour l'auancer, pource q̃ les coups qui menacent la teste donnent grãde apprehẽsion. Les estrãgers des Catholiques ayans aussi cõsumé innumerables deniers, en auoyent laissé telle disette, qu'õ ne sçauoit cõme fournir à leurs soldes. Ruines & pilleries aussi se faisoyẽt de toutes parts. Dauãtage il sembloit q̃ le bonheur vouluſt releuer ceux qui auoyẽt esté atterrez. Car l'armee des Princes auoit fait vne braue teste à celle du Roy à René le Duc. La Gascõgne, le Lãguedoc, & le Dauphiné menoyent la guerre plus forte qu'au parauant. Le païs de Bearn auoit esté reconquis, & en Poictou & Xaintonge ceux de la Religion eurent de tresbonnes auentures, en ce q̃ les deux vieux Regimẽs furẽt desfaits, & plusieurs villes prises. Tout cela ramassé auec d'autres occasions secrettes & particulieres dispoſerent le Roy & la Roine à condescendre

à la

à la paix, laquelle fut publiée au mois d'Aouſt. Ceux de la Religiõ, la deſiroyẽt auſſi grãdemẽt, & en auoyẽt beſoin: pource q̃ n'ayans vn eſcu pour contenter leurs Reitres, la neceſſité en quoy ils eſtoyent, les euſt contrains d'abandõner Meſſieurs les Princes: ce qu'ils leur firent entendre par le Cõte de Mansfeld. Et ſe voyans approcher de leur païs, il eſtoit à craindre qu'ils ne s'y reſoluſſent. Cela auenãt, c'eſtoit la ruine de leurs affaires. Pluſieurs autres incõmoditez q̃ ie n'allegue preſſoyẽt à ce poinct: & entre autres les deſreglemens de nos gẽs de guerre eſtoyent tels, qu'on n'y pouuoit remedier. De ſorte que M l'Admiral (qui aimoit la police & haïſſoit le vice) a dit pluſieurs fois depuis qu'il deſireroi pluſtoſt mourir q̃ de retomber en ces confuſions, & voir deuant ſes yeux cõmettre tant de maux. Somme q̃ la paix fut acceptee ſous les conditions tolerables, & adiouſta-on pour la ſeureté d'icelle, ce qu'on n'auoit oſé demãder ne ſceut obtenir aux autres, à ſcauoir quatre villes.

En quel temps l'on commẽça à traiter la

Le cõmencement de la negotiation fut apres le ſiege de Sainct Iean d'Angely, où furẽt employez les Seigneurs de Thelligny & Beauuais la Nocle, gentils-hõmes

paix: & ce qu'on p ut remarquer sur cela.

ornez de plusieurs vertus, qui s'en acquitterent fidelement: & si auparauant les Catholiques eussent offert à ceux de la Religion (lors qu'ils estoyent en mauuais termes) des conditions moindres, ie cuide qu'ils les eussent acceptees. Mais quãd ils virent qu'ils ne vouloyent leur permettre nul exercice de la Religiõ, ains seulemẽt vne simple liberté de conscience, cela les mit en desespoir, & leur fit faire de necessité vertu. Et cõme le temps apporte des mutations, celles qui suruindrent se tournerent en leur faueur, si bien q̃ leurs courages en furẽt releuez, & leurs esperãces fortifiees. Le meilleur temps, pour traiter vne paix, est quand on a l'auantage de la guerre. Mais ordinairement cela enfle de telle sorte qu'on n'en veut point ouïr parler: si est-ce q̃ tost outard le Roy fit sagement de l'accorder: car la continuatiõ de la guerre lui ostoit ses plaisirs, ruinoit l'obeissãce & amour qui lui estoit deuë, fourrageoit son païs, espuisoit ses finances, & consumoit ses forces. Mais le Roy d'Espagne, n'a pas fait ainsi en Flãdres, dira quelcun. Vrayement, respõdra vn autre, il n'y a pas beaucoup gagné: & paruẽture qu'en fin, pour donner quelque surseance à ces

fascheu-

faſcheuſes tragedies, il ſuyura le meſme conſeil qu'ont pris ſes voiſins.

Conſiderations de ces premieres pacifications des guerres ciuiles.

Or comme ainſi ſoit que la paix ait eſté neceſſaire à ceux de la Religion, toutesfois ce mal-heur eſt quaſi touſiours auenu qu'elles n'ont pas beaucoup duré, meſmes n'ont pas eſté eſtablies ſelon les conuentions faites. Ie parleray de la premiere baſtie deuant Orleans, qui dura quatre ans & demi: laquelle n'eſtoit pas ſi auantageuſe pour eux, à beaucoup pres, qu'eſtoit l'edict de Ianuier. Mais il ne s'enſuit pas pourtãt qu'elle ne fuſt acceptable alors: car leurs affaires n'eſtoyẽt en tel eſtat qu'ils l'euſſẽt deu refuſer, & le temps fit cognoiſtre depuis le fruict qu'elle apporta. La concorde, les bonnes mœurs, & l'obeiſſance aux loix, auoyẽt deſia pris vn ſi bon cours parmi l'vniuerſel de la Frãce, qu'elle en eſtoit toute reparee: mais la diſcorde, ayãt ietté ſes menees ſecrettes la troubla. Quãt à la ſeconde, ce fut paix, & non paix: & n'ẽ eut que le nõ ſeulement, mais en effect, ce fut vne guerre couuerte. On la peut appeler le ſalaire de l'imprudẽce des Huguenots, en ce qu'apres auoir eſté ſuffiſãmẽt aduertis qu'elle ſeroit treſ-mauuaiſe, ils ne laiſſerẽt de la receuoir. La troiſieme fut fort

desiree, à cause des ruines suruenues, des neceſſitez presentes, & que chacun estoit las de trauailler & souffrir. or comme le François est impatient, il accommode les guerres à sõ humeur. Et d'autãt q̃ les cõditiõs estoyẽt esgales ou plus grãdes que les precedẽtes, à mon auis elle deuoit estre supportable à ceux de la Religiõ, veu aussi que il n'y auoit moyẽ d'ẽ auoir de meilleures. Et pour les deux annees qu'elle dura, peu s'en peuuent plaindre, sauf quand la rupture d'icelle arriua: car ce fut vn acte horrible, qui merite d'estre enseueli. Maintenãt qui cõsiderera ces paix en leur droite obseruation, ie pense qu'il iugera que ce remede estoit vtile & neceſſaire à tous: mais qui voudra regarder à leurs fins, il ne se pourra garder de les nõmer Paix masq̃es. Et ceci en a rẽdu aucũs si farouſches qu'ils croyẽt qu'il y a touſiours du poiſon caché sous le beau luſtre de ceſt or. Il s'ẽ est deſia fait en France six generales, cõme il se fit aux guerres ciuiles de la maiſõ de Bourgongne & d'Orleãs & tãt les vnes que les autres ont esté enfraintes. Mais la ſeptieme qui s'accorda à Arras fut durable, & aida à redreſſer la France. On pourroit par ceſt exẽple inferer que noſtre ſeptieme deura auſſi estre bonne: cõbien qu'il ſeroit à de-

sirer qu'ō ne vinst à ces termes, parce que le souhait semble impertinent de vouloir tōber en maladie, pour iouïr apres d'vne parfaite santé. Dieu y vueille pouruoir ainsi qu'il lui plaira. Certes vn chacun se doit mettre deuāt les yeux, (quand il void le royaume embrasé de guerres) son ire & son courroux, & plustost à l'encontre de soy, que contre ses ennemis: car les vns di sent, ce sont les Huguenots, qui par leurs heresies excitent ces vengeances sur eux. Les autres repliquent: ce sont les Catholiques, qui par leurs idolatries les attirent. Et en tels discours nul ne s'accuse. Cependāt la premiere chose qu'ō doit faire, c'est d'examiner & accuser en ces calamitez vniuerselles ses propres imperfectiōs, à fin de les amender, & puis regarder la coulpe d'autrui. Et quand nous voyons vne fausse & courte paix, nous deuons dire que nous ne meritōs pas d'en auoir vne meilleure, pource que (cōme dit le prouerbe) quand le pont est passé on se mocque du Sainct, & la pluspart retournēt à leurs vanitez & ingratitudes accoustumées.

C'est pourtant vne affection louable de *Affectiōs* desirer la paix, i'entens vne bōne (car les mauuaises sont de vrais couppegorges) *diuerses de ceux qui*

d'firoyent la guerre: & commẽt on y a pour ueu.

d'autãt que par icelle, il ſemble que la pieté & la vertu reprenent vie: comme au cõtraire les guerres ciuiles ſõt les boutiques de toutes meſchancetez, qui font horreur aux gens de bien. Autresfois il s'ẽ eſt trouué de tous les deux partis qui ne prenoyẽt gueres de plaiſir à en ouïr parler: car les vns diſoyent, Que c'eſtoit choſe indigne & iniuſte de faire paix auec des rebelles heretiques, qui meritoyẽt d'eſtre grieuemẽt punis, & perſiſtoyẽt en leur dire, iuſques à ce que lon les gueriſt de ceſte maladie en ceſte ſorte. Si c'eſtoyent gens d'eſpee, on leur enioignoit d'aller les premiers à vn aſſaut, ou à vne rencõtre, pour occire ces meſchans Huguenots: dequoy ils n'auoyẽt pas taſté vne couple de fois qu'ils ne changeaſſent viſtement d'opinion. Quant aux autres qui eſtoyẽt d'Egliſe, ou de robe lõgue, en leur remonſtrãt qu'il eſtoit neceſſaire qu'ils baillaſſent la moitié de leurs rentes pour payer les gens de guerre, ils concluoyent à la paix. Bref, quelque couuerture qu'ils priſſent, fuſt de pieté ou de iuſtice, leurs paſſions eſtoyẽt inhumaines. Autres auſſi y a eu parmi ceux de la Religion, qui ne reiettoyent pas moins la paix qu'eux, diſans que ce n'eſtoyẽt que trahiſons:

sons: mais quand elles eussent esté tresbõnes, ils en eussent dit autant, pource que la guerre estoit leur mere nourrice, & leur esleuemẽt. Vn bõ moyẽ pour les ramener à raison estoit de proposer pour la necessité d'icelle de retrencher leurs gages, ou faire quelques emprunts sur eux. Alors en desiroyẽt ils vne prõpte fin. Ostez à beaucoup de gens les profits & honneurs, alors iugent-ils des choses plus sincerement. Et pour prendre cõseil en affaires de sigrãds poids, ceux qui plus craignent Dieu, & qui sont plus reuestus de prudence, doyuẽt estre choisis, d'autant qu'ils preferent tousiours l'vtilité publique à leurs commoditez & affections particulieres.

Cõtre ceux qui trouuoyent toutes paix bõnes & toutes guerres mauuaises.

Ie representeray aussi vne autre maniere de gens qui indifferemment trouuoyẽt toutes paix bõnes, & toutes guerres mauuaises: & quand on les asseuroit de les laisser en patience manger les choux de leur iardin & serrer leurs gerbes, ils couloyẽt aisément l'vn & l'autre temps: deussent ils encores aux quatre festes annuelles receuoir quelque demi douzaine de coups de baston. Ils auoyẽt, à mon auis, empacquetté & caché leur honneur & leur conscience au fond d'vn coffre. Le bon citoyẽ doit

auoir zele aux choſes publiques & regarder pl⁹loin qu'àviuotter en des ſeruitudes honteuſes. Pour concluſió, en ces affaires ici, la raiſon nous doit ſeruir de guide, laquelle nous admõneſte de nevenir iamais aux armes, ſi vne iuſte cauſe & grande neceſſité n'y contraint. Car la guerre eſt vn remede tres-violent & extraordinaire, lequel en gueriſſãt vne playe en refait d'autres: pour ceſte occaſion n'en doit-onvſer qu'extraordinairement. Au cõtraire, doit on touſiours deſirer la paix: ie di celle qui a presõptió de fermeté, & qui n'eſt inique: car les fauſſes ne meritẽt pas de porter ce titre, ains pluſtoſt de pieges & de pippees, comme fut celle des ſecõds troubles. Les autres n'ont gueres moins valu, dira quelcun, d'autãt qu'elles ont eu peu de duree. Mõ opinió n'eſt pas telle: car i'eſtime que iuſques au temps qu'on les a rõpues elles ont eſté tres-vtiles. Ce que l'experience a fait conoiſtre, & ceſt argument ne vaut nõ plus que ſi on diſoit, Ceſtui-là a eſté meſchant, pource qu'il n'a veſcu que quinze ans. Mais ie veux argumenter au cõtraire, & dire qu'elles ont eſté bonnes, d'autant qu'on ne les a ſouffertes auoir longue cõtinuatió: car ſi elles euſſent eſté nuiſibles à

ceux

ceux de la Religion, on les euſt laiſſé auoir leur cours. Dieu vueille en donner vne ſi bonne en France, tant deſchiree de ruines, & deſtituee de bonnes mœurs, qu'elle puiſſe ſe renouueller en beauté: à fin qu'elle ne ſoit plus la fable des nations, ains vn exemplaire de Vertu.

*

FIN.

INDICE DES CHOSES PLVS REMARQVABLES ES Discours Politiques & Militaires du Sieur DE LA NOVE.

Les nombres monstrent les Pages.

A

Academies.] pour l'institution des ieunes gentils-hommes François 180. 181. 182. &c.

Actions] quels doiuent estre les fondemens des actions publiques 519.

Affections] des affections diuerses de ceux qui feroyent la guerre, & comment on y a pourueu. 1015. 1016.

Alchymie] de ceux qui se trauaillent trop curieusement apres la recerche de l'or par le moyẽ de l'Alchymie 955. trois sortes d'hommes qui s'en meslent, leurs discours & pretextes. 656. 657. 658 leurs maximes 659. examen de leur curiosité 660. 661. response à ce que les

professeurs d'Alchymie alleguẽt touchãt la matiere metallique 671. 672. s'ils peuuent donner forme à la matiere par eux imaginee 673.674.675. si entre les anciẽs quelqu'vn a trouué le secret. 678. de l'vsage de la vraye Alchymie 685

Alchymistes] grands vanteurs 671.672, &c. dequoy l'experience leur deuroit seruir 676. examen de la multiplication de leur poudre 677. examen des exemples qu'ils alleguẽt de l'antiquité 679.680.681. 682. malheurs où ils se precipitẽt 683.684. vanité de telles gens & de leurs disciples 686.687. qui est le vray Alchymiste & transmutateur de metaux 689. de quelques Alchymistes qui estiment pouuoir paruenir à leur pretente par apparence de pieté. 690.691.692

Alexandre] quel homme a esté le Pape Alexandre sixieme 310

Afflictions] combien elles geinent les Libertins 839.840

Alliance] fondemẽt des alliances auec les Turcs 520. voyez Turcs.

Amadis] liures d'Amadis dressez pour corrõpre les mœurs 190. couuez en Espagne & esclos en France 191. cõposez par vn magicien 192. pleins de poison & d'impieté

pieté 193. du poiſon de volupté 198. du poiſon de vengeance 204. d'oubliance du vray deuoir & d'abolition de tout bon ordre 205.206. de fables du tout impertinentes 207

Ambition] des Princes & Republiques cauſe de grandes calamitez 502.503

Amiral] ſes deportemens durãt les trois premieres guerres ciuiles 1008.1009

Amiral] voyez Prince.

Andelot] le Sieur d'Andelot, cheualier ſans peur, conſerue Orleans 862. commẽt paſſe Loire aux troiſiemes troubles, & ſa braue reſolution 921.922 fait bõ deuoir à la iournee de Baſſac 960

Ame] de ſes facultez, notamment de la puiſſance contemplatiue, & des vrais obiects d'icelle 758.759

Armee] difficultez & meſcontentemẽs ſur le poinct du combat, ruinent aiſemẽt vne armee 986.987.

Armees] de la compoſition du corps des armees 394. puiſſance des deux armees Françoiſes au commencemẽt des troiſiemes troubles, ſans auoir eu le moyen de venir aux mains, quoy qu'elles le deſiraſſent 929. reſolutiõ pareille d'icelles, ſans effect toutesfois 942. le grand froid les

empeſche de venir aux mains 945.946 & finalement l'extreme rigueur d'icelui les cõtraint de ſe retirer 950. coniõction des deux armees, Alemande & Françoiſe aux troiſiemes troubles,& ce qui s'y paſſa de remarquable 968.969 de ce qui auint entre les deux armees contraire à la Rochelabelle 970. rencontre des deux armees Françoiſes, apres la iournee de Montcontour,à René le Duc 1006

Armees]de leur vſage & abus 253. erreur de ceux qui font du port des armes vne vocation perpetuelle 255. reſponſe à leurs obiections 258. de ceux qui pour argent portent les armes pour les eſtrangers 259. de ceux qui ayant vne fois porté les armes ne veulent plus faire autre meſtier 261. des gentils-hommes François qui vont porter les armes en païs eſtrãge 264. de quoy les armes doiuent eſtre acõpagnees,ſur tout en païs eſtrange 269.

Arrierebans] doyuent eſtre reſtablis en France 319. peuuent eſtre remis en vſage 320.321. leur origine 322. leur ordre 323. la difference des mẽbres dont ils eſtoyẽt cõpoſez 324. ſi c'eſt choſe impoſſible de les redreſſer 327. des fautes qui ſont ſuruenues en ce faict 331. du moyẽ de les reſta-

reſtablir 334. de leur vſage, & du moyen de les maintenir 339. reſponſe à ceux qui n'en veulent point, & craignent la reformation 34

Atheiſme) c'eſt la premiere branche d'impieté 6. ſon antiquité 7. ſon origine en France 8

B

Ban) que ſignifie 323

Baſſac) ce qui auint auant la iournee de Baſſac 955. le ſucces d'icelle 959.&c.

Bataille) ſix choſes remarquables auenues à la bataille de Dreux 847. memorable bataille de S. Denis 887.&c. deſcription de la bataille de Montcontour, auec ſes circonſtances precedentes & ſubſequentes 981.&c.

Biens) denombrement de quelques biẽs dont iouït la Nobleſſe Françoiſe 217.218. 219.220.221. quels ſont les vrais biens, & du moyen de les acquerir 695. reſpouſe à ceux qui ne regardent qu'aux biens periſſables 596.597.598

Blaſphemes) ſecõde branche d'impiete. 9. où pratiquez 10. par qui excuſez 11

Bourges) de la priſe de Bourges 827

Briſſac) ſa hardie entrepriſe pour ſurprẽdre l'Admiral & ſon frere 952.&c. ſon

regimen enuelopé en danger se desgage & retire dextrement 943

C.

Camarades) que c'est, & pourquoy ont esté dressées 421. il y en a de deux sortes entre les Espagnols 423.424.425. discipline & vtilité de la seconde sorte 426. moyen d'establir les camarades entre les François 427

Cardinal) deuis du Cardinal de Lorraine auec l'autheur touchant la bataille de Montcontour 993.994

Cæsar) quel hõme a esté Cæsar Borgia 310

Cauallerie) quelle est la façon de la rẽger 410. respõse à ceux qui la veulẽt estẽdre en file 412. qu'il la faut disposer par esquadrõs 415. moyẽ de pratiquer cela 418

Causes) trois causes du changement & de la ruine des Estats publics 4. à sçauoir l'impieté 5. l'iniustice 16. la dissolution 20. remedes 41. preseruatifs 55. deux causes desolent vn estat: la dominatiõ des estrangers, & la diuision des suiects de l'Estat 32.35

Chambrees) voyez Camarades.

Charles) Duc de Bourgongne image de ceux qui ne prenent plaisir qu'à troubles & confusions 488

Chartres) assiegé & deliuré par la paix 907.911

Chefs) s'il est profitable à vn chef de guerre d'auoir receu vne route 467. exẽples des chefs d'armees qui ont fait leur profit des routes par eux receuës 469.470 d'où viẽt la ruine d'vn chef de guerre 471. 472.473. remede à ceste ruine 474. &c.

Chrestien) quel est le plaisir du Chrestiẽ 742.743. que les plaisirs corporels dont iouït l'homme Chrestien sont plus delectables & solides que ceux esquels se plõgent les libertins 744. 745. 746.747.&c. quel est son contentement en l'vsage des autres biens temporels 752.753

Concorde) agrandit les choses petites, ce dit vn roy Payen, comme il parut apres sa mort 58. que c'est que concorde 60. de ses especes,& premierement de la domestique 61.62. de la ciuile, & du plaisir & profit qu'elle a porté, comme il apert par similitude & double exemple 63.64. defaut en la concorde requise de nous 65. moyẽ de la conformer 66. de la cõcorde publique 67. si la France s'est augmentee par concorde ou par prouësse 71.72.73. en quel temps la concorde a commencé de se retirer hors de France 74. commence-

ment de ce mal 75. s'il eſt malaiſé de ramener la concorde en Frãce 83. le moyẽ de ce faire 85. de la fauſſe concorde 87. de la cõcorde furieuſe 89. de la cõcorde tyrannique 91. de la concorde iniuſte 92. de la concorde inſolente, heretique & ſchiſmatique 93. d'où vient que la vraye concorde dure. 94.95

Conſeillers] reſponſe à l'obiection des conſeilliers ambitieux qui cornent la guerre 505.506 507

Conſolations] quelles ſont les conſolations des vrais Catholiques contre toutes ſortes de maux. 739.740

Conſtantinople] 640. voyez Turcs.

Contemplation] toute perſonne ſelon ſa vocation & portee peut vſer de la cõtemplation 54. &c. la Nobleſſe y peut vaquer 760. &c. elle ſied bien aux gens d'eſtude, de Iuſtice & d'Egliſe 763. de la contemplation de ceux qui eſtudient aux ſciences humaines 771.772.773. ſi la cõtemplation conuient aux princes, aux gens de guerre, de Iuſtice, & aux Medecins 774. 775. de la contemplation conuenable au peuple 776.777.

Corcelets] le port d'iceux doit eſtre remis en vſage 382. du reſtabliſſement d'iceux

ceux & des picques 393
Corps) comment le corps public doit eſtre traité 126
Curieux) exhortez de remarquer deux choſes en l'eſtat de France 24

D

Daulphiné) grãdes & belles troupes du Daulphiné, conduites par leur ſieur Dacier aux troiſiemes troubles 927
Desfaute) notables cauſes pour auoir mal gardé le paſſage, & n'auoir eſté diligens à ſe ioindre 957
Desfiance) s'il la faut entierement enſeuelir 86. & de quelles gens il faut auoir perpetuelle desfiance 87
Deſolation) ſources de double deſolation d'vn eſtat public 31.32
Deſordres) qu'il faut reformer 132.133.&c.
Deſpenſes) ſuperflues & exceſſiues en habits, en baſtimẽs, en meubles, en feſtins & grand train, ſont cauſe de la pouureté des gentils-hommes Frãçois 229.230,231.232.&c. deſpenſes honnorables & neceſſaires quelles 250.251
Deuoir) du deuoir des ſuiets enuers leur Prince, & des fautes qui s'y commettent 308.309.&c.
Dieu) ſa ſentence contre les diuerſes eſ-

peces de Magie 15. touchant les poincts & reuolutions des Eſtats 27. faut l'appaiſer par changement de vie, ſi on veut voir la France ſoulagee 41

Diſcipline) reſponſe à ceux qui ne veulẽt point de diſcipline militaire 386. cauſes de la bonne diſcipline obſeruee parmi les troupes de ceux de la religion aux premiers troubles 818. 819. particularitez notables d'icelle 820. commencement de ſa ruine 821. 822. quels remedes on y appliqua pour la reſtablir 823

Diſcorde) quand a commencé en France 74. d'où eſt procedee 75. ſes fruicts 76. ſes diuers & differens effects 77. ſon image 78. combien de maux elle a produit en France 79. 80. pourquoy tels maux ſont repreſentez 81

Diſſolution) troiſieme cauſe de la ruine des Eſtats publics, & ſes ſources 20. ſes eſpeces, paillardiſes, pompes ſuperflues de la Cour, de la Nobleſſe, du peuple : l'orgueil, la gourmandiſe 21. 22. 23

Diuiſion) a ruiné pluſieurs puiſſantes Monarchies 32. diuiſion des maiſons de Bourgongne & d'Orleans a preſques ruiné la France 37

Dreux) voyez Bataille.

Duc)le Duc d'Anjou,frere du roy Charles neufieme eſleu general de l'armee cõtre ceux de la Religion , au commencement des ſeconds troubles 893. mal conſeillé 815.quelle eſtoit ſon armee au commencement des troiſiemes troubles 929. perd vne belle occaſiõ de desfaire l'Amiral & d'Andelot 931.932. auis & diſcours ſur ceſte faute 933.934. il taſche de donner bataille 944.ſa victoire à Baſſac 962. ne peut empeſcher l'armeee du Duc de deux Põts de ſe ioindre à celle des Princes 968.969. fait leuer le ſiege de Poictiers 679.puis ſe retire ayant tẽté en vain Chaſtelleraud 980.donne & gagne la bataille de Montcontour 987.988.&c. faute cõmiſe par ſon armee apres ceſte bataille gagnee 989. conſultation & reſolution de ſes capitaines, bien remarquable & ce qui s'en enſuiuit 990,991.&c.

Duc)diſcours ſur le memorable paſſage du Duc de deux Ponts depuis les bords du Rhin iuſques en Aquitaine 963.&c. de quels Seigneurs Capitaines & gẽs de guerre il eſtoit accompagné trauerſant ainſi la France 964. les empeſchemens qu'on lui donna , maugré leſquels ſon armee ſe ioignit à celle des Princes 965

Duels) quels Duels ſont defendus en Frãce 348. origine des Duels 349. cauſes diuerſes d'iceux 350. des Duels anciens & modernes 352. accroiſſement des Duels de noſtre temps 354. eſtranges confuſions d'iceux 355. du remede à telles confuſions 357.363.364.&c.

E

Eau) contre ceux qui eſtiment l'eau nuiſible aux rempars de terre 486.487

Eccleſiaſtiques) pourquoy mal voulus de quelques vns 124. comment doyuent eſtre traitez 139. contre la violence de certains Eccleſiaſtiques 307

Egliſe) moyen de mettre l'Egliſe en repos 142.143

Enfans) pourquoy leur inſtitution eſt ſi ſoigneuſement recommandee par les ſages politiques 155. des fautes qui ſe commettent en leur inſtitution 159. des fautes qu'ils commettent 161

Enfers) refutation de ce que les Libertins alleguent cõtre la frayeur des enfers 737 738. conſolation contre l'apprehenſion des enfers 739

Entreprinſe) conferẽce de l'entreprinſe de l'Empereur Charles 5. & du Duc de deux Ponts. 963

Epicuriens) leur astuce 705. cõbiẽ ils sont dãgereux, & du moyẽ de s'en donner garde 706. comment on les pourra conoistre 607. des Epicuriẽs de Cour 708. 709. leurs propos à ceux qu'ils veulent seduire 710 711. 712. 713. des Epicuriens es villes 714. leurs propos 715. 716. des Epicuriens guerriers 718. leurs propos 719. moyẽ de n'en estre infecté 720. 721. sommaire de leurs discours & argumẽs 722. examẽ d'iceux 723. 724. refutation de leur sophisme touchant le plaisir 725. 726. responce à ce qu'ils disent touchãt la douleur 727. la lascheté des Epicuriẽs ou libertins des villes 728. respõse à leur sophisme touchant les mouuemẽs de nature, & si c'est biẽ fait de cacher sa vie 729. 730. responce aux cœurs des Epicuriens de Cour 731. 732. restitutiõ des erreurs du guerrier epicurien 733. 734

Erreurs) des Pharisiens touchant le prochain renouuellé de nostre temps 103. excusé par quelques vns 104. cẽsuré 105 respõse à ceux qui le maintienẽt 106. 107

Escarmouches) cõmẽt se doyuẽt faire 972

Escrits) diuers escrits publiez pour la prinse des armes es premiers troubles 796

Espagnols) belles coustumes obseruees entre les soldats Espagnols. 383. 384

Eſtats publics) ſont ruinez par impieté, iniuſtice & diſſolution 3. 16.20. leur periode 25. s'il ne faut point toucher aux playes d'vn Eſtat, & quelles ſont les ſources de ſa deſolation 31

Eueſques) aſtuce de l'Eueſque de Valẽce pour ruiner le Prince de Cõdé & ceux de la Reiigiõ aux premiers troubles 803. 804

Exemptions) abus qui ſe commettent au faict des exemptions 344

F

Felicité) abus des libertins imaginãs felicité où il n'y en a point 741

Fiefs) de l'alienation d'iceux 325

Flateurs) impoſture des flateurs courtiſans 315

Freres) eſtrange hiſtoire d'vn frere tuãt sõ propre frere ésguerres de Picardie 492

Forteresſes) à qui ſeruent celles de grand couſt 477. celles de petite deſpenſe à qui vtiles 478. contre ceux qui trouuent bonnes les grandes deſpenſes au baſtimẽt des forteresſes 480. cõmẽt on peut euiter les deſpẽſes exceſſiues & s'aider des deſſeins que font les ingenieurs 481. comment on peut fortifier à peu de frais 483

France) ſes maux 6. ſa miſere extreme ſi vne fois elle ſe deſmembre ſoy-meſme

38. eſt en manifeſte danger de ruine entiere 24. ſçauoir ſi elle peut eſtre aiſémẽt reſtauree 48. qui ſont ceux qui la peuuent reſtaurer 53.54. moyen de la conſeruer en pieds, ſi elle y eſtoit remiſe 55. ſon image en l'eſtat de l'ancienne Grece 78. ruinee par la diſcorde de ſes ſuiets 80. ce qu'elle doit aprendre de la conſideration de ces guerres ciuiles 81. s'il eſt mal-aiſé de la pacifier 83. le moyen de ce faire 85. elle crie apres ſa reſtauration, & ne ſont receuables ceux qui empeſchent vn tel bien 114. comment elle peut eſtre remiſe au deſſus 115.116. &c. ſauoir ſi elle eſt bien fournie de gens de guerre 276. conſideration neceſſaire à la France 316. raiſon d'icelle conſideration 317. pourquoy a beſoin d'eſtre touſiours armee 374 375. moyen qui ſemble deuoir eſtre tenu pour reſtablir la France 489. ſon eſtendue, ſa fertilité, ſa Nobleſſe, ſon peuple 508.509. reſponſe à ceux qui la blaſonnent à cauſe de ſes miſeres 510. ſa pieté 511. ſa iuſtice & ſes finances 512. l'accord de ſes enfãs pour s'oppoſer aux eſtrãgers 513. ſa diſcipline militaire 514. ſes principaux chefs de guerre 515.516. comment & par quels moyens le bon ordre y peut

eſtre reſtabli 517.518.519

François) ſont inconſtans 408. teſmoins leurs armes 409. remonſtrance aux François bandez les vns contre les autres 496

Francſtaupins) quelles gens c'eſtoyẽt 321

Froid) le froid du tout extreme empeſche deux puiſſantes armees de venir aux mains 949.947. il les contraint de ſe retirer 950

G

Gentils-hommes) diſcours comment doyuent eſtre inſtruits & dreſſez les ieunes gentils-hommes François, pages. aprentifs aux armes, voyageãs és pays eſtrãges, eſtudians és vniuerſitez 166.167. 168.169. &c. de leur diſcipline publique 177.178. 179. &c. faute des gentils-hommes François qui vont porter les armes en pays eſtrange 264. quel fruict ils en recueillent 267. ils doyuent eſtre ornez de pluſieurs vertus 282. font peu ſagement d'abandonner leurs maiſons pour courir au haut & au loin 290.292. &c. reſponſe à leur replique ſur ce poinct 293

Grandeur) conſideration de la grãdeur du Roy de France. 508.509

Guerre) contre l'eſtrãger treſdãgereuſe ſans grande neceſſité, ou tresbelle & iuſte occaſion

occasion. 5

Guerre ciuile) que doit apprendre à la Frãce 81. quels mõstres elle a enfantez 82 contre les conseilliers des guerres ciuiles 128.129. examen de la regle de certains qui tienẽt qu'vn grand Royaume doit auoir tousiours guerre contre quelque estranger 272. miseres estrãges de la guerre ciuile en Frãce 274. de la guerre hors du royaume 277. miseres des guerres, specialement des ciuiles 490. exemple à ce propos 492. autres miseres des guerres ciuiles 494. forfait estrãge de la plus part de ceux qui portent les armes en telles guerres 496. de la guerre contre les Turcs 570.571.&c. voyez Turcs, remonstrance aux gens de guerre 496. à qui il faut imputer les maux des guerres 499. estat des guerres passees condamnãt celles du iourd'huy 500. commoditez des guerres qui sẽ font par mer, & des abus qui s'y commettent 998.999. contre ceux qui trouuent toutes guerres mauuaises 1017.1018.

Guise) patience du Duc de Guise fut occasion de sa victoire le iour de la bataille de Dreux 850.851. fondemens de son esperance apres ceste victoire 858. sa bles-

seure & mort 865.

H

Hain) cõtre qui doit estre exercee 108.

Heretique) de la conuersation auec l'heretique 112

Histoires) qui monstrent que la diuision entre les mesmes suiects est la ruine des plus puissans Estats 35

Historiens) il leur est impossible de remarquer toutes les particularitez 793

Honneur) que c'est du vray Honneur, & de ses parties 361.362.763

I

Iasnueil) iournee de Iasnueil 936. les grosses escarmouches & le succes d'icelles 937.938

Impieté) premiere cause du changemẽt & de la ruine des estats publics 5. elle a trois branches, à sauoir l'Atheisme, les Iuremens & Blasphemes, la Magie 6.9.12

Infanterie) combien est necessaire 372. cõment doit estre dressee 376. son reglement, & le bien qui en reuiẽdroit 377. response à ceux qui n'approuuent ce reglement 380. si 4000. fantassins, à sçauoir deux mil cinq cẽs picquiers & quinze cẽs harquebusiers se peuuẽt retirer sauf trois lieuës Françoises en campagne rase deuãt deux

deux mille lanciers 449. preuue de ce paradoxe par exemples 450.451. & par raisons 452.453. comment il la faudroit disposer 454.455.456.457. quel moyen elle deuroit tenir pour se retirer ou pour cõbatre 459.460.461. responsе à diuerses obiections contre ce paradoxe 462. 463. moyen d'essayer ce qu'il peut y auoir de fermeté,& remede aux difficultez propo sees à l'encontre 465.466

Iniustice) deuxiéme cause de la ruine des estats publics 16. par qui pratiquee 17.18. condamnee 19

Intemperance) peut estre guerie par la le cture des bons liures, par les sages remonstrances des amis, & par la neceſſité 245

Ioye) à sçauoir si la religiõ Chrestienne chasse la ioye des cœurs 734.735.736

Italiẽs) sauoir si pour pacifier la Frãce il en faut chasser les Italiẽs 119.120.121.&c. mal traitez à l'assaut de Chastelleraut 981

Iuifs) cõment iadis traitez en Frãce 127

Iustice) gens de iustice sont auiourd'hui mal-voulus de plusieurs, & pourquoy 123. comment doit estre reformee 145

L

Lancier) sçauoir si vn lancier a auantage sur vn pistolier 441

Legionuaires) combien eſt neceſſaire le redreſſement des Legionnaires François 389. en cõbien de legions ſemblẽt deuoir eſtre reduits pour le preſent 390. moyen de bien regler leurs chefs & principaux mẽbres 396. 400. s'il faudroit leur donner leurs corps parfaicts 402. reſpõſe à ceux qui eſtiment ceſt ordre inutile 406

Lettres) fruict de la conoiſſance des lettres 653

Libertins) voyez Epicuriens.

Lombards) comment iadis traittez en France 127

M

Machiauel) auis ſur les eſcrits d'icelui 189

Magi) troiſieme branche d'impieté: ſes diuerſes ſortes 12. 13. arreſt de Dieu contre les eſpeces infinies d'icelle 14. où logee auec ſa ſuite 15. 16

Martigues) la belle reſolution du Sieur de Martigues pour ſe rendre à Saumur, & les notables particuleritez de ſa retraite 918. &c.

Maximes) touchant les changemens des eſtats publics, ſelon l'auis des philoſophes 29. application d'icelles à la France 30

Moineries) dequoy ſeruoyent les Moineries anciennes 768. contemplations des

des Moineries modernes 769. conference des vieux & nouueaux Moines 770

Monarchies) consideration de la ruine de plusieurs puissantes Monarchies 32

Mouuans) le regiment de Mouuans renommé capitaine desfait, & lui tué, auec Pierre-gourde 927

N

Necessité) est de deux sortes, & dequoi doit seruir 246.247

Noblesse) pourquoi mal-voulue de quelques vns 123.124. comment doit estre reformee 150.151.152. source de la differẽce qu'on void entre l'ancienne Noblesse & celle de nostre temps 153. comment est dressee auiourd'hui en France 163. ancien & nouueau estat d'icelle 223. origine de sa pauureté 224. procede d'ailleurs que des guerres 227. son indigence prouient de ses despenses excessiues & superflues, remarquees par le menu 229.230. &c. contre ceux qui se rient de la Noblesse estrãgere, laquelle n'ensuit pas leur legereté 233. combien la Noblesse Françoise a occasion de se contenter 209. fautes qu'elle cõmet en la cõsideratiõ de ses biẽs 211. remedes à telles fautes 213. cõsideratiõ & denõbremẽt de quelques vns des biẽs

dont elle iouït 216.217.218.219.&c.

O

Obſeruations) propoſees & propres aux curieux 25

Opinions) diſcours ſur trois fauſſes Opinions, qui font deſuoyer pluſieurs de la Nobleſſe 279

Or) l'abondance & poſſeſſion de l'or a plus fait de mal que de bien au monde 663.664. de l'vtilité & vſage de l'or : des maux cauſez par l'abus d'icelui : & du ſiecle d'or 665.666. combien ceſt abus eſt dangereux,& en quelle eſtime & vſage eſt l'or pour le preſent 667. maux procedans de la vanité de ceux qui penſent eſtre riches ayans beaucoup d'or 669.670. il a amené la barbarie du Perou en l'Europe, & rendu les ſauuages de nom,ſauuages de faict 670

Ordre)du reſtabliſſement de l'ordre en France 517

Orleans) commẽt fut ſaiſi par le Prince de Condé au cõmencement des premiers troubles 794.795. conſeil tenu pour aſſieger Orleans 827.828. raiſons de ceux qui furent d'auis qu'on ne l'aſſiegeaſt pas ſi toſt 829. eſt aſſiegé, & des cas notables qui y ſuruindrent 860.861. eſt garanti par la

la braue resolution du sieur d'Andelot 862.864. deliuré par la blessure & mort du Duc de Guise 865

P

Pages) 167 Voyez Gentilshommes.

Paix) negotiations de paix au commencement des premiers troubles 802. la seconde paix cause de plus grands maux en France, que la guerre-mesme 911. troisieme paix mettant fin aux troisiemes troubles 1007. diuerses causes d'icelle 1008. en quel temps on commença à traiter ceste troisieme paix, & ce qu'on peut remarquer sur cela 1011.1012. contre ceux qui trouuent toutes paix bonnes 1017.1018

Papinian) excellent Iurisconsulte, refuse d'excuser vn parricide 315

Paradoxes) quatre paradoxes militaires notables & dignes de consideration, discourus & expliquez 438.&c.

Pauureté) d'où procede la pauureté des ieunes gentilshõmes Frãçois 227.228.&c.

Paru) reformé auec la Cour, le royaume se portera bien 48

Peres) quelles fautes commettẽt au regard de leurs enfans 159. contre ceux qui se monstrent en ce faict nonchalãs, ignorans, & auaricieux 163. des peres bien af-

fectionnez 166. de ceux qui font dreſſer & inſtruire leurs enfans chez eux, & des autres qui ſont contrains les mettre hors la maiſon. 175

Philoſophes) quelles maximes propoſent touchant les changemens des eſtats publics 29.

Philoſophie) des parties d'icelle, & ſi l'Alchymie ſe rapporte à quelqu'vne d'icelles 662.

Phocas) meurtrier de ſon Seigneur 312.

Picquiers) combien les picquiers armez ſont neceſſaires 387.

Pieté) cõtre ceux qui pẽſent que la pieté priue l'homme de tous plaiſirs 705. &c.

Pierre) de la pierre philoſophale 653. de la vraye pierre philoſophale enſeignee par Salomõ 693. 694. 695. voyez Alchymie.

Pierre-gourde) voyez Mouuans.

Place) moyen de defendre vne place aſſiegee 485.

Poictiers) deſſein de l'armee des Princes auant que l'aſſieger 973. occaſion de ce ſiege 975. particularitez remarquables d'icelui 977. &c. pour quelles occaſions il fut leué.

Politiques) pourquoi les ſages Politiques ont ſi ſoigneuſement recommãdé la bonne

bonne inſtitution des enfans 155.156.157
Preiugez.) de l'iniquité d'iceux 98. de la moderation qu'il y conuient tenir 99. preiugez dãgereux du zele ſans ſciẽce 103
Prince) ſçauoir s'il doit eſtre obei de ſes ſuiets leur commandant choſes iniuſtes 300.301.302.303. &c. deportemens du Prince de Condé auant & durant les premiers troubles 780. il ſe retire hors de Paris 781. ſe retire à Meaux, comparant les ennemis à Cæſar maiſtre de Rome 782. ſe ſaiſit d'Orleans 783. occaſion de l'aſſemblee de ſes troupes 784. ſon intention en ces commencemens 786. pourquoy il lui fut malaiſé, & finalement impoſſible de ſe ſaiſir de Paris 788.789. pourquoy il lui fut impoſſible de ſe rendre le plus fort pres du Roy & de la Cour 709. 791, pourparler entre la Roine & lui 797. 798.799. de l'offre qu'il fit à la Roine de ſe retirer hors du Royaume, & cõment il fut prins au mot 804.805. quel conſeil & auis lui fut donné ſur ceſt offre 806.807. 808.809. la reſolution qu'il print de changer ſes ennemis 811. efforts pour l'execution de ceſte reſolution, & ce qui en auint 812.813.814. accident fauorable à ſes ennemis 817. meſcontentement de

ſon armee 824. ſa ſecrette reſolution de faire voyage en Alemagne nõ executee, & pourquoy 837. l'acheminement de ſon armee vers Paris 838. 839. ſon entrepriſe ſur Corbeil, mais en vain 841. ce que ſon armee fit les premiers iours deuant Paris. 842. 843. entrepriſe d'vne camiſade ſur les fauxbourgs, & la retraite de ſon armee 844. eſt bleſſé & prins priſonnier à Dreux 854. quel traitement lui fit le Duc de Guiſe 856. 857 comment il ſe comporta au commencement des ſecõds troubles 874 &c. du ſucces de ſes entrepriſes 877. 878. de trois choſes qu'il attenta lors au grand eſtonnement de ſes ennemis: à ſçauoir la prinſe des armes en meſme iour, la hardieſſe d'aſſaillir ſix mil le Suyſſes, & l'occupation de la ville de S. Denis 879. 881. 882 ſon intention d'affamer Paris, ne ſort aucun effect, & pourquoy 885. il taſche d'attirer ſes ennemis au combat 886. moyens qu'on ſuyuit pour desfaire lui & ſon armee 892. 893. vne perfidie le garantit 894. deportemens de ſon armee en Lorraine 895. notable hiſtoire de la prompte liberalité des particuliers en ſon armee 897. ſe ioint aux Reitres 899. prend le chemin d'Orleans

leans & de Paris 900. pouruoit dextrement auec l'Admiral aux viures, logis & cõduite de son armee 901.902.903.904. c'est chose digne de memoire qu'aucune notable surprinse ne lui est auenue, & aussi les grandes actions se sont esuanouïes depuis la mort de lui & de l'Admiral 905. il delibere d'assieger Chartres, & la fait inuestir 907. met en route par l'Admiral dixhuict cornettes de cauallerie, & en gagne quatre 910. est contraint faire la deuxieme paix 914. se sauue de vistesse des mains de ses ennemis, & se retire à la Rochelle 916.917. son armee au commencement des troisiemes troubles 929. cerche les voyes d'attirer ses ennemis au combat 930. perd l'occasion de desfaire leur auãtgarde 935. cerche à donner bataille, mais est empeschee par l'extreme rigueur du froid & des glaces 944 945.946. à la iournee de Bassac il est porté par terre, prins prisonnier & tué 960. louange de ce Prince & ce qui suruint apres sa mort 961

Princes) qu'estoyent leurs maisons anciennement 179. quelle cõsideration doit moderer les desirs des Princes 504. de leur grandeur 507

Princes) cõionction de l'armee des Prin-

ces(de Nauarre & de Cõdé)auec l'armee Alemãde amenee par le Duc de deux Põts 968.969. preſentent bataille à l'armee ennemie, & mettẽt en route vn regimẽ auec perte de pluſieurs à la Roche la belle 970. deſſeins de leur armee auant qu'aſſieger Poictiers 972.&c. diuerſes cauſes de la deſfaite de leur armee à Mõtcõtour 981.&c. par quel moyen leur armee ſe redreſſa apres la bataille de Mõtcõtour 1000. les forces q ſe ioignirẽt à leur armee 1002.1003. leur long & penible voyage 1004.1005

Prochain) qui eſt noſtre prochain 103. comment nous le deuons aimer 109. de noſtre conuerſation auec lui 100. reigle à ſuiure en ce faict 111

Proueſſe) voyez Vaillance.

Q

Querelles) ſource des querelles particulieres 346. reſponſe à ceux qui les eſtimẽt neceſſaires 347. de quelles pieces le monſtre nõmé Querelle eſt compoſé 351. maux engendrez par les querelles 359. les ſources des cauſes de tels maux 360. remedes à cela 363. remedes particuliers 365. reiglemẽt pour faire valoir iceux remed. 369

R

Recerches) s'il faut faire des recerches des dons

dõs immenſes pour releuer l'Eſtat 137.138

Recompenſes) à ſauoir ſi les Princes ne doyuent aucune recompenſe aux braues ſoldats 430. en quoy conſiſtent ces recompẽſes 431. leur origine & vtilité 432. reſponſe à ceux qui eſtimẽt l'argent mal employé en telles recõpenſes 433. du peu d'ordre que les François y obſeruent 434 moyen d'y pouruoir 436

Reformatiõ) reſponſe à ceux qui eſtimẽt impoſſible la reformation de l'Eſtat 132

Reitres.) ſont fort adroits à faire profit en la guerre 260. ſont adroits à manier la piſtole, & quel auantage ils ſemblẽt auoir par deſſus les lanciers 439. 440. ſi les lanciers ont auantage ſur eux. 441. des fautes qu'ils commettent en chargeant leurs ennemis 444. 445. De leur effort contre les lanciers 446

Religion) faut pouruoir paiſiblemẽt aux differens d'icelle, ſi lon veut reſtaurer la France 49. cela n'eſt pas impoſſible comme aucuns eſtimẽt 50. 51. 52. cõment ceux de la Religion doiuent eſtre traitez 142. 143. &c. quelle paix fut accordee à ceux de la religion aux ſeconds troubles 912. vne partie d'eux furent cauſe de leur mal, & comment 913. on les repaiſt de paroles.

& du papier 914.915. cõment le malheur ſeruit au commencement des troiſiemes troubles à ceux de la religiõ 924.925. leur armee eſtonnee en la mort du Prince de Condé tué à Baſſac 962

Remedes) pour la France 41. conuerſion à Dieu, & exemples à ce propos, auec reſponſes aux obiectiõs cõtraires 42.43.44.45. reformation de diuers abus 46.47. cõmencer à la Cour & à Paris 48 49. pouruoir paiſiblemẽt aux differẽs de la religiõ. 49. pour guerir la France quels en doiuẽt eſtre les remedes 115. cõtre ceux qui veulent qu'on y procede par violẽce 116.117. qui veulẽt qu'õ chaſſe tous eſtrãgers 119 120. qui en veulẽt aux gens de Iuſtice, à la Nobleſſe, & aux Eccleſiaſtiques 123. qui conſeillent les guerres ciuiles 128. ſauoir ſi ces remedes doiuẽt eſtre doux & aiſez 130. s'il eſt impoſſible d'appliquer les vrais remedes aux maladies de la France 132. quels ſont aucuns de ces remedes 137. 138 &c. moyen de les appliquer 146. que ces remedes doyuẽt eſtre meſlez de douceur & de rigueur 147.148.149.&c.

Repentance) conuient aux plus grands premierement, puis au peuple 42.43. quelle doit eſtre 44

Richesses) de leur vray & droit vsage 244.248. notable auertissemẽt à ceux qui les possedent 250

Roche la belle)voyez Stroſſe.

Rochelle) ville remarquable pour bien qu'en receurent ceux de la Religion aux troisiemes troubles 923. ſes commoditez pour les affaires de la guerre 996 997.

Roine)arriuee de la Roine de Nauarre & de ſes enfans en l'armee de ceux de la Religion au commencement des troiſiemes troubles 926

Romains) anciens ont prins plaiſir ſingulier aux armes 253

Rome)boutique fatale ou ſe ſont forgez les glaiues d'occiſion 82

Rouan) reſolution prinſe de l'aſſieger 831.prinſe d'aſſaut & ſaccagee, auec pluſieurs particularitez remarquees 833.834. 835

Route) s'il eſt profitable à vn chef de guerre d'auoir receu vne route 467. voyez Chef

Roy)de la grandeur du Roy de France 508.509. quels moyens il a de ſe maintenir contre vn Prince voiſin qui le voudroit aſſaillir. 516.517

Royaume)Voyez France.

Royauté) ſi elle peut ſubſiſter par mi le-

guerres ciuiles. 39

S

Sapience.excellence de la Sapience celeſte 699.700.701.de la liberale communication que Dieu fait dicelle à tous 702. 703.704.

Scandale) contre le ſcandale pris à raiſon des diuerſes Religions 112. regles à ſuiure en ce fait 113

Siege) le ſiege de S.Iean d'Angeli remet au deſſus ceux de la religion 989 ſucces d'icelui 994.995

Signes)de l'ire de Dieu 24

Stroſſe)valeureux chef prins priſonnier au combat à la Roche la belle 970. 971

Suet)ſauoir ſi le ſuiet eſt tenu d'obeir à ſon Prince qui lui commandera choſes iniuſtes 300.301.&c.

Suiſſes)leur generoſité le iour de la bataille de Dreux 849

T

Tẽpliers)cõmẽt iadis traitez enFrãce 127

Theodoſe)bon Empereur,s'oublie grandement 313

Theologie) ſauoir ſi les regles d'icelle conuiennent ou non à la reſtauration des eſtats 44.45

Traian)Prince ſage & iuſte 314

Troubles) commencement des premiers troubles en France 779. diuers escrits publiez au commencement d'iceux 796. approches des deux armees contraires 801. negotiatiõs de paix au commẽcement des premiers troubles 802. les surprises qu'on tascha faire 804. entrepriſes diuerſes de part & d'autre 811. &c. 817. que firent ceux de la religion 824. ſiege de Bourges 827. prinſe & ſac de Rouan 833. routes des troupes de Duras 836. fin des premiers troubles en la mort du Duc de Guiſe 865

Secons troubles à quelle occaſion cõmencerent 867. 868. 869. patience de ceux de la religion 824. reſolution de prendre les armes, & des difficultez ſur le commẽcement 874. du ſuccez des entrepriſes de ceux de la religion 877. 878. &c. quelle fin eurent les ſeconds troubles 911. 912.

Troiſiemes troubles ſuiuent de pres les ſeconds 915. reuolution remarquable au commencement d'iceux 916. qui en fut cauſe 917. auancement de ceux de la Religion en Poictou & Xaintonge 924. plaiſant accident le ſoir ſuiuant la iournee de Ialnueil 940. leur fin par vne 3. paix 1007

Turcs) leur origine, accroiſſemẽt, cõportement & gouuernement 521. 522. 523. qui

s'eſt le premier repenti d'auoir prins leur alliãce 524.525 526. cõtre ceux qui approuuent l'alliãce des Chreſtiẽs auec les Turcs 527. quel traitté on peut faire auec eux 528.529. du danger qu'il y a de ſe fier en eux, ce qui eſt verifié par diuers exemples 530.531. cõbiẽ de malheurs ont eſté eſclos de l'alliãce auec les Turcs 532. origine & occaſion de l'alliãce des Rois de Frãce auec les Turcs 553. quels ſeruices les Turcs ont faits à la Frãce 534.535. cõbien leur alliance a obſcurci la gloire des Frãçois 536. 537. combien elle preiudicie à la Religiõ Chreſtienne 538. s'il eſt licite de traitter alliance auec les Turcs 539.541. ſi la proſperité des Turcs doit inciter les Chreſtiẽs à s'allier d'eux 541. reſponſe à ceux qui eſtiment qu'il n'eſt pas tẽps que les Frãçois quittent l'alliance auec les Turcs 542.543. brieue repetition ou deſcription de la domination des Turcs 546. de leur haine & conſpiration contre la Chreſtienté 547. pourquoi ils ſouffrẽt les Chreſtiens parmi eux 548. moyen de reprimer leur inſolence 549. leurs horribles violẽces 550. ſi leur tyrãnie eſt ſi loin qu'elle ne puiſſe paruenir à nous 551. combien leur puiſſance eſt redoutable auiourd'hui, & pourquoi 553.

à qui il appartiẽt de reprimer leur tyrannie 554. qui empeſche ce bien 555 qui ſont ceux qui doiuent commẽcer à mettre les autres en train 556. qui ſõt ceux qui doiuẽt ſuiure 558. raiſons pour l'alliãce de Frãce auec les Turcs 560 reſponſe à icelles 562. quelles choſes ſõt requiſes entre les Chreſtiens auant que courir ſus aux Turcs 563. l'entrepriſe de guerre contre les Turcs, pourquoi doit eſtre en ſinguliere recommandatiõ aux Princes Chreſtiẽs 568. moyens de l'acheminer & executer 570. ſi les Turcs ſont aiſez à ſubiuguer 577. leurs forces & moyẽs 578. maniere de les aſſaillir, & auec quelles forces 580 cõment nos anceſtres s'y ſont cõportez 581. pourquoi nos anceſtres furẽt chaſſez de l'Orient par les Turcs 586. leurs guerres contre iceux 587. pourquoi le tẽps preſent eſt propre pour les aſſaillir 589. prediction de leur Alcoran 590. moyens de les combatre, vaincre & exterminer 591.592. iuſques à 650

V

Vaillance) ſauoir ſi c'eſt le principal but où le gentil-homme doit viſer 279.280. 281. &c. erreur de ceux qui maintiennent qu'elle ſuffit au gentil-homme 284. vaillãce d'eſtimer des autres vertus n'eſt ver-

tu 285.286. contre ceux qui abuſent de la vaillance 288. en quoi elle conſiſte 289

Vaſſy) nonobſtant ce qui auint ceux de la Religion euſſent eſté aſſaillis aux premiers troubles 780

Venitiens) contempteurs de ſuperfluité, & ſages politiques 233

Vertus) s'entretienent enſemble 282

Villes) ceux de la Religion s'emparent de pluſieurs villes en Poictou & Xaintonge, au commencement des troiſiemes troubles 924. combien ſont neceſſaires aux armees & guerres 996

Vnion) requiſe entre les Princes Chreſtiens pour courir ſus aux Turcs 563. item auec leurs ſuiets, & ceſſation de tous actes d'hoſtilité en leurs païs 565

Vie) contre ceux qui ont priué la pluſpart des hommes du benefice de la vie contemplatiue 754.&c.

Violence) ne peut guerir les maladies de la France 116.117.&c.

Z

Zele) pretẽdu pour couurir les haines & querelles 95. ſa definition, & comme les zelateurs s'abuſent en quelques exemples 96.97. marques du faux zele 98. zele ſans ſcience combien dangereux. 103

FIN.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA